


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

Title Page

Prix : 2 fr. 50

N° 114 — Nouvelle Série. Tome XXIX. — 1re Livraison. 25e Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

1er JUILLET 1904

SOMMAIRE

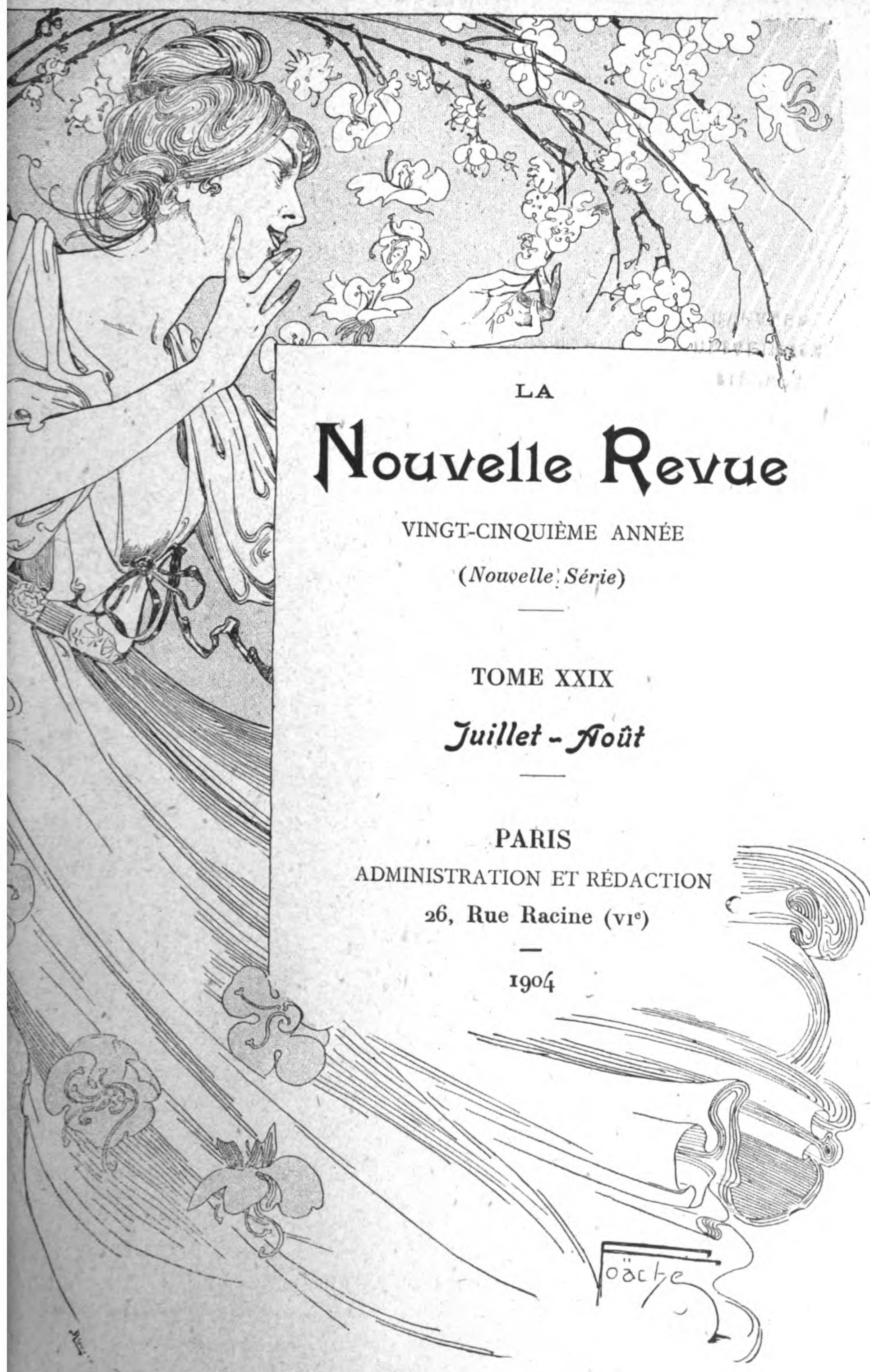
PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1904

TÉLÉPHONE 801-46



LA

Nouvelle Revue

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

(*Nouvelle Série*)

TOME XXIX

Juillet - Août

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, Rue Racine (VIe)

—

1904

LETTRES DE GEORGE SAND

A PROSPER VIALON

Nohant, 28 juin 54. (1)

Monsieur, vous auriez grand tort de vous décourager en lisant les ouvrages des autres, car vous avez beaucoup de talent et par conséquent de quoi être heureux toute votre vie, avec ou sans succès.

J'ignore où vous en êtes sous ce rapport. Je vis si retirée à la campagne que je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde littéraire et j'ai si peu de temps à moi, que si je n'avais été empêchée d'écrire et de sortir par une indisposition, je n'aurais pu lire de sitôt vos deux romans ; mais je viens de les terminer et je vois un progrès si marqué de l'un à l'autre que je ne doute pas pour vous d'un avenir fécond. Je dis donc que vous avez tout le bonheur que donnent les arts : la faculté de produire ; et produire, c'est manifester ce que l'on éprouve, exprimer ce que l'on est.

Il n'y a guère d'autre jouissance pure dans cette carrière. Gloire et fortune sont des mirages ou des déceptions pour les vrais artistes. Cela ne donne pas l'indépendance et la sympathie dont ils auraient besoin ; mais produire est une expansion si salutaire qu'elle suffit à nous dédommager de ce que la vie ne peut donner.

Un mot de philosophie, ou, pour mieux parler, d'expérience, en réponse à votre lettre. Vous dites que vous auriez brûlé vos manuscrits après avoir lu mon livre, s'ils n'eussent été imprimés. Je vous fais reproche de ce sentiment, si réellement vous l'avez éprouvé. Les choses qui nous paraissent bonnes doivent nous faire

(1) Cette lettre et la suivante ont été écrites à Nohant et datées de Juin et Juillet 1854 ; elles sont adressées à Prosper Vialon, homme de lettres et romancier, qui eut son heure de succès et qui laissa, entre autres ouvrages, un roman « *L'homme au chien muet* », qui passa pour un excellent morceau.

du bien si nous avons un bon estomac, et, loin de nous décourager, elles doivent nous remettre en appétit pour le travail. Soyez certain que tant que vous admirerez naïvement le travail des autres, vous êtes en santé, c'est à dire en état de faire mieux que lui. Le jour où ce travail ne vous causerait que des nausées de chagrin, vous seriez malade et menacé de faire un pas en arrière. L'art, c'est la vie même; or, la vie est expansive et bienveillante, elle court à toutes les fleurs et se réchauffe à tous les rayons. Elle se féconde de tout ce qu'elle embrasse; fût-il vrai qu'il y a dans « *François le Champi* » de quoi vous rendre jaloux, vous auriez encore grand tort de l'être. Soyez au contraire très content que cela vous plaise. Ce sentiment de fraternité *Communiste* dans les arts est la source de toute vraie puissance. La nature que j'ai vue belle à un certain moment, elle n'est pas à moi. Elle est tout aussi bien à vous. Elle est inépuisable, inépuisable aussi le sentiment qui s'en empare. Rien n'est à nous, c'est à dire que tout est à nous sous le soleil.

Vous voyez que je suis de ces socialistes que vous félicitez l'empereur d'avoir tués. Eh non, l'empereur ne peut rien tuer! Il le sait bien, car il a beaucoup plus d'esprit qu'on ne lui en suppose quand on lui dit de ces choses-là et je vous réponds qu'il est sur son chemin (différent de celui que j'aurais pris) tout aussi socialiste....

Mais ne parlons pas politique. Vous voyez que je suis impartiale; car, malgré vos invectives, je vous ai lu avec un très grand intérêt et je vous le dis sans arrière-pensée. Il y a du talent qui commence dans *Marie* et du talent éclos tout à fait dans le *Médaillon*, des types vrais et sans banalité, des peintures vraies et belles, des situations touchantes et saisissantes. Une scène qui commence le deuxième volume est positivement une très belle scène et qui, au théâtre, ouvrirait largement, simplement et magnifiquement un grand drame, si on pouvait y montrer toutes ces figures accessoires que vous peignez en deux mots et qu'on voit sans que vous ayez besoin de les détailler. Vous avez cela de particulier dans vos manières. Vous saisissez la ligne magistrale; peut-être ne le savez-vous pas. J'en ai été frappée dès les premières lignes, et, malgré les défauts de plusieurs endroits, j'ai été sans me refroidir jusqu'à la dernière.

Des défauts, il y en a. Je mentirais si je vous disais que j'estime l'ouvrage sans restriction. Je vous les dirais, si vous m'interrogiez; mais on ne se permet la critique de détail que quand elle est impérieusement exigée. Ma conscience a besoin de vous dire que

je ne trouve pas ce travail parfait. Mais comme aucune œuvre humaine n'est exempte de grandes taches, si belle qu'elle soit, c'est déjà beaucoup que d'avoir fait quelque chose d'assez bon pour que les taches y paraissent beaucoup.

Enfin il y a de l'émotion et j'ai souvent senti des larmes au bord de mes yeux ; continuez donc, faites du théâtre et du roman ; je vous crois propre à l'un et à l'autre.

Quel beau drame vous tireriez d'une situation esquissée avec maëstria entre *Bréharay* et *Kergoët !* Ce serait hardi et aussi neuf sur la scène que c'est réel et fréquent dans la vie. Dépêchez-vous, on vous la volera. Le théâtre est une caverne où on ne vit que de la chair des autres.

Adieu, Monsieur, ne me traitez pas de majesté. Il n'y a que mon âge et ma loyauté qui aient droit à vos respects. Envoyez-moi vos livres à mesure qu'ils paraîtront. Ils n'iront pas au panier. Agréez mille remerciements affectueux pour la bonne pensée qui vous a fait m'envoyer ceux-ci.

Nohant, le 9 juillet 54.

Puisque vous me demandez ma critique, je veux, pendant que j'ai une heure, m'acquitter envers vous de ce que je dois à votre sympathie et à votre talent. Je n'aurais bien agi envers vous qu'à demi, si je ne vous signalais pas, pendant que j'en ai encore la mémoire fraîche, (car les défauts d'un ouvrage que l'on aime s'oublient aisément) des taches que vous ferez aisément disparaître de votre manière :

1° Un peu trop d'insistance sur le côté grotesque et grossier des gens grotesques et grossiers. Un peu de mauvais goût à faire ressortir le mauvais goût de ces types. Je ne suis pas de ceux qui disent qu'il faut ménager et adoucir par bégueulerie. Mais comme, en mille endroits, vous saisissez justement la grande ligne et la touche énergique, vous n'avez pas besoin d'insister sur des détails de charge. La reine et les infantes ainsi que le chirurgien et les amoureux de village m'ont paru dessinés plutôt à la manière des faiseurs de caricatures pour rire, qu'à celle des maîtres pour peindre. L'insistance sur certains traits ne les accuse pas mieux ; au contraire : elle les élargit trop et leur ôte la force et la netteté.

2° Trop d'effort pour faire deviner ou croire que vous racontez une histoire *arrivée*, que vous mettez en scène des personnages

réels et que vos fictions seront des prétextes à des éloges ou à des reproches contre telles ou telles personnes, surtout quand la politique vient se fourrer au milieu d'eux, on ne sait pas trop pourquoi. Le roman semble avoir été fait pour autre chose que le roman et l'artiste disparaît derrière je ne sais quelle personnalité qui n'est pas là à sa place. Cela dérange le lecteur et c'est la plus grande maladresse que l'on puisse faire que de contrarier et de gêner celui qui lit naïvement et avec intérêt : cela ne l'intrigue pas, cela le refroidit. Il ne faut pas qu'il ait rien à chercher en dehors du roman; car plus il est bon lecteur, sympathique et attentif, moins il veut chercher ce qui n'est pas l'histoire qui l'intéressait. La réalité et la fiction sont les deux éléments nécessaires du travail, vous l'avez senti, mais vous ne les avez pas toujours mêlés de manière à ce qu'ils ne fissent qu'un.

Un traité d'agriculture peut trouver sa place dans un roman, mais il faut qu'on l'avale sans s'en apercevoir, et, quand cela se détache en dehors et interrompt la marche de l'action, on est fort tenté de le sauter comme une note qu'on relira plus tard, mais qui gêne et glace l'intérêt.

Vous écrivez probablement avec émotion, car vous faites naître, vous soutenez et vous ménagez celle du lecteur pour l'amener à son explosion. Ce n'est donc pas à ce moment décisif qu'il faut venir lui parler de choses utiles et positives.

Et puis, quand vous dites : « Je n'ose nommer mon héros, vous le devinerez si vous allez dans tel pays. » — Vous détruisez tout l'attrait et tout le mystère dont vous l'avez environné, bien loin de l'augmenter.

On cherche, on se figure des gens que l'on connaît et l'on se dit que ce n'était pas la peine de tant s'intéresser à ces types poétisés pour arriver à savoir que c'est Monsieur un tel que vous avez déguisé et arrangé de la sorte.

3° Enfin, malgré la volonté que j'ai de ne jamais discuter les opinions politiques, il faut bien que je vous parle des vôtres, quelles qu'elles soient ; voyez-vous, ne les affichez pas dans des choses d'art, c'est-à-dire ne les personnifiez pas dans des êtres réels. On vous laissera discuter une croyance avec le feu que comporte une conviction par la bouche d'un de vos personnages ; mais on n'aimera jamais à voir derrière ce personnage l'auteur qui montre sa figure pour vous crier : honneur à Napoléon !

Est-ce que vous aimez Virgile faisant intervenir César à propos d'Amaryllis, de Mélibée et de ses beaux fromages ? Non, cela n'est pas d'un poète, ni d'un artiste ; c'est d'un obligé et, à travers les

siècles qui nous séparent de Virgile, on le sent encore. N'ayez donc pas cet air- là.

Faites, si votre croyance vous y porte, des publications spéciales contre le socialisme ; mais ne mettez pas la poésie d'une chose d'art au service d'un pouvoir régnant. Vous l'avait fait naïvement; on ne le croira pas. On ne vous absoudrait de cette partialité (tout paraît partial à ceux qui ont une partialité contraire) que si votre héros politique était dans l'exil ou dans les fers.

Dans ce cas-là, bien que ce soit encore un hors-d'œuvre contraire à l'art, on pardonne; le lecteur que l'on a attendri est généralement généreux ; mais tout ce qui ressemble à une avance ou à un remerciement au pouvoir choque toutes les opinions quand on semble vouloir en demander la sanction au lecteur. Le lecteur dit en ce cas-là : « Ce n'est pas à moi que l'auteur parle, ce n'est pas pour moi qu'il s'est donné la peine d'écrire ce livre. On me prend pour dupe. Je croyais lire un roman, il paraît que c'est autre chose, c'est une allégorie, c'est un plaidoyer, une pétition ou une commande ! »

Ne voyez pas de préventions en ceci. De tous ceux qui aspirent à la République quand même, je suis celle qui met le plus les noms propres hors de cause. Si Barbès était à la tête des affaires, je pourrais bien encore rédiger les bulletins de la République ; mais je ne parlerais pas de lui dans un ouvrage d'art. Si vous avez des opinions ardentes, jetez-les franchement dans une polémique, mais ne les laissez paraître dans vos romans qu'à l'état d'idées pures, et encore n'en abusez pas, comme je l'ai fait, moi qui vous parle, beaucoup trop souvent; ayez l'adresse qui m'a manqué d'amener vos lecteurs à penser comme vous, et pour cela, le premier point, c'est qu'ils ne sachent pas précisément comment vous pensez; quand on ne semble pas désintéressé dans les questions, on est faible ; quand on y semble impartial, on est fort.

Peut-être tout ce que je vous dis là est-il inutile absolument : peut-être êtes-vous artiste avant tout et n'avez-vous jeté ces cris de guerre qu'en passant et comme pour vous débarrasser d'une préoccupation ? Sil en est ainsi, vous avez déjà reconnu et défini mieux que je ne le fais, devant votre propre tribunal, les dangers que je vous signale dans l'intérêt d'un succès que vous exposez de gaîté de cœur à d'amères contestations, un jour ou l'autre. Plus ce succès grandira, plus les préventions se dessineront, et la critique, qui n'est pas du tout artiste, ne vous jugera qu'au point de vue de ses opinions ; aujourd'hui, elles sont généralement conservatrices ; demain, elles seront peut-être révolutionnaires et pas plus artistes pour cela, probablement.

Je ne vous demande pas pardon de tous mes *conseils*. Ils sont dictés à mon expérience d'un demi-siècle par un vrai désir de voir avancer le talent avec ou sans mes idées.

Je crois que le véritable ennemi du genre humain, c'est la bêtise et que tout ce qui porte le sceau de l'intelligence ne peut que servir le progrès quel que soit le drapeau.

Adieu et travaillez.

Je ne veux pas fermer ma lettre sans vous dire que j'ai compris et apprécié vos douleurs. L'art ne remplace rien dans les pertes qui frappent le cœur et les entrailles. Il en avive plutôt le sentiment, mais il donne la force de les supporter et nous rend le courage double en doublant notre sensibilité. Voilà pourquoi il faut le traiter en soi avec un grand respect, comme les chrétiens font de la grâce.

Je veux aussi vous remercier de ce que vous m'offrez généreusement vos idées ; croyez bien que si je ne les accepte pas, ce n'est pas que je ne les trouve précieuses et de haute valeur ; mais je ne touche pas aux trésors que je n'ai pas fouillés moi-même et je sais que, dans l'art, il n'y a de bon joaillier que le mineur même.

Quant à mon point de vue sur la société, un seul mot : Je ne vois pas le soleil plus que vous qui avez d'excellents yeux. Donc vous le voyez aussi ou vous le verrez demain, car son éclat est fatal et, pour vous, il est fatal de voir clair. Le cataclysme que vous redoutez est inévitable et il a tellement sa raison d'être que tous les regrets du passé sont vains et impuissants. Pour amener ce cataclysme qui, certes, amènera lui-même des forfaits et des folies, je ne me sens pas le goût de remuer un doigt. Mais le devoir est de travailler toujours à dégager l'idée sainte, le rayon de soleil qui sortira de ces ténèbres. Vous croyez encore qu'on peut empêcher les ténèbres de se répandre ? Ne les voyez-vous pas s'amonceler à tous les points de l'horizon, hâtées par ceux-là même qui veulent s'y soustraire ? Ne voyez-vous pas que l'autorité, enlevée de vive force par un homme, intronise dans le monde moderne le principe de la dictature et que c'est la porte ouverte au chaos ? Malheur à ces jours de transition ! Cela ne m'empêche pas de faire des vœux naïvement patriotiques pour le succès de nos armes en Russie ; mais les temps sont venus où les individus ne comptent plus et ne représentent plus rien dans la convulsion suprême de l'humanité.

Faisons de l'art encore aujourd'hui. Demain, il n'y en aura plus. Notre seule consolation est de savoir que notre esprit prophétique

s'agite en nous sans notion précise du temps et ce que nous appelons *demain* peut se faire attendre aussi bien pendant dix ans que pendant dix heures.

---

21 Septembre 1854 (1).

Monsieur, j'ai reçu et j'ai lu, il y a déjà quelques jours, les *Racines d'une couronne*. Je saisis un court moment de liberté pour vous en dire seulement quelques mots.

C'est supérieur au second roman, comme le second est inférieur au troisième. Je parle des trois que j'ai lus. On voit, dès votre début, que vous avez de l'imagination et de l'avenir; mais vous êtes dans un progrès si réel qu'il y a une distance énorme et comme dix ans de travail et d'expérience entre chacun de ces ouvrages.

J'ai fait lire le *Médaillon* à quelqu'un qui n'est ni un littérateur ni un juge, mais qui est très artiste, qui a peu lu et de bonnes choses seulement. Cette personne, à qui je n'avais pas dit mon opinion, m'a dit exactement les choses que je vous ai écrites. Elle a remarqué les mêmes défauts; elle a été frappée des mêmes beautés. Cela m'a donné plus de confiance dans mon appréciation que je donne toujours avec une sorte d'effroi.

Travaillez, travaillez, regardez devant vous et allez en avant. Vous dites que vous n'avez pas d'opinion politique: c'est peut-être tant mieux pour vous. Vous pourrez avoir une opinion historique — avec le temps et la réflexion — ; par là, j'entends un jugement bien assis sur la marche, les vrais besoins et le but idéal de l'humanité. Alors, tout viendra se rattacher en vous à ce jugement, et les sympathies ou les antipathies de personnes politiques disparaîtront ou ne paraîtront pas. Vous voyez que j'ai confiance en vous. Ayez confiance aussi et marchez...

1er Novembre 56 (2).

Emile vous écrira, s'il ne part pas demain pour Paris, où j'irai peut-être tout de suite, si le courrier m'apporte un avis que j'attends.

(1) Cette lettre-ci est adressée au même Prosper Vialon, qui venait de faire paraître « *le Médaillon* ».

(2) Cette lettre-ci a été écrite à Nohant ; elle nous présente George Sand comme entomologiste. On sait qu'en digne émule de Rousseau et de Bernardin de St-Pierre, elle avait cultivé les Sciences Naturelles.

L'arrivée à Nohant de l'individu de la famille des *Spectres* la console de celle, plus aventurée, du *gâteau*, de la *perdrix* et des *quelques bêtes* qu'on n'avait pu consommer.

Ne venez donc pas nous voir maintenant, et jamais sans nous avertir, car, toute la semaine dernière, j'ai été dehors et, quand il fait beau, on risque bien de trouver Nohant désert.

Merci pour le gâteau et la perdrix, car les quelques bêtes que vous m'annonciez sont restées en route. Le quartier de chevreuil était arrivé gâté. Nos communications ne sont ni assez promptes ni assez sûres pour ces envois. L'insecte seul n'a pas souffert du voyage. Il m'a fait gagner mon procès : Maurice prétendait qu'il n'existait pas en France.

Moi, je l'avais vu, *une fois*, ici, dans nos champs. C'est un individu de la famille des *Spectres*. Pourquoi ce nom sinistre ? Il n'a l'air que d'un brin de paille animé. En tous cas, il est très rare dans nos climats. Merci pour le soin que vous avez pris de lui, pour nous.

Vous allez voir, c'est une grosse affaire, avec tout ce que j'ai à faire et à voir d'ici à longtemps. J'y ferai l'impossible, mais je ne vous promets pas d'avoir ces quelques jours de liberté cette année. Faites tous mes compliments affectueux et empressés autour de vous et mes félicitations pour le bon résultat, noblement apprécié, du procès.

Mes enfants se joignent à moi.

Nohant, 7 février 57 (1).

Chère, je veux vous écrire aujourd'hui que je me porte bien. Je vois que vous avez gardé sur le cœur un sermon maternel que vous m'avez arraché autrefois et que vous ne méritez plus, j'en suis bien sûre. Oubliez-le donc comme je l'ai oublié moi-même, car je ne sais véritablement plus ce que je me suis permis de vous dire. Il me semble seulement que c'était à propos d'un chagrin que vous nourrissiez comme une plaie à laquelle on touche trop et à laquelle on veut appliquer des remèdes plus bizarres et plus capricieux que logiques et salutaires. Si, en vous contrariant, j'ai pu vous détacher de l'*empirisme*, je ne me repens pas de ma brutalité. Ce que je sais, c'est que vous m'en avez remercié avec une franchise et une bonté charmantes et que, si l'amour-propre est le défaut de Jenny, comme vous le prétendez, il n'empêche pas l'excellence du cœur et du caractère.

(1) Cette lettre est datée de février 1857 ; elle est, comme les précédentes, écrite de Nohant, mais elle est adressée à la femme de Prosper Vialon, Jenny Vialon, morte depuis près de dix ans et qui a été l'auteur d'un petit roman très inspiré de la manière de son mari et qui avait pour titre les *Fantaisies de la Charité* et qui est signé Jean Jacques des Martels.

Dites à Prosper que Fadette a l'air de se plaire beaucoup ici, qu'elle mange de grand appétit et que Sylvain, qui l'a prise en passion, répond de la rendre grasse, luisante et magnifique, avant qu'il soit deux mois. Elle fait l'admiration de tout le monde et paraît très sensible aux amitiés, car elle me tend son menton pour être caressée, en fermant les yeux d'un air de béatitude.

Dites-lui aussi que l'on m'a gardé du chevreuil et que, comme je mange à présent, celui-là m'a paru le meilleur que j'aie jamais goûté. La bourse est aussi un objet d'admiration; avec quels yeux faites-vous ces points invisibles ? C'est merveilleux.

Quant à nos chambres chez vous, c'est trop aimable et trop bon de croire que nous irions en masse vous accabler, quand même nous serions assez *barbares* pour une pareille invasion ! Dieu sait quand nous serions libres d'aller tous en promenade. Pour moi surtout, l'idée de cette liberté est un rêve ajourné à je ne sais quelle calende fantastique, car plus je vais, plus je m'encombre d'occupations, sans issue pour la plupart.

Amitiés et remerciements de cœur. Mes hôtes, qui se réduisent à deux, Emile et Manceau, vous envoient leurs respectueux hommages et poignées de main au père de famille.

On me dit qu'à Clion et dans les environs, on trouve, à très bon marché, de très bon vin (ordinaire).

Est-ce vrai et pouvez-vous me donner quelques renseignements à ce sujet?

J'espère que vous ne m'oubliez pas auprès de votre aimable fille et qu'elle est revenue saine et sauve de son voyage et de son rhume.

George SAND.

M. CHAUMIÉ

ET LES BEAUX-ARTS

Ce ministère de l'Instruction publique offre deux écueils inégalement redoutables ; l'un est situé rue de Grenelle : c'est l'Instruction ; l'autre se dissimule rue de Valois : c'est les Beaux-Arts.

L'Instruction.... on y arrive encore. On n'y réussit pas toujours, mais on s'en tire. C'est un peu comme pour l'Agriculture, le Commerce ou les Travaux Publics. De solides conseils et des documentations savantes sont là tout proche qui suppléent à l'inexpérience. Et cela est si vrai que, sous la présidence Faure, un jeune ministre dont les connaissances mathématiques ne dépassaient guère, selon son aveu même, la règle de trois, pouvait s'égayer d'avoir, dans la ville du Hâvre, par l'audace, la profondeur et la justesse de sa technique, enthousiasmé une assemblée d'ingénieurs.

Certes, M. Chaumié n'a rien de commun avec ces capacités improvisées autant que provisoires. Ses préférences l'orientaient peut-être vers une autre administration, mais son goût des Lettres et sa culture artistique l'avaient préparé, dès longtemps, au succès dans le plus délicat des départements ministériels.

Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait réussi, d'emblée, on peut le dire, à l'Instruction. Il y eut, en effet, l'initiative heureuse et l'éloquence triomphante. Il y baptisa des lois. Il y organisa des plébiscites. Il y épura les bibliothèques scolaires et rappela à la précision les Précis qui s'en éloignaient. A tout il sut imprimer mieux que le sceau des grands-maîtres de l'Université. Il inaugura vraiment une marque. Il y a créé sa « manière » faite d'un libéralisme sagace, d'un éclectisme renseigné et d'une bonhomie spirituelle qui a très agréablement introduit le sourire dans la Pédagogie.

Oui sans doute, cela est d'une incontestable et belle réussite.

Mais d'une réussite qu'il fallait compléter par le succès aux Beaux-Arts et là le succès est incomparablement moins accessible qu'en toute autre administration. Il faut là une érudition sûre et étendue, un clair esprit critique et une attention fixée sur la chose la moins saisissable et la moins stationnaire qui soit puisqu'elle s'appelle « le mouvement artistique et littéraire » de son temps. Il faut aussi connaître avec exactitude le *genus irritabile* pas seulement des poètes, mais des prosateurs, et des peintres et des architectes et des musiciens. Et il faut, par dessus tout, éviter la « gaffe » qui, aux Beaux-Arts, est plus mortelle que l'heure, car, au cadran de la rue de Valois, c'est la première qui tue.

Or, les circonstances mêmes rendaient la tâche plus difficile au ministre et surtout à son actuel collaborateur. M. Henry Marcel succédait à M. Henry Roujon. Et si l'on peut maintenant juger que son œuvre est grandement digne de celle qui l'a précédée, M. Henry Marcel peut affirmer, de son côté, que son plus bel acte de courage est d'avoir accepté la succession de M. Henry Roujon et que sa plus belle gloire est d'avoir su l'enrichir.

Le nom de M. Roujon est, dans la vie littéraire, celui d'un grand talent et d'un haut esprit. Mais, aux Beaux-Arts, il a la signification d'une époque et il équivaut à la dénomination d'un règne. Là, par sa supérieure et si clairvoyante façon de diriger autant que par le charme si cordial de son accueil, il avait, en quelque sorte, annexé une véritable principauté administrative à sa célébrité d'écrivain. Et, parmi les artistes et les hommes de lettres qui fréquentèrent dans son salon ou dans son bureau comme à présent ils fréquentent à l'Institut, M. Roujon ne sut jamais compter ses relations que par ses amitiés.

Voilà donc celui à qui M. Henry Marcel n'hésitait pas à succéder. On en fit grief au nouveau venu et l'on accueillit avec la plus hostile rumeur son avènement aux Beaux-Arts. On s'était hâté, car, en quelques mois d'administration, M. Marcel décourageait ou convertissait ses détracteurs en imposant sa personnalité de directeur et de lettré à la plus flatteuse estime et à la plus réelle sympathie. L'homme, dès ses débuts, séduisait, car si la franche netteté de sa parole intéresse tout de suite, sa conversation, des plus curieusement informées, plaît et retient. On le savait fervent de littérature et passionné de livres. On soupçonnait bien aussi qu'il apportait des idées et des projets, mais ce qu'on ne prévoyait pas c'est qu'il s'affranchirait si vite des comparaisons désobligeantes et qu'il ratifierait, de façon si péremptoire et si définitive, le choix de M. Chaumié.

Ainsi, collaborant avec la pensée ministérielle, M. Marcel a déjà contribué, pour une part considérable, au succès de l'œuvre entreprise et dirigée par M. Chaumié aux Beaux-Arts.

Cette œuvre la connaît-on dans tout son détail et dans le réel mérite de son effort? Les œuvres sincèrement fécondes ne procèdent guère par manifestations extérieures et si l'on veut les juger avec certitude, il faut les dégager de tout accessoire et les considérer dans leur rigoureuse matérialité. Eh bien voici, dans toute la simplicité des faits dénués de commentaires, un tableau fort résumé certes du travail artistique continué ou accompli sous le ministère et sous l'inspiration de M. Chaumié. Ce sont les annales et, en quelque sorte, le bulletin au mois le mois d'une administration...

Depuis plusieurs années, de nombreuses sociétés départementales d'architectes avaient renouvelé avec insistance un vœu tendant à l'organisation d'écoles régionales d'architecture. C'est à M. Chaumié que l'on doit la réalisation de cet important projet, déjà mis à l'étude par son prédécesseur. Des écoles doivent être créées à Lille, Nancy, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Rennes et Rouen, et les pourparlers engagés avec ces municipalités sont activement poursuivis.

Les femmes, ayant été admises à l'École des Beaux-Arts, ne devaient pas tarder à réclamer de pouvoir concourir pour le Grand Prix de Rome. M. Roujon, alors directeur, estima qu'il serait juste d'accepter toutes les conséquences logiques de la mesure qui avait été prise et il proposa à M. Chaumié, qui ratifia cette proposition si équitable, de leur reconnaître le droit de prétendre à toutes les récompenses, y compris le Prix de Rome, ce prix étant l'officielle consécration.

Il appartient encore à M. Chaumié d'avoir autorisé l'ouverture sur les grands boulevards d'un magasin de vente des produits de la manufacture de Sèvres, des médailles provenant de l'Hôtel des Monnaies et des belles gravures de la Chalcographie du Louvre. Le chiffre des ventes, qui a toujours été en s'accroissant, prouve la faveur que le public témoigne au magasin de l'État. Le résultat de cette innovation a été de faire connaître les œuvres qui proviennent des ateliers nationaux, de permettre à leurs amateurs de se les procurer aisément et de donner ainsi une impulsion nouvelle à la fabrication de ces produits.

L'administration des Beaux-Arts ne s'interrompt pas de veiller à ce que soient exécutées les grandes décorations des édifices publics, entreprises sous la direction de M. Roujon. Citons,

parmi les plus importantes, celle de l'*Hôtel de Ville de Sens* qui vient d'être terminée, et parmi celle en cours : le *Capitole de Toulouse* qui a été confiée à des artistes comme J.-P. Laurens, Henri Martin, Debat-Ponsan, Gervais, Rixens, Benjamin Constant, Destrem, Didier-Pouget, Falguière, Mercié, Marqueste, Rivière, Labatut, Barrau, Carlès, Laporte-Blairsy ; le *Panthéon*, la *Nouvelle Sorbonne*, le *Museum d'Histoire Naturelle*, les *Galeries du Palais de l'Institut*.

M. Marcel, depuis qu'il est directeur des Beaux-Arts, a conçu et préparé le plan d'une décoration sculpturale d'ensemble du parc de Saint-Cloud et le ministre vient, sur sa proposition, d'en confier l'exécution à MM. Coutan, Lemaire Gasq, Sicard, Michel, Verlet, Desbois, Larche, Hippolyte Lefèvre et Descamps.

Dans les musées, ce sont l'acceptation définitive du musée Gustave Moreau et l'installation des salles de la collection Thomy-Thiéry

L'administration des Beaux-Arts a agréé le don, fait par M. Osiris de la Malmaison. Elle se préoccupe de rendre à cette demeure son caractère historique en recherchant dans les palais, châteaux et ministères, les objets mobiliers ainsi que tous les souvenirs qui peuvent s'y rattacher et, à cet effet, elle a demandé aux Chambres un crédit qui lui permette de commencer cet aménagement.

De même, à Fontainebleau, elle s'occupe de la reconstitution mobilière des appartements de Napoléon Ier. Elle vient, d'ailleurs, de mettre à l'étude un projet de remise en état du château qui, faute d'entretien, commençait, en certaines parties, à menacer ruine, et un crédit spécial figure au budget de cette année pour cette opération.

Les grands chantiers actuellement ouverts sont : la Bibliothèque Nationale dont on poursuit activement les travaux d'agrandissement sur la rue Vivienne et la Cour des Comptes qui est en en voie d'achèvement.

Une mesure, qui était réclamée depuis longtemps, par la population parisienne, a pu, grâce à une entente avec la ville, être prise par M. Chaumié : l'éclairage des Tuileries. Cet éclairage qui fonctionne depuis le printemps permet aux promeneurs de jouir du jardin, le soir. A ce propos, le ministre vient d'approuver un projet dressé par M. l'architecte Redon et comportant le raccordement de ces jardins avec ceux du Louvre. Les travaux, qui vont être commencés, s'appliqueront d'abord à la partie qui s'étend de chaque côté de l'Arc de Triomphe, sur la place du Carrousel.

Enfin, puisqu'on est au Louvre, il convient de rappeler que

MM. Roujon et Marcel, appuyés par M. Chaumié n'ont cessé de travailler au transfert du ministère des colonies. Conformément aux dispositions de l'article 75 de la loi des Finances de 1902, ce ministère doit quitter le Pavillon de Flore pour aller s'établir dans les bureaux du commissariat de l'Exposition de 1900. Toutes les études nécessaires pour l'appropriation de ces locaux ont été faites et un projet de loi est préparé, qui sera soumis, cette année même, aux Chambres en vue de l'ouverture d'un crédit.

Une des grandes préoccupations de M. Henry Marcel en entrant à la direction des Beaux-Arts a été de favoriser autant qu'il lui était possible les compositeurs de musique, qui ont tant de peine à faire connaître leurs œuvres. C'est ainsi que, mettant à profit le renouvellement du privilège de M. Carré à l'Opéra-Comique, il a proposé au Ministre de porter de 11 à 12 le nombre obligatoire d'actes nouveaux de compositeurs français à représenter par année, sur ce théâtre. Il lui a semblé également qu'en échange de la subvention accordée aux Concerts Colonne et Chevillard, on pouvait exiger d'eux qu'ils missent aux programmes de leurs saisons, un plus grand nombre d'ouvrages inédits de compositeurs français vivants (soit 8 morceaux d'une durée minima de 8 minutes, ou 4 d'une durée minima de 15 minutes et 4 œuvres symphoniques ou lyriques d'une durée minima de 30 minutes; soit : 6 œuvres symphoniques ou lyriques d'une durée minima de 30 minutes).

Enfin le Directeur des Beaux-Arts actuel a compris l'utilité qu'on pouvait tirer de la vaste salle du Trocadéro qui contient 4.800 places et qui pourrait si bien convenir à une salle de concerts populaires. A la vérité, des musiciens et des chefs d'orchestre ont, depuis longtemps, demandé la concession de cette salle, mais ils durent renoncer à leurs projets en raison des défauts d'acoustique et du manque de chauffage. L'installation de ce chauffage est aujourd'hui une chose décidée, si les crédits sont accordés, et une commission composée de musiciens et de techniciens a été nommée en vue de rechercher les moyens d'améliorer l'acoustique.

Il faut rappeler enfin la part brillante qu'a prise l'Administration des Beaux-Arts aux Expositions de Hanoï et de Saint-Louis dont elle a eu à organiser entièrement la section française des Beaux-Arts. Elle s'occupe, en ce moment, de préparer sa participation à l'Exposition internationale de Liège qui doit s'ouvrir en 1905.

Voilà, dans un cadre nécessairement rétréci, le tableau chrono-

logique de l'œuvre ministérielle aux Beaux-Arts. Si, dans sa conduite, des concours tels que ceux apportés par MM. Roujon et Marcel furent au Ministre d'une utilité à laquelle il rend d'ailleurs le plus loyal hommage, il convient de signaler en M. de Monzie le collaborateur que M. Chaumié a voulu placer immédiatement près de lui, une des personnalités les plus attachantes et de qui l'un des plus beaux talents de parole, la plus claire compréhension administrative et l'esprit politique le plus généreusement doué expliquent le succès présent comme ils permettent de prédire le plus triomphal avenir. Habitué aux victoires du barreau où il s'est conquis la haute renommée que l'on sait, il a su grandement se distinguer dans le plus périlleux des Ministères et la sympathie des parisiens applaudit déjà à l'envolée politique pour laquelle il est prêt.

Ainsi, M. Chaumié doit certes une amicale gratitude à de tels zèles. Ils l'ont aidé de tout leur dévouement à réussir aux Beaux-Arts comme à l'Instruction Publique. Ils ont donné sans compter leur travail et leur valeur. Oui, mais c'est tout de même, comme on dit en automobile, M. Chaumié qui était à la direction.

Gustave GUICHES.

LA VIERGE

Sur la fauve toison du feuillage rouillé
qui tremblait au contact de sa jupe de serge,
elle errait, voyageuse en quête d'une auberge
d'amour, au sein flottant du grand bois dépouillé,

en rêvant de baisers que rien ne doit souiller :
étreintes de la brise aux doux fils de la Vierge,
abandons de lis blancs, aux matités de cierge,
caresses du Zéphyr sur le gazon mouillé !

Or, elle découvrit un lit de renoncules
sur lequel ruisselait l'or fin des crépuscules
dans l'entrelacement des feuilles de bouleaux.

Mais, prête à se donner en ce coin de mystère
elle entendit monter l'âpre voix de la Terre
et sur les nids déserts sangloter les oiseaux...

LE HIBOU

Parfois, sous la feuillée, il arrive au hibou
fatigué de la nuit d'une sombre tanière,
de vouloir se baigner en des flots de lumière
et pour boire au soleil voler hors de son trou.

Il jette en plein midi son funèbre : hou ! hou !
Mais la clarté du jour éblouit sa paupière :
il retombe sans force au toit d'une chaumière
où le corps de son frère est fixé par un clou.

Les merles et les geais, les pinsons, les mésanges,
les moineaux tapageurs venus du fond des granges
improvisent alors un orchestre moqueur.

Ils raillent à l'envi l'oiseau mélancolique
qui se tait, contemplant son être fatidique...
— Mais peut-être sent-il une blessure au cœur ! —

J. RIBET.

CIMETIÈRE DE LIVRES

(La Bibliothèque nationale et l'accroissement des livres)

La Bibliothèque nationale conserve tous les livres....

Le public ne va qu'à l'Eglise : la salle de travail, qui a des airs de cathédrale ou de théâtre. Sur la scène — ou l'autel — les conservateurs officient. Ils évoquent les morts et ceux-ci, invisibles, ne sortent de la coulisse qu'à l'appel de leur nom.

Combien sont-ils, derrière... ? — deux millions, trois millions ? On ne sait pas au juste. Ils ont des numéros, mais parfois ils sont mille qui ont le même, parfois un bout de papier en prend un pour lui seul, et le *Times* qui, depuis 1785, use par an une peau de bœuf entière pour se demi-relier, comprend, sous le même chiffre, un troupeau formidable, dont la race grossit d'année en année.

On aperçoit, entre des rideaux de théâtre, la grande allée du cimetière des Imprimés. C'est le magasin, plus grand que la salle même, colossale cage de fer, où les livres se serrent. Pas trop pourtant : on respire encore, on voit clair. Au British Museum, des bibliothèques mobiles, suspendues sur roulettes, en font tenir bien plus. Le magasin de la Nationale ne tient pas la moitié du dépôt ; il a fallu des annexes, des galeries, et des combles interminables, où la recherche de certains ouvrages fait parcourir près d'un kilomètre, sans compter l'entassement des journaux de province dans des salles éloignées.

C'est la grande nécropole, plus morne qu'un cimetière. Les catacombes de la pensée ! Ces livres, en tas, pareils, étiquetés et jaunis, ces livres laids, jamais consultés, oubliés, ont l'air niais des crânes alignés dans des caves. Mais ces caves sont claires ! Elles en semblent plus tristes. Parfois un gardien passe. Il semble surveiller si ces crânes ne rient pas... Non ; ils sont sages. Le gardien passe, va réveiller l'un d'eux au bout de la galerie. Il y en a quelques-uns comme cela que l'on dérange : Ces livres pas sages sont toujours les mêmes. Le gardien les connaît et les garde près de lui.

Une fois l'an, on balaye.

La poussière qui se trouvait bien dans les greniers, et qui, blanche, se posait doucement sur les romans, tout là-haut, sous les toits, pays de l'Imaginaire, se relève, s'agite, tombe sur le sol, étourdie. Les gardiens, face couverte, comme les Touaregs, la chassent à grands coups de plumeaux et balais, et elle s'en va visiter l'histoire d'Allemagne, l'électricité, les beaux arts et l'histoire naturelle. On la chasse ; elle descend sur la critique, les philosophes, devient grise, retombe sur la médecine, puis sur la poésie, croit enfin trouver le sol sur notre histoire nationale, et peut-être rêve-t-elle aussi, l'ayant entendu dire, que cette partie-là mène aux académies ! Mais on l'en repousse durement, on l'enfonce au sous-sol. La voici noire, la voici dans l'ombre, dans la cave. Ici, il n'y a plus rien que la théologie.

On l'enlève par brouettes. Elle y forme une pâte noire, couleur robe de prêtre, et qui sent le roussi.

* * *

Ces fonds sacrés, bien divisés en cinq sections, qui, à elles toutes, n'en formeraient qu'une, si l'on recommençait à diviser la bibliothèque, s'accroissent relativement peu, si ce n'est de bréviaires, livres de messes, toujours les mêmes, et des *Paillettes d'Or*, qui se vendent et se rééditent comme du Montépin.

A. Écriture Sainte : 18.401 vol. accrus (1) depuis 1897 de 1705 vol.

B. Liturgie : 27.906 vol. accrus depuis 1897 de 898 vol.

C. Pères de l'Église : 4.864 vol. accrus depuis 1897 de 403 vol.

D. Théologie catholique : 74.322 vol. accrus depuis 1897 de 5.798 vol.

D (2). Théologie non catholique : 17.581 vol. accrus depuis 1897 de 717 vol.

L'Histoire de France a la place d'honneur. Elle a été l'objet d'un catalogue magnifique, méthodique, qui est continué. Tout y rentre. Les *Danses fin de siècle*, illustrées par Louis Legrand, y figurent à l'histoire des mœurs. On s'étonne que l'on n'y ait pas

(1) Nous donnons les chiffres exacts et complets en 1897, au moment où l'on commença à imprimer le catalogue général.

(2) Nous ne donnons l'accroissement que des vol. courants, plus petits que 0,25 cent. et de plus de 48 pages. Les grands formats donnent une proportion d'un sixième en plus, très variable suivant les sections. Les formats tendent d'ailleurs à diminuer.

fait rentrer la médecine, par exemple, puisque les Français prennent des remèdes. Ce catalogue admirable peut servir d'exemple pour montrer la vanité des catalogues dits méthodiques.

On y compte aujourd'hui près de 300.000 volumes (279.408 en 1897), sans compter les journaux de province. Il comprend 904 sections, réparties en XV chapitres. Un des plus gros chapitres est l'histoire par règnes. Cela est commode pour l'histoire des petits règnes. Mais la République dure trop! Elle a près de 14.000 numéros et s'accroît de 300 volumes par an, qui s'entassent sans autre ordre que celui d'arrivée.

Deux sections, au moins, ont fait fortune. Il a été commode de ranger, au nom de pays ou de personnes, les livres et brochures qui ne traitent que d'un pays ou d'une personne; quoi que l'on ait embrouillé ce système de divisions spéciales pour les provinces, diocèses, etc., et le point de vue archéologique, cette section des localités et celles des individus sont connues du public, utilisées fréquemment. Les villes en sont à la cote 34.000 et s'accroissent de 600 volumes par an, les personnes à 49.800 et s'accroissent de 800 volumes ou brochures par an.

Le danger de ces catalogues est qu'il donnent au public l'illusion d'avoir tout lu sur un sujet. M. Delisle, dans sa préface du *Catalogue général*, raille agréablement le lecteur, qui, s'étant reporté au chapitre de Saint-Louis, lit tout ce que possède la Bibliothèque sur ce sujet: soit 200 ouvrages, dont 190 ne valent rien. Et il n'aura pas vu « les *Layettes* du Trésor des Chartes, les *Olim* du Parlement, la chronique de Mathieu de Paris, celle de Salimbene, les *Fœdera* de Rymer... etc., etc. », rien en somme de ce qui est important pour l'histoire de Saint-Louis, pas même les 484 pages in-folio consacrées à Saint-Louis dans le Recueil des Bollandistes... Et ce que l'éminent historien et administrateur de la Bibliothèque nationale n'ajoute pas, c'est que ce lecteur serait mille fois mieux renseigné, s'il avait pris bonnement le Larousse ou un petit Duruy pour quelques sous sur les quais, qui lui eût conseillé, s'il veut approfondir, non pas 200 ouvrages médiocres, mais un bon!

D'autres pays que la France ont été ainsi catalogués, moins amplement. Mais les divisions que la biographie établit sont peu solides, et voici que le Transvaal, classé en Cafrerie, doit maintenant se classer à l'histoire d'Angleterre. Celle-ci (je cite les chiffres de 1897) contenait 15.424 volumes, l'Espagne 6.403, le Portugal 1.509, l'Asie 7.474, l'Afrique 3.957, l'Amérique 10.827, l'Océanie 377, l'Italie 19.422. L'Italie s'est accrue en cinq ans de

800 volumes. L'Allemagne (y compris l'Autriche, la Russie, la Suède, etc.) 61.929 ; accroissement : 3.000 volumes.

Ces chiffres n'ont d'intérêt que pour des sections nettement déterminées. La Médecine, qui comprenait 64.946 volumes et plus de 90.000 avec les thèses, s'accroît vite, mais un catalogue compliqué de 615 divisions rend bien difficile le calcul de ces accroissements, et l'intérêt serait maigre puisque les articles des revues spéciales, aussi importants que les brochures, n'y figureraient pas.

Mais montons d'un étage. C'est l'ancienne série de l'Imagination. Une partie, celle des romans, a tellement grossi, qu'on l'a dû reléguer dans les combles. Nous avons ici la poésie, celle de chaque peuple classée à part.

La poésie française comptait, en 1897, 68.841 articles. Beaucoup de chansons séparées y figurent. Pour les volumes de poésie ordinaire, l'accroissement quinquennal fut, depuis 1882 (d'août en août), 1.500 en 1887, 1.400 en 1892, 1.300 en 1897, 1.200 en 1902. Cette décroissance s'arrêterait-elle ? L'année 1903 a ajouté près de 400 volumes au fonds de la poésie française.

En même temps, les formats se modifiaient beaucoup. Aux uniformes de Lemerre succédaient les volumes, longtemps variés de forme, du *Mercure*. L'absence presque totale des livres imprimés en Belgique rend assez pauvre, — tant au point de vue du poète, qu'à celui du bibliophile — la collection de la poésie française à la Bibliothèque nationale.

Les collections de théâtre comprennent le théâtre en général (recueil, traités, etc., — 18.409 articles en 1897, augmentés de 500 environ depuis lors), et les pièces isolées. Celles-ci comprennent 42.000 pièces, dont 34.000 françaises, 3.578 néerlandaises, 2.572 italiennes et quelques centaines des autres nations.

La « pièce de théâtre » dit-on, ne se vend plus. Je compte que le nouveau fonds français, formats in-8° et au dessous, s'est augmenté de 2.000 les cinq années, qui vont d'août 1882 à août 1887, de 3.100 les cinq années suivantes 87-92, de 2.300 les cinq années suivantes, puis de 2.000 seulement, et cette décroissance persiste, puisque l'année passée n'a reçu que 400 volumes.

Ici, je puis indiquer une cause, que je crois la vraie : les années 1887-92 n'ont pas produit plus de pièces que les autres, mais elles s'éditaient toutes, on les vendait en petits volumes commodes, bons à mettre dans la poche, au prix de 2 francs.

On vit alors les formats grossir et j'entendis un éditeur dire : « On n'en vend pas moins à 3 fr. 50 qu'à 2 francs. » Cela fut vrai

tant que les collectionneurs purent croire à une exception. Au bout de peu de temps, ils renoncèrent, parce que les livres étaient trop chers, parce qu'ils étaient trop gros et encombrants. Ils ne collectionnèrent plus et ce fut une bonne petite clientèle sûre, dont la sagesse des éditeurs se priva...

L'éditeur qui me tenait ce langage n'édite plus de pièces de théâtre.

Les sciences naturelles, dont on retranche la médecine, comptaient 69.499 articles en 1897, dont beaucoup de brochures. Il y a eu depuis, 2.300 volumes nouveaux, pour le format courant.

Une division générale comprend les « sciences morales, philosophiques et physiques. » La physique est restée à la Bibliothèque une division de la philosophie. Ces usages gênent moins le service que des remaniements coûteux. Cela étonne le public et gêne ma statistique, mais, dans la pratique, il n'y a pas d'importance. Bref, la philosophie et la physique avaient, il y six ans, 97.456 articles, dont plus de vingt mille brochures. L'accroissement est de 3.200 volumes courants.

Une autre division bizarre est celle des « Sciences et Arts. » Sous Louis XIV, cela suffisait pour mettre les livres sur les beaux arts, la mécanique, l'industrie, tout ce qui concerne les ingénieurs, les métiers, le commerce ! Cela ne faisait pas beaucoup, tout ensemble. On ferait, sans doute, aujourd'hui, des sections spéciales pour les ponts et chaussées, l'industrie du métal, la vélocipédie, qui a toute une littérature, l'aérostation et tous les arts et métiers qui naissent chaque jour et que n'avait pas prévus le bibliothécaire du Roy ! Ce vaste dépôt des sciences et arts comprenait 131.788 articles en 1897, et s'est accru beaucoup plus de 5.800 volumes en six ans, sans compter les gros livres et les brochures.

Ces chiffres, en effet, ne donnent point idée de l'entassement du papier. Une revue n'est jamais comptée que pour un et nous arrivons ici à de véritables chaos, où l'on entasse, à peu près comme ils arrivent, les indicateurs de chemins de fer, de bateaux, prospectus de marchands, catalogues de magasins de nouveautés, almanachs, que sais-je !... Conservons, conservons toujours. Nul ne peut prévoir ce qui intéressera l'avenir.

Et nous avons parcouru ainsi le magasin central, trois étages et un sous-sol, des annexes, une vaste salle nouvelle à deux étages, des galeries latérales. Dans la salle même sont rangés les livres d'Angleterre, d'Amérique, en partie, d'Afrique et la musique. Celle-ci comprend plus de 30.000 articles, sans compter 190.000 morceaux classés, ou à peu près, mais sans catalogue. Dans

les 30.000, la religion entre pour plus de 3.000, il y a 1.5000 péras français, 3.600 opéras-comiques, un millier d'italiens, et pas cinq cents des autres, y compris l'Allemagne !

J'ai passé quelques divisions : la Linguistique et Rhétorique (dictionnaires, grammaires, etc.), 50.593 volumes. L'accroissement des volumes nouveaux ordinaires a été de 1.250 en six ans. Il faut y ajouter un millier de rééditions classiques et autres.

La Bibliographie compte dix mille volumes et ne s'accroît guère que d'une centaine par an. Il y a aussi une collection énorme de catalogues de ventes de bibliothèque et fonds de librairie, environ 60.000.

Enfin, j'ai tout à fait laissé de côté la *Réserve*, ses éditions précieuses, ses reliures magnifiques, inutiles, hélas ! puisqu'aucun œil désormais ne s'en réjouit, et son *Enfer*, qui tourne la tête à tant de gens — bien inutilement. Reste la division de Polygraphie et mélanges, dont, ne s'appliquant à rien de précis, la statistique offre peu d'intérêt. Elle comprenait 82.307 articles en 97 et les livres nouveaux ont donné un accroissement de cinq mille en six ans, plus autant de rééditions et brochures ; mais on ne peut rien induire de tels chiffres, où une revue qui dure des années compte pour un. S'il y avait une section des périodiques, on pourrait faire des calculs intéressants, mais le Bibliothécaire du Roy classa la Gazette de France dans l'Histoire de France, l'Almanach des Muses dans la poésie. On a continué depuis, bien que le nombre des périodiques se soit sensiblement accru...

C'est dans les greniers ou combles que l'impression d'immense catacombe est la plus forte. Les murs, capitonnés de livres, étouffent tout bruit. C'est le silence... Quelles sont ces foules qui se taisent ainsi ?

Ce sont d'abord l'Histoire générale et la Jurisprudence. La première comprend 40.000 volumes, dont presque pas de brochures, mais plusieurs mille in-folio. On a mis à côté 30.000 volumes d'histoire ancienne et 36.000 d'histoire ecclésiastique. Les sections s'accroissent peu en six ans (1897-1903) : 500 volumes nouveaux et un millier de rééditions pour l'histoire générale (coutumes des peuples, géographie, etc.). 300 à 500 rééditions pour l'histoire ecclésiastique, enfin pour l'histoire des Grecs, Romains et Turquie actuelle, ensemble : 600 volumes.

La Jurisprudence comprend beaucoup de thèses ; la loi sur le service militaire obligeant au doctorat sous peine de deux ans de service, en a encore augmenté le nombre. Le service de deux ans pour tous le diminuera sans grand dommage pour les études juri-

diques, mais en ôtant le gagne-pain à bien des pauvres diables ! Il y avait, en tout, dans la jurisprudence, 144.868 articles en 97, dont 12.000 thèses en paquets; et environ 71.000 brochures. L'accroissement en six ans a été de 5.500 volumes courants.



Terminons ces chiffres par ceux des romans. Ils fourniront quelque appoint aux études sur la crise de la librairie. Vend-on moins? Je ne puis le dire. Mais publie-t-on plus?

Le nombre des romans est de 116.824, chiffre de 1897. Voici les accroissements, d'août en août, depuis 82. Je ne parle toujours que des volumes courants, de format in-8° et moindres.

Le roman illustré, en livraisons, n'y figure point.

De 1876 à 1882 (6 ans)	5.200 vol.
D'août 1882 à août 1887 (5 ans)	5.200 —
— 1887 — 1892 —	5.700 —
— 1892 — 1897 —	4.200 —
— 1897 — 1902 —	3.300 —
— 1902 — 1903 (un an)	600 —

Dans le même temps, le fonds dit « éliminable », rééditions, livres d'enfants, etc., s'est accru de onze mille volumes. Du moins à partir de 1887 nous avons en gros la publication du roman à 3 francs, du roman nouveau.

Elle baisse donc? Près de la moitié en dix ans! — Les éditeurs disent qu'on publie davantage. Les critiques sont de cet avis : il y a de plus en plus de livres! Ils veulent dire : de romans...

Je ne tiens pas le dépôt légal pour un baromètre absolument sûr. Je vois des possibilités d'erreurs, de confusion. Mais un roman est bien un roman! Cette séparation des nouveautés et rééditions, livres d'enfant, etc., n'est pas faite au Journal de la Librairie. On peut donc penser que les chiffres ci-dessus donnent une réelle approximation pour le roman français. On n'achète pour ainsi dire pas de romans étrangers, à la Nationale.

On réédite, on tire à plus grand nombre, peut-être, mais on édite moins de romans nouveaux, et une promenade, en regardant le dos des livres, me suggère deux idées, que je soumets au public :

1° Je ne vois plus de *contes*. Un moment l'on ne voyait que cela.

La vente du volume de nouvelles a disparu vers 92, là où s'affaisse la statistique. Ceci est la pleine faute des éditeurs. Tous les bourgeois le diront, il me semble curieux que, seuls les gens touchant à la littérature, ne s'en soient pas aperçus. Le public s'est lassé d'acheter des nouvelles qu'il avait déjà lues dans le journal. C'était alors surtout le *Gil Blas*. Il est même curieux que son directeur actuel soit un ancien éditeur de nouvelles : M. Ollendorff. J'ai vu, en ce temps-là, des gens furieux de ce qu'ils appelaient une tromperie. Les nouvelles ne se vendant plus, on trompa plus encore; au lieu de nommer « *contes* de ceci » ou « de cela » le recueil, on ne mit que le titre de la première nouvelle sur le volume. Le public pressé croyait acheter un roman et était volé. La vente du volume « de chemin de fer » baissa ainsi.

Résultat : deux ou trois ans de vente et un commerce ruiné ou menacé. Le public met deux ou trois années à s'apercevoir d'une supercherie, mais il s'en aperçoit, et ce n'est pas deux ans, ni dix ans qui suffiront à lui rendre la confiance qu'il a une fois perdue.

2° La seconde raison que j'aperçois est, je crois, moins influente, mais bien réelle et confirme les plaintes formulées par les éditeurs, car les chiffres ci-dessus donnent, non le tirage, mais le nombre de volumes neufs.

Oui, il y a eu perte à la disparition de la critique littéraire indépendante. Les éditeurs n'ont plus poussé qu'un ou deux volumes, à grands coups de réclame payée : Mort aux débutants, s'ils sont pauvres !

Cela a été dit, redit et je n'insiste pas. Mais j'ajouterai quelques remarques, que je ne puis appuyer par des chiffres, parce qu'il faudrait déduire trop de circonstances spéciales, mais qui, à l'œil, dans mes promenades à travers les combles de la Nationale, me paraissaient on ne peut plus évidentes :

Au début du siècle, règne l'in-octavo, lourd, cher, summum des incommodités. Mais après, vient un format fort commode, grand octavo et qui se roule comme un journal. C'est l'époque des redingotes, on enfouit aisément un Balzac dans sa poche. Hetzel a fait fortune avec ce format-là. Le volume à trois francs actuel, le format Charpentier, convenait aux paletots; il avait la forme stricte des poches. Mais il devint plus gros et les poches se rétrécirent !

On tenta de petits formats, pour la jaquette, mais rien de suffisamment petit, plat, comme il le fallait, avec les auteurs qu'il

faudrait. Ces petites éditions eurent un succès de gentillesse, mais difficiles à lire, ne contenant que peu de texte, avec un papier lourd... elles devaient vite lasser ; ce fut la mode d'un jour et leur stock au rabais nuit aujourd'hui à la vente des livres neufs.

Si, d'accord au besoin avec les tailleurs, les éditeurs s'entendaient pour améliorer les formats, n'auraient-ils pas quelque avantage à reprendre sur le journal ? Mais ils ont essayé dernièrement certain format carré que l'on est obligé de tenir à la main, et c'est avec cela qu'ils veulent séduire les gens qui ne lisent pas chez eux ! Et, pour y mettre des gravures en simili sur papier de plomb !

Déjà, quelques publications se trouvent bien d'un papier léger. Des Magazines sont entrés dans cette voie... Mais elle me mènerait loin...

***

J'arrête ici ces notes qui peuvent être infinies, puisque toute la pensée humaine laisse ici son dépôt, pour l'éternité ! Je veux bien qu'elle laisse surtout des bêtises sur du papier fragile, mais ceci est semblable à l'humanité et même un peu supérieur, en moyenne.

Je n'entraînerai donc pas le lecteur dans les docks où s'empilent les journaux de province, ni parmi les gravures, cartes, manuscrits, médailles. Je me suis borné au livre, aux quarante kilomètres de volumes, parmi lesquels un passant voudrait, à l'instant même trouver celui qui va à la taille de son cerveau.

Nous n'avons pas les millions que M. Carnegie jette çà et là pour créer de nouveaux dépôts de livres. On utilise comme on peut les mesures administratives du dépôt légal, les échanges internationaux, les maigres résultats des souscriptions ministérielles, et l'on achète un peu à l'étranger, fort peu...

On voit que nous sommes loin d'emmagasiner ici « tout ce qui paraît ». La bibliothèque n'a qu'une faible part des productions contemporaines, et cette part, de plus en plus faible, est de plus en plus grosse !

Nous ne pouvons pas dire même « ce qui paraît en français » : la Belgique et la Suisse se soustraient au dépôt légal. Ce dépôt légal, pour la France même, laisse à désirer, et malgré les efforts, faits pour combler les lacunes constatées, la publication du catalogue général, dont 17 volumes (lettres A et B) sont parus, en révèle de considérables.

Cependant, l'entassement progresse et effraye. La question de tous est : où mettra-t-on tout cela ?

Les constructions nouvelles assurent une trentaine d'années (on dit cinquante) si la progression ne subit pas une hausse subite. L'encombrement est, semble-t-il, conjuré. Une mesure grave l'éloignerait pour plusieurs dizaines d'années : ce serait de mettre ailleurs les journaux de province, qui à eux seuls tiennent plus de place que la librairie courante, et qui peu consultés, sauf en temps d'élections, pourraient loger dans un quartier plus éloigné. Au prix où est le terrain, ces journaux reviennent cher. On compte que leur papier s'éliminera de soi-même... Mais ceux qui dureront seront plus précieux et prendront de la valeur. Conserver pour l'avenir ce qui est rare... Illusion ! Cela seul intéresse vraiment l'avenir, cela seul devient rare qui a été commun, très commun dans son temps !

Entassons, entassons ! Ces salles d'attentes de l'oubli ne sont pas éternelles ; ces livres, conservés et rangés si pieusement, sont là en concession à perpétuité. Cette perpétuité, que dure-t-elle ? — Une vié humaine...

Les progrès de la composition mécanique, de la machine à écrire et de la reproduction bouleverseront bientôt la notion même d'*imprimé*.

Eugène MOREL.

L'ÉPICUREISME DE SCARRON

Scarron est, pour beaucoup de contemporains, le représentant attitré du dévergondage et des mœurs dissolues. En dépit des protestations de Théophile Gautier et du duc de Noailles, à son nom restent attachés les souvenirs les plus fâcheux et les plus immérités. Beaucoup ignorent *Le Virgile Travesti* ou *Le Roman Comique*, qui connaissent l'anecdote de Pontlieue. La légende a, comme toujours, survécu à l'histoire. Je ne sais, si la tentative, que vient de faire M. Henri Chardon pour la détruire, en aura raison. Il faut le souhaiter pour l'honneur de notre temps, qui se pique d'esprit critique, sans trop l'espérer toutefois, la crédulité demeurant le fond de notre humaine nature. En tous cas, il n'est que juste de rendre hommage à cet effort, qui devrait être décisif; car ce nouveau livre (1) est de ceux qui s'imposent à l'attention; il justifie son titre; sur cet épisode, comme sur beaucoup d'autres plus importants, il projette une vive lueur, et, c'est plaisir de voir et de partager la joie de ce bon ouvrier de lettres parvenant, même après M. de Boislisle, à découvrir encore des choses inédites. Le vieux poète devient ainsi, une nouvelle fois, malgré lui, tributaire de sa province d'adoption, de « ce pays du Mayne », envers lequel il s'est montré si ingrat, où il a semé tant de jeunesse et de gaieté, d'où il a rapporté un chef-d'œuvre (2), et qui se venge aujourd'hui noblement, en éclairant sa mémoire d'un suprême rayon de tardive justice.

Dans le même but, nous voudrions rechercher, en toute impartialité, quelle fut sa philosophie. Il est presque téméraire de parler de la sorte; pourtant, malgré les apparences, il en eut une, il la choisit commode, à sa taille, suivant ses affinités. Nous verrons si elle lui procura le bonheur. Son rire ne fut souvent qu'une attitude; derrière sa belle humeur, je soupçonne une perpétuelle mélancolie.

Il faut toujours revenir à l'homme, disait Sainte-Beuve, pen-

(1) *Scarron Inconnu et les types des personnages du Roman comique.* H. Chardon-Champion, édit., 1904. Paris.

(2) *Le Roman Comique.*

chons-nous donc, sans parti pris, avec indulgence et pitié sur « ce raccourci de la misère humaine »; deux fois au moins, le cœur de ce joyeux et débordant convive a battu de la façon la plus pure; dans un de ses replis peut-être découvrirons-nous la petite fleur bleue, dont parle Henri Heine, car, pas plus que les plus audacieux, il n'est parvenu à se soustraire complètement aux inévitables énigmes de la vie.

Naudé raconte qu'il le surprit un jour lisant Gassendi. Je n'en suis pas étonné. C'est bien à cette tradition qu'aux heures graves, il devait se rattacher, et, s'il lui est parfois arrivé de réfléchir au lendemain et d'essayer de se ressaisir, il n'a certes jamais dû s'élever plus haut que Saint-Evremond, disant, lui aussi, si joliment ses préférences pour « cette sagesse, où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux-fleurantes ! »

Il ne faut rien exagérer. Scarron vaut certes mieux que sa réputation, mais le désir de le réhabiliter ne doit pas faire oublier la vérité. Il ne fut pas même un épicurien, au sens exact du mot; l'épicureisme en effet, je n'en veux pour preuve que Gassendi lui-même, est une morale très dogmatique, très élevée, et si nous appliquons à l'Homère du Burlesque ce qualificatif, c'est en lui laissant l'acception détournée qu'il avait alors, que lui attribuait le P. Garasse, quand, dénonçant *Là doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, il s'écriait, plein d'indignation : « Voylà le train que nos nouveaux épicuriens voudroient introduire dans Paris ! »

Scarron fut en réalité, avant tout, un libertin. A ce titre encore, il est très représentatif de son temps, comme de son milieu et il mérite notre attention.

Sur les causes générales qui ont produit ce mouvement, il n'y a point à revenir : elles sont aujourd'hui bien connues (1), je voudrais rechercher celles qui agirent spécialement sur le futur auteur du *Roman Comique*. Elles ne sont pas au surplus malaisées à découvrir.

Pour former un homme, a-t-on dit, il faut une femme; cette femme manqua au poète, qui, ayant perdu sa mère dès l'âge de trois ans, ne trouva au foyer domestique qu'une direction insuffisante pour tremper un caractère. Scarron en fait du reste l'aveu en toute franchise : il déclare qu'il a toujours été un peu gourmand, un peu paresseux, qu'il n'aimait pas lire la Bible et n'était

(1) *La Morale de Descartes*, *Georges Touchard*. Paris, Leroux, édit., 1898.

jamais « éguilleté. » Segrais nous apprend que ses premières années s'écoulèrent au milieu de jeunes seigneurs, d'un rang plus élevé que le sien dont l'existence facile et douce fut pour lui le plus fâcheux exemple. Il a, du reste, très bien démêlé et analysé son cas, en disant que « son père (1) était le meilleur homme du monde, mais non pas le meilleur père et qu'il avait vescu toute sa vie en philosophe, et, si l'on veut, en philosophe cynique. »

« La lettre, qui l'exila, au commencement de 1640, pour s'être opposé à la création de nouveaux offices, parlait de son incontinence et de son incapacité à rendre la justice. Luy, pour répondre à cela, dit que ça a esté chez le premier président qu'il a appris à boire (2). » Je ne sais si l'excuse était vraie, elle était du moins vraisemblable ; il serait curieux de relever à cet égard les noms des membres du Parlement, qui, comme Habert de Monmor, le traducteur de Lucrèce, se faisaient alors les propagateurs de la morale du plaisir. Il y avait là un véritable centre d'épicureisme.

C'est dans ce milieu que grandit Scarron, et, il ne faut point s'étonner de le voir, tout enfant, prendre comme modèle le fils d'un collègue de son père, Jacques Vallée des Barreaux, qui ne songeait qu' « à la bonne chère et aux divertissements ».

« Ensoutané », comme il dit, dès l'âge de dix-neuf ans, il ne voit dans le petit collet que ce que Cosnac appelle le passeport obligé des hommes de lettres dans le grand monde. Il ne modifie donc point sa manière de vivre, et, quand il arrivera cinq ans plus tard au Mans, muni d'un canonicat, il ne se soumettra que de très loin aux règles du Chapitre. Déjà, il avait affiché ses tendances, au cours d'un voyage à Rome, qu'il fit en compagnie de Mgr de Beaumanoir, dont il était le *domestique*. La présence de son oncle Pierre Scarron, évêque de Grenoble, « la grande barbe, la barbe in-folio », n'était pas parvenue à lui inspirer un peu de sérieux et la gaieté étourdissante et les inépuisables saillies du jeune abbé charmèrent, pendant tout ce séjour, la table plantureuse des prélats. C'est là, qu'il se lia d'amitié avec un autre poète épicurien fameux, Maynard, qui accompagnait notre ambassadeur M. de Noailles, et qui appréciait si fort ce que, par euphémisme, il nomme « la liberté française. »

(1) *Factum ou Requeste, ou tout ce qu'il vous plaira, pour Paul Scarron.*

(2) *Lettre d'Henri Arnaud citée dans les notes des Historiettes de Tallemant des Reaux*, édit. P. Paris in-8, t. VII, p. 41.

De retour en France, installé dans sa résidence, il y continue à vivre, sans ce soucier davantage du lendemain.

(1) « Dans mes jeunes ans on m'a veu
D'une entière santé pourveu,
En un mot, le plus sain du monde,
Bien fait, d'adresse sans seconde;
Ma grâce à danser et chanter
Peindre, jouer du lut, sauter,
Tirer des armes à merveille,
A nulle autre n'estoit pareille.
Je n'estois point ambitieux,
Encore moins avaricieux,
J'avais de bons amis en France... »

Il a avoué lui-même, qu'il avait été alors :

« Un très-mauvais petit vilain (1).

appréciant par dessus tout

« Le plaisir qu'on a quand on mange »

aussi quelle joie au souvenir de la table des Lavardin :

A Verny (1), maison bien bâtie,
La sœur de Monsieur de Bordeaux
Vous fera manger fruits nouveaux,
Boire du cidre doux avecque la rôtie,
En hiver manger des marrons,
En automne manger de fort bons potirons
Et tout en grande modestie ! »

On voit quels sont ses goûts. Sa morale n'est pas, à la vérité très élevée, elle ne se distingue guère du milieu dans lequel il vit ; ses relations attestent en effet les mêmes affinités.

A côté du marquis de Jarzé

« Cher Jarzé, que j'aime si fort »

qui fut, parait-il, un peu fou toute sa vie, voici, au premier rang, parmi ses amis du Maine, le chanoine Costar, le familier de Voiture, celui qui le ravitaillait de chapons du Mans, cependant qu'il envoyait à Balzac ses « Scarronneries ». Après d'autres, de

(1) Ces vers sont extraits de la *Gazette* de Scarron du 12 mai 1655.
(1) *Œuvres* VIII, p. 124.
(1) *Œuvres*. VII, p. 207.

moindre importance, tous frottés de bonnes lettres et « prompts à la table », l'abbé Charles Rosteau

« Digne pilier de ce troupeau ! »

Et c'est bien du troupeau d'Epicure qu'il faut parler, quand on lit le récit, que Pinchesne (1) nous a laissé, d'un diner pantagruélique, auquel il assista, en 1657, à Paris, chez son illustre ami, en compagnie du « brave et docte d'Elbène », du « célèbre Desbarreaux », de Villeserain, « d'humeur accorte », sans oublier La Mesnardière, qui y « fit rage », oubliant sans doute quelque peu les conseils qu'il devait, en sa qualité de médecin, donner à son client...

De telles réunions n'étaient point rares ; on aime, du moins, à leur trouver une excuse, en songeant à tout l'esprit qu'y devaient dépenser des hommes comme Ménage, le président Perrault, de Linière, de Pellisson, l'abbé Tallemant, Conrart et des femmes comme Ninon de Lenclos, Claudine Colletet et tant d'autres, qui apparemment, ne se réunissaient pas autour du petit lit jaune de la rue Saint-Louis, dans le seul but de manger les poulardes de Costar. Sur ce cénacle élégant, Scarron exerçait une véritable fascination. Tous le voulaient voir ou l'approcher ; la reine Christine, la célèbre correspondante de Descartes, profitait de son passage à Paris pour le venir visiter, tandis que Madame de Sévigné, elle-même, était heureuse de recevoir un de ses plus jolis madrigaux (1). Ne prenons donc pas le poète au mot, quand il s'écrie :

« O cher ami Potel, je suis pour la mangeaille ! »

Il est pour autre chose ; ce grossier, au contraire, est un délicat, comme ce rieur est un triste, et, si son idéal n'est, à la vérité, jamais très loin de la terre, il serait excessif pourtant de supposer qu'il borne ses désirs à la seule satisfaction de ses appétits. Nous savons déjà qu'il n'a point fêté carnaval « en s'emplumant comme un sauvage, » son libertinage était plus raffiné, et ce lettré, j'imagine, se divertissait surtout en observant et en travaillant, ce qui ne l'empêchait point du reste de passer, dans sa jeunesse, « pour le meilleur baladin du Mans. » Plus tard, par le même moyen sans doute, il parvint à conserver, au milieu des plus atroces souffrances, une constante belle humeur, digne d'un philosophe, qui

(1) *V. Ms. Bibliothèque Nationale 15.125. Fonds français, intitulé Rondeau pour Viry ou suite des Entretiens de Costar et de Pinchesne.*

(1) Œuvres de Scarron. VIII, p. 340.

aurait fréquenté le Portique. Jetant, un jour, les yeux sur son corps tordu et infirme, il trouve, pour se peindre, un diminutif charmant, il s'appelle « Scarronnet, » et le mot fait honneur à sa sagesse, plus encore qu'à son esprit, car il est un sage, celui qui, devant la maladie, fait si bonne figure, jamais ne se ride et reste maître de sa fortune, à ce point qu'il ne récrimine pas même contre ses médecins. Il n'en veut ni à la Mesnardière, ni à Guénaut de leur impuissance à le soulager, et, passivement, il supporte ses misères, sans affectation et sans pose, mettant seulement une certaine coquetterie à les dissimuler sous une joie apparente à son frivole entourage. Mais, quand il est seul à seul avec lui-même, aussitôt il change de ton et devient presque grave :

« Amour (1) n'est que déception
Que malengin, que dol, que fiction.
J'en puis parler autant ou plus qu'un autre,
Car l'amour fut jadis le tyran nôtre,
Qui m'emplissait le cœur de feu grégeois ;
Mais las ! c'était au temps que je marchois,
Que je portais chapeau de belle forme,
Comme on en voit chez Marion de Lorme.

Et dans ses *Stances chrétiennes* d'une inspiration si élevée, qu'on est supris de les rencontrer chez lui, il se frappe la poitrine :

« ...J'ai trop mérité le tourment que j'endure... ;
Mais augmente, Seigneur, ma constance et ma foi,
Si tu veux croître mon supplice. »

Voilà un vœu, singulièrement imprévu, et qui projette sur ses sentiments intimes une vive lueur ! Ces vers datent de 1644, il est, à ce moment, déjà cloué sur son lit, il ne peut plus faire un pas, il ne sortira plus qu'en chaise, et, loin de s'insurger, le pauvre être de misère s'incline, avec une résignation chrétienne, devant la volonté d'en haut, et, dans cette résignation suprême, ce libertin semble goûter le plaisir des forts, la joie même du sacrifice.

Deux fois au moins, dans son orageuse existence, un vent d'idéal a de la sorte soufflé sur lui et élevé son âme vers des régions, qui ne lui étaient point familières. Deux bonnes fées sont

(1) Œuvres VII. 77.

venues le visiter, l'une à ses débuts, l'autre à sa fin, et, Marie de Hautefort et Françoise d'Aubigné, par un saisissant contraste, encadrent sa mémoire de leurs gracieux et purs souvenirs. Œuvre bizarre de la fortune (1), qui rapproche ainsi à l'improviste de ce corps grotesque et de cet esprit follet, les deux noms de l'amante de Louis XIII et de la femme de Louis XIV, reines aussi par la beauté comme par l'esprit, dont l'une avait le cœur d'une héroïne et l'autre la raison d'un sage !

« Madame de Hautefort part dans quatre jours pour aller à La Flotte, selon l'ordre exprès, qui luy a été donné... ; quoique sa grand'mère ait pu dire au Roy pour l'esmouvoir à compassion, elle n'a pu changer la résolution... Elle s'en va, à ce qu'on croit, au Mans. »

Le renseignement qu'Henri Arnaud (2) donnait en ces termes à son correspondant, le président Borillon, était exact. Après un court séjour au petit monastère des Dix-Vertus, rue de Sèvres, la jolie favorite quittait en effet Paris. Elle venait, après bien des intrigues d'être sacrifiée à Cinq-Mars. Elle avait vingt-quatre ans ; elle était dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ; son air enjoué et majestueux à la fois, formait, au dire de ses biographes, un indéfinissable mélange, qui inspirait tout ensemble, la joie et le respect, car elle était digne de respect celle qui quittait la Cour sans que sa réputation ait été un instant effleurée.

Tombée en disgrâce pour n'avoir point voulu se plier devant le ministre, dont le roi n'était plus que l'esclave, la jeune *Aurore* avait aussitôt songé à se retirer dans la vallée du Loir, au château de La Flotte à Artins, où elle avait été élevée par sa grand'mère. Précédée de ces souvenirs et de sa brillante renommée, elle fut accueillie avec enthousiasme par la société mancelle, qui s'efforça par tous les moyens de lui rendre moins cruel son exil immérité. Oubliant d'ailleurs les splendeurs passées, la séduisante amie d'Anne d'Autriche s'accommoda, avec une grâce exquise, de la vie nouvelle qui lui était imposée. Mairet raconte qu'elle brilla surtout au Mans par l'éclat de ses vertus, tout en satisfaisant ses goûts littéraires dans la compagnie des beaux esprits, que groupait autour de lui M. de Belin.

La belle exilée eut vite fait d'y distinguer Scarron : elle adorait les vers, il était poète, elle était fine, il était spirituel, mais

(1) *H. Chardon, loc. cit. 78.*

(2) *Voir à la Bibliothèque Nationale, la correspondance manuscrite inédite d'Henri Arnaud.*

surtout elle était bonne et il était malheureux et sa bonté se laissa toucher par les cruelles souffrances de celui qui était déjà

« En danger d'être cul de jatte. »

Elle s'intéressa à lui et la dignité de sa vie ainsi que sa piété s'imposèrent à son respect :

« Madame *Sainte Hautefort*...
Dame de vertu non commune...
La vertu la plus consommée
La fille la plus renommée
Que la France jamais aura
Tant que le monde durera...
Votre exemple est si touchant
Qu'auprès de vous nul n'est méchant,
L'air, qu'auprès de vous on respire,
Aux esprits les vertus inspire
Et par votre dévotion
Votre canonisation
Vous doit être chose très sûre (1). »

Son austérité trouva grâce devant le libertinage du poète, qui conserva toujours à sa protectrice un souvenir attendri :

« Hélas que vite fut le cours
De ces irretournables jours,
Pendant lesquels j'eus l'honneur d'être
Connu de vous et vous connaître !
Hélas qui me peut consoler,
A moins que de me faire aller
Vers l'heureuse ville où vous êtes,
Où tant de bienheureux vous faites...
Félicité trop tôt ravie,
Seuls moments heureux de ma vie
. . . .
. . . .
Bien souvent dans la nuit sombre,
Le songe vient avec ses charmes
Pour quelque temps sécher mes larmes
Et lors je pense fermement
Être dans votre appartement,
Sous votre grande cheminée,
Dont si chaude était l'halénée. »

(1) *Œuvres de Scarron VII. Première et seconde Légendes de Bourbon, p. 3 et 12.*

Voilà des vers qui révèlent un Scarron inconnu et généralement assez insoupçonné ; ce n'est pas là le Scarron de Claudine ou de Ninon, et il convient de le noter, d'autant plus que cette influence n'a pas été aussi fugitive que l'on pourrait le croire. C'est elle qui inspira sans nul doute *Les Stances chrétiennes*, qu'il écrira quatre ans plus tard et c'est à elle, en tous cas, que nous devons les chefs-d'œuvre qui ont fait la renommée littéraire du poète. Jusque-là mollement il s'était laissé vivre, dépensant sans compter son esprit, Madame de Hautefort, par sa bonté et sa grâce, le retint sur la pente où il allait glisser ; avec sa piété ardente, elle vit un malheur à éviter, elle se constitua son bon génie : elle le dirigea à sa manière et docilement il la suivit. Si elle ne sauva pas son âme, au sens où elle l'entendait et comme elle se l'était peut-être promis, elle l'épura, du moins, en donnant à sa vie morale une orientation nouvelle.

Il était devenu célèbre, et, depuis longtemps, il avait quitté le Mans, quand, en 1652, à Paris, où il tenait bureau d'esprit, un heureux hasard mit sur sa route une autre femme, qui devait, à son tour, par son charme et sa raison surtout, s'emparer de son esprit et imprimer à nouveau à ses dernières années une direction plus sérieuse.

L'hôtel de Troyes, où il venait de transporter son logis, était habité par la bonne compagnie, par les honnêtes gens, comme on disait alors. M. Tiraqueau, le descendant du fameux jurisconsulte, y demeurait avec sa sœur, Madame de Neuillan. Avec eux vivait une jeune parente, réduite à la plus profonde misère, quasi abandonnée par sa mère, Françoise d'Aubigné, la propre petite-fille d'Agrippa. On sait aujourd'hui que de vieilles relations existaient entre les d'Aubigné, les Tiraqueau et les Scarron, en sorte que les dernières investigations de M. Chardon achèvent de démontrer combien était inévitable une rencontre, que le seul voisinage d'ailleurs suffirait à expliquer.

Madame de Neuillan vint, le plus naturellement du monde, faire visite au pauvre malade et, « un jour qu'elle devait sortir seule (1), elle le pria de permettre que mademoiselle d'Aubigné descendit dans son appartement, le regardant comme un chaperon, auprès duquel sa cousine devait plutôt gagner que perdre. » La jeune *Francine* avait fait en Amérique, un long séjour, qui lui avait valu dans son entourage d'être surnommée la petite

(1) *Lettres de Madame Dunoyer*, t. I, 1742, in-12, p. 89.

Indienne. Scarron prit plaisir à l'interroger sur ce pays, où il rêvait de transporter ses douleurs ; on lui avait dit merveille du climat et il espérait trouver là-bas un adoucissement à son mal. Mademoiselle d'Aubigné le renseigna avec une grâce qui charma le poète. Nous avons sur cette première entrevue un témoignage irrécusable, c'est celui de Scarron lui-même, écrivant, six mois après, à celle qui était devenue sa fiancée, l'impression qu'avaient produite sur lui la robe trop courte de la jeune fille, les pleurs versés en entrant dans la chambre et ses compliments à propos d'une lettre adressée à mademoiselle de Saint-Hermand, dont il avait admiré le style. Le cœur eut donc sa part autant que l'esprit dans cette touchante et très simple histoire d'amour, qui se tissa ainsi pendant près de deux ans, s'il faut en croire Segrais, dans la chambre du paralytique, pour aboutir, comme on l'a dit, à l'union de la difformité et de la beauté.

Le mariage fut célébré dans les alentours d'avril 1652 ; nous savons, par M. de Boislisle, que le contrat fut dressé le 4, mais on ignore la date exacte de la bénédiction nuptiale ; elle fut probablement donnée sans pompe et sans éclat à l'hôtel de Troyes, en l'absence de madame d'Aubigné, qui n'assista pas même sa fille et les époux quittèrent Paris presque aussitôt « sans trompette », comme il l'écrit à son ami Rosteau :

« Le fidèle dépositaire
« De sa moindre petite affaire.

Ils se rendirent en Touraine, dans les environs d'Amboise, et, « le petit parisien », ainsi qu'il s'appelle, renonça bien vite à ses projets de voyage en Amérique. Il revint dans la capitale, où, pendant huit années, Françoise d'Aubigné devait, avec un soin pieux et dévoué, veiller sur lui. Nous avons d'elle un joli portrait, qui date de cette époque. « Lyrianne, écrit mademoiselle de Scudéry (1), était grande et de belle taille ; mais de cette grandeur qui n'épouvante pas et qui sert seulement à la belle mine. Elle avait le teint fort rosé et fort beau, les cheveux d'un châtain clair et très agréable, le nez très bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble, doux, enjoué et modeste, et, pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, elle avait les plus beaux yeux du monde. Ils étaient noirs, brillants et doux, passionnés et pleins d'esprit ; leur éclat avait je ne sais quoi, qu'on ne saurait exprimer :

(1) *Clélie*, 1658.

la mélancolie douce y paraissait quelquefois avec tous les charmes qui la suivent presque toujours, l'enjouement s'y faisait voir à son tour avec tous les attraits que la joie peut inspirer. Son esprit était fait exprès pour sa beauté, grand, doux, agréable, bien tourné. Elle parlait juste et naturellement, de bonne grâce et sans affectation. Elle savait le monde et mille choses, dont elle ne se souciait pas de faire vanité. Elle ne faisait pas la belle, bien qu'elle eût mille appas inévitables, de sorte que, joignant le charme de sa vertu à ceux de sa beauté et de son esprit, on pouvait dire qu'elle méritait toute l'admiration qu'on eut pour elle. » Avec de tels dons, elle conquit sur son mari lui-même une réelle influence et cette constatation est à l'honneur de l'un et de l'autre. Elle aima le poète, de l'amour le plus pur et le plus vigilant, elle sut, dans la situation la plus difficile pour une épouse, garder sa place sans heurt et s'imposer au respect de ce milieu singulièrement mélangé, qui se pressait dans l'appartement de la rue Saint-Louis. Scarron le comprit, il lui fut reconnaissant de cette indulgence, de cette « sage politique » ; il le disait à son ami Segrais (1) : « le seul regret que j'aurai en mourant, c'est de ne pas laisser de bien à ma femme, qui a infiniment de mérites, et de qui j'ai tous les sujets imaginables de me louer. »

Comme jadis madame de Hautefort, madame Scarron essaya de le réconcilier avec le devoir et, grâce à elle, cet épicurien, devant la mort fut stoïque et sage. Il voulait se venger de la camarde par une belle satire contre le hoquet » ; la veille, il écrivit, son *Testament en vers burlesques*, empreint d'une indulgente philosophie et sa célèbre épitaphe, qui mérite ici d'être rappelée :

Celui qui cy maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passants, ne faites pas de bruit,
Et gardez-vous qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille !

Une telle attitude réconcilierait avec le scepticisme, s'il était capable, à lui seul, de procurer une si parfaite quiétude ; mais nous savons que, dans cette occurrence décisive, le bon poète reçut d'une autre source l'apaisement qui entoura sa dernière

(1) *Segraisiana*, 92.

heure. Quand il cessa de souffrir, celle qui veillait sur lui commença d'espérer, car il la quittait en paix avec sa conscience et en paix avec Dieu.

Cette pensée fut à Madame Scarron, dans son malheur, une satisfaction très douce : elle était arrivée à ses fins : elle avait retiré celui qu'elle aimait du libertinage qui le déshonorait, en guidant son âme vers des régions supérieures... Et voilà comment, dans cette tentative de relèvement moral, qui ne fut pas tout à fait vaine, nous l'avons vu, les amis de Scarron, non pas ceux qui s'amusaient avec lui sur la grande route de Sillé à Averton, ou dans les dîners de la rue Saint-Louis, mais ses vrais amis posthumes, ceux qui, derrière son rire ont deviné ses larmes et compati à ses peines, associent avec reconnaissance les noms de Marie de Hautefort et de Françoise d'Aubigné. L'une, par son cœur, l'autre par sa raison, toutes deux, par leur exemple, sont parvenues, momentanément tout au moins, à l'entraîner dans les chemins qui montent. Par elles, il a su que la vertu compte pour quelque chose et il l'a aimée, car elle se présentait à lui sous la forme la plus gracieuse et de la seule façon peut-être qu'il la pouvait comprendre. On peut donc, sans exagération, parler de sa philosophie et il semble, après avoir suivi, comme nous venons de le faire, son développement moral et marqué les oscillations de cette conscience, qu'il est permis d'affirmer que ce libertin, qui reste toujours sans doute de la lignée de Montaigne, fut cependant, à certaines heures, un véritable épicurien !

Georges TOUCHARD.

LES ATLANTES

---

(9)

XIII

L'AVENTURE (*)

..... Le char contourna les assises basaltiques du contrefort farouche, pénétra dans un ravin désolé où deux torrents d'une eau fumante et boueuse se perdaient en un abîme.

« C'est ici ! » dit Yerra, très calme.

Argall arrêta l'attelage. Ortiz et les muets échangèrent des regards de terreur : jamais paysage plus sinistre ne s'était offert à leurs yeux. Ce n'étaient, de toutes parts, qu'amoncellements de roches sombres, fissures hideuses dans le granit, silhouettes menaçantes de monts et de déblais, où pas une plante, — pas même la fleur étiolée d'un pied de bruyère ou d'ajonc, — n'animait d'un indice de vie latente la rigidité minérale du vallon.

« A deux cents pas du gouffre où mugissent les ondes englou-

(*) Note du Traducteur. — Ici, le manuscrit de Dahéla portait les traces d'un remaniement ultérieur, qui comblait peut-être les lacunes du texte par quelque interversion de chapitres. En essayant de reconstituer ce texte selon un enchaînement logique, je me suis heurté à des difficultés nouvelles : des idées de surnaturelle épouvante, des visions presque intraduisibles, évoquées par les périphrases ténébreuses du manuscrit, ont mis en défaut la méthode que j'avais jusqu'ici pu suivre sans mécomptes. Pour éclaircir l'obscurité du récit, j'ai eu recours à des termes d'un modernisme assez disparate ; peut-être le chapitre lui-même figurait-il vers la fin du roman de Dahéla, ou même faisait-il partie d'un ensemble de feuillets disparus, relatifs aux exploits d'Argall dans les parages les plus mystérieux de l'Atlantide...

T. F.

ties, » annonça la magicienne, « un abri de marbre noir se dresse dans l'ombre de la montagne. Il y a plus d'un siècle que nul être vivant n'en a franchi le seuil; peut-être les génies pervers du Bôl-Gho en auront-ils dispersé jusqu'aux vestiges.

— Non, » fit Argall, tranquille, dressé sur un rocher d'avalanche, figé, menaçant encore, au bord du sentier, « j'en aperçois le dôme, et nos chevaux y arriveront aisément, en suivant cette piste naturelle.

— Tu entends, Ortiz ? »

L'écuyer, humilié d'avoir si peu dissimulé son épouvante, s'empressa d'obéir aux ordres de Yerra. Les muets, tremblants mais dociles, fermaient la marche. On parvint ainsi au pavillon de marbre noir. Barricadé de portes de bronze, il paraissait intact, malgré la vétusté de son architecture et l'archaïsme caduc de sa construction. Yerra en ouvrit sans effort les poternes extérieures; elle connaissait les secrets qui en faisaient mouvoir les ressorts.

« Cétte demeure royale », remarquait-elle, « est, de tous les palais de l'Atlantide, le plus formidablement gardé.

— Je ne vois, pourtant, aucun serviteur, » objecta le Barbare distrait.

— « Les gardiens du Ravin Maudit sont la terreur et la solitude. Nul Atlante ne s'est aventuré jusqu'ici de son plein gré, depuis que le dernier des successeurs d'Argall tenta l'aventure et fut retrouvé, mort, le Glaive rivé au poing, dans l'eau fumante du torrent voisin. Les premiers rois avaient édifié cet abri de pierre sur le seuil même des régions interdites aux mortels démunis de prestiges. C'est dans ces ravins que rugissent, parfois, les derniers monstres de la race des Gardiens du Seuil, lorsque la faim les pousse vers les troupeaux d'antilopes des hautes vallées. »

Les muets, cependant, avaient ouvert les fenêtres, aménagé les quatre pièces et la cour intérieure selon les instructions de la souveraine déchue. Argall, impatient de franchir la gorge d'où jaillissaient les eaux fumantes, épiait la tombée du jour qui devait, selon le rite, lui donner le signal du départ. Yerra faisait à Ortiz ses dernières recommandations.

La jeune femme savait qu'il exécuterait religieusement ses moindres ordres, malgré la tristesse et la douleur contenue dont s'était empreint son dévouement. Souffrait-il de la déchéance de sa souveraine ?... Il n'en avait rien laissé voir dans les premières semaines de leur disgrâce. L'enchanteresse ne pouvait guère se

tromper sur le caractère des pensées de son écuyer ; elle n'ignorait pas quel fanatisme et quelle adoration elle avait inspirés au guerrier atlante, ni la source cachée de son attachement. Jamais un regard, un geste, le reflet d'une pensée subite dans les yeux d'Ortiz n'avait, croyait-il, trahi le secret ardent de son âme, l'idolâtrie de sa ferveur envers Yerra. Depuis que le Barbare régnait sur son cœur, l'abattement de l'écuyer, lorsqu'il ne se sentait point observé, révélait enfin ses songes douloureux ; elle en avait, presque avec compassion, épié les tortures sur son visage ; et elle savait que l'officier s'immolerait avec joie au salut de sa souveraine, et même, pour la voir lui sourire, à celui d'Argall qu'elle aimait.

« Il ne s'agit plus », lui confiait Yerra, « d'une recherche sans périls, comme naguère, dans les galeries souterraines du Temple de la Lumière. Dans quelques instants, nous entrerons au cœur même de la montagne, par une des fissures qui débouchent en ce vallon. »

Malgré sa bravoure, l'Atlante blêmit et recula :

— « Tu ne vas pas, au moins, pénétrer dans cette gorge horrible ! » cria-t-il, avec une angoisse où n'entrait pour rien le souci de son propre salut. « Souviens-toi !...

— Silence, Ortiz !... Ne réveille pas trop tôt les monstres et les lémures qui nous attendent là, depuis tant de siècles !... Car nous allons tous deux, Argall et moi, marcher vers la Source ; toi, Ortiz, tu veilleras sur notre retour, auprès des chevaux et du char. Demain, observe le torrent qui mugit, là-bas, bondissant à travers les écueils. S'il rejette nos corps meurtris sur ces rochers, ensevelis-nous ensemble, devant le seuil fatal que nous allons franchir. Et si nous ne sommes pas revenus avant la tombée du jour, retourne vers l'asile de nos amours mortelles ; livre-le aux flammes. Personne, alors, ne nous reverra. »

Ces paroles solennelles, empruntant au paysage chaotique un caractère étrange et surnaturel, glacèrent le sang dans les veines de l'écuyer. Il s'agenouilla devant Yerra, effleura de ses lèvres tremblantes les brodequins qu'elle avait chaussés en vue des fatigues du chemin et, se relevant, jeta vers Argall, songeur et calme, un regard d'admiration qui fit sourire la jeune femme.

« Ortiz, » ajouta-t-elle, d'une voix harmonieuse et légère « songe que le Glaive nous protège, et sois moins effrayé pour nous.

— Hélas ! ô Yerra !... ceux qui périrent jadis portaient aussi l'arme miraculeuse.

— Ils étaient désarmés contre les enchantements que je saurai détourner de nous : ma magie a, depuis longtemps, prévu les périls de l'heure qui sonne... Tiens, Ortiz, touche le pommeau du fer divin : le calme et la confiance renaîtront aussitôt dans ton cœur. »

Argall abaissait vers lui le talisman millénaire ; l'Atlante y appuya le front ; mais c'est à peine si son trouble en fut allégé : il lui sembla même que l'arme, comme ternie par les buées errantes, brillait d'un éclat moins vif dans la main du Barbare.

Le jour avait sombré derrière les crêtes mornes. La nuit se rua sur le Ravin Maudit où ne brillèrent plus que les fenêtres béantes du pavillon de marbre : les muets, pour en chasser les miasmes malsains et, selon leur superstition d'outre-mer, les malfaisants esprits des ténèbres, avaient allumé toutes les torches de l'habitation ; mais elles brûlaient mal, fuligineuses, humides encore de tant d'hivers tombés sur leur abandon.

« En route ! » ordonna le Barbare, dès que le mince croissant de la lune affleura la cime du mont voisin.

— « Souviens-toi ! » fit Yerra, souriante et pâle, vers Ortiz bouleversé.

Appuyés à l'épaule l'un de l'autre, il vit disparaître les deux amants sous l'arche granitique que l'Ancêtre lui-même n'avait point osé franchir. Le Gilt-Hermien dressait le Glaive dans sa main droite : une lueur affaiblie, émanant de l'acier sacré, rayonnait dans l'ombre des roches en surplomb. Yerra, étroitement serrée contre le cœur du guerrier, en écoutait avec étonnement les battements sans fièvre.

Ortiz les vit aborder le seuil interdit, le franchir, disparaître... Le bruit même de leurs pas cessa comme par enchantement : entre eux et l'écuyer semblait tomber un mur de silence, l'immobilité atone des gouffres et du vide. Si près encore de l'officier atlante, ils lui semblèrent soudain évanouis, dématérialisés, comme absorbés par le mystère, fondus dans le néant...

Ils marchaient, cependant, et commençaient à douter des périls de la route. Elle contournait des falaises basaltiques d'une hauteur démesurée ; parfois, le défilé se resserrait tellement que les deux audacieux ne voyaient plus, à trois cents pieds au-dessus de leurs fronts, qu'un mince ruban du ciel criblé d'étoiles. L'obscurité, pourtant, au fond de l'affreuse gorge, s'embuait d'une sorte de phosphorescence, qui éclairait assez le sentier montant pour en montrer les pierrailles et les débris rocheux. Yerra, afin de se rassurer elle-même, plus encore que pour dissiper son étonnement,

expliqua à Argall les causes du phénomène : la pierre volcanique, brûlée durant le jour par les ardents rayons du soleil, en absorbait l'intense lumière et la distillait ensuite dans les ténèbres, en nébuleuses ténues. Le Gilt-Hermien, remarquant dans la roche des semis de protubérances glauques, préféra se figurer que les yeux des génies hostiles le regardaient, dans l'ombre, venir à eux, le Glaive au poing ; et son cœur s'enorgueillit d'affronter ainsi des aventures surhumaines.

Bientôt, ils débouchèrent dans un cirque étroit, où la sente se perdait en des fourrés géants d'araucarias.

« Où sommes-nous ? » demanda tranquillement le Barbare. « Nous avons peut-être atteint le pied des pentes de vertige.

— Pas encore, » assura la magicienne, d'une voix qui tremblait un peu. « Je reconnais le ravin des Lézards Ailés. »

Un rire joyeux d'Argall accueillit l'étrange désignation et se perdit, sans écho, dans la nuit morne.

— « Silence ! » supplia la jeune femme. « Ne défie pas les monstres endormis !

— Mais ce puits énorme est désert !

— Non ! Regarde !... »

Elle désignait, au-dessus d'eux, l'arête des rochers circulaires, éclairés maintenant par la lune : sur le ciel pâli, les moindres reliefs de la margelle se profilaient avec netteté ; et ce qu'ils virent alors fit frémir Yerra et stupéfia le héros sans frayeur.

Des rostres formidables bougeaient sur le bord du ravin. Armés de dents aiguës, qui dentelaient leurs énormes becs de corne brune, des oiseaux monstrueux s'éveillaient là-haut. Ils se penchèrent vers le sentier phosphorescent ; leurs gros yeux saillants s'ouvrirent sur les téméraires qui osaient troubler leur sommeil. Brusquement, des ailes membraneuses et funèbres se déployèrent sur le ciel, en voilèrent les astres derrière leur vol affreusement lourd, d'une envergure de trente pieds.

« Les Lézards Ailés ! » annonça le héros, avec un contentement puéril.

— « S'ils s'abattent sur nous, » dit Yerra, « ils nous emporteront dans leurs aires, ou nous laisseront retomber, brisés, sur les rocs.

— Attendons ! » fit simplement Argall, campé fièrement pour le combat.

Les formidables vampires planaient sur eux sans se décider à l'attaque ; leur vol saccadé et puissant ne faisait aucun bruit ; nul cri ne dénonçait leur fureur. Ce calme mortel importuna le héros ;

il rompit violemment le silence et, le Glaive érigé vers le ciel, jeta son défi de guerre aux assaillants indécis :

« Argall ! »

A ce cri, répercuté, cette fois, par tous les échos de la montagne, une panique soudaine fit tourbillonner les gigantesques chauves-souris. Elles s'enlevèrent ensemble vers les étoiles, disparurent derrière les crêtes et ne revinrent plus.

« Eh quoi ! » s'exclama le guerrier, mécontent. « Pas même un assaut à repousser !

— Les Lézards Ailés », expliqua Yerra, retrouvant en son érudition d'initiée la trace des plus antiques traditions atlantes, « ont survécu aux cataclysmes de la terre; ils vivent ici, loin de tous les bruits naturels. Leur élément, c'est le silence. En le fracassant sous leurs ailes, tu les as meurtris et mis en fuite. La vertu du Glaive a fait le reste.

— Faudra-t-il donc », maugréa le héros passionné d'aventures, « toujours triompher sans combattre?... Que ne m'as-tu laissé emporter mon arc et mes flèches? Nous aurions vu de plus près ces reptiles ailés, sans doute lointains prédécesseurs de l'homme sur le sol émergé des eaux.

— Tous les monstres qui nous attendent ne seront pas si aisément dispersés. Le sang rougira le Glaive.

— Marchons ! » conclut Argall, vibrant d'enthousiaste espoir.

Ils avaient retrouvé le sentier, sous l'enchevêtrement des arborescences aux formes bizarres; un véritable escalier les menait maintenant aux premiers plateaux du Bôl-Gho; ils les atteignirent sans encombre. Jusque-là, les périls ne les avaient assaillis que mollement : les roches croulantes, les vertiges soudains au flanc des abîmes, les illusions d'un mirage nocturne peuplé de formes menaçantes et d'embuscades mal définies, rien encore n'avait sérieusement disputé la route au possesseur impassible du Glaive.

Pourtant, Yerra ne remarquait pas sans souci une manifestation inattendue de sa bravoure : les obstacles ne s'effaçaient pas d'emblée, comme fondus, devant l'arme divine; c'était plutôt l'assurance robuste d'Argall qui les anéantissait sous leurs pas : la tradition sacrée paraissait ici mise en défaut.

« Le Glaive », se demandait la magicienne soucieuse, « aurait-il perdu sa vertu ? Serait-elle, tout au moins, affaiblie depuis que le héros a goûté, dans mes bras, les délices de la volupté, et ne faudrait-il, désormais, compter que sur sa valeur personnelle, sur sa vigueur, inaccessible à l'effroi ? »

A chaque détour du chemin, l'attente de l'inconnu l'emplissait d'épouvante et d'incertitude; mais le dédain tranquille de son vainqueur la rassurait contre ses plus obsédantes alarmes. Et, même si les vertus surnaturelles du Glaive étaient émoussées, rien ne donnait à prévoir encore que le héros, réduit à ses seules forces, ne surmonterait pas tous les dangers.

Depuis un instant, ils marchaient, l'œil fixé sur une réverbération rougeâtre, dans la direction où le sentier escaladait la nuit. Vers quel cratère en fusion, vers quelle bouche de flammes les entraînait donc leur itinéraire hardi? Les plans mentionnaient bien un lac dans les parages qu'ils abordaient; mais les textes étaient muets ou pleins de lacunes sur la réalité, le nom et la nature des périls qu'ils allaient y chercher.

« Si c'était une ouverture volcanique, » disait Yerra, « nous entendrions gronder l'éruption, frémir le sol sous nos pieds.

— Cela ressemble », espérait Argall, « au reflet sous le ciel des campements ennemis, quand la tribu des guerriers dort autour des feux, avant d'être surprise et égorgée par un assaillant résolu. »

Ils découvrirent enfin la cause de ce phénomène insolite. Du haut d'un promontoire de granit, ils virent rougeoyer à leurs pieds la vallée profonde où donnait accès le chemin fatal. C'était une vaste combe de scories éteintes, sous lesquelles filtraient les incandescences de la lave en fusion; partout où les regards se posaient, le brasier, tamisé par l'amoncellement supérieur des cendres volcaniques, illuminait, au-dessus de lui, les moindres détails du paysage, d'où s'exhalait une haleine empestée de soufre et d'âcres émanations. Un crépuscule sanglant se mourait sur ce chaos de débris; nulle créature vivante, semblait-il, ne pourrait s'y aventurer sans périr aussitôt. Et pourtant, avec un étonnement inexprimable, les deux amants se montrèrent, d'un geste simultané, la dépression la plus basse de ce foyer souterrain.

Là, contre toute vraisemblance, dormait un lac peu étendu, mais d'un singulier et sinistre aspect : rouge comme le sang, éclairé, lui aussi, d'une sorte de reflet qui semblait sourdre de ses profondeurs écarlates, cet étang de cauchemar tragique vivait d'un étrange grouillement de monstres.

A la distance où ils se montraient, ils gardaient des proportions telles qu'Argall, se frottant les yeux pour se convaincre qu'il ne rêvait point, tressaillit de stupéfaction : si c'étaient là les gardiens de la Source, s'il fallait les exterminer pour gagner l'immortalité, il convenait enfin que la réalité du péril espéré dépassait

son attente. Les géants de la mer ou des monts, les dieux des légendes n'eussent pu imaginer adversaires plus formidables, dans un cadre aussi écrasant de surnaturelle terreur.

Yerra, gémissante, implora humblement le guerrier :

« Ce que nous voyons, » dit-elle, enlaçant le héros avec un emportement jaloux et désespéré, « nul œil humain ne l'a contemplé jamais. Retournons en arrière, mon bien-aimé ! Nous avons, tu le reconnais, tenté l'impossible; Argall lui-même, le Libérateur, connaissant cet obstacle, n'a pas eu la témérité de l'affronter, ou bien il a reculé devant lui.

— Qu'importe! » jeta le Gilt-Hermien dont les regards embrassaient avidement le prestigieux et terrifiant spectacle. « Demeure, si tu veux, à l'abri de ces roches; tu me regarderas combattre ces monstres...

— Insensé ! » s'écria douloureusement la magicienne. « Tu ne vois donc pas que le moindre d'entre eux a plus de quarante pieds de long ! As-tu mesuré la hauteur de leur tête écailleuse, la force de leurs carapaces, le poids de leur immense corps ?... Que veux-tu faire contre l'invulnérable masse de chacun de ces sauriens ?... Regarde se dresser celui qui est le plus rapproché de nous !... Il dépasserait ton front de vingt coudées ! »

Il ne l'entendait plus; les yeux rivés sur ces témoins des âges abolis, il considérait leurs ébats avec une avidité de chasseur que rien ne déconcerte, ni la puissance des fauves traqués, ni l'arène de mort réservée au combat. Yerra redoublait en vain d'adjurations, de prières, de menaces enfin pour déterminer le héros à battre en retraite :

« Si tu avances, si tu vas affronter l'incommensurable fureur de ces monstres, » jurait-elle avec la frénésie du désespoir, « je me jette dans les laves et tu me vois brûler sous tes yeux.

— Laisse-moi », dit-il, par un détour qui dissimulait son impérieuse résolution de combattre, « faire quelques pas sur les cendres, voir de plus près, sans me montrer, ces bêtes qui te semblent si redoutables. Certes, leur masse dépasse dix fois celle du Gardien du Seuil; mais ils me paraissent plus vulnérables que lui, et je l'ai, pourtant, tué avec un glaive grossier, démuni d'enchantement et de prestiges.

— Si tu me quittes, je te suivrai.

— Essayons, alors, quelques pas ensemble. »

Elle vit bien que nulle séduction ne pourrait détourner son amant d'une tentative pourtant si téméraire; mais elle espéra que la suffocation l'arrêterait et le contraindrait à revenir en

arrière. A sa grande surprise, elle constata qu'il n'en était rien; à mesure qu'ils avançaient sur l'amoncellement des scories tièdes encore, les exhalaisons mortelles du brasier se tempéraient d'une brise qui rafraîchissait leurs fronts, fournissant à leur respiration un air vivifiant et pur. Par endroits, même, l'incandescence des laves profondes paraissait s'effondrer sous leurs pieds ; ils n'en percevaient plus les miasmes sulfureux, ni les lourdes haleines.

« Tu vois », dit Argall sans étonnement, « que l'air est salutaire et le chemin moins malaisé. Appuie-toi sur mon bras, bien-aimée, et ne t'inquiète de rien : les dieux veillent visiblement sur nous. »

Elle se serra, réconfortée, contre le Barbare; elle avait tant souffert, un moment auparavant, de son indifférence envers elle, du détachement de son amour, sacrifié à l'aventure offerte, qu'elle tressaillit d'allégresse aux douces exhortations de son héros. Une exaltation d'amoureuse, résolue à partager le destin de son amant, enfiévra ses sens; la mâle assurance du Gilt-Hermièn passa dans son cœur et elle oublia la Source, le but du sublime voyage, la conquête de l'immortalité pour ne songer qu'à secourir Argall ou à périr avec lui.

A mesure qu'ils descendaient, appuyés l'un sur l'autre, vers le lac de sang et de pourpre, les détails du paysage devenaient plus distincts. Embués d'une sorte d'évaporation subtile, ils se dégageaient des brumes rampantes et donnaient à la vallée une plus considérable étendue ; les premiers prodiges qui avaient arrêté les deux aventuriers sur la limite de l'immense combe semblaient, aux lueurs combinées de la lune et de la réverbération lavique, s'humaniser pour les rassurer, — peut-être pour les attirer plus avant dans le piège. Ainsi, le lac était nettement séparé des coulées de la lave en ignition par une sorte de prairie où foisonnaient des graminées et des espèces de fucus enchevêtrés ; les eaux mystérieuses, comme un miroir, réflétaient la rougeur des rives et du ciel, ce qui leur donnait l'aspect d'un étang de meurtre et de massacre ; enfin, au-delà de ses bords, des clairières de fougères arborescentes se relevaient vers les monts abrupts, et c'était à travers les frondaisons rares, dominées parfois de leurs têtes affreuses, qu'Argall et Yerra avaient aperçu les monstres, dont les pesants ébats eussent terrifié les demi-dieux de l'Orient où la magicienne avait vu le jour.

Elle marchait, pourtant, résolue et souriante, sans confiance peut-être dans la victoire du héros, mais avec la certitude de ne

pas survivre à son trépas. Pour la première fois depuis de longues semaines, l'Atlantide, le trône perdu, l'humiliation des siens et d'elle-même cessaient de l'assiéger de haines et de regrets. Elle n'était plus qu'une femme de passion, de dévouement résigné, fière de mourir auprès de celui qu'elle aimait d'un amour qui s'ignorait naguère, avant de se mesurer aux épreuves du chemin fatal.

Peu à peu, ils avaient laissé derrière eux tout le versant des laves éclairantes, l'aire immense qui rougeoyait dans la nuit et en dissipait les ténèbres sur une vaste étendue. Ils arrivaient aux végétations inextricables de la berge.

« C'est près d'ici », se rappela le Gilt-Hermien, « que nous avons vu se dresser la bête géante qui t'effrayait, Yerra. Marchons sans bruit dans sa direction ; nous aurons ainsi l'avantage de la surprise. »

Il parlait à la jeune femme comme il eût fait à Maghée ou à tel autre de ses compagnons de chasse ; la vaillance de la magicienne en paraissait plus virile encore, et une nuance d'admiration singularisait l'empressement du héros, attentif et prévenant comme en leurs promenades d'amoureux.

Soudain, Yerra s'arrêta et retint Argall derrière un rideau de lianes touffues, d'où ils découvraient une des criques du lac ; un clapotis léger en ridait la surface, autour d'un îlot bizarrement déchiqueté.

« Qu'y a-t-il ? » fit le Barbare à demi-voix. « Dans la direction que tu désignes, je ne vois qu'un récif à demi submergé.

— Regarde mieux : l'écueil a bougé, me semble-t-il. Et... tiens ! »

Elle étouffa un cri de terreur : à deux cents pas d'eux, le récif s'animait, en effet ; la tête d'une sorte de vipère colossale se dressait, sur un cou plus gros que le corps d'un homme, et scrutait les halliers suspects du rivage, de ses yeux glauques et saillants, larges comme des boucliers.

« Si j'essayais », proposa tranquillement Argall, « de mon cri de guerre ?

— Garde t'en bien : un tel monstre ne redoute ni le fracas de la foudre, ni la menace de ta voix. »

Et, comme pour donner raison à la magicienne, l'immense animal, sans commencer, pourtant, le moindre mouvement de retraite, poussa une sorte de hurlement d'alarme, rauque et strident, dont les rives gémirent de proche en proche ; d'autres cris, plus éloignés, mais tout aussi formidables, lui répondirent. Le lac ondula ; des corps géants plongèrent bruyamment dans ses

flots, agités tout à coup et ternis de vase. Très lente, avec une lourdeur pénible, la bête se traîna vers la berge, l'atteignit pesamment et, pour mieux observer les taillis voisins, se dressa sous le ciel incandescent comme une tour surgie du sol. Argall, soutenant Yerra à demi défaillante d'horreur, étouffa une exclamation.

Jamais, dans ses rêves les plus extravagants, adversaire plus effroyable ne s'était offert à ses yeux. Le monstre, à cent pas des deux amants blottis sous les lianes épaisses, apparaissait enfin tout entier. C'était un crocodile de soixante pieds, muni d'une queue massive sur laquelle il s'appuyait. Son corps cylindrique, qui devait peser le poids de trente buffles adultes, était entièrement recouvert d'une sorte de crinière de dards longs de quatre coudées, affilés comme des épieux. Il ne put garder longtemps l'équilibre sur son arrière-train et, après avoir balancé sa tête horrible à la hauteur des arbres les plus élevés, il se laissa crouler sur ses pattes antérieures, armées de griffes semblables à des faux.

« Nous a-t-il vus ? » murmura le Gilt-Hermien. « Je ne le pense pas. »

Inaccessible à la terreur, Argall ne songeait ni à éviter le fabuleux animal s'il venait sur lui, ni, il est vrai, à l'attaquer si rien ne l'y contraignait à l'improviste.

« Peut-être », dit-il à Yerra, qui reprenait ses sens sous les caresses du guerrier, « pourrons-nous passer sans être aperçus.

— Aucun texte rituel n'interdit la ruse au porteur du Glaive! » se hâta d'acquiescer l'initiée tremblante. « Glissons-nous hors de la vue du monstre, derrière ces fougères. Par la berge du lac, nous pourrons peut-être gagner ensuite le chemin de la montagne. Je le vois distinctement, à mille pas d'ici, escalader les rochers, bien au-dessus du rivage opposé, qu'il faudrait atteindre avant tout.

— En route ! » conclut Argall, en prenant la main de sa compagne, pour achever de la rassurer.

Ils contournèrent un massif épais, longèrent une sorte de tourbière où des reptiles s'enfuirent sous leurs pieds, parvinrent à un promontoire abrité tout hérissé de fongosités énormes, sous lesquels ils se dérobèrent au guet du saurien déjà éloigné. Tapi sur la rive, dans une feinte immobilité, il paraissait engourdi ; mais ses énormes yeux, rivés sur la lisière du taillis voisin, s'évertuaient, sans doute, à fasciner le mystérieux ennemi dont il avait, un moment, perçu la présence.

A travers le lac, deux autres monstres nageaient pour le rejoin-

dre ; le premier, tortue géante avec une carapace circulaire, dressait à vingt pieds au-dessus des flots la tête écailleuse d'un serpent sur un cou flexible ; l'autre, moins délié, mais d'une longueur double, ouvrait et refermait sans cesse, avec le bruit d'une cisaille de fer plus haute qu'une lance, sa gueule hérissée d'une triple denture, capable de broyer un taureau en le happant d'un seul coup. Argall et sa compagne ne s'attardèrent pas à les contempler. Ils réussirent à trouver, non loin de la grève, un chemin battu par les bêtes de la vallée. Malgré le danger d'en rencontrer à quelque détour de cette route, frayée par leur passage, ils suivirent leurs traces avec rapidité ; partout ailleurs ils eussent cheminé à découvert, autour du lac peuplé de reptiles gigantesques, ou se fussent perdus dans les inextricables roseaux du marais voisin.

Ils pensaient avoir échappé aux rencontres d'épouvante et à la vigilance des fatidiques guetteurs, lorsque se dressa devant eux le plus effrayant peut-être de leurs ennemis.

C'était à l'angle d'une crique rocheuse. Le lac, aminci en bras de fleuve, entaillait longuement les terres d'une sorte de fossé profond, embuscade naturelle où les grands sauriens de la préhistoire devaient épier souvent les proies aventurées hors du marécage. Entre deux massifs de cyprès et de conifères, broyant à grand bruit les jeunes tiges des prêles et des calamites, un animal broutait les frondaisons des plantes. Moins volumineux que les hôtes du lac, mais évidemment doué d'une agilité supérieure, le monstre était porté sur quatre jambes massives comme des colonnes de basalte ; six cornes menaçantes hérissaient son mufle hideux ; deux défenses courbées vers le sol achevaient de donner à sa tête bossuée de difformités un aspect fantastique et terrifiant.

Argall et Yerra n'eurent pas le loisir de détailler les particularités de la formidable bête ; au cri d'horreur et de détresse de la jeune femme, le monstre se rua sur eux avec un mugissement d'indescriptible fureur. Cent pas les séparaient à peine de l'assaillant ; le sol tremblait sous le poids de son corps lancé en charge ; rien, semblait-il, ne pouvait soustraire les deux amants à sa rage dévastatrice.

« Le Glaive ! » cria la magicienne, en un suprême espoir de quelque prodige sauveur.

Argall, sans perdre son sang-froid, avait remarqué déjà la petitesse des yeux du quadrupède immense ; il ne songea pas à supporter le choc de sa masse géante, mais à profiter de l'infirmité présumable de son regard. Il courba Yerra éperdue derrière le

tronc d'une fougère séculaire et affronta seul l'assaut de l'animal en pleine course. Le monstre, baissant la tête, allait l'enlever et le déchiqueter sur les cornes inégales dont les plus longues dépassaient son crâne de quatre coudées; Argall esquiva le choc, se détourna à peine sur sa gauche et, saisissant à deux mains l'arme divine, qui n'avait pourtant pas — malgré l'assurance de Yerra, — immobilisé l'agresseur, se jeta sous le ventre de la bête où, par un surhumain effort, il enfonca l'arme jusqu'à la garde dans les muscles cuirassés de fange. Le monstre jeta un rugissement terrible; mais, lancé à toute vitesse, il ne put résister à la force qui l'emportait : le Glaive, solidement maintenu par le Gilt-Hermien, arc-bouté sur ses jambes et debout entre les quatre pieds dont l'effleurement l'eut écrasé, trancha les téguments épais, glissa dans le sang et la graisse, demeura heureusement rivé dans le poing du héros qui, tout étourdi de la secousse qu'il avait reçue, vit brusquement les entrailles fumantes de la bête pendre et traîner derrière elle.

« A la nage ! » cria-t-il, en saisissant Yerra, plus morte que vive.

Ils se jetèrent, tous deux, dans le lac, nagèrent vers le rivage opposé, à moins de cinquante brasses; mais le monstre, frappé à mort par l'invincible glaive, se précipitait à leur poursuite, dans les eaux teintes de son sang. Ils allaient être rejoints, broyés et immolés tous deux en la formidable agonie.

« Yerra ! » commanda le guerrier, « gagne la rive; je vais harceler et retarder la brute ! »

Etourdie, la jeune femme continua docilement à fuir; Argall, faisant volte-face vers l'animal au paroxysme de la rage, épia sa nouvelle attaque. La tête monstrueuse émergeait comme un roc hérissé d'épieux. Le Gilt-Hermien l'évita par une feinte, plongea sans bruit et reparut de l'autre côté de la masse énorme, non sans l'avoir, au passage, grièvement atteinte une seconde fois, car ses mugissements de douleur redoublèrent, sans que l'agilité de l'animal en fut encore diminuée.

« A moi ! » cria Yerra, qui venait d'atteindre un haut-fond et prenait pied sur l'écueil invisible, à vingt brasses du rivage.

Argall s'élança vers elle : un reptile affamé l'assiégeait sur son récif. Mais, aussitôt, le monstre blessé fondit sur le Gilt-Hermien; il allait être rattrapé, noyé.

Soudain, des sifflements stridents déchirèrent les airs. Attirés, sans doute, par l'odeur du sang, de gigantesques sauriens à cous de serpents accouraient de toute la vélocité de leurs immenses

nageoires. Deux têtes aux yeux démesurés surgirent au-dessus du promontoire, aperçurent le monstre blessé ; les carapaces voguèrent, ilots mouvants, doublèrent le cap de la crique, arrivèrent avec une force qui fit déferler les ondes sur le rivage. Les fabuleux animaux, sifflant avec furie, se jetèrent ensemble sur l'énorme proie blessée, sans voir Argall ni Yerra, ou plutôt dédaignant de les apercevoir ; le crocodile, mis en fuite, abandonna le siège du récif et disparut dans un tourbillon d'écume ; un ressac violent jeta sur le bord les deux amants tout étourdis. Ils s'éloignèrent aussitôt vers la falaise, en escaladèrent les premières assises et, désormais à l'abri, assistèrent au combat des monstres furieux.

La bête blessée avait abordé sur le récif ; son sang, jaillissant à flots de ses blessures, surexcitait l'avide fureur des reptiles géants ; mais les formidables cornes les menaçaient et il fallait, pour leur échapper, la souplesse serpentine des assaillants, renforcés bientôt d'un troisième agresseur, un lézard de quarante coudées, dont la gueule ouverte faisait reculer peu à peu la victime du Glaive, de plus en plus affaiblie.

Ils fondirent ensemble sur elle et, à travers ses mugissements d'agonie et de suprême détresse, l'animal expira, déchiqueté, lacéré, dépecé autour de l'écueil sur lequel sa tête et sa carcasse flottèrent bientôt, attirant de tous les coins du ciel, dont l'écarlate s'évanouissait graduellement aux approches de l'aube, des vols fétides et lourds de lézards ailés.

Les reptiles victorieux avaient disparu dans les profondeurs lacustres ; l'un d'eux, cependant, avant de plonger, s'était dressé en face du refuge des deux amants et, immobile, de ses gigantesques yeux à facettes, les avait contemplés comme pour les fasciner et les faire glisser jusqu'à lui. Mais les regards tranquilles du héros, son impassibilité de roc avaient découragé sans doute son guet et son attente ; il avait, derrière le promontoire voisin, rejoint ses pareils, immergés déjà sous les eaux.

« Escaladons la falaise, maintenant, » dit Yerra. « Notre seul ennemi est ici le vertige.

— Quel que soit le piège tendu à ta curiosité, » conseilla Argall, « ne regarde pas en arrière, ni au-dessous de toi. Nous parviendrons sains et saufs au sommet de cet escalier perdu dans les nuées. »

De palier en palier, ils se hissaient vers les cimes ; le bras d'Argall soutenait Yerra ; sans son appui, vingt fois elle fût tombée ; un vertige croissant, en effet, menaçait leur ascension. Mais ils parvinrent au sommet des pentes granitiques et se retournè-

rent, s'attendant à embrasser un panorama sans limites. A leur grande surprise, c'est à peine s'ils discernèrent, très-loin au-dessous d'eux, le lac et sa berge incandescente. La mer, qu'ils devaient pourtant dominer de trois mille pieds, était invisible ; un rideau de buées voilait l'horizon.

« Nous sommes », reconnut Yerra, « sur cette paroi du Bôl-Gho que jamais navire n'a pu découvrir, tant elle est embrumée de fumées denses.

— Et la Source ? » fit Argall qu'une lueur blafarde d'aurore, assombrie de nuages, éclairait au bord de l'abîme.

— « Selon les textes, » répondit la jeune femme, « nous en serons proches quand les Lémures nous auront barré le chemin.

— Mais il me semble, » assura le héros avec un sourire, « que nous n'avons, jusqu'ici, entrevu que des fantômes. A part le monstre dont j'ai, sous le Glaive, senti palpiter la réalité, les visions qui nous ont frappés, cette nuit, n'étaient peut-être que des apparences et je ne suis pas sûr que nous soyons, tous deux, bien éveillés.

— Si les grands reptiles n'avaient pas achevé la bête, » objecta-t-elle, « nous serions morts. Ils ne sont donc que trop réels !

— Qui sait ? » conclut Argall, vaguement incrédule.

Et, se rappelant tous les périls des chasses antérieures, les situations désespérées au cours des combats anciens, une sorte de fatalisme exalta son orgueil :

« J'attends les Lémures ! » dit-il, les bras croisés.

Au même instant, un gémissement lugubre s'éleva des brumes et, le vent ayant chassé les exhalaisons sulfurées, un petit plateau, séparé d'eux par un étroit mais insondable abîme, surgit du brouillard sous leurs yeux. Des formes y flottaient, blafardes et fantômales, des apparences fluidiques et sans consistance.

Un tourbillon les fit onduler ; des gémissements funèbres montèrent des abîmes. Argall, soucieux, hésitait à les attaquer.

« Ces lamentations serrent le cœur, » dit la magicienne. « La direction même d'où elles nous parviennent est incertaine.

— Elles ressemblent », se rappela le guerrier, « à ces cris d'oiseaux migrateurs qui, la nuit, descendent, en certaines époques de l'année, du septentrion où s'abat l'hiver. Peut-être n'ont-elles rien de surnaturel ; je vais sauter sur ce plateau pour m'en assurer !

— Je ne pourrais te suivre.

— Inutile, Yerra. Je ne quitterai pas le rocher sans te rejoindre et, du moins, nous saurons...

— Mais le gouffre est large !

— A peine dix pieds. Qu'est-ce, pour un chasseur de rennes ?

— Attends encore ! Donne-moi le Glaive ! »

Elle prit l'arme divine, souillée de sang et, dirigeant sa pointe vers les Lémures, elle prononça en vieille langue atlante la formule des conjurations. Le vent du matin fraîchissait, plus vif ; l'orient s'ourlait déjà d'onyx et d'émeraude. Une rafale brusque passa, balayant les brumes et les buées ; un double cri jaillit des lèvres d'Argall et de Yerra : les Lémures avaient disparu et, avec eux, le mensonge des tourbillons qui dissimulaient le gouffre. Ce n'était pas un intervalle de dix pieds qui séparait le guerrier de la plate-forme où il prétendait retomber d'un seul élan : plus de soixante coudées s'étendaient, mortellement béantes, entre les deux plateaux. Sans la prudence de la jeune femme, Argall se fût lui-même précipité dans le pestilent abîme...

En même temps, le soleil jaillit de la mer invisible, perça les exhalaisons des fumerolles, éclaira les parois de la montagne et montra aux deux aventuriers qu'ils étaient parvenus, sans pouvoir en douter, au bout de leur tragique chemin. En effet, la pente praticable finissait au bord du précipice ; la corniche opposée n'était qu'une sorte d'entablement vertigineux dont les parois à pic s'élevaient dans les nuées, réservant au héros, assez hardi pour traverser le gouffre par quelque artifice ingénieux, une infranchissable barrière. Ça et là, sur la falaise immense, des points lumineux, mouvants comme des gemmes en fusion, perçaient la roche, dénonçant, dans les flancs du mont, le bouillonnement de la lave.

« Il n'y a pas de doute, » murmura Yerra. « Le sentier finit ici.

— Mais depuis peu seulement, » fit remarquer le Barbare, dont toute l'expérience de traqueur se réveillait soudain, plus attentive. « Voici la cassure nette, très récente aussi, qui indique un bouleversement : le chemin s'est effondré dans l'abîme. Le jour grandissant nous en montre même les débris.

— En effet ! » reconnut la magicienne, penchée vers les érosions et les profondeurs bleutées de l'énorme crevasse. « Il n'y a pas plus de trois mois qu'un tremblement de terre... »

Elle s'arrêta, craignit d'avoir éveillé, dans l'esprit d'Argall, le souvenir glorieux de la Journée Sanglante et de ses phénomènes surhumains... Mais le Gilt-Hermien ne l'entendait plus : il examinait les alentours avec une sagacité nouvelle ; un sourire éclaira son visage :

« Je vois, » assura-t-il. « Quelque éruption subite a fait glisser

tout un pan de montagne, comblant la vallée, bouleversant les ravins et les pics. La caverne de la Source doit être ensevelie sous cent pieds d'éboulis. Il faut en déblayer l'entrée ou trouver un autre chemin!

— Il me semble », murmura la magicienne, « qu'à mi-côte, nous avons dépassé une bifurcation du sentier...

— En effet. Retournons en arrière jusque-là. Peut-être le chemin nouveau nous conduira-t-il à la Source. »

Ils redescendirent vers la combe, éclairée maintenant par le soleil, tamisé à travers les exhalaisons sulfureuses. En quelques minutes, légers, rapides, ils atteignirent le palier granitique d'où ils avaient observé le combat des monstres. Le lac, rapetissé, dormait, inerte et désert; les halliers étaient vides, le paysage figé; seuls, quelques corbeaux voletaient autour d'une carcasse flottante, qui dérivait, au loin, sur les eaux.

« Illusions! » murmura le héros tout songeur. « Les rêves de la nuit sont parfois merveilleux et grands.

— Que veux-tu dire?

— Yerra, regarde autour de nous! »

Tout les déconcertait : le Glaive brillait, sans une tache de sang; le sol, piétiné pourtant, n'offrait pas une empreinte écarlate. Disparues la lueur des laves, réverbérée par le ciel, et la foulée géante des sauriens dans les grandes herbes!... Perplexes, ils se souriaient, indécis.

« Nous avons dormi; nous avons rêvé! » assurait le héros.

— « C'est impossible, » dit Yerra. « Là-bas, sans doute, sous ces corbeaux, — des corbeaux, puisque c'est le jour! — surnagent les restes du monstre déchiqueté par les reptiles et les lézards ailés, — vautours nocturnes de ces cimes aussi vieilles que le monde.

— Je ne distingue pas », reprit le Gilt-Hermien, « les empreintes des monstrueuses bêtes...

— La vase du marais ne garde pas les traces.

— Et les scories ardentes?

— N'en sens-tu point l'haleine de feu sur ton visage?

— Presque pas! »

Le sentier bifurquait, semblait s'enfoncer entre les rochers, vers les profondeurs. Bientôt, il disparut sous l'arcade d'une grotte.

« La région des cavernes! » fit Yerra. « Nous voici, une fois de plus, dans le bon chemin, celui que décrivent les textes.

Des phosphorescences les éclairaient; un ruisseau les guidait,

dont les cascatelles bruissaient joyeusement au-devant d'eux. Ils parvinrent dans une crypte immense, longèrent un lagon souterrain sur une grève de cailloux sonores, franchirent des ressauts granitiques, traversèrent des cavernes successivement plus petites. Éclairées très haut par des failles où le soleil poudroyait, elles s'enfonçaient de plus en plus sous les monts, ouvraient des galeries plus sombres où scintillaient des gemmes, et semblaient conduire à des palais souterrains.

« La lumière du jour! » s'écria le Barbare, à un tournant brusque.

Devant eux, le chemin aboutissait à quelque seuil imprévu, sous la lueur crue du soleil.

— « La Source ! » espéra Yerra.

Ils surgirent de l'antre et, tout de suite, ce fut une déception et un abattement nouveaux.

« Le Ravin Maudit ! » reconnut la magicienne.

En effet, ils venaient de déboucher, par une des failles du mont, sur la vallée sinistre du pavillon de marbre. Le second sentier les ramenait simplement au seuil de la région des prestiges.

— « Ainsi, » murmura le guerrier, « il n'y a plus d'hésitation possible ! Notre première constatation était, seule, la vérité.

— La montagne entière a glissé dans le gouffre, obstruant à jamais l'entrée de la caverne divine!

— En effet!... Que faire ?

Yerra ne répondit pas. Elle s'était laissée tomber sur un quartier de roche. La fatigue, maintenant, l'accablait, et l'inquiétude. Son rêve d'immortalité se heurtait à l'impossible. Et plus impossible encore apparaissait toute tentative de retraite. Retourner, c'était se livrer à sa rivale, qui, cette fois, ne pardonnerait pas.

Et pourtant, elle en était sûre : la grotte, la Source existaient; et le courage d'Argall ne serait pas au-dessus de l'épreuve. Seul, l'obstacle stupide d'une montagne écroulée... cent mille charges de char de terre et de cailloux : le labeur, pendant quelques mois d'une armée d'ouvriers... Une saison plus tôt, un mot de sa bouche, un signe de sa main aurait mis à l'œuvre les travailleurs !

« L'éboulement ne s'est pas fait d'un bloc. Il doit y avoir des vides, des cavernes dans la masse. »

Elle releva la tête. C'était Argall qui, tout haut, réfléchissait.

Il reprit :

« Dussent mes cheveux blanchir ici, je ne m'en retournerai pas

que je n'aie fouillé chaque crevasse ! J'ai vu, de là-bas, lorsque tu m'as fait boire... Je me souviens !

— Tu persisterais ?...

— Renoncerais-tu ?

— Où tu iras, j'irai !

— Quelques heures de repos, d'abord ! »

Ils redescendirent vers le pavillon. Ortiz et les muets s'étaient efforcés de le rendre habitable, l'avaient orné de frondaisons vertes, car tout près de là seulement commençait la gorge stérile. Un repas frugal les réconforta. Et comme Argall, la première faim apaisée, s'accoudait, songeur, à la table de cèdre, la jeune femme, au signe d'un des muets, tourna la tête, aperçut, dans l'encadrement de la porte entrouverte, la silhouette attentive de Nghaour.

Le coureur avait réalisé la parole de son confrère Elim : — Comme le chien suit la trace de son maître...

Elle se leva, légère, gagna, inobservée, la sortie. Le dévouement de Nghaour, comme celui d'Ortiz, avait survécu au pouvoir de la reine. Un entretien rapide à voix basse, une inclination profonde du serviteur, et la jeune femme, le laissant s'éloigner vers la plaine, revenait prendre place auprès d'Argall.

Doucement elle lui mit une main sur l'épaule. Il leva les yeux. Leurs regards s'attirèrent. Leurs lèvres se joignirent ardemment.

« Entre la Source et moi, s'il fallait choisir ?...

— Je n'admets pas l'alternative. Je te veux mienne à jamais, dans l'immortalité ou dans la mort ! »

Ceci fut dit presque durement. Elle se fit humble, un bras passé au cou du guerrier, resserrant l'adorable étreinte.

« — Ne t'irrite pas, mon bien-aimé ! C'était une épreuve. Écoute : une voix m'a parlé dans l'ombre. Pour te servir, je dois te quitter.

— Me quitter ?...

— Il le faut. La séparation ne sera pas longue. Avant la fin de la prochaine lune, plus tôt peut-être, nous reprendrons ensemble le chemin de la Source. Et si tu n'as pas, d'ici là, découvert un passage, je réponds de t'en ouvrir un. Mais une condition nous est imposée : celui qui foule le sentier sacré ne doit pas revenir en arrière. Comprends-moi : tu es libre dans ta recherche. D'un bout à l'autre de la Vallée Stérile, tu peux cent fois recroiser ta propre trace. Un pas de plus vers la plaine t'interdit l'épreuve à jamais.

— Que m'importe la plaine !... Mais toi, cependant ?...

— Des rites demeurent inaccomplis qui nécessitent ailleurs ma

présence. Je t'en décrirais en vain la nature. Ici, chaque soir, tu retrouveras les soins de mes serviteurs, la nourriture et le sommeil.

— Sans toi ?...

— Peut-être. J'essaierai de revenir, tous les deux ou trois jours. Mais quand tu ne me reverrais pas jusqu'à la fin de la prochaine lune, souviens-toi que de ta patience dépend notre triomphe. Il le faut !

— Soit ! — Tu partiras ?...

— Demain, à l'aube !

— Et d'ici là ?.. »

L'ombre tombait. Yerra, cette fois ne répondit que par un sourire.

XIV

LE DÉSASTRE

L'orient se dora ; ce fut le jour.

D'un bout à l'autre de la plaine, les appels de clairons se répondirent, pareils aux réveils sonores des coqs.

Déjà les soldats étaient debout. Les feux ranimés réchauffaient les membres engourdis par la première fraîcheur du matin, séchaient les vêtements trempés de rosée ; la plupart y faisaient bouillir à la hâte un reste du souper de la veille, l'infusion réconfortante ou le vin chargé d'épices qui réjouit le cœur des guerriers. Mais le temps pressait ; les ordres rassemblaient les escouades, formaient les compagnies, alignaient les rangs. Les chevaux, sellés et bridés, broyaient avec le mors les derniers grains de leur provende. Les chefs, longeant à petits pas les files, donnaient un dernier coup d'œil aux armes, aux harnais, rectifiaient une faute d'inexpérience, tâchaient de prévenir les suites irréparables d'une négligence ou d'un oubli. Iztemph et ses lieutenants, Illaz et les siens, parcourant rapidement les deux moitiés du champ de bataille, recevaient au passage les rapports, renouvelaient les recommandations, fixaient les doutes. Soroé, à la prière répétée de ses conseillers, demeurait enfermée dans l'habitation où elle avait passé la nuit, sous la garde d'une demi-compagnie, de Fraam et de ses dix Gilt-Hermiens, qui ne devaient s'écarter sous aucun prétexte. Iztemph, à ce prix, pensait pouvoir disposer à toute heure de ses dernières réserves, massées sur le même point. Ruslem, installé dans une maison voisine, devait partager son temps entre les nouvelles qu'on lui enverrait du front de bataille et celles que, presque d'heure en heure, il s'était arrangé pour recevoir d'Atlantis.

Il eût donné beaucoup pour en obtenir de Yerra qui, sûrement, ne restait pas inactive. Mais aucun indice ne lui était parvenu permettant de soupçonner seulement la retraite choisie par l'alliée d'Illaz. Les espions lancés à la découverte avaient aisément pénétré dans le camp des rebelles, jusque dans la demeure de leur chef, mais sans relever une trace de sa présence. Son nom y était à peine prononcé. D'Argall, à plus forte raison, ne savait-on rien.

Moins d'une heure après le lever du soleil, Ruslem recevait d'Iztemph une première estafette. Les troupes d'Illaz essayaient de franchir le ruisseau. La bataille était commencée.

La plaine de Lamb'ha, ainsi nommée du plus considérable de ses villages, en comptait deux autres, qui, d'ailleurs, n'étaient guère que des hameaux. Le premier de ceux-ci, à l'issue du passage souterrain de la Clé, demeurait le quartier-général et le centre de ralliement de l'armée fidèle. Le second, Taugl, situé beaucoup plus en amont sur le ruisseau, lui-même appelé M'rani, comptait à peine cinq ou six cases, tellement enfouies dans la verdure qu'un étranger, à deux portées d'arc, n'en aurait certainement pas soupçonné l'existence. La bourgade de Lamb'ha sur l'une et l'autre rive, aux deux extrémités du pont qui lui donnait toute son importance, espaçait une cinquantaine de maisons. Quoique la vallée entière, à l'exception d'une bande étroite longeant la montagne et ses deux contreforts, se montrât plate et unie comme le fond desséché d'un lac, de nombreux bouquets d'arbres, la plupart abritant quelque habitation isolée, y bornaient la vue de tous côtés, ne laissant apparaître que les grands traits du paysage, c'est-à-dire surtout la route d'Atlantis aux provinces du nord, s'étendant sur la ligne droite d'un défilé à l'autre, parallèlement à la mer, le M'rani, souvent invisible entre ses berges boisées, le pont et le village de Lamb'ha.

Outre ce grand chemin, une foule de sentiers couraient d'une chaumière à l'autre, sinueux et enchevêtrant leurs détours de manière à ce qu'il ne fût pas facile de s'y retrouver sans guide; car le passage, en apparence aisé, de l'un à l'autre, se trouvait en réalité coupé de toutes sortes d'obstacles : haies, fondrières, parcelles labourées, limites palissadées des pacages. Les haies, surtout, destinées à contenir les bestiaux, composées d'arbustes épineux hauts en moyenne de quatre coudées, constituaient un genre de barrières à peu près infranchissable aux piétons comme aux cavaliers. Vers la mer seulement, des deux côtés de la route, sur une largeur de mille à quinze cents pas, s'étendait une lande

rase, propice aux manœuvres et aux grands chocs d'escadrons. On pouvait dire, en feuilletant l'histoire, que chaque pied carré de ces pelouses avait reçu sa rosée de sang.

Illaz, réunissant à peu près trois mille fantassins de ses troupes auxiliaires, venait d'engager la bataille en les lançant à l'attaque du pont.

La possession complète de cette arche, la seule qui enjambât le ruisseau et mît les deux moitiés de la plaine en communication régulière, pouvait représenter un avantage considérable. Quelques paroles énergiques du chef, une acclamation des soldats précédèrent à peine d'un instant la ruée furieuse de ceux-ci, qui, d'un élan, sur seize de front, franchirent le pont, envahirent la portion opposée du village. La route, en apparence, s'étendait libre devant eux. Mais, des deux côtés, les pierres, les flèches, les javelines commencèrent à pleuvoir. Plusieurs tombèrent; leur inexpérience, malgré les efforts de quelques officiers, ne leur permettait pas de se déployer en ordre. L'afflux des dernières files poussant les premières ne faisait qu'en augmenter la confusion. Cependant, six cents guerriers environ, des vassaux personnels d'Illaz, avaient réussi à passer d'une rive à l'autre. Aussitôt, se jetant sur les flancs, tournant les maisons et les jardins clos d'où partait surtout la grêle de projectiles, on les vit, quoique bien moins nombreux, porter à leur tour le trouble dans les rangs des défenseurs de Soroé. Ceux-ci, inquiets de cette attaque qui les prenait à revers, ne sachant de quel côté faire front, perdaient leur adresse avec leur assurance. Ce n'étaient, d'ailleurs, que des troupes de pied de levée récente, insuffisamment instruites et sans cohésion. Maghée debout, à peu de distance, à côté d'Iztemph qui lui avait offert une place sur son propre char, lui demanda, non sans malice :

« Ne penses-tu pas que quelques compagnies exercées seraient ici nécessaires? »

Le général atlante, très calme, lui montra sur leur gauche trois escadrons de guerriers de race, la plupart à demi dressés sur leurs étriers et donnant sur leur visage comme dans leur attitude des signes évidents d'impatience. Leurs yeux allaient de leur chef particulier au chariot d'Iztemph, d'où seulement, ils le comprenaient, pouvait partir le signal de la charge. L'officier lui-même, les sourcils froncés, les lèvres serrées, le regard rivé au regard de son général, semblait difficilement se contenir.

« Je l'aimerais mieux plus froid, » dit le vieux guerrier. « Je suis sûr qu'il dépassera mes ordres et fera tuer inutilement quelques

uns de ses meilleurs cavaliers. Mais rien n'est parfait ici-bas, et tout ce que je pourrais lui dire... »

Cependant la défense de l'extrémité du pont, visiblement, faiblissait. Les fantassins d'Illaz, protégés maintenant sur leur flanc le plus exposé, se reformaient et reprenaient haleine. Sur l'arche dégagée s'avançaient de nouveaux bataillons. Iztemph, levant la main, ajouta simplement :

« Voici le moment, je crois ! »

C'était le signal. Les cavaliers massés au bord de la route, cachés par les dernières maisons du village à la vue de leurs adversaires, se mirent en mouvement au petit trot pour se former en colonne sur la chaussée, par huit de front. A mesure qu'ils se retrouvaient alignés, ils augmentaient insensiblement leur vitesse, passant du trot au petit galop ; et à cinquante pas de l'ennemi, rendant la bride et serrant les genoux, la lance basse, ils fonçaient à toute allure. Les rebelles, au bruit de la charge, à la hâte achevaient de reprendre leurs rangs. Mais déjà les autres étaient sur eux ; les pointes aiguës fouillaient les poitrines ; les chevaux, un instant cabrés, en retombant broyaient les crânes sous leurs sabots. D'autres, arrêtés par la seule masse des combattants, ruaient et pointaient sur place, secouant, à chaque effort, et soulevant une grappe humaine. Les lances se brisaient ou restaient fichées dans les cadavres. Les cavaliers alors, tirant le glaive d'un geste vif, s'enveloppaient d'éclairs coupants ; des visages brusquement pâlissaient, traversés d'une mince ligne rouge. Des mains crispés aux brides, aux crinières, n'étaient plus soudain que des poings flasques, lentement détachés, tandis que des moignons sanglants s'agitaient, ramaient éperdus. Mais bientôt les auxiliaires d'Illaz, quoique dix contre un, n'avaient même plus l'instinct de se défendre. Leur nombre seul retardait leur fuite, encombrant l'espace entre les maisons. Sur le pont, ils s'écrasaient eux-mêmes, se pressaient à s'étouffer contre les parapets. Quelques-uns y montaient et, poussés par d'autres, ou maladroits, perdaient l'équilibre. Le ruisseau, assez profond sous l'arche de granit bleuâtre, commençait à rouler des morts.

Enfin le courant s'établit ; la masse entière s'écoula, les cavaliers suivant, débouchant après eux sur leur propre rive. Mais, là, le petit nombre des vainqueurs apparut. Les fuyards filant sur les côtés, diminués, il est vrai, d'un tiers, découvraient un demi-cercle de fantassins immobiles, la pique en arrêt, évidemment résolus à soutenir le choc et capables de le rendre fatal aux assaillants. Iztemph fit sonner pour eux la retraite. Le chef des esca-

drons fidèles avait, d'ailleurs, l'ordre positif de ne pas s'obstiner, de repasser l'arche au besoin. Mais leur succès leur enflait le cœur; ils jugeaient déjà la bataille gagnée par eux. Reculer leur paraissait une honte.

« J'en étais sûr! » dit l'ami de Ruslem avec un soupir en les voyant, au lieu d'obéir au signal, se rassembler et fondre sur le croissant d'acier qui déjà les enserrait à demi. « Je devrais les abandonner à leur sort; mais on ne me le pardonnerait pas. C'est dommage, cela commençait si bien! Enfin!... Quel chef a jamais fait réellement ce qu'il voulait faire?... »

Ces réflexions à l'adresse de Maghée ne l'empêchaient pas de prendre de nouvelles mesures. Des escadrons frais traversaient le pont aussi vite que le permettait la répugnance des montures à marcher sur les cadavres. Des fantassins suivaient, et l'on eût dit que l'intérêt de la journée allait décidément se fixer sur l'autre rive. Cette impression acheva de se fortifier de l'apparition d'Illaz, à cheval à l'une des extrémités du demi-cercle, haranguant ses troupes en quelques phrases sonores dont une partie seulement arrivait aux oreilles de Maghée et d'Iztemph.

« Ne serait-il pas temps pour moi d'aller au-devant de lui? » demanda le Gilt-Hermien.

Mais le général atlante secoua la tête :

— « Tu feras à ton gré, fils de Dahéla; car je n'ai certes pas la prétention de donner des ordres à ta vaillance. Mais si tu m'en crois, tu la réserveras pour une prochaine et meilleure occasion. Il va couler là beaucoup de sang; mais ce n'est sûrement pas de cet autre côté du M'rani que se règleront les destinées de l'Atlantide. »

Maghée comprit alors que l'ami de Ruslem avait son plan, où le combat actuel ne pouvait figurer qu'en épisode. En effet, la lutte semblait devoir rester indécise entre des troupes maintenant également braves et presque également exercées; car si les guerriers de race, rompus dès l'enfance aux jeux du glaive et aux manœuvres militaires, se trouvaient de beaucoup plus nombreux dans l'armée fidèle, les vassaux particuliers d'Illaz, depuis plusieurs années, recevaient par ses soins une instruction et une discipline bien supérieures à celles du commun des Atlantes. Quant aux mineurs, aux forgerons, aux forestiers formant la masse principale de ses partisans, leurs armes comme leur tactique représentaient un élément nouveau sur les champs de bataille, imprévu et capable de déjouer tous les calculs.

Le Gilt-Hermien renonça donc pour le moment à chercher vers

l'autre extrémité du pont une rencontre personnelle avec le chef ennemi. Il retint l'ardeur de ses compagnons qui, volontiers, se seraient jetés en pleine mêlée. L'instant viendrait, à coup sûr, où leur intervention pourrait être autrement utile, et Iztemph, pour lequel il commençait à éprouver une sympathie mêlée de respect, saurait bien le choisir et le lui indiquer. Celui-ci, pour occuper leur attente et leur faire prendre patience, leur montra près de la rive la plus voisine une espèce de terrasse d'où les arcs de cinq coudées pourraient encore faire quelque mal aux rebelles. Il ne fallait pas songer à viser les premiers rangs, où la mêlée était telle, avec des changements si rapides des positions et des attitudes, qu'aucune adresse n'aurait empêché, entre les amis et les adversaires, une distribution à peu près égale des coups. Mais au-delà de cette zône tumultueuse, le terrain relevé en pente douce montrait à découvert des masses profondes, prêtes à prendre part à l'action. On y distinguait Illaz lui-même, au milieu d'un état-major assez disparate ; car, pour faire preuve sans doute d'impartialité dans la distribution des faveurs et se concilier tous les suffrages, il appelait tour à tour auprès de lui des membres de l'aristocratie dissidente, des collègues de Nohor et les plus grossiers agitateurs du peuple, ceux-ci mêlant aux tuniques de soie brodées des premiers, à leurs armures étincelantes, leurs sayons de toile brune et leurs tabliers de cuir, leurs chevelures broussailleuses et leurs outils de travail, transformés en armes redoutables.

Maghée, quoique la distance fût plus grande que la veille, essaya de renouveler l'exploit de Fraam. Couché sur le dos, le bois de l'arc maintenu par le croisement de ses orteils, et ramenant à deux mains la corde jusqu'à son visage, il réussit à faire tomber quelques flèches dans le voisinage du général ennemi. Une d'elles l'atteignit vers l'épaule, resta fixée aux franges de l'écharpe. Mais sa force était épuisée. N'eût-elle même pas rencontré l'obstacle de la tunique aux mailles d'acier, elle devait rester inoffensive. Le chef, avec un geste de dédain, feignit de chasser une mouche importune, et ses conseillers ou lieutenants, saisissant la double occasion de faire leur cour et de se montrer braves à bon marché, avec de grands éclats de rire affectèrent de s'offrir en cibles à ce tir sans danger pour eux. Leurs soldats, un peu moins éloignés, expièrent, selon la règle commune, l'insolence de leurs supérieurs ; car les Gilt Hermiens, irrités mais pleins de sang-froid, eurent vite fait d'apprécier la portée possible et de régler leurs salves en conséquence. Maghée, toutefois, fut bientôt

las de ce jeu, et laissant ses compagnons dépenser force traits et coucher à terre quelques rebelles, il rejoignit Iztemph sur son char.

Le général de Soroé continuait à suivre d'un œil attentif les péripéties du combat. Des messagers, d'instant en instant, lui apportaient des nouvelles des divers corps épars dans la plaine. Mais, pour eux, l'action jusqu'ici s'était bornée à l'échange de quelques projectiles d'une rive à l'autre du ruisseau. Illaz, visiblement, concentrait son effort, et non sans apparence de succès, car les troupes opposées aux siennes sur cet étroit espace, au débouché du pont de Lamb'ha, commençaient à donner des signes de lassitude, sinon de découragement.

« Ne les feras-tu pas soutenir ? » demanda encore Maghée à Iztemph. « Il me semble que tu n'as guère ici que le tiers de tes forces contre plus de la moitié des leurs. »

L'ami de Ruslem secoua lentement la tête, et répéta, mystérieux et calme :

— « Ce n'est pas de l'autre côté du M'rani que se décidera la bataille ! »

Et il se borna à envoyer aux chefs des corps engagés plusieurs officiers porteurs d'ordres. Presque aussitôt un mouvement de retraite se dessina. Des compagnies se mirent en devoir de repasser le pont. D'autres, cependant, tenaient courageusement ou ne cédaient le terrain que pied à pied. Mais la pression des troupes rebelles devenait irrésistible. Les deux pointes du croissant touchaient la rive. L'espace occupé par les soldats de Soroé se rétrécissait à chaque instant. Heureusement pour eux, l'infanterie qui les attaquait leur laissait le temps de reculer en bon ordre. Un choc d'escadrons les aurait anéantis. Mais Illaz devait ménager ses cavaliers, relativement peu nombreux. Peut-être aussi ne sut-il pas saisir le moment et profiter de tout son avantage. La rive opposée n'en devait pas moins être perdue pour l'armée fidèle, et bientôt le pont lui-même, malgré les efforts des Gilt-Hermiens, qui, à bonne distance maintenant, tiraient aussi vite que possible et, dans une telle masse, ne perdaient pour ainsi dire pas un de leurs coups. Maghée fut obligé de les ramener lui-même, car ils allaient finir par se trouver coupés et réduits sans doute à se faire tuer après avoir épuisé leur provision de flèches. Quoi qu'il en pût coûter à l'ennemi, l'instant n'était pas venu d'un tel sacrifice. Iztemph, plus calme que jamais, tout en reportant sa position de plus d'un millier de pas en arrière, ne semblait nullement désespérer de la victoire.

Cependant le village entier de Lamb'ha, le pont et les deux rives du M'rani appartenaient à présent aux partisans d'Illaz. On arrivait au milieu du jour. La brise ne soufflait plus. La chaleur écrasante, malgré toute l'ardeur des combattants, produisait une sorte de trêve. Beaucoup de guerriers, se voyant hors de portée de l'ennemi, haletants, se laissaient tomber sur le sol, fermaient un instant les yeux, ou prenaient à la hâte quelque nourriture. D'autres abreuvaient, pansaient leur chevaux, rajustaient leur équipement, s'assuraient du bon état de leurs armes. Mais les bataillons rebelles, incessamment, franchissaient le ruisseau, débouchaient dans l'autre moitié du village, la dépassaient et s'avançaient sur la route. Les troupes de Soroé leur laissaient le champ libre.

Ceci, toutefois, ne dura pas longtemps.

Iztemph ayant rassemblé une partie de son infanterie, six mille hommes environ, dessina un retour offensif sur Lamb'ha. Deux mille cavaliers couvraient leurs flancs, galopant à l'aise sur l'herbe rase. Les auxiliaires d'Illaz ne tinrent pas ; ses escadrons, moins nombreux, furent ramenés, en dépit de leurs charges furieuses. On put croire que le village serait repris, au moins à moitié. Mais, là, les vainqueurs se heurtèrent à la colonne profonde des mineurs, des forgerons, des forestiers, armés de pics trempés, de haches, de marteaux gigantesques. D'autres, ayant démoli les premières maisons, allumé de grands feux de leurs débris, brusquement présentaient aux naseaux des chevaux des masses de fer ou d'énormes barres rougies à blanc qui les faisaient hennir d'épouvante, se renverser sur leurs cavaliers. D'ailleurs, ces révoltés du nord, enragés de leurs longues souffrances, exaltés par les discours de leurs meneurs et les promesses d'Illaz, se battaient avec une énergie sauvage. Blessés, ils semblaient ne pas ressentir la souffrance. A terre, sur le dos, ils se défendaient encore, à la manière des bêtes de proie, visant le jarret des chevaux et le ventre des hommes. Il fallait les tuer pour en avoir raison. Leurs faces convulsées, leurs plaies béantes, leur agonie furieuse inspiraient l'horreur.

L'élan des bataillons fidèles faiblit, se brisa. Ils furent ramenés à leur tour. Iztemph dut encore faire reculer son char d'un millier de pas, plus qu'à mi-chemin du hameau de la Clé, d'où Ruslem et Soroé, maintenant, commençaient à distinguer les détails du combat, le flux et le reflux farouche des vagues humaines. Presque la moitié de la lande, entre les deux villages, apparaissait couverte des troupes d'Illaz.

Il restait à peine trois heures de jour.

Les Gilt-Hermiens, retenus par leurs chefs, réduits à combattre aux ailes, de loin, par des flèches lancées dont ils n'apercevaient même pas l'effet, se rongeaient les poings. Maghée lui-même s'énervait.

« Ne serait-ce pas le moment pour nous de tenter une charge? » demanda-t-il à Iztemph.

Alors le vieux guerrier, le sentant à bout de patience, se décidait à lui révéler son dessein.

Les rebelles, maintenant engagés à fond, n'avaient laissé à Lamb'ha, ou plus en arrière encore, que leurs bagages, leurs blessés, des réserves insignifiantes. Toutes leurs forces donnaient, poussant irrésistiblement les bataillons fidèles qui leur étaient opposés. Mais ceux-ci formaient à peine les deux tiers de l'armée. Les détachements laissés à la garde du hameau de la Clé, postés sur divers points de la plaine, aux carrefours des sentiers, le long du M'rani, représentaient une dizaine de mille hommes, pour moitié guerriers de race, qui n'avaient même pas approché l'ennemi.

« Je pourrais les appeler d'un signal, » dit Iztemph; « les rebelles ne tiendraient pas une heure. Mais Illaz, en sacrifiant un quart de ses enragés, avec le reste pourrait repasser le pont, nous le disputer jusqu'à la nuit, nous échapper, peut-être, avec une partie de ses forces. S'enfuît-il seul, la guerre ne serait pas terminée. Il trouverait des ressources dans les provinces du nord des refuges inaccessibles. Soroé et Ruslem, vainqueurs, auront assez à faire demain, avec la populace d'Atlantis et la famine en perspective. Nous allons donc lui permettre d'avancer d'un millier de pas encore ; puis, de nos dix mille hommes de troupes fraîches une partie, traversant en amont le M'rani, redescend le long de la rive opposée, débouche, inattendue, vers l'extrémité du pont, s'en empare, le franchit pour prendre à revers l'ennemi, tandis que les autres, sortant de la verdure qui les cache, tombent sur son flanc, l'acculent à la mer, pendant que moi-même, ici, je me fais tuer s'il le faut, — la chose, à mon âge, ne vaut pas la peine qu'on en parle...

— Par le sang de ma mère! » s'écria Maghée en lui saisissant les deux mains, «ceux qui voudront te tuer devront commencer par moi! Je donnerais mes vingt ans pour tes cheveux gris, s'ils pouvaient me valoir une sagesse pareille à la tienne!

— Et moi, » dit en souriant l'Atlante, « je donnerais tout pour tes vingt ans. Cependant, je ne serai pas fâché de me trouver plus vieux de vingt-quatre heures.

— C'est une inspiration du dieu de la guerre ! Nous les jetterons à la mer jusqu'au dernier, et je défie le meilleur nageur de faire quinze brasses dans les brisants ! Non, pas un ne survivra, si ce n'est en demandant grâce !

— Ils se défendront !

— Je l'espère bien ! Mais quel poste sera le nôtre? Car, de ce moment, je veux t'obéir comme à mon frère Argall lui-même !

— Le meilleur : le plus difficile !

— A la bonne heure ! Laisse-nous prendre la tête d'une colonne, avec ordre de charger à fond. Tu verras de quoi ceux d'Erm-gilt-Herm sont capables !

— Je n'en doute pas, mon vaillant ! Cependant, c'est là une besogne dont un escadron s'acquittera presque aussi bien. Emploierai-je ta vigueur et ton courage où suffisent le courage et la vigueur d'un cheval ? Car ces animaux, tu le sais, une fois excités, se jettent d'eux-mêmes sur les piques ; et leur force, secondée par leur poids, ne doit pas être très inférieure même à la tienne...

— Tu te moques de moi !

— Aux dieux ne plaise, quand tu peux me rendre le plus grand des services !

— Tu ne vas pas, j'imagine, me proposer une place à l'arrière-garde ?

— Ta sagacité n'est pas en défaut. C'est là, en effet, le point faible de ma combinaison ; j'y mettrai donc le plus brave, le plus redoutable de nos défenseurs. Il se peut qu'il n'ait pas à tirer le glaive ; il se peut qu'il ait à supporter le choc d'une armée ! »

Une grimace du Gilt-Hermien indiqua son peu de goût pour la première alternative et son peu de confiance en la seconde. Cependant, sa vénération de fraîche date pour le génie de son compagnon l'inclinait à l'obéissance.

Il concéda :

« Explique-toi donc ! »

— Certes, je le veux ! Pour que l'ennemi s'avance assez loin du village et du pont, pour que notre manœuvre réussisse, en un mot, il faut qu'il se croie vainqueur, près de s'emparer du passage de la Clé, ce qui, en effet, équivaudrait pour lui à la victoire. Que nous servirait la possession de cette plaine, si nous devions y rester comme prisonniers, pendant qu'il gagnerait tranquillement Atlantis ?

— Par le ciel, ce serait à crever de rage !

— C'est pourtant ce qui ne manquerait pas d'arriver si la faible garnison que je peux laisser à l'entrée de la voûte se laissait sur-

prendre, par exemple, par un ou deux escadrons légers, ou par une bande d'éclaireurs agiles qui auraient longé le pied de la montagne. Car, pendant la mêlée décisive, nous-mêmes risquons d'être rejetés à droite ou à gauche, les dieux savent où! Illaz est capable de trouver dans le désespoir une inspiration... et de la suivre!

— Tu dis vrai! Que deviendrait alors Soroé?

— Ce qu'elle serait devenue sans toi et les tiens. Laisserez-vous votre œuvre inachevée?

— Nous mourrons d'abord! Je ne veux promettre que ce que je suis certain de tenir.

— Et moi, pour être tranquille, je ne t'en demande pas davantage.

— C'est bien! Donne tes ordres.

— Rassemble tes compagnons; n'en laisse pas s'éloigner un seul. Avec eux et la compagnie de guerriers déjà commandée pour ce service, charge-toi de la défense du hameau, de la sécurité de la reine. Qu'elle reste enfermée dans l'habitation qu'elle occupe. Contrains-l'y, s'il le faut, au nom d'Argall, ton frère et son fiancé! Ruslem t'appuiera. Elle t'en remerciera plus tard.

— Hum!.. C'est ce qu'on dit aux petits enfants quand on s'apprête à les corriger. Je n'aime pas beaucoup lutter avec les femmes!

— Tout à l'heure, tu craignais de manquer d'adversaires!

— Je n'aurai pas le dernier mot avec toi!... Mais pourquoi ne pas la renvoyer au-delà du passage?

— Qui l'y gardera? Qui sait ce qu'elle y peut rencontrer de rebelles ou de maraudeurs? Le seul bruit de sa retraite ne mettrait-il pas la révolution dans Atlantis? Cette retraite, enfin, qui l'y décidera?

— Pas moi!

— Nous rencontrons donc un obstacle devant lequel reculerait ta vaillance! Permets alors que je l'emploie autrement. Le hameau n'est pas seulement la clé du passage; deux ou trois sentiers y aboutissent, l'un qui conduit à Taugl, où nos troupes doivent franchir à gué le M'rani; un autre, le long du contre-fort, remonte la vallée. Quelques centaines d'hommes débouchant par là, tombant sur nos derrières au moment décisif, nous causeraient un mal incalculable. En tournant l'ennemi, nous serions nous-mêmes tournés..Mais ils te trouveront devant eux!

— Fasse le ciel qu'Illaz ait eu cette idée!

— Les plus simples sont parfois les dernières qui se présentent

à l'esprit. Cependant, nous ne devons pas compter sur les fautes de notre adversaire. Au contraire, nous devons prévoir qu'il imaginera tout pour nous nuire. Mais pardonne à un vieux guerrier ces inutiles réflexions !

— Elles se gravent dans ma mémoire.

— C'est faire trop d'honneur à mon bavardage ! Ainsi, je peux compter sur toi ?... donner le signal ?

— Personne, moi vivant, ne t'attaquera de ce côté ; et ceux qui nous passeront sur le corps sauront auparavant ce qu'il en coûte ! »

L'Atlante et le Septentrional échangèrent une vigoureuse poignée de main. Maghée rassembla ses compagnons. Déjà, des messagers rapides portaient aux troupes de réserve les ordres nécessaires pour le mouvement décisif.

Ruslem et Soroé, d'une sorte de vérandah rustique attenant à leur habitation provisoire. suivaient anxieusement les péripéties, maintenant distinctes, du combat à chaque instant plus rapproché. Le prêtre, qui connaissait pourtant les intentions d'Iztemph, n'en subissait pas moins l'impression énervante de ces alternatives d'élan et de recul, dont chacune, en fin de compte, se traduisait par un abandon du terrain, jalonné d'une ligne de cadavres. Fraam et ses compagnons, frémissants d'impatience, n'étaient pas loin de souhaiter une déroute complète qui, du moins, les mettrait aux prises avec les poursuivants. Maghée, revenant avec les autres, se garda bien de les détromper tout à fait, la perspective d'une lutte prochaine et désespérée ne pouvant qu'entretenir leur discipline et leur vigilance ; mais l'attitude du jeune chef était si peu celle d'un vaincu que même les guerriers atlantes qui devaient concourir avec eux à la défense du hameau en conçurent une assurance nouvelle. Quant aux Gilt-Hermiens, l'idée d'entrer seuls en lutte contre toutes les troupes d'Illaz, et de leur infliger une mémorable défaite, ne leur paraissait pas plus extraordinaire que tout ce qui leur arrivait depuis leur départ des Rochers Rouges. Ils n'auraient même pas douté de la victoire s'ils avaient été sûrs d'entendre au bon moment, comme ils en conservaient l'espérance, éclater le cri de guerre d'Argall.

Les nouvelles apportées par Maghée réconfortaient de même Ruslem et sa pupille, avec lesquels il lui était loisible de s'expliquer librement. La manœuvre imaginée par Iztemph les frappa autant par sa simplicité que par les avantages qu'il était permis d'en attendre. Illaz pris ou tué, c'était la guerre terminée d'un coup, quoi que pût encore tenter Yerra. Il resterait par malheur

assez de difficultés à surmonter ; mais le temps, aussi, leur viendrait en aide. Cependant la jeune fille ne réussissait pas à retrouver ses impressions confiantes et presque joyeuses de la veille. Tout ce sang atlante répandu lui semblait tiré de ses propres veines, tandis que rien ne venait confirmer son espérance d'obtenir enfin quelques indices du sort et des intentions de son fiancé.

Au surplus, le spectacle de la bataille, si proche désormais que la rumeur en arrivait distincte à leurs oreilles, ne tarda pas à absorber de nouveau l'attention de la jeune souveraine aussi bien que celle de ses défenseurs.

La résistance des bataillons fidèles, une fois de plus, faiblissait. Le char d'Iztemph venait encore de se déplacer ; mais pour quelque raison connue du vieux guerrier, il s'était dirigé, non vers le hameau de la Clé, mais vers la lisière d'un petit bois qui bordait la lande rase, à cinq ou six cents pas de la route, laissant celle-ci entre lui et la mer. Ce mouvement, suivi par toutes les troupes, n'en constituait pas moins une retraite. Les partisans d'Illaz, gagnant d'autant, tenaient maintenant en leur pouvoir les trois quarts du chemin depuis Lamb'ha. Un effort semblable, couronné d'un égal succès, les amènerait au pied du contrefort montagneux où s'ouvrait le passage souterrain, au milieu des sept ou huit maisons dont l'une abritait Soroé et dont Maghée avait accepté la garde. Le moment n'était peut-être pas éloigné où le Gilt-Hermien, selon les prévisions du général atlante, devrait, avec une poignée de braves, soutenir là le choc d'une armée.

Des deux parts on parut avoir conscience que l'heure décisive approchait. Les soldats d'Iztemph, brusquement, cessèrent de reculer. L'infanterie, au centre, s'immobilisa, morne et résolue, rendant coup pour coup, mourant sur place, tandis que la cavalerie, aux ailes, galopant à l'aise sur la lande, fournissait une succession de charges vigoureuses sous lesquelles l'adversaire, un instant, plia. C'étaient maintenant les révoltés des mines, des forêts et des forges qui supportaient presque tout le poids de l'action. Les guerriers de caste dissidents, trop inférieurs en nombre et donnant sans se ménager l'exemple d'une furieuse bravoure, s'étaient pour ainsi dire évanouis ; la plupart, d'ailleurs, des survivants avaient perdu leurs chevaux et se trouvaient réduits à combattre à pied, perdus dans les rangs de la foule vassale. On pouvait cependant les y reconnaître encore, non à leurs broderies, depuis longtemps arrachées ou disparues sous la poussière et le sang, mais à leur adresse, à leur insouciance hautaine de la mort.

Illaz dut se rendre compte de la nécessité d'en finir. On le vit se

rapprocher du front de bataille, appeler à lui ses dernières réserves, jusqu'à des blessés que leurs plaies peu graves, après un pansement sommaire et quelques instants de repos, n'empêchaient pas de reprendre leurs armes et leur place sur le terrain. Sa garde personnelle, formant désormais à peu près toute sa cavalerie, se rassembla, comme si lui-même voulait charger à sa tête. Ces préparatifs, aperçus de tous les siens et dont le sens ne pouvait leur échapper, soulevèrent une immense acclamation.

Les haches, les marteaux, les pics acérés tournoyèrent avec un redoublement de violence. Les guerriers de race bondirent, le glaive au poing; et sous cette attaque irrésistible, tandis que les escadrons d'Iztemph s'épuisaient en vains efforts, pour entamer ces bataillons inébranlables, son centre, de nouveau, fléchit.

Les acclamations des révoltés redoublèrent.

Illaz, sans se lancer encore, au petit galop se porta en avant. Iztemph et lui, à deux portées de flèche, réciproquement se reconnurent. Le chef rebelle, comme le plus jeune, courtoisement salua le premier.

Maghée, avec ses yeux d'aigle de mer, d'une distance double avait assisté à cet échange de politesses. Il n'en fut point touché, serra nerveusement la poignée de son glaive, et suivant l'adversaire d'un mauvais regard :

« Toi, » grommela-t-il, « si la manœuvre du vieux n'a pas réussi, avant que le soleil ait achevé de disparaître derrière la montagne, tu seras vainqueur... mais avant la nuit l'un de nous deux sera mort! »

(*A suivre*). **Ch. LOMON et P.-B. GHEUSI.**

FRANCE ET ITALIE

Il faut avoir vécu ces inoubliables journées historiques du 24 au 29 avril pour avoir une idée à peu près exacte de l'accueil si enthousiaste, si sincère, si spontané, que Rome et Naples ont fait à M. Loubet et de cet élan de vive sympathie avec lequel l'Italie toute entière a salué le Président de la République.

L'étendue des manifestations populaires a dépassé toutes les prévisions. Aucun souverain n'a jamais reçu en Italie l'accueil chaleureux réservé au Président de la République.

L'âme de la France et celle de l'Italie se sont retrouvées à Rome, dans la Ville Éternelle, comme l'avaient rêvé les plus grands penseurs des deux nations, Victor Hugo, Garibaldi, Cavallotti, Imbriani, qui ont été les grands précurseurs, les grands apôtres de la réconciliation des deux sœurs latines.

M. Camille Barrère, le très sympathique ambassadeur de France auprès du Quirinal, qui peut être fier de ses grands succès diplomatiques, au cours d'une conversation avec un de mes amis, a dit avec juste raison que la visite de M. Loubet à Rome avait été un plébiscite du peuple italien pour la France.

Il faut remonter à 1859, à l'époque où l'armée française débarquait à Gênes afin d'affranchir l'Italie du joug de l'Autriche et en faire une grande nation libre des Alpes à l'Adriatique, pour trouver dans l'histoire un exemple des grandioses manifestations populaires en faveur de la France auxquelles a donné lieu dans toute la péninsule la visite de M. Loubet aux souverains d'Italie.

On m'a fait remarquer à Rome que les télégrammes des agences officieuses publiés par les journaux français n'ont donné qu'un très pâle reflet de cette explosion d'enthousiasme qui confinait au délire.

J'ai vu de mes yeux, à Naples, les marins français portés en triomphe par la foule aux cris de : *Vive la France* et au chant de la *Marseillaise*. C'est que le peuple italien l'aime sincèrement et n'a jamais cessé de l'aimer même aux mauvais jours où des criminels politiciens la poussaient à une guerre fratricide.

Il faut aussi rechercher les causes de l'enthousiasme populaire qu'a provoqué la visite de M. Loubet dans ce fait que le Président de la République est allé à Rome, ignorant le Vatican, pour affirmer une fois de plus au nom de la France républicaine le droit indiscutable de l'Italie sur sa capitale historique et consacrer solennellement *Roma intangibile*.

C'est là un fait historique de la plus haute signification et dont les Italiens avec leur bons sens politique instinctif ont compris toute la portée. Ils ont fait la comparaison de la visite de M. Loubet avec celle de l'empereur d'Allemagne qui fit son entrée dans Rome comme Charlemagne, allant au Vatican escorté de ses cuirassiers.

On avait accrédité la légende absurde en Italie que la France, quoique républicaine, songeait à rétablir le pouvoir temporel de la papauté.

Or, cette légende, inventée par ceux qui avaient intérêt à brouiller les deux nations latines, est complètement détruite.

Les Italiens sont désormais convaincus que le pape n'a plus rien à espérer de la France. La récente déclaration de M. Combes devant le Parlement français qu'il fallait en finir avec les ridicules revendications du pouvoir temporel ont produit en Italie une grande impression. Toutes les associations libérales et démocratiques ont envoyé des adresses et des télégrammes de félicitations au président du Conseil.

Charlemagne, souverain de droit divin, était allé à Rome pour rédiger l'acte de naissance de la papauté; M. Loubet qui est l'incarnation du peuple français, souverain de droit populaire, est allé à Rome pour en rédiger le décès, dit fort spirituellement un écrivain italien.

Si les Italiens ont voulu exprimer au président de la Répubique toute leur reconnaissance, en l'acclamant comme ils l'ont fait. Si en Italie, il y a en ce moment un homme populaire, c'est M. Loubet.

M. Delcassé avec sa politique si sage, si clairvoyante a porté un coup mortel à la triple alliance, et on le sent bien à Berlin. Il est un fait certain que l'Allemagne et l'Autriche n'ont plus aujourd'hui en Italie que les sympathies du monde officiel.

L'Italie, c'est entendu, me disait un éminent diplomate, demeurera fidèle aux traités qu'elle a signés; mais je doute ajouta-t-il, qu'elle puisse faire honneur à sa signature, le cas échéant

« Depuis la visite de M. Loubet à Rome, il y a quelque chose de

changé en Europe. » Sans aucun traité, sans aucun protocole, on a jeté à Rome les germes d'une politique nouvelle.

La Triple alliance, dit avec juste raison un écrivain militaire allemand, n'a plus aucune importance politique. Il faut, ajoute-t-il, être naïf pour croire que l'Italie, aujourd'hui, prendrait les armes contre la France. Aussi, la Triple alliance, pour ce qui concerne l'Italie n'a plus qu'une valeur décorative. Et cette impression est celle de tous les hommes politiques avec lesquels je me suis entretenu. Dans les milieux politiques à Rome, on est unanime à considérer le voyage triomphal de M. Loubet en Italie comme un événement historique des plus considérables dont la portée échappe même aux hommes politiques qui ont travaillé au rapprochement des deux nations.

J'ai tenu surtout à connaître l'opinion de M. Luigi Luzzatti, l'éminent économiste, ministre du trésor, qui a été l'un des principaux artisans du rapprochement franco-italien au sujet du résultat de la visite de M. Loubet.

Le président de la République, avec lequel j'ai eu l'honneur de m'entretenir longuement, me dit M. Luzzatti, a été profondément touché de l'accueil qu'il a reçu en Italie et je crois qu'il a emporté de notre pays la meilleure impression.

Le Président de la République est un des hommes les plus remarquables, et je crois que par sa compétence dans les questions économiques et financières, il serait un excellent ministre des finances.

Vous me demandez quels seront les résultats pratiques de la visite de M. Loubet. Je vous dirai que cette visite au point de vue politique n'a fait que cimenter l'amitié heureusement restaurée entre les deux nations qui ont des intérêts communs et consolidé par conséquent la paix en Europe.

Depuis le règlement du différend tunisien, dû au marquis Visconti-Venosta, et l'accord relatif à la Méditerranée, qui a fait tomber toutes les préventions, toutes les méfiances, aucune question politique ne divise plus la France et l'Italie.

Quant à la Triple alliance, dont personne ne conteste plus le caractère pacifique, n'inquiète plus la France, qui est convaincue de notre sincère amitié et de notre loyauté.

Pensez-vous, lui demandai-je, que la visite de M. Loubet puisse avoir un résultat pratique, au point de vue économique, c'est-à-dire une amélioration dans les relations commerciales entre les deux pays ? Croyez-vous possible, maintenant, la conclusion d'un traité formel de commerce entre les deux pays ?

La visite de M. Loubet au point de vue économique restera malheureusement sans résultat, à cause des tendances protectionnistes qui dominent en France, comme dans presque toute l'Europe.

« La France, qui a toujours l'âme colbertienne » a renoncé à tort au régime des traités de commerce qui lui était plus favorable qu'au régime actuel. « Le parlement français est plus méliniste que M. Méline lui-même ».

J'ai la conviction que la France et l'Italie auraient tout à gagner à conclure un bon traité de commerce. Mais je ne me fais pas d'illusion, la France agricole, qui forme la majorité, est avec M. Méline, et il ne sera pas facile de la convertir au libre-échange.

Je me contente pour le moment du maintien du *modus vivendi* commercial actuel que j'ai eu tant de mal à conclure. Personne n'y croyait et pourtant j'ai été à Paris avec la ferme conviction d'aboutir et de faire cesser la guerre des tarifs si funestes aux intérêts économiques des deux pays. Même sous le régime actuel, on pourrait améliorer les relations économiques entre la France et l'Italie, mais je ne l'espère pas à l'heure actuelle.

Le gouvernement français, comme me le disait M. Delcassé, est impuissant à réagir contre les tendances ultra-protectionnistes du Parlement français, où nous voyons des socialistes, pour des raisons électorales, voter avec les partisans de M. Méline dans les questions de tarifs douaniers.

M. Luzzatti se plaint avec juste raison du protectionnisme français, qui est un obstacle à l'amélioration des relations économiques entre les deux pays; mais le protectionnisme italien ne vaut pas mieux. L'Italie aussi est armée de tarifs de guerre terribles. J'estime qu'après le rétablissement des bonnes relations politiques entre les deux nations, une union douanière franco-italienne s'imposerait.

Elle serait le prélude de l'union douanière latine. L'amitié entre les nations ne se base pas seulement sur les sentiments mais aussi sur les intérêts matériels.

Plusieurs Français, qui étaient allés à Rome à l'occasion du voyage de M. Loubet, sont allés rendre visite à Ricciotti Garibaldi, se souvenant qu'en 1871 il est venu combattre vaillamment pour la France à Dijon à côté de son glorieux père.

Je lui ai rendu visite moi aussi. Bien que Ricciotti comme républicain n'ait pas voulu prendre part aux fêtes officielles, il s'est réjoui de l'accueil que la population de Rome a fait à M. Loubet. Depuis l'entrée des troupes italiennes par la brèche de Porta Pia, me dit Ricciotti, la population romaine, d'habitude très calme et presque indifférente aux spectacles somptueux auxquels on la con-

vie souvent, n'avait jamais manifesté un pareil enthousiasme. Pendant les fêtes officielles, on a oublié ceux qui ont travaillé réellement au rapprochement des deux peuples, ce qui est parfaitement vrai. Ce qu'il y a de plus curieux c'est de voir les plus enragés gallophobes d'antan devenir les plus ardents francophiles. Ricciotti se félicite de la réconciliation des deux nations latines, car elle aura les plus heureuses conséquences. Il se félicite également du rapprochement anglo-français qu'il considère comme le complément logique et naturel du rapprochement franco-italien, il a toujours été l'un des plus chauds partisans de l'alliance entre la France, l'Italie et l'Angleterre qui, dans sa pensée, doit remplacer la triple alliance.

Comme je l'ai dit dans mon précédent article, Ricciotti s'est fait l'apôtre de la réconciliation des Italiens et des Slaves afin d'empêcher le triomphe du pangermanisme et la marche de l'Autriche vers Salonique. Il ne veut pas que l'Adriatique devienne un lac autrichien et que Trieste tombe entre les mains de l'Allemagne.

J'ai constaté pendant mon séjour en Italie que la presse et l'opinion publique ainsi que tous les hommes politiques sont favorables au Japon. M. Ricciotti est le seul, je crois, qui soit sympathique à la Russie. Sans croire au péril jaune, très éloigné en tout cas, il estime que la victoire du Japon dans l'Extrême-Orient ne saurait être profitable à l'Italie.

L'affaiblissement de la Russie ne pourrait que profiter à l'Allemagne et à l'Autriche, nous dit-il.

Il est convaincu que l'Italie, tôt ou tard, aura une nouvelle guerre avec l'Autriche et c'est pour cela qu'il a fait appel à la jeunesse afin qu'elle s'organise militairement et demeure fidèle aux glorieuses traditions de la chemise rouge. Une polémique très curieuse s'est engagée entre Ricciotti et les socialistes italiens, qui combattent l'irrédentisme dont le triomphe, selon eux, serait nuisible au prolétariat italien, car il retarderait les réformes sociales.

Aucun parti en Italie, sauf les irrédentistes, qui, aujourd'hui, suivent Ricciotti comme autrefois ils suivaient Imbriani, ne veut la guerre contre l'Autriche pour Trieste, car le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Le parti libéral qui est au pouvoir se contente que l'Autriche traite mieux les italiens *irredenti* et leur accorde la plus large liberté possible.

Le parti irrédentiste se recrute surtout dans la classe des étudiants, fils de cette bourgeoisie libérale qui a fait la grande patrie italienne.

Ricciotti présidera au mois de septembre prochain le congrès italo-slave qui doit se tenir à Milan. Il ne doute pas du succès de son entreprise malgré toutes les difficultés. La France, me dit-il, a tout intérêt à favoriser l'entente entre les Latins et les Slaves.

Il ne faut pas parler à Ricciotti Garibaldi de désarmement, de paix universelle et des États-Unis d'Europe. Tous ces beaux rêves, me dit-il, ne se réaliseront que le jour où, en Europe, il n'y aura plus ni opprimés ni oppresseurs, mais des peuples libres. En attendant, consolidons l'amitié franco-italienne, ajouta Ricciotti, laquelle sera le pivot de l'alliance occidentale, de l'alliance de la liberté.

« On ne saurait trop louer M. Delcassé d'avoir conclu l'arrangement colonial avec l'Angleterre. L'entente cordiale entre la France, l'Italie et l'Angleterre, a modifié la situation de l'Europe ».

Le fils du grand chevalier de l'humanité, du soldat de la liberté, m'a raconté cette anecdote touchante :

Il y a deux ou trois ans je traversai Paris pour aller à Londres. J'allai chez M. Pressensé, mais je ne le rencontrai pas. Une femme, sa domestique, m'avait ouvert la porte. Je remarquai à mon grand étonnement qu'elle portait une épingle avec le portrait de mon père.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Comment, vous ne le connaissez pas ?

— C'est notre Garibaldi !

Ricciotti fort ému, ôta son chapeau et en s'en allant il cria : Vive Garibaldi.

RAQUENI.

GENS D'ÉGLISE

I

Les personnages, dont la vie doit faire le sujet de cette histoire, sont les membres du clergé de Stargorod. Il se composait de l'archiprêtre Saviély Touberosoff, du prêtre Zacharie Benefactoff et du diacre Achille Dessnitsine.

Les années de leur première adolescence ne nous intéressent pas plus que celles de leur enfance, et pour se faire une idée juste de leur personnalité, telle qu'elle existait au moment où nous les introduisons auprès du lecteur, celui-ci devra s'arrêter tout d'abord au chef du clergé de Stargorod, l'archiprêtre Saviély Touberosoff, homme ayant déjà dépassé la soixantaine.

Le père Touberosoff était de haute taille, corpulent, mais encore vert et alerte; il en était de même de ses facultés intellectuelles et, au premier coup d'œil, on voyait qu'il avait conservé toute l'ardeur et l'énergie de la jeunesse.

Sa tête, particulièrement belle, présentait le type de la beauté virile. Sa chevelure, épaisse comme la crinière d'un lion et blanche comme les boucles de Zeus, se dressait en un toupet majestueux, artistement arrangé au-dessus de son front élevé et retombait sur la nuque, en trois larges ondulations n'atteignant pas tout à fait l'épaule.

Dans ses longs favoris et dans la petite moustache qui venait les rejoindre au coin de la bouche, brillaient encore quelques fils noirs qui donnaient à cette barbe l'aspect d'argent émaillé.

Ses sourcils sombres prenaient naissance à l'arête du nez assez grand et charnu.

Ses yeux, largement fendus, étaient bruns, audacieux et clairs, et, jusqu'à la fin de sa vie, reflétèrent tour à tour l'éclair de l'intelligence, la flamme de l'enthousiasme, le voile de la tristesse, et les

larmes de l'attendrissement ; en eux brillait parfois le feu de l'indignation, et en jaillissaient même des étincelles de colère, non pas d'une colère mesquine, mais d'un juste et noble courroux. En un mot, dans les yeux de l'archiprêtre Saviély passait toute son âme si droite et si loyale, à l'immortalité de laquelle il croyait de toute sa foi de chrétien.

Zacharie Benefactoff, second prêtre de la cathédrale de Stargorod, était tout différent.

C'était l'incarnation de la douceur et de la sérénité ; mais loin de chercher à se parer de cette douceur de caractère, il s'efforçait au contraire de passer inaperçu au milieu de tous et son unique préoccupation était d'encombrer la terre le moins possible de sa mince personne.

Il était petit, maigre et débile ; ses cheveux étaient rares ; deux petites boucles d'un gris jaune ondulaient seulement au-dessus des oreilles ; la partie supérieure de son crâne était complètement dénudée, les derniers vestiges de chevelure en ayant disparu depuis longtemps déjà, et l'unique mèche qui retombait sur la nuque paraissait si misérable, qu'Achille ne l'appelait jamais autrement que « la petite queue de souris ».

Sa barbe ressemblait à un morceau d'éponge collé à son menton ; ses mains, petites comme celles d'un enfant, restaient toujours cachées dans les poches de sa soutane ; ses jambes étaient grêles, minces comme des fétus de paille, dont toute sa personne, paraissait d'ailleurs, composée.

Ses bons yeux gris, quoique pleins de vivacité, restaient toujours baissés, et lorsque, par hasard, il les levait, c'était pour chercher aussitôt un refuge contre les regards indiscrets d'autrui.

Le père Zacharie était un peu plus âgé que le père Touberosoff et sensiblement plus délicat que lui, mais, de même que l'archiprêtre, habitué à toujours conserver son activité, il savait faire face à la maladie et aux infirmités avec une âme vaillante et un corps alerte.

La personnalité du troisième et dernier membre du clergé de Stargorod, le diacre Achille, offrait quelques particularités, qu'il ne serait pas superflu de décrire ici, afin de permettre au lecteur de se faire une idée plus exacte du puissant et vigoureux Achille.

L'inspecteur du séminaire, en excluant Achille Dessnitsine de la classe de syntaxe pour « beaucoup d'ambition et peu de succès » lui avait dit :

« Tu n'es qu'un lourdaud solidement charpenté. »

Et lorsque, sur une demande spéciale, il fut repris par le recteur de l'université dans la classe de rhétorique, ce dernier, en regardant ce héros déchu, resta stupéfait devant sa stature, sa force et sa stupidité.

— « L'épithète de butor n'est pas assez forte pour te désigner, lui dit-il, car, selon moi, tu es aussi lourd qu'une charrette de bois. »

Le maître de chapelle de l'évêché, lui-même, sous les ordres duquel Achille se trouva, lorsqu'il passa dans le service de l'église, en sortant de rhétorique, l'appelait « l'incommensurable. »

« Ta basse est bonne, lui disait-il, c'est comme le grondement du canon, mais tu es énorme à faire peur, si bien que je ne sais comment tirer de toi, un parti honorable. »

Le trait caractéristique du diacre Achille se manifesta à ce même évêché le jour, le plus mémorable pour lui, celui de son passage de la maîtrise épiscopale au diaconnat de Stargorod.

Cette particularité valut au diacre le surnom « d'accablé. »

Il sera à propos de raconter ici par quel concours de circonstances ce qualificatif lui devint applicable.

Dès son adolescence, le diacre Achille fut un garçon extrêmement gai, disposé à rire et, en outre, ne connaissant pas de mesure et se laissant entraîner à tout ; non seulement, il se laissait aller à tous ses penchants pendant sa jeunesse, mais nous verrons plus tard, s'il sût se modérer, dans les années touchant à la vieillesse.

Malgré toute l'énormité de la basse d'Achille, elle était très appréciée dans la maîtrise épiscopale, car il atteignait les notes les plus élevées, et descendait jusqu'à l'octave le plus grave.

Une seule chose épouvantait le maître de chapelle dans le colossal Achille, c'était cette tendance à l'emballement. Ainsi, à la Messe de Minuit, il ne se contentait pas de chanter trois fois « Saint est le Seigneur notre Dieu », mais, cédant à l'entraînement, il continuait toujours et n'arrivait jamais à finir à temps le chant « pour la prolongation des jours. »

Toutefois, comme ils connaissaient son défaut, et pouvaient prévoir le moment où il se manifesterait, le diacre lui-même et le chef d'orchestre d'Achille prenaient de sages mesures de précaution contre ses emballements intempestifs, et l'on chargeait alors un des vieux chantres de l'asseoir par terre ou de le tenir par les épaules, au moment psychologique.

Mais comme dit le proverbe : A toute heure on ne se garde pas.

Quels que fussent la sollicitude et l'amour avec lesquels on veillait sur Achille, il n'était pas toujours possible de l'arrêter à temps, d'autant plus qu'il justifiait ce dicton : Qu'il n'y a pas de salut pour qui porte son ennemi en lui-même.

A l'une des douze grandes fêtes de l'année, Achille faisant partie du chœur de la communion, devait chanter le premier solo de basse sur les mots : « Accablé par les afflictions. »

L'importance que le maître de chapelle et toute la maîtrise attachaient à ce solo, fit une grande impression sur Achille ; il devint très inquiet et se mit à réfléchir profondément sur la manière dont il s'y prendrait pour ne pas se déshonorer aux yeux du Cardinal, amateur passionné de chant, ni à ceux de toute l'aristocratie du gouvernement, rassemblée dans l'église, mais pour remplir, au contraire, avec honneur le rôle qui lui était confié.

La vérité nous oblige à dire ici qu'Achille étudia ce chant d'une façon vraiment remarquable.

Jour et nuit, il se promenait dans sa chambre, dans le corridor ou dans la cour, dans le jardin de l'évêché, ou dans les champs avoisinant la ville, en chantant sur tous les tons : « Accablé, accablé, accablé ! » et, tout en s'y préparant par ces exercices incessants, attendait impatiemment l'arrivée du jour glorieux où il chanterait son antienne devant toute la cathédrale.

L'heure si désirée vint, et le concert commença.

Dieu ! que le colossal Achille était imposant, et comme il se tenait fier et rayonnant, sa musique entre les mains ! !

Pour se le représenter, il faudrait un pinceau, car la plume est impuissante à le décrire...

Déjà, on avait joué les accords préliminaires ; le moment du solo de basse approchait...

Achille, tout ému, poussa le coude de son voisin, battit silencieusement la mesure, puis, attendant le temps sur lequel il devait partir, vit la main du maître de chapelle se lever, armée du diapason.... A cet instant, il oublia le monde entier et lui-même, et, de la manière la plus surprenante, telle la trompette du jugement dernier, sa voix résonna, tantôt allegro, tantôt ralentendo : « Accablé par les afflictions, accablé, accablé, ac... ca... blé... ! »

On tâcha, par les moyens habituels, de le préserver de la répétition superflue dont on se méfiait et le concert prit fin...

Mais, il n'avait pas pris fin dans l'esprit enthousiasmé d'Achille, et au milieu des souhaits de bienvenue, adressés à voix basse par l'aristocratie au prélat, qui passait en bénissant, éclata tout-à-

coup une trompette, descendant du ciel : « Accablé, accablé ! »

C'était Achille qui chantait, ne comprenant rien lui-même à son emballement.

On le retint, il continua à chanter ; on le fit asseoir, s'efforçant de le dissimuler derrière ses camarades, il chantait toujours : « Accablé. » On finit par le faire sortir de l'église, mais il continuait : « Accablé. »

— « Qu'as-tu donc ? » demanda, avec intérêt, la foule compatissante.

— « Accablé ! » chantait-il, les regardant tous dans les yeux ; et il resta devant les portes fermées jusqu'à ce qu'un courant d'air frais eût calmé son exaltation.

Comparé à l'archiprêtre Touberosoff et au père Benefactoff, Achille Dessnitsine était un homme encore jeune, quoiqu'il eût déjà dépassé quarante ans, et que dans ses boucles d'un noir de goudron apparussent quelques fils blancs. Il avait une haute stature, une force effrayante, et, malgré ses manières anguleuses et tranchantes, était extrêmement agréable.

Son visage avait un air de jeunesse, et prétendait-il, rappelait celui des cosaques « petits-russiens » de qui il tenait aussi son insouciance, sa bravoure, et bien d'autres qualités cosaques encore.

II

Ces héros d'un autre âge vivaient tous trois dans la paroisse de Stargorod, sur les bords de la paisible rivière « la Tourisse » ; chacun d'eux, c'est-à-dire Touberosoff, Zacharie et même le diacre Achille, possédait une maisonnette sur la rive faisant face à la vieille cathédrale aux cinq coupoles hautes et imposantes.

Mais ces demeures différaient autant les unes des autres, que les caractères de leurs habitants.

La maison du père Saviély était très gracieuse, avec ses murs ornés de peintures d'un bleu clair, parsemés d'étoiles de différentes couleurs ; ses trois fenêtres encadrées de sculptures et ses persiennes de bois vert, également sculpté, qui ne se fermaient jamais, la maison étant assez solidement construite pour n'avoir rien à craindre du froid ; car l'archiprêtre aimait la lumière, les étoiles que, de sa chambre, il pouvait apercevoir dans le ciel, et les rayons de la lune, formant une bande lumineuse sur le plancher peint.

La propreté la plus minutieuse régnait dans la maison de l'archiprêtre, dont personne ne troublait jamais l'ordre ni la bonne tenue. Il n'avait pas d'enfants, ce qui était, pour sa femme et pour lui, un chagrin et un regret constants.

La maison du père Zacharie Benefactoff était beaucoup plus grande que celle du père Touberosoff, mais elle n'avait pas l'apparence luxueuse et coquette de cette dernière.

Légèrement penchée, avec sa façade grise à cinq fenêtres, elle ressemblait plutôt à une grande cage, et, pour compléter cette analogie, de tous les recoins de ses fenêtres vertes, apparaissaient, se bousculant, s'entremêlant et se poursuivant, nez et chevelures ébouriffés, qui disparaissaient aussitôt.

C'était la progéniture du père Zacharie, bénédiction que Dieu lui avait accordée, ainsi qu'à sa femme, comme jadis à Jacob et à Rachel.

La propreté reluisante et l'ordre rigoureux de l'intérieur de l'archiprêtre, étaient loin de régner chez le père Zacharie; tout, ici, portait des traces des pattes sales des enfants; de tous les coins, surgissait une tête enfantine; partout, les marmots grouillaient et tout parlait d'eux, depuis le cri du grillon du poêle jusqu'au chant, avec lequel la mère les endormait :

Enfants, mes enfants !
Que dois-je faire de vous ?
Où vous mettre ?

Le diacre Achille était un veuf sans enfants, qui ne prenait nul souci de la direction de son ménage. Il possédait, sur la même rive que ses confrères, une chaumière, petite-russienne, sans clôture et sans autres dépendances qu'un hangar, dans lequel, enfoncés jusqu'aux genoux dans la paille, erraient tantôt un cheval pie, tantôt un hongre isabelle ou une jument corneille.

L'ameublement de cette chaumière était du plus pur style cosaque; dans la principale pièce, destinée au propriétaire, se trouvait un divan à dossier sculpté, qui lui servait de lit et sur lequel était jetée une couverture blanche de cosaque ; à la tête, un oreiller plat comme une galette, recouvert d'une taie chinoise graisseuse, était posé sur une selle asiatique. Devant cette couche cosaque, une table en bois de tilleul et, au mur, une guitare sans cordes, un lazzo de chanvre, un petit fouet et deux brides tissées.

Une petite image, représentant l'Assomption de la Sainte-Vierge

et entourée d'une branche de rameau desséché, était placée dans un coin, sur une petite étagère, à côté d'un livre de prières.

C'était là tout l'ameublement du diacre.

A ses côtés vivait, toujours affairée, l'ancienne femme de chambre d'un propriétaire, Nadièjda Stépanovna, appelée Espérance.

C'était une étrange petite vieille, jaune, tremblotante, parcheminée, au caractère intraitable, et si insupportable, que, malgré ses doigts de fée, elle n'avait pu trouver de place et avait fini par tomber au service du solitaire Achille, chez qui elle pouvait s'agiter et jacasser à son aise ; il ne prêtait aucune attention à son vacarme ni à son babillage, et lorsque sa vieille servante l'avait mis au comble de l'exaspération, il la faisait taire instantanément par un formidable :

« Espérance, déguerpis ! »

A ces mots, Espérance s'empressait toujours de disparaître, car elle savait qu'autrement, Achille l'emporterait dans ses bras et irait la déposer sur le toit de la chaumière, où il la laisserait d'une aurore à l'autre. Dans la crainte de cet effroyable châtiment, Espérance n'osait pas contrarier son seigneur cosaque.

Telle était la vie de ces personnages, vie peu variée, dont les petits désagréments que chacun avait à supporter de la part de l'autre, rompaient seuls la monotonie.

Le père Saviély dominait toute la situation ; sa petite femme lui témoignait le plus grand respect et ne voyait rien au-dessus de lui. Le père Zacharie jouissait du plus grand bonheur, dans sa cage et Achille aussi se déclarait très satisfait de son sort ; il passait toutes ses journées à bavarder et à se promener par la ville, ou bien encore, s'occupait de ses chevaux, tempêtait contre sa fidèle Espérance et cherchait à la dompter. Saviély, Zacharie et Achille étaient tous trois bons amis, mais, ce serait assurément une grande erreur de croire que leur nature, assouplie par la vie uniforme de la petite ville, ne se réveillait pas de temps en temps pour chercher une diversion dans de petites scènes d'inimitié et de jalousie.

C'est ce qui arrivait en effet, et les pages du journal de Touberosoff, que nous verrons par la suite, nous dévoileront de nom breux incidents, qui, malgré leur peu d'importance, prenaient une grande signification aux yeux de ceux qui s'y trouvaient mêlés.

Un jour, un propriétaire, maréchal de noblesse de l'endroit, revenant de Pétersbourg, rapporta aux membres du clergé de la cathédrale, pour lesquels il avait une grande sympathie, plusieurs

présents plus ou moins importants et, entre autres, trois cannes dont les deux premières, à pomme d'or rouge, tout à fait identiques, étaient destinées au père Touberosoff et au père Zacharie, et la troisième, à poignée d'argent émaillé, au diacre Achille.

Ces cannes tombèrent au milieu du clergé de Stargorod, comme, jadis, les serpents bibliques des sorciers égyptiens devant Pharaon.

« Le cadeau de ces cannes jeta un grand trouble au milieu de nous, racontait ensuite le diacre Achille.

— « En quoi pouvaient-elles donc vous troubler, père diacre ? lui répondirent ceux à qui il se plaignait.

— Ah ! vous voilà bien, vous autres, gens du monde, vous n'y comprenez rien ; comment pouvez-vous en parler ? Si, certes, nous en fûmes très troublés. »

Et le diacre se mettait à expliquer ce chagrin d'un genre tout particulier :

— « D'abord, disait-il, à mon avis, il n'est pas convenable que je porte cette canne, car je ne suis pas pasteur, mais diacre ; voilà mon premier tourment. En second lieu, je la porte quand même, puisqu'elle m'a été donnée, en voilà un autre. Enfin, cela prête à une foule de confusions, les cannes du père Saviély et de Zacharie étant absolument semblables. Pourquoi donc les a-t-on égalisés ainsi... ? Oui, je vous prie de me le dire, pourquoi... ?

Le père Saviély... vous le savez vous-mêmes.. le père Saviély est intelligent, philosophe, c'est notre ministre de la justice ; mais, à présent, il se trouve dans un grand embarras et je vois qu'il est agité, et même terriblement agité !

— Mais pourquoi donc, père diacre ?

— Il est agité parce que cette ressemblance produit une confusion, comme bien vous pensez ; comment savoir à qui chaque canne appartient ?

Comment voulez-vous qu'on reconnaisse laquelle est celle de l'archiprêtre et laquelle celle du père Zacharie, alors qu'elles sont toutes deux identiques ? Si seulement il était possible de les distinguer en faisant une marque quelconque sur l'une d'elles — par exemple, quelques gouttes de cire sous la pomme, ou une petite entaille au bois ; — par quel moyen pourrait-on bien augmenter la valeur de l'une, en diminuant celle de l'autre ? Veuillez me dire si l'on peut admettre que le père Zacharie soit mis au même rang que le père Saviély ? Cela n'est pas dans l'ordre ! Le père « protopope » (archiprêtre) le sent très bien ; je m'en suis aperçu et lui ai dit : « Père protopope, il n'y a qu'une chose à

faire, c'est de me permettre de marquer avec de la cire la canne du père Zacharie, ou d'y faire une entaille. »

Mais il me répondit : « C'est inutile ; je te défends d'y toucher ; c'est tout à fait inutile !... — « Comment inutile !... Mais, dis-je, consentez à ce que je coupe en secret le petit bout de la canne, sans que Zacharie s'en aperçoive. »

Mais il me dit de nouveau :

« Tu es un imbécile. »

Eh bien, imbécile, soit ! ce n'est pas la première fois qu'il me le dit, et je ne m'en offense pas ; de lui, je puis le supporter ; mais je vois qu'au fond il n'est pas content et cela m'inquiète beaucoup. Vous pouvez me dire, par là-dessus, que je suis un triple sot, s'écria le diacre, oui, je vous permets de me le dire, s'il n'est pas vrai que le père Saviély agit par ruse !

Je suis sûr que, tout en me le défendant, il fera lui-même de la diplomatie. »

Et le diacre Achille, en effet, ne se trompait pas.

Un mois ne s'était pas écoulé, depuis la discussion provoquée par les cannes, lorsque le père Saviély se prépara subitement à se rendre au chef-lieu du gouvernement. Il n'était pas besoin de donner une signification quelconque à ce voyage du père Touberosoff, car l'archiprêtre, en sa qualité de doyen, se rendait souvent au consistoire. Personne ne s'en étonna donc.

Le père Touberosoff était déjà assis dans sa voiture, prêt à partir, lorsque tout à coup, s'adressant au père Zacharie, venu pour lui faire ses adieux :

« Dis-donc, père, lui dit-il, où est ta canne ? laisse-moi l'emporter à la ville. »

La manière dont ces mots furent dits, comme inopinément, éclaira soudain l'esprit de tous les assistants. Le diacre Achille poussa aussitôt une exclamation étouffée, et murmura à l'oreille du père Benefactoff :

« Hein ! ne vous l'avais-je pas dit ? Voilà de la politique !

« Pourquoi voulez-vous emporter ma canne en ville, père protopope, demanda tranquillement, en clignant des yeux, le père Zacharie, tout en repoussant le diacre.

— Pourquoi ? Eh, c'est que, là-bas, je pourrai la montrer et faire voir combien l'on nous vénère et comme on pense à nous, répondit Touberosoff.

— Alioscha ! cours chercher ma canne, dit Zacharie à l'un de ses fils, qui se trouvait là.

— Vous pourriez peut-être, aussi, emporter la mienne pour la

montrer, père protopope, demanda Achille, de sa voix la plus douce.

— Non, garde la tienne, répondit Saviély.

— Comment, père protopope ! Je suis, cependant, aussi... Ne suis-je donc pas digne d'un si grand honneur ? fit le diacre légèrement offensé.

Mais l'archiprêtre n'honora pas ses prétentions d'une réponse, et posant la canne du père Zacharie à côté de la sienne, il partit.

Touberosoff s'en alla donc, emportant les cannes, cause de tant d'agitation, et le diacre Achille s'en retourna chez lui, se cassant la tête à chercher la solution de l'énigme : pourquoi Touberosoff avait-il emporté la canne de Zacharie?

— Mais qu'est-ce que cela peut bien te faire? en quoi çà te regarde-t-il ? dit Zacharie, agacé de la curiosité du diacre.

— Père Zacharie, je vous dis qu'il va faire de la diplomatie.

— Eh bien ! et quand il en ferait ?... qu'est-ce que çà peut te faire ! Laisse-le faire de la diplomatie, si bon lui semble.

— Oui, mais je meurs d'envie de savoir en quoi elle consistera. Il n'a pas voulu me permettre de couper votre canne, en disant : « Ce sont des bêtises. »

Je lui ai conseillé de faire une marque; il m'a encore fait la même réponse. Je prévois seulement une chose...

— Bon, bon... Que peux-tu prévoir, bavard ?

— Une seule chose; c'est que... il y mettra sûrement une pierre précieuse.

— Vraiment ! Eh bien, où la mettra-t-il ?

— A la poignée.

— A la sienne ? ou à la mienne ?

— A la sienne, bien entendu, à la sienne. Une pierre précieuse... c'est ça, qui aura de la valeur !

— Très bien. Mais alors, pourquoi a-t-il emporté ma canne ? Il fera mettre une pierre à la sienne, c'est entendu, mais à quoi la mienne lui servira-t-elle ? »

Le diacre se frappe le front et s'écrie :

« Je suis mystifié ! »

— J'espère en effet que tu l'es, reprit le père Zacharie, en ajoutant avec un doux reproche :

Voyons, mon frère, tu n'as donc pas étudié la logique ? c'est honteux !

— En quoi est-ce si honteux ? Je l'ai étudiée, mais n'ai jamais pu y rien comprendre, répondit le diacre, cela peut arriver à tout

le monde » et n'osant plus faire part de ses suppositions, continua à brûler intérieurement de curiosité : qu'est-ce que cela pouvaitêtre ?

Une semaine s'écoula et l'archiprêtre revint.

Achille, le diacre, qui, à ce moment, s'occupait de dresser un nouveau cheval des steppes, fut le premier à apercevoir la voiture noire du père Touberosoff, qui approchait de la ville.

Aussitôt, il parcourut à fond de train toutes les rues, s'arrêtant devant les fenêtres ouvertes des maisons amies, et criant :

« Il vient ! Saviély ! Notre grand pope revient ! »

Mais soudain une nouvelle idée jaillit de son cerveau.

— Maintenant, je sais ce que c'est ! dit-il à ceux qui l'entouraient, tout en se hâtant de rejoindre la voiture de l'archiprêtre. Toutes les suppositions que j'avais faites jusqu'à présent n'étaient que des absurdités inventées par moi; mais, maintenant, je puis vous assurer que le père archiprêtre a tout simplement fait graver sur les cannes des lettres grecques ou latines. Oui, oui, ce n'est pas autre chose, il a certainement fait graver des lettres, et si, cette fois, je n'ai pas deviné juste, vous pourrez m'appeler cent fois imbécile.

— Attends, attends... c'est ce que nous ferons, va, c'est ce que nous ferons, lui répondit le père Zacharie, se tenant près de la voiture de l'archiprêtre. Le père Touberosoff en descendit, imposant et majestueux, entra chez lui, commença par prier, alla trouver sa femme, qu'il embrassa trois fois sur les lèvres ; ensuite souhaita le bonjour au père Zacharie, à qui il donna l'accolade et, enfin, vint le tour d'Achille, qui baisa la main de l'archiprêtre, tandis que celui-ci posait ses lèvres sur la tête du diacre.

Les souhaits de bienvenue échangés, on commença à prendre le thé, à causer, à raconter les nouvelles du gouvernement et la nuit succéda au soir.

L'archiprêtre n'avait pas soufflé mot de la question intéressante entre toutes : celles des cannes.

Le jour suivant se passa, puis le deuxième et le troisième ; le père Touberosoff n'y faisait pas plus allusion, que s'il avait jeté lesdites cannes dans le fleuve de la ville, pour ne plus en entendre parler.

— Soyez donc un peu curieux, demandez-lui, disait tous les jours l'impatient Achille au père Zacharie, le tracassant sans cesse.

— Que faut-il lui demander? répondait le père Zacharie. N'ai-je pas confiance en lui ? Quel compte a-t-il à me rendre, dans cette affaire ?

— Mais vous devriez l'interroger, quand ce ne serait que par curiosité !

— Eh bien, interroge-le toi-même, tracassier, si tu es si curieux.

— Non ; pardieu, c'est la peur qui vous empêche de parler !

— Quelle peur ?

— Oui, vous avez tout simplement peur ; moi, je demanderais, pardieu ! Que craignez-vous ?

— Dites-lui simplement : « A propos, père Protopope, que sont donc devenues nos cannes ? »

— C'est bien facile.

— Eh bien alors, demande-le toi-même.

— Cela ne m'est pas possible, à moi.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il pourrait me couvrir de confusion.

— Et pour moi, ne peut-il pas en être de même ?

Le diacre brûlait littéralement de curiosité et ne savait qu'inventer, pour amener la conversation sur les cannes ; mais voilà qu'à sa grande joie, l'affaire se résolut d'elle-même.

Le cinquième ou sixième jour après son retour, le père Saviély, après avoir dit la dernière messe, invita le maire, l'inspecteur des écoles, le médecin et le père Zacharie, avec le diacre Achille, à venir prendre le thé chez lui.

Il se mit à raconter de nouveau ce qu'il avait vu et entendu à la ville, s'étendant assez longuement sur la nouvelle organisation, sur le gouverneur, dont il blâma le manque d'égards envers ses supérieurs, et, enfin, sur l'installation des conduites d'eau ou, comme s'exprimait l'archiprêtre, des « aqueducs ».

— Ces aqueducs, dit-il, ne seront d'aucune utilité, car la ville est petite, et déjà traversée par trois rivières ; mais, ce qui l'embellit beaucoup, ce sont de nouveaux magasins, dont le luxe et l'élégance nous étaient inconnus, jusqu'à présent.

Je vais vous montrer, à l'instant même, en quoi consiste l'art moderne...

Et, disant ces mots, l'archiprêtre entra dans une chambre voisine et en ressortit, un instant après, tenant dans ses deux mains, les cannes si bien connues de tous.

— Tenez, regardez, dit-il, montrant à ses hôtes la partie supérieure des pommes d'or.

Le diacre Achille ouvrit les yeux tout grands : par quelle diplomatie le père Saviély était-il arrivé à distinguer les deux cannes ?

Mais, hélas ! aucune marque n'était apparente ; leur ressemblance paraissait, au contraire, s'être encore accentuée, car sur leurs deux pommes, était gravé distinctement un œil, l'œil de la Providence, entouré d'une inscription ressemblant à des arabesques.

— Et les lettres, père Protopope, il n'y en a donc pas ? remarqua Achille, ne pouvant se contenir.

— Qu'y a-t-il besoin de lettres, ici ? répondit Touberosoff, sans le regarder.

— Mais pour les reconnaître ?

— Tu finis toujours par tomber dans l'absurde, répliqua le père Saviély. Puis, prenant une des cannes dans sa main, il dit : « Celle-ci sera la mienne. »

Le diacre jeta un coup d'œil rapide sur la pomme et lut autour de « l'œil qui voit tout » : « Le sceptre d'Aaron a fleuri. »

— Et celle-ci sera la tienne, père Zacharie, acheva l'archiprêtre, en tendant l'autre canne à Zacharie.

Sur celle-ci était aussi gravée autour de l'œil, en vieilles lettres slavonnes, cette inscription : « On lui a mis le bâton entre les mains. »

A peine Achille eut-il lu cette devise, qu'il alla tomber sur le dos du père Zacharie, et se précipita ensuite sur le docteur, la tête la première.

— Eh bien ! qu'as-tu donc, tracassier ? Qu'est-ce qui te prend ? lui dit le père Zacharie, tandis que les autres hôtes admiraient l'ingéniosité du travail artistique sur les cannes des prêtres.

— Des lettres ? Ah, dindon que tu es ! où vois-tu des lettres ?

Mais le diacre, sans se démonter, recommença à rire de plus belle.

— De quoi ris-tu ? Pourquoi t'esclaffes-tu ainsi ?

— Qui est le dindon, à présent ? dit Achille, pouvant à peine articuler une parole.

— Toi, parbleu ! Qui veux-tu que ce soit ?

Le diacre se pâma de nouveau, battit des mains, attrapa le père Zacharie par les épaules, et, montant presque sur lui, à la manière d'un ours, lui murmura à l'oreille, en se livrant à une pantomime expressive.

— Ah ! père Zacharie, vous qui avez si bien étudié la logique, lisez, maintenant : On lui mettra le bâton entre les mains. Hein !

— Concluez d'après la logique. Que signifie cette inscription ?

— Ce qu'elle signifie ? Dis-le moi, toi qui es si fort.

— Eh bien, dit le diacre, elle signifie que c'est lui qui vous a mis le bâton dans les mains.

— Tu dis des bêtises.

— Je dis des bêtises ! Pourquoi, alors, a-t-il fait graver sur la sienne : le sceptre a fleuri ?

Il s'est bien gardé de dire qu'on le lui a mis entre les mains. Pourquoi ? Parce qu'il a voulu se placer au-dessus de vous et vous humilier, en vous montrant qu'on vous a placé le bâton entre les pattes. »

Le père Zacharie voulait répliquer, mais, au fond, il était un peu vexé. Le diacre triomphait d'avoir réussi à tourmenter le paisible père Benefactoff ; mais son triomphe ne fut pas de longue durée.

A peine avait-il achevé sa dernière phrase, qu'il sentit le regard de l'archiprêtre s'attacher sur lui, puis ce dernier, sans paraître remarquer la confusion du diacre, se tournant vers ses autres invités, leur dit, de la voix la plus calme :

— Les inscriptions que vous voyez n'ont pas été choisies par moi, mais par le secrétaire du consistoire, Athanase Ivanovitch. Il nous arriva un soir, en nous promenant ensemble, de passer devant un orfèvre ; et Athanase Ivanovitch me dit tout-à-coup :

« Venez, père Protopope, il me vient une idée : voici les devises qui conviennent à vos cannes ; à la vôtre d'abord : Le sceptre d'Aaron, etc. ; puis en voici une autre tout à fait appropriée au père Zacharie ; c'est celle que vous venez de lire. Quant à la tienne, père diacre... j'ai pensé à en parler aussi, comme tu me l'avais demandé, mais j'ai trouvé qu'il était préférable que tu ne t'en serves pas du tout, car cela ne convient pas à ton grade. »

Là-dessus, le père archiprêtre se dirigea tranquillement vers le coin où reposait la canne d'Achille, la prit et alla l'enfermer à double tour dans sa garde-robe.

Tel fut le plus grand différend qui exista entre les membres du clergé de Stargorod.

— « Ce fut le commencement de mes malheurs, dit le diacre ; ne pouvant supporter cela, je me mis en colère, et le père Protopope, avec sa diplomatie, commença à m'humilier encore plus, jusqu'à me rendre enragé. Je devins féroce, et lui, me conduisit comme un ours au bout d'un bâton, si bien que je finis par être tout à fait endiablé. »

On voit d'après ce récit les mesquineries qui se manifestèrent dans le caractère du père Saviély pendant sa vieillesse, et la légèreté d'esprit du diacre qui attirait sur lui le courroux de son supé-

rieur ; mais, de même que l'on dit que Moscou fut brûlé par une chandelle, de même, toute l'histoire de la paroisse de Stargorod est basée sur ce différend, qui fit ressortir certains défauts et certaines qualités de caractère de Saviély et d'Achille.

Le diacre connaissait cette histoire mieux que personne, mais il ne la racontait que lorsque son âme était oppressée, aux heures de trouble, de repentir ou d'angoisse, et voilà pourquoi, quand il en parlait, c'était souvent les larmes aux yeux, la voix entrecoupée, et parfois même avec des sanglots.

III

« Que me restait-il à faire alors ? disait, à travers ses larmes, Achille, tout bouleversé. Il me restait à tomber aux pieds du père Protopope et à lui dire : Père Protopope, croyez bien que je n'ai pas agi par méchanceté, mais par malice, et uniquement pour prouver au père Zacharie que, bien que n'ayant pas de logique, je n'en suis pas plus bête pour cela. » Mais l'orgueil me tourna la tête et me retint. J'étais dépité qu'il ait enfermé ma canne dans son armoire ; puis, pour comble de malheur, le professeur Varnavka Prepotensky arriva, juste à temps, pour tout gâter... Ah ! je suis déjà furieux contre moi-même, mais je vous assure que j'en veux encore bien plus au professeur Varnavka ! Je ne mourrai certainement pas sans avoir rossé ce fils de « prosvirnia » (*femme qui fait les hosties*) !

— Tu n'oseras pas faire une chose pareille ! interrompit le père Zacharie.

— Pourquoi pas ? Je ne me gênerai pas avec un athée, je vous prie de le croire !

— Tu ne le feras pas, quoiqu'il soit athée ; dans tous les cas, souviens-toi que Varnavka est fils de pope et, de plus, fonctionnaire et professeur.

— Et quand il serait professeur ? Oui, je ferai l'affaire de tous ces athées ; ce n'est pas peu de chose qu'un commandement de Dieu...

Ça se passera le plus simplement du monde : je lui tiendrai les mains derrière le dos, et le secouerai si fortement, qu'il ira bien vite se plaindre qu'un ecclésiastique l'a battu parce qu'il était athée. Bien entendu, personne ne le recevra ! Mais, mon Dieu, mon Dieu ! Quand je pense à tout ce qui s'est passé, je me

demande comment j'ai pu, jusqu'à ce jour, écouter un pareil vaurien, sans le mettre à la raison. Ah! vrai, comment ai-je pu être aussi faible ? N'ai-je pas battu Serge le diacre, pour son raisonnement sur la foudre ? Et n'ai-je pas tiré convenablement, devant tout le monde, les oreilles du commissaire Danilka, parce qu'il mangeait des œufs en pleine rue, ce carême dernier ? Tandis que, jusqu'à présent, j'ai tout pardonné à ce fils de « prosvirnia », alors que personne ne m'a plus offensé que ce Varnavka! Sans lui, ce conflit n'eût pas eu lieu. Le père Protopope se fût mis en colère à propos de ma discussion avec le père Zacharie, mais ce n'eût pas été de longue durée, si ce Varnavka, professeur de mathématiques à l'école du district, ne m'avait irrité et offensé : « Cette devise est joliment bête, » me dit-il, et, comme le père Saviély m'avait froissé, je me jetai avec avidité sur ce moyen de le piquer à mon tour, et demandai au professeur en quoi c'était si bête.

— Elle est bête, me répondit-il, parce que le fait qu'elle rappelle n'est pas authentique; et non-seulement, il n'est pas authentique, mais de plus il est invraisemblable. Qui donc a vu de ses propres yeux fleurir la verge d'Aaron ? Est-ce que le bois sec peut fleurir ? »

Je voulus l'arrêter sur-le-champ et lui dis :

« Pardon, tu ne devrais pas parler ainsi, Varnavka Vassiliévitch; Dieu a le pouvoir de changer les lois de la nature. » Puis, par là-dessus, arriva notre histoire, chez la femme du Directeur de l'enregistrement, Bizioukine. On nous avait servi toutes sortes de boissons, du vin des meileurs crus, rien que du haut... haut... Haut-Sauternes et... le diable emporte mes cendres! je me suis énivré. J'étais dans la fumée du vin et Varnavka me taquinait en faisant son savant : « Voyez-vous, me dit-il, on croyait autrefois que pendant le festin de Balthasar, le doigt de Dieu inscrivit sur les murs, en lettres de feu : *mane, thécel, phares*. Mais, à présent, il est prouvé que ce sont des bêtises; je puis vous en faire autant avec du phosphore. » Je poussai une exclamation d'horreur, et lui, continua de plus belle : « Oui, dit-il, il y a, dans tout cela, une foule de contradictions... » Et il allait, allait toujours, et me réfutait tout, tandis que moi je restais là à l'écouter... mais jugez un peu de l'effet de ce Haut-Margot! voilà que, moi aussi, je me mis à parler en libre-penseur!

« Eh bien, dis-je, si je ne connaissais pas la droiture du père Saviély, si je ne savais que, lorsqu'il se tient à l'autel, son sacrifice monte aussi droit vers Dieu que celui d'Abel et, si je n'étais décidé à ne pas être Caïn, je crois que je ferais comme lui, et que

le père Saviély y passerait ! » Comment se fait-il, comment donc se fait-il que j'aie prononcé son nom. à ce moment ? N'était-ce pas sot ? Alors cette Danka Nefalimka Bizioukine reprit : « Est-ce que vous comprenez seulement ce que vous dites ? Vous ne connaissez pas la valeur de Caïn ! Qu'était-ce donc que votre Abel ? Ce n'était qu'un petit mouton, un intrigant, à l'âme servile, tandis que Caïn était un homme fier, qui ne pouvait se faire à l'esclavage. Voici, continua-t-elle, comment le poète anglais Byron, le représente. » Et elle se mit à me le dépeindre.

Mais voilà que ce Haut-Margot me montait à la tête et, tout-à-coup, je sentis que je voulais être Caïn. Je sortis, me dirigeai vers la maison du protopope et, m'arrêtant sous ses fenêtres, les deux mains militairement sur la couture du pantalon, je criai :

« Je suis tsar ! je suis esclave ! je suis un ver de terre ! je suis un dieu ! »

Dieu ! Dieu ! c'est affreux de penser combien je fus impudent, scandaleux et enragé !

Le père protopope, entendant mes hurlements, sauta à bas de son lit, se mit à la fenêtre en chemise de nuit, et me cria d'une voix courroucée :

« Va te coucher, forcené Caïn ! »

Le croiriez-vous ? Je tremblai à ces mots, craignant d'être déjà réellement Caïn, car, pensez un peu ! je me préparais seulement à l'être et il l'avait déjà deviné !

Ah ! Dieu ! Je rentrai chez moi, ne sachant pas moi-même où j'allais ; toute mon audace m'avait abandonné, et depuis ce moment je m'afflige et gémis.

Pendant ce récit, le diacre devenait pensif, baissait la tête, et après quelques minutes, poussant un profond soupir, il reprenait d'une voix douce et triste :

« Mais les jours s'écoulent et la colère du père protopope ne passe pas. J'allai m'excuser près de lui, je m'accusai de tout et exprimai mon repentir : « Pardonnez-moi, lui dis-je, comme Dieu pardonne aux pécheurs ».

Mais, il ne me faisait qu'une seule réponse :

« Va. » « Où ? lui demandai-je, où voulez-vous que j'aille ? »

La directrice des postes, Timokhina, me donna un conseil :

« Allez au régiment, père diacre, me dit-elle ; là, les militaires vous aimeront. »

Çà, je le sais, que les militaires m'aimeraient, ne suis-je pas presque un guerrier moi-même ? mais, que ferais-je au régiment, je vous le demande ? Là-bas, au milieu de ces militaires, je

deviendrais tout à fait Caïn... Voyez-vous, je le sens bien, le père Saviély, seul, peut me maintenir dans la soumission et lui .. lui...

A ces mots, des larmes montaient à la gorge du diacre et il achevait en sanglotant :

« Et voilà qu'il a imaginé un tour odieux : de se taire ! J'ai beau lui parler, il se tait toujours... Pourquoi donc gardes-tu ce silence ? s'écria le diacre, recommençant tout-à-coup à pleurer, les bras tendus vers la maison de l'archiprêtre. Crois-tu donc qu'il est généreux d'agir ainsi ? Est-ce bien lorsque je viens te dire : père, bénis-moi, et qu'en baisant ta main, je sens que même cette main est froide pour moi ! Est-ce bien ? Le jour de la Trinité, avant les grandes antiennes, je lui dis, baigné de larmes : bénis-moi. » Mais il ne s'attendrit pas : « Sois béni, » dit-il.

Et, que me font, à moi, toutes ces formalités, si elles sont dépourvues de tendresse ! »

Ici, le diacre attendit des paroles de consolation et d'encouragement.

« Mérite ton pardon, fit remarquer le père Zacharie, mérite le bien et il te le donnera avec tendresse.

Comment faut-il le mériter, père Zacharie ?

— Par une conduite exemplaire.

— A quoi me sert une conduite exemplaire, quand il ne fait seulement pas attention à moi ? Crois-tu, père, que ce me soit agréable de le voir triste et souvent pensif à la table de communion. Mon Dieu ! me dis-je à moi-même, pourquoi est il si songeur ? C'est peut-être à cause de moi... Car, quoiqu'il ne se fâche pas, il renferme tout en lui-même... il m'aime... »

Le diacre se retourna brusquement et frappant de son poing la paume de sa main, continua :

— Ah ! fils de sacristain ! ça ne se passera pas ainsi ! Que je sois Caïn, au lieu de diacre, si je ne fais pas publiquement un mauvais parti à ce professeur Varnavka ! »

D'après ces menaces, le lecteur voit qu'un danger des plus sérieux grondait sur la tête du professeur Varuaoka Prepotensky ; plus Achille regrettait son paradis perdu et la bienveillance du père Saviély, plus le danger devenait menaçant.

Voici enfin que l'heure sonna où Varnavka devait expier son crime de la main d'Achille et la réunion de ces événements fut le commencement du grand drame de Stargorod, qui forme le sujet de notre histoire. Pour rendre ce drame plus compréhensible au lecteur, nous laisserons de côté les moyens et les détours

par lesquels Achille, à la manière d'un Peau-Rouge épie les mouvement de son ennemi, le professeur Varnavka et nous pénétrerons dans la vie intime du personnage principal — nous entrerons dans un monde inconnu et invisible pour tous, qui nous permettra d'étudier ce personnage sous toutes ces faces. Glissons-nous dans la propre maisonnette du père Touberosoff.

Peut-être en y séjournant, trouverons-nous moyen de jeter un coup d'œil dans l'âme de son propriétaire, comme on regarde, dans une ruche de verre, l'abeille construire ses merveilleux rayons, dont la cire sert à éclairer le visage de Dieu et le miel à adoucir l'homme.

Mais soyons prudents et discrets; chaussons de légères sandales afin que nos pas n'alarment pas le pensif et triste archiprêtre: plaçons sur notre tête le chapeau invisible des contes de fées, afin que nos prunelles curieuses ne soient pas troublées par le grave regard de l'honorable vieillard et ouvrons nos oreilles à tout ce qui nous parlera de lui.

IV

Un soir d'été, à Stargorod. Depuis longtemps déjà, le soleil a disparu. Le versant de la montagne, d'où s'élève la coupole élancée de la cathédrale, est éclairée par la lueur blanche de la lune, tandis que l'autre rive silencieuse est plongée dans une chaude obscurité.

Sur le pont suspendu, qui relie les deux parties la la ville, passent, de loin en loin, des ombres solitaires. Elles se hâtent : la nuit, dans la paisible cité, chacun regagne de bonne heure son nid ou ses foyers. La télègue de la poste se promène, sonnant ses clochettes et frappant le pavé, comme les touches d'un clavier, et de nouveau, tout meurt...

Des forêts lointaines, arrive une fraîcheur bienfaisante.

Dans les îles, qui divisent la Tourisse en deux bras, et dans lesquels bleuissent les champs, un certain Constantin Pizousky, ecclésiastique peu lettré, que tous appelaient « l'oncle Kotina » poussa ce cri :

« Molvocha ! où es-tu, Molvocha ? »

C'est le vieillard qui appelle un garçon pétulant, son fils d'adoption et ces cris sont entendus de la maison de l'archiprêtre, comme s'ils vibraient aux oreilles même de la « protopopitsa » (femme d'archiprêtre), assise près de la fenêtre.

Mais, voilà que du champ, s'élève un rire d'enfant; on entend un clapotis d'eau, le tapotement des petits pieds nus sur le pavé, les aboiements d'un chien folâtre et tout cela paraît si près, que la mère protopopitsa, toujours assise près de la fenêtre, sursaute et étend les bras.

Il lui semblait que l'enfant rieur allait venir tomber à ses pieds. Mais, regardant autour d'elle, la protopopitsa vit qu'elle s'était trompée et, quittant la fenêtre, alla au fond de la chambre allumer une bougie sur la commode, appela une fillette de douze ans et lui demanda :

— Ne sais-tu pas, Fiodlinka, où est allé notre père protopope ? »

— Il est allé chez l'ispravuik (commissaire de police du district) matouschka(petite mère), faire sa partie de dames.

— Ah ! il est chez l'ispravuik ! alors que Dieu le garde ! Nous allons toujours arranger son lit en l'attendant. »

Fiodlinka apporta de la pièce voisine deux oreillers, une couverture de laine jaune recouverte d'un drap et la mère protopopitsa prépara une robe de chambre de piqué blanc et un grand foulard ponceau. Un grand divan un peu dur, en bois de bouleau, servait de lit au père protopope; il était déjà préparé pour la nuit, la chemise de nuit étalée sur un fauteuil, au pied du divan, et par dessus le foulard ponceau. Puis la mère protopopitsa, aidée de Fiodlinka, approcha une lourde table de même bois, sur un pied massif, y mit une bougie, un verre d'eau, une soucoupe remplie de sucre en poudre et une sonnette. Tous ces soins prouvaient la touchante sollicitude que la protopopitsa avait pour son mari. Elle ne cessa de s'agiter que lorsque tout fut arrangé comme de coutume, éteignit la bougie et retourna s'asseoir, solitaire, près de la fenêtre, attendant l'archiprêtre.

En l'examinant attentivement, il était facile de voir qu'elle l'attendait avec impatience; voici pourquoi : Touberosoff, depuis longtemps songeur, devenait de plus en plus morose et cela tourmentait sa bonne compagne. Puis il se fatiguait beaucoup, allait à travers champs, dans les faubourgs de la ville, et célébrait des offices, pour obtenir la pluie pour les moissons.

Après le dîner, il sommeillait, allait faire un tour de promenade, ou, comme on vient de le voir, se rendait chez l'ispravnik, d'où, ce soir-là, il tardait tant à revenir.

La petite protopopitsa attendit encore une demi-heure, puis une heure, il ne revenait toujours pas. Un profond silence régnait partout. Mais, tout à coup, un chant agréable partit de la mon-

tagne. La mère protopopitsa tendit l'oreille; c'était la voix du diacre Achille, elle la reconnaissait de loin. Il descendait la montagne Batavine, en chantant :

Les cieux sont couverts
des ténèbres de la nuit ;
tous ferment les yeux
pour le repos.

Le diacre descendait toujours la montagne et, passant sur le pont, continua :

Soudain, à ma porte
frappa Cupidon,
qui m'interrompit
au milieu d'un songe agréable.

La protopopitsa écoutait avec plaisir le chant d'Achille, car elle l'aimait, parce qu'il aimait son mari et son chant lui était agréable. Elle rêvait, ne s'apercevant pas que le diacre longeait la rive et se rapprochait de plus en plus. Tout à coup, il se mit à déclamer sous sa fenêtre même :

Qui ose frapper là ?
Demandai-je à travers la porte.

La protopopitsa, rêveuse, poussa un cri étouffé : « Ah ! » et fit un bond sur sa chaise.

Le diacre, entendant cette exclamation, se tut et s'arrêta :

« Eh quoi ! Natalia Nicolaievna, vous ne reposez pas encore ? dit-il, et, se cramponnant à l'appui de la fenêtre, il s'élança sur la corniche, en criant :

« Et à vous paix ! »

— Quoi ? demanda la protopopitsa.

— Paix ! répéta le diacre, paix !

Achille agita sa main en l'air.

— Le père protopope... fin...

— Que dis-tu ? Quelle fin ? s'écria la protopopitsa, troublée tout à coup par ces paroles.

— Fin... pour moi, il y a une fin à tout... Dès maintenant, paix et bénédiction ! Quelle date avons-nous aujourdhui ? Aujourd'hui est le 4 juin ; vous devriez inscrire : « 4 juin ; paix et bénédiction, » car la paix est avec tous, et quant au professeur Varnavka, c'en est fait de lui !

— Qu'est-ce ce qui te prend ? Tu ne sens cependant pas le vin, et tu divagues.

— Je divague? Vous verrez bientôt si je divague. Aujourd'hui 4 juin, fête du bienheureux Mefodia Pesnochky ; il faut inscrire cela, car, à partir de ce jour, ça va commencer...

Le diacre se souleva encore sur ses coudes et, se penchant jusqu'à mi-corps dans la chambre, murmura :

— Vous ne savez donc pas ce qu'a fait le professeur Varnavka ?

— Non, ami, je n'ai rien entendu dire ; qu'a-t-il donc encore inventé, le vaurien ?

— Une chose effroyable ! il a fait bouillir un homme dans une marmite.

— Diacre, tu mens ! s'écria la protopopitsa.

— Non, vraiment ; il l'a fait bouillir.

— Tu mens certainement, — un homme ne peut pas entrer dans une marmite.

— Il l'a fait bouillir dans la cuve aux cendres, continua le diacre, ne prêtant aucune attention à ce qu'elle lui disait, et secouant la tête, il se mit à bredouiller encore plus vite :

« Ayez la bonté d'écouter l'histoire et comment elle est arrivée. Varnavka, bien entendu, a fait bouillir l'homme avec la permission des autorités, c'est-à-dire de l'ispravnik et du médecin, car c'était un noyé ; mais maintenant cet homme bouilli le tourmente, ainsi que sa mère, madame la prosvirnia (femme qui fait des hosties). J'ai tout appris et suis allé chez l'ispravnik le dire au père protopope, et le père protopope en a parlé à l'ispravnik... en français, et ce dernier a répondu qu'il enverrait un soldat pour mettre fin à tout cela ; mais je suis moi-même le soldat, et pas plus tard que demain, vous verrez, Votre Sainteté, honorée protopopitsa Natalia Nicolaievna, vous verrez comment le diacre Achille commencera à punir le professeur Varnavka qui blasphème, tourmente les vivants et torture les morts. Oui, aujourd'hui, 4 juin, fête du bienheureux Meofodia Pesnochky, notez bien cela... »

Ici, le torrent du beau discours d'Achille fut arrêté net, car, à ce moment, il lui sembla entendre de loin, dans la montagne la toux de l'archiprêtre.

— Bon ! voilà le père Saviély, s'écria-t-il, et, sautant à bas de son piédestal, il continua sa route.

La protopopitsa demeura à la fenêtre, plongée dans les ténèbres de l'ignorance, quant au mobile de la menace du diacre, dont le récit formait un véritable chaos dans sa tête.

Elle n'eut pas le loisir de méditer sur les discours décousus d'Achille, car elle venait d'entendre craquer les marches du per-

ron, et le père Saviély pénétra dans le vestibule, sa calotte sur la tête et à la main, cette même canne sur laquelle était gravé : Le sceptre d'Aaron, etc.

La protopopitsa se leva, alluma deux bougies, et à l'aide de ses deux yeux, regarda son mari qui entrait.

L'archiprêtre embrassa tranquillement sa femme sur le front, enleva sa soutane, mit sa robe de chambre blanche, noua le foulard ponceau autour de son cou, et s'assit à la fenêtre.

La protopopitsa oublia complètement ce que le diacre venait de lui dire quelques minutes auparavant, et ne fit aucune question à son mari. Elle l'invita à entrer dans une petite chambre rectangulaire, voisine, qui lui servait de chambre à coucher, et où était maintenant servie la collation du père Saviély.

Celui-ci se mit à table, mangea deux œufs à la coque, et après avoir prié, se prépara à prendre congé de sa femme.

La protopopitza, elle, ne soupait jamais ; elle s'asseyait à table, devant son mari, lui rendant quelques légers services, le débarrassant d'une chose, ou lui en passant une autre.

Ensuite, ils se levaient tous deux, allaient prier devant les icones, puis, spontanément, commençaient à se signer l'un l'autre.

Cette bénédiction mutuelle, avant le sommeil, s'accomplissait toujours simultanément, avec une telle vivacité et une telle adresse, qu'il semblait étonnant de voir leurs mains passer aussi rapidement l'une devant l'autre, sans se heurter ou s'enchevêtrer.

Cette cérémonie accomplie, les deux époux se souhaitaient une bonne nuit et s'embrassaient.

Le père protopope baisait sa petite femme au front, et elle l'embrassait sur le cœur ; puis, ils se séparaient. L'archiprêtre se retirait dans sa chambre, où il se couchait aussitôt.

Mais ce jour-là, contre son habitude, il se promena longtemps par la chambre, et alla fermer doucement la porte à clef.

— Père Saviély, tu ne parais pas d'humeur très joyeuse? demanda, à travers le mur, la protopopitsa, qui connaissait les plus petits détails du caractère de son mari.

— Mais si, amie, je suis très calme, répondit celui-ci.

— Veux-tu un foulard propre pour la nuit, père Saviély ? s'informa-t-elle, en s'élançant vers la porte.

— Un foulard? Mais tu m'en as donné un samedi !

— Samedi est déjà loin!... Ouvrez-moi, père Saviély! Quelle est cette nouvelle mode, de vous enfermer ainsi ? »

L'archiprêtre tourna silencieusement la clef dans la serrure et Natalia Nicolaievna lui apporta un foulard propre; après quoi,

profitant de l'occasion, elle dit de nouveau bonsoir à son mari, et ils recommencèrent à se signer de la manière la plus surprenante, pour qui n'a jamais été témoin d'une telle scène. Puis, ils se séparèrent. Cette fois la porte resta ouverte. Nous allons expliquer pourquoi le vieillard tenait tant à la fermer.

Le père protopope, ce soir-là, n'avait pas sommeil, et sentait qu'il s'endormirait avec peine ; une heure s'écoula, il se promenait toujours enveloppé de sa robe de chambre de piqué blanc, son foulard ponceau au cou. Il paraissait en proie à un combat intérieur. Avec une grande dignité de manières et de mouvements, il marchait à pas inégaux par la chambre, tantôt les précipitant, comme s'il voulait atteindre un but, tantôt les ralentissant ; puis, il s'arrêta brusquement et resta songeur. Après une autre heure de cette promenade, le père Saviély alla à une petite armoire rouge placée sur une commode, prit un agenda relié en grosse toile bleue, au dos de cuir de Russie jaune, le posa sur la table ovale, près du lit, alluma deux bougies économiques, et s'arrêta ; il lui semblait entendre sa femme remuer. Il ne se trompait pas.

— Tu vas lire, n'est-ce pas ? lui demanda à cet instant à travers le mur, d'une voix douce et soucieuse, Natalia Nicolaievna.

— Oui, amie Natacha, je vais lire un peu, répondit le père Touberosoff — et toi, fais-moi le plaisir de t'endormir.

— Je vais dormir, mon ami, répondit la protopopitsa.

— Oui, je t'en prie, dors... »

Et le père protopope, posant sur son fier nez romain de grandes lunettes d'argent, se mit à feuilleter lentement son livre bleu.

Il ne lisait pas, feuilletait seulement, ne s'arrêtant qu'aux pages écrites de sa main, qui faisaient revivre dans l'esprit du vieil archiprêtre tout un monde de souvenirs, auquel il aimait à revenir de temps en temps. Nous nous tiendrons donc silencieux et respectueux, entre le père Saviély et son passé et écouterons le murmure de ses lèvres de vieillard, à peine perceptible dans le silence profond de minuit.

N. LIESKOFF.

(Traduit par André Neviedomsky).

LES DÉCORATIONS FRANÇAISES

« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud ».

a dit le poète; et, dans le même sens, en retournant l'idée, on pourrait écrire :

« La vertu fait l'honneur, et non sa récompense ».

C'est le jugement sévère que porte la conscience de M. Tout-le-Monde, dans la question de l'utilité des distinctions honorifiques. Mais M. Un-Chacun, non moins intrigant qu'est solennel M. Tout-le-Monde, continue d'assiéger les antichambres ministérielles, pour obtenir le petit morceau rouge, à défaut vert, ou tout au moins violet, qui doit fleurir sa boutonnière. Autrefois, il y avait des saisons pour cette floraison ; aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, si le mois de janvier et de juillet tiennent encore leur avance avec les grandes promotions semestrielles, les inaugurations de toutes sortes, les grandes fêtes et les petites, les voyages du Président, des ministres ou de leurs délégués, donnent lieu à des distributions fréquentes, qui, si modestes qu'elles soient, font néanmoins un compte à la fin de l'année.

Vous tous donc, qui rêvez de l'étoile des braves et de sa couronne de chêne et de laurier, ou de l'étoile du maïs et de la vigne, ou de l'humble palme violette, si dure à obtenir pour le personnel de l'enseignement, en vue de qui elle fut créée, si facile pour le simple public, soyez patients, guettez l'occasion : elle viendra.

Et vous, esprits chagrins, qui croyez devoir aux mânes des Conventionnels d'affecter un dédain maussade pour ces hochets de la vanité, connaissez mieux ce qu'ont fait nos pères. Les récompenses civiques ne furent point ignorées d'eux. Ils en firent le plus large usage, à l'intérieur et à l'extérieur et s'ingénièrent à rendre honneur aux citoyens, comme aux armées qui avaient « bien mérité de la patrie ».

Le capitaine Maurice Bottet, dans une belle étude tout récemment parue (1), met admirablement en relief le lien qui rattache en particu-

(1) *Autour de la Légion d'honneur.* Précis anecdotique de l'histoire des récompenses militaires, en France. Paris, Flammarion, 26, rue Racine.

lier la Légion d'honneur à la conception révolutionnaire des récompenses. Il nous montre le rôle de Lucien, « le républicain de la famille », comme il le dit fort exactement, le premier protecteur de Béranger, dans la création du nouvel ordre et nous dite enfin ce fameux discours au corps législatif, dans la mémorable séance du 29 floréal an X, dont on semble n'avoir retenu que la phrase finale, d'ailleurs évocatrice de l'époque : « Nous avons semé des récompenses pour recueillir des vertus.

Nous ne voulons pas nous laisser solliciter par la tentation si pressante d'aller chercher, dans les travaux érudits des spécialistes comme M. le capitaine Bottet, les éléments d'une étude rétrospective passionnante. Nous voulons aujourd'hui nous cantonner dans l'exposé méthothique, pur et simple, des décorations françaises ou assimilées, actuellement décernées. Ainsi délimité, le champ est vaste encore et, quand nous l'aurons eu exploré, il restera toujours à glaner.

Les décorations décernées actuellement par le Gouvernement français sont, dans l'ordre où elles doivent être portées :

La Légion d'honneur, la Médaille militaire, les Médailles commémoratives, les Décorations universitaires, le Mérite agricole, les Médailles d'honneur, auxquelles il convient d'ajouter les ordres coloniaux des Protectorats français, conférés par décret du Président de la République.

I

La Légion d'honneur

La Légion d'honneur est, de toutes les décorations, la plus enviée peut-être, non seulement en France, mais encore à l'étranger. Son prestige est tel, qu'elle rend ceux qui en sont dignes, capables de tous les héroïsmes et de tous les dévouements et qu'il n'est pas de bassesses auxquelles ne soient prêts à descendre ceux qui, n'y ayant aucun titre, s'imaginent pouvoir l'obtenir par des moyens détournés.

La décoration consiste, d'après le décret du 22 messidor an XII, « en une étoile à cinq rayons doubles ».

Elle est, en effet, émaillée des deux côtés, a une face et un revers. Les rayons, appelés plus couramment croisillons, le terme de croix étant substitué à celui d'étoile dans la désignation habituelle, sont reliés entre eux par une couronne de chêne et de laurier, nouée au bas par un ruban. Depuis le décret d'octobre 1870, la couronne impériale a été remplacée à la bélière par une couronne de chêne et de laurier. La tête de la République, avec la légende : République Française, 1870, a été substituée au profil de Napoléon, sur le médaillon central, côté face, deux drapeaux tricolores, croisés à l'aigle, sur le revers.

Tel est le modèle de l'insigne de la Légion d'honneur, quel qu'en soit le grade. Les dimensions seules diffèrent.

La plaque, dont il semble n'exister, dans aucun document, de description exacte, serait, d'après le décret de 1870, une étoile à cinq rayons doubles, diamantée, tout argent, du diamètre de 90 millimètres, ayant, au centre, la tête de la République et en exergue : République Française, 1870, Honneur et Patrie.

Or, les cinq rayons ne sont pas doubles, au sens, du moins, où on l'entend pour la croix : la plaque n'a pas de revers. Ils sont doubles, en un autre sens, qui est celui-ci : ce que nous avons appelé les cinq croisillons de la Croix, sont ici bombés et diamantés, et réunis entre eux par de véritables rayons allongés et non diamantés, bordés de filets légers.

Hors la plaque et l'insigne de chevalier, qui sont en argent, toutes les croix sont en or.

Aujourd'hui, les bijoux sont donnés aux plus grands personnages, même aux souverains, dans la sévérité de leur type d'ordonnance. La plaque elle-même n'est plus conférée en diamants, comme sous la Monarchie. Le Tzar, le Roi d'Italie les ont reçus sous cette forme simple. Les joyaux sont offerts par souscriptions, plus ou moins privées : ainsi l'ont été la croix du général Duchesne, du colonel Marchand, et bien d'autres. Souvent ce seront les ouvriers d'une usine, les employés d'une administration qui offriront ce souvenir de sa promotion à leur chef. L'Etat y a renoncé pour lui.

Pour être admis dans la Légion d'honneur, en temps de paix, il faut avoir exercé pendant vingt ans, avec distinction, des fonctions civiles ou militaires. Et cependant nous remarquons parmi les hauts dignitaires, MM. Berthelot, Paul Dubois, Guillaume, Gaston Boissier, Sully-Prudhomme, Massenet, Mercié, des industriels, des financiers, des négociants...

C'est ici que s'ouvre le chapitre des services exceptionnels, éclatants dans les noms cités, qui a donné lieu à tant de protestations.

La loi du 16 avril 1895 y a porté remède, dans une certaine mesure, en exigeant pour l'appréciation des services exceptionnels, l'avis du Conseil de l'Ordre. En fait, si le jugement à porter sur les services exceptionnels rendus au pays, soulève des questions de personnes délicates, qui le rendent souvent suspect aux esprits mal disposés, ne pensez-vous pas que l'estimation de la distinction, avec laquelle ont été exercées pendant vingt ans les fonctions civiles et militaires, pourrait aussi prêter à caution. Mais l'humanité est ainsi faite, que la durée lui en impose. Elle ne répète pas, après Alceste : « Le temps ne fait rien à l'affaire ». Ne lui dites pas que ce Monsieur n'a été qu'un sot. Elle vous répondra : C'est vrai ; mais il l'a été pendant vingt ans ! Avouons que c'est quelque chose.

Il faut débuter par le grade de chevalier, et quatre ans de ce grade pour devenir officier, deux ans dans ce dernier grade, trois ans dans celui de commandeur, cinq ans dans celui de grand-officier pour avancer. Ces conditions ne lient pas les étrangers, qui, d'ailleurs, sont

admis, mais non reçus dans la Légion. Il ne semble pas utile de reproduire ici les règles relatives au port de la décoration qui sont connues de tous. On ne se doute pas des difficultés auxquelles donne lieu la fixation du contingent normal et de la réserve établie par la loi du 28 janvier 1897. La première application qui fut faite de cette dernière par la loi du 10 avril suivant, créa une véritable confusion, dont le tableau fait par M. Vallé, dans l'exposé des motifs du projet de loi sur les récompenses nationales, déposé à la Chambre le 17 décembre 1903, est très suggestif. On a tenté de remettre de l'ordre dans ce chaos. Le contingent normal a été arrêté, en chiffres ronds, à 18 Grands-Croix, 45 Grands-Officiers, 230 Commandeurs, 1.700 Officiers, 1.200 Chevaliers.

La réserve sera de : 5 Grands-Croix, 20 Grands-Officiers, 80 Commandeurs, 700 Officiers, 3.000 Chevaliers.

La réserve en question est destinée à pourvoir : 1° à l'exécution des lois attribuant des décorations sans traitement à la réserve des armées de terre et de mer, à l'armée territoriale, aux corps militaires des douaniers et chasseurs forestiers. — Il faut ajouter aujourd'hui les sapeurs-pompiers.

2° A fournir les croix attribuées à l'ordre civil, dans des circonstances exceptionnelles, déterminées chaque fois par des lois spéciales.

L'exemple le plus récent de ce dernier cas est le vote de la loi attribuant un certain nombre de croix aux membres de l'enseignement primaire, à l'occasion de la fête de l'Ecole laïque, organisée au Trocadéro le 19 juin par la Ligue de l'Enseignement.

II

La Médaille militaire

La médaille militaire, créée le 22 janvier 1852, est destinée aux soldats et sous-officiers ou assimilés des Armées de terre et de mer, 1° rengagés après un congé ou ayant fait quatre campagnes ; 2° dont les noms auront été cités à l'ordre du jour de l'armée ; 3° qui auront reçu une ou plusieurs blessures devant l'ennemi ou en service commandé ; 4° qui se seront signalés par un acte de courage ou de dévouement.

Elle est en argent et du diamètre de 28 milimètres. Elle porte, d'un côté, la tête de la République, remplaçant celle de l'empereur Napoléon III, avec, en exergue : République Française, 1870 — ; au revers, qui n'a pas été changé, les mots : Valeur et Discipline.

A l'aigle, qui la rattachait à la bélière, a été substitué un trophée militaire d'un heureux dessin.

Le comte d'Hérisson raconte, dans ses *Souvenirs d'un officier d'ordonnance*, comment il fut inopinément chargé par le général Schmidt,

chef d'état-major du Gouverneur de Paris, dont il était lui-même officier d'ordonnance, de choisir le type de la médaille modifiée, au 4 septembre. « Tenez, d'Hérisson, vous êtes seul à porter la médaille ici. A vous l'honneur. Choisissez ! » Le capitaine Bottet, qui a, fort à propos, rappelé l'anecdote, dans son *Précis anecdotique de l'histoire des récompenses militaires en France*, y voit, avec juste raison, un hommage délicat rendu à la médaille elle-même.

C'est que cette récompense du soldat est non moins enviée des chefs à qui elle ne peut être attribuée que sous des conditions difficiles. Il faut avoir commandé en chef devant l'ennemi. Peuvent aussi l'obtenir, les généraux ayant rempli les fonctions de ministre ou exercé un commandement en chef, les commandants de corps d'armée, ayant exercé leurs fonctions pendant deux périodes triennales, ayant siégé au Conseil supérieur de la Guerre et obtenu la grand-croix de la Légion d'honneur.

La médaille militaire, suspendue à un ruban jaune liseré vert, se porte sur le côté gauche de la poitrine, immédiatement aprés la Légion d'honneur, en allant de droite à gauche.

Les Médailles commémoratives

Voici la liste de ces médailles :

Médaille de Crimée, médaille de la Baltique, créées par la reine Victoria, après la guerre contre la Russie de 1854-1855, dont le port a été autorisé par décret du 26 avril 1856 ;

Médaille de Ste-Hélène, créée par Napoléon III, le 27 août 1857, pour tous les militaires des armées de terre et de mer ayant combattu sous les drapeaux de la France de 1792 à 1815 et dont le dernier titulaire, Louis-Victor Baillot, est décédé le 3 février 1898, à Carisey (Yonne), âgé de 105 ans;

Médaille d'Italie, du 11 août 1859 ;

Médaille de Chine, de l'expédition de 1860, du 23 janvier 1861, avec le nom de Pékin, en caractères chinois, tissés en bleu dans le ruban jaune ;

Médaille du Mexique, du 29 août 1863 ;

Médaille de Mentana, instituée en 1867 par le pape Pie IX, autorisée par décret du 3 mars 1868, et qui ressemble à une croix ;

Médaille du Tonkin (loi du 6 septembre 1885), dont le ruban est moitié vert, moitié jaune, par petites raies verticales;

Première médaille de Madagascar, du même modèle à peu près, dont le ruban est moitié vert, moitié bleu, par petites raies horizontales (loi du 31 juillet 1886) ;

Médaille du Dahomey (loi du 24 novembre 1892) dont le ruban, divisé comme celui du Tonkin, est noir et jonquille ;

Médaille coloniale (loi du 26 juillet 1893), avec ses nombreuses barrettes portant le nom des diverses campagnes coloniales, dont les

plus célèbres sont celles de la mission Marchand, en or, — de l'Atlantique à la Mer Rouge, — et de la Mission saharienne (Foureau-Lamy);

2° Médaille de Madagascar (loi du 15 janvier 1896) suspendue au même ruban que la première, mais dont le modèle est du maître Roty, l'une des plus jolies qui soient, avec son élégante palme-barrette (1).

Enfin, la dernière en date, est une belle création également du médailleur Lemaire ; c'est la médaille de Chine (2) (1900).

Ces deux dernières médailles sont de véritables œuvres d'art, dont les auteurs se sont réservé, en dehors de la fourniture au Gouvernement, la propriété qu'ils ont ensuite cédée à un éditeur. Nous en trouverons d'autres dans le même cas par la suite.

Les Décorations universitaires

Ces décorations sont de deux sortes :

Les palmes universitaires, instituées le 17 mars 1808, en même temps qu'était organisée l'Université.

La Médaille des Instituteurs, créée le 15 juin 1818 et modifiée le 18 janvier 1893.

La première comprend : les palmes d'Académie et les palmes de l'Instruction publique, qu'on ne peut obtenir avant cinq ans du grade précédent.

En 1901 encore, parurent deux décrets, limitant le nombre des promotions. Il en paraîtra d'autres. Quant à la Médaille des Instituteurs ; elle ne se porte qu'en argent, suspendue à un ruban violet, liseré jaune, et ne s'obtiennent en argent, qu'après l'avoir reçue en bronze quelques années avant, précédée déjà de la mention honorable.

Amis de l'instituteur, heureux de rendre hommage à ce serviteur éminent, quoique modeste, de la patrie, rappelez-vous ce ruban violet liseré de jaune : c'est la légion d'honneur professionnelle de cet homme de bien, celle qu'il ne partage avec personne.

Le Mérite agricole

C'est la création de M. Méline, le père de l'Agriculture, comme l'ont souvent appelé par ironie ses adversaires libre-échangistes ; c'est l'ordre du Poireau, comme l'a baptisé irrévérencieusement la foule. Ce n'en est pas moins une décoration fort enviée, depuis sa création, qui remonte au 7 juillet 1883. En est-il besoin d'autre preuve que celle-ci : la création du grade de Commandeur, omis primitivement, à laquelle a dû se résoudre M. Jean Dupuy, le 3 août 1900.

La limitation primitive à 300 officiers et 2.000 chevaliers, a dû être

(1) Arthus Bertrand et Béranger, éditeurs à Paris.
(2) Arthus Bertrand et Béranger, éditeurs à Paris.

également reportée plus loin ; et le décret même de création du Commandeur, qui en fixe le contingent annuel à 30, inaugure la première exception, en en attribuant cent, à l'occasion de l'exposition.

Quinze années de pratique agricole ou de fonctions relatives à l'agriculture sont nécessaires pour être nommé chevalier, à moins de services exceptionnels, motivés et reconnus.....

Les médailles d'honneur

La plus ancienne est la *médaille de sauvetage* qui remonte à 1815 ; mais qui, devenue depuis la *médaille pour les actes de dévouement*, a été définitivement organisée par un décret de novembre 1901. Elle comporte :

La médaille d'or, suspendue à un ruban tricolore orné d'une rosette tricolore 22 m/m ;

La médaille de vermeil, suspendue à un ruban orné d'une palme en or, mais sans rosette ;

La médaille d'argent de première classe, suspendue à un ruban orné d'une palme en argent ;

La médaille d'argent de deuxième classe, qui ne comporte pas la palme sur le ruban ;

Enfin la médaille de bronze, avec ruban seul.

C'est encore un chef-d'œuvre de Roty (1).

La seconde en date est la *médaille de Secours Mutuels*, créée en 1852, renouvelée depuis en 1898. Œuvre de Roty, également (2).

Elle comprend :

La médaille d'or, suspendue à un ruban noir, liseré bleu et jaune d'or.

La médaille d'argent, ruban noir, liseré bleu et blanc ;

La médaille de bronze, ruban noir, liseré bleu.

La *médaille des Postes et Télégraphes*, créée le 22 mars 1882, et qui comporte deux classes, argent et bronze, la première avec rosette.

La *médaille forestière* (1), du 15 mai 1883, sur le modèle de laquelle ont été créées les *médailles des Contributions* (2) *et des Douanes* (3) (1894), mais avec des bélières différentes, la première représentant des attributs de chasse ; la seconde, des attributs analogues mais avec une grenade, remplaçant au centre la tête de loup ; la troisième enfin, nous présente, sur un fond de pampre et de raisin, le grand livre, symbole du droit de percevoir l'impôt.

La *médaille des épidémies*, instituée le 31 mars 1885, modifiée depuis, appliquée à l'armée par arrêté ministériel du 27 avril 1892, comporte

(1) Arthus Bertrand et Béranger, éditeurs à Paris.

(2) Chobillon, éditeur à Paris.

(3) Lemaitre, éditeur à Paris.

des médailles d'or et de vermeil avec ruban et rosette, d'argent et de bronze, avec ruban seul.

La *médaille du Travail*, instituée le 16 juillet 1886, pour le Commerce et l'Industrie, étendue le 28 mars 1888 à la Guerre, le 17 juin 1890 à l'Agriculture, le 8 septembre 1894 à la Marine, après quelques fluctuations, ne comporte plus que la médaille d'argent avec ruban tricolore à raies horizontales.

La *médaille des Travaux Publics*, créée en 1897, œuvre de Naudé, prix de Rome (1).

La *médaille Pénitentiaire*, pour les serviteurs de l'État, dans les prisons de la Métropole et des Colonies ;

La *médaille de l'Exposition de 1900*, créée en 1899, pour les ouvriers qui l'ont édifiée ;

La *médaille des Sapeurs-Pompiers*, de Roty (2), créée par la loi du 16 février 1900. Elle est en argent, suspendue à un ruban à rayures, où le tricolore est accompagné de jaune.

La *médaille des Agents de la police municipale et rurale*, de Coudray (3), belle œuvre encore et qui fait honneur à l'école contemporaine des Médailleurs français. Elle est en argent avec une palme formant bélière et suspendue à un ruban tricolore double : une raie bleue, entre deux raies blanches, la séparant des deux raies rouges.

Les limites de cet article ne nous permettent pas de nous étendre sur les Ordres Coloniaux, conférés par décret du Président de la République. Ce sont :

Le Dragon d'Annam et l'Ordre Royal du Cambodge qui comportent, comme la Légion : Grand-Croix, Grand-Officier, Commandeur, Officier et Chevalier ;

L'Étoile noire du Bénin, dans lequel le Grand-Officier est remplacé par un Commandeur avec plaque ;

L'Étoile d'Anjouan et le Nichan-el-Anouar, du Tadjourah, dont le Grand-Officier porte une plaque seulement, sans la Croix d'Officier.

Le Nichan Iftikhar est conféré par le Bey de Tunis, sur la proposition du premier ministre pour les sujets Tunisiens, du Résident Général de France, dans tous les autres cas.

Nous avons dû abréger beaucoup cette étude sur un sujet qui prête à tant de développements. Nous aurions voulu y faire entrer à la fois plus de renseignements pratiques et plus de traits anecdotiques piquants.

Bien des lecteurs seront déçus de ne point trouver ici de Conseils sur l'art de se faire décorer. Les désagréments éprouvés par les clients

(1) Arthus Bertrand et Béranger, éditeurs à Paris.
(2) Arthus Bertrand et Béranger, éditeurs à Paris.
(3) Arthus Bertrand et Béranger, éditeurs à Paris.

de la Ratazzi et de la Limousin, les révélations désobligeantes auxquelles donnent lieu des affaires comme le procès de Vitanval en 1901, les émotions soulevées par les enquêteurs de l'affaire des Chartreux : rien ne découragera les ambitieux de l'insigne de l'honneur.

Il faut donc que je me résigne à les mettre sur la voie : qu'ils ouvrent le *Journal Officiel* du 2 juin dernier, aux pages 3270 et suivantes. J'en extrais ce petit morceau (deuxième colonne de la page 3271) : « Corps de santé. Rousselot-Bénaud, médecin-major de 1re classe au 5e régiment d'Infanterie coloniale ; 22 ans de service, 10 campagnes. Chevalier du 2 janvier 1898. En 1902, en pleine épidémie de fièvre jaune, à la Côte d'Ivoire, a fait preuve d'un dévouement sans bornes et d'un absolu mépris de la mort, se multipliant sans cesse aussi bien pour soigner les malades que pour prendre les mesures prophylactiques nécessaires grâce auxquelles le fléau a pu être limité au seul centre de Grand-Bassam. Bien qu'arrivé au terme de son séjour réglementaire, a refusé de rentrer en France à cause de la pénurie du personnel médical, et ayant été atteint de fièvre rémittente bilieuse grave, s'est traîné à plusieurs reprises de son lit au chevet des malades, faisant l'admiration de tous. »

Lucien BÉRANGER,
Secrétaire de la Chambre syndicale des Fabricants d'ordres.

LES DÉSARMÉS

(Fin)

La leçon était terminée, Madame Coutte introduisit le visiteur auprès de M. Cavenel, qui poussa une exclamation joyeuse.

Roger dut commencer par essuyer d'affectueux reproches pour sa longue éclipse.

— Etes-vous heureux au moins? demanda M. Cavenel, lorsqu'il eut déchargé son cœur, et, Roger ayant secoué tristement la tête, il cita ce vers d'Euripide : « Nous sommes vainement agités par des mensonges. »

— Voyez-vous toujours la famille Vaucel ? dit Roger, abordant le sujet qui l'amenait.

— Oui, répondit M. Cavenel, bien que mon vieil ami ne soit plus là et il donna quelques détails sur l'état de santé de M. Vaucel, qu'on avait dû mettre dans un asile, sur la position et les ressources actuelles de Germaine et de sa mère.

— Et mon fils ? mon petit Louis ? Comment va-t-il ? questionna Roger.

— *Quid puer Ascanius ?* traduisit en souriant l'ancien directeur de l'institution Cavenel... Il est superbe... Toutes nos dames en raffollent.

— Mon cher Monsieur Cavenel, j'ai recours encore une fois à vos bons offices. Je me suis découvert des entrailles de père et je voudrais obtenir par votre intercession de voir quelquefois mon fils... sur un terrain neutre, chez vous, par exemple... ou ailleurs...

M. Cavenel fit des objections. Il craignait un refus de Madame Vaucel, toujours très-irritée, disait-il, mais Roger insista.

— Après tout, dit-il, je l'ai reconnu, cet enfant... Il porte mon nom... Je pourrais exiger...

M. Cavenel finit par accepter cette négociation, tout en annonçant qu'il allait encore à un échec, comme dans ses précédentes ambassades.

Les dames Vaucel avaient quitté leur ancien appartement. Elles

habitaient depuis quelques semaines rue des Dames. En revenant de donner ses répétitions à l'institution Raymond Lulle, M. Cavenel passa chez elles et leur raconta la visite de Roger.

Germaine voulait répondre par un refus à sa demande.

— Puisqu'il parle de ses droits, disait-elle, qu'il les fasse valoir... Nous verrons s'il en aura l'audace... Mais Madame Vaucel montra des dispositions conciliantes. Elle fit remarquer que la femme de Roger ne le gênerait, ni ne l'empêcherait probablement pour revendiquer la possession de son fils. Celle-ci avait assez montré qu'elle était affranchie des préjugés ordinaires. En bonne politique, elle devrait du reste préférer que la question de l'enfant fût réglée ainsi. En séparant Louis de sa mère, on écartait les dernières craintes qu'elle pourrait garder d'une occasion de retour de Roger à Germaine.

Tel fut le raisonnement de Madame Vaucel, mais elle ne disait pas toute sa pensée. Tandis que Germaine blessée dans son amour, avait conservé un violent ressentiment contre Roger, sa mère avait reporté toute sa rancune sur Gisèle Schlestadt.

De loin en loin par un ami qui connaissait un ami des Schlestadt, il était arrivé à Madame Vaucel quelques renseignements sur le jeune ménage. Elle savait que Roger n'avait pas trouvé la position brillante, ni la vie facile qu'il espérait. Ce qu'on lui avait dit du caractère de Gisèle lui permettait aussi de conjecturer que l'intérieur des époux était troublé par de fréquentes brouilleries.

D'un autre côté, elle ne pouvait croire que l'amour de Roger pour Germaine fut tout à fait éteint et ne dût se rallumer un jour. L'enfant était un lien qui subsistait entre eux. Qui sait quelles revanches l'avenir pouvait lui réserver ?

Le mariage ne paraissait pas une barrière infranchissable. Partout, Madame Vaucel entendait parler de divorce. Une nièce de Madame Le Nud et le frère de Madame Poulle-Legrand venaient de divorcer. Les chroniques judiciaires des journaux prouvaient que cette pratique entrait de plus en plus dans nos mœurs. Il n'était pas jusqu'à l'almanach Hachette qui ne vint autoriser les espérances de Madame Vaucel par des vignettes indiquant à l'aide de figures d'une échelle ascendante le nombre croissant des unions dissoutes en France.

Madame Vaucel avait de la religion et s'approchait des sacrements aux grandes fêtes ; mais l'autorité du confesseur a suivi le train du siècle. Elle s'est affaiblie comme tous les pouvoirs et ne connaît plus les durs reproches ni la rigueur du ferme propos qui assuraient à la confession une force répri-

mante. Pour quelques femmes, elle est peut-être encore une défense contre l'adultère à cause de l'embarras qu'elles éprouveraient à s'en accuser ; mais il leur en coûte peu d'avouer qu'elles ont été colères, vindicatives, qu'elles ont eu de la haine contre leur prochain, et qu'elles lui ont voulu du mal. Ainsi Madame Vaucel ne se faisait pas scrupule de détester de toute la force de son âme la femme de Roger et de souhaiter ce que sa foi aurait dû réprouver : le divorce de Gisèle et le mariage de sa fille avec un divorcé. Les défenses de l'Église comptaient peu pour son ardente passion de donner un père à Louis et un mari à sa fille. La souveraineté de ce but aurait tout justifié pour elle.

Madame Devillers était morte quelques mois après le mariage de Roger. Le seul obstacle désormais était sa femme. Il suffirait d'une rencontre avec Germaine toujours aussi belle, épanouie dans la splendeur de ses vingt-six ans, pour faire renaître l'ancien amour.

Le passé, l'enfant, les torts mêmes de Roger paraissaient à Madame Vaucel constituer en faveur de sa fille un titre sacré, qui devait primer tous les autres. Il lui semblait que les forces impondérables de la bonne cause étaient de son côté, que la sainteté des droits et la piété des souvenirs qui avaient autrefois fait triompher d'elle la mère de Roger, pouvaient à présent assurer à Germaine la victoire sur l'usurpatrice. Madame Vaucel ne gardait pas de rancune à la mémoire de Madame Devillers. Persuadée que, dans l'autre vie, Madame Devillers, mieux éclairée, savait maintenant que le bonheur de son fils dépendait de son mariage avec Germaine, elle l'avait mise de son parti et la mêlait parfois à ses prières.

Telle était la psychologie de Madame Vaucel et peut-être d'obscurs sentiments nous échappent-ils. Qui pourra dire la mystérieuse complexité de ceux qui se cachent au fond du cœur des mères pour l'homme qui aime leur fille et en est aimé ?

La jalousie qu'inspire ce rival, apparu tout à coup pour leur dérober l'affection de leur enfant, s'accompagne parfois d'une émotion plus douce, mais plus confuse, participant un peu du trouble de la fiancée. Des femmes se prennent de goût pour les amoureux des romans de cabinet de lecture ; comment se défendraient-elles d'un tendre intérêt pour le héros du roman de leur fille ?

La pensée de Madame Vaucel était restée plus fidèle à Roger que celle de Germaine.

Il fut convenu avec M. Cavenel que Louis serait conduit au square des Batignolles par Madame Sergent, le surlendemain, qui était un dimanche, et qu'on aviserait ensuite aux moyens de permettre à son père de le voir à jours fixes.

Madame Vaucel, prétextant la crainte d'un enlèvement, décida d'accompagner la femme de ménage, mais, quand elle aperçut Roger, elle resta à quelque distance, laissant Madame Sergent et Louis aller vers le jeune homme.

Roger, très ému, embrassa l'enfant et Madame Vaucel crut remarquer qu'il avait lës yeux humides. L'observation lui fut confirmée, après l'entrevue, par Madame Sergent.

— Sais-tu qui je suis ? demanda Roger.

— Oui, tu es papa, dit Louis, à qui Madame Sergent avait cru devoir faire la leçon, tu es méchant et maman a pleuré ; mais je t'aime tout de même, puisque tu es mon papa.

— Tu m'aimeras tout de même ? répéta Roger.

— Et tu m'achèteras un beau dada, stipula l'enfant, rendu à ses propres inspirations.

Roger fit le tour du square en donnant la main à Louis, l'éleva dans ses bras pour lui faire traverser la petite rivière, se laissa conduire jusqu'à la plate forme, d'où ils regardèrent les trains passer, au débouché du tunnel.

Madame Sergent et Madame Vaucel suivaient par échelons. Cette dernière jugea qu'il ne fallait pas laisser le père se rassasier de son fils et, à la rentrée de Roger dans le square, elle s'approcha de lui, fit un salut glacial et hautain.

— Viens, dit-elle, en reprenant la main du petit garçon ; il est temps de rentrer...

Puis, s'adressant à Roger :

— Monsieur, ajouta-t-elle, vous avez demandé à voir votre enfant. Vous plaît-il que Madame Sergent vous le ramène ici le mois prochain ? Nous pourrons prendre jour, si vous voulez, par l'intermédiaire de M. Cavenel...

— Dans un mois, s'écria Roger, pourquoi si tard ?

— Nous réglerons la date, si vous voulez, avec M. Cavenel....

Roger n'osa pas insister. Il embrassa le petit garçon et s'éloigna, non sans se retourner plusieurs fois encore pour apercevoir le béret bleu et le grand col de Louis.

Il y eut une seconde entrevue quinze jours après, avec le même cérémonial.

La troisième eut lieu chez M. Cavenel, à cause du mauvais temps. Madame Vaucel resta dans la salle à manger et laissa

Roger en tête à tête avec Louis, dans le cabinet, où il lui montra un album d'images d'Épinal, qu'il lui avait apporté.

A la quatrième rencontre, ce fut Germaine qui accompagna Madame Sergent. Sa vue causa à Roger une vive impression. Il la salua de loin.

Germaine suivit comme sa mère, à quelque distance, Roger et Louis, dans leur promenade à travers le square. Quand elle jugea que les épanchements paternels avaient assez duré, elle appela : « Madame Sergent ! » et Madame Sergent s'étant retournée, elle lui fit signe qu'il était temps de rompre l'entretien, mais Roger, tout à coup, s'approcha d'elle et, la regardant de ses beaux yeux implorants, lui dit : — Germaine, je suis bien malheureux !

Il exagérait, mais ce mot était le seul convenable dans la circonstance.

— Germaine, je vous en supplie, reprit-il, accompagnez Louis quelquefois encore... Et, voyant le pli méprisant de ses lèvres, il ajouta : — Je ne vous parlerai pas, puisque vous ne le permettez pas, mais que je puisse encore vous regarder de loin comme aujourd'hui !...

— J'ai été forcée de venir, dit froidement Germaine, parce que ma mère est auprès de mon père malade.

— Ah ! si vous saviez ce que j'ai souffert !

— Viens, Louis, dit Germaine en entraînant l'enfant.

M. Vaucel, auprès de qui sa femme avait en effet été appelée, mourut quelques jours plus tard. Ce fut un assez curieux contraste quand le corbillard de dernière classe, qui portait la dépouille du vieux diplomate, s'arrêta au Père-Lachaise, devant la somptueuse chapelle funéraire, au fronton de laquelle se lisait, entre deux sabliers sculptés, l'inscription : « Famille Pintereau ». C'était le seul immeuble qui fut demeuré à M. Vaucel. Sauf sa bière de modeste sapin, il n'y paraissait plus de ses infortunes, et il était, pour l'éternité, aussi bien logé que ses voisins de caveau : le général Pintereau et le Pintereau du dictionnaire.

Roger, qui avait fait prendre tous les jours des nouvelles, rue des Dames, par un des garçons de bureau de la maison Angelhaken et Sperber, ne crut pas devoir assister à l'enterrement ; mais il envoya une très belle croix en fleurs naturelles, avec une carte sur laquelle il avait écrit : « Louis à son grand'père ». En ce moment, il avait quelque argent liquide. Il venait de vendre la maison de Cambrune.

Ce fut Germaine qui amena Louis à Roger, à l'entrevue suivante. Madame Vaucel, abîmée dans sa douleur, ne sortait pas.

Ses vêtements de deuil donnaient plus d'éclat encore aux yeux noirs de Germaine et des reflets plus doux à ses cheveux blonds ruisselants sous le chapeau de crêpe. Roger s'avança vers elle :

— Germaine, s'écria-t-il, laissez-moi vous dire à quelle fatalité j'ai obéi... Il inventa une histoire à propos de l'affaire du *Tirailleur,* raconta qu'il avait été rendu responsable des dettes du journal, qu'il avait été contraint à son mariage avec la fille de Schlestadt, que sa mère était ruinée sans cela, qu'il s'était sacrifié pour elle, qu'il était une victime de son amour filial. Germaine ne comprit pas grand'chose à cette explication embrouillée à dessein et faite par phrases entrecoupées ; mais elle y trouva un soulagement à son orgueil blessé. Près de la grotte, en un coin désert du jardin, Roger s'empara de la main de Germaine, et, d'un mouvement rapide, la porta à ses lèvres : — Germaine, Germaine, je t'aime, murmura-t-il de sa voix pénétrante et chaude.

Louis, qui marchait à côté de son père, avait remarqué le geste :

— Papa, dit-il, tu es raccommodé avec maman belle ?

C'est ainsi qu'il désignait sa mère, pour la distinguer de sa grand'mère, qu'il appelait maman et il avait trouvé cette expression tout seul, comme si déjà il eut été sensible à la beauté de Germaine.

— Demande-lui de ne plus être fâchée, dit Roger à l'enfant qui répéta : — Maman belle, il ne faut plus être fâchée parce que Louis aime bien papa...

Le temps était pluvieux et M. Cavenel était allé passer quelques jours à Dormelles, auprès de Vincente. Une entrevue eut lieu rue des Dames, chez Madame Vaucel. Germaine n'y assista pas. Madame Vaucel, sans quitter sa mine glacée, dit à Roger, au moment où il prenait congé : — Puisque M. Cavenel est absent, vous pourrez revenir ici quand vous voudrez voir Louis... Ayez soin seulement de nous prévenir.

Roger annonçait par lettre ses visites vingt-quatre heures d'avance ; mais un jour, qu'il passait sur la place Clichy, il céda à la tentation de monter embrasser son fils. Madame Vaucel ne lui en fit pas de reproche et il se crut autorisé à venir désormais sans avoir besoin d'avertir.

Une après-midi de dimanche, Germaine était restée seule dans l'appartement, pour finir un corsage auquel elle travaillait, pendant que Madame Vaucel promenait Louis au Parc-Monceau. Roger arriva. Germaine qui était allée lui ouvrir la porte recula en

l'apercevant et dit qu'elle ne pouvait le recevoir, que sa mère et Louis n'étaient pas là ; mais Roger avait retrouvé dans les yeux de la jeune fille le trouble d'autrefois et il l'attira dans ses bras.

Lorsque rentra Madame Vaucel, Roger était parti. Germaine se borna à raconter à sa mère qu'il était venu et celle-ci ne fit aucune question.

Peu de jours après, lorsque Roger retourna voir Louis, la froideur de Germaine n'était plus qu'un masque et la physionomie plein nord de Madame Vaucel s'était adoucie. Au lieu de se retirer, comme d'habitude, dans une pièce voisine, pendant l'entrevue entre le père et le fils, les deux femmes restèrent et échangèrent même quelques mots avec Roger.

Après cinq ou six visites encore, Roger avait repris le ton d'affectueuse familiarité, du temps où il était le fiancé de Germaine. Il semblait que tout ce qui s'était passé depuis dix-huit mois fut aboli.

Désormais, il revint deux ou trois fois par semaine passer la soirée rue des Dames, et quand Madame Vaucel le voyait auprès de sa fille occupée à coudre où à broder, qui dessinait un cheval à Louis ou lui expliquait les images collées sur les vieux registres de M. Vaucel, il lui aurait fallu un effort pour secouer l'illusion que Roger n'était pas le mari de sa fille. Le seul bruit qui montât de la rue paisible était celui des boutiques qui fermaient leurs contrevents, car les fermetures mécaniques n'ont pas encore pénétré aux Batignolles et c'était un bruit très ancien, qui reportait l'imagination vers une petite ville de province lointaine. Sous l'abat-jour de soie blanche à fleurettes, œuvre de Germaine, Madame Vaucel contemplait une scène de bonheur intime.

A neuf heures, elle annonçait à Louis qu'il était temps d'aller se coucher.

— Encore une petite minute, réclamait l'enfant, qui sautait sur les jambes de son père pour y chercher un refuge.

Madame Vaucel faisait valoir d'habiles considérations pour le décider à se laisser déshabiller ; mais la persuasion n'y suffisait pas toujours et Roger était invité à déployer son autorité.

Lorsque la grand'mère était parvenue à l'emporter dans sa chambre où il couchait, Louis criait à plusieurs reprises du fond de son lit : — Bonsoir papa ! et il fallait lui répondre autant de fois qu'il le disait.

Quant au sommeil, avant de l'obtenir, il restait encore plusieurs formalités à accomplir. Madame Vaucel devait d'abord faire semblant de ne plus savoir où était Louis ; elle cherchait partout en

disant : — Mais où est-il donc ? Où peut-il être ? Tout à coup, il surgissait de dessous la couverture, où il cachait sa tête, en poussant un rugissement, et Madame Vaucel avec un geste de frayeur disait : — Oh ! mon Dieu ! un lion !...

Parfois, Louis exigeait que son père vint « faire la comédie des cygnes ». Roger relevait ses manches jusqu'au coude et, joignant ses doigts et son pouce allongés, projetait sur le mur l'ombre de deux cygnes qui se disputaient la possession d'un étang et finissaient par se battre. Enfin, Madame Vaucel se résignait au seul parti qu'elle eut à prendre. Elle tendait la main à Roger qu'elle laissait au salon avec Germaine et se mettait au lit. Alors Louis la voyant couchée elle aussi, s'endormait.

Madame Vaucel ne fermait les yeux que beaucoup plus tard, vers minuit, lorsqu'elle avait entendu la porte du palier se refermer sur Roger qui partait.

XXVI

Louis dit un jour tout bas à Madame Leflamangel, en levant son index pour recommander le silence : — Tu sais, faut pas le dire... Papa Roger est venu hier...

Madame Vaucel avait tenu secrètes, autant qu'elle avait pu, les visites de Roger.

Quand elle jugea que les soins qu'elle prenait pour les cacher devenaient inutiles, elle raconta à ses amis que Roger avait exigé de voir son fils et qu'il avait fallu céder sous la menace d'une revendication par voie judiciaire.

Elle s'était ouverte maintenant à Germaine des pensées longtemps couvées au fond de son cœur. Le divorce de Roger était le sujet habituel de conversation entre la mère et la fille. Rendue encore une fois à ses anciennes illusions, Madame Vaucel croyait déjà toucher au jour où elle pourrait annoncer à ses amies, dont les airs compatissants l'exaspéraient, cette nouvelle qui leur ferait pousser des exclamations : — Eh bien, Germaine se marie... — Germaine se marie ! avec qui ? — Mais avec Roger Devillers... Vous ne saviez pas qu'il avait divorcé ?

Dans ses premiers épanchements, Roger avait dit à Germaine la tristesse de son intimité, et, comme sa mère, elle s'imaginait qu'il était prêt à secouer le joug si pesant à ses épaules ; elle ne se rendait pas compte que ces confidences avaient précisément

pour effet d'en alléger le poids pour lui. Les plaintes qu'il versait dans le sein de Germaine soulageaient son cœur. Sa colère contre sa femme s'en allait en paroles et il s'en retournait chez lui, de la rue des Dames, d'un pas plus alerte.

Il supportait désormais d'une âme constante le ton rude et les allures brusques de Gisèle. Les torts qu'il avait envers elle lui paraissaient rétablir la balance à son profit et le défendaient de s'abandonner comme autrefois à la pitié sur lui-même. Il n'était plus repris que rarement par ses idées d'exil. La phrase de Schopenhauer avait perdu sa vertu évocatrice de représentations. Deux ou trois fois, sous l'impression d'une esclandre de Gisèle, il avait parlé à Germaine de partir avec elle et Louis, d'acheter des terres au Canada, avec ce qui lui restait de la succession de sa mère, d'abandonner pour jamais notre vieux monde rabougri : mais il n'en était plus question, quand il revenait le lendemain.

Ce fut comme une cure morale opérée à son insu par Germaine et dont l'épouse ressentit les heureux effets. Les bouderies de Roger étaient devenues moins longues. Il avait le caractère moins irritable et l'humeur moins changeante. Lui-même s'en apercevait. Il constatait que son intérieur lui était devenu plus supportable, depuis qu'il en avait un second où se refugier. La comparaison lui faisait apercevoir les agréments respectifs de l'un et de l'autre. Son logis légal avait du moins cet avantage qu'il appréciait, de contenir ses pantoufles et lorsqu'il y était tranquillement installé devant le feu, à lire une revue ou un journal du soir, il n'était pas obligé de le quitter, pour se replonger dans le froid et la nuit du dehors.

Bientôt, il put faire un parallèle entre les mauvaises humeurs de Germaine et celles de Gisèle. Ses soirées de la rue des Dames n'étaient pas toujours au beau fixe. Après s'être laissée reprendre un instant par quelque illusion, Germaine avait enfin jugé Roger. Elle avait compris qu'il était incapable d'une action volontaire et n'aurait pas plus de résolution pour fuir ou pour divorcer, qu'autrefois pour l'épouser.

Elle était irritée contre elle-même d'avoir été si longtemps aveugle sur l'incurable débilité de cette âme, d'avoir livré sa vie à cet homme, qui n'était que le jouet du hasard et des circonstances. Les scènes étaient fréquentes entre elle et sa mère. Elle accusait celle-ci d'être cause de tout. Elle lui reprochait de n'avoir pas su connaître Roger, de ne pas savoir le connaître encore. Elle raillait avec une sombre ironie la persistance, jamais découragée, de ses espoirs; puis la querelle déviait. Les récriminations de Ger-

maine remontaient plus loin dans le passé. Elle imputait à sa mère la ruine de la famille. C'était elle qui avait fait quitter à son père la carrière consulaire. C'était son ambition, impatiente des lenteurs de l'avancement ; c'était son amour de Paris et son ennui des résidences de l'Amérique du Sud qui l'avaient fait revenir en France. Il avait fallu chercher dans l'industrie de quoi subvenir à ses goûts de dépense et à ses besoins de luxe. Germaine frappait sa mère à l'endroit douloureux. Nos proches seuls ont cette cruelle sagacité de trouver toujours où la blessure nous fera le plus souffrir.

Roger, quand il était là, n'était pas épargné. Germaine le recevait parfois avec un air de froid mépris. La figure fermée, l'expression hostile, un pli de colère aux lèvres, elle se refusait à ses caresses. Brusquement, elle éclatait contre lui en paroles amères et c'étaient les mêmes mots que lui disait Gisèle : monstre, misérable et lâche...

Par une grâce du ciel, il n'arriva jamais que dans une même journée, Roger fut querellé à la fois dans ses deux intérieurs. Baissant le dos sous l'averse des injures de sa femme ou de sa maîtresse, il se comparait mentalement à cet homme de bonne composition, qui ayant à la fois la goutte et la pierre, louait Dieu quand sa goutte le travaillait que ce ne fut pas sa pierre et, lorsqu'il était repris de sa néphrétique, le bénissait encore de permettre que ses deux maladies ne le tourmentassent pas en même temps.

De longs mois passèrent ainsi, coupés de brouilles et de réconciliations, de périodes d'indifférence et de regains d'amour.

Gisèle avait eu un second enfant. Cette fois, c'était un garçon. Roger avait voulu en vain cacher l'événement à Germaine. Elle faisait espionner sa rivale et n'ignorait rien de ce qui la concernait.

Cette nouvelle la laissa insouciante. Elle n'espérait plus rien, n'attendait plus rien. Elle était lasse, profondément lasse. Un soir, elle mit Roger à la porte et lui défendit de revenir.

Joseph arriva à Paris quelques jours après cette rupture. Depuis la mort de son père, il s'était reconcilié avec sa mère et sa sœur. Il venait quelquefois les voir.

Germaine lui dit : — Trouve-moi une place n'importe où, à l'étranger... gouvernante, institutrice.... Qnand je devrais mettre un tablier blanc !... Tout ce qu'on voudra, pourvu que je m'en aille.... La vie que je mène ici m'est devenue odieuse. J'ai pris mon administration en horreur.

— Tu ferais mieux d'épouser Quétaud, répondit Joseph.

— Il voudrait encore de moi ?

— Oui.

— Mais, il ne sait pas....

— Si.... Je lui ai tout dit.

— Eh bien, parle lui... Je suis prête maintenant.

Quétaud vint le lendemain soir avec Joseph. Il était ému et bredouillait un peu, gêné par la solennité de l'heure. Sa redingote faisait des plis dans le dos et son pantalon bridait sur ses mollets en balustre.

Germaine se sentit pour lui de la sympathie; mais Madame Vaucel l'accueillit avec une hauteur marquée.

Joseph, après l'avoir introduit, prétexta une dépêche qu'il avait oubliée de faire partir, pour se retirer et laisser le prétendant s'expliquer avec sa sœur.

Quétaud ôta ses gants, qu'il avait fait craquer en les mettant, et les tortilla dans ses mains charnues et rouges aux doigts courts. Il avait une question délicate à poser.

Germaine voulut du moins écarter la gêne, que causait à son timide amoureux la présence imposante de sa mère.

— Maman, je t'en prie, dit-elle, laisse-moi avec M. Quétaud; nous avons à causer.

Madame Vaucel se retira, non sans mauvaise humeur, dans la pièce voisine et Quétaud, rassemblant son courage, aborda enfin le sujet qui le préoccupait.

— Mademoiselle Germaine, commença-t-il, pardonnez-moi ce que je vais vous dire...

— Parlez, Monsieur.

— Il faut que je vous demande... Pardonnez-moi si je vous blesse... Mademoiselle, j'aurai pour votre petit Louis l'affection d'un père, je vous le promets; mais je voudrais savoir... Tout est fini, n'est-ce pas, entre vous et...

— Tout est fini.

— Oh! merci... Je suis bien heureux, s'écria Quétaud, dont la figure s'éclaira. Pardonnez-moi de vous avoir demandé cela.

— Tout est fini, répéta Germaine. Je ne le reverrai jamais.

A dater de ce jour, le salon de la rue des Dames fut rempli de gerbes de fleurs blanches et roses.

A la troisième visite de Quétaud, on parla d'affaires. Il fut convenu que Germaine quitterait son administration. La position de Quétaud, intéressé maintenant dans sa maison de droguerie, lui permettait de se passer de cette ressource. Quant à Madame Vau-

cel, son futur gendre et son fils s'étaient entendus pour lui servir une petite pension.

— Mon ami, dit Germaine, j'ai une prière à vous faire. Je voudrais quitter Paris, aller habiter la campagne... Cela ne doit pas vous gêner, puisque vos occupations ne sont pas à Paris... Ma mère resterait ici avec Louis.

Cette proposition combla de joie Eugène Quétaud. Son rêve était d'avoir un jardin, où il pût, entre deux tournées de voyage, arroser, ratisser, faire pousser des salades et cultiver des radis ; mais, il insista pour que Madame Vaucel et Louis demeurassent avec eux.

— Non, disait Germaine. Ils pourront venir nous voir deux ou trois fois par semaine ; mais il vaut mieux que Louis reste à Paris avec sa grand'mère.

Madame Vaucel travaillait à une tapisserie. Il semblait que ce ne fut pas d'elle qu'il s'agit. Elle se taisait et ne levait pas la tête de dessus son ouvrage.

Louis, déjà familier avec Quétaud, qui lui avait apporté un canon, était monté sur ses genoux.

Le timbre de l'appartement retentit. Madame Vaucel qui alla ouvrir tira derrière elle, mais sans la fermer tout à fait, la porte qui faisait communiquer le salon avec la salle à manger, où elle introduisit le visiteur.

On entendit celui-ci qui disait :

— Bonjour. Comment va Louis ? Germaine est là ? Je n'ai pas pu venir tous ces jours-ci...

Germaine frémit de saisissement et de colère ; mais Louis qui avait reconnu la voix de son père courut dans la salle à manger en criant : — Bonjour papa, bonjour, papa !... Et il fit une chanson en mettant un air sur ces paroles : — Bonjour papa, petit papa !...

Germaine ne se sentit pas la force d'aller fermer la porte, que l'enfant avait laissée grande ouverte.

Quétaud se leva. Il était non pas irrité, mais consterné. Il balbutia : — Mademoiselle, je me retire... Je suis de trop... Je ne veux pas vous déranger...

— Restez, dit résolument Germaine. Elle alla à la porte du salon :

— Entrez, dit-elle à Roger et lui montrant Quétaud, elle ajouta : — Je vous présente mon fiancé.

Roger s'inclina de la façon la plus dégagée. Un bouillonnement de fureur grondait dans l'âme de Germaine.

— C'est ma mère qui vous a écrit, n'est-ce pas? dit-elle à Roger, et, se retournant vers Quétaud : — Avais-je raison de ne pas vouloir qu'elle vienne habiter avec nous ?

Sa rage éclata tout à coup :

— Tu lui as écrit, n'est-ce pas? Tu lui as écrit ?... C'est toi qui as combiné cela ? criait-elle en montrant le poing à sa mère. Tu as dressé ce guet-apens pour empêcher mon mariage... C'est toi qui m'as jetée dans ses bras et tu veux m'y rejeter encore... Eh ! prends-le donc ton Devillers, s'il te plaît tant!... Garde-le pour toi .. Moi, je n'en veux plus, tu m'entends, jamais ! jamais !... Et vous, si vous ne voulez plus de moi pour femme, dit-elle en se tournant vers Quétaud, je serai votre maîtresse... Ce que je ne veux pas, c'est rester encore entre ces deux êtres que je hais...

D'affreuses injures, de hideuses épithètes sortaient de la bouche de Germaine, des mots entendus dans la rue et qui lui revenaient aux lèvres, comme une boue impure.

Madame Vaucel, très calme, répondait :

— Oui, j'ai écrit ; oui, j'ai écrit... Je l'ai fait pour Louis... C'était mon devoir...

La nuit qui suivit cette scène, Quétaud ne dormit pas. Il se retournait sur son lit, sans pouvoir fermer l'œil, songeant au parti qu'il avait à prendre. Il ne doutait pas de la sincérité de Germaine, quand elle lui avait déclaré que tout rapport avait cessé entre elle et Roger. L'apparition de celui-ci était due certainement à une machination de Madame Vaucel. La bizarre psychologie de cette mère échappait, il est vrai, à Quétaud ; il ne pouvait pas deviner quels espoirs insensés elle s'obstinait à garder encore ; il ne savait ni son infatuation pour l'amant de sa fille, ni sa haine contre la femme de Roger. Il partait de ce simple postulat, accepté par sa modestie, que Madame Vaucel ne voulait pas de lui pour gendre ; mais les déductions qu'il en tirait étaient exactes. Il comprenait que Madame Vaucel avait préparé cette rencontre, sur laquelle elle comptait, pour faire rompre le mariage. Cette conjecture lui fut confirmée par la lettre suivante de Germaine, qu'il trouva en arrivant le matin à sa maison de droguerie :

« Monsieur, »

« Je crois devoir vous donner quelques explications sur l'arrivée de M. Devillers, pendant votre visite d'hier. Ma mère, opposée à mon mariage avec vous, avait écrit à M. Roger Devillers, de venir hier soir à l'heure où elle savait que vous seriez chez nous. Elle ne lui avait pas dit pour quel motif elle l'appelait; mais elle le prévenait

que c'était à mon insu et elle lui recommandait — elle me l'a avoué — de me faire croire qu'il venait de sa propre inspiration. Ma mère comptait ainsi sur une surprise mutuelle qui amènerait un incident. »

« La présence de M. Devillers et mon trouble étaient destinés à vous donner à penser que je vous avais menti en vous disant que tout était fini entre nous. Je n'espère pas, Monsieur, que ces éclaircissements pourront détruire dans votre esprit l'impression produite par votre rencontre avec M. Devillers et je viens vous rendre votre parole. J'ai tenu seulement à vous affirmer que je ne vous avais pas trompé, en vous disant que M. Devillers ne m'est plus rien et quelque soit votre décision, ne me sera jamais rien. »

« Germaine VAUCEL ».

Ce n'était pas ce que croyait Germaine, qui tourmentait Quétaud. L'entrée de Roger lui avait causé une sensation désagréable assurément, mais dont l'effet n'avait pas duré.Ce qui l'avait confondu, ce qui avait bouleversé toutes ses idées, c'était la colère de Germaine.

Dans sa vie voyageuse, il avait été souvent témoin, en quelque cabaret nocturne, d'une de ces fureurs de fille, affolée par l'alcool et l'hystérie, qui se jette tout à coup sur son amant ou sur une rivale ; plus d'une fois, au sortir de ce spectacle, sa pensée s'était reportée vers la belle et noble créature qu'il adorait dans le silence de son cœur.

Gœthe, voyant en Italie une tête de sainte, s'était promis de ne faire dire à l'héroïne d'un drame, auquel il travaillait alors, aucun mot que n'auraient pu prononcer les lèvres angéliques du portrait. Quétaud s'était imaginé de même que de la bouche de Germaine ne pouvaient sortir que l'expression d'une âme belle à l'égal de son corps, des paroles pures comme son front et douces comme son sourire... Et voici qu'elle venait de lui faire reconnaître les propos et le geste des malheureuses qui lui avaient inspiré tant d'horreur !... Germaine s'était renversée de son piédestal.

Quétaud emmena Joseph déjeuner à la Tour d'Argent et lui raconta la scène de la veille.

Quand on en fut aux liqueurs, il posa ses coudes sur la table : — Vois-tu, mon vieux, dit-il, j'ai bien réfléchi toute la nuit... Je crois que je ne suis pas fait pour le mariage... Ce n'est pas l'histoire de M. Devillers qui m'inquiète... J'ai bien vu comment l'affaire avait été arrangée... Ta mère n'a jamais pu me souffrir... Je serais plutôt content de savoir que c'est elle qui a empêché si long-

temps ta sœur de vouloir de moi... Il y a autre chose qui me chiffonne. Les femmes ont leurs nerfs... Je n'y avais pas pensé. Nous ne savons pas ça, nous autres qui ne les voyons que dans leurs bons moments. A mon âge et d'humeur tranquille comme je suis, je crois que je ne saurais plus m'y habituer.... Qu'est-ce que tu en penses ? J'ai bien envie de faire comme toi, de rester garçon....

— Tu auras raison, dit Joseph.

Quétaud s'en tint là. Il appréciait désormais les douceurs de son célibat, auquel il était jadis impatient de renoncer et devint un sage.

Roger, à qui sa vie conjugale avait maintenant donné de l'expérience, ne s'était pas beaucoup ému des imprécations de Germaine. Il se contenta de répéter tout bas cette maxime, fabriquée sur le modèle d'un vers célèbre de Préault : Toute femme a dans son cœur une mégère qui sommeille.

Germaine le reçut assez mal à la première visite qu'il fit rue des Dames ; mais la brouille ne dura pas et tous deux, ils cherchent encore à retrouver la saveur de leurs anciens baisers.

M. Cavenel a eu dans ces derniers temps quelque avertissement des atteintes de l'âge. Il a cédé aux instances de son gendre et de sa fille. Il est allé vivre avec eux.

La pâtisserie est plus prospère que jamais. Nieulles, guéri de sa mélancolie, a créé une spécialité qui a mis le sceau à sa réputation. C'est un gâteau fait avec des biscuits à la cuillère arrosés de kirch et des couches de fruits confits. Il n'y a pas de dessert dans le quartier de la cathédrale sans un « quinzième hussard ». Son créateur lui a donné le nom du régiment en garnison à Dormelles.

Tout n'est pas également agréable pour Madame Nieulles dans une ville aussi aristocratique que celle-là. Elle souffre parfois de la modestie de sa condition. Le dimanche, quand elle sort de la grand'messe, elle se trouve bien peu de chose auprès des dames de la société, qui font cercle devant le porche du transept et causent d'une voix aigüe et haut-montée, avec un oubli du reste des humains, dont rien ne peut donner l'idée, quand on ne l'a pas vu. Deux fois par semaine, pendant l'été, il y a concert de musique militaire aux Quinconces. C'est la principale distraction de Dormelles ; mais Vincente n'y va pas. Cela semblerait peu séant à sa position et pourrait porter préjudice à la pâtisserie. Telles sont les contraintes de la vie de province. Elle ne sort guère que le soir avec son mari après la boutique fermée. La seule promenade de jour autorisée pour elle est celle du cimetière. Elle y va souvent

accompagnée de son père, prier sur la tombe de M. Wisse-Huart.

Vincente ne regrette cependant pas d'avoir épousé Nieulles et le métier de pâtissière, avec ses soumissions et ses sujétions, lui semble encore préférable au professorat.

Quant à M. Cavenel, son bonheur est sans mélange. La forêt lui a rendu une belle santé d'âme et de corps. Sa mémoire, qui fléchissait un peu à Paris, est redevenue admirable. Il a transporté sa bibliothèque à Dormelles et ne néglige pas ses auteurs.

Son gendre et lui sympathisent. Nieulles a aussi le goût classique. Ruskin n'a-t-il pas dit de l'art de la Renaissance, que c'était le Beau idéal d'un pâtissier-confiseur. Il est certain que dans ses pièces montées, Nieulles ne fait jamais de gothique. C'est toujours du genre basilical qu'il s'inspire.

M Cavenel descend fréquemment à la cuisine pour regarder travailler son gendre. Il s'intéresse à la confection d'un feuilletage ou d'une frangipane, et ne dédaigne pas à l'occasion, quand les aides sont en course, de piler les amandes et d'écraser en fines miettes des macarons.

Il aime la belle ordonnance des moules et des tourtières, des chaudrons et des bassines. Il admire la gradation descendante des casseroles accrochées à la muraille, et se plait à redire ce passage de Xénophon : « La belle chose que des vases d'airain ; la belle chose que des ustensiles de table ; la belle chose enfin, malgré le ridicule qu'y trouverait un écervelé, la belle chose que de voir des marmites rangées avec intelligence et symétrie » !

FIN

LEFEBVRE SAINT-OGAN.

LE ROMAN VILLAGEOIS

Que de personnes, après et d'après Virgile, ont plaint les ruraux de ne point connaître leur bonheur! Ce bonheur, actuellement, si nos hommes des champs, laboureurs, maraîchers, tâcherons, métayers n'en sont point avertis, pénétrés, éblouis, c'est qu'il ne savent pas lire, c'est que la fête géante, donnée en l'honneur des mânes de Jean Macé, est un leurre. La littérature d'aujourd'hui dépeint infatigablement l'âge d'or et dénombre les éléments de l'âge d'or; comme à toutes les époques troublées, nous donnons inlassablement dans la pastorale. Au XVIIIe siècle, on en fit autant au prélude à la Révolution; les bergers s'accoudaient aux pieds des bergères et négligeaient des blancs moutons, qui paissaient de la belle herbe bleue et verte, sur les dessus de porte, ou dans les belles tapisseries que Neilson, aux Gobelins, tissait d'après Boucher. Le réveil arriva, on déserta cette nouvelle carte du Tendre; nous y sommes revenus, nous nous y fixons avec enthousiasme et avec un aimable entêtement à chanter tant de belles choses, les pluies d'or du soleil, à travers les feuilles, la bonne odeur des fermes et des laiteries; le charme des jardins, et toutes choses similaires. Le berger ne quitte plus la bergerie, et chante de jolies complaintes à ses moutons, quand il ne les analyse pas à la façon d'un ignorant volontaire, qui vaque aux soins rustiques, en ayant pris garde de ne pas oublier tout à fait sa culture philosophique, fut-elle exiguë et jeunette.

Le symbolisme avaient repris, dans les poèmes de quelques-uns de ses artistes, ce culte du sentiment de la nature, que les Parnassiens, sauf quelque exception, avaient largement délaissé. A sa suite et avec plus d'abandon, M. Francis Jammes nous mit dans la confidence d'intimités campagnardes, les naturistes, de leur côté, allièrent, dans des poèmes, le souvenir des allégories anciennes, des bocages historiques, avec le souvenir des paysans du réalisme. Ils prirent au naturalisme ses paysages amples, sans se souvenir de l'amertume de sa vision, quant aux personnages qui peuplent ce beau décor d'espace nourricier et de visions harmonieuses, et c'est, depuis, ce rappel du symbolisme, qui notait dans la nature ses trêves, ses harmonies et ses chansons, (entr'autres sujets qu'il renouvela, et parmi quelques guivres de trop), une saturation dans notre lyrisme de visions rustiques. Millet y est pour quelque chose, dans ses pages les moins belles, celles où il frise

l'opéra-comique; Watteau aussi, naturellement; les Impressionnistes, aussi, et les poètes qui ont chanté la nature, y sont pour le reste en compte avec Zola, Zola de la *Faute de l'abbé Mouret*. La majeure partie des lyriques et des romanciers de l'heure actuelle, se présente au lecteur, les pipeaux à la main, et une modeste couronne de fleurs des champs, autour de la tête.

Et, en face de tout ce bucolisme, il y a bien quelques livres qui se souviennent qu'il y a des âmes impatientes d'hommes, des prodrômes de révolution sociale, ou, au moins, d'évolution brusque, des villes énormes, et mêmes tentaculaires comme dit Verhaeren, pour rendre l'attirance du paysan vers les villes et cette désertion par les ruraux qui ne connaissent pas leur bonheur, de ces campagnes charmantes. Il y a des villes, et Jules Huret nous en évoque de monstrueuses, dans ce livre *de New-York à la Nouvelle-Orléans*, où l'on entend sans cesse bruire du fer, de l'acier, du métal, ou l'on entend les trompes des tramways géants et des railways immenses.

Certes, dans ces maisons de fer, toujours trémulantes du passage des trombes locomotrices, il y a à quelqu'étage, un romancier ou un poète, qui écrit tranquillement une pastorale, de même que les pacifistes utopisent au son du canon et parmi les hurlements des guerres de race. L'idéal est un contraste ; les livres sur la ville donnent un constat exact ; les livres sur la campagne donnent un joli rêve, et qui pourrait devenir une réalité, car il est plausible qu'il se produise, hors de ces villes trop grandes et trop oppressives, un exode, non point celui que nous promet, grâce aux moyens rapides de transport, un Wells qui aperçoit pour bientôt, autour des villes productrices et des docks d'emmagasinement, des banlieues de cent kilomètres, mais des exodes de sages, jugeant que, pour des rêveurs, il est inutile de pâtir, pour rien, pour le plaisir, de tous les inconvénients de l'industrie, et, s'en allant, comme on dit, planter leurs choux, élever leurs poules et cultiver leurs jardins sur des coteaux garés des trajectoires d'obus des automobiles.

C'est pourquoi, puisque cet exode se présente parmi les défendables hypothèses, qu'Eugène Morel peut être bon prophète, — tout en décrivant plus de passé qu'il ne prévoit d'avenir, — dans son roman la *Parfaite Maraîchère*. C'est un livre ingénieux, auquel ne manquent point les arrière-fonds de satire. Eugène Morel ne sacrifie point seulement au lyrisme de la Terre, il le majore, il l'étend aux légumes du pot-au-feu. Qu'est-ce que la carotte ?... il l'invoque : Rose de dessous terre... reine pourpre des racines... et que ne dira-t-il point de la romaine ! Il en parle, comme Dioclétien des probables siennes. « La romaine est fine entre toutes les salades ; ses feuilles se courbent, comme un casque empanaché. Une saveur guerrière gicle de sa cuirasse, que fracassent les dents voraces ; la passive laitue est humble, près de la romaine, comme une petite bonne proprette et tendre près de son frère, — est-ce donc son frère, ce beau militaire ! » Que de choses dans une salade !

c'est que l'auteur a su les y mettre, en confrontant avec la campagne de la banlieue, son âme de citadin, trop occupé dans la ville. Il n'y a point de mal à ce qu'un sage interprète avec ce faste d'expressions les humbles détails de la vie agreste des environs de Paris, et qu'il fasse ces descriptions, au retour de quelques-uns de ses nombreux et lointains voyages, dont il a apporté chaque fois un joli carnet de notes bien colorées d'exotisme.

Il n'y a point de mal à ce qu'il aime la banlieue de Paris, tout en notant qu'il n'y a plus de Seine, que l'eau de Seine, le fleuve qui vient de la Côte-d'Or, a été remplacé par l'égout de Paris.

Ces jolis détails de vie suburbaine, cette sorte de géorgique outrancière, qu'il a dédiée aux légumes, l'auteur l'a encadré de l'histoire brève d'âmes simples, maraîchers et maraîchères, et, presque, il enserre dans cette série d'âmes simples, le bon cheval de ses héros, qui mène, comme tous les autres chevaux de maraichers, son maître endormi jusqu'aux Halles, par un chemin qu'il connaît bien et qu'il parcourt, tant de nuits, toutes les nuits d'été, avec prudence et lenteur.

L'histoire de *la Parfaite Maraîchère* est une bucolique, qui conclut dans la tristesse; le fils des campagnards est hanté par la ville et par la somptuosité des étalages d'épicerie, où le développement de la civilisation et du transit apporte maintenant les raretés de bouche, les fruits des terres lointaines, et les fait voisiner avec ces produits d'une science désormais souveraine, les conserves. Au moment où le fils des campagnards entre en ville et entre dans l'épicerie, ou plutôt dans l'industrie et le commerce de l'alimentation, prêt à faire balle de son vote avec les autres attachés à l'épicerie, et peut-être à manifester héroïquement, contre le bureau de placement, sous le sabre des gardiens de la paix, dans la Bourse du travail prise d'assaut, l'auteur, le poète, s'en va à la campagne et nous en détaille les joies. Il y met de la nostalgie et aussi des promesses d'avenir. Il nous dit que ce n'est plus la belle campagne, et que c'est, tout de même, par ce qui reste de fleurs et de pousses et de parfums, malgré l'épandage, et d'espace et d'arbres et d'eau, un paradis relatif et tout au moins un vaste sanatorium, près de la grand'ville épuisante; tout de même, les agréments du livre sont de malice et de raffinement ironiques, puisque l'auteur est un sage bibliothécaire, érudit, et auteur en surplus de nombre de romans de pénétrante analyse psychologique, de la *Rouille du Sabre* par exemple, et son livre est un bergerade, comme en peignaient, dans leur atelier du Louvre, les fameux peintres du roy, aux temps du XVIIIe siècle.

C'est, d'ailleurs, dans l'œuvre des écrivains citadins que la campagne est revêtue de tout ce charme frais, élégant, coquet. Voyez la *Vie d'un Simple*, de M. Emile Guillaumin, portant ce sous-titre : *Mémoires d'un Métayer* et retraçant, par le menu, les souvenirs de toute la vie de Tiennou, métayer dans l'Allier, près de Moulins ou de Bourbon-l'Archambault, et écoutez ce que dira, sur le charme de sa vie, Tiennou, l'ouvrier agricole, le Jacques Bonhomme de la glèbe, le rural quatrième

état, qui s'est élevé jusqu'à être, non pas un petit patron, mais un métayer assez heureux, un ouvrier privilégié.

Tiennou a cinquante-cinq ans ; une décision brusque de propriétaire avare, une décision raisonnée d'exploiteur le met à la porte d'une ferme qu'il a améliorée en vingt-cinq ans d'efforts, tout l'effort de sa maturité, et il réfléchit : et il dit que les citadins ont bien raison de venir habiter leurs maisons de campagne pendant l'été et il oppose aux plaisirs de leur vie les affres de la sienne.

« C'est avril et sa douceur, les pêchers sont roses et les cerisiers blancs... tout cela est bien beau, pour ceux qui ont la faculté d'en jouir : mais pour nous (paysans), ça signifie seulement qu'il faut se hâter de labourer, de planter les pommes de terre. Vient mai, le fameux beau mois de mai... il faut briser les jachères, curer les fossés, biner.

C'est juin, avec de beaux soleils; les haies sont piquées d'églantines... mais pour la belle saison, ça nous dit qu'il faut nous lever à trois heures du matin pour faucher et qu'il faut travailler sans arrêt jusqu'à neuf ou dix heures chaque soir. C'est juillet avec ses jours de langueur chaude ; qu'il fait bon de n'avoir rien à faire, rester nonchalamment étendu sur les canapés moelleux des salons clos, ou bien siroter des boissons gazeuses sous la tonnelle d'un parc, ou bien s'étendre sur le gazon des prés, dans l'ombre épaisse des arbres touffus... Mais, pour nous, ce n'est pas le moment de faire des siestes... Le seigle est coupé, il faut se dépêcher de le battre... Il fait tellement chaud qu'on n'en peut plus... Août bat son plein... bouvier, vite à tes bœufs ! Il faut conduire les fumiers pendant que les chemins sont secs. Il faut aller chez les voisins pour aider au battage... aller à l'épandage. Voici octobre... les semailles...

Et l'hiver ne vaut pas mieux, près de la cheminée, où le bois humide fume, où il faut panser les bêtes, dès le matin, travailler dans la boue... et la pluie, et la neige, et l'ondée, et les grêles... Evidemment, la bucolique souriante ne tient pas compte des intempéries, pas plus que des épizooties et des mauvaises récoltes.

Et c'est pourtant là, le langage d'un rural, qui a bien connu son bonheur. On lui a même cité, en le francisant le : *i sua si bona morint !*

On aurait pu aussi lui citer Tolstoï.

Levine fauche une journée, cela lui est sain, agréable, utile; il se porte mieux après, cela unit son caractère, cela calme ses façons chagrines, cela chasse ses diables bleus. Il a fauché du foin ; des sensations de possession heureuse lui viennent, comme des bouffées de bonheur, dans du travail harmonieux. Tiennou qui fauche tout le temps, et du foin dont il ne touchera qu'une parcelle du prix, du foin qui pousse sur un lopin de terre, dont l'avarice du propriétaire le débusquera, pour un caprice, pour un menu gain, Tiennou ne tire d'aucune de ses journées de fauche, le bénéfice moral que trouve Levine à la sienne. Si Tiennou, au lieu d'être laboureur, était savetier de village,

il n'aurait peut-être pas non plus les joies que procure au maître de Yasnaïa-Poliana, l'exercice tranquille de son métier de cordonnier. Tout dépend du point de vue. Il est possible que celui de Tiennou soit le bon, en tout cas il est bien placé pour apprécier la bucolique littéraire et sa diffusion, à laquelle Tolstoï, pas plus que les facteurs d'influence que nous dénombrions plus haut, n'est étranger.

Ce livre de M. Emile Guillaumin, très ferme, très sincère, très détaillé, prend la vie d'un paysan depuis la prime jeunesse, depuis les cinq ou six ans, âge tendre auquel le petit paysan, va seul, dans l'étendue déserte, garder des troupeaux, en proie souvent à la peur et souvent aussi à la faim, jusqu'à la vieillesse cassée du travailleur usé, qui devient inutile, et vieillit, podagre et vouté, auprès de la cheminée où fume le bois trop humide. Il est, ce livre, pénétrant et triste; il a un corollaire expérimental, c'est l'exode des gens des champs vers la ville, leur empressement à s'encombrer dans les cités dures, qu'ils trouvent moins dures que leurs champs, à solliciter partout des travaux de force, des travaux n'importe lesquels, qu'ils jugent moins lourds que ce labeur de la terre, auquel les renvoient dans des flots d'éloquence, les économistes, les poètes, les romanciers et notamment toute cette jeune littérature, qui se pâme un peu naïvement devant toutes les beautés de la nature, qu'elle pare, non sans grâce, de toute l'émotion de vacances et de dimanches de sa jeunesse. Mais il se pourrait que cet Eldorado lyrique n'ait pas grand chose de commun avec la vie des champs, et que celle-ci ne soit belle et captivante, qu'aux yeux de l'écrivain qui, écœuré des tracas de la ville, des ennuis de son métier, gorgé de chaleur et de fumée, troublé de bruit, appesanti sous le travail à la lampe, se fabrique avec joie, en contraste, des visions de plein air, avec tous les gestes augustes des semeurs, des faucheurs, des sarcleurs, des bineurs, et rêve à des horizons exempts de cheminées de tôle, et à des paysages sans ministères, et des villages sans bureaux. Histoire de dimanches, joies des jardinets de banlieue! Et, peut-être, la vie rurale n'est-elle vraiment intéressante, que si on la peint, non point à la Bernardin de Saint-Pierre, non point à la Millet, avec des allures béates de paysans, sous les angelus sonores, mais comme la vie de la ville, en terrain de lutte, de lutte sociale contre les classes oppressives, de lutte tout court, de lutte avec la matière brute, pour l'existence. Mais les bergerades n'en demeurent pas moins fort jolies et reposantes à lire pour nos yeux fatigués.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

Virgile Josz.

Un fervent lettré disparaît prématurément ; Virgile Josz n'avait que quarante-cinq ans ; son existence était toute d'un travail partagé entre des labeurs dramatiques où il trouva souvent avec Louis Dumur plus que le succès de belle estime littéraire et l'étude du XVIIIe siècle, du beau siècle d'art dont il apprécia, aussi adéquatement que les meilleurs, toute la valeur jolie et délicate. Deux livres, un sur Watteau, un autre sur Fragonard ont montré sa profonde information et la souplesse de sa mise en œuvre. Dans la bibliothèque critique qui depuis *l'Art au XVIIIe siècle* des Goncourt n'a cessé d'augmenter, la place des livres de Josz est marquée parmi les guides les plus détaillés dans le musée idéal qui contiendrait tous les chefs-d'œuvre de cette admirable époque.

Au théâtre, la hantise de ses peintres aimés suivait Virgile Josz. L'orientation des deux collaborateurs vers les héros de l'art est peut-être le fait de Virgile Josz, puisqu'avant la mise en commun de leurs efforts, Dumur était surtout connu au théâtre par des tentatives d'art social, la *Nébuleuse*, la *Motte de terre*, tandis que Josz avait déjà pris Léonard de Vinci comme le personnage capital d'un de ses romans. L'heureux accord des deux collaborateurs a produit dans la dramatisation de l'histoire de l'art, un Rembrandt qui vécut une trentaine de belles soirées au Nouveau-Théâtre, alors que Paul Franck audacieusement y plantait un théâtre littéraire, régulier, permanent, avec des ambitions avouées de troisième théâtre français. C'est par *Rembrandt* qu'il ouvrit avec Deval dans le rôle du peintre ; les belles scènes n'y manquèrent point et on aima la poignante rencontre des deux grands peintres, Rembrandt et Ruysdael se joignant sur une route, acculés au même point de misère terrible. C'était du bon théâtre d'idées, comme le *Don Juan en Flandre*, un acte passionné et très écrit que jouent à l'Odéon, de Max et Jane Thomsen, en un bel accord de voix harmonieuses.

L'ukase de la Société Nationale.

Pourrait-on expliquer pourquoi c'est M. Édouard Dubufe qui fut chargé de *rapporter* l'Exposition de 1900 sous sa face artistique. Aucune conjecture ne pourrait être déterminante ni explicative si l'on ne pense que M. Édouard Dubufe, fils d'un Dubufe dont le père avait déjà fait de la peinture officielle, put apparaître aux yeux de M. Picard ou à ceux de Larroumet, comme le représentant d'une dynastie esthétique, d'une manière de série de Pharaons de l'École des Beaux-Arts. Maintenant que son rapport, d'une luminosité restreinte, a cessé de faire gémir les presses infortunées de l'Imprimerie nationale, on sent que l'activité de M. Dubufe fils et petit-fils, est de nouveau toute acquise à la Société Nationale des Beaux-Arts dont il est un des pinceaux autorisés, si l'on peut dire. Aussi, tout de suite, au déplumé (comme on dit, au débotté) la Société règle dans un sens draconien une question qui lui avait été posée par les faits.

On sait qu'un certain nombre de peintres, jugeant à tort ou à raison que le nombre des Salons n'était pas suffisant et que les mois d'été ne sont pas les seuls où l'on puisse jouir du charme de la peinture, avaient fondé au Petit Palais, le Salon d'automne. Encore une fois, que cette tentative fût heureuse ou inopportune, cela concernait surtout les fondateurs de ce jeune Salon supplémentaire. Les âmes fondamentales qui composent le noyau de la Société nationale des Beaux-Arts en furent inquiètes. Ces messieurs savent fort bien que le plus clair de leur affaire pour attirer le public, c'est la présence de quelques novateurs d'une puissance académique nulle mais d'une forte influence sur le public.

Ce sont ces novateurs qui, disposant de quelques esquisses pour leurs jeunes amis du Salon d'automne, ménagèrent à la jeune entreprise un bon accueil du public, et ce faisant, ils prouvèrent un esprit de bonne solidarité.

La Société nationale des Beaux-Arts dont M. Roger Marx a pu dire, en son Salon de la *Revue Encyclopédique* qu'elle est particulièrement hostile aux efforts des jeunes peintres originaux, tient à ses novateurs triomphants autant qu'elle tient rigueur aux novateurs qui n'ont pas triomphé. De là, un ukase interdisant aux sociétaires de faire partie d'un autre groupe exposant au grand ou au petit Palais. C'est M. Raguet, l'aimable secrétaire de la Société, qui promulgua ce décret, où il n'est pour rien, car M. Raguet est le libéralisme même; mais quoi? il est l'exécutif! Seulement, les artistes visés par le décret Dubufe-Duran, contresigné par M. Raguet, se laisseront-ils intimer des ordres? On en peut douter. En tout cas, la Société des Beaux-Arts, déjà impopulaire par ses sévérités de jury, le deviendra plus encore.

Va-t-il falloir détruire un cliché ancien et considérer que le mouvement et la liberté sont passés de l'autre côté, dans ce Salon, si long-

temps empreint de ridicule, des Artistes Français, et qui se montre vraiment plus hospitalier que le Salon de liberté qu'avait fondé Puvis de Chavannes. Tout est possible !

Il est vrai que dans cette enceinte là, on a l'affaire Henry Martin !

L'Esthétique de Jules Laforgue.

M. Médéric Dufour, le distingué professeur de grec de la Faculté de Lille vient de publier un excellent et bref travail sur l'Esthétique de Jules Laforgue. L'effort était méritoire. Il fallait coordonner toute une série de notules écrites par Laforgue sur des feuilles volantes, sur des marges de catalogues, au coin de lettres amicales et prendre dans ces matériaux épars la synthèse du livre où Laforgue aurait établi toute son esthétique, et ses bases personnelles de jugement d'art. C'est avec une grande délicatesse de plume et d'habileté dans la coordination des citations que M. Dufour dégage les dominantes de cette esthétique qu'il oppose à la lourde conception de Taine qu'elle a remplacée chez de nombreux critiques.

M. Dufour parallélise le culte de la notation chez Laforgue avec l'effort de notation des impressionnistes. Son travail, très remarquable en son objet principal, partage avec de rares essais de critique récents cet honneur de montrer qu'on trouve dans l'université des écrivains autrement sagaces et doués que les quelques professeurs qui occupent à Paris le plateau de la critique et persuadent les écrivains, de par leur totale incompétence, que les fonctions universitaires sont inconciliables avec l'intelligence de l'art. Mais les universitaires qui sont de bons écrivains sont des modestes et les autres baignent dans une fâcheuse évidence.

Les Romans de la Politique.

Naturellement, comme toujours, la vie est plus forte que la littérature. Quel fils de Montépin ou de Ponson du Terrail, quel famélique bohème au talent aiguisé par la faim, et brochant, à un sou la ligne, les feuilletons que M. X... ou Y... vendent à un franc la ligne ou ont vendus à ce prix aux journaux populaires, qui aurait trouvé ce titre extraordinaire : *Les Millions des Chartreux?* On a trouvé dans l'équivalent, *les Millions de la Duchesse*, *de la Marquise*, *les Millions de la Begum*, mais on a pas trouvé le *Million des Chartreux*, et voyez comme l'esprit populaire est puissant et synthétique, comme à la façon des gens du plus grand génie, il simplifie ; il s'agit dans l'affaire de trois millions, celui qu'on aurait demandé, les deux qu'on a offerts ; la voix publique simplifie ; les millions des Chartreux, cela avoisinerait le feuilleton ; le Million, c'est plus simple, plus grand, plus

ample. Ce million est innombrable tandis que les millions, c'est borné et ça paraît exagéré. C'est vraiment un beau titre de fiction romanesque, seuls, quelques journaux s'obstinent à dire les millions, mais la postérité retiendra le singulier.

L'Art à l'Ecole.

C'est, au cercle de la Librairie, une notable exposition d'efforts accomplis pour distraire les enfants en les instruisant... *utile dulci.* L'occasion a paru excellente à nombre d'éditeurs pour y exposer des reproductions de tableaux de maîtres qu'ils publient plus ou moins belles.

Ces reproductions ont la réputation, sans doute légitime, de s'adresser aussi aux grandes personnes ; le même souci, le même double souci, engendra aussi, très probablement, des cartes postales scolaires, qui représentent des villes, des casinos, des plages élégantes, des coins de campagne, des monuments célèbres, un peu comme toutes les cartes postales qui ne sont pas scolaires. Mais il y a mieux à cette exposition.

Mademoiselle Duffau du même large pinceau et avec la même ampleur de vision qui fleurit dans ses grandes œuvres décoratives, ses *Espagnes*, ses *Étés*, ses *Pelotes basques*, effectue pour les enfants de véritables tableaux de genre, d'où l'on peut à la rigueur extraire une maxime morale ; sa petite Bretonne apportant la soupe à son aïeule peut s'intituler : *Honorez la vieillesse !* C'est surtout un délicat intérieur breton, très ensoleillé, bien traité dans les conditions de l'affiche, qui sont aussi celles d'un bon tableau mural, d'une pancarte mobile destinée à être accrochée aux parois d'une école.

Il est intéressant de trouver dans cette exposition un travail décoratif fait pour l'école et dû à un institutenr. M. Martin, qui enseigne la jeunesse, a imaginé une synthèse historique en vingt tableaux emprunté à des sujets d'histoire de France. Les aquarelles qui présentent le projet sont très bien traitées, d'un art très fin de dessinateur et de coloriste. L'interprétation des époques est ingénieuse et parfois même spirituelle. Ainsi pour montrer la médecine au moyen âge, et pouvoir expliquer aux enfants avec la brièveté de l'image, le rôle empirique que jouait la foi dans les choses de science, l'auteur nous montrera le clergé de Chartres combattant la peste par une belle procession. Et cela n'est pas aussi absolument médéval qu'on pourrait le croire au premier examen ; il suffit de penser à Lourdes, pour apprécier tout à fait l'idée de M. Martin, en ce détail. Son exposition compte parmi ce qu'il y a de plus intéressant à cette réunion d'œuvres de bonne intention et de bonne exécution pour la plupart.

Les Démons.

Savez-vous que les Démons étaient sujets à se *piquer le nez ?* C'est de quoi les accuse en propres termes, André Gide, dans sa tragédie de Saül, qui est d'ailleurs une œuvre fort honorable. Mais, c'est fortement innover que de prêter aux démons les vices que justement ils avaient la réputation de répandre, par la suggestion bien plus que par l'exemple. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches et donner au Diable un défaut de plus, ce n'est pas une affaire.

Toute la tragédie de Gide est d'ailleurs écrite d'un ton très moderne et en langage familier. Il n'y a pas là d'inconvénient; mais pourquoi l'auteur nous dit-il qu'il a mis au théâtre avec fidélité la vie de Saül d'après les livres hébreux, à qui jusqu'ici on ne connaissait pas cet aimable laisser-aller?

Le Guignol Egyptien.

Mais voici M. Gayet, un savant pur, qui bat Gide d'une longueur sur ce terrain de l'antique modernité. Sur des décors anciens mettons des mots nouveaux. M. Gayet vient de trouver à Antinoë un guignol Égyptien; ce n'est pas un théâtre, ce n'est pas un jouet d'enfant, c'est un guignol. Que ne trouve-t-on pas à Antinoë. Cette ville nous avait déjà donné Thaïs, la même, identiquement la même que celle d'Anatole France et de Massenet.

Au moment de l'affaire du suaire de Turin, où, comme tout le monde le sait, se trouve une photographie, avant la lettre, de Jésus, Antinoë faillit nous donner le même phénomène. Il y avait en effet sur des étoffes qui avaient enveloppé une momie, jusqu'au jour où M. Gayet vint déranger tout cela, il y avait quelques taches qui pouvaient évoquer l'aspect d'une figure, et nous faillîmes avoir un Saint-Suaire Gayet ou un portrait d'égyptienne aussi exact que ces batailles ou ces têtes de vieillards que l'imagination de Léonard de Vinci, lui montrait aux lézardes et balafres des vieux murs. Maintenant, nous avons un Guignol.

Déjà, M. Dieulafoy avait découvert dans David le roi aux beaux psaumes, le prédécesseur militaire de Frédéric II et l'inventeur du mouvement tournant. Nous continuons à progresser et bientôt nous retrouverons au fond des hypogées les pastilles Geraudelos ou Poncelets et des papyrus du Courrier Egyptien avec des dessins de Rops qui, pour l'occasion, aura signé Cécrops.

PIP.

REVUE DES CHAMPS

Quelle jolie légende que celle de l'origine de la vigne! — Bacchus (Dyonysios) rencontrant sur son chemin une jeune plante, délicate et toute à son goût, prend un os d'oiseau et l'y glisse; la plante grandissant, le dieu la met dans un os de lion; mais l'os de lion étant devenu lui-même trop exigu, Bacchus a recours à un os d'âne pour renfermer sa trouvaille. Gaieté, force, stupidité, *trilogie du vin*. La vigne reçut dès son enfance le don terrible, oh! combien, de rendre heureux et robuste quiconque use modérément de son produit, et aussi d'affaiblir et d'abrutir qui ne sait pas s'arrêter.

Cette pauvre vigne est la victime de nombreux fléaux.

Il n'est pas un vigneron, un jardinier, un possesseur de simple treille attenante à l'une des minuscules villas des environs de Paris, qui n'ait observé, en été ces raisins ravagés, aux grains miséreux, crevassés, éventrés, les pépins à découvert et la peau garnie d'efflorescences blanc sale tournant promptement au noir. La *maladie*, ainsi que communément l'on appelle ladite affection, est due à un champignon parasite, l'*oïdium tuckeri*.

La « maladie » apparaît dès le début de la végétation : avec le bourgeon se montrent déjà les premières traces. Sur les jeunes rameaux verts et près de l'insertion des pousses, sont formées de légères taches blanches, arrondies, d'abord à peine visibles. Les taches s'accroissent progressivement en tous sens, se rejoignent entre elles et arrivent à couvrir le rameau d'un feutrage blanc terne qui passe bientôt au noirâtre, gras au toucher, et exhalant l'odeur caractéristique de moisi. Les feuilles sont marquées de plaques grises, elles ont l'aspect de feuilles qui auraient été couvertes de poussière; les rameaux en mûrissant se tachent de plus en plus de noir; les jeunes grains de raisins se dessèchent et tombent; sur les grains plus avancés se développent des taches livides, brunes, la peau devient coriace et cesse de s'accroître en ces endroits, alors qu'au contraire elle continue à s'étendre ailleurs, en sorte qu'il y a éclatements et déchirures.

Pour le développement de l'oïdium, deux conditions sont nécessaires, chaleur et humidité. D'après M. Henri Marès, un célèbre viticulteur de Montpellier qui a fait autrefois une étude très importante sur la matière, l'oïdium commence à se manifester lorsque la température moyenne, c'est-à-dire la moyenne des maxima et minima de la journée, atteint de 11 à 12°; il croît rapidement lorsque la température moyenne se fixe à 20° et que l'atmosphère est humide. Les grosses chaleurs arrêtent l'oïdium.

Des moyens divers ont été proposés pour combattre l'oïdium. Seule,

jusqu'ici, est reconnue comme vraiment efficace l'action du soufre en poudre. Les soufrages se pratiquent plus généralement à l'aide du classique soufflet et, pour être bien faits, doivent s'étendre à toutes les parties de la plante, fruits, feuilles et sarments. Trois opérations de soufrage peuvent d'ordinaire suffire à sauvegarder la récolte ; la première, alors même que l'on ne voit pas trace de maladie, quand les rameaux ont de huit à dix centimètres de longueur ; la seconde proche ou au moment de la floraison ; la troisième avant la véraison des grappes qui précède la maturité, avant que le raisin ne *tourne*, ne *change*. Evidemment ce chiffre de trois soufrages n'a rien d'absolu : par saison chaude en même temps qu'humide, il convient de faire des applications supplémentaires de soufre, une, deux de plus, parfois trois. On peut soufrer à toute heure du jour, et non cependant par trop forte chaleur, de préférence par temps calme, sec. Ne jamais soufrer par la pluie ; s'il survenait de la pluie après une opération, recommencer le soufrage.

Ce n'est qu'en employant systématiquement les soufrages que l'on arrive à contenir le développement de l'oïdium. Combien de fois a-t-on vu — et le cas s'est encore présenté l'an dernier — la maladie reprendre une sérieuse acuité ? La négligence dans les traitements en est, à n'en pas douter, la cause. Les soufrages doivent être compris parmi les façons habituelles de la vigne et appliqués en temps et en heure : le traitement est préventif, on tarde toujours trop pour opérer, ou l'on opère mal.

∴

Il est parmi les animaux de trait une espèce qui allie l'endurance à la sobriété, c'est la race *mulassière*. Aussi mules et mulets sont-ils recherchés pour les travaux de labourage de même que pour les charrois, tout particulièrement dans le Midi de la France, en Espagne, en Algérie, en Tunisie. Qui n'a pas admiré l'attelage original de mules menant chaque jour au Bois l'une de nos plus charmantes actrices !

La production mulassière est, en France, une industrie presque exclusivement poitevine, s'axerçant dans un périmètre circonscrit entre Poitiers, Fontenay-le-Comte, Saint-Jean-d'Angély, Mansles et Confolens.

Le mulet et la mule sont, on le sait, les produits de l'accouplement de l'âne et de la jument. Par l'accouplement contraire du cheval avec l'ânesse a été fait le *bardot*, qui n'existe guère qu'en Sicile, — on en rencontre quelques spécimens à Tunis et à Alger, et qui, plus petit et souvent mal conformé, ne vaut pas le mulet et la mule.

Vulgairement les mules et mulets sont considérés comme inféconds. Cependant, sans remonter à la fameuse mule de Mahomet qui aurait, elle, engendré, il est cité nombre de cas de mules ayant donné des produits. Buffon avait parlé d'une mule qui aurait fait en Espagne, six

produits, de 1763 à 1776. M. Sanson rapportait à son cours de l'Institut agronomique qu'en 1873 on avait constaté à Orléansville (Algérie) la parturation d'une mule fécondée par un cheval. A la même époque, le Jardin d'Acclimatation recevait une mule arabe « Catherine » accompagnée d'une jeune pouliche, sa fille « Constantine », née d'un cheval barbe « Caïd », son étalon, et qui, à l'établissement, eut également par la suite, cinq autres rejetons.

La mule est préférée au mulet, non que la mule ait plus de force et de résistance, mais parce qu'elle est ordinairement de conformation plus parfaite et de caractère plus docile. En Poitou, le prix d'une belle mule atteint de 1.400 à 1.600 francs ! Il y en a qui sont vendues beaucoup plus cher.

*
* *

Le mois dernier s'est tenu, dans les serres de la ville de Paris l'exposition florale de printemps. C'est une fête bien parisienne que cette « première des fleurs » qu'organise chaque année la Société Nationale d'Horticulture de France. Elle a été, cette année comme les années précédentes, le rendez-vous de la foule d'amateurs des belles choses qui abonde à Paris, tout spécialement à cette époque de l'année.

Les azalées et les rhododendrons, dont chacun était à lui seul un énorme bouquet, formaient entre les deux serres une galerie merveilleuse. Dans les roses, il y en avait de nouvelles, qui étaient de toute beauté, des safranées, des lie de vin, toute une gamme de blanc et de jaune clair absolument inédite.

Y a-t-il rien de plus suave que les parterres de simples fleurs des champs, aux nuances douces et harmonieuses, et tels que nombreux ils se trouvaient.

La pivoine s'épanouissait en fleurs de puissante envergure et de nuance rouge ou rose. Le géranium, la plante généreuse par excellence du jardin du pauvre de même que celle des corbeilles des grands parcs, se montrait en variétés multicolores. Le cactus aux flancs rudes et épineux se parait, contraste touchant, de fleurs à calice tendre et de corail ou de blanc immaculé comme le lotus. Les orchidées, ces fleurs aussi bizarres que troublantes, apportaient en foule les fines senteurs des tropiques.

Chemin faisant à travers toutes ces merveilles, nous nous demandions pourquoi ce besoin, qui semble inné chez les horticulteurs et même chez le plus modeste jardinier, de compliquer les choses en étiquetant sous des appellations peut-être très savantes, latines le plus souvent, et auxquelles sûrement ils ne comprennent rien eux-mêmes, les fleurs et arbustes qui, pour le commmun, ont des noms simples et fréquemment des plus imagés !

Georges COUANON.

LES LIVRES

Albert Sorel : *L'Europe et la Révolution française* (Plon-Nourrit). — Ce volume embrasse une période de sept années : il commence au lendemain d'Austerlitz et s'arrête à la retraite de Russie. L'auteur a exposé dans les volumes antérieurs, les causes des événements ; ici, il les déroule. C'est un volume de récits, que l'auteur a volontairement resserrés, mais où il s'est attaché à mettre en scène les événements et à relever les paroles, les traits significatifs. La politique et le caractère de l'empereur Alexandre 1er y occupent presque autant de place que l'étude de Napoléon. La guerre à la Prusse, l'alliance russe, la tentative de bloquer l'Angleterre, le drame de Bayonne, la guerre d'Espagne remplissent la première partie du volume. La seconde est consacrée au mariage autrichien et aux dissentiments avec la Russie. M. Albert Sorel y a inséré un tableau de l'Europe en 1810, à l'apogée de la puissance française, et qui forme un parallèle avec le tableau fait par lui, dans son premier volume, de l'Europe en 1789. On y voit l'influence exercée par la France, notamment en Italie et en Allemagne, et l'on y explique comment se sont préparés dès lors l'unité de l'Allemagne et l'unité de l'Italie.

Marie-Anne de Bovet : *A l'assaut de la vie* (Flammarion). — C'est un roman parisien, d'une réalité dramatique poignante. C'est une suite de trames hardies jusqu'au Crime, ourdies par une aventurière pour conquérir Paris.

Petites choses (Stock). Œuvre délicate d'un écrivain et d'un artiste anonymes. Poèmes gracieux ou profondément mélancoliques. Illustré de dessins curieux et fins. Attrayant pour les dilettantes.

Emile Guillaumin : *La vie d'un simple* (Stock). — Ce sont les mémoires d'un métayer. L'auteur a voulu vivre son roman avant de l'écrire et pour mieux observer et expérimenter la vie rurale, s'est livré pendant vingt ans au labeur physique. Etude très remarquable de la vie du paysan.

Léon Tolstoï : *Guerre et paix* (Tomes III et IV) (Stock). — Continuation de l'œuvre grandiose du grand écrivain. Evocation Napoléonienne. Détails saisissants et gestes historiques de la campagne de Russie et particulièrement de l'effroyable bataille de la Moskova.

Gabriel Martin : *Les poésies fantastiques* (A. Lemerre). — Légères et fines poésies d'amour écrites avec souplesse et un sentiment plein de convictions. C'est une œuvre qui charme et qui étonne.

Femina (Pierre Laffitte et Cie). Ce numéro contient avec la description du grand prix de Paris, les scènes les plus parisiennes du pesage de Longchamps. Ce numéro sensationnel entre tous comporte une série de beaux articles admirablement illustrés.

Henry Maisonneuve : *L'éternelle revanche* (Plon-Nourrit). — L'éternelle Revanche, c'est la revanche de l'amour. Il y a, tôt ou tard, dans la vie des femmes, une heure où, sous une forme ou sous une autre, pour leur bonheur ou pour leur malheur, l'amour reprend ses droits, intervient en maître, et dispose de leurs destinées. M. Maisonneuve nous montre deux jeunes filles amies ; tandis que l'une, fille d'un médecin qui rêve pour elle les plus hautes destinées savantes, se laisse duper malgré sa science par un jeune noble égoïste et dépourvu de sens moral qui l'abandonne après l'avoir rendue mère, l'autre, fille d'un député qui se ruine et sombre dans des affaires véreuses, est aimée par un fils de roture, énergique et droit, qui la sauve de la détresse. Ce roman, dont l'action se déroule en Bretagne, est une œuvre intéressante.

Venceslas Sieroszewski : *Yang-Hun-Tsy* (Le diable étranger), roman de mœurs chinoises, traduit par B. Kozakiewicz (Dujarric et Cie). — L'auteur de *Yang-Hun-Tsy* a passé quinze années en Extrême-Orient, et son œuvre, admirable par le charme du style et par une philosophie émouvante, nous donne un tableau pittoresque de la vie des Européens en Chine, en même temps qu'elle est un cri de protestation contre la folie sanguinaire des conquérants occidentaux. M. B. Kosakiewicz, le traducteur de *Yang-Hun-Tsy*, a déjà fait connaître au public français les œuvres de Sienkiewicz. Il est aussi, avec M. H. D. Davray, le traducteur de l'écrivain anglais H. G. Wells.

Le Théâtre (Manzi, Joyant et Cie). — Le premier numéro de Juin est consacré à *la Plus Faible*, du Théâtre Français ; *le Roi galant*, de l'Odéon ; *la Troisième Lune*, du Vaudeville, et c'est du moderne, de l'ancien et de l'exotique heureusement présenté.

Daniel Lesueur : *Madame de Ferneuse* (Alphonse Lemerre). — Les nombreux lecteurs du *Marquis de Valcor* vont retrouver dans *Madame de Ferneuse*, qui est la suite du *Masque d'Amour*, plusieurs des personnages dont ils ont suivi avec intérêt, on pourrait presque dire avec angoisse, les tragiques aventures. L'auteur est arrivé à rajeunir complétement le roman « d'action » en ajoutant, à ce que peut donner une imagination féconde, une observation psychologique fine et subtile. C'est presque dans un cadre de quasi-actualité que se meut le père Eudoxe, prêtre de l'ordes Octaviens non « autorisé » par la récente loi et forcé de quitter la France. Quant à Madame de Ferneuse, la tendre et hautaine héroïne du livre, elle émeut et captive, elle reste vraie dans tous les détails de sa vie romanesque.

Eugène Morel : *La parfaite maratchère* (Eugène Fasquelle). — Dans ses relations, M. Eugène Morel a l'honneur de compter la vieille Françoise qui lui a dit son histoire, une histoire admirable, l'histoire si simple de sa vie. Entrée comme bonne chez madame Delupeau, bourgeoise obstinée, qui traite durement la pauvre petite arrivée de son Morvan, Françoise, au cours d'une villégiature de sa maîtresse fait la connaissance d'un jeune maraîcher qui, devenu son mari, l'initie aux joies de l'amour et à la culture des bons légumes. C'est le bonheur pour l'épouse du robuste travailleur Alexandre; mais les horreurs de la guerre sont déchaînées ; le maraîcher doit, au nom qu'il porte, peut-être, l'honneur de se faire tuer. Françoise reste seule avec son enfant Alexis. En attendant qu'il soit grand, la *parfaite maratchère* cultive son marais et fait pousser les bons et gros légumes sous la protection de Saint Fiacre qui a comme chacun le sait, protège les maraîchers de Paris et de la province.

A chacun des légumes qui s'offrent à nos besoins ou à notre gourmandise M. Eugène Morel dresse un état-civil où sont signalés ses vertus, ses qualités et les traits principaux de ses mœurs et de ses habitudes, si tant est que les légumes aient des mœurs et des habitudes.

C'est une très littéraire, très lyrique et très originale symphonie de légumes ; quel dommage qu'ils finissent en salade russe ; mais il faut bien vivre ; et peut-être les bons légumes de M. Eugène Morel sont-ils heureux d'être utiles au genre humain.

Georges Servières : *L'Allemagne Française sous Napoléon 1er* (Perrin et Cie). — M. Georges Servières raconte, d'après des pièces inédites, tirées des Archives Nationales et des Archives des affaires Etrangères, l'annexion, l'organisation et l'évacuation, consécutive à nos revers de 1813, des provinces Allemandes qui furent réunies à la France par Napoléon 1er et en prolongèrent le territoire jusqu'à la mer Baltique. L'auteur y étudie, d'après les documents les plus authentiques et avec des vues personnelles, le système du Blocus continental et son application aux contrées annexées.

Une carte de la Basse-Allemagne aide à l'intelligence du récit auquel l'emploi des rapports et correspondances des agents diplomatiques, des magistrats et des fonctionnaires, donne l'accent de la vie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Auxerre. — Imp. A. Lanier. *Le Gérant :* Pierre LEMONNIER.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution du prix des billets de bains de mer

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du Public que l'Administration Supérieure vient de l'autoriser à abaisser de 33 francs à 26 fr. 65 le minimum du prix, en 3e classe, des billets d'aller et retour de Bains de mer valables pendant 33 jours.

La nouvelle réduction du prix de ces billets, appliquée dès maintenant, facilitera certainement dans une large mesure l'accès de la mer aux nombreux voyageurs de 3e classe qui désirent se rendre, soit en villégiature, soit pour passer leurs vacances, dans les stations balnéaires de l'Ouest.

La Nouvelle Revue

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs
Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 50

N° 115 — Nouvelle Série. Tome XXIX. — 2e Livraison. 25e Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

15 JUILLET 1904

SOMMAIRE

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

—

1904

TÉLÉPHONE 801-46

LE SOCIALISME EN 1904

I

Dans quelques semaines s'ouvrira, à Amsterdam, la plus grande ville et le plus grand centre industriel des Pays-Bas, le sixième Congrès International socialiste. Succédant à celles de Paris (1889), de Bruxelles (1891), de Zurich (1893), de Londres (1896), et encore de Paris (1900), ces assises devaient avoir primitivement lieu en 1903 : elles furent ajournées à la demande de la Social Démocratie d'Allemagne, qui entendait consacrer toute son activité aux élections générales du Reischstag.

De toute certitude, le sixième congrès attirera à Amsterdam de très nombreux journalistes et concentrera l'attention du public. Rien de ce qui touche au développement, aux luttes intestines, aux attitudes du socialisme, n'est indifférent, soit aux gouvernements, soit aux masses électorales. Les partis au pouvoir, dans les diverses contrées, suivent anxieusement ses mouvements, afin de régler sur eux leur défensive et c'est pourquoi ils souhaitent, plus encore peut-être que la foule, d'être rigoureusement informés.

De plus, seul en ce monde, le socialisme présente l'aspect, les aspirations, l'organisation d'un groupement international. A coup sûr, les catholiques de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, entretiennent des tendances communes ou envisagent en matière sociale des projets identiques, ne fût-ce que la restauration des anciennes corporations. Mais ils sont divisés sur les modalités politiques, les uns exerçant l'autorité gouvernementale, les autres formant le noyau même de l'opposition. Dans une certaine mesure, le socialisme marche vers une condition analogue ; mais l'assimilation est encore très loin de se justifier : si les unités nationales ont été brisées comme en France ou en Hollande, si elles sont menacées comme en Allemagne ou en Italie, l'unité internationale subsiste, au

moins jusqu'à nouvel ordre, et le catholicisme tient bien des assises considérables dans les provinces Rhénanes ou en Bavière, dans la Basse-Autriche ou dans l'Italie du Nord, mais il s'est gardé jusqu'ici de réunir ses éléments épars. Il est pourtant le seul parti ou le seul groupement qui, par son caractère extranational, puisse être rapproché de la démocratie sociale.

Le Congrès d'Amsterdam va s'ouvrir à un moment décisif, presque solennel de l'histoire. Partout le socialisme est devenu un facteur notable de la politique. Qu'il aspire, par certains de ses éléments, à la conquête de la puissance publique, — partagée avec autrui, comme à Paris ou à Rome,— qu'il représente nécessairement l'opposition intransigeante, comme à Bruxelles, à Vienne et à Berlin, c'est sur lui que se fixent les regards. L'heure est arrivée, où il faut se déclarer ou pour ou contre lui, où les timides hésitations et les paroles équivoques ne sont plus de mise, où le prolétariat organisé ne saurait plus être considéré comme une secte ou un appoint. Le rôle militant du socialisme, en France et en Allemagne tout spécialement, n'a point besoin d'être évoqué ici. Dans tous les pays (et l'Angleterre elle-même ne fait plus exception), la grande lutte du siècle est engagée entre la conservation sociale et ceux qui veulent bouleverser la société, en modifiant la structure de la propriété. Certes, des partis intermédiaires subsistent, qui gardent l'autorité gouvernementale, libéraux, radicaux, ailleurs gauches dynastiques ; mais ces partis, qui réduisent au surplus leurs effectifs d'élection en élection — le cas de l'Allemagne est typique, — représentent des compromis entre les deux principes antagonistes, et dans ces compromis, la part du socialisme s'élargit sans relâche. Comparez seulement la législation ouvrière de 1904 — (et dans cette législation, la réglementation du travail) — au statut juridique d'il y a un quart de siècle, vous mesurerez d'un seul coup d'œil tout le mouvement d'idées déchaîné, tous les résultats pratiques obtenus directement ou indirectement, par l'effort de ce qu'on appelle à tort le quatrième état. Envisagez les rapports de M. Combes et avant lui de M. Waldeck-Rousseau, avec l'extrême gauche socialiste, les relations plutôt tendues de Guillaume II et de M. de Bulow avec Bebel, Singer et Wollmar, l'action quotidienne conduite à Bruxelles par Vandervelde contre le cabinet catholique, la formidable campagne menée à Rome par Ferri et ses amis contre tous les abus — affaire Nasi après affaire Bettolo — le renouvellement de la politique des Trades Unions Britanniques, depuis la condamnation des grévistes du Taff Vale et les trois

derniers succès électoraux ouvriers de Clitheroe, de Woolwich et de Gatesbread (1902-1904), et vous aurez une idée de la poussée qui s'exerce dans la vieille Europe.

II

Considéré dans son ensemble, le socialisme s'efforce de se différencier des partis ou des groupements qui, à un titre quelconque, pourraient être confondus avec lui. C'est précisément parce que certaines de ses fractions ont dessiné une évolution, sur laquelle nous reviendrons et que le Congrès d'Amsterdam devra juger, que d'autres fractions — plus nombreuses que les premières, affirment plus hautement leur intransigeance et leur fidélité doctrinales.

Le socialisme prolétarien, qui est le collectivisme ou le communisme, se distingue nettement de la sentimentalité humanitaire qui s'est épandue dans une portion de la bourgeoisie depuis cinq ou six ans, — cette diffusion de philanthropie sociale n'étant pas, au surplus, particulière à la France où elle s'est exprimée en une abondante littérature ; il s'oppose aussi à l'étatisme ou interventionnisme, c'est-à-dire à la thèse d'école qui admet une intervention croissante de l'État dans les rapports du Capital et du Travail, sans pourtant attenter au régime de la propriété.

D'autre part, le socialisme prolétarien trace une ligne de délimitation très nette entre ses conclusions et celles du socialisme chrétien, qui a été prêché en France jadis par M. de Mun, et qui a recueilli de multiples adhésions dans le clergé et la noblesse de Belgique, d'Allemagne et d'Autriche. Mais cette dernière formule même a été abandonnée par ses champions, depuis que le pape Pie X, dans un récent « Motu proprio », a retiré les recommandations lancées jadis par son prédécesseur Léon XIII, en une encyclique fameuse. La position du collectivisme contemporain se trouve ainsi expressément déterminée.

III

Depuis le dernier Congrès international de Paris, deux faits généraux se sont manifestés dans l'histoire du socialisme européen. Tout d'abord s'est accru son rôle actif, en raison même de sa propagande et des conquêtes électorales qu'il a réalisées. En second

lieu, les divisions qui s'étaient marquées dans certains pays, se sont accentuées et progressivement étendues, avec plus ou moins d'énergie, à tous les autres.

Que l'effectif des électeurs collectivistes se soit augmenté sur notre continent : c'est là une observation que nul enquêteur impartial ne voudra contester. Elle s'impose surtout dans deux Etats : l'Allemagne et l'Italie. Dans l'empire germanique où, avant le dernier renouvellement du Reichstag, le contingent social-démocratique montait à 2.300.000 unités; il a grossi brusquement de près d'un million en 1903, à la grande stupéfaction du Gouvernement. De ce phénomène, les raisons éclatent assez aisément, et il est permis de dire que la crise économique et la multiplication des bataillons des sans-travail, les attaques très vives dirigées par Guillaume II contre le socialisme et surtout le retour de protectionnisme dicté par les agrariens et admis par le chancelier de Bülow, ont donné des armes également solides aux socialistes. Ils sont ainsi devenus le premier parti de l'Empire, du moins par la quotité des suffrages.

En Italie, la situation est loin d'être la même, puisque la fraction socialiste représente non point un cinquième et plus, mais un dix-huitième du Parlement. Pourtant, les progrès ont été saisissants, et, de la précédente législature à la législature actuelle, le chiffre des députés Ferristes ou Turatistes s'élevait de 15 à 27.

Il est exact, par contre, qu'en France la croissance de la délégation parlementaire socialiste s'est singulièrement atténuée en 1902, et qu'en Belgique, la même année et en 1904, s'affirmait en ce domaine une stagnation absolue. Mais la poussée prolétarienne ne se marque pas uniquement sur le terrain électoral, elle se traduit aussi bien dans le domaine corporatif, et, à ce point de vue, il est incontestable que l'expansion est continue dans toute l'Europe occidentale.

L'autre fait général qu'il convient de relever, c'est la scission des groupements nationaux. A vrai dire, le socialisme n'a jamais été nulle part fortement agrégé, et, de tous temps, des divisions internes l'ont travaillé. L'Internationale, dès le lendemain de sa formation, a été déchirée entre Marx et Bakounine, c'est-à-dire entre le collectivisme et le communisme libertaire, et elle est même, en partie, morte de ce terrible antagonisme. En France, à la veille de la grande explosion politique et sociale de 1848, Louis Blanc, Pecqueur, Cabet d'une part, Proudhon de l'autre, se renvoyaient des attaques et des invectives virulentes. En Allemagne, dans la

phase héroïque, Marxistes et Lassalliens, se montraient plutôt animés les uns contre les autres, et, pour revenir à la France encore, le parti ouvrier, constitué au lendemain de la Commune, a été l'origine de plusieurs groupements qui se séparèrent violemment de lui.

Mais les oppositions, qui se font jour actuellement dans le socialisme européen, sont plus amples que celles du passé, et méritent peut être une attention plus soutenue, d'abord parce qu'elles ne se localisent pas à une contrée, ensuite parce qu'elles se produisent à une étape plus avancée de l'histoire du collectivisme, en troisième lieu parce qu'elles se rattachent intimement au rôle croissant du socialisme dans la politique des États.

IV

La crise socialiste n'est pas spéciale à la France ; dans tous les pays Européens, elle est ou ouverte ou latente ; partout de violentes polémiques se sont engagées, soit entre les personnes, soit entre les fractions, autour de ce qu'on appelle ici le ministérialisme, là le réformisme, là encore le révisionnisme.

Pratiquement, c'est en France, avec l'avènement de M. Millerand au pouvoir et les trois Congrès nationaux qui ont suivi, que la crise a atteint au maximum d'ampleur. Il s'agissait de savoir si un représentant du prolétariat organisé pouvait accéder au gouvernement, c'est-à-dire saisir une parcelle de la puissance publique bourgeoise sans manquer à la doctrine. On alléguait à gauche que tout socialiste, ainsi nanti d'un portefeuille, est entraîné infailliblement dans l'orbite du capitalisme et appelé à combattre son propre parti. On affirmait à droite que la participation du socialisme au pouvoir développe forcément son prestige, sa propagande, ses effectifs et ses conquêtes matérielles dans le domaine juridique. A ceux qui niaient ces conclusions, on opposait les projets déposés par M. Millerand et le vote rapide de la loi de 1900 sur la règlementation du travail. Là-dessus, la scission éclata ; elle se renouvela même à trois reprises et l'on vit successivement sortir de l'unité le parti ouvrier français et le parti socialiste révolutionnaire qui se fondirent dans le parti socialiste de France — et le parti ouvrier socialiste révolutionnaire qui reste isolé. Par ailleurs, M. Millerand était évincé, à une date récente, du parti socialiste français, qui l'avait longuement abrité et défendu. Le sujet réel de la querelle primitive passait à l'arrière

plan; mais d'autres motifs de rupture, d'antagonisme, subsistaient, moins personnels, plus théoriques ceux là, identiques au reste à ceux qui s'exercent en Allemagne et en Italie.

A l'heure même où le cas Millerand était discuté de ce côté des Vosges, le cas Bernstein passionnait les esprits dans l'Empire Germanique. L'accession de M. Millerand au ministère soulevait en fait le problème des rapports de la démocratie socialiste avec la démocratie tout court ou avec la société capitaliste. Les écrits de Bernstein, l'un des publicistes les plus connus et les plus appréciés du socialisme d'Outre-Rhin, posaient le problème de beaucoup plus haut, — théoriquement, doctrinalement, avant qu'aucun acte personnel n'eût été accompli.

Bernstein est devenu l'apôtre du révisionnisme, en d'autres termes le leader de la fraction, qui veut réviser à la fois le Marxisme — c'est-dire les thèses historiques et économiques qui sont à la base du socialisme Outre-Rhin — et le programme d'action de la Social Démocratie Dans un court volume qui a été traduit en français en 1899, il a exposé ses doutes touchant un certain nombre de points jusque là à peu près incontestés; il a discuté la Théorie du matérialisme historique que Marx résumait en ces termes: « le mode de production de la vie matérielle détermine tout d'abord le processus social, politique et intellectuel de la vie. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être. C'est au contraire leur être social qui détermine leur conscience » — et il a remis en honneur les facteurs idéologiques ou sentimentaux qui étaient chers aux socialistes français de la première moitié du XIXe siècle. Poursuivant sa critique du Marxisme, il a nié la prolétarisation grandissante des peuples, l'extension de la misère sociale, la concentration continue des capitaux, la périodicité des crises économiques, et il a abouti à convertir le socialisme en un parti de réformes démocratiques socialistes. De ce point de vue, il considère comme suranné le programme d'action jadis élaboré à Erfurt; sur la question militaire, sur la question coloniale, il défend des conclusions toutes différentes de celles qui avaient prévalu avant lui, et surtout il entend modifier complètement les rapports de la Social Démocratie avec les autres fractions de gauche.

On conçoit l'émotion que cet écrit, émanant d'un des théoriciens les plus autorisés de l'Allemagne, souleva Outre-Rhin. Kautsky le réfuta dans un volume qui fit sensation : Bebel le combattit en un long discours au Congrès de Hanovre. La scission, prévue par certains, ne se produisit pourtant point, parce que, si

divisé que soit le socialisme allemand, il veut opposer à l'empereur un front compact. En septembre dernier, le Congrès de Dresde condamnait le révisionnisme à une écrasante majorité; mais les révisionnistes estiment que cette condamnation n'a point frappé leur propagande de mort.

En Italie, la même controverse s'est déroulée sur un terrain un peu différent. Ici, la lutte se déploie entre les réformistes qui croient pouvoir transformer la société par une série de réformes, et les révolutionnaires qui attendent surtout le passage au collectivisme d'un cataclysme violent. Au dernier Congrès de Bologne, qui s'est tenu en avril 1904, trois fractions étaient en présence : les réformistes avec Turati, député au Parlement et qui faillit devenir ministre dans le cabinet Giolitti, les Révolutionnaires avec Labriola, un théoricien éminent, le centre avec Ferri, professeur et député, l'un des plus grands orateurs de l'Italie contemporaine, qui prétendait allier le réformisme au révolutionnarisme. La coalition de Ferri et de Labriola détermina l'échec de Turati; mais ici aussi l'on dit que la victoire de la gauche n'est pas définitive, et que la rupture n'est qu'ajournée. L'évolution libérale, qui s'est produite dans la Péninsule sous Zanardelli et sous Giolitti, depuis l'avènement du jeune roi, n'a pas peu contribué à disloquer le socialisme, jusque là pourchassé par une répression rigoureuse et brutale.

Pour offrir en apparence plus d'unité, le socialisme belge et le socialisme autrichien n'en sont pas moins travaillés par des dissensions doctrinales. Le Congrès des socialistes de Cisleithanie, qui a eu lieu à Vienne en novembre 1903, a mis au jour de sérieuses divergences de vues et sur la question militaire et sur le maintien du programme ancien.

Partout la lutte s'affirme entre la tradition révolutionnaire et les tendances nouvelles qui se revêtent de ces noms différents : ministérialisme, réformisme, révisionnisme. Ces tendances nouvelles se présentent, aux yeux de beaucoup, sous des apparences séduisantes, parce qu'elles assureraient un recrutement plus rapide de l'effectif socialiste et fraieraient un accès plus aisé au pouvoir. Mais partout, les défenseurs de la tradition se sont redressés avec une énergie et une intransigeance nouvelles, parce qu'ils appréhendent les défections, les déviations profondes qui ruineraient le socialisme et qui, finalement, le convertiraient en un simple parti radical de réformes ouvrières.

Le Congrès d'Amsterdam aura à se prononcer entre ces deux méthodes. Sa décision offrira une extrême gravité, car elle déter-

minera toute la marche future du socialisme, et l'on peut même dire, dans une certaine mesure, que la vie du socialisme international va se jouer dans la grande cité hollandaise. Aussi le débat que nous venons de résumer occupera-t-il la majeure partie des séances, sinon toutes les séances des délégués du monde assemblés.

V

D'autres problèmes, à la vérité, seront encore examinés ; mais ils touchent plus ou moins au précédent. Il y a d'abord celui des rapports du socialisme politique et du syndicalisme qui, au fur et à mesure que les années s'écoulent, devient plus complexe et plus pressant.

De tout temps, au sein de la masse ouvrière, deux conceptions différentes de l'action se sont combattues. Tandis que les disciples de Lassalle ou de Marx, de Louis Blanc ou de Pecqueur estimaient que l'agitation politique était la meilleure des armes de propagande et que la conquête de la puissance publique était le prélude indispensable de toute transformation sociale, un certain nombre de théoriciens, mais surtout les travailleurs affiliés aux syndicats, attendaient tout du mouvement corporatif. Ils marquaient leur défiance de ceux qu'ils appelaient des politiciens, dont ils flétrissaient les compromissions ou les palinodies. Cette méthode se rattache d'assez près à celle que Proudhon a défendue avec une netteté de pensée et une vigueur d'expressions qui n'ont jamais été dépassées. Que tous les prolétaires s'assemblent, qu'ils dressent de solides organismes professionnels et ils feront la loi sans avoir à s'embarrasser des Parlements ni de l'Etat. Ce concept aboutit nécessairement à la grève générale, qui en est la sanction pratique.

L'opposition de la Social démocratie et du syndicalisme a éclaté en traits saisissants au cours des dernières années. Elle est aussi nette en France, où le syndicalisme dénonce les tendances modérantistes du socialisme, son appréhension des solutions radicales, ses ménagements vis-à-vis de l'Etat, qu'en Angleterre où le syndicalisme reproche aux groupements politiques — Fédération social démocratique ou autres — leur dédain des réformes. Les griefs sont divers : l'antagonisme subsiste un peu partout. Il sera porté devant le Congrès d'Amsterdam sous forme d'un article relatif à la grève générale. Celle-ci, à l'heure présente, effraie beaucoup moins la fraction révolutionnaire du socialisme que la

fraction révisionniste ou réformiste, les amis de Bernstein, de Turati, de Jaurès appréhendant très fort qu'un conflit trop aigu du capital et du travail ne vienne entraver leur mouvement tournant. Au reste, à part l'Angleterre, où le Trade Unionisme porte des caractères spéciaux, les organisations corporatives sont surtout animées contre l'aile droite de la démocratie sociale. Un rapprochement entre l'aile gauche et les syndicalistes peut très bien, à brève échéance, modifier les conditions de la lutte entre réformistes et révolutionnaires.

VI

Nul ne saurait dire si le Congrès, assailli d'aussi graves préoccupations, réussira à examiner toutes les questions inscrites à son ordre du jour. Le publiciste anglais Hyndman et le député hollandais Van Kol voudraient qu'on statuât sur la politique coloniale et sur l'attitude que le socialisme international doit prendre vis-à-vis du développement exotique des puissances grandes et petites. Le problème intéresse à coup sûr les Anglais — et aussi les Hollandais qui conservent leur énorme empire de l'Insulinde; mais il ne s'adresse pas moins aux Français, aux Allemands, aux Américains, aux Italiens — et même aux Belges. Jusqu'ici, le socialisme a toujours combattu, dans les Parlements et au dehors, les conquêtes asiatiques et africaines, parce que, violant l'humanité, développant la guerre, elles élargissaient en même temps le champ d'exercice du capitalisme. Mais le colonialisme l'a néanmoins emporté; il se rattache du reste étroitement au mécanisme de l'économie générale, et il y a lieu de rechercher aujourd'hui si le socialisme doit demeurer en une attitude purement négative, ou si, se plaçant sur le terrain des faits accomplis, il essaiera d'influer sur les formes de la colonisation.

L'émigration et l'immigration, le protectionnisme et le libre-échange, le cléricalisme, l'arbitrage international, l'habitation pour le peuple, ont été portés par l'initiative de diverses organisations nationales, au programme d'Amsterdam. Il est possible que ces différentes questions, si intéressantes soient-elles, cèdent le pas à la matière suivante proposée par Polkenbuhr, au nom de la Social démocratie d'Allemagne : la politique sociale et l'assurance ouvrière.

De toute évidence, les législations qui concernent le travail ont acquis une extension considérable au cours des dernières

années. Nul ne contestera que le socialisme, — soit qu'il ait pris une part directe à l'élaboration de ces lois, soit qu'il en ait déterminé la publication par les seules appréhensions qu'il inspirait — (et le système des assurances en Allemagne peut être considéré à la fois comme une arme de lutte contre le prolétariat politique et comme une conquête oblique du même prolétariat) — a été l'artisan principal de l'évolution juridique de la fin du XIXe siècle.

C'est outre-Rhin que le Code ouvrier a accusé son plus large développement. Il appartenait donc aux socialistes allemands de saisir le Congrès d'un problème particulièrement grave pour la plèbe de l'atelier. L'on entendra, non sans intérêt, les appréciations que leurs mandataires émettront sur les fameux textes Bismarckiens, qui ont institué l'assurance contre les accidents, contre la maladie, sur la vieillesse et l'invalidité. A l'heure où les gouvernements européens se préoccupent tous, plus ou moins, d'introduire un système analogue, les documents qui seront produits à la tribune d'Amsterdam prendront une indéniable valeur éducative. Et si l'on admet que désormais et de plus en plus l'extension de la législation ouvrière dans un pays est liée à l'extension de la législation ouvrière dans tous les autres, l'importance de ce débat n'échappera à personne.

Mais ce qui dominera surtout les délibérations du Congrès, ce sera, répétons-le, le souci de fixer la politique générale du socialisme. Dans tous les États, un déplacement de voix s'est opéré, depuis 1898, vers les doctrines nouvelles. Ce déplacement ne s'est pas effectué uniquement dans le milieu prolétarien, que le socialisme aspire à conquérir. Non seulement en France, mais en Allemagne aussi et en Italie, une fraction de la bourgeoisie ou des bourgeois déracinés, c'est-à-dire ceux qu'on a appelé, Outre-Rhin comme chez nous, des intellectuels, sont venus grossir les rangs de la démocratie sociale. Certains ont obéi au raisonnement et ont admis la logique des thèses qui leur étaient présentées ; d'autres qui n'acceptaient point les idées, qui répudiaient la lutte des classes par exemple et qui estimaient la tutelle des gens instruits indispensable à la poussée ouvrière, cédaient à une vague sentimentalité, à cet humanitarisme obscur qui s'éveille de temps à autre à travers l'histoire. Une troisième catégorie d'hommes enfin couraient au socialisme, parce qu'il représentait la force future ou même, selon leurs prévisions, le gouvernement du lendemain ; ils se sont précipités au secours d'un parti désormais assuré de vivre et de l'emporter.

A la vérité la crise socialiste est née de cette invasion d'éléments nouveaux, hétérogènes et parfois peu désintéressés, dans les rangs prolétariens. De tous temps, des déserteurs de la bourgeoisie ont pénétré dans l'armée ouvrière ; mais ils n'y venaient qu'à titre d'individualités et se fondaient dans la masse. La déviation ne pouvait se produire que du jour où ces défections ne seraient plus personnelles, mais collectives et où se juxtaposeraient dans le socialisme des conceptions différentes et même antagonistes.

L'on ne saurait encore prévoir quelle solution le Congrès donnera à l'angoissant problème posé devant lui. Si la tradition révolutionnaire prévaut, il se peut que la scission internationale ne s'opère pas immédiatement et que les réformistes s'inclinent, comme ils ont fait jusqu'à présent en Allemagne. Mais la rupture des deux éléments apparaît comme une nécessité de l'avenir : le réformisme constituera alors cette domination petite bourgeoisie qui ne sera point un phénomène inattendu, car Marx — dont les réformistes se réclament au même titre que les révolutionnaires, — l'avait prévue.

Paul LOUIS.

SÉMIRAMIS

Hymne Assyrien (1)

Quand le rideau s'abaisse, on voit les éphèbes venir se grouper sur la scène autour du Choreute *et les prêtres sur la première terrasse; au milieu se tient* Naram-Sin.

LE CHOREUTE

Dans le bleu firmament les étoiles s'éveillent.
Istar paraît; la sainte nuit descend.
La lune se balance, ronde et blême.
Conjurons son humeur fantasque par des chants.
Les formes disparaissent : les dieux et les déesses
se penchent aux balcons du ciel;
et les étoiles sont leurs yeux qui contemplent nos âmes,
pour mieux distribuer le sort bon et mauvais.
Admirables clartés, regards de l'invisible
qui témoignez la présence des Dieux,
vous êtes le moyen de prévoir et la raison de croire,
phares étincelants au ciel illimité!
Chacun de vous est une lettre d'or du grand mystère
et vos rayons, en pénétrant nos âmes,
enseignent la prudence et la piété.

LE CHŒUR

Hommage au Sept, les grands recteurs,
et gloire aux étoiles sans nombre!

(1) Cet hymne sert de dithyrambe à la tragédie en 4 actes qui sera représentée le 24 juillet à l'amphithéâtre antique de Nimes sous les auspices du Syndicat d'initiative et de la municipalité, par madame Segond-Weber, M. Albert Lambert fils; MM. Dorival, Darmont, Liser, avec 250 figurants, dans un immense décor évoquant les jardins suspendus de Ninive.

Nimes honore en Péladan le concitoyen; mais en dehors de cette considération, la ville a choisi *Sémiramis* parce que c'est une œuvre originale et non une traduction comme tout ce qui a été représenté jusqu'ici dans les spectacles de plein air. On sait que les Arênes de Nimes, véritable Colysée, peuvent contenir vingt-quatre mille spectateurs. C'est le plus vaste théâtre du monde entier qui est offert à notre collaborateur, l'auteur de *Babylone*, de la *Prométhéide*, d'*Œdipe et le Sphinx*.

LE CHOREUTE

Esprit de Sin ! esprit de rêve et d'aventure,
astre des voyageurs et des devins,
ô lampe de l'amour et du mystère,
donneur de repos et de songes,
apaise par tes blancs rayons, nos fièvres ; pacifie nos desseins,
insuffle à tes fidèles l'intuition simple,
astre de la pensée et du silence, ô Sin !

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Esprit de Samas ! esprit de joie, de paix et de fécondité,
maître de la vie et du blé, maître des formes et de la gloire,
prodigieux contre les prodiges,
dissipe les complots, disperse les fantômes,
confonds celui qui ment, guéris la peur,
affermis nos âmes et dore nos épis,
roi de l'or et de l'art, ô Samas.

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Esprit de Adar ! esprit sublime et sombre
seigneur des grands desseins et des longues études,
maître de la patience et des ténacités,
auguste solitaire, inspire-nous la gravité, l'indépendance,
le prix du temps, le secret de vieillir,
astre austère et savant
roi des pensées, des lois et des longs règnes, ô Adar.

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Esprit de Mérodack ! Esprit de force et de miséricorde,
Seigneur très généreux, magnanime empereur des dieux,
maître du temple et des palais,
patron des mages et des rois,
astre du sceptre et de la mitre,
fais-nous rendre à chacun
l'honneur qui nous est dû, ô Mérodack !

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Esprit d'Istar, esprit de grâce et de bonté,
mère de la pitié et des génies, sourire et beauté du ciel,
dame de tous les cœurs,
dame des forêts et des sources,
donne à chacun sa parèdre ;
épands sur nous ta grâce attractive et féconde,
déesse de la vie, déesse de l'amour, ô Istar !

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Esprit de Nergal ! Esprit de courage et de lutte,
piétineur des mêlées, au glaive étincelant,
seigneur de la témérité et des violences,
détourne ton regard de nous.
Pour ta gloire et notre paix,
combats les démons de l'abîme, les mauvais génies de l'Aral,
astre de fer et de férocité ! ô Nergal !

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Esprit de Nébo,
esprit de subtilité et de magie, qui enseignes les arts,
possesseur des secrets, maître des talismans,
arbitre du destin, augmente en nous
l'esprit poétique et sacré :
laisse-nous deviner le mystère céleste,
astre d'intelligence, de succès, de miracle, ô Nébo !

LE CHŒUR

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

LE CHOREUTE

Hommage aux Sept, les grands recteurs,
et gloire aux étoiles sans nombre.

Exeunt.

Le jour se lève, Naram-Sin et les prêtres distribuent des palmes aux éphèbes qui se forment en cortège et montent, suivi des prêtres eux-mêmes. *Naram-Sin* seul descend en scène.

PÉLADAN.

L'IMAGE LOINTAINE

SONNET LIMINAIRE

Parce que je t'aimais, Amie, et que ton rêve
Avait quelque douceur à me bercer encor,
J'ai tenté d'évoquer la grâce de ton corps
Et nos espoirs défunts dont l'ivresse s'achève.

Mes jeunes ans, courbés sous le poing lourd du sort,
Se sont levés, tintant le glas de l'heure brève,
Et voici qu'Autrefois, en sa lointaine grève,
M'a semblé le Présent tout ensoleillé d'or.

Pourtant, un voile d'ombre endeuille mon visage,
Quand, d'un geste perclus, ta décevante image
Vient entr'ouvrir le soir, solitaire et glacé,

Où, penchés sur la nuit, mes souvenirs fidèles
Paraissent effeuiller, au déclin du passé,
Les pétales noircis des fauves immortelles.

I

Mardi.

« ... Suze, petite Suze aimée, je voudrais qu'un jour de tris- « tesse et de lassitude, un jour très éloigné, où nous serons, en « quelque sorte, devenus autres et où tu n'auras plus de moi que « le souvenir, l'image du passé renaisse en ton âme, à déchiffrer « ces lignes. Elles seront la couronne d'adieu que je déposerai « sur la tombe d'un être chéri, trop tôt disparu, et j'en tresserai « les guirlandes des fleurs fanées de mes souvenirs, des fleurs « cueillies au jardin de mémoire où elles s'effeuillaient lamenta- « blement.

« C'est peut-être bien la dernière lettre que je t'envoie ; il y a « des jours que je ne t'ai vue ; chaque instant qui s'écoule en ma « solitude, creuse plus encore l'abîme d'oubli et bientôt nous « serons, une fois nouvelle, les deux étrangers d'autrefois. De nos « longs mois d'amour, il me restera seulement le souvenir des « heures exquises qui se sont tues et le reflet des flammes douces

« que j'aurais voulu nous consumer toujours. C'était enfantin, « n'est-ce pas, de pouvoir songer que nous vaguerions à jamais « aux routes de rêve ? Les choses d'ici-bas passent et disparais- « sent ; les meilleures comme les pires s'effacent à l'instant précis « où elles s'élaborent, et ce qui sera n'est pas encore et déjà n'est « plus. Mais on raisonne si mal quand on aime et il fait si bon « oublier la froide raison, que j'avais rêvé d'éternelles aubes pour « l'éternité de nos joies.

« Je voulais t'envoyer ici le suprême adieu de mon âme meur- « trie ; mais, en ce soir de morne ennui, las des tristesses et des « doutes, je ne trouve plus une larme devant le bonheur que tu « as brisé. Je me heurte à tant de souvenirs, tout ce qui a été « notre vie commune s'évoque devant moi en de telles clartés, « que je ne puis faire autre chose que de m'en griser une dernière « fois. Mon imagination vagabonde m'emporte aux sentiers « disparus ; j'oublie que je suis là pour t'écrire ; je ne trouve plus « les mots qu'il faudrait, et tu ne m'en voudras pas de réchauffer « mon cœur à cette flambée d'autrefois.

« Je me rappelle une histoire très ancienne, qui conte les mal- « heurs des derniers païens à Alexandrie. On avait abattu les « idoles ; on avait écrasé leur mensonge sous les murs du grand « Sérapéon et les lampes ne brûlaient plus dans l'éventrement « du colosse. Les pontifes sacrés, les hiérodoules insexués, les « onirocrites interprètes des songes, tous avaient fui. Il ne restait « qu'un seul prêtre n'abandonnant pas le temple dévasté. Il avait « autrefois la charge des portes, des vantaux de bronze aux clefs « d'or. On le vit errer quelque temps parmi les ruines, contem- « pler tout le jour le présent maudit, jusqu'à ce qu'il mourut de « faim dans sa solitude.

« Je suis le prêtre de nos voluptés disparues ; je vis de nos « souvenirs dans ma détresse présente, j'en vivrai jusqu'à mourir, « comme le clidouque fidèle du Dieu Sérapis, traînant sa vie « misérable dans les débris du sanctuaire, et berçant son rêve « déçu au tintement limpide des clefs d'or..... »

C'est en feuilletant de vieux papiers que je retrouve aujourd'hui ces pages oubliées et me voici soudain redevenu très jeune, soudain frissonnant de la fièvre qui me les fit écrire. Je tourne et retourne entre mes doigts les feuillets jaunis, les feuillets que je ne peux plus lire, parce que des larmes emplissent mes yeux et que les caractères se brouillent à la clarté douce de ma lampe. Je ne m'illusionne pas un seul instant. Les pleurs que je verse

coulent accordés à ma jeunesse morte, et ce sont mes illusions que je regrette et les rêves dorés que je n'aurai plus.

Aussi, m'est-ce un pélerinage très doux que de revivre en imagination les minutes chères d'autrefois, les minutes, joyeuses ou tristes, qui s'estompent dans l'éloignement du passé. Je goûte une volupté singulière à contempler mes ambitions vieillies et les causes oubliées qui m'ont fait l'homme que je suis. Les feuillets jaunis, retrouvés ce soir, incitent mon âme à la rêverie. Des paroles mystérieuses montent à mes lèvres, des formes indistinctes vaguent devant mes yeux ; je sens que je vais, une fois dernière, évoquer le fantôme des jours disparus.

Bien malgré moi, c'est un retour vers le passé qu'il me faut faire. Mais mon esprit se refuse à la tâche précise. J'ai beau solliciter une attention fervente, mes pensées courent la pretentaine sans se fixer jamais. C'est un livre sans cesse feuilleté, où m'apparaissent tour à tour les pages de ma vie, souvenirs confus qui se brouillent, joies et tristesses en débandade, toute mon âme et tout mon cœur. Des phrases entières chantent en moi, des phrases que je ne puis redire, et cette impuissance me navre. Je doute de retrouver jamais la mémoire exacte des instants échus; j'appréhende de heurter l'oubli en remuant les cendres et me voici hésitant dès le seuil.

C'était du temps que j'errais dans la vie, affamé d'amour.

Je me souviens qu'il avait plu ; des nuées basses menaçaient encore ; on était à l'époque indécise où les frondaisons vieillies se muent en ombre d'or. Je descendais les quais, parmi la tristesse des choses, et ma pensée s'assombrissait du gris du ciel, du gris du fleuve roulant pesamment ses eaux lourdes. Mon regard s'arrêtait par instant aux boîtes poussiéreuses des étalagistes ; je prenais un livre, je le feuilletais lentement, mais mon esprit lassé s'en détachait bientôt.

Depuis des jours, mes désirs ardents s'exaltaient en fièvre ; je regardais d'un œil envieux passer les couples et leur joie satisfaite me semblait plus grande à coudoyer mon âme vide. Je voulais aimer; je clamais en mots éperdus mon besoin d'ivresse, tendant mes lèvres avides à d'improbables coupes, souffrant, comme Tantale, d'étreindre des mirages. La faim tenaillait ma chair, la soif desséchait ma bouche; mais j'écoutais quand même un écho lointain de baisers ; mes yeux guettaient à l'horizon l'aube promise, dont les astres complices incendieraient le ciel.

Elle passa.

Ce fut un éblouissement de clarté. Arrêtée déjà devant les hautes boîtes, elle feuilletait d'une main fine les bouquins jaunis. Elle avait, en levant les bras, un geste d'exquise beauté, qui cambrait la taille et la modelait d'un dessin très pur. La lumière jouait sur elle d'étrange façon et, depuis les reflets mouvants des cheveux jusqu'à terre, c'était une gamme de clarté vivante qui l'enveloppait toute et frissonnait ainsi qu'une caresse. Cela descendait de la nuque aux hanches, se pliait aux formes, estompait les creux, saillait les reliefs ; cela vibrait de vie intime en un mystère troublant d'indéfinissable beauté.

J'ai songé souvent depuis aux étranges hasards qui régissent nos actes, et je me vois tenté de croire aux lois inconnues d'un aveugle destin. J'aurais pu passer indifférent et ne la point connaître ; j'aurais pu poursuivre ma route : je ne l'ai pas fait. J'ai posé seulement mon regard sur elle et j'ai compris de suite combien je l'aimerais.

Un jour lointain, un jour d'automne.

Elle a courbé la tête sur un livre et ses joues s'éclairent à peine de la réverbération calme des pages. Je devine, sous la voilette, un profil très pur et des lèvres pâles ; je jette mon regard à la dérobée, je feins, par instant, de feuilleter quelque bouquin ; mais ma pensée s'en va vers elle, sans désertion possible. Une émotion nouvelle m'étreint ; je m'explique mal cette attirance et veux la discuter. Nos regards se rencontrent... Je sens aussitôt qu'elle va partir, que je dois lui parler, qu'une force est là pour m'y contraindre. Déjà, je me trouve auprès d'elle. Je ne suis ni sot, ni timide ; en toute autre circonstance je trouverais peut-être une entrée en matière ; mais je ressens un tel malaise que je bégaie stupidement : « Ces livres sont bien menteurs, madame...

— Menteurs ?... pourquoi donc ? »

Cela est dit d'un ton décidé qui me trouble davantage. Elle a levé la tête et me dévisage sans surprise ; évidemment, elle s'attendait à ce que je parlasse. Je regrette déjà ma phrase aventureuse, je ne trouve rien à répondre. Elle répète :

« Menteur, celui-là ? »

Son doigt désigne *Les Amours du chevalier Faublas*. Je fais effort pour me ressaisir. Un remorqueur descend la Seine, déchirant l'air d'appels stridents ; je dois attendre que le bruit s'apaise.

— « Oh ! dis-je ensuite, ce livre là comme les autres. Tous, ils font la vie belle et la vie est laide.

Elle réplique aussitôt :

— « Nous faisons si peu pour la rendre belle ! »

Elle a ponctué sa phrase d'un haussement d'épaules qui m'effare. J'ai peur de passer pour un sot; je veux parler, la convaincre coûte que coûte ; mais je rencontre son regard et je me tais. Elle poursuit :

« Le chevalier Faublas eut nombre de maîtresses et, s'il me souvient bien du livre, n'en aima véritablement aucune. Il était volage, égoïste et mauvais, ainsi que tous les hommes. »

Elle tourne le dos, et marche maintenant sans paraître porter aucune attention à ma présence. Une crainte m'angoisse qu'elle ne parte ainsi. Je revois le frisson lumineux qui la caresse toute, et le cadencement voluptueux des hanches; je la rejoins, je balbutie :

— « Vous avez bien mauvaise opinion de nous, madame ? »

Ma stupidité doit lui être à charge. Elle talonne l'asphalte d'un geste agacé.

— « Voyons ! dit-elle, soyez franc et vous conviendrez que je n'exagère rien. Vous êtes foncièrement égoïstes, ne pensez qu'à vous, n'agissez qu'en vue de votre bien propre. Si vous vous trompez par hasard au profit des autres, vous criez au sacrifice par dessus les toits, cela je vous l'accorde... Mais je suis bien sûre qu'il ne va pas là de votre faute... »

Je devine en sa voix des intonations douces ; une telle volupté tombe de ses lèvres, en négation de sa misanthropie, que je souris. Elle se fâche :

« Pourquoi souriez-vous? on ne sourit pas quand on trouve la vie laide ! »

Un fâcheux qui passe nous sépare. Je la rejoins vite, je dis, un peu bas :

— « La vie est laide sans idéal, la vie est laide quand nous ne l'embellissons point d'un frisson de rêve, et la plupart des hommes ne s'arrêtent pas à de semblables bagatelles. Ce sont les affaires qui absorbent le meilleur d'eux-mêmes, les soucis d'argent, les relations mondaines, tout le clinquant des ordinaires existences. Moi, sincèrement, c'est très différent. Je poursuis ma route en rêveur et m'arrête aux sites qui me plaisent. Vous aviez tout à l'heure un geste exquis en feuilletant ce livre ; je remercie le hasard qui m'a permis d'en jouir. »

Je pense en moi-même : « Que va-t-elle répondre ? ». Ses yeux me sourient, ses lèvres murmurent :

— « Vous tournez bien les madrigaux. »

Un silence s'ensuit. Je ne sais vraiment plus que dire. Nous marchons lentement, passant les ponts, tournant les rues, heurtant la foule. Il ne me semble pas que je la doive quitter. Nous sommes deux vieux amis causant sans penser à mal. Des arbres à demi décharnés les feuilles tombent. Elle avance avec un sourire ; son printemps fait fi de cette vieillesse...

— « Voulez-vous vous asseoir dans les Tuileries ? »

Elle paraît surprise.

— « Les Tuileries ?...

— Pourquoi non ? craignez-vous que je vous retarde ?

— Non, pas le moins du monde... Aujourd'hui, je flâne.

— Moi aussi, dis-je.

— Eh bien ! réplique-t-elle, flânons ensemble. »

Est-ce la mélancolie d'une journée grise ou mon besoin d'amour s'apaise-t-il soudain ?... En vérité, je ne suis plus le même. Mon désir se borne à regarder ses yeux. Nous sommes assis, nous causons, et le chuchotement de sa voix glisse sur mon front ainsi qu'une caresse.

Elle demande brusquement :

— « Vous êtes artiste, n'est-ce pas ? »

Je sursaute.

— « Artiste ? oui et non... Je peins, j'écris et j'adore la musique. Au reste je peins mal, je fais de mauvais vers et ne chante pas toujours juste. Mais ma peinture me plaît, mes vers me grisent et je puis supporter le son de ma voix. Peu m'importe l'opinion des autres ; je ne sais aimer le beau que pour lui-même. A cela près, je suis artiste. »

Elle rit brusquement.

— « Mon Dieu ! dit-elle enfin, c'est être artiste si l'on veut. C'est surtout être homme, je veux dire égoïste... Je l'ai déjà constaté tout à l'heure. »

Je vais protester ; mais elle m'interrompt dès la première phrase.

« Non, non, ne faites pas le bon apôtre... Il n'y a pas deux façons d'être homme, il y en a cent d'être artiste... Cent, parce qu'il y a une infinité d'impressions, et que l'art n'en est que la traduction pour la foule... Vous ne croyez pas ?

— Si, si, dis-je, nous sommes d'accord. »

Elle ajoute aussitôt :

— « Il n'y a, en revanche, qu'une façon d'être homme, qui consiste à rester soi toujours, à détester tout ce qui n'est pas soi, à

tirer de qui vous approche le plus de satisfaction personnelle... Sommes-nous toujours d'accord?

— Mais plus du tout. Nos plus grandes joies sont celles que nous faisons éprouver à autrui. Avouez-donc...

— Tenez ! interrompt-elle un peu bas, cela n'arrive que lorsqu'on aime. »

Je la regarde longuement ; de muettes prières montent à mes yeux. Elle se détourne, cherchant des phrases indifférentes qu'elle ne trouve pas. Puis un sourire triste assombrit ses lèvres. Je devine en elle tant de rancœurs accumulées et le souvenir de tant de souffrances, que j'excuse presque sa misanthropie. Sans doute elle fut, comme moi, la chercheuse de rêves. Elle a marché, les yeux au ciel, ainsi que l'astrologue de la fable, sans voir le précipice qui béait à ses pieds. Et de cette similitude de douleur naît pour moi le désir de la connaître davantage, de pénétrer intimement sa pensée, sa pensée que j'entrevois indécise à l'horizon calme des yeux.

Au demeurant, ils sont étranges. Un jet de mystère les assombrit parfois, un ensoleillement les fait rire ; ils passent brusquement du sévère au tendre, en conservant toujours comme un reflet de lassitude.

Je lui demande :

— « Vous êtes triste?

— Très triste.

— Depuis longtemps? dis-je.

— Depuis longtemps... Vous devez à cela de m'avoir parlé, bien que je ne vous connaisse pas. Je suis dans un grand besoin de confidences.

— Vous avez souffert? dis-je encore.

— J'ai beaucoup souffert. »

Et brutalement elle hausse les épaules.

« Au fait, que vous importe ? »

J'ai été indiscret à bon titre, je m'étonne de sa reculade. Puis il me vient l'idée de me présenter. Je décline mes nom, prénoms et qualités.

— « Nous voilà en règle, » dit-elle.

Son ombrelle raye lentement la terre poussiéreuse, j'attends qu'elle parle une fois encore, mais rien ne surprend mon oreille attentive. Dans le silence où nous nous complaisons, seules les rumeurs de vie déferlent comme des lames. Des hommes passent, des enfants crient, des pigeons fendent l'air de leur vol lourd. Je m'attarde un instant à contempler quelque statue lointaine, puis

mes yeux se reportent insatiablement sur ma nouvelle amie.

Dois-je espérer ?... Et, si j'espère, que sera cet amour, dont je sens en mon cœur la puissante poussée ? Trouverai-je en lui autre chose que le sempiternel recommencement de gestes toujours semblables ?... J'imagine complaisamment que nous marchons tous deux aux routes infinies. Nos lèvres se joignent, nos baisers bruissent, aussitôt mon regard se trouble. Le Louvre s'estompe au loin dans des nuées grises, les arbres vibrent, des formes de beauté surgissent à l'horizon. Ma pensée s'égare avec elles et de tout mon passé d'espérances déçues je sais échafauder un avenir de joie. Un long temps se passe sans que j'en aie conscience. Je suis heureux... Les oiseaux qui volent autour de nous sont pour moi des oiseaux de rêve.

Brusquement, je tressaille au rappel de la réalité. Mais la réalité continuera mon songe. L'amante est encore à côté de moi. Je prends sa main, si gauchement que mes doigts tremblent. Je n'ose lever la tête et je sens son regard qui me brûle. Pourtant, elle ne résiste pas ; je m'enhardis. Je porte sa main à mes lèvres, je dépasse le gant, je baise avidement sa chair. Elle la retire un instant après.

— « A quoi pensez-vous ? » demande-t-elle.

Moi ?... Vraiment je ne pense à rien, vraiment je ne saurais dire à quoi je pense. Ses yeux me fascinent et réduisent mon horizon à leurs cercles bruns, striés d'or. Des désirs s'exaltent en moi, me serrent la gorge, battent mes tempes à coups sourds. Je vois ses yeux, je vois ses lèvres entr'ouvertes, je balbutie un « Je vous aime ! » et tout de suite je regrette cet aveu. Je reprends sa main, je la porte à ma bouche; mais elle la retire et dit seulement :

— « Voyez donc ! »

Il commence à pleuvoir et de larges gouttes s'écrasent au sable de l'allée. Une grosse dame relève sa jupe et s'essouffle à courir. D'autres gens passent, dans l'émoi de l'averse soudaine, d'autres gens très ridicules dont nous rions.

Voici qu'il pleut très fort.

Nous courons l'un et l'autre au plus prochain abri. Elle devient petite fille, elle s'amuse de cette eau qui soulève à ses pieds des flocons de poussière. Nous trouvons un café, nous entrons vite.

— « Ici, » dit-elle.

C'est un coin sombre, d'où l'on aperçoit seulement les gros yeux ronds de la caissière. Nous demandons des journaux illustrés, nous feignons même de les lire ; mais notre pensée est ailleurs. Nous causons.

Elle confesse sa vie présente. C'est la très banale aventure de tous les jours. Elle à Paris, son amant en voyage. On s'ennuie. Il a bien promis en partant qu'elle irait le rejoindre, mais il se trouve dans sa famille. Chaque lettre soulève des difficultés, parle du rigorisme de province ; bref, elle est bien certaine aujourd'hui que, d'atermoiement en atermoiement, il saura gagner l'instant de son retour.

Elle semble regretter vivement ce voyage manqué.

— « Vous l'aimez beaucoup, votre ami ?

— Mais certainement, » répond-elle.

Un même sourire nous vient sur les lèvres. Je dis encore :

— « Il y a longtemps que vous êtes seule ?

— Quatre semaines. »

Elle fait le procès des amants volages. Je devine dans sa voix beaucoup de dépit et comme un secret désir de vengeance. Plus elle aimera son amant, plus elle aura de joie dans ses représailles. J'en augure bien pour moi-même. Mon espoir grandit de sa solitude, l'aventure me tente. Pas un seul instant, je ne pense qu'il puisse y avoir autre chose entre nous que la satisfaction d'un caprice. Mon regard la guette, s'abîme en ses yeux, se pose sur sa bouche. Qu'importe demain ?... J'imagine des jours de volupté sereine, je porte en cachette sa main à mes lèvres, je marche inconsciemment aux souffrances futures.

Ah ! fou ! grand fou ! d'évoquer aujourd'hui pareils souvenirs ! Tu as laissé vagabonder ta pensée au jardin désert qu'elle a su peupler de fantômes, et voici maintenant que tu en gardes le mensonge et que tu veux aimer comme tu l'aimas ! Ce ne sont plus des tombes que tu heurtes du pied, ni des cyprès noirs qui t'attristent ; ce sont les roses d'autrefois qui embaument encore, les roses rouges de ses lèvres et le parfum de ses baisers.

Tu cries en toi :

« Tiens ! Regarde... Mes cheveux sont noirs, mes épaules larges, et j'ai vingt ans ! Nous marchons ensemble au chemin d'amour. Te souviens-tu du premier jour de notre rencontre ? Les quais, les Tuileries, le petit café, et le restaurant du Palais-Royal où nous avons dîné ? Je le revois comme si c'était hier. Des panneaux blancs avec des filets or, et des garçons mystérieux. Nous avons dîné lentement, les yeux dans les yeux. Un vieux maître d'hôtel souriait à nous voir si près l'un de l'autre et tu disais : « On nous prend pour de jeunes époux... »

O tes yeux ! tes yeux ce soir là ! Suze jolie, te souviens-tu ? Nous

sommes descendus par un escalier un peu sombre, où agonisaient de trop vieilles lampes et nos lèvres se sont jointes pour la première fois. C'était une caresse très douce dont tu frissonnais toute, une brûlure soudaine qui exaspérait en moi le désir. Dehors, les arcades étaient vides de promeneurs. Il pleuvait, le froid piquait déjà, tu te faisais toute petite à mon bras. Suze jolie, tu te souviens, j'ai demandé :

« M'aimerez-vous ? »

Et, pour toute réponse, tu m'as tendu ta bouche.

Rappelle-toi. Il faisait nuit. Les réverbères traînaient nos ombres sur le sol, et nous avançions lentement. Ce soir est pour moi très proche encore. Viens ! nous ressusciterons les minutes mortes. Suze jolie, donne-moi tes lèvres... Donne-moi tes lèvres, je te prie, ainsi qu'au premier jour...

Ah ! fou ! grand fou ! ton feu s'éteint, ta chambre est vide et tu hurles après tes souvenirs, comme une chienne après la lune !

II

Elle conte sa vie longuement ; elle évoque pour moi les instants échus et sa voix est plus calme et plus grave, ainsi qu'il convient quand on parle des morts. La nuit approche ; un crépuscule ardent ensanglante le ciel, au pied des arbres décharnés les feuilles mettent un fort tapis d'or.

Elle est née, voici vingt ans, dans une bourgade des Flandres. Des rues silencieuses ont frémi de ses cris, les brumes ont étouffé ses accents de joie, elle a grandi pensive au tintement des cloches. Les béguines frôlaient le pavé clair ; on s'arrêtait parfois sur le bord des canaux où les mariniers glissent avec des chansons, et c'est tout un passé qui tombe de ses lèvres, défuntes années dont j'imagine le cortège en longues théories voilées de blanc. De lointaines orgues cadençaient les hymnes, un souffle de piété passait incessamment sur la ville endormie, et je crois retrouver dans ses yeux striés d'or le firmament éteint des cierges d'autrefois.

Elle n'est venue à Paris que très tard, portant en elle l'ineffaçable empreinte d'un pays en prières. Une vieille parente l'a recueillie après la mort des siens ; un foyer monotone s'est édifié pour elle, loin des tombes aimées. Elle a dû s'occuper à vaincre le nostalgique ennui qui l'envahissait. Le halètement de la ville

immense, roulant jour et nuit son humanité, l'a confinée d'abord dans le calme mystère des heures disparues. Elle a eu peur. Elle ne s'est aventurée au dehors qu'angoissée de crainte. Puis, peu à peu, le monstre a paru moins terrible, son hurlement moins rauque, le passé même s'est enfoncé de jour en jour au lointain d'oubli. Seuls ses yeux reflètent encore le miroitement des eaux somnolentes.

Je sens sa voix auprès de moi comme un arome.

Sa parente morte peu après, elle est demeurée seule, sans amis, sans relations. Cette solitude pesait à ses épaules ainsi qu'un lourd fardeau ; ce furent des mois de deuil, des jours d'ennui, des soirs de rêves.

Elle baisse le ton subitement ; je dois pencher la tête pour l'entendre encore. C'est une très banale histoire qu'elle conte en ce soir d'automne, au pied des arbres incendiés de lueurs lointaines. Les heures ont passé, gardiennes des instincts, dédaigneuses des vœux impossibles. Elle a rencontré au détour du chemin celui qui parfois égayait ses songes, celui qu'on aimera parce qu'il faut aimer. Les minutes joyeuses ont sonné, elle s'est donnée toute, sans arrière-pensée, et voici déjà que la lassitude se lève et qu'on n'ose songer à ce que sera demain. Certes, elle aime toujours avec ferveur, mais un doute affreux la torture. N'oublie-t-il pas au loin les promesses jurées ? N'a-t-elle pas constaté maintes fois la différence de leurs âmes ? Il s'ennuie près d'elle. Il apporte dans ses embrassements le souci des quotidiennes tâches et la quitte souvent sans remarquer les larmes qui rougissent ses yeux. Elle dit son espoir d'amour insatisfait, de longues causeries au coin du foyer clair, une existence où ils passeraient tous deux, indifférents aux foules, les yeux fermés pour ne point voir, l'âme enivrée d'un incessant désir. Tout au contraire...

Sa voix chaude peu à peu me gagne. Je rêve avec elle des joies infinies ; mes illusions renaissent à l'entendre, comme les fleurs, le matin, se rouvrent au soleil. Peut-être a-t-elle menti en confessant ses jours... Qu'importe ? Si la griserie me vient du mensonge, sois béni, mensonge divin, qui jettes au fond des cœurs ton rayon d'espoir !

Etait-ce le lendemain ? était-ce plus tard ? j'en ai perdu le souvenir. Nous vivions ardemment les minutes d'amour, et tout s'effaçait devant elles, et c'est maintenant encore en ma mémoire une brume légère que perce seulement la flamme pâle de ses yeux.

Nous nous aimions. Nous marchions côte à côte aux allées désertes, dans un très vieux parc où de l'eau verte dormait paisiblement aux bassins de pierre; peut-être Saint-Cloud, peut-être Versailles... Des statues se penchaient sur les fontaines, des dieux anciens et des faunesses et des chèvre-pieds, aussi dont le désir ardent se figeait au marbre. Le soir tombait, le chemin s'éclairait à peine de l'or radieux des feuilles jaunies : c'était l'heure sainte où tout s'apaise et se recueille, où les fleurs se ferment et s'alanguissent, lasses de trop d'ivresse chaude et de trop de clarté. Nous nous aimions. Nous allions l'un et l'autre silencieusement et notre pas rythmé faisait craquer les feuilles sèches. Le calme des choses se reflétait en nous, des mots montaient jusqu'à nos lèvres, que nous ne prononcions pas. Parfois seulement, nos regards se rencontraient et c'était une caresse si douce que nous ne songions pas à d'autres caresses. Les désirs de chair sommeillaient encore et nous demeurions deux très purs amants, qui taisaient en eux la chanson folle des baisers.

Nous étions assis sur un banc de pierre, elle avait appuyé sa tête à mon épaule, ses lèvres étaient si près de mes lèvres que je sentais son haleine chaude. Ses yeux versaient dans les miens l'ivresse lente du désir, nous frissonnions d'espoirs que nous ne pouvions dire, d'espoirs imprécis jusqu'où s'exaltaient nos besoins d'aimer. Son regard se perdait en moi; j'apercevais sous les paupières lasses, comme un champ d'ombre constellé d'or où vaguaient des formes de rêve, images lointaines de mes désirs fous. Je ne savais au juste si je veillais : ma pauvre volonté défaillante s'enlizait dans la nuit et j'attendais je ne sais quoi de ce silence.

Soudain, les ténèbres s'entrouvrirent. Une aube naissante grandit au lointain, des théories joyeuses s'enfuirent et, seule, s'évoqua l'Amante des songes, celle que depuis toujours j'attendais en vain. Je l'apercevais en ce soir d'automne, j'avais écarté les voiles épais et son image resplendissait enfin, ainsi qu'un astre pur. O ses yeux ! ses lèvres ! ses seins ! la ligne souple de ses hanches, la caresse de son regard et l'épanouissement de sa chair ! Sa démarche était lente et hautaine, son sourire très doux. Il me semblait qu'on dût chanter auprès de moi un hymne étrange. Je ne pouvais rassasier ma vue ; je me penchais encore, encore, et mes lèvres touchaient ses lèvres, c'était un baiser fou, dont défaillait mon être. Je chancelais comme un homme ivre, ma bouche mordait sa bouche ainsi qu'un fruit mûr; je n'entendais plus le chant éloigné, je voyais à peine les clartés décroissantes où s'abandonnait l'amante adorée.

Et Suzanne avait fermé ses paupières, l'image disparaissait sans doute au déclin de ses yeux, l'image que je ne pouvais plus apercevoir, mais que je m'obstinais à chercher encore, penché quand bien même sur son regard absent.

Aujourd'hui que ces instants d'ivresse chantent en ma mémoire d'homme raisonnable, je veux garder l'illusion dernière que ce fut l'autre que j'aimai et fermer les yeux longuement pour essayer de revivre encore les minutes mortes et de respirer dans mes souvenirs le parfum mourant des bouquets fanés.

Je ne lui ai jamais confié ce secret des premières heures où j'avais baisé sur ses lèvres des lèvres de songe. Nous avons quitté, un instant après, le vieux banc de pierre, où nous n'étions plus les très purs amants. Les allées désertes semblaient plus mystérieuses, l'eau des bassins dormait toujours son calme sommeil, l'eau des bassins que semait d'or le scintillement des étoiles. Nous avons marché dans l'ombre du parc, nous avons marché lentement jusqu'à la lumière où s'évanouirait à tout jamais le rêve, et nous ne songions pas que, plus tard peut-être, notre amour avancerait ainsi pour s'immobiliser et s'éteindre dans la décrépitude des désirs lassés.

Je l'ai revue le lendemain, comme je l'avais vue la veille, et d'autres jours, et d'autres encore. Le souvenir du banc de pierre la faisait mienne, nous unissions nos lèvres à chaque rencontre et tous nos instants de liberté nous les vivions ensemble avec l'espoir muet qu'ils seraient toujours.

J'avais trouvé, près de la Madeleine, un entresol où des draperies tombaient pesamment aux tapis épais, deux pièces mystérieuses et sombres ; je l'avais retenu de suite, parce qu'en entr'ouvrant les fenêtres, l'air arrivait parfumé du marché aux fleurs. C'était un nid d'amour où j'avais entassé les objets aimés et des roses surtout, des roses rouges, dont le parfum grise.

Elle y vint par un clair après-midi d'automne, un de ces clairs après-midi où l'on s'émerveille de tant de soleil encore. Nous étions déjà l'un à l'autre et pourtant je tremblais un peu devant le mystère qui s'allait éclaircir. J'ai toujours eu la crainte confuse de ces instants définitifs, après lesquels il n'est plus d'autre ressource que de tâcher à les revivre encore; et ma main tremblait en poussant la porte.

Mais ce fut un instant à peine. Dès le seuil, elle avait senti le parfum des roses, son regard allait de la cheminée aux jardinières, elle battait des mains, ainsi qu'une fillette, en criant sa joie.

— « Oh ! des fleurs ! des fleurs ! »

Elle avait penché sa tête fine sur une gerbe épaisse et je ne voyais plus ses lèvres, je ne voyais plus ses yeux, je ne voyais plus que des corolles. Je vins la prendre par la taille ; elle se tourna soudain, me tendit sa bouche et, lorsque je l'eus longuement baisée : « Vous êtes bon, dit-elle, d'avoir songé aux roses. J'ai pour elles un amour véritable et très sensuel... mais il ne faudra pas en être jaloux ! »

Elle était moins grande que moi, elle avait accoutumé d'appuyer sa tête à mon épaule, et nous marchions souvent ainsi, et je devais me pencher un peu pour atteindre sa bouche. Nous avons fait le tour du petit salon, le tour de la chambre sombre, nous sommes revenus près des roses. Elle n'avait pas pris le temps de lever sa voilette, elle conservait ses gants encore ; je l'aidai à se devêtir. Je sais peu de joies plus intenses que celle-là. Une jolie femme qu'on déshabille est un texte de sens obscur dont il faut vaincre une à une les difficultés. Les voiles tombent, les oppositions disparaissent, l'ombre s'éclaire, il ne reste plus à l'instant qu'une radieuse clarté.

J'avais enlevé le chapeau et les gants, et la pèlerine. Le grand souci de sa beauté, la coquetterie de sa mise, faisaient de moi le bon voyageur qui s'émerveille de site en site. Parfois je disais très bas mon amour, parfois c'étaient des timidités peureuses ou des éclats de rire, des regards très lents et des baisers. Je me rappelle fidèlement ces heures ; mais j'hésite à les évoquer, tant ce recul vers le passé me cause de tristesse. Pourtant, je ne puis aller à l'encontre d'une apparition qui m'obsède. Quand je l'aperçus enfin, libre presque de toute entrave, calme de beauté dans l'épanouissement de sa chair, c'est à genoux que je pris sa main pour y poser mes lèvres. Un respect grandissait en moi des lignes superbes, muette adoration que je ne discutais pas. J'ai regardé longuement ses yeux, longuement sa bouche, longuement aussi les roses des seins, j'ai murmuré des phrases pieuses, puis nous avons marché vers la chambre close où s'éterniseraient nos baisers.

Fièvres d'amour, tourments de joie, ivresses folles, que me reste-t-il aujourd'hui de vos extases mortes ? Je descends, triste et mélancolique, le second versant de la montagne et je ne devine plus le soleil qu'à l'ombre projetée au devant de moi. Au bas, c'est la tombe qui me guette, le trou hideux où il faudra, vaille que vaille, trébucher un jour ; je n'ai plus la force de lever la tête et

mon regard fouille déjà la terre qui m'ensevelira plus tard. A quoi bon aimer ? A quoi bon vivre ? Nous sommes incapables de laisser debout une œuvre durable, nous disparaîtrons tout entiers et le ver se gorgera de pourriture pour disparaître à son tour dans d'autres pourritures. Il n'y a d'éternel que le devenir et le monde se meut de tares en tares et d'ulcères en ulcères. Chaque cercueil est un microcosme qui commence et nous ne créons vraiment, en notre vie, qu'au jour dernier de notre mort. Geste de joie, geste de beauté, geste d'amour dont nous râlons, vous n'êtes capables que d'édifier le néant et, devant l'impossibilité de créer, devant la certitude de quitter ce monde sans y avoir fait œuvre de dieu, il me prend parfois d'étranges regrets et je regarde d'un œil envieux le trou de la colline où je dormirai l'éternel sommeil.

Un peu plus tôt, un peu plus tard...

III

Ses cheveux ne sont ni bruns, ni châtains, ni blonds, ni fauves. C'est une envolée d'indéfinissable lumière, un ensoleillement où s'épaississent des ombres. Elle les relève en torsade, les relève pour les laisser retomber encore, et le peigne passe et repasse, au geste contourné de son bras. Leur masse vaporeuse tranche nettement sur la chair des épaules, plus blanche de la chemise noire, et s'avive des dentelles épanouies en corolles de fleurs. Le grand abat-jour fait la chambre toute rose, des ombres dansent dans la psyché, les draps repoussés semblent tièdes encore des ardentes joies. J'aime poser mes lèvres à la griserie de sa nuque où frissonnent des boucles folles, j'aime respirer longuement son parfum ; mais elle s'effare de l'heure tardive.

« Laisse-donc, je n'arriverai jamais à temps pour dîner !

— Suze jolie... »

Elle interrompt sa toilette, me regarde en souriant, tend sa bouche à mon désir, et le temps passe. Je constate enfin : « Il est trop tard maintenant pour aller chez toi... »

Chaque soir, ainsi, nous dînons ensemble. L'absence de son amant la laisse libre, à très peu près, de ses faits et gestes ; il ne se trouve à craindre qu'une indiscrétion, ou quelque rencontre dans les rues, ou un retour subit. Je la reconduis chaque soir, je la retrouve le matin, si bien que je l'appelle, par gaminerie : « Ma belle dame de onze heures ». Nous nous aimons ; n'est-il pas naturel que nous soyons tout le jour ensemble ? Et puis nous

sortons si peu dans Paris ! Nous allons le plus souvent à la campagne, dans les coins ignorés où l'on est sûr, au moins, de ne voir personne. Nous promenons notre amour aux horizons larges des plaines, au recul jaunissant des forêts vieillies ; il nous apparaît plus hautain et plus calme dans l'assombrissement de la nature agonisante.

O ces courts matins ! ces longs après-midi de la Madeleine où rien encore ne gâte notre joie ! Nous parlons à peine, tant nous devinons sur nos lèvres des mots toujours semblables ! C'est le muet cantique où s'affirme, sans lassitude, notre foi commune, notre foi d'espoir en l'irrémissible bonheur.

Suze jolie...

J'aime tant l'appeler ainsi ! Toutes mes caresses, toutes mes fièvres, tous mes désirs inapaisés, chantent en ces deux mots l'hymne d'amour. Je lève vers elle mes yeux avides, je lève mes yeux, pour retrouver en son regard les allées de songe où m'est apparue l'image de suprême beauté. Je m'attriste de ne la plus voir, je clame éperdûment mon espérance, je voudrais la posséder encore, je m'exalte.....

« A quoi songes-tu ?

— A rien, Suze jolie..... Je songe à tes yeux aimés, à leur clarté douce... »

Et c'est un baiser qui soudain endort ma volonté.

Ma volonté !

Cette image lointaine, entrevue un soir, je la recherche aux moindres instants, je fixe ma pensée sur elle, et pourtant l'ombre demeure ombre et jamais ne s'éclaire du rayon désiré. Ni les jours de passion, ni les nuits d'ivresse, n'ont pu ressusciter le fantôme idéal. Les yeux de Suzanne conservent leur immuable mystère, les minutes vécues sur le banc du vieux parc sont mortes sans doute à tout jamais. N'ai-je pas rêvé ? Leur souvenir m'obsède sans cesse et mon désir s'accroît de se heurter ainsi à l'impossible. Je provoque des abandons après de longues causeries, mon regard épie les défaillances proches et, l'instant venu, fouille derrière ses yeux. Un frisson d'angoisse m'agite ; j'attends anxieusement que le songe naisse, mais rien ne paraît.

Ces instants de détresse gâtent mon bonheur, et pourtant je les recherche insatiablement. Il me paraît impossible que ce nouvel amour soit la répétition trop exacte des autres. Je souffre de l'impossibilité à revivre mon rêve, et chaque jour s'éternise de mon désir accru. J'en viens à regretter l'instant où je connus Suzanne. J'évoque le souvenir d'autres maîtresses qui m'ont

donné parfois la félicité de leurs abandons. Pourquoi donc faut-il que le temps dissipe les brumes et que toujours la réalité se découvre banale et monotone ? Je vois mon amour sombrer, lui aussi, dans le terre à terre des quotidiennes aventures et j'en imagine le cortège sombre, le convoi fatal du rêve meurtri.

« A quoi penses-tu ? »

Elle tend câlinement sa tête à mon épaule. Je perds mon regard dans le sien, j'affirme très bas :

— « Ce n'est pas possible..... »

Et, parce qu'elle devine ma détresse, lasse, elle appuie ses yeux à mes lèvres, et j'en bois lentement le regard, le regard mystérieux sous les paupières.

Mon vieil ami Durmay, que je rencontre un beau matin, me frappe joyeusement sur l'épaule :

« Ah ! Ah ! il paraîtrait que nous habitons maintenant la Madeleine... Nous cachons nos amours loin des indiscrets ; nous jouons les Roméo avec une Juliette du boulevard..... Mes compliments, monseigneur Jacques, mes compliments ! »

Il est d'une gaieté si folle que je me laisse gagner à son rire. Je lui serre fortement la main, je suis heureux de voir un homme. Il poursuit d'un ton railleur :

« La clarté splendide d'un éternel printemps !... L'amant suspendu aux bras de l'amante, et toutes les roses des romances à un sou... Ah çà ! Vous vous aimerez donc toujours ?

— Pourquoi pas ? dis-je... Nous ne nous plaignons ni l'un ni l'autre de notre bonheur. »

Je l'ai mis au courant de mon aventure. Il me regarde en riant plus fort.

— « Et l'ami ? » demande-t-il.

L'ami est un personnage de mauvais rêve que je n'évoque jamais sans déplaisir. Il est loin, très loin dans ma pensée, et j'imagine complaisamment qu'il ne reviendra jamais. Je réponds :

« Mon Dieu ! Durmay, il faut avouer qu'elle s'en préoccupe si peu ! »

Il hausse les épaules.

— « Voilà bien les femmes, dit-il, qui savent en une heure oublier plusieurs mois d'amour ! »

C'est mettre le doigt au vif de la plaie, car je sais fort bien que Suzanne n'a rien oublié et que le souvenir de l'autre persiste. Elle a une façon de dire : « J'ai reçu des nouvelles ce matin... » qui ne me laisse, à ce sujet, aucun doute. Il est bien inutile que je

mente à moi-même. Une morne tristesse m'accable parfois à songer qu'un jour viendra peut-être où elle me sacrifiera à un autre, comme elle a fait de son amant pour moi. Puis cela me paraît si invraisemblable que je me rassure.

« Cette jeune femme, remarque Durmay, t'aime pour elle-même, rien que pour elle, sois-en certain. Ta joie surexcite sa joie, tu es une agréable occupation de son existence un peu vide, et, très sérieusement, tu aurais grand tort de te monter la tête pour souffrir plus tard quand elle te quittera.

— Puisque je suis heureux ! »

Durmay consent à ce bonheur, mais en prenant soin de gâter ma joie.

— « Mon cher Jacques, dit-il, je ne te croyais pas si naïf, ou si sage..... Elle fera pour toi ce qu'elle a fait pour l'autre. »

Il me confesse doucement.

« Alors elle est brune ?..... Jolie ?... Sensuelle ?... »

Chaque fois j'incline la tête ; il conclut :

— « Tu seras trompé, sois-en sûr ! »

Vraiment, ce Durmay dépasse les bornes. Je veux le confondre ; mais j'ai beau m'exalter, rien n'émeut son calme. Il répète d'une voix têtue : « Elle te trompera... » et cette affirmation est si ridicule que je ne trouve rien à lui objecter.

« Elle te trompera, dit-il encore, parce qu'elles trompent toutes, les jeunes comme les vieilles, les laides comme les belles, par esprit de corps. »

Il prend plaisir à broder sur ce thème, je m'amuse un instant de ses paradoxes, puis je n'écoute plus. Ma pensée reprend ses ailes de songe pour évoquer le souvenir de ma Suze jolie. Peu m'importent les divagations de Durmay. Je me rappelle l'image lointaine ; je revois les allées de mon rêve dans le parc endormi, et mes joies si parfaites d'avoir été si hautes. Cet espoir, du moins, ne me trompera pas. Il entretient en moi le besoin d'idéal, il me soutient dans ma tâche à m'évader de toute convention pour devenir véritablement moi-même. Va ! Durmay, blasphème l'amour : je ne t'écoute plus. J'ai trouvé celle enfin qui se donne toute et embellit ma geôle de son clair frisson de beauté.

Les mots ne montent pas jusqu'à mes lèvres. Je souris mystérieusement ; je suis heureux sans le bien savoir ; précisément peut-être de ne pas le savoir.

IV

Parce que je t'ai devinée ainsi que perdue dans un lointain de brume, Image chère ; parce que j'ai poursuivi d'un incessant désir le bonheur contenu au geste de tes mains, et que tu fus bonne hier, et que jusqu'à moi tu es descendue, je veux célébrer tes louanges et dire la prière de mon ardente foi.

Païen adorateur des antiques clartés, fervent d'idoles disparues, mon adolescence a tourné vers toi ses espoirs, et de tous ses rêves d'enfant, de tous ses songes chimériques, a constitué le dieu secourable, dispensateur des joies. Mes pensées ont fait comme un piédestal où trône ta Gloire, mon cœur épris d'amour t'a élevé des temples, et je reste pour toi le prêtre du mystère. La flamme de tes yeux brûle seule dans le sanctuaire et nul autre que moi n'en trouble le silence. Je vague seul aux colonnades aimées ; j'incline mon front devant ta grandeur, devant tes autels où le tabernacle renferme l'idéal sans cesse désiré.

Image chère, Image douce, homme, je t'ai conservé mes croyances d'enfant, et malgré les désillusions, malgré les doutes, c'est encore près de toi que je m'agenouille, encore près de toi que je viens prier. Toi seule peux donner le bonheur, toi seule peux me transporter au pays des songes où je voudrais vivre, et je l'entrevois ainsi qu'un port lointain dont les digues puissantes bravent la tempête. J'implore ta venue, et si trop longtemps tu parus dédaigner mes mains jointes et mes lèvres balbutiantes, je me sais payé désormais par l'aumône d'amour que tu m'accordas. Tu m'as donné d'étreindre l'idéale beauté, reçois ici le tribut de ma reconnaissance, prends pitié de moi. Sois compatissante, ô Déesse, pose ton regard sur mes yeux, verse de nouveau l'enivrante lumière.

Celle qui s'est offerte à mon désir peut entrer dignement dans ton sanctuaire. Elle porte en elle la calme beauté des choses aimées et toute beauté s'évoque en son geste parce qu'elle est parée de tous mes espoirs. Ses cheveux répandus ombrent ses épaules comme une nuit, ses yeux alanguis paraissent des fleurs, un parfum flotte dans son regard. Aucun artifice ne voile son corps. Des taches de lumière se posent sur ses seins, glissent vers les hanches, la vêtent de clarté ; ses yeux t'implorent comme je t'implorais naguère, son front s'incline pour baiser tes autels. Ainsi qu'au soir de nos premières joies, dans la chambre assoupie où nos bou-

ches s'unirent, un frisson inconnu la trouble. Elle était arrêtée devant la haute glace, admirant sa beauté, et mon regard attentif épiait ses paroles. Le reflet d'une lampe caressait sa peau brune, son visage riait à son visage, son corps se perdait dans la nuit. Mes mains, Image chère, mes mains complices, jointes naguère pour prier, tremblaient à se poser sur elle, et mes yeux rivés au miroir ne discernaient plus que la statue de marbre dont je serais le Pygmalion, donateur d'âme. Telle que je l'ai vue dans le soir enfiévré, la gorge offerte, telle, ô bonne Déesse, elle viendra vers toi, tels ses bras levés célèbreront ton rite. Nous t'offrirons comme un gage de foi l'étreinte passionnée de nos âmes, et le murmure de nos baisers montera vers ton front ainsi qu'un hymne de merci.

Au chemin de la vie où tremblent des chansons, des chansons joyeuses ou tristes, j'ai traversé bien des villages, j'ai regardé bien des maisons dont les portes hostiles restèrent fermées. Les toits de chaume, les toits de tuile où sourient des clartés, souvent j'ai désiré m'abriter sous eux afin d'oublier ma fatigue et de prendre une vigueur nouvelle pour avancer vers toi. Personne cependant ne m'invitait à m'asseoir, personne ne prononçait les mots de bon accueil, et je poursuivais ma route, emportant le regret de mon rêve déçu. Un soir, comme le soleil déclinant empourprait la ville prochaine, j'ai vu sa fenêtre ouverte et son visage souriant parmi les fleurs. Une hâte précipitait mes pas; j'avais la sensation de toucher au but et pourtant l'angoisse étreignait ma gorge à la pensée que, peut-être encore, je me serais trompé. Elle était bonne et compatissante, elle fit un signe et j'entrai. La lumière mettait sa gaîté sur les choses; elle me dit : « Asseyez-vous, » et je m'assis, « Reposez-vous, » et je me reposai. Nous parlâmes de toi au coin de l'âtre, alors que la nuit tombait, et ce furent longtemps des mots graves et doux ainsi qu'un mystère. Je lui confiai mon espoir, j'entr'ouvris mon cœur, et quand au matin je voulus partir, elle me dit : « Restez ici, » et je restai. Un charme invincible tombait de ses lèvres.

Depuis, ma besace et mon bâton ferré demeurent inutiles; nous causons de toi tout le jour, et toute la nuit nos bouches te prient. Un soleil joyeux entre par la fenêtre encadrée de printemps, ton ardente beauté nous semble plus proche et nos yeux éblouis se ferment sur tes yeux. Sois-nous secourable, ô Déesse, protège nos songes, berce nos joies; fais que mes pieds meurtris ne soulèvent plus la poussière sur la route ennemie. Dans le calme où sa grâce

s'évoque, elle aura pour moi ses sourires, j'aurai pour elle des caresses et nous vieillirons dans l'amour.

Sois-nous propice, ô Bien-Aimée, donne l'extase; donne le silence à nos rêves, donne l'espérance à nos âmes, et ta splendeur à nos baisers.

Souvenirs qui pleurez en moi vos regrets, instants de joie à jamais perdus, vous m'accompagnez trop fidèlement au pèlerinage d'amour. Je souffre à vous revivre encore, minutes chères, minutes mortes, et pourtant je ne puis vous fuir, car vous me rapprochez d'elle une dernière fois.

Dans la clarté pâlie des tendresses passées, c'est à notre nid de la Madeleine que je me reporte, à la chambre tiède et silencieuse dont la griserie me poursuit sans trêve. Nous étions à cet instant des premières semaines où l'amour s'équilibre en quelque sorte, où l'on est peut-être un peu moins amants, mais bien plus amis, où la fièvre du désir se calme pour laisser après elle la confiance parfaite et l'apaisement des heures lasses. On est alors plus près l'un de l'autre, l'intimité devient plus grande, et les joies passées vous rapprochent encore, mais moins ardemment, moins follement, avec la tête lourde de trop de baisers. Les grandes flammes sont tombées, la lumière n'a plus son intensité aveuglante, les baisers couvent sous la cendre le feu puissant qui grondera demain.

Un jour, nous avons pris le bateau de Suresnes. Il était tard déjà dans l'après-midi, un vent piquant cinglait le visage ; mais nous étions tout l'un à l'autre et ne sentions rien. La ville défilait sous nos yeux par morceaux : les quais, les ponts, les masses sombres des maisons ; nous fermions nos regards pour ne pas nous distraire d'aimer. Je lui avais apporté des mouchoirs qu'elle désirait — un chiffon de soie dans des fanfreluches de dentelle, — et je me réjouissais de la savoir contente. Nous causions avec des rires dans la voix, nous ne voyions pas le crépuscule d'automne, ensanglantant le fleuve, et cela nous amusait de crier bien fort pour dominer le battement sourd de la machine.

Elle demanda :

« Que ferons-nous demain?

— Demain, Suze jolie, c'est dimanche. Nous n'irons ni à la ville, ni à la campagne, parce que nos solitudes seront peuplées de promeneurs en redingote. Demain, c'est le jour des pauvres. Nous resterons blottis chez nous, très tranquilles, et nous nous aimerons du matin au soir. »

Elle eut une légère moue d'ennui.

— « Je n'avais pas songé que ce serait dimanche et qu'il y aurait du monde partout. La vilaine vie qui ne me permet pas d'être libre et de sortir avec toi comme je le désirerais ! »

Je crus voir dans ses yeux une ombre d'impatience, je dis très bas :

— « Si tu voulais, cependant...

— Si je voulais ? »

Sa voix un peu dure me fit hésiter ; mais elle répétait sa phrase :

« Si je voulais ?...

— Si tu voulais, Suze jolie, je garderais le petit entresol et tu viendrais t'y installer définitivement. »

Elle répondit sans hésitation :

— « Tu sais bien que je ne peux pas.

— Et pourquoi donc ? »

Elle haussa silencieusement les épaules, je demandai :

« Ton ami ?

— Oui. »

Il y eut un silence. Quelque chose se brisait en moi, et pourtant je me dérobais à l'évidence. Je voulais croire à un dernier scrupule... Les prédictions de Durmay me vinrent en mémoire, j'entendis une voix confuse : « Elle te trompera, sois-en sûr... Elle te trompera ! » Et soudain j'eus peur. Je regardai ses yeux ; ils étaient devenus méconnaissables. Etait-ce le gris du fleuve, le gris du ciel ? Etaient-ce les visions qui passaient en eux ? Je les découvrais autres, avec un reflet dur, inconnu encore. Je saisis ses poignets :

« Avoue que tu penses à lui ! »

(*A suivre*). Louis-Frédéric SAUVAGE.

CUBA

Le plus grand nombre des Français l'ignore et, de ceux qui la visitèrent autrefois, beaucoup aujourd'hui doivent la méconnaître.

C'est qu'il s'y est produit une transformation essentielle : elle est, depuis deux ans, une nation, et à cause de cette jeunesse, ou malgré elle, Cuba mérite que le curieux, le touriste, le capitaliste ou l'industriel s'y intéressent; s'ils sont Français, surtout.

Cuba compta jadis, en effet, un important noyau français, qui n'a pas laissé seulement des vestiges extérieurs, mais bien aussi de profondes racines : l'amour de la pensée et de la langue de la France ; l'amour des arts et des produits français.

L'étiquette française, ici, est toujours présomption de bon goût et de bon aloi et, souvent, un gage de succès.

Mais, pour nous y intéresser, il est une autre raison ; grâce au travail utile déjà réalisé ; grâce à l'énergie cubaine qui, enfin libre, s'appliquera désormais aux arts de la paix ; grâce à la merveilleuse richesse d'un sol dont une grande étendue est vierge encore et à la salutaire crainte d'une annexion américaine toujours menaçante, Cuba arrivera incomparablement plus vite qu'aucune autre nation de l'Amérique latine à être un État assis et florissant ; elle est déjà ordonnée, sûre et prospère.

Cuba a l'histoire d'un peuple martyr ; découverte par Colomb, le 27 octobre 1492, elle connut aussitôt les affres qui étreignirent le Nouveau-Monde au fur et à mesure qu'y pénétra le drapeau castillan, parlant symbole de la devise castillane : « Oro y Sangre ».

De l'or, il lui en fallut donner pour payer d'onces royales (1) les palais de ses maîtres ; pour payer les tables somptueuses ouvertes jour et nuit à tous venants ; pour enrichir à millions,

(1) L'once royale valait 85 francs.

enfin, cette théorie innombrable de nobles fonctionnaires, pendant quatre cents ans accourus d'Espagne les poches vides et les dents longues.

Du sang... ce fut pire; aborigènes, esclaves, fils d'adoption donnèrent à la terre cubaine plus de sang que les concurrents n'en avaient arraché d'or. La dernière vague de ce torrent coula à la Havane, en un quartier alors perdu, que la piété nationale vient de transformer en une immense et merveilleuse pelouse. Là est un lambeau de mur; à son pied, dans la fosse qu'ils avaient dû creuser eux-mêmes, tombèrent fusillés les dix martyrs dont le sang acheta l'Indépendance, dix étudiants tirés au sort parmi leurs camarades et qu'un Conseil de guerre ne put convaincre que de pétulance; le plus âgé n'avait pas dix-neuf ans; aussi, de peur de manquer la fête, la foule espagnole hurlante vint-elle dicter ses volontés au tribunal.

Ce massacre ralluma une révolte toujours mal éteinte; sous les ordres de Maximo Gomez, les Cubains luttèrent, infatigables, au milieu des ruines de leurs demeures, des cendres de leurs récoltes, des cadavres de leurs parents, jusqu'au jour où le général Weyler, à force de sauvagerie, eût provoqué l'intervention des États-Unis.

Le but en était bon, si le prétexte n'en fut pas irréprochable.

L'explosion du cuirassé américain *le Maine*, dans le port de la Havane, imputée à l'Espagne et considérée comme *casus belli*, est demeurée suspecte; ce soir là, par un hasard étrange, pas un des officiers n'était resté à bord et jamais encore les États-Unis n'ont voulu autoriser l'enquête sur cette catastrophe où tout un équipage fut sacrifié à la raison politique; funèbre et dangereuse, l'épave demeure dans le port, pour la plus grande commodité d'énormes requins.

L'amiral Cervera, accouru pour défendre l'Espagne, fut contraint, par ordre royal, de quitter Santiago où il essayait un ravitaillement; avec de médiocres ou mauvais navires, sans projectiles, sans poudre, sans combustible; avec des projecteurs électriques inutiles faute de charbons il marcha à la mort et la dernière flotte espagnole, avant d'avoir parcouru deux kilomètres, vit ses trois navires désemparés, jetés à la côte, sans avoir pu lancer utilement un obus.

La paix acquise, l'ordre assuré, le Gouvernement établi, les États-Unis rendirent à lui-même le peuple qu'ils avaient sauvé et, le 20 mai 1902, devant une foule immense et délirante, le drapeau cubain flotta sur la terre cubaine.

Le drapeau cubain porte une étoile : la bonne étoile qu'un de de ses enfants vit en rêve, un soir de bataille, et qui, disparue depuis de longs siècles, avait présidé, cependant, à la naissance de l'île fortunée.

Assise en son écrin de vivante émeraude, elle reçoit dans sa nonchalance introublée les gâteries de la nature ; pour elle, nul volcan, nul cyclone, nulle tempête ; le soleil, toujours amoureux, lui assure toujours également une caresse toujours bienfaisante, aussi éloignée des brûlantes ardeurs que des défaillances glacées ; la terre n'y pleure jamais sa verdure, l'arbre son feuillage, la plante sa fleur ; ... la rose n'y a pas d'épine ; et tandis qu'en France le cortège des frimas éteint le ciel, endort la nature, noie et enferme les hommes, à Cuba l'azur est pur, les jardins resplendissent et, sous les voûtes ombreuses des laurelles géantes, babillent les oiseaux et glissent les Cubaines vêtues de claires mousselines, la rose aux cheveux, le diamant au cou, la flamme aux yeux.

Et le soir, dans le frais zagan, à la haute voûte de chapelle, derrière les baies immenses voilées d'une délicate dentelle de fer, jeunes hommes en habits de gala, jeunes femmes et jeunes filles en toilettes de rêve, étendus dans le « sillon » berceur, semblent pour l'étranger ravi une réunion princière assemblée dans l'Eden.

Nulle ombre à ce tableau. Cuba ne connaît ni la plante ni la bête nuisibles. Les Espagnols, autrefois, dans leur folie féroce, tentèrent d'y introduire des serpents ; ces animaux ne purent y vivre. Un insecte qu'ils n'y amenèrent pas, mais que leur incroyable incurie laissa s'y éterniser, fit plus de mal : je veux dire le moustique musical, propagateur de la fièvre jaune.

Mais, depuis l'intervention américaine, sont venus de grands purificateurs, promenés d'une main sûre : l'eau et le feu, enfin vainqueurs de cet ennemi ; la « Sanidad » a modifié à miracle l'hygiène corporelle et domestique et, aujourd'hui, bien des villes françaises retardent sur les cités cubaines : l'eau sous pression pénètre la plus pauvre demeure et chacun y puise sans limites et gratis ; la ville de la Havane, par exemple, s'impose une dépense annuelle de plus de 300.000 francs pour subvenir à ce service. Des égouts versent à la mer les eaux domestiques et les résidus humains, obligatoirement recueillis dans des appareils à siphon et chasse d'eau encore de luxe chez nous ; enfin, une administration pourvue d'appareils perfectionnés, d'employés solides et de terribles privilèges, pénètre à sa guise dans les habitations, surveille

leur tenue, punit les négligences et, d'office ou sur la plainte justifiée des voisins, effectue une lessive domiciliaire avec une maestria sans égale, mais aussi avec un déploiement si formidable que la coupable victime, sur les cendres de ses « rossignols » détruits, jure qu'on ne l'y reprendra plus.

Avec ce luxe de précautions, complété par la rigoureuse quarantaine des arrivants suspects, le moustique fiévreux qui, en 1900, fit 384 victimes dans l'île, n'en atteignit plus mortellement que 37 en 1901 et, depuis, a disparu.

Ces signes extérieurs de confort et de prospérité ne sont point démentis par l'examen de la situation économique; mais, avant d'entrer dans l'étude des chiffres, il importe de ne point oublier qu'ils se rapportent à un pays sorti du chaos et de la désolation depuis 4 années à peine et dont la population n'atteint pas 1.500.000 âmes.

Aujourd'hui, 6 grandes compagnies de chemin de fer, dont 3 anglaises, en pleine période de croissance, sillonnent, par 165 trains journaliers, un réseau de 3.000 kilomètres!

Les titres de ces compagnies ont un dividende garanti hypothécairement à un minimum nominal variant entre 5 1/2 et 7 o/o; mais, dans la réalité, les titres étant, en général, très au-dessous du pair, ce dividende arrive, pour certains, à 12 o/o. Le transport des personnes atteignant, au 20 mars dernier, pour chacun des 3 plus grands réseaux, une moyenne hebdomadaire de 6.500 voyageurs, ne constitue pas encore la véritable richesse de ces exploitations; elle se trouve dans le mouvement des marchandises en provenance ou à destination des 16 ports magnifiques, profonds et sûrs, dont la nature toute seule a fait les frais.

Pour rester bref, je ne donnerai de chiffres particuliers que pour les trois principaux de ces ports et, pour les 3 premiers trimestres de 1903, les derniers officiellement connus à cette époque (Avril 1904); chiffres en dollars américains.

	Importations			Exportations	
1er trimestre	La Havane.	12.965.456	1er trimestre	La Havane.	8.887.879
	Cienfuegos.	1.132.480		Cienfuegos.	2.391.164
	Santiago .	1.104.151		Santiago .	1.101.087
2e trimestre	La Havane.	11.752.494	2e trimestre	La Havane.	7.881.925
	Cienfuegos.	1.517.042		Cienfuegos.	3.420.295
	Santiago .	1.273.256		Santiago .	950.094
3e trimestre	La Havane.	11.952.494	3e trimestre	La Havane.	7.946.620
	Cienfuegos.	1.517.042		Cienfuegos.	1.794.223
	Santiago .	1.273.256		Santiago .	830.122

Mouvement *général* d'importation pour cette période 49.696.199 dollars.

Augmentation sur la même période de 1902 : 2.731.005 dollars.

Valeur moyenne d'importation par tête cubaine : 260 francs (le dollar étant calculé à 5 fr. 20). Valeur moyenne d'importation par tête française (dernière statistique parue du ministère du commerce français) 107 fr. 78.

Mouvement *général* d'exportation, pour la même période : 63.996.128 dollars.

Augmentation sur la même période de 1902 : 5.209.217 dollars.

Valeur moyenne d'exportation par tête cubaine, 255 fr. 78.

Valeur moyenne par tête française, 103 fr. 42 (1).

Dans la lutte pacifique, mais fructueuse, des importateurs, la France, en 1902, figure au 6e rang ; en 1903, par suite peut-être de la défaveur des produits américains, laquelle semble à peine enrayée malgré les avantages douaniers, notre pays remonte au 4e rang ; cependant, il semble qu'il pourrait encore plus largement puiser à cette source de richesses.

Il tient, il est vrai, la tête comme importateur d'objets de luxe : soieries de belle qualité, ganterie soignée, parfumerie fine, pianos de première marque ; mais, dans beaucoup d'autres branches où nos produits sont célèbres et très demandés à Cuba, il y aurait un effort à faire et mieux à gagner.

Je vais donner, en piastres or (5 francs), la valeur comparative des objets de même nature importés par divers pays pendant le 3e trimestre de 1903, afin de montrer quel champ pourrait encore s'ouvrir notre production.

Miroiterie	France	400
	Allemagne	8.878
Bouteilles	France	5.158
	Espagne	8.796
	Allemagne	5.436
	Belgique	1.170
Tissus légers de coton.	France	43.170
	Espagne	266.980
	Allemagne	10.135
	Angleterre	549.724
Porcelaines	France	1.148
	Allemagne	15.571
	Angleterre	11.237
Bougies	France	235
	Espagne	23.475
Papiers	France	1.324
	Espagne	26.178
	Allemagne	8.022
Vins	France	4.837
	Espagne	377.465
Chaussures	France	105
	Espagne	284.623
Beurre	France	1.870
	Espagne	13.993
	Allemagne	4.215
	Danemark	20.156
Bière en bouteilles	France	0
	Allemagne	11.204
	Angleterre	51.263

(1) Les chiffres relatifs à Cuba sont extraits du précieux et colossal travail de M. Miguel Iribarren, chef de la statistique de la République de Cuba, à qui je dois les plus vifs remerciements pour l'amabilité bienveillante et la courtoisie délicate avec laquelle il a bien voulu me remettre son œuvre.

On remarquera que j'ai cité seulement les pays européens les plus forts importateurs, qui se présentent dans des conditions identiques au point de vue de la longueur des transports et des tarifs douaniers.

Il est intéressant aussi de constater que sur une valeur importée de marchandises françaises de 3.394.791 dollars, notre marine n'en a transporté qu'à concurrence de 1.171.599 dollars.

Ce fait provient de nos chemins de fer, dont les tarifs trop élevés et les délais trop longs obligent beaucoup de négociants français à l'étranger à demander leurs marchandises par les ports belges. C'est ainsi que, viâ Anvers, les frais et délais de transport sont réduits de deux tiers sur les frais et délais incombant au même objet, venant du même point et à destination du Hâvre.

Pour clore ces renseignements numériques, je dirai que le Trésor encaisse une moyenne mensuelle de plus de 6 millions de dollars et que, au 15 janvier 1904 il était, ô merveille ! en excédent de recettes nettes de 4.401.223 dollars Cuba est donc un État riche.

Cette richesse provient des formes diverses d'exploitation d'une source unique : la terre, dont les forces nourricières suffisantes, dit-on, pour 20 millions d'hommes, sont à peine entamées ; aussi suffit-il encore d'un peu d'énergie et d'un léger capital pour en tirer des merveilles. — Dans un pays que ne désolent ni climat pernicieux, ni épidémies mortelles, ni animaux dangereux, ni anarchie sociale ou gouvernementale, cette situation est bien extraordinaire ; elle ne saurait, d'ailleurs, se prolonger ; les dollars et les enfants d'Amérique y affluent et, avant peu, il ne restera plus rien qu'aux millionnaires et aux trusts.

Quoi qu'il en soit, un résumé rapide indiquera aux Jeunes, avides de grand air, de travail sain et de profit honnête, les filons encore facilement et profitablement exploitables.

La canne à sucre, d'abord ; je ne parle pas de son *industrie*, qui, si elle est royalement rémunératrice, exige aussi des capitaux peu ordinaires : 3 millions de francs en moyenne et de 3 à 4 mille cultivateurs, manœuvres, ouvriers ; je parle de sa culture. La savoureuse tige, complet mais unique aliment d'une bonne part de la foule cubaine, récoltée sur un minimum de 400 hectares, assure à son propriétaire de 15 à 20 o/o de revenu ; elle ne redoute que l'incendie, du reste peu rare.

Quant au tabac, la précieuse feuille ne puisant son célèbre arôme qu'en un point très restreint de l'île, la Vuelta Abajo, un lopin de terre propice y vaut un petit royaume.

Puis, viennent les cultures encore délaissées, car, si elles conviennent aux tentatives et aux capitaux modestes, elles demandent aussi plus de travail : mais c'est pour cela qu'elles peuvent donner la fortune à ceux qui ne le redoutent point.

L'orange, venant à merveille, en plein rapport en cinq années et dont la culture commence à être pratiquée industriellement. Le « Ferro-Carril » de Cuba en a planté tout au long de sa ligne, de Santa-Clara à Santiago, soit 573 kilomètres, en escomptant pour ses dividendes à venir un appoint considérable.

Le café, dont une espèce nouvelle défie la maladie qui ruina les florissantes plantations françaises ; — le cacao, de culture récente, mais fructueuse au bout des six ans nécessaires au développement de l'arbuste ; — la simple culture des primeurs pour l'énorme gouffre de New-York ; — le coton, en espérance seulement, les essais jusqu'ici ayant été malheureux ; — l'ananas, l'ortie, la ramie, cent autres dont les propriétés sont connues et les besoins étudiés dans le magnifique jardin botanique de La Havane, mais qui n'ont été soumises encore à aucune exploitation méthodique.

A côté de la culture proprement dite, se place l'exploitation des bois, plus coûteuse, plus pénible, mais plus fructueuse, car, le bois enlevé, demeure le sol vierge propre à la canne géante.

Dans les forêts du Sud, qu'aucun bruit de cognée n'a troublées encore, pullulent les frênes élastiques, les cèdres terreur des insectes, les ébènes noirs et rouges ; la « quiebra-hacha » dont le nom indique qu'il émousse l'acier ; — un bois charmant, inconnu en France, la « Mahagua » aux ondes pâlissantes du vert olive au jaune paille et qui semble le bois élu pour l'art nouveau ; d'autres encore, formant une série de trente-deux essences, précieuses par leurs dessins ou leurs qualités.

Un petit fief sylvain de 14 hectares (une caballeria) ne vaut encore que 500 francs dans ces forêts sauvages : mais les difficultés de transport, jusqu'ici insurmontables, s'aplanissent avec la multiplication des chemins de fer et la terre, rapidement, prendra sa vraie valeur, sans que cependant diminuent les frais nécessaires et assez élevés, du matériel d'abattage et de premier transport.

Actuellement, Cuba possède encore plus de six millions d'hectares de bois, dont 220 milles seulement en exploitation, du reste primitive, ont rapporté en 1901-1902, en bois précieux, de construction, à brûler et charbon de bois, 1.666.740 francs.

Enfin, l'élevage du bétail dans les terres les moins riches, mais

bien irriguées, sera encore pour longtemps une mine profitable, sans aléa d'épidémies à l'heure actuelle ; en quatre ans, il rapporte une fois et demie environ la mise de fonds si on a commencé avec une centaine de têtes.

Mais ce n'est point tout ; un sous-sol plus riche encore contient, avec l'asphalte, le pétrole et la houille, des métaux tels que le fer, le plomb, le zinc, le cuivre, l'aluminium, l'argent, l'or, le manganèse, le mercure, exploités dans 24 mines; reconnus dans 701 concessions accordées et 301 en instance.

Enfin, formant de ces métaux une combinaison salutaire, qu'elles apportent sur le sol pour le bien-être des hommes, 33 sources minérales importantes sont exploitées dans l'île. Telle est Cuba, au point de vue utilitaire.

Dans ce tableau, rien n'attriste ; car si la plèbe cubaine blanche ou de couleur est, en somme, profondément misérable, c'est qu'elle est aussi paresseuse, sans ordre, terriblement dépensière, mais elle n'est point malheureuse... pour l'heure ; souriante, elle côtoie en haillons la royale fortune aux parures insolentes ; elle mêle, joyeuse, les traces de ses pieds nus à celles des coursiers de ses maîtres : — le soleil suffit à sa vie ; le vêtement coquet du dimanche est son nécessaire ; la nourricière canne à sucre est presque du superflu ; et lorsque, le soir, au Parc d'Isabelle, elle promène sa langueur sous les rouges mancenilles, aux accents chéris du « danzon » cubain, on peut dire qu'elle est affamée, mais contente.

En ces corps souples de guerriers, en ces têtes d'enfants de révolte, en ces âmes demi-sauvages, il y aura peut-être quelque jour, contre le luxe trop étalé, contre l'égoïste et stérile richesse, de terribles élans : mais... l'Océan est infini, l'Amérique anarchiste lointaine, l'Europe inconnue et, confiant dans l'obstacle ou l'ignorance, le Cubain riche, d'un souffle léger de son éventail, croit écarter à jamais le furieux et fertile écho des prolétariennes revendications.

Cuba a servi et sert encore d'appeau à de douteuses entreprises ; pays de rêve, elle est devenue parfois pays de mirage et un souffle de défiance s'attache chez nous à son nom.

Mais ceux qui la connaissent l'aiment et l'apprécient : ils désirent la faire mieux connaître pour la mieux faire aimer et ils ont foi dans le succès ; car ils savent quel accueil y attend le voyageur, bercé entre les richesses de la nature et l'accueil charmant des Cubains.

Jean DUQUAIRE.

MARIANNICK

« Vers Plouach'zac, parmi les bruyères roses et les genêts dorés, dans le frisson froid de la nuit tombante, Anne-Marie s'en revenait toute pleurante sous les ailes attristées de sa blanche coiffe doucement agitées par la brise du large.

Au reçu de la lettre si impatiemment attendue d'Yves Golfélo, un étonnement, un effarement plutôt, l'avait assaillie. Et puis, un grand sanglot la terrassant, elle avait voulu savoir pourquoi elle était délaissée et surtout pour qui ? Sans la connaître, elle la détestait, cette femme, la voleuse de son cher amour ! C'est pour cela qu'elle s'était rendue à la ville, avec une secrète volupté de souffrir davantage encore devant la vérité nue, et peut-être aussi l'espoir inconscient d'attendrir et de reconquérir l'infidèle... C'était fini ! A présent l'ingrat l'avait chassée avec des mots durs, presque des injures, et sa voix aimée, naguère si tendre, aux caressantes inflexions, était méchante et cruelle. Hélas, il avait donc oublié les furtifs baisers pris sur la lande en leurs promenades naïves des dimanches enfuis ? Pourquoi tant de promesses, tant de serments, tant de rêves, si tout cela s'en devait aller, comme la poussière des routes, sous le souffle du moindre vent ?.

Dans son costume de fête vainement jolie, la petite Bretonne lasse, les yeux troublés par les larmes, retournait au bourg, là-bas... Au bourg ? A quoi bon y rentrer, maintenant que tout était écroulé de son beau rêve ? Pourquoi s'exposer aux railleries, aux ironiques cancans des jalousies satisfaites ? Toutes celles qui, autrefois, enviaient rageusement son bonheur, se riraient bien haut de sa détresse, ou la plaindraient hypocritement en une pitié plus douloureuse que les moqueries. Et ce qu'elle redoutait davantage encore que tout cela, c'étaient les consolations sentencieuses de ses vieux parents, sans cesse parlant de leur expérience et des têtes folles des « jeunesses. » Eux qui avaient tant cherché à la détourner du matelot Golfélo, n'auraient-ils pas un presque triomphe à voir réalisées leurs néfastes prédictions ?...

Elle dépassa Plouach'zac assombri, et s'en fut le long des falaises grises au pied desquelles la mer se lamente de son éternel asservissement. De grandes ombres, dans les rayons bleus de la

lune, s'étendaient sur le plateau morne, ça et là soulevé par de rares tas de sable ou de varech. Elle parvint ainsi, après une marche pénible, désespérée et silencieuse, au flanc d'une pente herbue descendant vers la nappe mouvante et argentée où dansaient des flocons d'écume parmi des reflets tremblotants. C'était le côteau des Pierres, celui où se dressent, rigides et bizarres, les menhirs séculaires aux formes fantastiques et massives, — guerriers païens que, pour la plus grande gloire de Dieu, un saint breton pétrifia.

Un gros nuage passa sur le ciel et l'obscurité brusque envahit la terre. La jeune fille, prostrée en son chagrin, sur un quartier de roc isolé, fut tirée de sa songerie maladive par toute une galopade menue, effrenée, semblant accourir de très loin, du fond des nues. Bientôt, avec le bruit approchant, de petites lueurs pâles devinrent visibles, sautillantes et rougeâtres ; et une troupe échevelée de korrigans, de farfadets, de poulpiquets, de cournils et de cournicanets se mit à danser autour d'Anne-Marie, en chantant et en criant. Les petites voix aigres et fausses, oppressées par les bonds désordonnés, hurlaient, stridentes :

Lé-zou, la Mariannick,
ton galant t'a quittée ;
tu pleures ? klick, klick, klick !
ça nous met en gaîté !

Veux-tu danser, Mariannick,
veux-tu chanter avec nous ?
avec nous, cournils, poulpicks,
sur les airs de nos binious ?

Ton cœur trompé, Mariannick,
il te faut nous le donner.
Donne, donne ! Ah klick, klick, klick !
nous allons le déchirer !

Avec les morceaux, Mariannick,
nous ferons avant le jour,
nous, farfadets et poulpicks,
un philtre contre l'amour !

Lé-zou, la Mariannick
ton galant t'a quittée ;
tu pleures ? klick, klick, klick ?
ça nous met en gaîté !... (1).,

(1) Chanson du Bas-Morbihan.

Anne-Marie n'était pas effrayée par l'élan de cette ronde folle. Peu lui importaient ces minuscules démons tournoyants. De quoi eut-elle eu peur ? Aux veillées, bien souvent, on raconte la mort rapide de ceux qu'ont surpris les korrigans ; mais que lui faisait la mort, à elle ? Dans sa douce âme fervente, elle n'osait l'appeler, car c'est péché, mais elle ne la repousserait d'aucun geste, si Elle apparaissait sur la lande, au milieu des danseurs nocturnes...

Ton cœur trompé, Mariannick,
il te faut nous le donner ;
donne, donne, ah ! klick, klick, klick !
nous allons le déchirer !

Ah ! il l'était bien déjà déchiré par la douleur, son pauvre cœur trahi, et la horde cabriolante pouvait lui en demander les lambeaux pantelants :

Nous ferons avant le jour
nous, farfadets et poulpicks,
un philtre contre l'amour !

Comme elle aurait voulu le boire, ce philtre préservateur de la tendresse. Prémunie contre le fatal entraînement de la passion, elle eût dédaigné les hommages d'Yves, elle eût ri de ses serments trompeurs, et, maintenant, elle ne pleurerait pas toutes les larmes de ses yeux rougis.

« Oh oui, petits esprits infernaux, disait-elle, prenez-les morceaux de mon cœur, pétrissez-les en vos mains impitoyables et faites une boisson propre à détourner de l'amour les jeunes filles naïves, à l'âme ingénue. Ma souffrance est trop grande, trop terrible ; pour ma frêle poitrine trop forts sont les sanglots, et je ne veux pas que d'autres femmes endurent un mal aussi profond. »

Et les petites voix grêles et aiguës continuaient la chanson cruelle :

Lé-zou, la Mariannick,
ton galant ta quittée...

Après les quatre quarts, une horloge lointaine sonna minuit. Aussitôt, le dernier son envolé, la troupe légère des korrigans, farfadets, poulpiquets, cournils et cournicanets s'enfuit en folâtrant, et, dans la nuit, avec les petites lueurs pâles et rougeâtres, s'éteignit le refrain :

Tu pleures ! Klick ! Klick ! Klick !
Ça nous met en gaité !

Du haut de la côte, maintenant, arrivait un bruit sourd, comme produit par une multitude d'énormes marteaux frappant de gigantesques enclumes. Anne-Marie reconnut la cause de cette rumeur, aux secousses qui, soudain, en cadence, ébranlèrent le sol : c'étaient les menhirs aux formes étranges, qui, par bonds successifs, descendaient boire dans la mer.

Ne pourrait-il donc se faire qu'une de ces masses, dans sa course brutale, broyât l'éplorée sous son poids? Ainsi seraient finis les angoisses et les regrets. Car elle le regrettait son beau songe d'avenir! Comme elle eût pu être heureuse, si un démon méchant n'avait mis l'oubli, l'ingratitude en l'âme des hommes. Avec quelle fierté délicieuse, elle se fût promenée, les jours de pardon, au bras protecteur de l'époux choisi... Dans la vie, certes, tout n'est pas sourires et chansons; mais les peines et les larmes auprès du bien-aimé lui eussent paru moins amères...

En un roulement continu, les rocs mouvants passent devant elle. Dans la nuit, ces blocs semblent bien avoir repris leurs formes primitives de guerriers païens et les yeux agrandis d'Anne-Marie croient voir des faces humaines sur les fantastiques monolithes. Tout à coup, elle comprend, subitement revenue à elle, sous un souffle glacé : Les frissons qui l'agitent sont des frissons de fièvre, et c'est la fièvre encore qui lui fait distinguer des figures dans les ombres vagues des pierres altérées. Et elle implore la Vierge sainte et sa patronne Anne de lui venir en aide, car, de nouveau, le grelottement douloureux la reprend, ses regards se troublent, de trompeuses visions l'assaillent...

... Là, là, derrière le lourd troupeau pétrifié, la dernière roche qui bondit, n'est-ce pas un homme, un homme vivant celui-là? Et cette démarche,... cette démarche n'est-elle pas bien familière à la petite Bretonne?

... Serait-ce...
Oh, la fièvre! la fièvre!

... Mais oui, c'est lui, c'est bien lui, il s'approche,... il vient tout près, tout près d'elle,... il s'arrête...

Ah, comme les tempes d'Anne-Marie battent! Ce délire est plus cruel cent fois que les sanglots de tout à l'heure, car dans son rêve enfiévré, elle garde assez de raison pour s'en rendre compte : c'est un rêve seulement, rêve impossible à jamais!... Elle frissonne et ses dents s'entrechoquent avec de secs claquements...

L'apparence aux traits d'Yves s'assied auprès d'elle et son

pauvre cerveau malade, prêt à éclater sous la souffrance, lui fait entendre la voix chérie, mais affaiblie, mais douce, douce. Et ce sont des mots de tendresse, des serments pareils à ceux si vite violés...

Ah ! l'affreuse fièvre !...

Les accents amoureux bercent son âme désemparée :

« ... Pardonne-moi, oh ! pardonne Annick, j'ai été bien cruel tantôt ; je t'ai fait souffrir et tu as pleuré. Dans ta détresse tu n'as même pas voulu rentrer au village, et, à présent, tu voudrais que la mort te vienne prendre. Triste amie ! Oh oui ! j'ai été méchant, mais, je te le jure, moi aussi j'avais du chagrin en croyant ne plus t'aimer... Vois-tu, tout cela c'est la faute de cette mauvaise femme !... Une gouge qui m'avait pris par les sens, et il me semblait l'aimer, elle, parce que toujours elle savait tenir éveillé mon désir... Elle m'a rendu insensé, je crois, oui, insensé puisque je t'ai chassée, puisque j'ai oublié pour un moment mes promesses, et nos chers baisers sur la lande... »

... Quel horrible délire, quel effroyable supplice !...

« ... Mais, tout est fini maintenant, ma chérie, et je te reviens plus soumis, plus aimant que jamais. Si tu ne veux croire à mon repentir, et tu peux douter de moi qui ai failli à mes serments, si tu ne crois pas à mon repentir, écoute ce qui s'est passé dans mon cœur depuis ta visite, si brutalement accueillie par ma colère.

« Lorsque tu fus partie, la tête en feu, je me précipitai auprès de ta rivale et lui racontai tout, cherchant à oublier dans ses bras mon abjection et voulant faire taire, par des soupirs d'ivresse, les remords qui déjà criaient en moi. Mon arrivée imprévue sembla la troubler quelque peu. Sa gêne et l'émotion de ses paroles, une sorte d'inquiétude répandue sur son visage me donnèrent mille soupçons. Un mot, un regard furtif, une impatience éclairèrent d'une aveuglante certitude mon esprit ennuagé. En un instant j'acquis la conviction que, depuis le premier jour d'intimité, l'infâme me trahissait, et, avec son complice, se riait de ma sotte confiance !...

« Tout d'abord, la rage fut la plus forte. Je vis rouge, des visions de sang passèrent devant mes yeux, je voulais tuer les deux misérables, lentement, avec des raffinements de barbarie... L'idée du crime me fit peur et je m'enfuis, les jambes ivres et flageolantes. Ensuite, une notion très vague se précisa peu à peu au fond de mon âme. Pourquoi me lamenter de cette félonie ? Est-ce que, moi aussi, je n'étais pas un traître ? « Celui qui mord sera mordu »,

dit-on ; c'était mon tour, à moi parjure, d'être trahi... Et ma victime était la plus jolie, la plus douce, la plus pure des femmes !...

« En pensant à toi, je n'ai pas senti de haine pour l'autre; seul, un dégoût profond de mon action vilaine envers toi, mon unique aimée, m'envahit ; je me fis horreur à moi-même et je pleurai, je pleurai... « Oh! sanglotai-je, quel vindicatif sorcier m'a jeté un sort, pour me rendre l'égal des plus mauvais garnements du bourg ? Vraiment, j'aurais été pris de boisson, tel l'ivrogne qu'un faux pas étale mollement dans la boue du ruisseau, je ne me serais pas montré plus grossier, plus bestial avec cette pauvre petite, si délicieuse sous ses grosses larmes. En la chassant, c'est mon bonheur que j'ai chassé, mon bonheur, hélas ! perdu à jamais sans doute, car, oserais-je la revoir, lui reparler à présent !... » Et désespéré, comme toi, j'allais errant dans la lande, me rappelant, à chaque touffe de bruyère, un de nos projets, une de nos chastes caresses... Près du Calvaire, là-bas, où nous nous assîmes un soir, et où, pour la première fois, j'osai t'embrasser en pleurant, j'ai baisé la pierre que nos genoux avaient frôlée..... Je courais au hasard, incertain si je ne m'allais pas périr, lorsque, dans les ténèbres, m'apparut ta blanche coiffe..... Dis, Annick, veux-tu pardonner à celui qui t'aime et t'offre sa vie entière pour racheter une heure de folie ?..... »

A présent, l'accès redouble, plus aigu. Les paroles, ou plutôt, ce qui lui semblait être des paroles, a cessé. Mais, dans sa fièvre, elle croit sentir comme un bras qui doucement enserre sa taille, sa taille fléchie par la douleur, elle croit voir comme un visage qui se penche vers le sien, un visage en tout pareil à celui d'Yves, mais combien plus triste, plus suppliant..... Puis, dans l'exaspération de son délire, elle éprouve tout à coup aux lèvres la brûlure d'un baiser lent et profond, profond jusqu'à l'âme et douloureux ainsi qu'une blessure......

... Est-il vraiment si douloureux, ce baiser ? N'a-t-il pas au contraire, dans l'amertume même de sa caresse, comme l'écho d'une douceur exquise, comme un lointain rappel de ceux furtivement échangés autrefois ! Et d'où vient cette fraîcheur subite, qui coule sur les joues de la petite bretonne ? Ne sont-ce pas des larmes ? Et tout près d'elle, ce bruit contenu de sanglots ? Pourtant, ce n'est pas elle qui pleure; ses pauvres yeux sont taris et sa poitrine gracile, brisée, ne pourrait se soulever ainsi. Ce baiser, qui se fait si délicieux, si enivrant, n'est-ce pas un vrai baiser ? Et ce qu'elle croyait l'imagination d'une étreinte, n'est-ce pas une

étreinte véritable, devenant plus étroite, plus convulsive ? Et cette voix, qui de nouveau se fait entendre :

— « Oh ! parle-moi, Annick, réponds-moi, dis que tu pardonnes ; dis que le bonheur peut luire encore pour nous, comme va luire bientôt sur la terre, le jour levant, là-bas ! »

La brise de l'aube rend peu à peu à Anne-Marie sa lucidité. Elle reprend ses sens et la notion réelle des choses éclot en son esprit. Non, ce n'était pas la fièvre, ce n'était pas l'épuisant délire qui lui faisait entendre ces douces prières implorant son pardon. La réalité du baiser, la chaleur de l'étreinte lui font bien comprendre qu'elle est éveillée ; mais l'obscurité lui dérobe toujours les traits de son compagnon. Et, tout en étant bien sûre que ce ne peut être personne autre qu'Yves, l'infidèle, elle fait un mouvement pour se dégager des bras qui l'enlacent.

— « Ne me repousse pas ; Mariannick chérie, reprend l'ombre maintenant pâlissante sous les premiers rayons de l'aurore ; ne me repousse pas, vois mon repentir. Pardonne à celui qui t'aime et t'adorera jusqu'à la mort ! »

La ligne blanche à l'horizon s'élargit, s'étend, s'étale, envahit peu à peu le ciel. Sur la lande, les êtres et les objets se précisent, les contours s'accusent ; et sur le haut de la côte, les grandes pierres massives, dressées comme de farouches et bizarres guerriers immobiles, émergent lentement de la ténèbre. Vers Plouach'zac, un chant, le chant matinal d'un pâtre, monte soudain, et le refrain arrive, porté par la bise froide. Anne-Marie y retrouve comme les accents atténués de la ronde cruelle de minuit :

Lèz-où, la Mariannick
Ton amant t'a quittée !
Tu pleures ! Klick Klick Klick !
Ça nous met en gaîté......

Mais à présent, nulle peine ne vient à la petite Bretonne, dont la coiffe palpite au vent ; un immense bonheur, au contraire, remplit son âme, et, après avoir craint toute la nuit de voir sa poitrine éclater par les sanglots, il lui semble que son cœur se va briser de joie. Dans la clarté vermeille, elle a reconnu enfin l'aimé repentant, et, sur ce visage baigné de larmes, à son tour, elle met doucement de tendres baisers.

Les rayons du soleil naissant colorent ses joues pâles d'un incarnat vif.....

Peut-être aussi, Anne-Marie, un peu de désir te fait-il rougir !

Robert D'ERAN.

LA SOCIÉTÉ ET LES AMIS DE
LA MARQUISE DE CONDORCET

Sophie de Grouchy naquit en 1764, près de Meulan, au château de Villette, patrimoine de sa famile. Pleine de vivacité, d'espièglerie et de grâce, elle faisait, dans son enfance, l'admiration de Madame Dupaty, la femme de l'ancien président du Parlement de Bordeaux, lorsque l'aimable dame venait en villégiature chez son amie, Madame de Grouchy, la sœur du conseiller Frétaux, célèbre plus tard en demandant le rappel des États-Généraux. Le président Dupaty était le parrain de la petite Sophie et sa femme lui écrivait de Villette que sa « Grouchette montait en graine », toujours en mouvement, les yeux pétillant d'esprit, donnant à son jeune visage une expression de malice contenue (1). Mais, loin de rechercher les amusements des fillettes, Sophie s'attachait aux études des enfants Dupaty, lorsqu'ils étaient au château de Villette, corrigeant leurs devoirs, écoutant le débit de leurs eçons. Déjà se manifestait, en elle, une inclination prononcée pour les exercices de l'intelligence. On aurait pu prédire qu'elle ne resterait point indifférente aux grands problèmes sociaux qui allaient soulever la vieille société et révolutionner les salons où l'on causait. Sa mère s'occupait d'elle avec une attention tout affectueuse et elle était charmée de la direction que prenaient les

(1) Plus tard, quand elle eut quatorze ans, voici le portrait que traçait d'elle le président Dupaty :

« Les lettres de Mademoiselle de Grouchy (Sophie), disait-il, sont des infidèles. Elle est tout autre que ce qu'elles me disent. Elle a infiniment de raison et même d'esprit. J'ai vu des choses écrites par elle, avec confiance et liberté, que Madame de Sévigné n'eût pas désavouées. C'est à la lettre. Sa mére est parfaitement contente. Elle doit l'être. Sans être précisément jolie, sa physionomie est assez agréable, et le développement de la jeunesse peut encore faire épanouir quelques boutons cachés sous les feuilles. Une taille de nymphe, un air de noblesse et d'élévation répandue sur toute sa personne. On ne peut être mieux à quatorze ans ». Guillois, *la marquise de Condorcet*, p. 23.

pensées de l'adolescente. La religion l'avait entièrement conquise, sa foi était ardente et c'était avec délices qu'elle l'écrivait au conseiller Fréteau, son frère (1), en lui annonçant que Sophie allait entrer au prieuré de Neuville-en-Bresse.

Au prieuré, elle mena la vie des couvents mondains de l'époque. Les distractions y étaient fréquentes, ainsi que les plaisirs. Les salons s'ouvraient à une société élégante. On y recevait nombreuse assistance ; on y dansait même. Les novices y jouissaient d'une grande liberté, lisant les livres, alors renommés, les plus sérieux comme les plus légers. Pour Sophie, ce furent Voltaire et Rousseau qui ne quittèrent plus son chevet. Elle les dévora, sans désemparer, avec une ardeur bientôt dangereuse pour sa santé et ses yeux, et cette foi si vivace, dont s'enorgueillissait la marquise de Grouchy, bientôt s'attiédit : lorsque, vingt mois après son entrée au couvent, la jeune fille en sortit, ses croyances religieuses n'avaient plus la naïveté de l'innocence. Sophie voulut raisonner, voulut savoir, et sa gaieté rieuse, sous l'atteinte du doute, se changea en une mélancolie rêveuse, qui devint, dans la suite, l'habitude de son esprit.

Durant cette retraite, des amis de sa famille l'avaient voulu marier à un officier démissionnaire, veuf depuis longtemps, M. de Claye, dont la fortune territoriale était considérable. Sophie refusa. L'état de son âme, ses inquiétudes d'esprit l'éloignaient du mariage. Elle rentra au château de Villette où sa présence ramena le mouvement que son absence y avait fait disparaître. Les salons, à ce moment, retentissaient de causeries savantes, de controverses politiques, auxquelles tous les esprits sérieux attachaient la plus grande importance, et, chez les Dupaty, les Grouchy se rencontraient avec les philosophes, dont les études avaient éveillé la curiosité de la bonne compagnie. De tous les hommes de science, Condorcet était l'un des plus recherchés ; ses travaux remarquables l'avaient mis en évidence. On se rappelait sa thèse de mathématiques discutée, à sa sortie du collège, devant d'Alembert, Clairaut et Fontaine ; et sa théorie sur les comètes venait d'obtenir un prix à l'Académie de Berlin. Enfin, on l'avait nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris. Il était célèbre déjà.

(1) « L'aînée, disait-elle (Sophie), a des ressources personnelles infinies, la plus essentielle de toutes, la religion comme étude. Ce sentiment y tient le premier rang, et devient, entre elle et moi, un lien et un rapport intimes ». Guillois, p. 25.

Sophie de Grouchy brillait dans le monde par son intelligence et son agréable figure. Svelte, de formes bien proportionnées, la chevelure abondante en boucles épaisses sur les épaules, le front bombé, le nez légèrement relevé et la bouche bien fendue sur un petit menton osseux et volontaire, les sourcils en arcs très prononcés, au-dessus de deux yeux en vrille, elle ne pouvait manquer d'attirer les regards et d'éveiller l'amour dans les cœurs encore endormis. Les hommes concentrés en eux-mêmes, réfléchis et adonnés aux méditations, comme l'était Condorcet, sont les plus sensibles devant ces natures pétulantes, et chez Mademoiselle de Grouchy, en son esprit, en son cœur, bouillonnaient toutes les idées de l'heure présente. Froid, ombrageux, presque sauvage, il fut donc attiré quand même vers cette belle jeune fille, en qui on discernait une pensée que l'on sentait comprimée, mais ardente. Il la savait de fortune très médiocre ; la sienne était modeste. Mais, directeur de l'hôtel des Monnaies, ses revenus étaient suffisants pour mener à Paris une vie large et aristocratique. Il aima bientôt Mademoiselle de Grouchy, et quoique de vingt ans plus âgé qu'elle, quoiqu'il pût craindre un refus, il s'offrit comme époux et fut agréé.

Non qu'elle aussi l'aimât. Son cœur n'était alors sollicité par aucun désir. Elle vivait inerte, attendant l'inconnu, un événement inopiné qui réveillerait, en elle, l'espérance, la foi, l'ardeur, que ses lectures avaient éteintes. Condorcet, — le marquis de Condorcet portait un nom honorable. Il était, à Paris, considéré et l'ami d'hommes illustres. Elle remarquait en lui un esprit de prime saut, des conceptions neuves, appuyées d'une science étendue. Ses salons de la Monnaie réunissaient toute la pléïade des orateurs, des savants, des publicistes, qui s'étaient fait un nom. L'on y agitait les questions les plus graves, toutes celles que Voltaire et Rousseau avaient laissées en sa jeune conscience de femme. Sophie entrevit alors une destinée glorieuse pour elle et s'y abandonna de toute son âme, plus encline que son mari même à accepter les conséquences de toutes les nouveautés qui bouleversaient la vieille société.

Tant que la Révolution ne dépassa point les causeries des salons, ce fut autour de Madame de Condorcet, à la Monnaie, une sorte de « bureau d'esprit » où chacun exposait placidement ses convictions. Mais l'orage bientôt gronda au dehors, et dans l'Assemblée nationale, et dans les clubs des Jacobins, les motions les plus exaltées étaient défendues à la tribune ; et loin de calmer

son mari, de l'assagir, en lui dénonçant l'exagération des revendications populaires, sa femme l'excitait et le poussait aux propositions les plus violentes. Aucune ne lui semblait excessive, dès qu'elle s'adressait à l'intelligence. Elle avait favorisé la création des lycées où, chaque jour, professaient les hommes distingués du temps. On la voyait assister aux leçons avec zèle et avec ferveur, ce qui lui fit donner le nom de « Vénus lycéenne ». Madame Roland en devint jalouse. Ne voulant point s'attaquer à la femme, elle tâcha de discréditer le mari. « Condorcet n'est point sans mérite, disait-elle, mais c'est un intrigant ». Il venait justement, sur les conseils de sa femme, de solliciter de l'Assemblée nationale le sacrifice à l'égalité de tous les titres de chaque famille, afin d'abolir l'antique noblesse et l'orgueil de la race. Il avait refusé jadis d'être le précepteur du dauphin, fils de Louis XVI; il fut l'un des premiers à réclamer l'abolition de la royauté et la proclamation de la République.

Son apparence frigide, son mutisme au milieu de ses amis, n'indiquaient point sa vraie nature. Il avait, au contraire, une âme inflammable, et l'émulation puisée dans les encouragements de sa femme ne fit qu'exalter la générosité de son caractère et les emportements de ses convictions. Il eut une heure de vraie royauté. Ses salons, embellis de la présence de cette femme, aimée plus que jamais, se peuplèrent de tous les hommes illustres, de tous les étrangers de haut renom qui vivaient à Paris. Le poète Roucher y coudoyait le savant Cabanis. Lafayette s'y rendait avec Charles de Constant; et puis c'était le pasteur Dumont, de Genève, et Beccaria le philanthrope, et Thomas Payne, l'un des fondateurs de la république américaine, et Clootz et Adam Smith, dont la jeune marquise devait traduire les œuvres, en y joignant ses lettres sur « la sympathie ». Foyer d'illusions décevantes, on y déifiait, on y divinisait l'humanité, que les découvertes récentes devaient éterniser, disait-on, et affranchir de tous les maux.

Heure rayonnante qui fut éphémère!

Bientôt Condorcet dut abandonner son poste honorifique, quitter l'hôtel des Monnaies et venir rejoindre à Auteuil ses meilleurs amis. La Terreur s'étendait sur la France. Auteuil lui sembla un lieu sûr. Cabanis y vivait chez Madame Helvétius, asile béni, où, malgré l'épouvante du moment, les hommes de science y continuaient leurs causeries fécondes. Mais Condorcet

ne jouit pas longtemps de la sécurité espérée, au milieu de sa famille, près de sa femme et de sa fille Elisa, l'unique fruit de ses amours.

Le cruel despotisme de Robespierre soulevait son indignation. Il se prononça fortement contre la nouvelle constitution, qui allait être adoptée, et, devenu suspect, il fut mis hors de la loi, destiné à l'expiation suprême, s'il tombait aux mains de ses adversaires. Alors, il quitta Auteuil, revint à Paris où son jeune ami Cabanis le fit cacher, rue Servandoni, chez Madame Vernet, une parente du grand peintre.

La maison était sûre. Il y vécut plusieurs mois, ne sortant jamais, ne communiquant avec personne, rêvant à sa jeune femme qu'il adorait, et d'autant plus à ce moment, qu'il savait être aimé, enfin, depuis que sa gloire était éclatante et qu'il avait pris, dans la société, la grande place due à son génie et à ses travaux. Sophie était fière de son mari et l'aimait.

Lui souffrait de cette séparation, n'ayant d'autre distraction que son rêve infini et toujours recommencé.

Et quel accablement lorsqu'il pensait au malheur présent et aux souffrances de sa jeune femme, son adorable Sophie ! Ses biens était mis sous séquestre. Comment vivrait-elle ?

Sa chère petite Elisa, sa fille, sa belle-sœur, Charlotte de Grouchy, des serviteurs à qui on devait le nécessaire, ceux de d'Alembert, en outre, que lui avait recommandé le grand homme en mourant, tous attendaient leur existence du travail de Sophie. Et prisonnier, séparé du monde, il ne lui pouvait être d'aucun secours. Il savait la nouvelle vie de la jeune femme, faisant des portraits à la gouache tout le jour, joignant à ces ressources celles que lui donnait une petite boutique de mercerie, ouverte rue Saint-Honoré, au-dessus de laquelle une chambre était meublée pour la nuit, lorsqu'elle venait voir son mari en cachette, et déguisée en paysanne. Heure douce pour les deux époux ! que de mots tendres, que de confidences, que de protestations d'amour, en ce tête à tête, si inquiet et si vite passé ! Et quelle détresse d'âme ensuite, lorsqu'il fallait partir ! Se reverraient-ils ?

Pour lui créer une occupation sévère et détourner son mari de ses tristes pressentiments, de ses longues compositions où il épanchait, en vers, sa douleur et son désespoir (1), elle lui

(1) Guillois ; *la marquise de Concordet ;* p. 93.

« Il écrivait pour sa fille ces « avis d'un proscrit », admirable testament qui honore à jamais sa mémoire, et qui commence par ces lignes sublimes ·

demanda de reprendre ses travaux de savant, afin de laisser un monument digne de son nom, en développant sa croyance au progrès incessant de l'humanité. Condorcet lui obéit ; et c'est à cette inspiration d'amante qu'est due cette esquisse magnifique de la perfectibilité humaine, que la Convention, plus tard, sur le rapport de Daunou, voulut faire imprimer aux frais de l'État, hommage rendu à la mémoire de cette noble victime des passions politiques qui étouffent toute justice.

Les lois étaient terribles contre ceux qui cachaient les proscrits. C'était, pour Madame Vernet, la mort aussi bien que pour Condorcet. La généreuse dame le surveillait pourtant. Elle savait qu'il voulait la quitter, craignant pour elle une issue fatale. Il réussit, néanmoins, à lui échapper, et vêtu d'habits d'ouvrier, il s'enfuit et sortit de Paris. On était aux premiers jours du printemps. Mais où aller, et comment vivre, au milieu de gens toujours soupçonneux, flairant un danger, ou un traître, en tout homme inconnu ? Il se trouva, ce jour-là, vers Fontenay-aux-Roses, où habitait Suard. Il sonna timidement à la porte. Elle lui fut ouverte ; et chez son ami se restaurant à la hâte, il s'enfuit de nouveau à travers champs, annonçant qu'il reviendrait le soir, chercher un abri pour la nuit. La porte du jardin, non fermée à clef, il entrerait sans bruit à cause des servantes. Ce soir là, chez Suard, la porte resta fermée.

« Mon enfant, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois, si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés par ma tendresse, être reçus de toi avec une douce confiance et contribuer à ton bonheur.

« Dans quelque situation que tu sois, quand tu liras ces lignes que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la France, et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée. Prends l'habitude du travail. »

Et, après avoir insisté sur cette source de bonheur, Condorcet cherchait à détourner sa fille de la personnalité et de l'égoïsme. Il lui parlait de « l'habitude des actions de bonté, et lui traçait pour ainsi dire tout un code merveilleux de générosité et de bienfaisance.

Dans la pièce, *Polonais exilé en Sibérie*, se trouvaient des accents déchirants que lui arracha le souvenir de sa femme et de sa fille, dont il prévoyait qu'il serait bientôt séparé sans retour.

Crois-tu que notre enfant puisse encor retenir
De son père proscrit un faible souvenir ?
Que son cœur de mes traits ait gardé quelque image ?
Dis-lui que je l'aimais...

Je ne puis regretter la vie, écrivait-il ailleurs, que pour ma femme et mon Elisa. Je périrai comme Socrate et Sidney. »

Condorcet ne put entrer au jardin, et il erra toute la nuit, perdu dans les chemins boueux, dans les friches inondées. Le lendemain, exténué de fatigue et mourant de faim, il se réfugia en un cabaret de Clamart où le hasard l'avait amené, afin d'y manger. Il s'attendait à toutes les surprises. Et il n'en avait cure, maître de sa destinée par le poison reçu de Cabanis et qu'il portait sur lui. Sa grande faim frappa l'attention des paysans buvant dans la salle commune du cabaret. Quoique en habits d'ouvrier, ses mains blanches, son visage affiné et de haute distinction trahissaient son origine. On le questionna. Ses réponses embarrassées le perdirent. Il fut fouillé, et le livre d'Horace, le poète latin, tiré de sa poche, acheva de le confondre. Il fut conduit aussitôt à la municipalité, et enfermé, à destination de Paris. Mais, le lendemain, lorsqu'on entra dans la chambre où on l'avait laissé la veille, on ne trouva plus que son cadavre. Condorcet s'était empoisonné.

Assurément, on ne pouvait s'y tromper. Les paysans défiants durent comprendre qu'ils n'étaient point en présence de leur pareil, mais devant un homme élevé au-dessus d'eux par la haute culture de l'intelligence. Son front était vaste, ses yeux profondément encaissés sous les arcades du front, indice du repli coutumier de la pensée sur elle-même, lorsque les yeux, se fermant, éteignent leurs regards, pour supprimer toute distraction et laisser le champ libre aux conceptions de l'esprit ; son nez long et aquilin marquait la perspicacité ; mais sa bouche, un peu « tombante » suivant l'expression de Michelet, indiquait un esprit plus étendu que fort. C'était de la bonté plutôt, d'après Grimm, et le célèbre critique ajoute : « Il aurait eu plus de tort qu'un autre, de n'être pas honnête homme, parcequ'il aurait trompé davantage sur sa physionomie, qui annonçait les qualités les plus paisibles et les plus douces. » Il répandait autour de lui le parfum des vertus sérieuses, à ce point, écrit Guillois, son historien, qu'on a pu dire de son intelligence, en rapport avec sa personne, « que c'était une liqueur fine, imbibée dans du coton. »

La réaction en sa faveur ne se fit point attendre. La « *Décade* », quelques mois après, entonna ses louanges. Guiguené affirma que la fin de « *l'Esquisse* » était comparable à ce que l'antiquité nous avait laissé de plus sublime. — Moreau de la Sarthe et Cabanis encensèrent la doctrine de la perfectibilité. De Tracy ne craignit point de placer Condorcet au-dessus de Montesquieu. En revanche, les jeunes écrivains, adeptes de Chateaubriand, et Chateaubriand

lui-même, ravivèrent les critiques de Palissot et de La Harpe, et, entre tous, de Bonald, pour combattre l'œuvre du philosophe. De Bonald appela l'esquisse « l'apocalypse du nouvel évangile ». Madame de Stael, enfin, se rappela que Condorcet avait attaqué jadis les idées de Necker et les théories de la « brochure sur les grains », et, parlant de lui, dans ses considérations sur la littérature contemporaine, elle le nomma un homme « diversement célèbre » ; épithète dédaigneuse que Chénier releva aussitôt. « Condorcet, disait-il, fut sans doute et restera diversement célèbre, puisqu'il était, à la fois, habile dans les sciences mathématiques, profond dans les sciences morales et politiques, éclairé en littérature, écrivain distingué, philosophe illustre et grand citoyen. Il est bien vrai qu'il aimait les vertus, le génie, les opinions de Turgot, qu'il admirait son administration, et qu'il n'avait pas, à beaucoup près, les mêmes sentiments pour un ministre dont le nom n'est pas sans célébrité. A cet égard, les panégyriques exagérés peuvent convenir à l'amour filial, mais entre-t-il dans ses droits d'inculper gravement, et sans motifs admissibles, un des premiers hommes du XVIIIe siècle ? »

Pendant plusieurs semaines, Sophie de Condorcet ignora le destin de son mari qui avait quitté la maison de Madame Vernet. Lorsque le bruit se répandit que l'illustre savant était mort, lorsque devant les preuves flagrantes, elle ne put douter de l'affreuse vérité, elle fut écrasée de douleur. Il ne fallut rien moins que les condoléances affectueuses de Cabanis et de tous ses amis pour lui donner la force de subir cette épreuve cruelle. Et quelle vision horrible de l'avenir s'étendait sous ses yeux, pour un veuvage sitôt venu, lorsque son cœur était plein d'amour, lorquesa pensée, ouverte aux plus hautes leçons de la philosophie, elle espérait, dans la société de son mari, jouir pleinement de la vie, en femme belle et adorée, partageant avec l'homme honoré dont elle portait le nom, une gloire dont elle connaissait le prix !

Son existence, à peine assurée, courant de prison en prison où les condamnés au moment de quitter la vie, demandaient à son pinceau la reproduction de leur image, il lui fallait subir les brutalités des geôliers qui ne la voulaient point laisser pénétrer dans leur immonde et épouvantable domaine. Alors, pour adoucir leur rigueur, elle se résignait à commencer par les portraits gratuits de ces farouches oppresseurs. Et les portes s'ouvraient devant elle. Deux portraits, trois portraits à livrer avant de faire celui dont elle tirerait quelques ressources pour vivre. Et que d'horribles blas-

phèmes à entendre ! que d'injures à la mémoire de son mari aux lèvres de ces tyrans qui régnaient sans contrôle sur tant de victimes ! Rien à répondre, hélas ! et ses larmes à comprimer sous les paupières, de peur que la pitié ou une révolte de conscience ne lui devinssent funestes. C'était la vie la plus malheureuse, une vie qui dura au-delà de deux ans, jusqu'à ce qu'une partie de ses biens lui eut été rendue.

A ce moment, moins asservie aux nécessités de l'existence, gardant à Auteuil son principal domicile, elle voulut avoir à Paris, afin d'exercer plus facilement son art, un logement où elle recevrait les personnes du monde, désireuses d'un portrait. Rue Matignon, elle installa cette petite succursale, et sa vie dès lors se partagea entre Auteuil et Paris : Auteuil où elle retrouvait ses amis les plus chers, ceux avec qui elle était en communion de pensée, et près de qui elle venait réconforter son courage. Ils s'y efforçaient tous. Et après Cabanis, Jean Debry, un compatriote de son mari, échappé de Rastadt à l'assassinat commandé aux hussards autrichiens ; et le savant Laplace ; et Lacroix, qui venait de céder à Talleyrand son poste aux relations extérieures ; et La Roche, le commensal de Madame Helvétius, dont le dévouement, comme chef de la municipalité d'Auteuil, n'avait pu sauver Condorcet de la proscription ; et Mailla-Garat, qui s'insinuait petit à petit dans le cœur de la jeune marquise. Elle sentait le besoin d'être soutenue, d'être défendue, contre ses détracteurs. Morellet ne lui était point sympathique, et dans ses écrits lâchait la bride à sa verve méchante. « La femme de Condorcet, disait-il (1), une des plus belles, des plus spirituelles et des plus instruites, qui aient jamais brillé parmi son sexe, retirée à Auteuil, est réduite à faire de petits portraits pour vivre ; et à peine peut-on la plaindre, quand on sait que non seulement elle a partagé les fautes de son mari, mais qu'elle l'a poussé aux plus grandes de celles qu'il a faites, s'il est permis d'employer un terme aussi faible que celui de faute, pour qualifier tout ce qu'on peut reprocher à Condorcet (2). »

Avec l'aide de ses amis, résistant à ces attaques, Madame de Condorcet préparait l'édition des œuvres laissées par l'illustre mort et la traduction de la « Théorie des sentiments moraux » d'Adam

(1) Guillois, p. 149.

(2) Dumouriez, en ses Mémoires, ne l'épargna pas davantage. Il l'accusa d'avoir paru, « sur les tréteaux de la Révolution, » avec les femmes les plus compromises par leurs actes ou leurs paroles.

Smith. Pour y faire suite, elle écrivait ses lettres sur la « sympathie » adressées à Cabanis. La première débute ainsi : « L'homme ne me paraît pas avoir de plus intéressant objet de méditation que l'homme, mon cher Cabanis. Est-il, en effet, une occupation plus satisfaisante et plus douce que celle de tourner les regards de notre âme sur elle-même, d'en étudier les opérations, d'en tracer les mouvements, d'employer nos facultés à s'observer et à se deviner réciproquement, de chercher à reconnaître et à saisir les lois fugitives et cachées que suivent notre intelligence et notre sensibilité ? Aussi, vivre souvent avec soi me semble la vie la plus douce, comme la plus sage. Elle peut mêler aux jouissances que donnent les sentiments vifs et profonds, les jouissances de la sagesse et de la philosophie. »

Cependant sa douleur s'apaisa. Elle recherchait à Auteuil les visites de Mesdames de Boufflers, revenues d'émigration, qui s'étaient logées dans une maison voisine de celle de Madame Helvétius. Et elle se rendait au Ranelagh avec elles, ou bien descendait jusqu'aux rives de la Seine où elle s'attachait à voir couler l'eau, perdue en ses rêveries profondes. Auteuil bientôt ne lui suffit plus. Elle désirait une autre solitude, afin de donner libre cours aux nouveaux sentiments qui emplissaient son cœur. Les environs de Meulan, où s'était passée son enfance, l'attiraient. Elle y acheta une petite maison qu'elle nomma la « *Maisonnette* », non loin du fleuve dont elle avait toujours admiré les paysages environnants. (Guillois, p. 186 en fait la description.) « Un cloître, dit-il, au rez-de-chaussée, dont il dessert toutes les pièces, occupait tout le fond de la maison. Le salon et la salle à manger, boisés, s'ouvraient sur un jardin planté d'arbres élevés et de massifs de verdure. Un grand escalier et un autre plus petit conduisaient au premier étage où se trouvaient les chambres à coucher. » — « La maison, point trop petite, ajoute Guizot, étant modeste, et modestement arrangée, sur les derrières, et au dessus de la maison, un jardin planté sans art, mais coupé par des allées montantes le long du coteau et bordées de fleurs. Au haut du jardin, un petit pavillon, bon pour lire seul, ou pour causer à deux. Au delà de l'enceinte, toujours en montant, des bois, des champs. D'autres maisons de campagne, d'autres jardins dispersés sur un terrain inégal. Dès le premier moment, le séjour de la « Maisonnette » me plut. »

Madame de Condorcet s'y plaisait également. Depuis 1798, elle y vivait presque toute l'année, avec Mailla-Garat dont elle avait

fait son ami et à qui elle avait donné son cœur tout entier. Il avait quinze ans de plus qu'elle ; mais la vie semblait lui avoir ménagé toutes les chances de succès. Né en Basse-Navarre, il savait parler avec agrément ; il écrivait avec élégance. Au concours d'éloquence, il avait remporté, quatre fois, le prix à l'Académie, et après son éloge de Fontenelle, Buffon l'avait embrassé publiquement en disant : « Enfin, voilà un écrivain ! » Son éducation faite sous la surveillance complaisante d'un prêtre, qui lui avait laissé lire tout ce qu'il avait voulu, avait donné à son imagination une tournure romanesque, à laquelle devait s'attacher une âme rêveuse. Sous Danton, il avait occupé le Ministère de la Justice, et, comme ministre, il avait assisté, avec l'abbé Edgeworth, aux derniers moments de Louis XVI ; ce qui ne l'empêchait point d'admirer « l'âme sensible de Robespierre. » Lorsqu'il obtint les faveurs de madame de Condorcet, il revenait de son ambassade à Naples, et il était président du Conseil des Anciens. Cette vie si pleine de travaux et d'honneurs républicains, sa faconde méridionale, son visage qui n'était point sans beauté, toute cette surface finit par séduire l'âme inquiète et un peu déséquilibrée de la jeune veuve. Elle avait elle-même trop d'activité cérébrale, pour ne point se donner à qui pouvait répondre à cette effervescence intellectuelle ; et elle aima Garat.

Sous les ombrages de la « Maisonnette, » elle cacha son nouveau bonheur, se fiant à l'éternité de leur amour, comme toutes celles qui aiment beaucoup et qui croient à un échange de la passion. Ce bonheur dura deux ans, un bonheur doux, tranquille, plein de joies divines où l'esprit était satisfait autant que le cœur. Puis, un jour, c'était en 1800, Mailla-Garat fit un voyage à Villiers, durant le printemps, et elle resta seule à la « Maisonnette. » Garat ne revenait point. Sophie de Condorcet prit peur. Elle eut le pressentiment d'un nouveau chagrin, de quelque évènement fâcheux qui désolerait encore sa vie. Elle écrivit à son amant les lettres les plus passionnées, usant des mots les plus tendres, les plus intimes, rappelant les heures charmantes, passées l'un près de l'autre.

..... « Mon *Mail,* » lui disait-elle, — petit nom aimé qui signifiait les plus adorables caresses regrettées ; — et en terminant : « Adieu, mon ami, je vais m'endormir en pensant à toi, aussi tendrement que si tu pensais beaucoup à moi, à Villiers »... Une autre fois : ... « Où es-tu, mon cher bonheur, et pourquoi ne respirai-je pas, à côté de toi, toutes ces impressions délicieuses de la nature renaissante ? » Les effluves de mai lui montaient au cer-

veau. Elle adressait à Garat tous ses accents d'amour, et lui restait sourd à cette voix charmante. Loin d'elle, il s'était laissé prendre aux attraits de madame de Coigny, chantée jadis par André Chénier sous le joli nom de la *Jeune Captive*. Strophes poignantes, parties des noires murailles de Saint-Lazare.

. . . .

O mort, tu peux attendre. Eloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts ;
Les amours, des baisers ; les muses, des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore !

. . . .

Et Garat avait repris la cantilène du doux poète, et, près d'elle, il oubliait celle qui lui avait accordé les plus ineffables tendresses, l'amour d'un grand cœur et d'un grand esprit. Les yeux de la sacrifiée se dessillèrent à la fin. Elle apprit la dure vérité, et, stoïquement, envisageant son malheur, elle se montra généreuse ; et toujours aimante, elle demanda une petite place encore en ce cœur qui avait changé d'idole. Retirée à Ferrière, près de son frère, le général, elle écrivit à son infidèle amant : « Mon cher ami, tu me garderas la petite part que ta tendresse peut avoir à côté de l'amour. Puisses-tu être heureux ! »

Ce ne fut pas son dernier essai de bonheur.

Il était de mode, alors, de s'adonner à l'étude de la botanique ; et les jeunes élégantes de ce temps, celles qui ne sacrifiaient pas toutes les heures de la journée à leur toilette, se rendaient au Muséum du Jardin des Plantes, au cours du savant Desfontaines. Beaucoup d'hommes suivaient également ces leçons ; et ce fut là que Sophie de Condorcet fit la connaissance de Fauriel, par qui elle se laissa séduire encore, cherchant toujours dans une affection partagée, dans une adoration promise, ces jouissances profondes du cœur qu'elle avait poursuivies au couvent, en ses années de jeunesse religieuse, qu'ensuite elle avait cru trouver dans les élans moins éthérés et moins empreints d'idéal d'un être humain. Le cœur n'acquiert jamais d'expérience. Il subit la fatalité de ses impressions. Fauriel s'empara de l'âme de la jeune veuve, comme l'avait fait Garat ; et elle recommença près de lui, avec lui, à la « Maisonnette », le rêve dont elle était l'esclave.

Et, pourtant, la personne de Fauriel était fort vulgaire ; l'atti-

tude, sans distinction ; le regard, sans flamme, sans cette lueur de douce attirance, qui fascine et retient la nature impressionnable de la femme.

Seulement, il s'était affilié à la Société d'Auteuil et ses relations avec les amis de Cabanis le recommandèrent à Sophie de Condorcet. A cause de lui peut-être, et pour lui, elle ne resta plus toute l'année à la « Maisonnette ». Elle eut à Paris un domicile, Grande-Rue-Verte, près de l'hôtel de Lucien Bonaparte, où elle appela ceux qu'elle avait reçus, jadis, à l'hôtel des Monnaies, et d'autres plus jeunes, des amis de Fauriel, homme politiques ou littérateurs, de l'entourage de madame de Stael, dont Fauriel avait rompu la chaîne, pour se donner à sa nouvelle amante. C'était donc une réunion d'idéologues, une assemblée plus éclectique qu'à Auteuil toutefois, où avec Cabanis, de Tracy, Volney, Daunou, Ducis, et son admirable figure et sa belle stature, disait Bouilly, on voyait Benjamin Constant, Jacquemont, un parent de Lafayette, Turot, Gallois, Le Breton, Laromiguière, Chénier, Andrieux, et les savants de l'Europe, pour qui la France était une seconde patrie. Fauriel s'était lié avec Villiers, « le premier français qui ait su l'Allemagne », écrit Sainte-Beuve. Venu à Paris, aux premières années du Consulat, il fut introduit par son ami, dans les salons de la rue Verte, avec Hase, le philologue, qui allait donner des leçons d'allemand à la belle marquise. La guerre, qui jetait les peuples les uns contre les autres, inspirait aux penseurs le désir de connaître le génie de nos ennemis. Nos luttes héroïques avec l'Allemagne et l'Italie attirèrent nos regards sur ces deux pays. Leur philosophie et leur poésie ne demeurèrent plus inconnues comme autrefois, et, depuis la Révolution, les étrangers étaient bien accueillis dans les salons parisiens. Leurs œuvres en français se vendaient mieux, chez les libraires, que les œuvres de nos auteurs; et fort de cet engouement, Fauriel avait traduit deux tragédies italiennes de Manzoni, qui lui avait dédié son *Carmagnola*.

Les années passaient. Dans la famille de Grouchy, on s'habitua aux relations désormais évidentes de Fauriel et de Sophie de Condorcet. Cabanis s'était créé une retraite à la campagne, à Rueil, près de Villette et près de la « Maisonnette ». On se visitait d'une maison à l'autre, et dans les lettres échangées, Fauriel y était cité comme un membre de la famille, lié définitivement à la belle veuve. Pour être plus libre, il venait de quitter Fouché dont il était le secrétaire. C'était après le complot où Bernadotte s'était compromis; et ce complot avait avorté, malgré

les intrigues de Fouché qui aurait bien voulu y pousser la Société d'Auteuil, afin de la désorganiser et l'anéantir pour plaire à Bonaparte. Dès lors, Fauriel fut tout à sa maîtresse, tout à ses amis, tout à ses études critiques dans la *Décade* dont il devint l'un des plus influents rédacteurs.

Et, malgré tout, madame de Condorcet gardait son influence sur les hommes distingués qui la venaient voir, qui venaient voir Fauriel, sur les jeunes savants que lui amenait Cabanis, médecins comme lui, enthousiastes de ses travaux et partisans de ses doctrines, Pinel, Boyer, Alibert, Richemont, Roussel et Pariset, dont Guillois rapporte une lettre à Fauriel, pleine de haute raison, où il traçait une ligne de conduite pour ceux qui n'admiraient point Bonaparte, parlant de cette conviction secrète qu'il faut se garder à soi-même, « afin de ne jamais sacrifier l'honneur ni la vertu. »

Dans le procès de Moreau, les amis de madame de Condorcet se montrèrent sympathiques au grand accusé. Quant à elle, la politique ne passait qu'après la philosophie, en ses occupations. La méditation sur soi-même, l'examen de ses pensées, lui agréaient davantage que le bruit éphémère d'une question de régime intérieur. On cite d'elle, cependant, cette réponse à Bonaparte, un jour que le général s'élevait contre les femmes, toujours prêtes à donner leur avis sur les affaires de l'État : « Il me semble qu'elles en ont bien le droit, disait-elle, dans un pays où leur opinion les conduit à l'échafaud. »

Elle eut, en ce temps, une amie intime dans la jeune femme d'un camarade de Fauriel, Guillois, employé comme lui aux bureaux de Fouché. Il avait épousé Eulalie Roucher, la fille du poète des *Mois*. La vie d'Eulalie, celle de Sophie, avaient été tristes et déçues ; ce qui les avait rapprochées. Toutes les deux, enfin, confiaient au papier le sujet de leurs peines et leurs plus secrètes pensées. L'une écrivait et c'était Sophie :

> Le génie et la naïveté parlent le même langage.
> N'avoir d'autre caractère que son âme!

Et Eulalie Roucher, plus vibrante et plus émue, laissait tomber de sa plume cette réflexion mélancolique :

> L'âme, après de longs chagrins et de grandes passions, ressemble à un vase rempli d'une eau trouble. Parvient-on à l'éclaircir, il faut bien prendre garde de la remuer et de l'agiter encore. Le bonheur d'une vie peut dépendre de cette précaution.

Ainsi se poursuivait l'existence de madame de Condorcet sans autre incident. Mais, quelques années plus tard, elle allait perdre son cher Cabanis, dont la santé, altérée par ses grands travaux, finit par échouer en une attaque inéluctable. Guinguené en a tracé un tableau émouvant, en son *Journal intime*, cité par Guillois; il écrit de Rueil :

« Cabanis était hors d'état de travailler. Obligé de vivre de régime, il y mettait surtout son esprit. C'est ce qu'il y a de plus pénible pour quelqu'un qui fait un si grand et un si bon usage du sien. Je trouvai Cabanis mieux que je m'y attendais, mangeant de bon appétit, dormant paisiblement, chassant tous les jours pendant quelques heures, causant comme à son ordinaire, pourvu que la conversation ne devint pas trop animée; ce que ses amis avaient soin d'éviter; mais ne pouvant écrire même une lettre, sans fatigue et sans étourdissement. Sa femme était un ange de vigilance, de patience et de tendresse. Son neveu, Georges Montagu, en était un autre. La petite Annette mettait, au milieu de ce tableau, du mouvement et de la gaieté. Annette était à Paris, en pension. Madame de Condorcet et Fauriel étaient à la « Maisonnette » près Meulan. Rueil est à une lieue dans les terres. Ils y venaient souvent. Cela formait une société pleine d'intérêt et de charme, dont Cabanis était l'âme, tout malade qu'il était.... Je quittai Rueil avec beaucoup de regrets et de tristesse. Je sentis un grand serrement de cœur, en embrassant mon cher Cabanis. Je l'embrassais pour la dernière fois. J'allai coucher, le soir, à la « Maisonnette », pour partir de Meulan, le lendemain matin, de bonne heure. Je revins avec la bonne madame Vernet, cette généreuse Provençale qui s'est immortalisée, en donnant, plusieurs mois, l'hospitalité au malheureux Condorcet. Je l'avais trouvée à la « Maisonnette ». Madame de Condorcet continua de lui témoigner toute la reconnaissance et tous les égards qu'elle mérite. Elle était avec son triste visage qui ne la quitte point. Je la reconduisis chez elle, en voiture, rue des Fossoyeurs (rue Servandoni actuelle). Je l'ai revue quelquefois, depuis, avec plaisir. C'est tout le fin, toute la franchise, toute la cordialité provençale. »

Madame de Condorcet peu à peu se retira du monde. Des douleurs névralgiques à la tête ne lui laissaient plus aucun repos. Elle vécut, à la fin de sa vie, en une retraite obscure, ne s'occupant plus que d'œuvres de bienfaisance et mourut en 1822.

Fauriel n'a laissé à personne la preuve de sa douleur.

Gilbert STENGER.

LES ATLANTES

(10)

Le bord inférieur de l'astre effleurait les crêtes. Il ne restait guère qu'une heure de jour.

Le mouvement de retraite des troupes fidèles s'accentuait. Qu'un seul rang se rompît, c'était la déroute. De toute façon, l'armée de Soroé allait se trouver refoulée sur le hameau de la Clé. Laisser s'y réfugier un seul bataillon, c'était compromettre dans l'inévitable désordre les dernières chances d'une résistance désespérée.

Faudrait-il donc en venir à frapper indistinctement amis et ennemis ? Le Gilt-Hermien se demanda si mieux ne vaudrait pas jeter la jeune reine sur un char, l'emporter à l'instant de l'autre côté du passage. Mais c'était la défaite avouée, acceptée, irréparable. De combien de jours, d'heures, retarderait-on ainsi le dénouement inévitable, entre la poursuite acharnée des vainqueurs et le soulèvement prévu, la huée furieuse d'Atlantis ?...

Illaz cependant précipitait ses manœuvres. Ses dernières files se rapprochaient de la tête comme si, sur la route et sa double lisière, un immense serpent eût déroulé ses anneaux. Mais tandis que le front arrivait presque à la Clé, l'autre extrémité laissait entre elle et sa récente position de Lamb'ha un espace vide et grandissant où seuls se traînaient quelques blessés. De l'autre côté du M'rani, il ne restait qu'un petit nombre de serviteurs gardant les bêtes de somme et les chariots de bagages.

Tout à coup, l'attitude nonchalante et désœuvrée de ces hommes que le spectacle même du combat, trop lointain, n'intéressait plus, fit place à une agitation singulière, à des efforts désespérés pour attirer de loin l'attention de leurs chefs. Deux ou trois s'élancèrent avec des cris, tandis que d'autres essayaient de rassembler leurs animaux, d'atteler à la hâte leurs véhicules. Un des aides de camp d'Illaz, tournant par hasard les yeux dans cette direction,

lui fit remarquer ce tumulte insolite ; et le général rebelle, abritant d'une main le froncement de ses sourcils, essaya d'abord vainement d'en distinguer la cause. Un nuage de poussière où brillaient des pointes de lances ne tarda pas à dissiper ses incertitudes. Près de trois mille cavaliers, longeant la rive opposée du ruisseau, arrivaient à l'extrémité du pont, l'enfilaient sans y trouver l'ombre même d'une résistance, s'engageaient sur la route, et, les dernières maisons dépassées, se déployant en ligne sur la lande rase, avec un bruit de tonnerre et d'une vitesse croissante tombaient sur son arrière-garde, la refoulaient en désordre sur les premiers rangs ébranlés à leur tour. En même temps, la lisière des bois bordant les pelouses, parallèlement au chemin et à la mer, s'animait d'un fourmillement de piques. Cinq mille fantassins qui n'avaient pas encore combattu se dressaient, saluant de longs cris le char d'Iztemph et la bannière royale. Car tous, maintenant, comprenaient le piège tendu à l'ennemi, la manœuvre victorieuse. Les soldats d'Illaz cernés, attaqués de tous côtés par des forces supérieures, acculés à l'Océan, n'avaient plus qu'à se rendre ou à périr.

La certitude de ce dénouement apparut si claire que le combat en fut comme arrêté. Un silence plana, d'attente et de recueillement. Soroé, les larmes aux yeux, appela précipitamment un de ses gardes, lui jeta un ordre pour Iztemph, le suivit du regard comme il sautait à cheval et galopait vers le chef. Alors seulement elle s'aperçut qu'elle avait agi sans consulter Ruslem, se tourna vers lui, presque suppliante. Mais le vieillard, à peine moins ému, levant la main, à sa demande muette ne trouva pour réponse qu'un geste de bénédiction.

Le messager arriva près du char d'Iztemph. On vit le général se pencher, échanger quelques brèves paroles. Un héraut d'armes se détacha au devant de l'ennemi, cria d'une voix forte :

« Au nom de la reine, à quiconque se rendra, grâce et pardon ! »

Des centaines, des milliers de voix répétèrent l'offre généreuse.

Illaz, hautain, répondit :

— « Nous ne connaissons qu'une reine ; je ne peux vous promettre qu'elle vous fera grâce ! »

Et sans regarder même s'il était suivi des siens, il enleva son cheval, le jeta, furieux, sur les piques. Mais le vassal rebelle savait choisir ses serviteurs. Pas un n'hésita. Les sauvages révoltés des mines, les forgerons, les forestiers brandirent leurs haches ruisselantes, leurs pics et leurs marteaux rouges de sang, firent front de trois côtés, se ruèrent. Les guerriers de race survivants envoyè-

rent de loin à leurs frères vainqueurs un dernier salut du glaive. La voix grondante de l'Océan, comme un rugissement de dogues affamés, d'avance semblait réclamer les morts.

A peine restait-il une demi-heure de jour.

« Il faut en finir ! » dit Iztemph.

Et ne pouvant se faire entendre d'un bout à l'autre du champ de bataille, mais sachant que dans chaque groupe de combattants des regards à chaque instant se tournaient vers lui, cherchant dans son attitude un encouragement et une direction, il se redressa de toute sa taille, montra de la main l'immense bannière royale qui, par l'ordre de Soroé, depuis quelques minutes flottait au dessus de l'habitation occupée par elle. La brise naissante en agitait les plis. C'était, dans la tradition des guerres atlantes, le signal à la fois des efforts suprêmes, de la victoire désormais certaine, du pardon offert aux vaincus. Ce geste devait être aperçu, remarqué, compris de tous ; les regards des deux armées se fixèrent sur elle.

Soudain, la bannière s'abattit.

Un cri jailli de trente mille poitrines salua sa chute, accidentelle sans doute, mais où l'esprit superstitieux des Atlantes devait voir un présage fâcheux pour les vainqueurs. Les partisans d'Illaz se réjouirent à l'espoir d'une revanche posthume. Les fléaux se chargeraient de les venger ! Cependant, l'incident ne pouvait modifier l'issue de la journée. L'oriflamme, d'ailleurs, n'allait pas tarder à reparaître. La brise fraîchissante gonflerait ses plis de pourpre et d'azur, chasserait de leur palpitation orgueilleuse l'essaim des noirs pressentiments. Mais l'oriflamme ne reparaissait pas. Une colonne de fumée montait à sa place, d'abord mince et bleuâtre, bientôt blanche et triplée de volume, énorme enfin, noire et criblée de rouges étincelles. Et près d'elle, au dessus des maisons voisines, déjà des colonnes pareilles s'échevelaient au vent plus vif. Le hameau brûlait.

Des voix — inquiètes?... perfides?... on ne savait ! — s'élevèrent :

« La reine !... Sauvez la reine ! »

Iztemph, impatient, frappa du pied, essaya vainement de dominer le tumulte :

— « La reine ne court aucun danger ! Elle a ses gardes ! Ne songeons qu'à vaincre ! »

On ne l'entendait pas. Le désordre gagnait même son entourage. Des bruits se propageaient d'une aile à l'autre, absorbant l'attention des soldats au point de leur faire négliger les ordres des chefs, oublier presque le péril, l'attaque directe, imminente de leurs adversaires. Cet incendie soudain n'annonçait-il pas une surprise,

les vainqueurs pris à revers, l'ennemi occupant le quartier général et maître du passage souterrain ? Des nouvelles volaient : La reine prisonnière !.. En fuite !.. Tuée par un serviteur des dieux cruels !.. La communication coupée avec Atlantis !.. La capitale révoltée envoyant des renforts aux partisans d'Illaz !.. Vingt mille rebelles accourant du nord à leur secours !.. L'armée royale prise entre les deux défilés, captive tout entière !.. Et plus de vivres !..

Les deux tiers de ces hommes se battaient depuis le matin, presque sans nourriture. L'espoir, la certitude de la victoire tout à l'heure les soutenait. Il semblait que quelque chose en eux se brisât. Que devenaient les promesses de Ruslem, l'aide annoncée, vantée des Gilt-Hermiens, la protection souveraine du Glaive ? Argall ne s'était même pas montré ! Maghée, probablement, était mort !.

Les fantassins arrivés tardivement sur le champ de bataille, moins las, mais affamés, eux aussi, et n'ayant pas éprouvé l'ivresse de la lutte, contemplaient d'un œil morne les flaques rouges, les longues traînées de cadavres, se demandaient pourquoi ils étaient là, et ce que le triomphe de l'un ou de l'autre parti changerait à leur sort.

Seuls, les escadrons de réserve, survenus en dernier lieu, composés uniquement de guerriers de race, restaient prêts à faire leur devoir. Déjà, pourtant, ils avaient beaucoup souffert. Leur charge superbe avait écrasé l'arrière-garde des rebelles ; mais ceux-ci, se défendant avec rage, et ne cédant que morts, n'avaient pas succombé sans vengeance.

Cependant, des tourbillons de fumée qui maintenant enveloppaient le village, d'autres cavaliers surgissaient, des escadrons intacts, poudreux à peine. On les voyait déboucher d'un trot vif, se ranger en ligne, évidemment prêts à charger. Leurs clairons sonnèrent une cadence connue, naguère encore populaire par toute l'Atlantide, le rassemblement des troupes d'élite, garde personnelle de Yerra.

Iztemph étouffa une exclamation de stupeur. Ces cavaliers n'avaient pu traverser le hameau qu'en passant sur le corps de Maghée et de ses compagnons soutenus d'une compagnie fidèle, fortifiés de solides estacades et d'une triple rangée de chariots. Que de tels hommes, ainsi retranchés et sur leurs gardes, se fussent laissé tuer ou enlever sans bruit, sans une clameur d'alarme, sans qu'un messager fût venu de leur part réclamer du secours, c'est ce que le chef atlante, une minute auparavant, aurait refusé de croire, ce dont il essayait de douter encore, malgré

l'évidence accablante, l'irrécusable témoignage de ses yeux.

Le fait, s'il demeurait inexplicable, n'en éclatait pas moins aux regards de tous. Déjà tous en tiraient les conséquences nécessaires : Soroé morte ou captive, la lutte contre Illaz désormais sans chef et sans but. Iztemph n'était rien par lui-même. Peut-être, quelques instants plus tôt, quand l'armée entière acclamait sa manœuvre victorieuse, aurait-il pu se proclamer roi. Il est douteux qu'il y eût songé. L'heure, en tout cas, était passée de son triomphe. Le retour subit d'une confiance sans borne aux plus sombres perspectives de défaite semblait avoir brisé le ressort, l'énergie, l'âme même de cette armée. Ses diverses fractions demeuraient inertes. Des messagers passèrent à portée de javeline, allant du hameau maintenant occupé par les gardes de Yerra au point où s'était arrêté Illaz, portant, rapportant des informations ou des ordres, impunément.

Le chef rebelle s'avança de sa personne, jusqu'à s'exposer si quelque archer s'était trouvé pour le viser en ce moment; nul, d'ailleurs, n'en ébaucha seulement le simulacre. Par une espèce de miracle, sa charge désespérée, tout-à-l'heure, ne lui avait valu qu'une blessure insignifiante ; mais l'artisan qui avait soudé et trempé chaque anneau de sa cotte de mailles avait beaucoup plus que lui contribué à ce résultat. D'une voix forte et presque bienveillante, qui, toutefois, par le simple renversement des situations, semblait prendre un accent de cruelle raillerie, il cria :

« Au nom de Yerra, seule reine des Atlantes, à quiconque se rendra, grâce et pardon ! »

Elim et vingt hérauts répétèrent ces paroles. Iztemph essaya de riposter :

— « Tu n'es pas victorieux encore ! »

Mais un regard jeté sur ses troupes lui montra quelques officiers à peine prêts à répondre à son appel. Les autres, détournant la tête, insensiblement s'éloignaient, cherchant à gagner la lisière boisée des pelouses ; ou bien, feignant une révolte suprême, ils couraient à l'ennemi, mais se gardaient de frapper, désarmés à la première parade. Ce jeu, toutefois, ne réussissait qu'auprès des auxiliaires ou des vassaux personnels d'Illaz. Les révoltés des mines, des forêts et des forges, épuisés eux-mêmes, n'étaient pas rassasiés de carnage. Il fallut que des cavaliers de Yerra vinssent se placer au devant d'eux, leur dérober la vue de leurs adversaires. Iztemph, malgré tout, essaya de tomber en guerrier :

« Une passe d'armes entre nous ! » cria-t-il au chef rebelle. « Illaz craindrait-il le glaive d'un vieillard ?

— Illaz ne craint rien ! » fut la hautaine réponse.

Mais presque aussitôt, d'un ton de courtoise déférence, l'allié de Yerra reprenait :

« Je suis blessé, d'ailleurs. Un brave comme toi ne voudrait pas me prendre à un tel désavantage... et tu m'as donné assez de mal pour aujourd'hui. Allons, mon père, tu as trop vu de combats pour garder rancune au sort contraire. Permets-moi de t'offrir cette nuit la moitié de ma tente. Tu garderas ton glaive et ta liberté. Demain, si tu le veux absolument, nous combattrons. Mais j'espère bien, d'ici là, faire en toi la conquête d'un ami.

— Si Ruslem ou Soroé sont vivants, serai-je libre de les rejoindre ?

— Libre comme l'air ! Tu en as pour garantie la parole d'Illaz ! »

Le vieux guerrier, d'un coup d'œil mélancolique, embrassa le terrain qui avait failli devenir celui de sa victoire. A l'exception de deux ou trois aides de camp, d'une demi-douzaine de serviteurs, il était seul. La nuit complètement venue laissait la lande éclairée uniquement par l'incendie du hameau. Des chariots arrivaient chargés de vivres, assiégés par la foule affamée des combattants de tout-à-l'heure. Illaz, habilement, faisait étendre la distribution aux vaincus. La plupart déjà l'acclamaient comme leur sauveur et leur chef. Le règne de Soroé semblait une chose lointaine, un rouleau reployé de l'histoire. Qu'était-elle devenue, cependant ? Iztemph, suivant son hôte sous sa tente, essaya vainement de l'interroger.

« Foi de soldat ! mon père, personne ici n'a su me le dire. Les cavaliers de Yerra ont trouvé le village abandonné, le chemin libre... Heureusement pour moi, car j'allais te donner le regret de me faire tuer pour ne pas tomber vivant aux mains de Ruslem. Avoue qu'il ne m'aurait pas épargné ?

— Je suis convaincu du contraire ! »

Des serviteurs entraient, chargés des ustensiles et des provisions nécessaires au festin improvisé, offert par le vainqueur à ses principaux lieutenants. Bientôt, la table fut dressée, chargée de mets et de vins. Illaz, faisant asseoir Iztemph à sa droite, lui présentait les autres convives, le comblait d'éloges et d'égards. Il ne restait au vieux guerrier qu'à admirer la bonne grâce, la générosité courtoise de son rival. Après tout, la victoire et la défaite, comme toutes choses, sont dans la main des dieux !

Au dehors, l'incendie presque éteint ne projetait plus que des lueurs intermittentes. Les vainqueurs et les vaincus reposaient à peine séparés, accablés d'une commune lassitude.

Des bêtes de proie rôdaient, ombres furtives, hurlant à la mort et flairant le sang.

XV

MAGHÉE

Ruslem, à l'instant où se dessinait le mouvement combiné par Iztemph, et dont le succès alors semblait hors de doute, venait de recevoir des nouvelles d'Atlantis. Le populaire s'agitait. Le gouverneur, les chefs de quartiers réclamaient avec insistance des secours, tout au moins des ordres ; car l'heure allait probablement arriver où l'emploi de la force serait nécessaire, et personne ne se souciait d'en assumer la responsabilité. Le ministre de Soroé jugea que la victoire connue des troupes fidèles, impliquant leur prompt retour, serait le meilleur remède à cet état de choses. Recommandant au coureur de se tenir prêt à repartir, il quitta la vérandah d'où son élève et Maghée continuaient à suivre les péripéties de la lutte. Retiré dans une des maisons voisines, il fut bientôt absorbé par la rédaction de ses messages au point d'oublier que l'action dont il décrivait les grandes lignes n'était pas encore terminée, si peu douteuse qu'en dût paraître l'issue.

Cependant, le lieutenant commandant en second la compagnie, préposée, avec les Gilt-Hermiens, à la garde du hameau, s'inclinait devant la reine, annonçant un messager, sinon un espion ; un homme, en tout cas, se présentait sans armes, chargé, disait-il, d'une communication importante pour elle seule. Soroé avait l'esprit trop plein de la pensée d'Argall pour ne pas songer que cet homme, peut-être, allait parler de lui. Elle ordonna donc de l'admettre sur-le-champ, la présence de Maghée rendant toute autre précaution inutile. Le Septentrional, au premier coup d'œil, quoiqu'il ne l'eût aperçu que de loin durant quelques minutes de

la Journée Sanglante, reconnut Nghaour, le coureur de Yerra. Celui-ci, d'ailleurs, ne cherchait à dissimuler ni son nom ni sa qualité.

« Qu'as-tu à me dire ? » lui demanda Soroé d'une voix tremblante d'émotion.

Nghaour, effleurant du genou le sol, étendit les bras en signe de profond respect..

— « Celle qui fut reine m'envoie vers toi, ô reine, toi seule !

— Je n'ai point de secrets pour mon frère Maghée. Parle !

— Les dieux t'ont faite pour commander. Nghaour obéira. »

Une seconde, les sourcils légèrement froncés, les lèvres serrées, les paupières mi-closes, il rassembla les premiers mots de son message :

« Voici : Yerra, ta sujette, a recueilli le Fils du nord, frappé d'un choc mystérieux, la volonté engourdie, la mémoire morte... »

Maghée étouffa une exclamation. Soroé, joignant les mains, exprima son angoisse en un soupir.

Le coureur reprit :

« Le Fils du nord ne porte aucune blessure. Yerra connaît le mal et les remèdes. Elle lui rendra sa raison et sa force.

— Elle fera bien ! » gronda Maghée.

La fiancée d'Argall, sans quitter des yeux l'envoyé, d'un signe, imposa silence au Barbare.

Le messager continua :

« Mais son rival, avant quelques heures, aura découvert sa retraite ; celle qui fut reine des Atlantes n'a plus le pouvoir de protéger son hôte. Illaz exige la vie du Fils du nord. »

Ce fut au tour de Soroé de pousser un cri de douleur. Mais Maghée, avec un éclat de rire où sonnait moins de gaîté que de fureur, saisit le poignet de Nghaour, lui montra de l'autre main la lande où se heurtaient les deux armées :

— « Illaz aura assez de peine à sauver sa propre vie. Le venin meurt avec la vipère ! »

Le messager embrassa d'un regard intelligent l'ensemble de la bataille et secoua lentement la tête.

— « La flèche trempée dans le venin peut tuer longtemps après que la vipère est morte, mort l'archer qui l'a lancée. Illaz a donné ses ordres. Ceux qui doivent les exécuter sont en route. Hâtez-vous, si vous voulez les devancer ! J'ai dit.

— Tu le crois ! Mais, de par tous les dieux ! je te ferai parler encore ! Qui me prouve que tes paroles soient vraies ? Connais-tu seulement la retraite d'Argall ? »

Le coureur tira de sa ceinture un petit étui de peau, voulut le présenter à Soroé. Maghée, défiant, le saisit au passage :

— « Qui sait quel poison subtil on peut chercher à te faire respirer ? Non ! Non !... Que l'envoyé ouvre lui-même son sachet !

— Comme il te plaira ! » dit Nghaour.

Il porta la pochette à sa bouche, coupa de ses dents aiguës le fil qui la tenait fermée, donnant ainsi la meilleure preuve de sa confiance en l'innocuité du contenu ; et l'offrant de nouveau à la jeune fille :

« J'y prendrai ce que je dois te remettre, si tu le désires ; mais peut-être regretteras-tu de l'avoir laissé toucher par la main d'un serviteur.

— Non, donne ! » dit Soroé en saisissant l'enveloppe.

Maghée, cette fois, la laissa faire.

Le sachet contenait une bague et une boucle de cheveux. La jeune souveraine et le Gilt-Hermien reconnurent l'une et l'autre.

— « Les cheveux d'Argall ! » articula le Septentrional d'une voix rauque et les paupières humides. « On raserait un million d'Atlantes sans découvrir les pareils ! »

Soroé pressait la tresse soyeuse contre ses lèvres.

« Et j'ai vu la bague à son doigt ! » continua Maghée dont le visage ne dissimula plus la douleur qui lui serrait le cœur ; car, avec ses façons rudes, il aimait tendrement son frère de lait.

Cependant, il avait honte de montrer ses pleurs comme une femme.

— « C'est moi qui la lui ai donnée ! » dit Soroé sans cacher les siens.

Le regard du coureur s'éclaira d'une lueur de pitié.

Maghée, s'adressant à lui, reprit :

« Tu as vu toi-même le Fils du nord ?

— Mes yeux ont contemplé son sommeil.

— Paisible ?

— Comme celui d'un enfant.

— Quand ?

— Ce matin, au lever du soleil.

— Et tu t'es mis en route aussitôt ?

— Le temps de recevoir mes instructions. Mais je n'ai pu venir en ligne droite. Les espions d'Illaz tiennent la campagne.

— Pourquoi t'auraient-ils arrêté ? Pouvaient-ils soupçonner ta mission ?

— Ils ignoraient encore le lieu précis de notre retraite. Il ne fallait pas qu'en s'emparant de moi ils pussent deviner d'où j'étais

parti. Ma maîtresse a déjoué leurs poursuites depuis trois jours. Mais cela ne peut durer longtemps. Cette nuit, demain au plus tard, si tu ne réponds pas à son appel, le Fils du nord aura vécu.

— Où donc Yerra s'est-elle réfugiée ?

— La biche traquée, après bien des détours, revient à son premier gîte. Yerra t'attend à l'ancien pavillon de chasse que Ruslem lui avait assigné pour demeure. Elle ne l'avait quitté qu'avec Argall et pour lui obéir. »

Maghée et Soroé échangèrent un regard de surprise.

— Sais-tu les motifs de cette absence ?

— Je les ignore. Nghaour n'est qu'un serviteur.

— Tout cela est bien étrange ! » dit le Septentrional rêveur. « Cependant, l'homme paraît sincère ; et Yerra, certes, serait capable d'un mensonge mieux combiné. »

Il avait prononcé ces paroles dans le langage de ceux d'Ermgilt-Herm, que Soroé commençait à connaître. Ils pouvaient ainsi se communiquer leurs réflexions sans être compris de Nghaour.

— « N'y eut-il qu'une chance sur cent de retrouver Argall, » déclara la jeune fille, « je ne la laisserai pas échapper !

— Ni moi ! Mais si c'était un piège ?...

— Que puis-je craindre, à l'heure où nos troupes sont victorieuses, en me rapprochant d'Atlantis ?.... Si l'on voulait m'attirer dans quelque embûche, est-ce là qu'on m'appellerait ? Ne serait-ce point plutôt vers la montagne, dans ces forêts presque impénétrables ? J'irais pourtant, dussé-je risquer ma vie pour retrouver mon fiancé, mon sauveur !

— Certes, je n'abandonnerai pas mon frère ! Mais il faut consulter Ruslem.

— Inutile ! Je connais d'avance son avis : il s'opposera à mon départ !

— Hum !... c'est probable. A sa place, je ferais ainsi.... Pourquoi ne pas me laisser aller seul ?

— Si Argall est en péril, hors d'état de se défendre, ma place est auprès de lui : nul ne m'y précèdera ! D'ailleurs, où serais-je mieux en sûreté qu'avec toi et tes compagnons, sous votre garde ? »

L'argument décida Maghée. Déjà, il ne résistait plus que par un excès de prudence ; après quelques objections encore, aisément réfutées par Soroé, il se pencha sur le bord de la véranda, héla un de ses compagnons qui, négligemment appuyé sur son arc, suivait d'un regard de regret les évolutions des deux armées.

— « Dis à Fraam de vous rassembler, de faire atteler nos chariots, et envoie-nous le chef de nos Atlantes. Vite ! »

Kernik — car c'était lui — heureux de cette perspective d'aventure, disparut, à grandes enjambées, derrière l'angle du mur. Une minute après, l'officier qui avait introduit Nghaour se présentait de nouveau, son supérieur restant occupé près de Ruslem. Ses prunelles, un instant, se fixèrent sur celles du messager ; les deux hommes échangèrent un imperceptible battement de cils, tandis que le fils de Dahéla achevait de consulter la souveraine.

« La bataille est gagnée, » dit Maghée à l'Atlante. « La présence de la reine n'est plus ici nécessaire. Je l'accompagne avec mes guerriers. Par prudence, cependant, et pour que notre père Ruslem ne demeure pas seul, vous continuerez à garder le hameau. Iztemph, par ma bouche, le confie à votre vigilance. Tu vas l'avertir immédiatement de notre départ. Il est inutile de déranger Ruslem en ce moment. Il sait que nous reprenous la route d'Atlantis pour rentrer au palais. Va !

— Les ordres de la reine seront exécutés ! » dit le lieutenant.

— « Ainsi », reprit Maghée pendant qu'il s'éloignait, « Ruslem sera prévenu de notre décision quand il ne sera plus temps pour lui de s'y opposer ; il n'aura cependant pas l'air, devant des inférieurs, d'avoir été tenu à l'écart de tes conseils. Iztemph aussi saura notre déplacement ; mais quel danger pourrait maintenant le surprendre ? Je lui avais pourtant promis de veiller ici jusqu'à la fin. S'il me blâme, je n'aurai qu'à me taire.

— Je prendrai le reproche pour moi, » dit Soroé. « Les chars sont attelés. Allons ! »

Chacun des chars portait trois ou quatre guerriers ; ils défilèrent entre les maisons du hameau, s'engouffrèrent sous la voûte. Maghée sur le premier avait fait monter Nghaour entre Fraam et Kernik. Lui-même occupait le second avec la reine et Dawné. Avant de donner le signal du départ, il avait spécialement recommandé le messager aux attentions de ses compagnons :

« Moi-même, je viens derrière toi, » continua-t-il en s'adressant directement à lui ; « et si prompt que tu fusses à leur échapper, nos flèches, tu le sais, voleraient plus vite encore. Tes services te vaudront une récompense royale. Une tentative de trahison me trouverait sans pitié. Penses-y !

— Je suis l'esclave de la reine ! » protesta Nghaour.

L'impatience de Soroé ne permit pas à son défenseur de remarquer l'ambiguïté de cette réponse.

Les chars s'engagèrent sur le grand chemin d'Atlantis. Le départ des Barbares laissait un vide dans les défenses du village. Le lieutenant, pour le moment seul préposé à sa garde, aurait pu

aisément y remédier, disposer aussi ses hommes de façon à remplacer les Gilt-Hermiens, chargés surtout de surveiller ce côté opposé à la montagne. Sans doute il n'y songea pas, voulut d'abord dépêcher un messager vers Iztemph. Un cavalier partit en effet, mais dût être arrêté par quelque accident. Les autres, comptant sur leurs chefs, n'étaient attentifs qu'au combat dont les épisodes variés se déroulaient sous leurs yeux. Brusquement, le village fut plein d'ennemis, toute résistance inutile, la bannière royale abattue, Ruslem prisonnier. Les assaillants avaient suivi à couvert les sentiers longeant le contre-fort, franchi les estacades abandonnées. L'incendie déjà faisait son œuvre.

Maghée, se retournant, par-dessus la ligne déjà éloignée des rochers en aperçut la fumée, eut une seconde de vague inquiétude. Mais de tels incidents ne sont pas rares un jour de bataille. La moitié de Lamb'ha était en cendres. Sur d'autres habitations, éparses dans la plaine, à chaque instant de noires colonnes s'élevaient, s'épanouissaient en crêpes de deuil.

Il était difficile, par-dessus les crêtes, de déterminer le point de départ de ceux-ci.

Puis la nuit se fit, et tout disparut. A peine, à la lueur des torches, distinguait-on la route sous les pieds des chevaux.

Soroé, certaine de la victoire d'Iztemph, n'avait plus de pensées que pour Argall.

Elle aurait voulu faire monter Nghaour sur son propre char, l'interroger en chemin. Mais le coureur, visiblement, avait dit, sinon tout ce qu'il savait, du moins tout ce qu'il voulait dire. Maghée, d'autre part, n'aurait pas été tranquille, chargé seul et à la fois de la protection de sa compagne et de la surveillance de l'envoyé de Yerra. Encore aurait-il fallu caser ailleurs Dawné, incapable de conduire les chevaux, car le chariot ne pouvait porter que quatre personnes. Kernik et Fraam, au contraire, laissant un troisième Gilt-Hermien s'occuper de l'attelage et du chemin, devaient réserver toute leur attention pour leur guide et, au moindre mouvement suspect, le traiter en otage et en prisonnier. Le messager jusqu'à présent n'avait fourni aucun sujet de plainte. Apparemment fatigué de sa première course, il s'était laissé tomber sur le plancher du char, accroupi sur ses talons, de manière à tenir le moins de place possible; et dans cette position dont la seule vue donnait des crampes à ses compagnons de voyage, malgré les cahots et le rude balancement du véhicule, l'Atlante, à la stupéfaction générale, semblait avoir trouvé moyen de s'endormir.

La route vers Atlantis courait presque droite, à travers des plaines fertiles, coupées d'ondulations à pentes douces, parallèlement à la mer.

Les villages, les habitations isolées se succédaient, se rejoignaient presque. Mais nul bruit, nulle lueur n'en révélaient à distance l'emplacement. Les ravages de l'ouragan, la levée générale des laboureurs valides laissaient le pays plongé dans une tristesse morne, une solitude de mort. Les femmes, les enfants, les vieillards, seuls à garder leurs maisons, s'y renfermaient dès le coucher du soleil, tous les feux éteints, toutes les portes peureusement closes. De rares mugissements s'élevaient des étables, la plupart vides, les bestiaux réquisitionnés pour les transports et les vivres ou emmenés au loin, cachés dans les bois. A peine, à de longs intervalles, le fracas des sabots et le grondement des roues soulevaient-ils au passage la protestation hargneuse d'un chien de garde ou la fanfare sonore d'un coq réveillé.

Les chevaux, choisis entre les meilleurs des écuries royales, auraient aisément franchi la distance en quatre heures s'il ne s'était agi que de rentrer au palais. Mais un détour était nécessaire pour gagner le pavillon de chasse, et Nghaour, enfin réveillé, recommandait une avance prudente. Déjà, sans doute, les envoyés d'Illaz avaient découvert le refuge de Yerra, pris leurs dispositions pour l'attaque, et l'approche révélée d'un secours risquait de brusquer l'accomplissement du crime. Autrement, du moins pouvait on l'espérer, ils attendraient le premier frisson de l'aube, les dernières minutes de la nuit, où la garde la plus vigilante ne résiste pas à l'envahissement du sommeil. Cette perspective d'un double péril, soit qu'une hâte malencontreuse précipitât l'évènement, soit que les sauveurs, par excès de précaution, courussent la chance d'arriver trop tard, n'était pas faite pour calmer les angoisses de Soroé, ni l'impatience de son compagnon. Maghée, heureusement, dans les circonstances les plus difficiles ne perdait jamais son sang-froid, et tout en vouant secrètement aux dieux infernaux les instigateurs et les complices de l'attentat projeté contre son frère d'armes, il envisageait avec calme les mesures les plus propres à le déjouer.

Toutes les torches furent éteintes. La lune n'allait pas tarder à se lever ; la route s'étendait, large et unie, sous le dôme léger des fougères géantes. Nghaour offrit de prendre les rênes ; sa proposition fut acceptée. Sa bonne foi paraissait de plus en plus évidente, et sa connaissance minutieuse du terrain pouvait faire gagner des

instants dont la valeur devenait inappréciable. Fraam et Kernik, proches de lui à le toucher, surveillaient ses moindres mouvements, prêts à réprimer toute tentative de trahison et à lui en ôter même l'envie. Les autres chars suivaient d'aussi près que possible. Le sol des avenues, — car on avait quitté le grand chemin d'Atlantis, — rarement foulé, couvert d'herbe rase, amortissait le bruit des sabots, la trépidation des essieux. Les Gilt-Hermiens, l'œil au guet, l'oreille tendue, fouillaient du regard le sous-bois des deux côtés, l'arc au poing, la flèche tout encochée. Des ombres, une ou deux fois, se laissèrent entrevoir ; les cordes se tendirent, frémissantes. Mais ce n'était qu'un couple d'antilopes à demi familières, levant la tête et humant l'air au passage de l'homme, avec plus de curiosité que d'effroi.

« Je les aimerais mieux farouches, » observa Fraam, ramené à ses habitudes de chasseur. « Leur tranquillité nous garantirait la solitude de ces forêts. Mais ces animaux viennent lécher la main qui leur offre un épi tendre de maïs ou une poignée de sel. Ils verraient passer sans s'émouvoir tous les bandits de l'Atlantide.

— La lune fera bien de se lever, » dit Kernik. « Voilà que nous entrons dans le noir. »

Les fougères cédaient la place à de grands arbres. L'obscurité un moment fut si complète que les conducteurs durent s'en rapporter à l'instinct des chevaux, chaque attelage s'avançant sur les traces de celui qui le précédait. Mais tout reposait sur l'adresse de Nghaour qui, pourtant, ralentit à peine l'allure. Un instant, même, et sans qu'il fût aisé de s'en rendre compte, car tout point de repère avait disparu, cette allure sembla plutôt s'accélérer.

Un fracas soudain de masses pesantes s'abattant sur l'herbe avec un choc sourd, de hennissements, de ruades furieuses, d'exclamations de Fraam et de Kernik, avertirent trop tard Maghée qui, depuis un moment, conduisait lui-même. Cependant sa main de fer, arrêtant ses bêtes presque sur place, les fit se cabrer, pivoter sur leurs pieds de derrière et finalement renverser le chariot sur le côté, sans trop de violence, laissant ainsi la place strictement nécessaire à l'arrêt successif des autres chars.

Un tumulte inexprimable suivit : piétinements, malédictions, appels en gilt-hermien et objurgations en dialecte atlante, celles-ci à l'adresse des chevaux, supposés sans doute plus sensibles au langage de leurs maîtres habituels. Mais tout fut couvert par les éclats aigus du désespoir de Dawné, invoquant tour à tour la Céleste Protectrice et réclamant sa maîtresse avec une insistance qui triompha du sang-froid même de Maghée.

« Sotte pécore ! » lui cria-t-il au jugé, car tout se passait dans le noir, « si j'entends encore tes hurlements, je jure, par les dieux de mon pays, de te faire tout à l'heure attacher à un arbre et fouetter sans merci ! Après quoi les loups te mangeront s'ils veulent, ou les fourmis... ou tu mourras de faim... et les esprits des ténèbres emporteront ce qui restera de ton insupportable personne ! »

La pauvre fille, à cette série d'effroyables menaces dont l'exécution ne lui parut pas douteuse une minute, s'arrêta court au milieu d'un sanglot, refoulant ses larmes à poings fermés. Maghée avait déjà d'autres soucis. Le silence de Soroé, évanouie sans doute, lui donnait à craindre pour elle quelque blessure dangereuse, tandis que le retard de leur expédition pouvait compromettre l'existence même d'Argall. Cependant, l'obscurité paralysait toute tentative imaginable. Rallumer les torches n'était pas facile. La lune, heureusement, invisible encore, devait en ce moment même surgir à l'horizon, argenter les cimes du Bôl-Gho. Même sous le dôme épais des grands arbres les ténèbres pâlirent; les pupilles élargies des Septentrionaux leur permirent la vision confuse des objets les plus rapprochés. Bientôt, un rayon de l'astre se glissa entre deux masses de verdure, prenant à revers les feuillages, éclairant d'une lueur féerique le théâtre et les causes de l'accident. Un tronc d'arbre énorme, tombé en travers du chemin, avait amené la chute du premier char, dont les chevaux gisaient, l'un sur le flanc, l'autre sur les genoux, calmés, après des efforts inutiles pour se relever sans aide, et attendant maintenant, avec la résignation passive de leur race, que leurs maîtres vinssent à leur secours. Fraam, Kernik, et le troisième compagnon de Nghaour, quittes pour quelques contusions et diverses égratignures, se hâtaient de dégager de leurs traits et de remettre debout les dociles animaux. Le coureur avait disparu.

« Inutile de le chercher ! » dit Maghée. « Le drôle connaissait l'obstacle ; je le parierais ! Dawné, pitoyable créature, si tu n'as rien de cassé, ni de luxé, — ce qui serait cependant ta seule excuse, — voudrais-tu m'aider à ranimer ta maîtresse? Penses-tu que ce soit là l'occupation d'un guerrier ? »

Dawné tremblante, et se faisant petite pour ne pas effleurer au passage leur farouche protecteur, ne s'empressa pas moins auprès de sa jeune souveraine, jusque là dérobée à sa vue par le char renversé. Soroé, évanouie, comme l'avait pressenti Maghée, à la suite d'un choc assez rude, n'avait heureusement reçu aucune blessure. Quelques gouttes d'eau restées dans la gourde d'un des com-

pagnons, les soins attentifs de sa suivante ne tardèrent pas à la ranimer.

A peine avait-elle repris connaissance que sa première pensée fut pour Argall.

« Grands dieux ! » s'écria-t-elle, « que d'instants perdus ! Le trouverons-nous encore vivant ? »

Maghée fut sur le point de lui dire ce qui lui paraissait désormais certain : si Nghaour avait profité de l'accident pour s'enfuir, après l'avoir sans doute provoqué lui-même, c'était que, bien probablement, il savait quelle déception les attendait au bout de leur course. Quel que fût le but secret de sa mission, le piège tendu, son récit devait être un pur tissu de mensonges, et l'on aurait pu se dispenser de pousser jusqu'au pavillon de chasse, qu'il fallait s'attendre à trouver désert comme au lendemain de la disparition d'Argall. Ceci, cependant, n'était qu'une supposition ; mais on pouvait la vérifier en moins d'un quart d'heure. La lune éclairait suffisamment les avenues, et tout ce voisinage de la provisoire retraite de Yerra était familier aux Gilt-Hermiens, préposés tour à tour à sa garde pendant les semaines de sa demi-captivité.

« Il sera toujours assez tôt pour la désillusionner ! » pensa le fils de Dahéla. « Laissons-lui le temps de se remettre. »

Et, sans faire ni permettre à ses compagnons aucune allusion à la fuite de Nghaour, il chargea sept d'entre eux de relever et de réatteler les deux chars, avec ordre, si la chose se trouvait impossible, de regagner directement le palais ; ils le rallieraient à pied en moins d'une heure. Quant à craindre que les quinze restant, lui compris, ne fussent pas en force pour défendre leur chef retrouvé, si par hasard ils avaient ce bonheur, les souvenirs de la Journée Sanglante lui enlevaient sur ce point toute inquiétude. Les meurtriers dépêchés par Illaz ne devaient pas, au surplus, composer une troupe bien nombreuse ni bien redoutable.

Tout cela s'était passé rapidement, et la lune semblait encore glisser entre les arbres, à la hauteur à peine de leurs plus basses branches, que les cinq chars intacts reprenaient leur course vers la retraite supposée de Yerra, l'asile prétendu d'Argall. Fraam et Kernik continuant à tenir la tête, Soroé, remontée avec Maghée sur le second chariot, ne s'aperçut pas de la disparition de Nghaour. La brise qui lui caressait le visage, la fraîcheur et la beauté de la nuit lui rendaient peu à peu des forces, et avec elles, avec l'approche du but, l'espérance mêlée de crainte

de retrouver, de sauver son fiancé. Que lui dirait-elle alors? Quelle serait, en cette rencontre singulière, leur réciproque attitude? Quelles explications lui offrirait-il de son absence et du rôle joué par Yerra? La jeune fille ne songeait pas sans douleur, sans jalousie, à ces jours passés par lui auprès de sa formidable rivale. S'était-elle bornée vraiment à le recueillir, à le protéger? Et si même il en était ainsi, quels ne seraient pas les droits de l'enchanteresse à la reconnaissance du héros! Qui pouvait prévoir où s'arrêterait cette reconnaissance?

Mais la file des chars débouchait dans une large clairière ménagée autour du pavillon de chasse. Devant l'alternative de vie ou de mort qui, dans une minute, allait se trouver résolue, toute autre pensée s'effaça. Soroé sentit son cœur battre à se briser. La clairière, inondée de lune, s'étendait paisible et silencieuse. Le pavillon, simple construction d'un seul étage, apparut hermétiquement clos, sans un bruit, sans une lueur.

Fraam, sur un ordre bref de Maghée, sautant à bas de son char, heurta rudement la porte du pommeau de son glaive. Le battant vibra sous le choc; on entendit s'en prolonger l'écho intérieur. Presque aussitôt l'aboiement furieux d'une couple de dogues répondit, indiquant que la demeure, du moins, n'était pas abandonnée. Ces cris féroces résonnèrent aux oreilles de Soroé comme une musique délicieuse. Ils témoignaient d'une garde vigilante, aussi improbable qu'inutile, l'œuvre criminelle accomplie. Mais nulle autre réponse ne vint avant que Fraam, deux fois encore, eût ébranlé le panneau de ses coups redoublés. Une voix grêle et mécontente se fit alors entendre de l'autre côté du solide vantail aux ais de bois de fer, hérissés de clous en bronze.

« Qui frappe ainsi? Que voulez-vous? Ne pouvez-vous laisser dormir un vieillard?

— « Ouvriras-tu? » répliqua Fraam en secouant l'huis d'un tel coup de pied que l'édifice en retentit jusque dans ses fondements. « Tu dormiras tout-à-l'heure au bout d'une corde, imbécile, s'il n'y a pas moyen de t'apprendre autrement ton devoir. Est-ce à toi de faire attendre la reine?

— La reine? » chevrota le timbre cassé du vieux serviteur. « Que les dieux cléments la bénissent! Elle a d'autres soucis en ce moment Retirez-vous, où je lâcherai les chiens, qui ne feront qu'une bouchée de vos carcasses, fussiez-vous cinq où six, selon l'usage des brigands de votre espèce. Il faut que nous vivions dans un temps bien malheureux pour que les bandits s'attaquent aux habitations royales!

— Emploierons-nous la hache? » demanda Fraam en se tournant vers Maghée.

Trois ou quatre Gilt-Hermiens s'avancèrent aussitôt, munis de leur arme favorite. Mais Soroé intervint, son espérance déjà presque évanouie; car cet accueil trop visiblement contrastait avec les dires de Nghaour.

« Attendez ! » dit-elle, « il me semble que je connais cet homme. »

Et, à son tour, élevant la voix :

« Est-ce toi, Blaô ? »

Un cri mêlé de surprise, de joie et d'inquiétude répondit à l'appel de la jeune fille.

— « Par la Céleste Protectrice ! c'est elle, notre souveraine bien-aimée, l'héritière du sang d'Argall, le suprême espoir de l'Atlantide ! Que ne parlais-tu, colombe du temple ! Comment ton serviteur pouvait-il deviner ta présence à cette heure?... Patience ! je t'en supplie ! les barres sont lourdes à mes mains, qui te portaient jadis si légèrement ! »

Ce flot de paroles m'empêchait pas le grand-père nourricier de la reine de s'évertuer à tirer les verrous ; il y réussit enfin. La porte vira sur ses gonds et l'on vit un vieil Atlante se précipiter aux pieds de celle qu'avait allaitée sa fille. Un instant suffit à Soroé pour s'assurer que ni Yerra, ni Argall n'avaient reparu depuis l'instant de leur fuite. Blaô, dès le lendemain, avait repris ses fonctions de garde, honorable et paisible retraite, où la visite inopinée de sa maîtresse le laissait encore plus stupéfait que ravi.

« Que le coureur vienne m'apprendre », ordonna la jeune fille, « le mot de cette énigme cruelle !... Eh bien !... où est-il donc ?

— Calme toi, ô reine ! Nghaour n'est plus avec nous, ce qui lui sauve la vie !... Mais nous le retrouverons demain...

— Maghée !... explique-toi ! »

Il fallut lui avouer toute la vérité, le piège tendu, la fuite du coureur. Restait à deviner l'objet réel de sa mission, l'embûche dissimulée sous le mensonge de son récit et pourquoi la magicienne l'avait muni des cheveux et de l'anneau d'Argall. La révélation, sans doute, n'en serait que trop prompte. Le plus sage en attendant était de regagner le palais.

Ce retour s'effectua sans nouvel incident. Les deux autres chars venaient d'arriver ; tous les serviteurs, prévenus, s'empressaient au-devant de la reine. La nouvelle de la victoire d'Iztemph, apportée par les Gilt-Hermiens, mettait en joie les cœurs et les visages. Les quelques guerriers laissés comme garnison se répandaient en

protestations de dévouement, mêlées d'enthousiasme et de regret.

Seuls, Maghée et la jeune souveraine se sentaient envahis de pressentiments sinistres, que la politique leur ordonnait de dissimuler. La lassitude de la journée et de la route servit heureusement de prétexte pour abréger les félicitations et les récits. L'élève de Ruslem, réellement accablée de fatigue, malgré les tourments de l'inquiétude ne tarda pas à succomber au sommeil.

Maghée, non moins soucieux, rétablit immédiatement parmi ses compagnons l'usage des quarts alternés de veille. Toujours et quoi qu'il arrivât, comme aux plus dangereux moments de leur voyage, cinq d'entre eux au moins, dont l'un posté en sentinelle, devaient se trouver armés, prêts à faire face.

Fraam, un peu surpris, — car, les motifs et le but de leur course nocturne étant restés pour lui comme pour ses camarades un mystère, il devait constater sans les comprendre la tristesse et la préoccupation de leur chef, — lui demanda :

« A quel péril ? »

Maghée froidement répondit :

— « A tous ! »

Et jamais il ne lui avait mieux montré le fond de sa pensée.

La nuit, avancée déjà, s'acheva paisiblement. Le château s'éveilla, comme d'habitude, au lever du soleil. Les grilles s'ouvrirent devant les chariots de provisions, conduits par les paysans du domaine. En même temps, d'ordinaire, arrivaient les solliciteurs matineux, munis déjà d'une lettre d'audience, ou tâchant d'obtenir de quelque familier l'occasion d'apercevoir la reine au passage, d'être surtout vus d'elle, ce qui, presque toujours, amenait sur ses lèvres quelque question bienveillante à laquelle ne manquait pas de répondre la présentation d'une requête soigneusement élaborée. Mais, sans doute, les habitants d'Atlantis, instruits à cette heure du départ de leur souveraine, ne l'étaient pas encore de son retour : aucun ne se présenta. L'élève de Ruslem, pénétrée des devoirs attachés à la prérogative royale, aurait pu, ce jour-là, prolonger sans remords son sommeil.

Ceci n'avait rien d'inquiétant. Ce qui le parut d'avantage, c'est que nul messager n'arrivait de Lamb'ha, porteur des dernières nouvelles, annonçant la mort, la fuite ou la captivité d'Illaz, le chiffre des pertes, le nombre des prisonniers, des drapeaux conquis. L'épuisement naturel des vainqueurs n'aurait pas empêché l'envoi de quelques courriers. Soroé pensa que Ruslem, justement irrité de son furtif départ, voulait l'en punir, de cette façon cruelle et respectueuse, en feignant d'ignorer, comme il en avait

le droit, le temps et le lieu où pourraient lui parvenir de tels messages et où il lui serait agréable de les recevoir.

La supposition n'avait rien d'invraisemblable. Mais Ruslem, sûrement, tout en se ménageant cette revanche, n'était pas allé jusqu'à la vouloir prendre au préjudice des intérêts de l'État. Il importait au plus haut point, pour la tranquillité publique, que le gouverneur et le peuple même d'Atlantis fussent informés sans retard des moindres détails de la victoire, de tous ceux, du moins, capables de rehausser le prestige du nouveau règne et d'en affermir l'autorité. D'Atlantis donc devaient arriver les informations. Mais il était imprudent de les envoyer prendre. C'était l'aveu d'une ignorance bien étrange, dont on ne manquerait pas de chercher les plus malignes explications. Mieux valait attendre, en dissimulant ses angoisses, le moment sans doute proche où quelque députation arriverait de la capitale, apportant, avec les félicitations et les hommages, un récit dont on feindrait de savoir d'avance les moindres détails.

Ce fut l'avis de Maghée. La matinée s'écoula dans cette expectative énervante. Soroé ressentait avec désespoir la fuite du temps, de ces minutes précieuses qu'elle aurait voulu consacrer toutes à la recherche de son fiancé. Car une chose désormais lui paraissait certaine : Argall, quelle qu'en fut la cause, n'était plus le maître de sa destinée, ni de ses actes. Ce n'était certes pas lui qui, par un jeu cruel ou dans quelque mystérieux but de guerre ou de politique, lui aurait adressé Nghaour avec ses mensonges, sa bague et cette boucle coupée de ses cheveux !

Enfin, vers midi, un nuage de poussière aperçu dans la direction d'Atlantis, bientôt une rumeur confuse annoncèrent l'approche d'une foule. Nul, au palais, ne suspecta les intentions du populaire dont elle était évidemment composée. On s'étonna seulement que les magistrats qui, sans doute, marchaient à sa tête, ne se fussent pas fait précéder de quelque envoyé pour demander audience. Mais la nouvelle du retour de la reine avait dû les surprendre, et l'enthousiasme de la multitude ne pas leur laisser le temps ni le sang-froid d'en régler les manifestations d'après les exigences du cérémonial.

« Tant pis pour eux ! » grommela Maghée. « Je ne laisserai pas envahir le château. Ils en seront quittes pour attendre à l'ombre. »

Mais l'impatience de Soroé et la sienne ne devait pas leur permettre de prolonger beaucoup cette attente.

Le Gilt-Hermien ordonna de fermer exactement les grilles et de n'admettre par la poterne ménagée sur leur côté que les princi-

paux chefs de la députation, une douzaine environ, avec lesquels, au demeurant, la conversation serait plus facile. Lui-même s'avança à portée de voir et d'être vu, certain que sa présence constatée, impliquant celle des Septentrionaux au complet, confirmerait fortement dans l'esprit de la foule le salutaire respect des clôtures. Mais, à sa grande surprise, à peine les plus rapprochés l'eurent-ils reconnu qu'une bordée de cris, de sifflets, d'injures à son adresse et d'insultes à Soroé partit des premiers rangs, accompagnée de quelques projectiles, ceux-ci, par bonheur, inoffensifs, car le courage des assaillants n'allait pas jusqu'à se découvrir à portée de flèche. Autant qu'on en pouvait juger, du reste, aucun magistrat, aucun citoyen même de quelque importance ne se trouvait mêlé à cette cohue d'artisans, de manœuvres à demi esclaves, de matelots et de travailleurs du port, où ne manquaient pas même les femmes et les enfants, la plupart misérablement vêtus et portant sur leurs visages amaigris la trace des plus cruelles privations. Le premier mouvement de colère chez le fils de Dahéla fit presque aussitôt place à un sentiment de pitié.

« Ces malheureux sont affamés ! » songea-t-il sans prende garde davantage aux gestes et aux clameurs aussi impuissantes qu'hostiles. « Ils ne savent même pas notre victoire d'hier... et au surplus que leur importe ! C'est du pain qu'il leur faudrait ; et je n'en ai pas pour eux. Qu'ils crient donc, si cela les soulage ! »

Et retenant d'un signe le zèle de Kernik, dont la flèche à demi tirée du carquois n'aurait pas tardé à faire inutilement quelque victime, il haussa les épaules et tourna le dos, manifestation de mépris qui provoqua immédiatement de nouvelles vociférations. Quelques pierres de fronde sonnèrent contre les barreaux des grilles. Le Gilt-Hermien fronça le sourcil.

« Les enragés nous obligeront-ils à verser le sang ? » se demanda-t-il avec un commencement d'irritation qui risquait de l'amener à se répondre par l'affirmative. « Certes, le meilleur d'entre eux ne vaut pas la flèche qui le jetterait à terre ! Soroé n'en pleurerait pas moins sur lui, et serait capable de m'en vouloir. A coup sûr, je réponds d'elle et non d'eux... Cependant, s'il y avait moyen de les calmer... Bah ! Essayons ! »

Il revint sur ses pas, franchit le pont, s'arrêta à la poterne extérieure, et, après une seconde encore d'hésitation, l'ouvrit, s'avança jusque sur le seuil. La curiosité, un instant, fit la foule muette. Le fils de Dahéla leva la main, et du ton le plus simple :

« Mes pauvres amis, je vois bien ce qui vous manque ! Vous ne le trouverez pas ici. Mais nos vaillantes troupes, Iztemph, notre

invincible général, ont hier battu, mis en déroute ou fait prisonniers les derniers rebelles. Notre reine Soroé rentre victorieuse. Notre père Ruslem, son vénérable conseiller, prend déjà les mesures nécessaires. La prospérité va renaître et les vivres affluer ! Dès aujourd'hui, j'espère, commenceront les distributions. Criez avec moi : Gloire et longue vie à Soroé !... Honneur à Ruslem !... Honneur à Iztemph ! »

Les dernières syllabes n'étaient pas tombées de sa bouche qu'une huée prodigieuse s'élevait, de cris, de rires, d'exclamations indignées ou railleuses. Les épithètes de menteur, de voleur, de bâtard, de chien au foie blanc, — celle-ci symbolisant pour les Atlantes des classes inférieures la poltronnerie poussée jusqu'à l'extrême, — n'étaient pas les plus sévères qu'on lui prodiguât. La pupille de Ruslem n'était pas oubliée, non plus que son général et Ruslem lui-même. Des phrases courtes, mais bien senties, réussissant de loin en loin à percer le tumulte, donnèrent au Gilt-Hermien la première impression d'un évènement inconnu de lui, seul capable d'expliquer tant d'insolence. Les recommandations d'Iztemph, l'importance par lui attachée au poste de la Clé, confié à la vigilance et à la valeur des compagnons d'Argall, soudain lui revinrent à la mémoire.

« Grands dieux ! » songea-t-il, « ce qu'il craignait serait-il arrivé ? L'ennemi se serait-il glissé derrière nous ? La victoire, au dernier moment, nous aurait-elle échappé par ma faute ? »

Cette terrible pensée lui avait presque fait oublier la foule menaçante à quelques pas. Une pierre de fronde frappant rudement sa cotte de mailles, — les armuriers d'Atlantis avaient eu le temps, depuis la Journée Sanglante, d'élargir et d'allonger leurs modèles ordinaires à la taille des Septentrionaux, — vint le rappeler à la réalité. Déjà, l'auteur de ce coup d'adresse se tordait sur le sol, traversé d'une flèche par Kernik. Fraam, franchissant le pont derrière son chef, le suppliait de rentrer, ou de le laisser charger avec ses camarades. Les émeutiers, on pouvait y compter, n'auraient pas tenu une minute. Mais ce massacre inutile répugnait au fils de Dahéla. L'incertitude, cependant, lui devenait insupportable. L'idée que le moindre de ces misérables savait tout ce qu'il ignorait des évènements de la veille intéressant sa vie et mieux que sa vie, son honneur de guerrier, compromis peut-être aux yeux d'Iztemph et de toute l'armée, le faisait frémir d'impatience et presque rugir d'indignation. Pourtant, ses habitudes de prudence, une fois encore, lui vinrent en aide ; et, repoussant d'une main le fidèle Fraam, il porta l'autre, non pas, comme le crut d'abord la

foule, au pommeau du glaive, mais à la ceinture où pendait sa bourse et, profitant d'un moment d'hésitation obtenu par Kernik et son acte de sommaire justice :

« Holà! mes braves, » cria-t-il d'une voix forte, « lequel de vous veut gagner cinq pièces d'or ? »

La cohue ondula, stupéfaite. Maghée ne lui laissa pas le temps de se ressaisir :

« Cinq pièces d'or pour venir près de moi cinq minutes... et s'en retourner librement ! J'en donne ma parole de Gilt-Hermien ! Qui dira qu'un de nous y ait jamais manqué ? Allons ! A qui les cinq pièces d'or ? »

Les disques de métal jaune brillèrent entre l'index et le pouce levés du Septentrional. La tentation était forte. Des visages pâlirent, des mains se tendirent, involontairement contractées. Mais la honte, la peur les retenaient. Chacun sentait bien qu'à répondre il risquait sa vie, moins du fait des compagnons d'Argall, — leur loyauté était légendaire, — qu'en se désignant à la colère, à l'envie secrète de tous les autres. Déjà, des murmures grondaient. Deux ou trois ébauchèrent un pas vers la grille, rentrèrent vite dans le rang, rudement tirés en arrière, feignant d'avoir voulu seulement narguer le tentateur.

Celui-ci fit mine de se décourager :

« Décidément, personne ne veut des cinq pièces d'or...? Soit! »

Il les remit dans sa bourse, fit mine de rentrer ; mais ses yeux d'aigle de mer, errants d'une figure à l'autre, brusquement eurent la sensation d'un regard échangé, se fixèrent sur deux noires prunelles, étincelantes sous un front crépu, élargies de crainte et de désir.

Maghée, d'un sourire, encouragea, — et tout se décida dans un éclair. L'enfant, — c'était un jeune garçon de quinze ans à peine, — tout-à-coup bondit, laissa derrière lui les poings tendus, les bouches hurlantes. Des pierres volèrent. Cent mutins, moins indignés que jaloux, firent mine de se ruer. Déjà le fils de Dahéla, démasquant la poterne devant la course éperdue de l'Atlante, l'enveloppait d'un bras protecteur, le couvrait de son corps, et avant de le suivre au delà de la grille refermée, une dernière fois faisait face, la main au glaive. Et sa voix railleuse défia :

« L'or sera pour lui ! Mais, pour les autres, j'ai du fer ! »

Quelques pas le long d'une allée tournante lui suffirent pour se soustraire, avec son nouveau compagnon, à la vue et aux vociférations de la foule. Les massifs interposés assourdirent la clameur, donnèrent la sensation d'un éloignement subit, d'une sécurité

revenue. Le petit fleuve rapide et profondément encaissé, surveillé par Kernik et ses camarades, constituait en réalité un obstacle infranchissable aux mutins. Sûr désormais de ne pas se voir contraint soudainement à quelque action irréfléchie, le Gilt-Hermien retrouva tout son calme.

« Tu as été courageux ! » dit-il en souriant, une main posée sur les cheveux drus du jeune garçon de manière à l'obliger doucement à tourner vers lui son visage. « Tu n'auras pas à t'en repentir, sois tranquille ! Mais il me semble que ta figure ne m'est pas inconnue, quoique je ne puisse me rappeler où je t'ai vu déjà. Tes souvenirs aideront-ils les miens ?

— Oh ! » fit l'enfant, « moi je t'ai souvent aperçu ; mais tu n'as pas dû me remarquer. Seulement, je ressemble à ma sœur Nizia, danseuse et musicienne, servante du temple sous l'autre reine. Tu l'as vue de près, au banquet que vous offrit Yerra, le lendemain de votre arrivée. Ton frère Argall lui a donné à la fin un beau bijou, qu'elle a encore, quoique nous ayons eu faim plus d'une fois depuis que le prix de l'orge a triplé, et des ignames ! Au temps des dieux cruels, elle ne manquait de rien et trouvait encore de quoi m'entretenir en attendant que j'aie fini mon apprentissage de ciseleur. Tout de même, nous ne regretterions pas ce temps-là ; mais j'ai bien peur qu'il ne tarde guère à revenir.

— Qui te le fait craindre ?

— La défaite d'Iztemph. Les courriers d'Illaz sont arrivés ce matin. Tout le peuple d'Atlantis est pour lui, surtout les artisans sans droits auxquels il promet leur pleine liberté et le partage des biens des riches. Du moins, c'est ainsi qu'ils comprennent ses proclamations ; car les formules n'en sont pas très claires. Les plus animés ont voulu accourir ici, dans l'espoir de trouver le palais à peu près abandonné, le pillage facile. Moi, ce n'était pas mon idée. Mais je n'ai rien à faire. Mon patron tient sa boutique fermée. Personne en ce moment ne commande de bijoux. Alors j'ai pensé que j'apprendrais peut-être quelque chose de notre reine Soroé, dont le sort nous préoccupe, Nizia et moi. Elle est si bonne et si malheureuse ! »

Maghée, serrant les dents pour ne pas céder à la tentation de l'interrompre, avait laissé parler le jeune garçon. Voyant qu'il se taisait :

— « Et l'idée ne vous est pas venue que les nouvelles d'Illaz sont fausses, et sa prétendue victoire un mensonge ? »

L'apprenti ciseleur secoua la tête.

— « Trop de gens sont déjà de retour de Lamb'ha ! Ils ont tout

vu. Tous disent la même chose ! Beaucoup se sont battus contre Illaz. Un instant, on l'a cru vaincu, enveloppé ; il voulait se faire tuer. Mais un renfort lui est arrivé : des gardes de Yerra, qui se sont emparés du passage. On nous a dessiné toute la manœuvre sur le sable. Iztemph s'est rendu. Ruslem a été surpris. Les autres ont été trop heureux qu'Illaz leur fit distribuer à manger. Il n'a même pas eu besoin de les désarmer. Ils se battraient plutôt pour lui, maintenant ! Mais je te dis des choses que tu dois savoir bien mieux que moi ! Il n'y a que Soroé et toi dont personne ne nous ait donné de nouvelles. »

Maghée étouffa une malédiction.

— « Plût aux dieux qu'on vous eût raconté ma mort, — et que ce fût vrai ! »

L'enfant leva vers lui ses yeux vifs, soupira, n'osant l'interroger. Le Gilt-Hermien fouilla dans sa bourse.

— « A propos, comment t'appelles-tu ?

— Foski ! Si je pouvais te servir en quelque chose, je demeure chez mon patron, le bijoutier Pnemphra, la troisième boutique de la rue des Orfèvres qui s'embranche sur la Voie Triomphale, à gauche en descendant vers le port.

— Eh bien, Foski, voici toujours tes cinq pièces d'or.

— Merci, monseigneur ! Je serais venu sans cela. Mais tu te trompes. Il y en a dix !

— Ne t'en inquiète pas ; c'est notre manière de compter. Mais si tes compagnons de tout à l'heure te voient sortir, ils sont capables de te faire un mauvais parti. D'un autre côté, si tes nouvelles sont vraies, comme je commence à le croire, nous ne tarderons guère sans doute à nous trouver assiégés ; et, alors, comment feras-tu ?

— Vous trouverez bien une fronde à me donner, monseigneur. C'est un jeu où je ne suis pas trop maladroit. Puis, si l'on se bat, il y aura des lames ébréchées, des cottes de mailles faussées... Je suis un peu armurier aussi... Je tâcherai de me rendre utile.

— Comment, tu veux risquer ta vie pour nous, et en ce moment ?

— Pour notre reine Soroé ? Oui, de bon cœur !

— Tu la serviras toujours mieux que je n'ai su le faire ! » soupira à son tour le Gilt-Hermien. « Eh bien ! va toujours chercher ton dîner ; tu dois en avoir besoin ! Ce soir, peut-être pourras-tu t'esquiver inaperçu ; autrement, nous aviserons..... Va, mon enfant ! »

Et confiant l'apprenti aux soins d'un serviteur accouru à son

appel, lui-même se dirigea vers les appartements de Soroé, du pas d'un condamné conduit au supplice.

« Si, seulement », songeait-il encore, « nous avions des nouvelles d'Argall ! »

Ce lui fut un soulagement de trouver la jeune fille instruite par Elim. Le coureur d'Illaz, chargé d'une importante communication pour son adversaire vaincu, avait prévu les difficultés d'une introduction directe au château, en présence de la populace furieuse, et, faisant un détour, avait abordé par mer la demeure royale, apportant avec les propositions de son maître une longue et désolée épître de Ruslem.

« Tu sais tout, je le vois à ton air ! » dit-elle au fils de Dahéla en lui tendant une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

— « Je ne mérite pas de vivre, » dit Maghée. « Mais je saurai mourir en te défendant. La fortune peut changer de camp une fois de plus !

— Il faudrait pour cela qu'il y eût encore deux camps !... Non, ami ; dussiez-vous triompher un contre mille, je ne laisserai pas des défenseurs étrangers m'élever un trône sur les ruines de mon pays et dans le sang de mon peuple ! Mais ce triomphe n'est pas possible. Vous succomberiez en vain. Ce ne serait pour moi qu'une douleur de plus... et un remords !

— Tu ne répondrais pas ainsi à... un autre !

— Argall était l'envoyé des dieux, le Libérateur, l'Elu ! Il parlait. Je n'avais qu'à obéir.

— S'il reparaissait demain, que dirais-tu ?

— Si le Glaive en ses mains a conservé son pouvoir, fût-il seul, toutes les armées de l'Atlantide ne l'empêcheront pas de triompher encore. Sinon, je suis toujours sa captive et sa servante ; mais je n'ai que ma vie à lui donner. Je ne ferai pas couler le sang de mon peuple. »

Maghée, la trouvant inébranlable dans cette résolution, n'avait plus qu'à se laisser instruire des propositions d'Illaz.

A première vue, et dans la situation respective des partis, elles ne semblaient pas inadmissibles. Le chef atlante exigeait, bien entendu, l'abdication sans réserve de Soroé, la reconnaissance des droits souverains de Yerra, représentée par lui-même. Ce n'était que l'acceptation d'un fait accompli ; et la jeune reine, hier toute puissante sur les deux tiers au moins de son royaume héréditaire, n'en possédait aujourd'hui que l'étroite presqu'île du château, trop vaste encore pour le nombre de ses défenseurs, quoi qu'on pût attendre de leur vaillance. Leur opiniâtreté, il est vrai, pour-

rait s'y maintenir quelques jours; mais la famine, tôt ou tard, les réduirait, soit à la capitulation, soit à une sortie dont le résultat n'était pas douteux, à moins de voir se renouveler les prodiges de la Journée Sanglante. Déjà l'issue par mer allait se trouver, elle aussi, coupée. Une troupe de mineurs, en ce moment même, travaillait à combler d'énormes quartiers de roche l'entrée resserrée du petit port servant de refuge à la flottille du palais et à la barque des Gilt-Hermiens.

Maghée dit, railleur malgré la gravité des circonstances :

« Je n'aurais pas cru Illaz si désireux de nous garder ! »

Ce n'en était pas moins une ressource perdue; car le Septentrional avait déjà songé à une évasion vers le large, quand on aurait épuisé à terre tous les moyens de résistance. Il ne pouvait être question, tant qu'on ignorait le sort d'Argall, d'abandonner définitivement l'Atlantide; mais on devait, en croisant le long des côtes, défier toute poursuite des navires atlantes. Ceux-ci, bien plutôt, se seraient dérobés à force de rames et toutes voiles dehors. Les villages, les habitations du littoral, bon gré mal gré auraient fourni des vivres. Qui sait quels retours de fortune restaient possibles? Enfin, il n'y fallait plus penser. Ce n'était qu'une déception de plus.

« Et que nous offre-t-on en échange ?

— Pour toi et les tiens, la pleine liberté de vous retirer où il vous plaira, avec armes et bagages. Bien plus, le chef serait heureux de vous accueillir sur ses terres, pour un temps ou pour toujours, comme hôtes ou comme vassaux de caste guerrière, avec tous les privilèges attachés à l'un ou à l'autre de ces titres.

— Mille grâces ! Mais toi, quel sera ton sort ? »

La jeune fille sourit tristement.

— « Qu'importe mon sort, si je ne dois pas revoir Argall?

— S'il vit, nous le reverrons tôt ou tard. De quel front l'écouterai-je alors me reprocher de t'avoir livrée à ses ennemis ? S'ils l'ont tué, penses-tu que rien m'empêche de le venger, fallût-il noyer de sang l'Atlantide?

— Les dieux préservent mon pays d'un tel malheur ! Mais Argall vivant, se souvînt-il de moi, n'aura rien à te reprocher, mon vaillant défenseur, mon noble frère ! Tu n'auras pas à me livrer. Tu ne feras, en te retirant, qu'obéir à la reine pour la dernière fois.

— Pourquoi ne serais-tu pas comprise dans la capitulation ? Qu'on nous laisse t'emmener ; je consens à rendre le palais. S'ils refusent, ils verront ce que leur en coûte le siège !

— Jamais Illaz ni Yerra n'accepteront cela. Leur pouvoir ne sera vraiment rétabli que si tout le peuple me voit captive entre leurs mains. Après, ils pourront se montrer généreux. Je ne crois pas qu'ils en veuillent à ma vie. Ruslem m'écrit qu'on ne lui a fait subir aucun mauvais traitement, aucun outrage. Illaz, hier, a retenu les plus furieux de ses soldats, épargné les vaincus, reçu sous sa tente et comblé d'égards Iztemph, dont l'habileté fut si près de lui devenir funeste. Seule, je suis un obstacle à l'apaisement nécessaire. Même Nohor et les partisans de l'Or et du Fer devront se contenter d'un triomphe illusoire. Illaz ne les aime pas ; et c'est lui, en réalité, qui va se trouver tout puissant.

— En un mot, toi seule souffriras pour le bien de tous ?

— Les dieux en réalisent le présage !

— Et Ruslem est de cet avis ?

— Ruslem ne pouvait m'écrire qu'à mots couverts. Il était trop sûr que sa lettre serait ouverte. Vois, cependant, le conseil qu'il me donne : « Dans un tel malheur, ô fille de nos rois, c'est encore au pied des autels, dans la lecture et la méditation de nos livres sacrés qu'il convient de chercher force et sagesse. Souviens-toi de cette page que tu finissais, il y a trois jours, quand je me suis présenté devant toi !

— Le détour est ingénieux ! Cette page, tu te la rappelles ?

— La voici, » dit la jeune fille en atteignant un papyrus. « Écoute, et dis-moi si je peux encore hésiter ? »

Elle lut :

« Quand la victime innocente se présentera devant ses juges après s'être remise elle-même entre leurs mains, ce ne sera pas à elle de trembler, mais à eux ; car leur responsabilité sera grande...

— Hum ! J'ai vu Nohor bien près de se rendre ainsi responsable. Cela ne paraissait pas beaucoup l'alarmer.

— Attends ! Ces lignes sont celles qu'a voulu me désigner mon père Ruslem. Il n'a eu en vue que cette phrase : « Après s'être remise elle-même entre leurs mains, ce ne sera pas à elle de trembler. » Il ne pouvait, dans une lettre confiée à nos ennemis, m'engager plus clairement à me rendre.

— C'eût été le meilleur moyen d'accroître leurs prétentions. Elles montent assez haut ! Mais qui nous prouve que son appréciation est juste, qu'ils ne l'ont pas trompé lui-même ?

— C'est possible ! Mais à cela le Livre répond. Ecoute encore. »

Et, de nouveau, elle lut :

« Si la victime est condamnée, le sort du peuple dépendra de ses propres résolutions. Il sera sauvé s'il le veut ! Les temps

refleuriront d'Argall et de Soroé. Sinon... — Inutile de poursuivre! » dit la vierge royale en repliant le papyrus. « La prophétie devient menaçante. Le ciel nous préserve de la voir accomplie dans ce sens! Je n'ai jamais achevé ce passage sans frémir.

— Si la première moitié en est vraie, cependant ?

— Qui oserait en douter?... La victime périra; mais les Atlantes seront libres... l'Atlantide sauvée... les fléaux vaincus! A ce prix, qui ne voudrait mourir ? »

Les prunelles élargies de la jeune fille rayonnèrent d'une lueur d'extase. Maghée eut l'impression d'une aile entrevue dans la nuée, gagnant l'azur à travers l'orage. Il fléchit le genou, ne discuta plus.

D'ailleurs, il n'avait rien de mieux à lui offrir.

Cependant, il résolut de débattre en personne les propositions d'Illaz.

Elim, rappelé, à la première expression de son désir, déclara le cas prévu, son maître prêt à recevoir le chef des étrangers qui pourrait ensuite librement rejoindre les siens. Le coureur avait pleins pouvoirs d'engager sur ce point la parole du prince atlante.

« Qui me garantira la tienne ?

— Elim peut rester en otage.

— C'est bien! » dit Maghée. « Je t'ai vu sur le pont de Lamb'ha. Ta bravoure n'est pas d'un traître. »

L'envoyé rougit de plaisir à cet éloge tombé d'une telle bouche.

Déjà, des cavaliers de l'armée victorieuse s'étaient établis sur la route, en face de l'entrée du château, après avoir dispersé la bande des émeutiers. Le fils de Dahéla et son guide se nommèrent, passèrent sans difficulté. Tous les officiers connaissaient le courrier d'Illaz.

Le vainqueur d'Iztemph, comme tous les nobles de haut rang, avait son palais de ville dans le principal faubourg d'Atlantis, à peu de distance de la demeure royale. Il venait d'y rentrer. Le premier serviteur rencontré sous le portique alla le prévenir de la visite du Gilt-Hermien, reparut en hâte avec l'ordre d'introduire sur-le-champ le visiteur. Mais déjà le prince atlante se montrait lui-même au seuil de la vaste pièce où les principaux de la capitale s'empressaient à lui rendre hommage. Il les écarta d'un geste, s'avança, la main tendue, vers son nouvel hôte :

« Sois le bienvenu ! Je t'attendais. »

Maghée, plus froid, se contenta de s'incliner :

— « Avant de mettre ma main dans la tienne, je dois te poser deux questions. Tu es le maître de n'y pas répondre. »

L'allié de Yerra sourit. La fierté du vaincu relevait le triomphe du vainqueur.

— « Si je le peux, je le ferai ; sois-en sûr ! Et il ne dépendra pas de moi que les réponses ne soient pour te plaire.

— Qu'est devenu mon frère Argall ?

— Je l'ignore ; et je n'ai rien tenté contre lui, sinon en combattant loyalement les siens, comme tu l'as vu. Son absence du champ de bataille ne m'a pas surpris moins que toi. J'ai tout lieu de la croire volontaire.

— Comment ?

— C'est ce que Yerra sans doute t'expliquerait mieux que moi. En tout cas, il faudra qu'elle me l'explique ! »

Un éclair avait brillé dans les yeux de l'Atlante. Maghée comprit qu'il disait vrai quoiqu'il ne voulût pas compléter sa pensée ; et devinant dans l'esprit du vassal rebelle quelque amertume inavouée, dont peut-être il y aurait à tirer parti :

— « Je t'entends ! » laissa-t-il tomber d'un air de négligence. « Yerra est belle ! Ce ne serait pas la première fois qu'un guerrier aurait sacrifié sa gloire pour une femme. »

Illaz pâlit ; ses poings se crispèrent. Mais il avait trop d'empire sur lui-même pour livrer aussi facilement le secret de ses pensées. Il reprit presque gaîment :

— « Tu sais mieux que personne ce dont ton frère est capable à ce sujet. Ce n'est pas à moi de l'accuser. Mais tu m'avais annoncé deux questions. Te plaît-il de passer à la seconde ?

— Quel sera le destin de Soroé ?

— Je ferai tout pour l'épargner, quoique son conseiller Ruslem se soit indignement joué de moi, — à son insu, je veux le croire ! Aussi bien, tout cela est loin, et je ne m'abaisserai pas à tirer vengeance d'une enfant, ni même de lui ! Déjà, j'ai renvoyé le prêtre à son temple. Mais je ne pourrai m'opposer à un simulacre de jugement, à une dégradation solennelle et publique. La paix de l'empire est à ce prix. Il ne saurait y avoir deux reines en Atlantide !

— C'est pour arriver à cet apaisement, pour éviter l'effusion de sang — et les dieux savent ce qu'il en coulerait encore ! — que Soroé consentira à se rendre et nous imposera la neutralité. Mais si un cheveu doit tomber de sa tête, si tu ne peux me jurer qu'elle se retirera librement dans quelque retraite honorable, avec Ruslem et ses serviteurs personnels, attends-toi de notre part à une résistance irréductible, — je ne dis pas désespérée : il n'y a de définitivement vaincus que les morts !

— Si je ne craignais de me montrer discourtois en te rappelant un souvenir désagréable, j'ajouterais que la journée d'hier nous en a fourni la preuve.

— Hier, » déclara Maghée d'un air de tranquille insolence, secrètement admiré de son adversaire, « ceux d'Erm-gilt-Herm n'ont pas combattu ! »

Mais, au fond, il savait bien que la générosité du vainqueur lui accordait là des conditions plus qu'acceptables, — inespérées ! Les repousser eût été folie. La main d'Illaz, de nouveau offerte, cette fois rencontra la sienne à moitié chemin.

Ce même jour, un peu avant le coucher du soleil, une compagnie de la garde personnelle du prince atlante prenait possession du château royal, saluait du glaive la sortie des défenseurs de Soroé : Maghée et les siens, armés, en groupe compact, suivis de vingt chariots chargés de richesses ; les autres guerriers libres sur parole. Tous les Septentrionaux, une dernière fois, avaient rendu hommage à la reine, reçu d'elle un dernier présent, effleuré sa main de leurs lèvres. Plus d'un avait pleuré, de ceux-là qui, gaîment, seize lunes plus tôt, quittaient leur patrie pour, sans doute, n'y jamais revenir. Le fils de Dahéla, plus ému qu'il ne voulait le paraître, avait soigneusement expliqué à la jeune fille la situation qui lui était faite. Elle devrait subir l'humiliation d'un simulacre de jugement, d'une déposition solennelle et publique. Mais cette dure journée passée la laisserait libre, assurée d'un asile inviolable dans quelqu'une de ces îles de l'ouest où vivait encore le souvenir des derniers souverains, ses aïeux. L'honneur d'Illaz serait sa garantie ; et se trouvât-elle insuffisante, ceux d'Erm-gilt-Herm conservaient leurs arcs et leurs glaives... Et qui pouvait dire ce que réservait l'avenir, le retour, tôt ou tard immanquable, d'Argall ?...

Sur ce sujet, le Septentrional, par délicatesse, lui avait laissé ignorer une partie des réponses d'Illaz...

(*A suivre*). Ch. LOMON et P.-B. GHEUSI.

LES PLAISIRS DE SCEAUX

Vers 1710, l'aristocratie nobiliaire et financière était divisée en deux partis, nettement opposés, peut-on dire. L'un se conformait strictement à la conduite du vieux roi Louis XIV, c'est-à-dire se livrait aux pratiques d'une dévotion aussi triste qu'intransigeante : c'était la Cour de Versailles. L'autre, au contraire, essayait de se soustraire à cette religiosité, qu'il trouvait insupportable, et s'adonnait aux plaisirs, dont la formule appartenait au Palais-Royal. Ainsi, celui-là imitait Louis XIV, tandis que celui-ci se rangeait à la suite de Philippe d'Orléans, le futur Régent.

Cependant, entre ces deux Cours de mœurs si différentes, une troisième, établie à Sceaux, paraissait vouloir se maintenir loin d'une piété exagérée, sans choir toutefois dans une fâcheuse frivolité. La duchesse du Maine, avait, en effet, groupé autour d'elle tout ce que la société d'alors comptait de plus aimable, et de plus spirituel. Chacun de ses hôtes mettait son attention à la distraire, à composer des pièces légères et badines à sa louange, à faire enfin du château princier de Sceaux un lieu de plaisir agréable. Les invités des premières réunions surent y maintenir la tradition ancienne qui représentait la noblesse à la fois fort galante et fort distinguée. Mais si la duchesse du Maine veillait à ce qu'il en fût ainsi, ce n'était point par lassitude des choses spirituelles ou pour manifester contre la Cour de Versailles. Elle poursuivait adroitement un but, Louis XIV ayant fait reconnaître les droits éventuels du duc du Maine à la couronne de France. Cette femme se préparait donc une véritable cour, ni trop austère, ni trop dissipée, dans l'espoir qu'elle avait de régner un jour autrement qu'en un parc. Elle montra même, dans le choix des membres de son entourage, une finesse qui surprend un peu ; presque tous ceux qu'elle retint à Sceaux furent, plus tard, les partisans de sa cause et lui restèrent fidèles dans sa lutte contre le Régent. C'était, d'abord, le savant académicien Malezieu, ordonnateur et préparateur de la plupart des fêtes données à Sceaux, à Châtenay, à Clagny ; puis Sainte-Aulaire, que la duchesse avait nommé, autant par amitié que par moquerie, son « berger » ; Lamotte, l'abbé

Genest, Néricault-Destouches ; enfin, les représentants de plusieurs illustres familles, des académiciens, des poètes, qui, pendant quelques jours, étaient les hôtes de la duchesse et repartaient, laissant la place à de nouveaux visiteurs.

A l'origine, à travers l'admirable parc de Sceaux, les divertissements n'étaient que des jeux variés et champêtres que l'esprit animait ; on semblait vouloir donner quelque réalité aux romans de d'Urfé, qu'on ne lisait plus pourtant. Mais la duchesse, se lassant vite, réclama de la variété dans le plaisir. Pour elle, on transforma bientôt le jeu de loto. Sur chaque jeton une lettre de l'alphabet fut gravée ; le joueur qui retirait la lettre B devait préparer un ballet et le faire monter dans le plus bref délai. Le C valait une comédie. Enfin chaque lettre devint l'initiale d'un divertissement prochain ou d'une composition poétique, ainsi déterminée : S sonnet; R rondeau ; A ariette, etc. Et tout dut être écrit dans le but de célébrer les grâces, la beauté de la maîtresse du lieu. Ensuite les énigmes, les bouts rimés, les petits vers, changèrent en Cour d'amour cette joyeuse société, aimant l'esprit jusque dans ses plus extraordinaires hardiesses pourvu qu'elles fussent galantes. Dans ce genre, Fontenelle est resté l'un des meilleurs poètes ; le quatrain qu'il composa pour une dame lui ayant imposé comme rimes : fontanges, collier, oranges, soulier, est un des meilleurs échantillons du libertinage discret que les écrivains introduisirent à Sceaux :

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges
Jusqu'à votre collier !
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Jusqu'à votre soulier !

Peu à peu, cependant, les distractions prirent une telle importance qu'elles devinrent le principal attrait de la Cour de la duchesse du Maine ; aussi, celle-ci, afin de leur donner une consécration, créa-t-elle l'*Ordre de la Mouche à Miel*, dans lequel elle enrôla tous les habitués de ses fêtes. L'insigne de cet ordre était un ruban jaune citron, retenant une médaille d'or ; une des faces de cette médaille montrait le profil de la duchesse tandis qu'au revers on voyait une abeille avec la devise de la fondatrice : « Piccola si, ma fa pur gravi le ferite » — (Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures). — La duchesse du Maine étant de petite taille, s'était approprié cet extrait de l'*Aminte*, du Tasse. A Sceaux, les membres de l'ordre devaient porter leur insigne qui les distinguait d'ailleurs des visiteurs occasionnels toujours nombreux. Voilà les

enfantillages avec lesquels on essaya d'abord de se distraire chez Madame du Maine. Ce sont ceux-là dont Madame de Caylus se moque, dans ses *Souvenirs*, en y mettant quelque mauvaise humeur.

Mais ces amusements d'écoliers restent néanmoins comme une véritable marque du temps. Ils étaient, en outre, une préparation aux plaisirs moins naïfs que la Régence allait instaurer comme une manière de gouvernement. La noblesse était dominée par un impérieux désir d'éloigner d'elle les préoccupations sérieuses ; les petits poètes et les comédiennes devenaient les compagnons habituels de son oisiveté ; entraînée, subjuguée, par ces deux mentors, elle, autrefois si grave, apprenait la plaisanterie, l'art de la riposte équivoque. Enfin, cette noblesse, éprise du passé et des préjugés parce que tout cela lui appartenait, croyait-elle, avait la fièvre de la nouveauté et du bizarre ; pour se créer une apparente occupation, elle provoquait de fréquentes variations dans les goûts, la mode, les spéculations intellectuelles. D'ailleurs, l'inconstance etait la règle suivie non pas seulement dans le plaisir, mais aussi dans les questions graves, dans la direction des affaires du royaume.

La versatilité de la noblesse s'explique par la singulière puissance que possédait la femme au XVIIIe siècle ; elle était la reine suprême de la Société, une reine tyrannique, adulée, que l'homme s'était choisi, qu'il reconnaissait en faisant tout pour ne pas la respecter, pour la compromettre même. Edmond et Jules de Goncourt ont ainsi défini cette reine : « La femme, au XVIIIe siècle, est le principe qui gouverne, la raison qui dirige, la voix qui commande. Elle est la cause universelle et fatale, l'origine des évènements, la source des choses. Elle préside au temps, comme la Fortune de son histoire. Rien ne lui échappe et elle tient tout, le Roi et la France, la volonté du souverain et l'autorité de l'opinion. Elle ordonne à la Cour, elle est maîtresse au foyer (1). » A vrai dire, l'homme se satisfaisait d'un rôle curieux : préparer, entretenir, varier sans cesse les distractions de la femme, et profiter à la fois de celles-là et de celle-ci.

Le XVIIIe siècle ne compte pas moins de quatre grandes reines en qui se résume une infinité d'autres. Elles portent les noms de duchesse du Maine, de « Fille d'Opéra », de Pompadour et de Marie-Antoinette, chacune ayant sa caractéristique particulière,

(1) *La Femme au XVIIIe siècle*. IX : La domination de l'intelligence de la femme.

sa Cour, son influence et son théâtre, à Sceaux, puis à Anet, à la chaussée d'Antin, à Versailles, puis à Bellevue, à Trianon.

La duchesse du Maine s'était rapidement ennuyée aux « délassements » rustiques et poétiques dont son parc fournissait les décors. Malezieu avait alors, grâce à la générosité du duc, son ancien élève, fait construire une scène chez lui, à Châtenay. Les fidèles de Sceaux s'y rendaient le jour de la fête patronale et « le sylvain de Châtenay » leur offrait un spectacle complet, préparé à grands frais. Ainsi était joué le *Prince de Cathay*, mis en musique par le célèbre Matho, maître de musique des Enfants de France; ensuite Malezieu faisait représenter sa comédie-ballet en trois actes, la *Tarentule*, qui plut beaucoup aux auditeurs. Hamilton se trouvant, par hasard, parmi les invités le jour où fut donnée cette pièce, fait, dans une lettre, un véritable tableau des fêtes de Châtenay : « Si je voulais vous mander en détail ce qu'il y avait de rare et de magnifique dans la célébration de cette fête, je n'aurais jamais fait. Imaginez-vous que le premier spectacle qui se présenta, lorsque tout le monde fut arrivé, fut une galerie de plain-pied au jardin, dans laquelle il y avait une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq dames, plus belles les unes que les autres, se placèrent; dans la même galerie, une autre table, de dix-huit couverts, fut servie en même temps pour M. le duc du Maine et pour une partie des hommes : mais il fallait voir de quelle magnificence, de quelle profusion et de quelle délicatesse tout cela fut servi... Au sortir de la table, on se mit à jouer, pendant que tout se préparait pour la comédie. La pièce, en trois actes, est de M. de Malezieu; elle était mêlée de danses, de récits, de symphonies; et, afin que vous ne paraissiez douter qu'elle ne fut représentée dans toute sa perfection, vous saurez que Madame la duchesse du Maine y jouait; (elle tenait le rôle de Finemouche-Abeille, — Malezieu flattait ainsi la duchesse en faisant allusion à sa devise); — Mademoiselle de Mornas, M. de Malezieu, M. Crone, M. Landais, M. Dampierre, M. Caramon...; pour les intermèdes, c'était Balon, Dumoulin et les Allard qui formaient les entrées. Le spectacle dura trois heures et demie, sans ennuyer un moment; il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la représentation par un laquais de Madame d'Albemarle, qui, pendant qu'on était le plus attentif et qu'on suait à grosses gouttes, fit lever tout le monde, pour porter une coiffe et une écharpe à sa maîtresse, de peur du serein. »

La petite société, charmée, retournait ensuite à Sceaux, dans « la galère du bel esprit, » où se préparaient d'autres spectacles, et

où Dancourt faisait à la duchesse, la surprise du *Divertissement de Sceaux*, noté par le musicien Gilliers. Après, c'était de nouveau le tour de l'infatigable Malezieu, avec *Les Importuns de Châtenay*. Puis, Brioché et les marionnettes inventées par lui étant en faveur, celui-ci était appelé pour faire jouer par ses pensionnaires différentes farces. L'une d'elles, *Polichinel demandant une place à l'Académie*, fit quelque tapage et fut attribuée à Malezieu : on le savait capable de se moquer de l'illustre Compagnie, dont il était d'ailleurs un des membres estimés. Le passage suivant montre l'allure de ces farces, fort goûtées chez la duchesse du Maine :

Polichinel. — C'est que je veux demander à être reçeu dans le cas de ma mie Françoise...

Le Voisin. — Ha ! je t'entends, tu voudrais être de l'Académie françoise, pour avoir des jetons ; comment peux-tu espérer d'entrer dans cette compagnie, qui n'est composée que de gens éclairés ?

Polichinel. — Par sanguié, s'il n'y a que cela, je suis bien plus éclairé qu'eux, car c'est moi qui éclaire les autres.

Le Voisin. — Comment, tu éclaires les autres ?

Polichinel. — Eh ouy, tu ne sçais donc pas que je suis le lanternié de notre quartier ? Et puis on dit que ces gens-là ne parlent que lanternerie...

Le Voisin. — Gros païsant que tu es, sçais-tu bien qu'il faut faire des vers, pour être de cette compagnie ?

Polichinel. — J'en ay peut-être bien fait sans y prendre garde... Quoy est-ce ? Des vers de fougère ?...

Le Voisin. — Voilà un plaisant animal ! tu ne sçais pas dire deux mots de suite, et comment ferois-tu, pour haranguer le jour de ta réception ?

Polichinel. — Pourquoi non ? Je suis de race.

Le Voisin. — Comment, de race ?

Polichinel. — Ouy, de race. Mon père vendoit des harengs et ma mère était harengère...

Cette farce fit quelque scandale, qui n'était pas pour contrarier la duchesse. L'Académie prit cette bouffonnerie au sérieux, riposta par une affiche. Il s'ensuivit une véritable querelle littéraire, qui, au moins, procura un peu de gaîté à la Cour de Sceaux ; l'un des Quarante répondit même à la satire de Malezieu par deux autres farces : *Arlequin chancelier* et *Brioché chancelier*, qui, malheureusement, n'ont pas été imprimées. Enfin, lorsque, après l'échange de quelques pasquins, cette dispute fut terminée, les habitués de

Sceaux émigrèrent à Clagny, à la suite de la duchesse. On y donna là de vraies représentations, dont plusieurs en présence de la Cour de Versailles ; ainsi furent joués les *Femmes savantes* et l'*Avare*, de Molière, puis, une détestable tragédie de l'abbé Genest, *Pénélope*. Les acteurs délaissèrent donc les pièces de circonstance, pour s'essayer dans les grandes œuvres du répertoire des Comédiens Français.

Cependant, malgré les comédies, les ballets, les soupers et les sauteries, qui composaient toutes ses fêtes ; malgré ses déplacements pour Châtenay et Clagny, la duchesse du Maine et son petit cercle parvinrent difficilement à vaincre l'ennui, jusqu'en 1714. A cette date, commença la série de ces merveilleuses réunions, qu'on a appelées *les Grandes Nuits de Sceaux*. La duchesse, ainsi que ses amies, étaient mécontentes de la lumière solaire ; elles lui préféraient celle, plus douce et plus mystérieuse, des étoiles et des lustres, parce que cette clarté artificielle mettait en plein relief une beauté presque nouvelle de la femme, beauté artificielle aussi, longuement et savamment préparée. Enfin, tous ces êtres ressentaient une inconcevable vanité à se renvoyer le qualificatif de « Noctambules », qu'ils avaient choisi dans un instant de folie orgueilleuse. Le noctambulisme était une mode qui permettait aux oisifs de se distinguer du commun ne pouvant ou ne voulant pas changer l'ordre naturel. Toutefois, si le goût des distractions nocturnes paraît avoir été très vif à Sceaux, il n'y est pas resté. A Paris, les nuits de Juillet et d'Août 1714 étaient si agréables et si douces, qu'un grand nombre de personnes profitaient de leur fraîcheur pour se promener dans les allées aristocratiques du Cours-la-Reine et des Champs-Elysées. Ce devait être un spectacle infiniment curieux et drôle, que d'assister au défilé des carrosses, chacun d'eux étant éclairé par des flambeaux portés par des laquais en livrée. Pour amplifier encore l'intérêt qu'offraient ces promenades, on songea bientôt à organiser de petits spectacles, des séances de danse et de musique sous les arbres. Le plaisir, la gaieté, la licence se prolongeaient jusqu'aux premières lueurs du jour, qui mettaient les noctambules en déroute. D'ailleurs, cette nouveauté a été portée à la scène par Dancourt, dans *les Fêtes nocturnes du Cours*, comédie en un acte, précédée d'un prologue en musique et suivie d'un divertissement, représentée au Théâtre-Français en 1714.

A Sceaux, les spectacles étaient plus luxueux, plus artistiques et continuellement variés. Chaque grande nuit — une par quinzaine, — avait son roi et sa reine, à qui revenait le coûteux

honneur de préparer les divertissements. Cette royauté de quelques heures était très enviée par les courtisans ; c'était à qui combinerait un ensemble de distractions nouvelles. Les auteurs favoris de l'époque y contribuaient par leurs pièces de circonstance ; ainsi furent joués *le Comte de Gabalis et les peuples élémentaires*, parodie du *Comte de Gabalis*, de l'abbé de Villars, *les Fêtes de l'Inconnu*, *la Fête de la Nymphe de Lutèce*, de Néricault-Destouches, *les Amours de Ragonde*, ballet à trois intermèdes. Après la représentation, un souper était servi aux invités qui, ensuite, admiraient un feu d'artifice, tiré dans les profondeurs du parc de Sceaux. Les causeries, l'esprit, les jeux d'argent aidaient enfin à attendre le jour.

La quatorzième nuit, pour laquelle le président de Mesmes était roi, présente une particularité intéressante pour l'art dramatique. Les organisateurs de cette nuit eurent l'idée de transformer en pantomime une des belles scènes du quatrième acte d'*Horace*. Le président de Mesme invita mademoiselle Prévost, de l'Opéra, et Balon, à danser cette scène ; ils obtinrent un succès si réel, qu'ils créèrent un genre presque nouveau, la *mimomanie* ou « danse caractérisée », dont on se montra fort amateur au dix-huitième siècle. D'ailleurs, la passion de la danse augmentait avec celle du théâtre ; elles étaient telles, toutes deux, que l'Electeur de Bavière et le Prince Emmanuel de Portugal, pendant leur séjour en France, en ressentirent les effets et durent donner, l'un à Suresnes, l'autre à l'hôtel de Bretonvilliers, des soirées théâtrales et dansantes. La petite bourgeoisie, elle-même, était entraînée et réclamait des bals dans les salles de spectacles. Aussi, l'ordonnance du 31 décembre 1715, par laquelle le Régent « permit les bals publics trois fois la semaine, dans la salle de l'Opéra », fut-elle acceptée avec joie. Un an après, le 26 décembre 1716, les Comédiens Français obtinrent également « la permission de donner des bals publics sur leur théâtre. » Ces derniers « devinrent si fort à la mode, que ceux de l'Opéra se trouvèrent déserts », rapporte un auteur du dix-huitième siècle. C'était, en quelque sorte, une folie sociale, qui jetait la perturbation jusque dans l'organisation royale.

Les grandes nuits de Sceaux se succédaient donc fastueuses, et recherchées ; elles faisaient l'admiration du plus grand nombre, tandis qu'elles excitaient la colère d'une minorité, dans laquelle se rangeait Saint-Simon. Mais une catastrophe devait arrêter le cours de ces fêtes brillantes : la mort de Louis XIV. La lutte que soutint la duchesse du Maine contre le Régent, lui apporta, pour

un temps très court, les occupations qu'elle cherchait auparavant dans le plaisir. Quand elle fut vaincue, exilée à Dijon, puis à Chalons, la duchesse n'eut plus, durant une longue période, que le souvenir des folies de Sceaux. Cependant, son œuvre ne disparut pas avec elle, au contraire; l'influence qu'avait prise peu à peu la « demoiselle d'Opéra » sur les mœurs, les habitudes, les arts de cette époque, allait accentuer encore le goût des distractions. Toutefois, il serait injuste de rendre la duchesse du Maine responsable de la désorganisation morale au dix-huitième siècle. En effet, Louis XIV, en s'abandonnant aux volontés de ses maîtresses, avait donné un terrible exemple, car, aussitôt, chaque gentilhomme voulut, lui aussi, avoir sa maîtresse à promener; « l'illégitime » occupait le premier plan de la vie mondaine et la mode et la vanité exigeaient que cette « illégitime » fût de l'Opéra, des Italiens, voire même des Comédiens-Français. Les princes, les nobles seigneurs se mésalliaient sans scrupules; aux noms des plus anciennes familles venait s'accoler celui d'une danseuse ou d'une choryphée plus célèbre par ses scandales que par son talent. Les financiers imitaient la noblesse, quand ils ne la surpassaient pas par leurs extravagances, que l'on conçoit à peine, en songeant à ce banquier qui servait une rente annuelle de cent mille francs à Clotilde Malfleuroy, pour assister à ses repas, seulement comme spectateur.

La duchesse du Maine n'ayant pu faire aboutir ses projets ambitieux, Sceaux allait être déserté pour le Palais-Royal. Le théâtre construit par Richelieu avait été transformé par le prince d'Orléans en une luxueuse salle d'Opéra ; et là, le Régent y donnait une série de fêtes et de bals masqués qui défrayaient les chroniques intimes du temps. Ainsi, à l'une de ces occasions, était joué *Panthée*, opéra que le prince avait lui-même composé sur des paroles de la Fare; mais l'œuvre présentait une telle licence, qu'elle dut être interprétée à huis clos, devant les seuls habitués des distractions organisées chez le Régent. Quant au jeune roi Louis XV, les Menus Plaisirs l'occupaient, avec des ballets, dansés dans la magnifique salle des Machines, aux Tuileries et qu'on avait abandonné, depuis les représentations de *Psyché*, de Corneille et Molière. Sous la Régence, la troupe des Comédiens-Français y jouait, sans régularité, des pièces du répertoire ; mais, quoique encore enfant, Louis XV préférait déjà Versailles à Paris. Là, dans les galeries du château ou sur la terrasse, de jeunes seigneurs s'essayaient, devant le petit roi, dans des comédies de collège, comme *les Incommodités de la grandeur*, du P. Cerceau.

Grâce à la duchesse du Maine, puis au Régent, le théâtre devient, dès 1716, une institution publique; des scènes s'élèvent de toutes parts, à Paris et à la campagne. La noblesse, la finance, la galanterie, s'y retrouvent, s'y confondent; car jouer la comédie est devenu un besoin impérieux. Lorsqu'en 1727, la marquise de Prie, cette « fleur des pois du siècle », comme la désigne d'Argenson, est brutalement séparée du duc de Bourbon et exilée dans sa propriété de Courbe-Epine, à peine installée, le premier souci de cette femme est de se faire bâtir un théâtre et de lancer des invitations. Ce travers était si commun au dix-huitième siècle, que Piron s'en est longuement moqué, dans sa *Métromanie:*

> J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles,
> Nos palais devenir des salles de spectacles,
> Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
> Représenter Hector, Sganarelle et Crispin...

Il est vrai que duchesses et comtesses ne dédaignaient pas non plus de « monter sur les planches ». D'ailleurs, la femme était attirée par un côté mystérieux qu'a toujours eu le théâtre, à cause des répétitions et des coulisses. Quelques scandales, quelques histoires piquantes, sortis de ce fond ténébreux, ajoutaient encore à cette attraction. Cependant, il faut dire aussi que, pour la femme, il y avait la joie d'être applaudie, la satisfaction d'imiter les comédiennes, d'être, pendant un instant, une « comédienne ». Enfin, l'épouse s'offrait chez elle, dans son hôtel à Paris, dans sa maison de campagne, à Asnières, à Puteaux, à Chilly, une reproduction du petit spectacle, qui entraînait son mari à l'Opéra ou à la Comédie-Italienne; elle se composait un cercle d'adorateurs, de poètes et de philosophes, sur le modèle de ceux qui suivaient la Desmares, la Dumesnil, de ceux qui, plus tard, enrichiront la Guimard et les Verrière. Princesses, aussi bien que déesses d'opéra, aimaient l'esprit et « le mot », même grivois, quand il l'était à propos. Alors, on se répétait ces « mots », qui passaient de cercles en cercles, sautaient de la rampe au salon, pour provoquer de petits cris, pendant le bal ou le souper. Le lendemain, ils étaient remplacés par d'autres.

Quand, en 1727, Sceaux rouvrit ses portes, la duchesse ne parvint pas à donner à ses fêtes l'entrain qu'elles avaient eu auparavant; l'abbé Genest, l'obligeant Malezieu n'étaient plus là, pour leur apporter de la gaieté et de la vivacité. On s'y ennuya. Il semble bien même qu'aucune œuvre n'a plus été spécialement

composée pour le théâtre de Sceaux. Deux petites pièces en trois actes. *la Vie est un Songe* et *les Captifs*, jouées avec éclat au collège des Quatre-Nations, furent demandées par madame du Maine; aussitôt les comédiens-écoliers les représentèrent à Sceaux. D'incertaines distractions, des marionnettes désordonnées, des jeux et des ballets légers se succédèrent, sans parvenir à amuser, jusqu'à la mort du duc du Maine, en 1746.

Mais dès l'année suivante, la duchesse se retrouva entourée d'une joyeuse compagnie. Les fêtes eurent lieu d'abord au château d'Anet, dans la somptueuse résidence de Diane de Poitiers, et ces réjouissances rappellèrent la belle période des *Grandes Nuits*. Cette troisième série (1747-1751) des représentations organisées par la duchesse du Maine, est la plus curieuse parce qu'elle est occupée par Voltaire. Aigueberre, l'un des familiers de Sceaux, s'était fait l'introducteur d'Arouet à la cour de la duchesse; c'est grâce à lui que Voltaire, naturellement accompagné de la marquise du Châtelet, passa l'été au château d'Anet. Il y fit jouer l'*Échange* — cette pièce s'appela d'abord *Comte de Boursoufle* ou *Petit Boursoufle* — à l'occasion de la fête de madame du Maine, en août 1747. Dans cette comédie, qui changea souvent de titre, Voltaire y attaquait déjà le droit d'aînesse; cependant, « tout cela n'a pas mal été, et l'on peut dire que cette farce a été bien rendue », rapporte madame de Staal, dans une lettre à madame du Deffand. La marquise du Châtelet y tenait le rôle de mademoiselle de la Cochonnière, tandis que Voltaire et madame du Tour s'étaient chargés de débiter le prologue. Voltaire donnait ensuite *la Prude* qui, en décembre, était reprise à Sceaux, pour le plaisir « des invités. » Mais Voltaire eut toujours vis-à-vis de tout le monde et même du roi, les manières d'un enfant terrible; aussi apprend-il au lecteur que cette pièce est « une esquisse légère d'une comédie fameuse de Wicherley, Plain dealer », et lui fait cette suggestive confidence : « Nos bienséances, qui sont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ses parties; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers. Je n'ai donc donné ici qu'une très légère idée de la hardiesse anglaise; et cette imitation, quoique partout voilée de gaze, est encore si forte, *qu'on n'oserait pas la représenter sur la scène, à Paris.* » Cet aveu suffit à montrer le ton dans lequel étaient écrites les comédies jouées dans les salons du XVIIIe siècle; on les dénommait presque toujours d'ailleurs : farces. Tout était admis, dans les assemblées galantes, pourvu que ce tout fut présenté avec esprit et adresse, Et, à ceci, Voltaire excellait. La preuve s'en trouverait, au besoin, dans le

prologue de *la Prude :* « Tout défaut dans les mœurs, à Sceaux, est combattu » déclare-t-il avec autant d'hypocrisie que de moquerie.

Lorsque, aux approches de l'hiver, la cour de la duchesse rentra à Sceaux, les représentations recommencèrent, mais suivant une alternance : comédie, farce, tragédie, d'une part; opéra, pastorale, ballet, d'autre part. *La Prude*, reprise à Sceaux, fut suivie d'*Issé*, pastorale de Lamotte, mise en musique par Destouches, et qui avait beaucoup plu autrefois au roi Louis XIV. Vinrent ensuite *les Originaux*, de Voltaire, et un opéra en un acte, *Zélindor, roi des Sylphes*, dont les paroles étaient de Moncrif et la musique de Rebelet Francœur. Madame du Châtelet, aussi bonne chanteuse que bonne comédienne, jouait dans toutes ces pièces et « ses talents étaient fort bien secondés par ceux de M. le vicomte de Chabot, de MM. le marquis d'Asfeld, le comte de Croix, le marquis de Courtanvaux, etc. D'autres seigneurs tenaient bien leur place dans l'orchestre, avec quelques musiciens venus de Paris. Des ballets furent exécutés par les premiers sujets du théâtre de l'Opéra et M. de Courtanvaux, excellent danseur, se faisait encore remarquer, à côté d'eux. » Voilà ce qu'apprend, dans ses *Mémoires sur Voltaire* (1826), Lonchamp qui était secrétaire en même temps que valet de chambre du philosophe.

Mais Voltaire fut bientôt obligé de quitter la duchesse, de s'enfuir de Sceaux, à cause de sa manière de se comporter. C'est à la cour de Stanislas de Lorraine, à Lunéville, qu'il se rendit. Le départ de cet homme célèbre donna, en quelque sorte, le signal de la débâcle de Sceaux. Lui absent, la duchesse du Maine se vit abandonnée et peu à peu délaissée. Enfin, avec une tranquille indifférence, les anciens convives des fêtes passées apprirent, en 1753, la mort de la princesse, qui les avait tant distraits pour se distraire elle-même. D'ailleurs, depuis quelques années, tous les regards, toutes les convoitises allaient vers une autre cour, vers une autre femme : la Pompadour était reine de France. On désertait Sceaux pour Versailles, car ce n'était plus un plaisir que de jouer la comédie : on s'honorait d'être appelé à paraître aux côtés de la marquise sur le *Théâtre des Petits Cabinets*.

La fièvre du spectacle, qui atteignait toutes les classes de la société sous Louis XV, a peut-être pris naissance chez la duchesse du Maine, à Sceaux; chacun voulut posséder son petit théâtre, quand ce ne fut pas une vraie scène, luxueusement organisée. Le théâtre devint la prolongation nécessaire ou les coulisses du salon.

Édouard QUET.

BILLET TRISTE

Il se fait tard : je veux t'écrire
bien que ce soit désobéir...
Je n'ai cessé de me le dire
pour en accroître le désir.

Il se fait tard et j'ai la fièvre ;
mes yeux sont las d'avoir pleuré,
ta caresse court sur ma lèvre...
Un songe encor va me leurrer !

Je rêve à toi : le feu chantonne,
la chambre s'endort, l'air est doux,
dans mon cœur j'ai ton nom qui sonne,
je rêve à toi, je rêve à nous...

CRÉPUSCULE

A l'heure grave où l'ombre passe
en rêvant sur les carreaux gris,
je quitte alors la chaise basse
et vais m'asseoir sur le tapis.

Doucement je m'approche d'elle :
elle sourit aux lendemains...
Sa robe a la tiédeur d'une aile...
Je blottis mon front dans ses mains.

C'est l'heure adorée entre toutes,
l'heure où ses yeux sont plus profonds,
où ne m'assaillent point les doutes
quand je baise ses cheveux blonds;

C'est l'heure calme, l'heure brève :
Il n'existe plus rien que nous...
dans l'air flotte un parfum de rêve...
C'est délicat, c'est bon, c'est doux.

Marc VARENNE.

GENS D'ÉGLISE

(2)

V

Journal du père Touberosoff

Touberosoff parcourut du regard les premières lignes de son agenda, ainsi conçues :

« Ce livre m'a été donné par Son Eminence Mgr Gabriel, le 4 février 1831, jour de mon ordination, en témoignage de satisfaction pour mes brillantes études et ma bonne conduite au séminaire. »

Après ces quelques lignes le journal continuait :

« J'ai prêché, pour la première fois, dans la cathédrale, après le service épiscopal. J'avais choisi comme sujet la parabole des fils du vigneron, dont l'un dit : « J'irai », et n'alla pas, et l'autre : « Je n'irai pas » et alla.

« J'appliquai cette parabole aux bonnes actions et aux bonnes intentions, me permettant quelques remarques sur les fonctionnaires qui prêtent serment et se parjurent, et une allusion discrète au pouvoir et à la hiérarchie.

« Le chef du consistoire approuva mes premiers essais oratoires; toutefois, après l'office, Son Eminence me fit appeler et, quoique, ratifiant toutes les grandes lignes de mon discours, m'avertit que dans la prédication, toute allusion directe à la vie publique devait être évitée, surtout en ce qui concernait les fonctionnaires, et que, plus on se tenait éloigné de ce sujet, plus saint l'on était. Mais il ne me blâma pas pour ce sermon.

« Le 18 décembre 1832, je fus appelé par Son Eminence l'archevêque et reçus de lui ma nomination à Stargorod, qui était justement troublé par un schisme. Je reçus l'ordre de le combattre par tous les moyens possibles.

Le 8 février de l'année 1833, je quittai le village de Blagodoukhoff avec la popadia (*femme de pope*) pour me rendre à Stargorod où j'arrivai le 12 pour matines. Chemin faisant, nous faillîmes être mangés par une bande de loups en rut.

« Le plus grand désordre régnait dans la paroisse, et le schisme était très fort. En l'examinant de près, je m'aperçus que le combattre, suivant les instructions du consistoire, n'était pas une petite affaire; je m'empressai de faire un rapport et reçus un blâme en réponse. »

Le protopope passa quelques lignes et s'arrêta de nouveau à ce qui suit :

« Ayant reçu une plainte sur l'absence de dénonciations de ma part, je m'excusai en disant que les sectaires ne faisant que ce qui était déjà connu, il n'y avait rien de nouveau à signaler et j'ajoutai dans mon rapport que ce qui méritait le plus d'être pris en considération était l'état de pauvreté du clergé. Celui-ci, par une faiblesse propre à l'humanité, se laissait corrompre, et, de même que certains observateurs de la foi orthodoxe, favorisait le schisme et recevait des présents des dissidènts.

« Je conclus en disant que la première mesure à prendre était de tâcher de remédier à cet état de choses en affranchissant le clergé de cette lourde servitude. Je rappelai aussi au consistoire la comparaison, faite par le Saint Synode, des sectaires avec les patriarches, espérant me justifier par là, et, cette fois, m'éviter la peine d'une dénonciation; mais cette tentative me valut un second blâme et une note personnelle dans laquelle j'étais désigné comme un : « Cham irrespectueux dévoilant la nudité de son père. » Ceci, naturellement, pour avoir reconnu que la misère du clergé l'entraînait à soutenir le schisme, et pour l'avoir signalé... »

Excusez, veuillez me dire qui est l'offensé.

Tout en oubliant vos grands torts envers moi, je me souviens des paroles d'un écrivain profane mais éclairé, M. Tatistcheff :

« Un affamé, fût-il même patriarche, prendra toujours un morceau de pain, surtout si on le lui offre. » Ainsi donc, les patriarches mêmes reçoivent leur petit paquet!

Puis, plus bas, après quelques lignes :

« Je suis allé pour affaires au gouvernement, et, me présentant devant le chef du consistoire, je lui ai exposé de vive voix l'état malheureux du clergé. Il y compâtit beaucoup, mais me fit remarquer que le Seigneur lui-même n'avait pas où poser sa tête, ce qui ne l'empêchait pas de prêcher. Il me conseilla de recommander aux ecclésiastiques la lecture de l'*Imitation de Jésus-*

Christ. Il n'y avait rien à répliquer, le clergé indigent étant dans l'impossibilité matérielle de se procurer ce livre.

Le soir, à la table du frère portier, j'amenai encore adroitement la conversation sur ce même sujet avec le secrétaire du consistoire; mais mes paroles furent tournées en ridicule. Le secrétaire me répondit, en riant : « qu'il est plus facile aux pauvres d'entrer dans le royaume de Dieu », qu'il savait à quoi s'en tenir avant « Ma Noblesse », puis le frère portier raconta une anecdote, non dépourvue d'intérêt, sur un étudiant d'Académie, devenu par la suite évêque et prédicateur célèbre, qui, interrogé sur sa situation pécuniaire par le chef du consistoire, avant son entrée dans les ordres, avait répondu :

— « J'ai une fortune, Votre Eminence.

— Mobilière ou immobilière?

— Mobilière et immobilière.

— En quoi consiste donc ta fortune mobilière? interrogea, de nouveau, l'Eminence, frappée de la pauvreté du costume de son interlocuteur.

— Elle consiste en une maison au village.

— Comment! une maison... mobilière? Juge toi-même de l'absurdité de ta réponse! »

Et lui, sans se déconcerter, affirma qu'il disait vrai, car l'état de délabrement de sa maison était tel, que dès que le vent soufflait, elle tremblait toute entière. »

Cette réponse parut si originale à l'Eminence, que loin de prendre désormais cet étudiant pour un imbécile, il s'intéressa à lui, et lui demanda encore :

« Qu'appelles-tu donc alors ta fortune immobilière?

— Ma fortune immobilière, répondit l'étudiant, — c'est ma mère, la diaconesse, et notre vache rousse qui, toutes deux, n'ont pas remué un pied depuis mon départ, l'une de vieillesse, l'autre d'inanition. »

Ceci ne nous fit pas peu rire, quoique, à mon avis, cette réponse fût plus triste que divertissante.

Je commence à remarquer, dans tous ceux qui m'entourent, une grande disposition au rire et à la légèreté dont je n'augure rien de bon. Je passe ma vie à dormir et à manger. Je ne puis faire la moindre opposition au schisme, étant lié de tous les côtés, et par mon clergé affamé, et par l'ispravnik trop bien nourri. Je suis indigné qu'on se soit moqué de moi en me donnant cette mission : Prêcher... à qui? — Enseigner... on ne m'écoute pas.

L'ispravnik prêche infiniment mieux que moi, car, pour cela, il

a plusieurs cordes à son arc, tandis qu'on n'exige de moi que des dénonciations. Mon Seigneur! pourquoi ces dénonciations? Que veulent-ils en faire? A mon avis, c'est tout à fait contraire à ma dignité. Je gâcherais plutôt du papier blanc...

Je demandai l'autorisation de controverser avec les dissidents à l'occasion de Pâques, ce qui me fut refusé; sur la feuille officielle du rapport, le secrétaire avait ajouté une note m'invitant, si l'ennui me dévorait trop, à venir le voir. Non certes, mes très humbles remerciments, ne vous faites pas de mauvais sang pour moi.

D'ailleurs, ma soutane témoigne de ma pauvreté, et ma femme ne possède qu'une seule jupe; je n'aurais donc pu me rendre au gouvernement et me faire baiser la main dans ce misérable uniforme.

Mais ce qui m'est le plus pénible, c'est ce ton dédaigneux et impertinent avec lequel le consistoire nous parle : « Pope, ne veux-tu pas venir au consistoire te faire traire? »

— Non, non, amis, je ne le veux pas, cherchez une autre vache laitière »

13 octobre 1835. — Je viens de lire un livre sur les crimes supposés des sectaires. On peut tout leur reprocher, excepté une seule chose, c'est de tenir à leurs erreurs, plus que nous à nos vérités; et ceci est à mes yeux un point capital.

— Ce matin, 18 mars de cette année 1836, la popadia Natalia Nicolaïevna est venue m'annoncer qu'elle a des espérances de maternité. Que le Seigneur nous donne cette joie! Ce sera pour le commencement de novembre.

— Le 9 mai, fête de saint Nicolas Ougodnik, on a détruit un sanctuaire de l'ancienne foi, consacré à la sainte Vierge. Ce spectacle était vraiment impressionnant; par malheur, lorsqu'on enleva de la coupole la croix de fer, elle resta suspendue aux chaînes, et arrachée violemment à l'aide de crocs, alla défoncer le crâne d'un pompier juif qui fut tué sur le coup.

Ah! comme ce me fut pénible d'assister à tout cela! Mais aussi pourquoi choisit-on des juifs pour arracher les croix?

Après la démolition de l'église, la foule se réunit pour dire des prières; tous les assistants, tant orthodoxes qu'hérétiques pleuraient amèrement et tous se confondant, se mirent à s'embrasser.

10 mai. — Une grande faute vient d'être commise par les autorités. Un peu avant minuit, le bruit courut que quelques personnes étaient venues avec une torche prier sur les ruines de l'oratoire; nous nous rassemblâmes tous, et vîmes que les prières

continuaient, et que la torche brûlait sans s'éteindre dans la main du doyen. Le maire ordonna à voix basse d'apporter les pompes à incendie et d'arroser le peuple. C'était la plus grande erreur et je dirai même la plus grande bêtise, car le peuple alluma les cierges et s'en retourna en chantant : « Le tyran Pharaon » et en criant : « Le Seigneur triomphe dans la foi des martyrs et le vent n'éteint pas leurs cierges, » d'autres hochaient la tête en me regardant et vociféraient : « Laisse-nous notre très pure Vierge protectrice et prosterne-toi devant ta Vierge allemande! »

Je fis remarquer au maire combien il était imprudent d'avoir ordonné cette destruction et l'enlèvement des croix et des icônes ; mais qu'est-ce que cela peut bien lui faire pourvu qu'il se fasse bien venir des Allemands!

12 Mai. — Je suis vêtu avec élégance : j'ai pris à crédit chez l'économe en chef deux soutanes et les ai envoyées à la ville pour les faire teindre comme celle de l'archidiacre du gouvernement ; en outre, je m'en fais faire une en soie. Il m'est impossible de m'en passer, car, étant reçu par la noblesse, je ne veux pas subir d'humiliations.

17 Mai. — La popadia Natalia Nicolaïevna m'a annoncé qu'elle s'était trompée sur son état.

20 Juin. — A la suite du rapport du maire spécifiant que les croix n'avaient pas été portées chez les sectaires, le jour de Pâques, j'eus de nouveaux ennuis avec le gouvernement. J'exposai l'affaire au chef du consistoire et lui expliquai que si je n'allais pas chez ces adeptes de la vieille foi, ce n'était pas par négligence — ma poche elle-même en souffrait — mais bien pour les priver de l'honneur des visites de mon clergé. Son Éminence, après avoir réfléchi, accepta mon explication; mais le dicton qui dit : « Le tsar est clément, le piqueur inexorable » est bien vrai.

Cette affaire concernait aussi, jusqu'à un certain point, le pouvoir civil, et pour y mettre fin, le chef du consistoire m'envoya au gouvernement. Et il y en eut un tapage !... Malheur à moi, pécheur, pour l'avoir supporté ! Et malheur à vous, mes proches, mes frères et mes sincères amis, pour la honte et l'humiliation que j'ai eues à subir de cet impie !

Le gouverneur, en sa qualité d'Allemand jaloux de la dignité de son Luther, ne voulut pas recevoir chez lui un pope russe, et il m'envoya au directeur. Celui-ci, Polonais, que cette histoire ne regardait nullement, daigna cependant l'examiner et tomba sur moi avec des cris et des gémissements, disant que je soutenais le schisme et m'opposais à la volonté de mon empereur.

Malheur à toi, Polonais lépreux, qui m'accuses avec ta conscience sans scrupule de me révolter contre mon souverain! Cependant, je supportai tout et me retirai en silence, me souvenant du proverbe populaire : « Saute, esclave, comme l'ordonne ton maître ! » Et il en résulte que tout ce que je viens de raconter, servit à étrenner ma soutane de soie, qui, je le dis en passant, était si bien faite, qu'à peine, au soleil, pouvait-on remarquer qu'elle était composée d'étoffes différentes.

23 Mars. — Aujourd'hui, Samedi Saint, le diacre est venu avec les desservants me supplier d'aller chez les sectaires, dans l'intérêt du clergé.

Je leur donnai quarante roubles de ma poche, mais n'y allai pas, ne voulant pas m'exposer à la honte de recevoir de l'argent comme une aumône, à la porte des paysans.

A présent je considère que c'était une folie de me faire faire cette soutane dont j'aurais très bien pu me passer ; cela m'eût permis de donner une plus grosse somme au clergé.

Mais je pensais : « Un commissaire ne peut aller sans culotte. »

24 avril 1837. — J'ai été humilié jusqu'aux larmes. On a fait une nouvelle dénonciation contre moi et j'ai encore été appelé devant l'administrateur du gouvernement pour ne pas avoir porté la croix chez les sectaires. La dénonciation a été faite par mon propre clergé.

Comment supporter cette lâcheté et cette ingratitude ! penseurs et administrateurs ! jugez vous-mêmes, avec votre esprit éclairé de quoi se compose la vie d'un pope russe !

En m'en retournant à la maison, je me lamentais tout le long du chemin, regrettant de ne pas être entré à l'Académie. De là, je serais allé au monastère, serais devenu archimandrite, puis archiprêtre ; j'aurais eu ma voiture et aurais commandé aux autres, en me donnant le plaisir de les tourmenter un peu.

Je me consolais de la sorte, me voyant déjà archiprêtre ; mais en arrivant chez moi, la popadia me reçut avec une telle tendresse, que je rendis grâces à Dieu d'avoir arrangé ma vie telle qu'elle était.

25 avril. — J'ai encore reçu un affront au gouvernement ; mais ce n'est rien auprès de la leçon qui m'a été donnée aujourd'hui à la maison, comme à un écolier.

J'ai noté hier mes chagrins et mon mécontentement ; mais voilà qu'aujourd'hui, m'étant levé de bon matin, je m'assis à la fenêtre, et tout en réfléchissant à mes affaires, à mon passé et à mon avenir, je me mis à regarder le jardin potager du pauvre Pisonsky.

L'année précédente, une certaine Nastia, séduite par un soldat, avait mis au monde un enfant, sur les plates-bandes mêmes du vieillard, après quoi, elle était allée se noyer.

Pisonsky, dans sa vieillesse solitaire, recueillit cet enfant, et personne n'en parla plus ; tout le monde, moi le premier, oublia cet incident. Mais ce matin, regardant de ma fenêtre le terrain de Pisonsky, je me mis à penser à mes ennuis. Tout à coup, mon regard fut frappé par cette fraîche terre noire, aux reflets bleuâtres, qui s'étendait mollement sous le soleil matinal, et je suivis des yeux les maigres oiseaux au brillant plumage noir, qui sautillaient sur ses sillons, cherchant des vers frais pour leur nourriture.

Le vieux Pisonsky, sa tête chauve éclairée par le soleil, était debout sur les marches d'une serre tenant, d'une main une écuelle remplie de semence, de l'autre une pincée de graines qu'il semait en croix en regardant le ciel, répétant à chaque fois cette fervente prière :

« O Dieu, fais croître et fructifier ce grain pour tous les hommes sans exception : pour les affamés, les orphelins, les envieux, les solliciteurs, pour ceux qui ne font que leur volonté, pour les reconnaissants et les ingrats. »

Et à peine eût-il fini, que tous les oiseaux noirs se mirent à crier, les poules à glousser et à battre des ailes avec bruit, le coq se rengorgea, et l'enfant recueilli par l'original, le fils de la sotte Nastia, parut. Il fit entendre un rire joyeux, enfantin, battit des mains, et, dans un accès de gaîté, se roula sur la terre molle. Assis à ma fenêtre, j'étais témoin de toute cette scène. Le vieux Pisonsky, heureux, entonna à haute voix un : « Alleluia ! ».

J'allégeai mon cœur en versant des larmes salutaires, comprenant alors combien mon dépit était ridicule, et j'admirai la manière merveilleuse dont la nature soulage les maux de l'âme humaine.

Multiplie et féconde, ô Dieu, bénissant sur la terre toutes les créatures : les envieux, les suppliants, ceux qui ne font que leur volonté et les ingrats... Je n'ai jamais rencontré dans aucun livre un pareille prière. Mon Dieu ! mon Dieu ! Ce vieillard semait la part du voleur et priait pour lui ! Cela peut être critiqué et tourné en ridicule, mais on en est étrangement touché.

O ma douce et tendre Russie, que tu es belle !

6 août. — Fête de la Transfiguration du Seigneur. Que ma popadia Natalia Nicolaievna est charmante ! Je le répète : où, en dehors de la Sainte Russie, existe-t-il une telle femme ?

Je lui racontai combien la tendresse du pauvre Pisonsky me touchait; elle me comprit tout de suite, devinant ma pensée et mon désir, m'embrassa, et avec cette légère rougeur qui lui sied si bien me dit : « Prends patience, père Saviély, peut-être le Seigneur nous en donnera-t-il. » (Elle voulait dire : nous donnera des enfants). Mais moi, convaincu que son espoir sera toujours déçu, je ne lui en parle jamais et ne m'en préoccupe pas.

Aujourd'hui, j'ai prêché sur la nécessité de se régénérer et de faire face à toutes les difficultés, avec la résistance d'un métal bien trempé, au lieu de se laisser aller à chaque nouvelle impression, comme l'argile garde l'empreinte des derniers pas qui l'ont foulée. Entraîné par le feu de mon discours, je donnai au peuple en exemple, sans toutefois le nommer, Pisonsky, qui se tenait debout, près de la porte. Je leur parlai de lui, le montrant dépouillé, en butte à toutes les humiliations, et accomplissant cependant aux yeux de tous, l'un des plus grands actes de vertu humaine, en sauvant et en recueillant un pauvre enfant abandonné.

Je dis combien il est doux de réchauffer ces pauvres petits sans défense, et d'implanter dans leur âme la semence du bien. En prononçant ces paroles, je sentis mes cils devenir humides et vis plusieurs de mes auditeurs s'essuyer les yeux et chercher quelqu'un du regard; ce quelqu'un était, bien entendu, Kotina, le mendiant, Kotina, le père nourricier.

Celui-ci, comprenant mon allusion, quitta tranquillement l'église; j'éprouvai une grande douleur de l'avoir troublé par mes louanges, et m'empressai d'ajouter :

« Non, mes frères, non, il ne se trouve point parmi nous ; car ma faible parole ne lui est pas nécessaire ! Depuis longtemps déjà, son cœur, touché par le doigt de Dieu, a entendu la parole d'amour et reconquis sa sérénité. Je vous demande, dis-je en m'inclinant devant mon auditoire, à vous tous réunis ici, vénérables et distingués concitoyens, je vous demande de me pardonner si, loin de présenter à votre bienveillante attention, l'image de la force, et la manière de l'imiter, je me suis plu à exalter les petits et les humbles. Si donc, vous avez été contristés par quelqu'une de mes paroles, n'en acccusez que la bassesse de votre misérable pope Saviély, qui, en voyant cet humble, n'a plus senti en lui-même la sainteté du prêtre de Dieu, mais s'est considéré, sous ces habits sacerdotaux couvrant son indignité, comme un sépulcre blanchi, *Amen.* »

Je ne sais ce que ces simples paroles, sorties de mon cœur, renfermaient d'éloquence ; mais je puis dire que mes paroissiens en

furent touchés, et plus d'une larme tomba sur ma main lorsque je la leur tendis à la sortie !

Mais ce n'est pas tout : il devait en résulter quelque chose de plus important encore. Le Tout-Puissant, en récompense de ma bonne volonté, me prit sous sa protection et me découvrit, ce jour-là même, toute la valeur du trésor qu'il m'avait accordé dans sa générosité sans bornes, me transformant en un homme enchanté de son sort.

Lorsque j'arrivai à la maison après la messe, rapportant cinq pommes bénies, un visage bien connu m'attendait sur le seuil de la porte : c'était ma popadia Natalia Nicolaïevna en personne, qui, s'étant glissée furtivement hors de l'église, au moment de la sortie, m'avait préparé, comme à l'ordinaire, du thé et une légère collation, et se tenait là, immobile, un bouquet de giroflées et de lis d'eau entre les mains :

« Ah ! la petite rusée ! lui dis-je.

C'était la première fois que je lui faisais ce reproche. Mais elle a tant d'esprit qu'elle ne s'en offensa nullement; elle comprit que je plaisantais, et m'embrassant doucement se mit à pleurer, avec amertume.

Pourquoi ces larmes ? Ceci est ton secret, ma chère femme, qui n'en est pas un pour moi; tu ne savais comment consoler ton mari de ton impuissance à lui donner la consolation d'Israël, le petit Benjamin.

Oui, son cœur ouvert à l'amour et à la bonne volonté ne pouvait m'offrir que des lis d'eau et des giroflées ! Nous nous mîmes à table, silencieux et tristes, tous deux privés d'enfants ; mais nos larmes, qui coulaient malgré nous, nous tinrent lieu de boisson, et tous deux nous nous prosternâmes devant l'image du Sauveur, l'implorant de nous envoyer la consolation d'Israël !

Natacha me confia ensuite qu'il lui avait semblé entendre un ange lui faire une promesse, et bien que je fusse persuadé qu'elle avait été le jouet d'une illusion, nous nous en réjouîmes ensemble comme des enfants. Je vis alors combien Natalia Nicolaïevna m'était supérieure par les sentiments les plus élevés de l'âme.

« Écoute, père Saviély, dit-elle en s'approchant de moi, et en me caressant tendrement, dis, ami, n'as-tu jamais violé, avant de me connaître, le précepte de chasteté ? »

Cette question, je dois l'avouer franchement, me déconcerta au plus haut point; car je compris tout à coup pourquoi ma méchante petite femme voulait m'arracher un tel aveu. Mais elle, avec sa suprême discrétion et toute la coquetterie féminine dont, quoique

popadia, elle ait hérité de la nature, chercha adroitement à me désarmer, en me remémorant les années de ma jeunesse, et m'affirma que ce qu'elle m'avait insinué n'était pas impossible, car j'étais si beau que, lorsque j'allai chez son père, dans la ville de Falège, la demander en mariage, toutes les jeunes filles soupiraient pour moi !

Si amusé que je fus, je m'efforçai cependant de dissiper chacun de ses doutes, ce qui ne me fut pas difficile, car, sans mensonge, je puis me justifier en tout.

Mais, plus je cherchais à la rassurer, plus elle devenait triste, et je ne pouvais concevoir pourquoi mes affirmations, loin de la réjouir, paraissaient augmenter son chagrin ; mais elle me dit enfin :

« Souviens-toi, père Saviély ; il se pourrait que, lorsque tu étais jeune et léger... N'as-tu pas, dans un endroit quelconque, laissé un orphelin ? »

Je compris alors toute sa pensée, et ce qu'elle n'osait me dire ; elle s'efforçait de me découvrir un enfant illégitime qui n'existait pas. Quelle bonté d'âme ! A ces mots, je me levai brusquement, comme un bœuf piqué par un taon et me précipitant vers la fenêtre, plongeai mon regard dans les profondeurs du ciel, comme pour le prendre à témoin de la supériorité de ma femme sur moi, pauvre mortel. Mais elle, ma rose blanche, pure et parfumée, s'approchant doucement de moi, et posant sa petite main sur mon épaule, me dit :

« Souviens-toi, mon pigeon, peut-être existe-t-il quelque part un petit pigeon, et s'il en est ainsi, allons le chercher ! »

Non seulement elle veut le découvrir, mais elle l'aime déjà, et a pitié de lui comme d'un pauvre petit oiseau sans plumes. C'était plus que j'en pouvais supporter. Mordant ma moustache, je tombai à genoux devant elle et me prosternai jusqu'à terre, en sanglotant avec violence.

« Oui, en vérité, dites-moi si, ailleurs que dans la sainte Russie, il existe de pareilles femmes ! Qui lui a inspiré ces sentiments ? Qui a formé son cœur, si ce n'est toi, Dieu infiniment clément, qui l'as donnée à ton indigne serviteur pour lui faire sentir plus profondément ta grandeur et ta miséricorde. »

Ici, une page entière était couverte d'encre, puis les lignes suivantes reprenaient.

Nicolas **LIESKOFF.**

(Traduction d'André Neviedomsky.)

LA VITRE

Paul et Jeanne avaient rêvé fiévreusement aux longues vacances qu'ils devaient prendre dès le mois de juillet. Le temps, avec son petit pas de promenade, les avait crispés ! Il s'était peu hâté, leur semblait-il, vers ce point rouge qu'ils avaient arrondi d'un crayon frénétique et dont le calendrier semblait meurtri ! Enfin ils quittèrent Paris, un matin, emportant furtivement leur bonheur et le train passa rapide devant cette noire gare d'Orléans, qui se sent mourir, comme une farandole qui va se dérouler dans les fleurs. En dehors des fortifications, ils eurent les épaules comme allégées de l'ombre de toutes ces maisons géantes et à mesure qu'ils glissaient sur les rails, le pavé de la ville distancée leur apparaissait beaucoup plus englué de boue et d'une aspérité plus tranchante, ainsi que de vieilles dents cassées.

La locomotive se battit les flancs avec des hurlements de rage sous l'écrasement du pont de fer de Toulouse ! Puis elle siffla vers les Pyrénées en rejetant derrière elle, comme un défi, un panache de fumée blanche. Paul, un artiste, regardait les arbres s'enrouler de soleil ; il se réjouissait à l'idée de se trouver soudain ainsi seul avec sa jeune femme, à l'écart de la vie. Tout était au gai ; là, des jardins enchevêtrés de fleurs multicolores, de tiges grimpantes, de plantes, amas pressés de végétation luxuriante, parmi lesquelles il imaginait des creux embaumés sous des guirlandes de vigne vierge, sous des tonnelles de hasard où pendaient des franges de verdure et du lierre en aristoloches.

Le train s'arrêta subitement ; ils descendirent presque entre des roseaux ; deux pas plus loin ils se trouvèrent en pleine campagne. Ils louèrent une chambre à la première ferme aperçue sur la route. Le logis était modeste, les meubles étaient rares, une fenêtre s'ouvrait sur le chemin et dans un angle obscur de la petite pièce on apercevait une porte vitrée qui se dissimulait mal sous la fumée et sous la poussière.

Mais qu'importait le logement ! N'allaient-ils pas plutôt habiter les vastes horizons qui s'étendaient à perte de vue entre les montagnes ! Jeanne se souciait fort peu d'une maison confortable, et, dès son arrivée, au lieu de s'asseoir dans le fauteuil de paille qu'on lui présentait, elle alla se poser, en oiseau, sur une pierre d'un

sentier voisin; Paul se pencha à ses côtés, écoutant monter de vagues mélodies de la voix timide des choses.

La paysanne maîtresse du lieu accepta de les nourrir. Elle devina tout de suite, avec son simple bon sens, combien ces Parisiens étaient faciles et elle souscrivit tout de suite d'un sourire complaisant à leurs caprices d'enfants. Lorsqu'elle les quitta pour aller leur préparer à dîner, elle souleva son bras avec lenteur et dans l'ampleur d'un geste qui bénit. « Bon amusement ! » dit-elle, et « Dieu vous garde des mauvais sorts ! »

— « Il y a donc de mauvais génies dans le pays » ? demanda Paul.

— « Oui, répliqua-t-elle, vous ne connaissez pas vieille Mayo, une sorcière qui donne la mauvaise pomme ! »

Elle leur en fit le portrait : elle était grande et sèche, les yeux rougis comme des braises avivées, la tête enfoncée dans son capulet de drap noir, comme dans une cagoule à sortilèges.

« Oh ! nous la laisserons bien de côté, allez, dit Paul, nous suffisons à notre bonheur et nous nous gardons toujours de faire de nouvelles connaissances. Depuis que nous sommes l'un à l'autre, nous nous défions d'un tiers et c'est grâce à cette réserve que nous perpétuons à jamais notre premier moment d'ivresse. »

— « Comment ! Vous n'avez donc jamais aucun souci ? » fit la paysanne.

— « Pas le moindre ! Ne vivant pas au-delà de notre âme, on ne nous blesse jamais du dehors. »

— « Egoïstes ! » pensa la vieille en les regardant d'un œil jaloux. « Pauvres enfants, ajouta-t-elle, vous n'avez pas encore vécu ! »

Paul hocha la tête.

— « Nous ne craignons pas vieille Mayo, n'est-ce pas ? »

Jeanne ignorait que le mal est de l'essence même de la vie et qu'il s'exerce autour de nous, dans l'ombre, choisissant la place où porter son coup.

Insouciante dans sa gaîté, elle aurait voulu rencontrer cette sorcière qui donnait la mauvaise pomme.

— « Je lui offrirais des fleurs, elle m'aimerait, n'est-ce pas Paul ? reprenait-elle, en sautillant ; je suis sûre que c'est une petite fée à bonnet blanc tuyauté et qui raconte des histoires. »

Les jours se succédèrent en un véritable enchantement. Elle, souple dans le rose flottant de sa matinée, les cheveux abandonnés au vent, des bras de chair fébrile, exultante, elle s'élançait sur les pelouses encore bleues au matin et le froufrou de son jupon fouetté par ses jambes semblait un bruit d'ailes à battements redoublés.

II

Une après-midi, cependant, Jeanne devint pensive ! Paul la questionna.

« J'ai la fièvre répondit-elle. D'abord, cette porte vitrée au « fond de notre chambre m'a donné le cauchemar toute la nuit. « Je la voyais subitement éclairée d'une lumière fauve, et des « ombres, dans une sarabande macabre, s'y projetaient mena- « çantes ! J'ai peur, ajouta-t-elle, depuis que l'on m'a parlé de la « vieille Mayo. »

Ils ne sortirent pas ce soir-là.

Ils se rapprochèrent pourtant de la fenêtre. Des raies de soleil se brisaient aux angles des rochers brillants comme des prismes en verre ; des branches touffues se frangeaient d'or ; plus bas, sous une banderole d'arc-en-ciel, l'ombre tombait en vapeur mauve sur le fond de la vallée.

Ils s'étaient pris la main sans mot dire, car les reflets de leur fronts s'éclairaient moins de la soleillée qu'ils contemplaient que de leur bonheur intime.

N'avaient-ils pas quelque orgueil à voir les plus beaux jours pâlir et décroître pendant qu'ils attestaient encore l'immuabilité de leur amour ? Mais néanmoins que de reconnaissance pour cette nature qui les retenait seul à seul, les vivifiant de sa pensée muette, de son rêve à l'infini !

Le regard de Paul tomba soudain en diagonale du sommet radieux de la montagne, au bas d'un ravin dégringolant en rocailles.

Instinctivement, il eut un frisson ; il se ressaisit, car Jeanne était loin sur les flottées roses !... Mais dans l'ombre il apercevait, lui, une sorte d'araignée noirâtre prise dans des lambeaux de toile. Il était inquiet. N'était-ce pas là la vieille sorcière ? Heureusement qu'ils ne se promenaient pas sur le chemin !

Cette femme lui faisait l'impression d'un spectre ! Il ne la distinguait pas ; il sentait pourtant sur le sien un œil implacablement fixe et chargé d'un fluide de haine. Son bâton était plus vivant que toute sa personne ; il la guidait comme un mauvais génie ; il sursautait dans sa main, entrecroisant dans les airs malédictions sur menaces. Bien qu'il eût voulu la laisser passer sans y prêter autre attention, Paul n'en détachait pas sa vue.

A chacun de ses soubresauts, il lui semblait qu'elle allait entrer dans son cœur, toute hérissée d'épines. Il était superstitieux parce qu'il avait souffert autrefois, et qu'il croyait à peine à son bonheur

présent, tout dans l'amour de Jeanne ; ne l'avait-il pas d'ailleurs isolée dans ce vallon désert pour la conserver toute en dehors du monde des villes d'eaux? Mais ce bonheur établi, ne venait-elle pas le lui ravir peut-être, cette vieille qui se tortillait vers eux en trouant l'ombre comme une vrille? Tout d'abord, il eut l'idée de fuir ; mais l'œil infernal avait accroché sa volonté, il se sentait dans une torpeur de vertige, au dessus d'un précipice attirant. Son regard, comme un plomb, s'appesantissait dans le sombre. tandis que les yeux de Jeanne, inconscients de toute autre vision hors celle de la clarté du couchant dont ils s'égayaient au bout de la montagne, doux et limpides, clairs du double reflet de son âme et du ciel, reposaient alanguis sur de la nuée rose. Cependant elle sentit soudain la main de Paul qui se crispait sur la sienne en secousses multiples. Elle se redressa ; mais une vision étrange la tint en arrêt, frissonnante et glacée d'effroi. A deux pas sur la route, la vieille Mayo se contorsionnait en manière de saluts, roulant un œil d'acier flamboyant comme un glaive ; effrayant contraste d'une flamme blanche et vive jaillie d'une plaie rouge dans un fourmillement de rides blafardes, déjà cellules atrophiées, acquises à la mort. Vers la fenêtre, où ils se trouvaient cloués de frayeur, elle soulevait, de ses bras raidis, un panier de fruits sur lesquels ses doigts crochus imprimaient les saccades de tout son être diabolique.

Ils reculèrent. Mais la vieille Mayo, fouillant brusquement dans un sac qui pendait sur sa jupe en loques, y saisit une pomme de sa main griffue et la leur lança rageusement, donnant à ses mouvements une élasticité et une vigueur dont elle paraissait peu capable. Puis elle se jeta en arrière, ses orbites sanglantes s'effacèrent dans l'ombre, tandis que le projectile, après avoir décrit une parabole sur la tête des deux jeunes gens, retombait avec force contre la cloison de leur chambre, y brisant avec fracas la porte vitrée, qu'ils considéraient avec défiance depuis le rêve de la nuit précédente dont Jeanne s'était affectée.

III

Ils commençaient à croire à la légende, au mystère et à la terreur. Dès que ce verre noirci de suie eût volé en éclats, des flots blonds de lueur inondèrent leur logis. Ils regardaient immobiles, attentifs ! Elle, émue, étonnée, agréablement surprise même de ne pas se trouver tout à fait en dehors du monde, après cette crise bouleversante de magie, lui, consterné, effrayé de voir la vie, après effraction, ramper comme un cambrioleur dans sa

demeure intime, avec la lumière des voisins. Cependant, dans la pièce contiguë, tout semblait calme et somnolent, le choc strident de la vitre n'y paraissait pas même avoir éveillé d'écho.

Ils écoutaient... Soudain un chant se déroula lentement, sans rythme, monotome dans le silence recueilli. La voix était un peu fiévreuse, légèrement saccadée, mais cependant douce et plaintive tantôt mâle, grave, forte et vibrante par accès, tantôt basse, affaiblie, mourant dans un souffle qui taisait tout sous les reflets d'une flamme qu'on devinait diaphane.

Il hésita, puis, retenant, mais en vain, Jeanne en arrière, Paul, surpris et aiguillonné par la curiosité, se risqua sur un escabeau aventurant sa vue derrière la cloison trouée.

Au milieu de la chambre, sur un grabat, entre un amas de haillons, apparaissait, pâle dans un ovale allongé, un visage de Christ finement encadré par une barbe brune, figure à la fois souffrante et reposée, les traits détendus dans une douce résignation. Les yeux, veloutés de langueur, erraient grands ouverts de tous côtés, mais sans regard, comme si toute leur action était morte au delà du rêve. Cet homme, paralysé sans doute, pourquoi était-il abandonné dans cet affreux taudis ! Tout à coup, une porte s'ouvrit. Paul et Jeanne se baissèrent avec crainte. Il perçurent un bruit de sabots traînés sur le plancher, puis une parole tremblotante et cassée, mais mielleusement affectueuse, adoucie avec dévotion. « Antonio, mon chéri, disait-elle. les bûcherons m'ont donné quel-
« ques morceaux de pain, le vieux pâtre du bourg des croûtes de
« fromage et le petit chevrier un bouquet de fleurs bleues.
« Antonio ! » Alors, la voix qu'ils avait entendue auparavant, poi-
« gnante d'expression, se mit à chantoner sa plainte monotone.

« Antonio, écoute-moi, tiens, voilà du muguet, voilà de la
« bruyère, regarde moi, aujourd'hui il a fait une belle journée, les
« hommes de ton âge abattaient des arbres pleins de soleil; quand
« ils m'ont vue, ils se sont signés. Les sots ! ils ont peur de ta mère,
« ils nous rejettent parce que tu es paralytique ! Et pourtant, si
« tu n'étais sur cette couche, tu serais leur camarade !

« J'ai rencontré aussi les jeunes étrangers, nos voisins, tu sais,
« ceux qui se sont vantés de n'avoir besoin de personne et qui
« pour la même raison s'abstiennent de venir en aide aux autres.
« Dieu ne les a pas faits plus beaux, ni plus affinés que toi. Je
« leur offrais mes meilleurs fruits dans mon panier.

« Antonio, ta mère leur a fait horreur ; ils se sont reculés. Alors
« la main de la mendiante qui te soigne et qui te nourrit les a mau-
« dits et je leur ai lancé la pomme de discorde. »

Peu à peu Paul et Jeanne s'étaient soulevés jusqu'à la lucarne. Des yeux rougis de vieille Mayo agenouillée auprès de son fils, des larmes s'écoulaient, larges, amolissant les traits rigides du visage décharné en y répandant leur douceur fluide.

Celle qu'ils supposaient être une sorcière n'était donc qu'une mère éplorée ! Et ils l'avaient repoussée, lorqu'elle leur tendait la main ! Ils avaient donc cru avoir le droit de se retirer loin de la grande famille humaine dont chacun naît associé ? Elle n'était plus hideuse dans son affliction intime, cette vieille, épuisée, à bout de dévoûment filial, cette mère abîmée dans sa souffrance, seule dans cette chambre, bien seule à côté d'une veilleuse qui éclairait sa désolation, aussi calme, aussi indifférente que si elle eût éclairé de folles joies.

Et Paul réfléchissait. Il se disait que l'imagination est bien maîtresse d'erreurs, qu'elle fausse l'esprit, abuse les sens : la vieille femme, admirable d'amour, qui était agenouillée sous ses yeux, ne lui était-elle pas apparue tantôt, effrayante de haine et de mauvais vouloir ? Il regarda Jeanne et s'avoua coupable.

Tous les deux baissaient la tête. La jeune femme était en proie à la plus vive souffrance. Elle avait l'âme torturée au point qu'elle se sentait le cœur à fleur de peau sous la poitrine prêt à se rompre. Soudain elle s'enhardit. Elle joignit ses mains fines d'enfant : « Bonne Mayo, Bonne Mayo, dit-elle, nous ne sommes pas « méchants, pardonnez-nous, nous ignorions notre faute. Non, « vous ne nous vouliez pas de mal, merci ; malgré vous-même, « vous nous avez donné la bonne pomme, puisqu'elle a cassé la « vitre qui empêchait la lumière de votre chambre de faire clair « dans nos âmes. Oui, nous le sentons bien, maintenant, c'est un « crime de se retrancher de la vie et s'isoler heureux c'est se clore « dans l'égoïsme. Le cœur ne doit-il pas l'impôt de ses richesses ? « En ignorant vos besoins, nous avons méconnu la charité c'est- « à-dire les redevances de l'amour. Dieu avait une reprise sur nous. « Merci encore, votre souffrance nous instruit et le bien que nous « pourrons vous faire sera désormais une dette de reconnaissance. « Nous serons, malgré tout, en reste avec vous, car vous nous avez « appris la générosité du cœur, la seule vraie racine de l'amour. »

L'instant après, Jeanne et Paul étaient à genoux auprès du grabat d'Antonio qui levait un doigt au ciel tandis que vieille Mayo les bénissait tous trois.

Et le soir, à cette même fenêtre où ils avaient si souvent ri ensemble, pour la première fois, ils pleurèrent de bonheur.

Daniel BAQUÉ.

TRISTAN CORBIÈRE

Une intéressante monographie de M. René Martineau précise la biographie de Tristan Corbière, le poète des *Amours jaunes*, un de ceux que Verlaine classa parmi les *Poètes maudits*, c'est-à-dire les malchanceux et les méconnus, dans son livre qui parut en 1885.

Tristan Corbière était mort en 1875, à trente ans ; deux ans avant sa mort, en 1873, il avait publié son unique recueil, les *Amours jaunes*, qui était donc le fait d'un homme de vingt-huit ans ; le livre avait sombré, pour bien des raisons ; littérairement, il était propre à déconcerter la critique; pourtant une partie des poèmes qui le composaient avaient été accueillis à la *Vie parisienne*, mais ils avaient paru sous la signature : Tristan ; ce livre était donc proposé à la critique sans préparation et sous un nom nouveau. Puis, après sa publication, le poète, malade, ne tarda pas à repartir vers son pays natal, vers la Bretagne, sans plus se soucier de son œuvre. Ensuite, le livre publié chez des éditeurs récents, les Glady frères, qui devaient disparaître après avoir édité fort peu de volumes, (celui-ci, un roman d'un des deux frères, Albéric Glady, *Jouir;* une édition de Manon Lescaut, avec préface d'Alexandre Dumas fils; une édition de l'*Imitation*), fut soldé et dispersé sur les quais.

Un cousin de Tristan Corbière, Pol Kalig, qui variait la monotonie de fortes études médicales en rimant de curieux poèmes ironiques, avait pris à tâche de faire reluire un peu de gloire sur le nom de son parent disparu ; il colportait les *Amours jaunes*, et les fit lire par quelques amis et quelques jeunes lettrés ; mais cela ne suffisait point pour le faire arriver au grand public ; et seul, Verlaine, à qui Pol Kalig et Léo Trézenik, tous deux, comme Corbière, Bretons, avait apporté le volume, put, dans le bruit qui se faisait autour de lui, attirer l'attention sur les *Amours jaunes*.

Depuis, Tristan Corbière a pris sa place parmi, en quelque sorte, les précurseurs du symbolisme, ou plutôt parmi ceux en qui les écrivains de 1885 et des années qui suivirent immédiatement, reconnurent assez d'indépendance envers les modes littéraires précédentes et une originalité assez particulière pour les aimer et reviser les arrêts de leurs immédiats devanciers à l'égard de ces artistes. Tristan Corbière n'était pas Parnassien ; il n'a non plus rien d'un symboliste ; mais la critique étroite du Parnasse ne l'a pas encore admis ; la critique sym-

boliste, beaucoup plus large, l'a mis en belle place pour son indépendance, sa verve et l'individualité de son particulier génie.

Il est bien évident que l'œuvre de Tristan Corbière n'apporte point une réalisation complète de sa personnalité; il n'a pu que montrer une belle aurore. *Les Amours jaunes* sont le livre de début d'un poète très doué, qui y affirme une individualité nette, tranchante, mais très susceptible d'orientation différente, en tout cas destinée à tirer d'elle-même beaucoup plus que les émotions et les aristophaneries de sa jeunesse. Il démontre tout de suite les plus brillantes qualités.

C'est net, précis, personnel absolument; c'est d'un esprit libre, exagérant son besoin d'indépendance, rompant avec tout, avec presque tout le passé, si soucieux d'être lui-même qu'il ajoute à lui-même, qu'il se force en scepticisme, en humeur agile, en désenchantement, et qu'il restreint ses qualités, dès qu'il lui semble toucher à des terrains déjà battus, se défiant de la musique du vers, qu'il possède, s'interdisant toute fioriture, tout jeu de style, dans sa recherche d'une poésie rapide, nette, cursive, clichant des battements de cœur, calquant des sautes brusques de sentiments, et cherchant à être le moins dupe possible de lui-même, des échos du passé, et du vieux lyrisme qui pourraient sommeiller en lui.

Si Corbière est imprévu, il n'est pas isolé, ou du moins, s'il eut peu de contacts réels avec les poètes de son temps; il n'est pas isolé dans la direction de son effort, sur sa route poétique; il n'est pas seul, à son moment, dans ses négations.

Il compte parmi ceux qui déclinent la discipline parnassienne et veulent à leur façon propre traduire la vie immédiate, la vie de leurs cœurs et de leurs sens, sans recourir aux masques antiques, et qui brisent les bandelettes prosodiques dont le Parnasse a emmaillotté la poésie. Un peu après lui, moins complètement, Richepin, Vicaire s'orientent vers une couleur plus vraie et plus de liberté.

Il serait difficile de noter sur lui l'influence du naturalisme, qu'il connut; néanmoins, certaines accointances avec cette mélancolie tintamarresque que note Goncourt sont plausibles. C'est un moderniste, mais c'est aussi un contre-romantique, et par là même un romantique exaspéré. Il a beaucoup lu les *Contes d'Espagne et d'Italie*, il s'en souvient en ironiste:

> Ah! carambah, monsieur est un señor français
> qui vient nous la faire à l'aubade!

mais il s'en souvient. On ne peut prévoir ce que Corbière eût donné par la suite; mais dans les *Amours Jaunes* il semble exorciser d'anciennes influences. Il est de tempérament combatif, il fait du pamphlet, de la satire, de l'épigramme, de la parodie clownesque; dans ses bouffonneries comme dans ses sincérités, il est maniéré, à sa manière, il est vrai, tendre, et paradoxal. Il raille l'emphase et la sentimentalité,

il n'est dépourvu ni de l'une ni de l'autre; mais en même temps très critique et très inquiet, il se sauve par le mouvement, par la prestesse. C'est un humoriste douloureux, un railleur tendre, un sarcastique non sans pose, l'amoureux d'une simplicité qui ne laisse point d'être complexe et un vériste fantasque.

Il a constaté lui-même qu'il est plein d'antinomies, et son souci serait de les concilier. Il n'a pas eu le temps.

Le désaccord d'une grande ambition et d'une force précaire, d'une grande ingéniosité, d'une grande rapidité de vision effleurant les cimes des métaphores et d'une difficulté dans la mise en ordre de ses idées, contribue à son amertume. Ennemi de toute rhétorique pompeuse, il n'en a pas moins, à certains moments, avec d'ingénieux déguisements de forme, une rhétorique un peu poncive (*Pastorale du camp de Conlie*). La partie la plus colorée, la plus extérieure des *Amours Jaunes*, les *Gens de Mer* n'est pas exèmpte de cette enflure.

Que Corbière ait des défauts, cela ne l'empêche point d'avoir les plus belles qualités; il a plus de saveur que d'intérêt réel; mais c'est déjà beaucoup de piquer, de réveiller le goût, même avec plus d'agrément que de portée. Corbière est un ironiste, un amuseur, à sa façon un moraliste; il se sert du poème pour remettre toute chose en place, et brusquement, à côté, il détruit pour lui-même cette mise en place et éclate en aveux et rit jaune, désespérément, eût dit un romantique. Mais faut-il demander au poète absolument d'être tout d'une pièce et quasi théorique? C'est toute cette humanité vibrante, chez Corbière, dans une concision ironique, et toute cette sensibilité durement retracée par lui-même, qui fait le prix de son talent plus que les brefs lazzis d'Arlequin de comédie italienne, qui en sont les paillettes les plus apparentes.

*
* *

Il est fâcheux que la biographie de M. Martineau soit muette sur un des points les plus intéressants de la biographie de Corbière, ou plutôt que les renseignements fassent défaut aussi complètement, sur la vie de Corbière à Paris et sur les amitiés littéraires qu'il y put avoir. Il n'y serait venu et n'aurait quitté sa Bretagne que par amour et pour se rapprocher d'une dame qu'il avait aimée là-bas. Arrivé en 1872, « installé plus que médiocrement dans une petite chambre de la rue Montmartre, où, dit-on, il ne possédait pour seul meuble qu'un coffre à bois sur lequel il couchait tout habillé, il commença cette existence de bohême noctambule qui devait le tuer.

Il dormait le jour, déjeunait à minuit, traînant dans les cafés, plus ou moins littéraires, travaillant en flânant. Il retrouva quelques peintres qui avaient été autrefois les hôtes de la pension Le Gad (à Roscoff

où vivait Corbière), et obtint d'entrer comme dessinateur à la *Vie Parisienne*. Il y publia des vers :

> Peintre, il jouait de la musette
> et musicien de la palette

(a-t-il dit lui-même). Jamais on ne vit de dessins signés Corbière à la la *Vie Parisienne*. La littérature le passionnait et le captiva complètement; il eut alors l'idée de réunir ses poèmes. Son père consentit à payer une partie des frais d'édition. Les Glady, qui devaient disparaître peu de temps après, se chargèrent de la publication. »

Et c'est tout... et c'est peu. Il serait intéressant de mieux connaître dans quel milieu vécut Tristan Corbière. Nous le savons en rapport avec Hamon, le peintre néo-grec, l'auteur du guignol mythologique qui fut au Luxembourg, en contact avec Besnard, sans plus amples détails. Connut-il des artistes comme lui dessinateurs et poètes comme André Gill dont la *Muse à Bibi* a parfois comme un reflet de certaines pièces des *Amours Jaunes?* Vit-il les Montmartrois du temps, Chatillon, etc. ? Il serait intéressant de connaître à qui il put comparer son évidente personnalité autrement que par la lecture; il a apporté de Bretagne l'essentiel de son livre, *Gens de Mer*, le *Sommeil*, le *Poète contumace* toutes les pièces où s'affirme le meilleur de sa valeur d'art, il n'en a pas apporté le *parisianisme* qu'il a tenté de toutes ses forces de réaliser, en avance en cela sur tous ceux qui tentèrent après lui, et quelques-uns sans l'avoir lu, cette voie de modernisme, en parallélisme avec Charles Cros, dont certains poèmes nerveux et parodiques ont avec les siens des analogies de points de départs.



Repris, après que la sensation du lecteur s'est dépouillée de la sympathie qui va au méconnu, considéré non plus comme un livre qui a droit à une réparation, mais en lui-même, quel apport de nouveauté est inhérent Corbière? L'impression d'une personnalité, et d'une sincérité, malgré les poses, malgré des affectations qui ne font qu'accentuer cette sincérité fondamentale. Le livre le donne tout entier, mais par parcelles; car il ne s'est pas raconté, et c'est seulement par ce qu'il glisse ou laisse passer de lui dans des épisodes, qu'on le devine très fin, très nerveux, très chercheur de neuf et parmi la littérature et parmi ses sensations. Il se tient sans cesse en bride, s'arrête au bord de l'émotion, ou du moins la condense en peu de vers, en un vers, si bien que l'essentiel de ce qu'il a à dire ne tient en son œuvre que peu de place.

Comme tous les jeunes gens, se croyant riche de temps, il ne va pas au bout de ses idées, il les effleure seulement, tourne facilement court,

en remettant le reste à un prochain livre de vers. Des concetti ont vieilli ; c'est ce qui devient le plus vite caduc dans une œuvre ; ses ironies contre le romantisme sont un peu effritées. Des byronismes gamins sur la femme et la vie de Paris ont été assez repris pour que, quoiqu'il les ait peut-être dits le premier, ils laissent tout de même l'impression qu'on les a déjà vus, et d'avoir été facilement exprimés.

Mais il demeure une impression de poète triste, de poète triste à sa façon, haïssant la déclamation et déterminé à dire ses douleurs personnelles avec un accent de personnalité. Il a travaillé, ayant oublié les livres et les systèmes ; son recueil de poèmes est un de ceux où l'on s'entretient du plus près avec le poète, peu soucieux de vous cacher ses misères, désireux surtout de vous montrer qu'il les supporte très élégamment.

Rechercher un lien d'unité entre lui et les autres poètes maudits, c'est bien inutile. Il n'a point d'esthétique à conséquences certaines ; il n'a pas de théories. Il n'a jamais songé, comme Mallarmé, à reconstruire un art, ni comme Villiers à imprégner d'une philosophie les formes littéraires de son temps. Il n'a eu que la haine de l'impersonnalité et des allures moutonnières de la littérature venant jeter dans des moules pareils des sensations semblables et traduites du même verbe avec ces expressions que Laforgue dénomme si justement dans des notes sur Corbière : les soldes poétiques.

Il n'a point eu d'influence. Personne n'est reparti à sa suite dans cette amusante et douloureuse parade, et nul livre n'a depuis donné cette impression de fête foraine, pleine de bruit et de sarcasmes, avec des clowns douloureux et pailletés, soucieux d'expliquer le pourquoi de leurs grimaces, et de dire leurs douleurs et leurs gaietés exacerbées, pour ainsi dire, en majeur et en mineur, sur le ton clair de la farce et tout à côté sur le ton sombre d'une sorte de vocero triste. Ce fait de ne pas avoir éveillé d'échos n'est point pour le diminuer ; l'arc est difficile à tendre. Si, parmi les poètes, quelqu'un a fait un effort plus violent pour s'inscrire lui-même en notations précises sans se couvrir de philosophie ni de symbole, ce serait Arthur Rimbaud, l'Arthur Rimbaud de la *Saison en Enfer*.

*
* *

C'est déjà bien du passé que cette republication des *Amours Jaunes*, ces *Poètes Maudits*, la recherche par les symbolistes des poètes à qui on avait fait tort. Le cours des ans apporte aux choses des différences, et les nouvelles optiques ne ménagent point toujours les anciens points de vue qui furent et souvent demeurent des vérités.

Huysmans, qui, jadis, dans son *A Rebours*, jeta si pêle-mêle toutes les idées de ces années-là, amalgamant les élégances de M. de Montesquiou, les fantasmagories d'Odilon Redon, les recherches ingénues

de Verlaine, avec d'étonnantes quêtes de sensations vers les odeurs et les saveurs, recommande maintenant Verlaine aux âmes pieuses, et détache, en un volume, les poésies religieuses de Verlaine, comme si elles pouvaient être ainsi arrachées de l'œuvre complète, où elles prennent leur couleur du voisinage des autres mysticismes, des cantilènes d'amour et des refrains d'humilité personnelle.

Rimbaud, alors énigmatique, a perdu de son lointain. On sait qu'après les admirables ébauches et les intuitions géniales des vingt ans, il a rejeté toute littérature, qu'il était devenu un pionnier, un commerçant; regrettait-il ses visions d'art, eût-il écrit une fois de retour en France, ayant conquis le droit au loisir? Rien ne permet d'en être sûr. La gloire de Stéphane Mallarmé, malgré quelques virulences inutiles et des attaques hors de saison, reste pure. Elle suscite de temps en temps, de la part de ceux qui l'ont connu sans le comprendre, des articles en points suspensifs, où l'on cherche encore à mettre d'accord les impressions confuses et diverses que l'on ressentit en causant avec lui, et en le lisant. (1) Corbière compte comme une magnifique curiosité. Personne ne nie plus les poètes maudits, mais l'impression de leurs œuvres ou de leurs théories va s'effaçant. Depuis eux, il s'est passé le symbolisme, l'orientation du symbolisme vers la nature et l'impression franche, puis vers l'art social, les rencontres des jeunes esprits avec les évolutions du symbolisme qui ont donné lieu aux naturismes, aux intimismes, et à toute une série de poèmes relevant de la poésie personnelle et de son rapport en général, à l'ensemble les sensations humaines. Entre temps, un retour néo-parnassien a fait combiner les sensations de nature avec des paganismes qu'on aurait pu croire rendus au passé. Il y a des sirènes qui parlent comme si elles avaient lu les *Illuminations*, des faunes qui ont l'humilité chrétienne de *Sagesse*, et ils font face dans le poème à des laboureurs, à qui rien de l'Hellas n'est demeuré étranger. Le mouvement poétique est trouble, confus, varié, aussi plein de redites que de nouveautés, et bien des redites s'y présentent avec des nuances nouvelles, avec des variations d'accents qui valent la peine d'être écoutées. Corbière, bon sonnettiste, avait proscrit le sonnet « Télégramme sacré »; le sonnet est revenu après un beau succès de livres de sonnets et les sonnets pullulent; Verlaine avait proscrit l'éloquence, l'éloquence rentre à pleins bords, et de droit, car la poésie a trouvé de nouvelles occasions d'incarner l'âme des foules et de nouveaux devoirs pour lesquels l'éloquence est nécessaire; le Parnasse avait proscrit la sensibilité et l'effusion devant la nature. Les haies, les champs, les forêts, les grèves passent dans les volumes de vers et s'abattent comme le paysage vu d'un wagon de chemin de fer, et quand une impression de

(1) Ceci ne vise naturellement point le beau travail de M. Albert Mockel, *Un Héros*, de beaucoup la meilleure étude écrite sur Stéphane Mallarmé.

nature a été parcourue, une autre recommence, et par tant de moyens différents, par tant de détours particuliers, avec tant de diversités d'accents, c'est toute une sensibilité moderne qui s'affirme, ayant besoin d'éveiller beaucoup d'échos et d'horizons différents pour se sentir complète. L'ancien vers a vécu, ou semble avoir vécu ; les formes nouvelles du rythme ne se sont point définitivement imposées, mais dans la lézarde qui a strié la vieille formule, un tas de fleurs nouvelles éclosent qui regardent vers les horizons de liberté ; cela prouve-t-il que le vers libéré triomphera, et qu'après que les nouvelles écoles ont démontré l'inutilité de certains draconismes le compromis du vers libéré demeurera la vérité, et qu'il n'y aura plus de chercheurs exigeants de rythmes neufs et précis, de rythmes qui ne se croient point destinés à se répéter sans cesse avec symétrie, pour avoir droit à l'existence?

Il est toujours douteux qu'un compromis soit durable. L'évolution se fera évidemment dans le sens de la liberté et continuera toujours lentement; les novateurs gagnent toujours un peu de terrain pour la création d'un poème qui soit un chant, un chant aux cadences lyriques, neuves, personnelles, sans sauce, sans ronron, sans chevilles, où l'émotion parle toute pure ; mais cette marche sera lente, encore que tant de poètes cherchent avec ardeur la plus franche transcription d'eux-mêmes.

La science, le métier, l'acquit, ne sont point en cette matière les facteurs les plus puissants. Poétiquement, la science n'existe guère ; elle n'apporte que des précédents et des recettes ; pour créer de nouveaux précédents et indiquer de nouvelles recettes, il faut avoir élagué, en partie, les anciens. C'est pourquoi des poètes comme Tristan Corbière doivent demeurer dans la mémoire des hommes, c'est pourquoi il faut les relire. Il est au moins aussi intéressant de savoir où en était la liberté à une époque que de connaître à quelles règles ceux qui ne voulaient pas de la liberté avaient l'habitude de se soumettre. Corbière fournit à cet effet un renseignement. On ne saurait non plus trop consulter ceux qui ont laissé parler la sensibilité toute pure, sans s'inquiéter de savoir ce que les Grecs, les Romains, les classiques et les romantiques avaient coutume d'en laisser percer. Corbière est un de ces artistes volontaires et ingénus, qui ont laissé parler leur âme ; et toujours la franchise d'une âme haute de poète est un enseignement ou une émotion rare pour les poètes qui en vont prendre connaissance. C'est ce qui assure à Corbière une survie que de moins en moins on lui disputera.

Il est une date de l'humour et de la sensibilité dans la poésie française.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

Voici s'approcher les fêtes de Pétrarque et les poètes, les Français, les Italiens, les Provençaux et tous ceux qui entendent la langue « du beau pays que partage l'Apennin et que la mer et les Alpes environnent », célébreront Pétrarque et, en conséquence, l'image de Laure de Noves « ô flamme, ô roses éparses sur de tendres flocons de neige vive où je me mire et me réconforte ; ô plaisir qui me fait élever les ailes jusqu'au beau visage qui brille sur tout ce que le soleil éclaire ! » Ainsi Pétrarque caractérise celle qu'il aime et l'ardeur de son amour ; et grâce à la beauté de son poème, sa légende reste encore vivante pour appeler les artistes à une commémoration de son nom et de sa passion. Et si Laure de Noves a eu dans la réalité neuf enfants et qu'elle n'a été qu'un thème, un tremplin, une cible à vers, qu'importe, puisque, dans l'imaginaire, Pétrarque a tissé, à propos d'elle, comme une éblouissante tapisserie brodée des soies du mirage. Pourtant sont-ils sans sincérité, ces accents : « Tu as décoloré, ô mort, le plus beau visage qui se vît jamais ! » ou bien : « Amour qui m'a lié et me tient en croix, trembla quand il la vit sur la porte de mon âme, où elle me tue encore, tant sa vue est douce, et sa voix suave ! » Et tant d'autres plaintes qu'exhale le poète après la mort de Madame Laure. M. Emile Gebhardt a eu de la chance d'accrocher à ce beau souvenir amoureux, à cette mémoire de grand lyrique, son premier discours public après qu'une Académie, à peu près unanime, l'a blotti dans son sein, d'un geste caressant que seul Pétrarque eût bien chanté.

L'unanimité, cette somme, cette totalité compacte dans l'opinion que ne rencontrent guère dans le monde que des personnes plutôt moins brillantes auprès de ces clubs involontaires et protestataires,

les jurys, voilà de quoi faire réfléchir le monde devant une élection; sans être bien méchant, on peut être tenté de voir là de l'arrangement, de deviner les traces d'abondantes négociations. D'autant que le grand public, personnage impersonnel et sans goût, connaît fort peu l'œuvre de M. Gebhardt. Certaines personnes, frappées par le titre de son dernier livre, *Autour d'une Tiare*, s'abusèrent volontiers, et, dans leur frivolité, y virent une menace de révélations ou des amorces de révélations à propos de toutes les tiares de nos musées et s'expliquèrent son facile triomphe. On sait maintenant d'une façon générale qu'il n'en est rien. Mais la première manifestation facile à trouver dans son journal sur M. Gebhardt était attendue; la voilà qui s'est produite en de bonnes conditions.

Professeur érudit, autant qu'on l'est en Sorbonne, ce qui est déjà quelquefois beaucoup, M. Gebhardt a fait un discours de lettré auquel le comte Tornielli a répondu par un discours d'érudit. Ainsi se font les choses à la félibrée de Sceaux qui n'en est pas moins, quand il y a du soleil, une jolie fête de soleil et où l'on a bien raison de porter des roses à Florian qui ne pouvait vivre sans elles, à Paul Arène, à Aubanel et de tenir la cour d'amour, cette jolie invention médiévale qui dans un décor agreste ou simplement feuillu fait penser à des embarquements pour Cythère, à des Watteau et à une foule de jolies choses, à des chansons du Midi, comme à un badinage de comédie Shakespearienne.

Hamlet.

Une statistique? — faut-il la croire parce qu'elle s'exprime en chiffres, — malgré qu'elle apporte un fait improbable nous dit qu'*Hamlet* n'est presque plus joué en Allemagne, que depuis quelque temps, bien peu de temps, il est vrai, on joue plus que *Othello* et aussi la *Mégère apprivoisée*, *Roméo*? Est-ce vrai? Alors l'étudiant en philosophie aurait changé, et le jeune commis de banque et tous les jeunes gens qui, avant de se décider tout de suite et sans ambages pour l'action, action-militaire, action-négoce, action-chirurgie, action-professorat, aimaient à jouer à Hamlet pendant une paire de mois de vacances. Voir *Hamlet*, réfléchir sur *Hamlet*, le commenter, c'était le fonds même de l'esprit germanique jusqu'à dix-huit ans, de dix-sept à dix-huit ans. Si on lui préfère outre-Rhin *La Mégère apprivoisée*, c'est aussi grave que lorsque Nietzsche publia *le cas Wagner*, et que quelques personnes s'insurgèrent contre Fafner et Parsifal. Gageons que l'année prochaine les choses reprendront leur train, et qu'on rejouera *Hamlet* beaucoup et souvent, pour les jeunes Hamlets et les petites Ophélies et les futurs Fortinbras.

Les Envois de Rome.

Ce n'est pas tout que d'être prix de Rome ! Encore faut-il témoigner de son existence à la patrie tutélaire, qui loge, nourrit et fait des rentes, par de petits échantillons de son talent. Et qu'arrive-t-il, quand on a été prix de Rome, en peinture, en sculpture, en médaille, en architecture ? c'est que tous les ans on reçoit de jolis bouquets de ronces, de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, de la critique autorisée, et à la suite de ces démonstrations hostiles, des familles éplorées qui ne peuvent croire que leur honneur, leur gloire, leur prix de Rome ne soit arrivé à ce degré d'abaissement et de nullité.

Après avoir donné un prix, l'Académie ronchonne quatre ans. Pour l'avoir, il suffit d'une pas trop mauvaise esquisse ; mais après, les affres commencent ; ce n'est jamais ni assez cuit, ni assez cru, ni assez tendu, ni assez tendre. Les rapports indiquent sans relâche que le prix de Rome, le pensionnaire, le budgétivore, gaspille les deniers de l'État dans une insuffisante préparation à une suffisante montée vers la gloire ; le lauréat est, à entendre ce rapport, désespérément pompier, ou il choisit mal ses modèles et frise la décadence ; il écoute les sirènes du modernisme, ou bien il est sans invention.

Quand on est prix de Rome, contenter le rapporteur, le directeur de l'Académie de Rome, le public, Thiébault-Sisson qui veille à la barrière de l'État, c'est vraiment une chimère ; c'est ce qui explique que les prix de Rome se la coulent douce et c'est peut-être ce qu'ils ont de mieux à faire. L'institution durera bien autant qu'eux.

Peut-être pas beaucoup plus longtemps. Tous les ans, un nouvel adversaire se lève pour le battre en brèche ; mais le plus terrible ennemi du prix de Rome, c'est bien le rapporteur des envois, car vraiment, si c'est toujours si mauvais que cela, on pourrait, peut-être, envoyer à Rome des impressionnistes ; au moins y aurait-il du changement !

Gustave Toudouze.

Et s'en va un très honnête romancier ; il fut célèbre par son assiduité au grenier Goncourt, et, après tant d'amicale assistance, il ne fut, dans le testament Goncourt, rien, pas même académicien. Il avait débuté par de petits contes dans la manière de Flaubert qui l'avait pris en affection à cause de sa dévotion à Salomé et corollairement à Salammbô. Flaubert mort, il devint l'hoir de Goncourt et fit du roman historique. Il était maigre, long, et feuilletonnait souvent au *Temps* ; c'était un brave écrivain, brave homme, modeste et doux, très réputé par sa douceur et sa modestie. Il s'emballa une fois ; un de ses romans porte ce titre terrible, *les Chiennes des Ténèbres*.

Trois Salons de Versailles.

C'est toujours intéressant d'apprendre par les feuilles que M. de Nolhac a aménagé à Versailles de nouvelles salles, parce que c'est toujours très joliment fait, et que cela vous permet de voir ou de revoir des choses très bien. D'ailleurs, il est toujours bon de confronter des idées modernes que l'on peut avoir sur l'art ancien avec les résultats qu'obtiennent des gens, comme M. de Nolhac, qui disposent de beaucoup de matériaux et savent les interroger.

C'est dans l'appartement de madame de Maintenon que M. de Nolhac a disposé nombre de portraits du XVIIe siècle, et il est difficile, en sortant de là, de ne point penser qu'on peignait bien au XVIIe siècle. D'ailleurs, même dans les époques où la peinture fut banale, pompeuse et convenue, il y a toujours d'excellents portraits, parce que de bons peintres qui, pour la direction ou le Musée, furent fâcheusement littéraires, retrouvent devant le portrait certaines qualités de naturel et de dessin serré qu'ils abandonnent dans la grande peinture. Ceci n'est point pour engager spécialement M. Schommer, M. Toudouze, M. Lefebvre, etc., à faire des portraits, mais tout à fait en observation générale.

Dans cette série de portraits du XVIIe siècle, Madame de Maintenon, l'ex-dame de céans, ne pouvait occuper moins que la place centrale du meilleur panneau dans la salle la plus spacieuse. Elle y scintille toute drapée de noir brillant, relevé de dentelles blanches. Un beau Louis XIV de Saint-André préside une autre salle. On trouve là des portraits d'un La Bruyère majestueux et presque lyrique, d'un Boileau extraordinaire, réticent, dominateur, fier et caustique. Il y a un merveilleux Fouquet du peintre Sébastien Bourdon, c'est un des portraits les plus significatifs qui existent, très fin, très délicat ; ce surintendant laisse au moins de lui une belle effigie. Une série du XVIIe siècle ne pouvait point ne pas contenir quelques beaux Rigaud. Voici de lui un portrait de Mignard, très antique, très impérieux, très noble, un tantinet césarien. Un portrait du sculpteur Desjardins, robuste et fort, les deux frères Keller, les fameux fondeurs, — l'un suppute et l'autre poitrine, -- le Grand Dauphin, la figure un peu insignifiante, mais décoré d'une si superbe armure. Une princesse Palatine, vêtue d'une robe extraordinaire, où tous les fastes de l'Orient, les peintures, les architectures sont entassées, et un Dangeau, très caractéristique, en belle tenue et toute toilette, sauf de petits yeux vrillants qui manquent de majesté, et à côté de ces Rigaud, de beaux Nattier, un Fénelon de Vivien, acide et doux, un La Vallière de Nocret, toute une vision du XVIIe siècle avec en moins l'anecdote, la Visite d'Am-

bassadeur Marocain peinte par Coypel, et leur présence à une pièce de comédie italienne, où les bons forbans, étonnés par les splendeurs des ajustements et peut-être des beautés françaises, paraissent entrevoir toutes les joies du paradis dé Mahomet.

Prix Sully-Prudhomme.

Non seulement le deuxième grand prix de Rome est le lot de Mademoiselle Fleury, mais encore le prix Sully-Prudhomme est l'apanage de Mademoiselle Marthe Dupuy. Le prix de beauté ne suffit plus aux dames; quand elles l'ont, comme Mademoiselle Dortzal, elles cherchent à cumuler. Un jury de dames, une cour d'amour aurait-elle les mêmes faveurs pour la production féminine que ce jury de la Société des gens de lettres? On pourrait peut-être, pour une fois, réunir en jury nos principales poétesses, et on en aurait le cœur net; les talents féminins se lèvent de plus en plus nombreux, et sans doute de plus en plus excellents. Dans quelques années, les hommes seront affectés aux métiers durs, à l'exploration, à la politique, au machinisme, et les dames les auront bannis de la république des lettres, en leur offrant non point des couronnes de roses, mais des cigares de la régie; car si vous en croyez le moralistes et les hygiénistes, la supériorité de la femme, sa supériorité littéraire, viendrait de ce qu'elle ne fume guère, et s'abstient de ces fées vertes ou brunes ou dorées où tant de poètes vont mouiller leurs inspirations rétives. Mais cela durera-t-il? George Sand fumait, les poétesses fumeront. Il faudra chercher d'autres causes au mérite littéraire des femmes et tomber au pied de ce sexe auquel nous devons nos poètes, et pour bientôt, il faut le croire, nos femmes d'État et nos médecines, ou plutôt doctoresses. Le xxe siècle sera celui de la supériorité féminine; les écrivains mâles n'ont qu'à bien se tenir s'ils veulent monter aussi, charmés et éblouis du voisinage, au temple de la gloire.

Des Silhouettes.

En contraste à tous ces triomphes de la mentalité féminine, on parcourt avec plaisir un petit livre traduit de l'espagnol: l'auteur, est un Espagnol très parisiennant, M. Gomez Carillo, qui, d'une plume alerte, rend les sveltesses et les sourires des Parisiennes d'Helleu, le luxe sobre et d'élégance stricte, des midinettes, des *type-writers* Londonniennes, des tragédiennes japonaises comme Sada-Yacco et des petites ballerines que notre amour de l'exotisme fait venir à nos expositions, des gommeuses de cafés-concerts, bref un très curieux livret d'humour fringante.

Marie Laurent.

Pour les poètes, Marie Laurent ce fut Clytaimnestra. On l'entendit rugir les grands alexandrins, et son fils Orestès la tua. Ça la changeait; car, habituellement, tous les soirs que fait le Dieu du mélodrame, à l'Ambigu, place du Châtelet, place de la République, à Belleville, à Montmartre, en province, Marie Laurent, dans *Marie-Jeanne*, dans la *Voleuse d'Enfants*, dans tous les drames, recherchait au péril de sa vie, et retrouvait au cinquième acte parmi les couteaux et les embûches un fils qu'on lui avait volé au prologue. Et comment le retrouvait-elle souvent bien peu décoratif, détourné de la voie droite par un cambrioleur ou un ancien convict devenu banquier, sans avoir changé d'âme.

Parfois, c'était sa fille qu'elle cherchait; alors elle la retrouvait malheureuse mais pure, et le plus souvent elle arrivait providentiellement à onze heures quarante-cinq, un quart d'heure avant le dernier omnibus pour la sauver de la mort ou de la honte. A la fin de sa carrière, elle fut surtout Thérèse Raquin. Elle joua le drame de Zola dans des universités populaires, aux soirées du Théâtre civique, au Théâtre du peuple, et surtout dans d'étranges locatis, dans des cafés-concerts désaffectés où pour un soir les Muses du civisme et du drame trouvaient l'hospitalité. Elle y était superbe et shakespearienne; son grand âge ne lui nuisait point pour jouer ce rôle de paralytique, tout en attitudes, et tout dans le regard. Or, elle avait gardé des yeux étonnants dans un masque encore expressif. Et en somme, tout en ayant passé sa vie à des besognes, à jouer d'odieux mélos, elle a incarné deux des plus fortes créations du Théâtre moderne, dans les *Erinnyes* et *Thérèse Raquin*.

PIP.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Le Paon,* comédie en trois actes et en vers de M. Francis de Croisset. — *On n'oublie pas,* comédie en un acte de M. Jacques Normand.

Remise en honneur par la carrière triomphale de *Cyrano de Bergerac,* la comédie en vers, déjà représentée au cours de la saison par le *Cadet Roussel* et *le Fasltaff* de M. Jacques Richepin, constitue la dernière pièce de l'année théâtrale offerte par le « Français ». Il serait très long et quelque peu inutile de parler ici des ancêtres du *Paon*; M. Francis de Croisset n'a certainement pas créé de toutes pièces son personnage ; mais il nous le présente sous des espèces assez agréables bien qu'il manque à cette comédie le « je ne sais quoi », le mouvement, qui est en quelque sorte l'âme de toute œuvre. M. de Boursoufle passe sa vie à engager avec ses amis des paris qui étonnent la capitale et la province ; M. de Boursoufle, c'est le « paon » qui n'existe que tant qu'on le regarde ; la définition nous en est faite par le domestique Frontin, psychologue profond, pour qui le voisinage des grands de ce monde est un champ inépuisable d'observations. M. de Boursoufle a donc parié avec M. de Brécy qu'il se déguiserait en « manant » et qu'il ferait, dans un coin de campagne, la conquête d'une jeune fille sage. Il réussit et mortifie tellement M. de Brécy que celui-ci cherche une vengeance, que lui procure son ancienne maîtresse, Lucinde, femme experte et rompue à toutes les ruses de la galanterie.

Boursoufle a engagé un autre pari; il enlèvera la petite Annette, l'amènera à Paris et, dans les huit jours, la transformera en une grande dame, d'allures et de parler élégants. M. Subtil, maître de danse, entreprend l'éducation d'Annette que Boursoufle baptise Cydalise; « le paon » lance des invitations au « Tout-Paris » de l'époque afin de faire admirer l'étoile par lui découverte; mais l'exhibition est un désastre; la pauvre Annette s'empêtre dans la traîne de sa robe et un malencontreux rhume de cerveau la force de renoncer à chanter sur l'accompagnement de son vaniteux amant.

M. de Boursoufle, dans son dépit, se confie à Lucinde qui se charge d'arranger les choses; galant, suivant son habitude, Boursoufle fait don à Cydalise de son domaine, avec pavillon et dépendances; bonne fille, Lucinde, à ce prix, renouera avec lui.

Le tour est joué; Cydalise est chez elle et Lucinde proclame que jamais elle ne redeviendra la maîtresse du « paon ».

Cependant la petite Annette-Cydalise ne se laisse point griser par l'aventure; elle a gardé une âme villageoise et son cœur est resté attaché à l'homme qui, dans l'auberge du père Patu, son oncle, faisait preuve de tant de savoir. Elle aime « le paon » et malgré Lucinde, malgré Brécy, non seulement elle laisse Boursoufle revenir dans la maison dont il lui a fait don, mais elle lui dit qu'elle l'aime. M. de Boursoufle, touché par tant de simplicité, peut-être aussi parce que sa vanité se trouve une fois de plus flattée, offre sa légitime main à Cydalise.

L'action, dans une comédie poétique, est un peu secondaire; c'est donc sur la forme du « Paon » qu'il faudrait porter un jugement s'il ne suffisait pas de dire que la pièce de M. de Croisset a été bien accueillie. Cet accueil est-il peut-être dû en grande partie au mérite véritablement exceptionnel que plusieurs des interprètes ont montré. M. de Féraudy, avec une maëstria incomparable, a composé un « paon » à qui l'on pourrait seulement reprocher trop « d'art », si cela pouvait être un reproche. M. Georges Berr est un Frontin tout de tradition, avec en plus une pointe de fantaisie légère qui a beaucoup plu.

Mademoiselle Marie Leconte, toujours soucieuse des moindres détails de jeu et d'expression, a fait une ravissante Cydalise qui se laisse docilement instruire par mademoiselle Sorel, triomphale en Lucinde dont elle donne une exquise et très artiste silhouette. Les autres rôles femmes et hommes sont bien tenus par mesdames Mitzy-Dalti, de Fava et Clara et MM. Dehelly, Siblot, Esquier et Garry.

L'acte de M. Jacques Normand a des allures de proverbe dont l'intensité dramatique a été très goûtée. *On n'oublie pas* est l'histoire d'une jeune fille qui aime un jeune homme, dont le rang et la situation ne sont pas jugés suffisants pour faire un mari décent. La jeune fille supplie et se révolte en vain. Pendant que ses parents évoquent les souvenirs de leur vie — ils se sont mariés sans amour — émule d'Ophélie, la jeune fille quitte la maison pour aller se jeter à l'eau. Mais, à la dernière minute, elle pense à la douleur qu'elle va laisser à ce foyer où elle a été tendrement élevée; elle renonce à ses projets de suicide et rentre à la maison déjà tout en émoi, car on s'est aperçu de son départ. Dans une scène émouvante, le marquis consent au mariage; la jeune fille épousera celui qu'elle aime. Madame Pierson, dans un de ces rôles de mère où elle excelle, a fait pleurer bien des yeux. Mademoiselle Piérat, en jeune fille éprise et révoltée, a montré beaucoup d'énergie et de bonne volonté. Quel dommage que certaines intonations donnent au jeu de cette déjà très remarquable artiste quelque chose d'un peu artificiel. M. Leloir est un gentilhomme qui ferait le plus grand honneur à une illustration de roman-feuilleton.

Henri AUSTRUY.

LES LIVRES

EDOUARD GACHOT : *La Campagne d'Helvétie, 1799* (Perrin). — Nous avons publié le 1er mai, du nouvel ouvrage de notre collaborateur, des bonnes feuilles, sous le titre : *Le Courage des Russes*. Son livre, qui est d'actualité, en raison de la guerre russo-japonaise, puisqu'il montre la valeur du soldat russe, son abnégation et son courage en toutes circonstances, renferme un avertissement qui indiquera mieux que toute critique à quel travail a dû se livrer M. Gachot pour documenter et rédiger sûrement son volume.

Nous nous faisons un devoir de publier cet avertissement :

« Ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par la lecture de ce volume, et comme la confirmation en sera faite par l'examen des pages qui suivent, nous avons puisé nos documents aux sources les plus nombreuses et aussi les plus diverses.

Nous ne nous sommes pas contenté des renseignements que tout auteur peut prendre dans les archives françaises ; nous avons cru devoir exploiter cette mine si riche de relations qui se trouve en Helvétie; car chaque bourgade et chaque famille, dont les membres prirent part autrefois à l'administration cantonale, possèdent des pièces inédites. C'est, pour l'historien, une bonne fortune de trouver de pareils renseignements qui se complètent et se contrôlent les uns les autres, et qui permettent, par leur sincérité même, de donner au récit une allure très vivante.

Jusqu'à ce jour, les travaux faits sur cette campagne se limitaient en partie aux bulletins écrits en 1799 par les chefs d'état-major ; Reinwald, Chérin, Oudinot et Suchet, Or, ces bulletins, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, sont en partie inexacts.

Oudinot écrivait le 20 juin au ministre de la guerre, sur la reprise du Saint-Gothard par l'ennemi :

« Le 29 mai, les Autrichiens, quoique forts de quatre bataillons et de quatre compagnies de chasseurs, n'osèrent rien tenter contre le 2e bataillon de la 76e avant que des renforts qu'ils attendaient ne fussent arrivés. Ils consistaient dans le 10e régiment de Lingreiden, une division de hussards et en quatre pièces de canon. Ces renforts parurent à midi et se formèrent en bataille la droite à Madrano, la gauche au Tessin, tandis qu'un bataillon de Saint-Georiek remontait la rive droite de ce fleuve, espérant le passer au-dessus d'Airolo, pour prendre nos troupes à dos. Le général Loison n'ayant pu envoyer de l'Hôpital que cinq compagnies de renfort au chef de bataillon Lovizi, cet officier les plaça aux revers du Gothard, sur Airolo et sur les montagnes communiquant au Gothard tandis que l'ennemi faisait des dispositions d'attaque comme s'il eût eu à combattre des forces égales aux siennes.

« Enfin, à six heures du soir, il fit jouer son artillerie et attaqua nos troupes sur tout leur front ; elles tinrent ferme près de deux heures et ne se replièrent qu'étant contraintes par les troupes qui longeaient les montagnes sur leur gauche pour les devancer au Gothard... »

Tout autrement se fit la prise du Gothard. Dans la nuit du 27 au 28 mai, Haddick pousse un parti sur les avant-postes français. Le 28, à une heure du soir, une charge des troupes allemandes forçait les Républicains à évacuer Airolo ; mais, le soir, ceux-ci reprenaient leurs positions. Le 29 mai, comme l'ennemi n'avait que deux canons et quatre escadrons pour soutenir son infanterie, l'action engagée à quatre heures du soir durait jusqu'à neuf. Et le chef de bataillon Lovizi ne reçut point un renfort de cinq compagnies qui restèrent à Wasen. Voilà les rapports précis de Lovizi, de Holtz, de Haddick, tous les trois témoins oculaires. D'ailleurs, ce

qui précède est; de plus, confirmé dans le cahier Chasteler. On voit maintenant quelle valeur il faut attribuer au bulletin d'Oudinot.

Ajoutons qu'après avoir copié ou fait copier à Vienne, à Munich, à Saint-Pétersbourg et à Londres les rapports des généraux de la coalition, nous avons puisé à la source la plus riche au point de vue documentaire. Nous voulons parler des archives de la famille d'Essling, où nous avons trouvé, dans dix registres, 3.147 pages de texte, un manuscrit de Duvivier et un autre de Marès, c'est-a-dire la matière de dix volumes de pièces inedites. Ici, nous devons remercier tout particulièrement le petit-fils du maréchal Masséna de l'amabilité qu'il a mise à favoriser nos travaux.

Nous nous sommes rendu en Suisse pour visiter le terrain sur lequel tant d'événements militaires se sont accomplis. Nos études y durèrent quatre mois en 1899, deux semaines en 1902, et plus d'un mois en 1903. Ce furent, outre les documents à recueillir, des sentiers à retrouver, des plans à dresser, les emplacements des anciens gués à déterminer, des photographies à prendre, des cols d'un difficile accès à franchir, si l'on s'y aventure en septembre et en octobre surtout, pour bien décrire l'aspect du paysage ou plutôt pour avoir la vision qu'en eût Souvarow pendant sa marche d'Airolo à Coire.

L'illustration de l'ouvrage a été en partie tirée des collections de M. le prince d'Essling. Deux cartes proviennent des archives de la Guerre, qui nous sont toujours gracieusement ouvertes. Nous avons demandé au peintre G. Bourgain la reconstitution des maisons qui servirent de quartier général à Souvarow. Le gouvernement fédéral nous a fait la très grande faveur de permettre le tirage, à Berne, de la carte la plus complète qu'on ait de la Suisse. Enfin, notre profonde gratitude est due aux savants qui nous ont signalé ou procuré des documents nécessaires pour établir aussi rigoureusement que possible l'historique des opérations de l'armée du Danube.

Terminons cette notice en exprimant notre très grand regret de n'avoir vu, sur le territoire helvétique, aucun monument qui perpétue le souvenir de cette vaillante armée, pas même une simple pierre commémorative marquant son passage. »

Il n'est pas, croyons-nous, de meilleure recommandation pour l'ouvrage précité.

Vte E.-M. de Vogüé : *Sous l'Horizon.* Hommes et choses d'hier. (Armand Colin). — Dans son nouveau livre, *Sous l'Horizon*, M. de Vogüé nous donne aujourd'hui des études sur quelques-uns des hommes et des faits qui s'imposèrent à l'attention publique au cours de ces dernières années.

Parmi les grands morts d'hier, d'escendus " sous l'horizon ", sa plume fait revivre ceux qu'il a connus et aimés, le duc d'Aumale, Pasteur, Duruy, Taine, Gaston Paris. D'autres chapitres nous transportent en Russie: ils nous révèlent et nous expliquent quelques figures curieuses du monde slave, Solovief, le père Jean de Cronstadt. Dans les dernières pages de ce livre, M. de Vogüé s'attache aux problèmes qui occupent et inquiètent aujourd'hui tous les esprits : les métamorphoses de l'Amériques sous la direction de son président Roosevelt, l'action de M. Chamberlain en Angleterre, la guerre russo-japonaise.

Charles Renouvier : *Manuel républicain de l'Homme et du Citoyen* (Armand Colin). — Ce petit livre, inspiré par l'idée républicaine si haute et si noble des premiers jours qui suivirent la Révolution de Février, était destiné à instruire de leurs devoirs et de leurs droits les citoyens de 1848 qui allaient, pour la première fois au XIXe siècle, mettre en action le suffrage universel: il avait le mérite de faire précéder la pratique républicaine d'une théorie aussi simple que forte des principes auxquels doit se reporter le gouvernement du Peuple par lui-même.

M. Jules Thomas, tout pénétré de la pensée de Renouvier, a joint au texte de 1848 des extraits des œuvres ultérieures de l'auteur, et des commentaires qui font ressortir les progrès, les modifications, les extensions de la doctrine du maître d'après les ouvrages tels que la *Science de la Morale*, la *Critique philosophique*, la *Philosophie analytique de l'Histoire*, la *Nouvelle Monadologie*, le *Personnalisme*. Avec ces additions, le *Manuel républicain* est devenu comme un résumé de la morale, de la politique et de l'économie sociale telles

que les a constituées Renouvier, qui, au milieu des systèmes socialistes contemporains, avait su prendre une position fort originale.

HENRI MALTESTE. — *L'Encens perdu.*

C'est un encens qui s'évapore,
Que du crépuscule à l'aurore
Le vent le disperse par jeu,
Qu'importe ! s'il en vient un peu
A des cœurs amis que j'ignore !
C'est un encens qui s'évapore...

L' « Encens perdu » a toutes les qualités d'un parfum. Il est aussi frais, aussi délicat et aussi subtil, car la pensée s'y devine bien plus qu'elle ne s'y exprime. On sent que chaque vers répond à un sentiment ressenti, dont le Poète a la timidité et qu'il ne livre pas tout.

Aussi emploie-t-il volontiers l'image.

Plus que je ne t'ai, tu vas m'avoir ;
Je t'ignore toute, et je te livre,
Puisque absolument tu veux savoir,
Mon cœur grand ouvert ainsi qu'un livre.

. . . .

Sans doute imprimé trop finement,
On l'a feuilleté pour les images,
Et parcouru si distraitement
Qu'on n'a pas coupé toutes les pages.

Parfois il aborde les questions générales et le vers s'élève mélodieux et fort comme dans le sonnet intitulé « Le Baiser de l'homme » qui est un joyau.

Plus souvent il reste tendre et un peu triste.

.... personne
Ne sera donc la sœur ?
La sœur sévère et douce et gaiment mater-
[nelle,
Le guide, le soutien, l'indulgent confesseur,
Dont la main caressante et le bras enlaceur
Ait des tendresses d'ailes ?

L'être pur, surhumain, presque spirituel,
La plus qu'amie, enfin, si calmement fidèle,
Si chaste en sa beauté, qu'on n'éprouve
[auprès d'elle
Nul trouble sensuel ?

Mais toujours il est harmonieux et fin, sensitif, simple et sincère et de lui, l'on peut dire, que c'est un poète.

L'académie, en allouant, ces jours-ci à M. Malteste, une partie du prix Archon-Despérouse, a reconnu ses jolies qualités, mais elle a aussi voulu lui dire ce qu'elle attendait de lui, car « l'Encens perdu » est trop court pour qui le lit.

LIEUTENANT J. DIEZ : *De la force morale au point de vue militaire.* — Personne n'oserait nier que la société actuelle est travaillée du besoin de réfléchir et d'examiner. On peut en gémir ou s'en féliciter ; il faut bien admettre la situation. Il est indispensable de discuter et de démontrer, là même où nous voudrions nous borner à croire.

C'est dans cet esprit que M. le lieutenant Diez aborde l'examen des bases du devoir militaire et du rôle de la force morale dans les armées modernes. La discipline de l'armée, selon lui, doit-être fondée sur la constitution sociale du pays ; l'armée doit fare intimement corps avec la nation. Telles sont les idées qui ont dirigé l'auteur dans ses recherches de sociologie militaire ; elles l'ont amené à des développements d'une haute portée sociale.

LE THÉATRE (Manzi, Joyant et Cie). — Le premier numéro de Mai, représente *la Fille de Roland, l'Esbroufe, et l'Exode.* Tout y est fixé, décors, costumes, mise en scène et gestes, de façon que le spectacle en est définitif et garde constamment son intérêt.

HENRY MARET : *La liberté de l'enseignement* (Félix Juven). — Ce curieux volume ne manquera pas d'attirer l'attention du public, la question qui y est traitée étant plus brûlante que jamais.

Le Sénat, en effet, n'a pas encore accepté la loi qui supprime l'enseignement congréganiste et la Chambre des députés n'a pas encore voté la nouvelle loi sur l'enseignement secondaire.

Il y aura donc encore sur ce sujet de nombreuses discussions.

L'attitude de M. Henry Maret dans cette question est connue de tous. Apôtre convaincu de la liberté, il a résumé dans ses pages tantôt vibrantes, tantôt railleuses, tous les arguments capables de faire triompher sa thèse. Les adversaires mêmes de M. Henry Maret rendront justice à son talent et à sa sincérité.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

AUXERRE. — IMP. A. LANIER. *Le Gérant :* Pierre LEMONNIER.

La Nouvelle Revue

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs
Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 50

N° 116 — Nouvelle Série. Tome XXIX. — 3e Livraison. 25e Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

1er AOUT 1904

SOMMAIRE

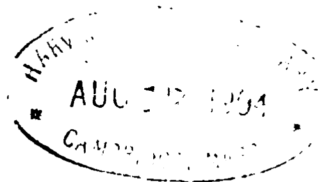
PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1904

TÉLÉPHONE 801-46



LES ENSEIGNEMENTS

DE LA

GUERRE RUSSO-JAPONAISE

La lutte engagée depuis plusieurs mois entre la Russie et le Japon est probablement loin d'être terminée, et, pourtant, les faits dont nous avons été témoins jusqu'à ce jour comportent, semble-t-il, déjà leurs enseignements, absolument indépendants, d'ailleurs, du résultat définitif.

A tout bien considérer, la Russie ne paraît pas avoir désiré cette guerre, ni même en avoir sérieusement envisagé la probabilité. S'est-elle méprise à ce point sur les sentiments que nourrissait le Japon, ou bien a-t-elle, jusqu'au dernier moment, espéré que, conscient de l'évidente infériorité de ses moyens d'action, las de protester en vain, il finirait par s'incliner devant le fait accompli et ses conséquences logiques dans l'avenir ? Quoi qu'il en soit, il est arrivé ce qui arrive généralement en pareil cas. L'un des adversaires en a appelé aux armes, au moment où il a jugé que ses préparatifs militaires, menés de front avec les négociations qu'il avait entamées avec plus ou moins de sincérité, lui assuraient une forte avance sur son rival moins avisé, moins prompt, ou aux prises avec de plus grandes difficultés.

A ce moment, deux solutions s'offraient à l'agresseur pour brusquer les évènements. Ou bien se donner les apparences de la forme, alléguer qu'on l'avait trop longtemps berné en ajournant les réponses à ses propositions, et procéder par voie d'ultimatum, en émettant des exigences inacceptables avec un délai insuffisant pour y satisfaire ; ou bien — et c'est ce dernier parti auquel s'est arrêté le Japon, — attaquer sans déclaration de guerre, et ajouter le bénéfice de la surprise aux avantages que procurait déjà

l'avance réalisée. Bien que différant profondément l'un de l'autre, les deux procédés sont de ceux au service desquels ce qu'on est convenu d'appeler l'habileté a plus de part que la loyauté stricte. Pour être contraire au droit des gens, à ce code qui s'efforce d'opposer aux abus de la force une barrière morale, cette deuxième manière d'entrer en campagne se réclame de si nombreux précédents dans l'histoire, et l'on peut s'attendre à la voir renouveler dans l'avenir.

Les actes de ce genre, à défaut d'autre sanction, relèvent, dit-on, de l'opinion des neutres. Or, dans la circonstance, un appel aux neutres eut constiué une démarche purement platonique. Comme toujours, les neutres sont demeurés impassibles, observant et attendant les évènements, pour en tirer, si possible, quelque profit sans coup férir ni bourse délier. La presse des différents pays, se faisant l'écho des passions ou des intérêts des gouvernements, des peuples ou des syndicats d'affaires, a entamé une campagne de plume, qui pour célébrer et exalter l'audace, la résolution et l'habileté de l'agresseur, qui pour flétrir et condamner sa déloyauté et son mépris du droit des gens.

La probité, même en matière politique, n'admet, à coup sûr, pas de degrés. Mais il faut convenir qu'au moment de faire appel à la force, le désir et le besoin de réussir à tout prix tendent à fausser les consciences et à placer les résultats au-dessus de toute autre considération. Que, pour se donner les apparences de la modération, on évite de paraître l'agresseur et que, si l'on ne parvient pas à se faire déclarer la guerre, on s'efforce de démontrer que l'on a été contraint d'y recourir, ce sont là des attitudes, des formes. Mais comme, au fond de l'affaire, il y a presque toujours quelque convoitise du bien d'autrui, il est bien difficile aux belligérants de faire réellement et effectivement preuve d'esprit chevaleresque et de désintéressement.

Une puissance, pourvu qu'elle ait des intérêts de par le monde, ne peut, à moins d'y renoncer systématiquement dès qu'une difficulté s'élève à leur sujet, et quelque sincère que soit d'ailleurs son désir de vivre en paix, se croire à l'abri de la guerre. Rien ne peut même la préserver d'une attaque soudaine de la part d'une puissance qui a des intérêts opposés, rien, pas même le droit des gens.

Il y a plus. Il semblerait, à première vue que si, adoptant une attitude irréalisable, on s'enfermait chez soi pour éviter soigneusement les heurts du dehors, on pourrait, de la sorte, éviter le fléau. Rien n'est moins vrai, et il n'en existe pas d'exemple plus

frappant que celui que nous offre en ce moment la Corée. Malgré son parti pris de longue date de rester absolument étrangère aux évènements du monde extérieur, de se tenir chez soi, la porte fermée à tout venant, il lui a suffi de se trouver géographiquement placée entre deux puissants voisins, c'est-à-dire entre deux convoitises, pour se voir envahie et rançonnée par l'un des deux, avec la perspective de l'être plus tard par l'autre et de devenir, finalement, la proie du vainqueur.

Et quel est, dans le monde entier, le pays qui, placé dans une situation analogue, peut se vanter d'être à l'abri d'une pareille éventualité, alors même que son existence et son intégrité seraient garanties par un acte solennel et de nombreuses et puissantes signatures ?

Il y a donc plus que de la témérité à bercer les oreilles d'une nation des faciles et creuses théories de la fraternité des peuples, de la paix universelle et du désarmement général, à saper l'idée de patrie et à proclamer l'inutilité de l'armée, au moment où la guerre qui vient d'éclater nous met sous les yeux une preuve flagrante, à ajouter à tant d'autres, qu'il n'y a rien d'amélioré sous ce rapport, sauf les moyens de destruction.



L'arbitrage, entend-on dire de différents côtés, est appelé, dans un avenir prochain, à se substituer au règlement des conflits par la force. Le jour où les nations se seront entendues pour soumettre leurs litiges au tribunal arbitral, les sentences rendues, devant lesquelles chacun sera tenu de s'incliner, écarteront définitivement de la scène du monde les affreuses tueries qui le déshonorent.

En attendant cet heureux jour, il n'est pas peu piquant d'avoir à constater que l'une des deux puissances engagées dans la guerre actuelle se trouve précisément avoir à sa tête le souverain qui, généreux jusqu'à l'utopie peut-être, a été le promoteur de la Conférence de la Haye : qu'au cours des négociations qui ont précédé les hostilités, il ne fut jamais question de soumettre le différend à l'arbitrage : que, depuis, la seule pensée que des neutres songeaient à s'entremettre et à proposer leurs bons offices en vue d'un accord, a soulevé les protestations indignées de l'un au moins des deux adversaires, sinon des deux.

Leur peu de goût pour l'intervention des neutres s'explique, du reste, aisément. La Russie et le Japon n'ont eu, ni l'une ni l'autre, à s'en louer. Ils se sont vu, — la première à Berlin, le second à

Simonoscki, — dépouiller, sans vergogne, du fruit de leurs victoires, par des neutres agissant en honnêtes courtiers dont le désintéressement n'était pas la qualité dominante.

La guerre, en présence du développement toujours croissant du commerce et de l'industrie dont elle paralyse les efforts, est devenue un fléau plus redoutable que jamais. Elle met en mouvement et arrache à ses occupations la masse d'hommes dont on s'est complu à constituer les armées modernes, et, sur terre comme sur mer, met entre ses mains des moyens de destruction portés à un degré inouï de perfection au quadruple point de vue de la portée, de la précision, de la rapidité et de l'efficacité de leurs coups.

En même temps, les sources de conflits se sont multipliées parallèlement et proportionnellement à l'activité commerciale et industrielle des peuples et aux besoins qu'elle leur crée, besoins d'expansion, de colonisation, d'ouvertures de débouchés nouveaux. La guerre actuelle n'a pas d'autre point de départ.

On comprend donc aisément que deux puissances en contact sur de nombreux points du globe, ou, ce qui revient à peu près exactement au même, en conflit permanent d'intérêts sur ces points, recourent volontiers à l'arbitrage pour résoudre des difficultés de second ordre, plus dangereuses par les incidents qu'elles peuvent faire naître que par les intérêts qu'elles sont de nature à léser. L'arbitrage prend ainsi la forme d'une assurance contre les excitations d'amour-propre des parties en cause, contre la nervosité des peuples et même des gouvernants, contre les excès de zèle de la presse ; il permet d'éviter des conséquences absolument hors de proportion avec l'importance des questions soulevées. La puissance à qui l'arbitre donne tort a plus de facilité à s'incliner devant la sentence d'un tiers que devant les injonctions d'un rival. Les apparences sont sauvées et l'amour-propre national est intact. Il en sera facilement ainsi toutes les fois que le nombre ou l'importance des gens intéressés dans la question ne pourra pas exercer, dans l'état, une action prépondérante et sera facilement noyé dans la masse désireuse de conserver la paix. Envisagé à ce point de vue, l'arbitrage devient le remède naturel à la trop grande fréquence des petites causes susceptibles d'entraîde trop grands effets.

Mais toute autre sera la question quand, au lieu d'un litige de second ordre, surgira une affaire touchant à des intérêts vitaux et primordiaux, à des visées séculaires, à des besoins urgents, ou mettant en cause, soit l'honneur, soit l'existence d'un pays. Cela

est si vrai que les différents traités d'arbitrage conclus dans ces derniers temps contiennent tous des réserves formelles en ce sens. Chaque puissance restant, d'ailleurs, seule juge des circonstances dans lesquelles ces restrictions lui sont applicables, il en résulte que le recours à ce procédé de règlement est strictement limité aux vues et à la volonté de chacune d'elles, ce qui revient à dire à son caprice.

Et quelle est, dès lors, celle qui hésitera à invoquer l'exception, même à l'occasion d'un différend de médiocre importance, quand elle se trouvera en présence d'un adversaire qu'elle saura, soit par sa faiblesse relative, soit par sa mauvaise posture du moment, soit par suite des besoins de sa politique intérieure, disposé à se laisser intimider, à reculer devant une mise en demeure, à entrer dans la voie des concessions? N'est-ce pas une des doctrines les plus courantes de la diplomatie, celle qui recommande de mettre soigneusement à profit les embarras extérieurs et intérieurs de ses voisins, pour réveiller les questions assoupies, les faire habilement revenir de l'état chronique à l'état aigu, et en réclamer le prompt règlement? Et de qui peut-on espérer la renonciation bénévole, au profit de l'arbitrage, à un facile et fructueux chantage politique?

On peut donc, sans s'exposer à être taxé de témérité, penser que ce mode idéal de résoudre les questions pendantes n'est pas près d'être appliqué à celles d'importance, c'est-à-dire aux seules susceptibles, dans l'état actuel des choses, d'entraîner la guerre. Quant à celles d'ordre inférieur, dont la solution ne s'impose généralement pas à brève échéance, on peut s'attendre à les voir, comme par le passé, laissées soigneusement en suspens, dans l'état de somnolence, jusqu'à ce qu'une occasion vienne s'offrir à l'une des parties intéressées de les résoudre à son profit, grâce à quelque procédé d'intimidation mis à sa portée par les évènements. Rien ne permet, en effet, d'espérer que, du fait de quelques signatures apposées au bas de conventions quelque peu équivoques, d'engagements se prêtant à interprétations, une véritable révolution se soit opérée en matière de moralité humaine en général, de moralité politique en particulier.

Il serait donc chimérique de se targuer, soit de ses propres intentions pacifiques, quelles qu'en soient la solidité, la sincérité, la nécessité même, soit de l'existence d'un tribunal et de traités d'arbitrage, pour se déclarer à l'abri de la guerre. Et, puisque les moins belliqueux eux-mêmes sont exposés à ce redoutable fléau, il peut y avoir quelque intérêt à demander aux évènements les

plus récents des leçons à son sujet, des indications sur la façon de l'aborder, quand on est dans la nécessité de le subir, ou d'y avoir recours de propos délibéré.



Il ne paraît pas douteux que la guerre actuelle ait été voulue d'abord, puis combinée et préparée par le Japon, et enfin déclarée par lui à une date calculée et déterminée d'avance. En ce qui le concerne, elle rentre dans la catégorie des guerres dites « à échéance fixe ». Il faut entendre par là la guerre jugée nécessaire à la réalisation d'un but défini ; envisagée, à partir du moment où elle a été résolue, au point de vue de sa meilleure et plus prompte préparation ; pour laquelle a été calculé avec soin le moment où, d'après les mesures prises et les ressources fournies par la loi de recrutement en vigueur, le personnel et le matériel auront, au double point de vue de la quantité et de la qualité, atteint leur maximum de développement, de rendement et de perfectionnement ; en vue de laquelle, par des traités d'alliance ou autrement, on aura, de longue main, préparé aussi favorablement que possible l'échiquier politique ; que l'on aura, enfin, en temps opportun, fait précéder de réclamations diplomatiques dont l'intensité et l'acrimonie auront été savamment dosées, pour les rompre brusquement à la saison propice et au moment choisi.

Ce serait, à coup sûr, pousser les choses un peu loin que d'aller jusqu'à prétendre que toutes les conditions qui viennent d'être énumérées ont été intégralement remplies en ce qui concerne le Japon et la guerre actuelle. Ce qui est hors de doute, c'est que, dépossédé au printemps de 1895 par l'intervention collective de la Russie, de l'Allemagne et de la France, de la presqu'île du Liao Toung que lui avait cédée, peu de jours auparavant, la Chine par le traité de Simonoseki, le Japon n'avait pu pardonner à la Russie de s'y être installée à sa place, en fait deux ans et demi, et officiellement moins de trois ans après ; que, dès ce moment, sentant fort bien que la Russie serait fatalement entraînée, dans sa poussée lente mais persistante vers l'Est, à réunir, par la possession des côtes qui les séparent, les deux ports de Wladivostock et de Port-Arthur, il s'est préparé résolument à la guerre ; qu'en vue de cette éventualité, il avait, au mois de janvier 1902, conclu avec l'Angleterre un traité qui lui procurait la certitude de se trouver, au moment voulu, face à face avec la Russie seule, et non plus avec le concert de puissances devant lequel il lui avait fallu céder en 1895.

C'est au moyen d'une entente parfaite entre les trois Ministères de la Guerre, de la Marine et des Affaires Etrangères que, réalisant un programme compliqué, d'ordre à la fois diplomatique et militaire, le Japon a pu entrer en campagne dans des conditions de préparation et de soudaineté qui ont assuré ses succès du début. Il convient d'ajouter qu'en dépit d'un parlementarisme plus apparent jusqu'à ce jour que réel, la forme de son gouvernement se prête admirablement à cette tension soutenue et à cette concentration des efforts et des volontés vers un but commun à longue échéance. Aucune opposition n'est venue se jeter au travers des projets du gouvernement ou même les divulguer par le seul fait d'une intempestive mise en discussion.

Enfin, depuis le début des hostilités, les précautions les plus minutieuses et les plus efficaces n'ont cessé d'être prises pour éviter les indiscrétions des journaux du pays, des reporters étrangers et même des missions militaires accréditées auprès du gouvernement et accueillies par lui à la suite des quartiers généraux. Les seules informations recueillies de ce côté sont de source officielle, ce qui, soit dit en passant, n'en garantit pas la sincérité, et le secret des opérations est aussi étroitement gardé que possible.

Il n'apparaît pas que du côté russe on ait à enregistrer ni la même prévoyance, ni le même concours de tous les organes appelés à collaborer au même but. Dans une remarquable étude publiée par le *Correspondant* du 25 mai dernier, M. André Chéradame donne à entendre que, suivant toutes les apparences, la poussée continue de la Russie vers l'Est, au cours de ces dernières années, serait due beaucoup moins à la réalisation d'un plan mûrement conçu et arrêté à l'avance, qu'à une sorte de prise dans un engrenage par lequel le gouvernement aurait, d'effort en effort, été entraîné dans une série de mesures dont chacune n'était que le complément logiquement imposé, mais non prévu, de la précédente.

Quelles que soient les causes qui aient pu conduire ou simplement amener les évènements, il n'était pas permis à la Russie d'ignorer ou d'oublier qu'elle avait cruellement blessé le Japon, et dans son orgueil et dans ses visées, en occupant Port-Arthur après avoir contribué à l'en évincer, et qu'il y avait lieu pour elle de se tenir en garde contre des représailles éventuelles.

Il suffisait, d'ailleurs, aux Russes, de faire un retour sur eux-mêmes et de se rappeler les longues et vives rancunes qu'ils avaient nourries contre l'Allemagne et qu'ils lui gardent peut-être

encore, pour les avoir, eux aussi, au Congrès de Berlin, frustrés du fruit des victoires arrachées aux Turcs au prix de tant de sang et d'argent. Et pourtant, à Berlin, Bismarck s'était contenté de leur enlever la plus belle part des avantages qu'ils comptaient tirer de leur laborieuse campagne des Balkans ; il n'était pas allé jusqu'à les confisquer à son profit, jusqu'à se coucher, à la place du vainqueur, dans le lit du vaincu.

Si l'on peut admettre que, confirmant une fois de plus l'exactitude du proverbe qui veut que l'on perde plus facilement la mémoire des injures faites que de celles reçues, la Russie, toute à la satisfaction de posséder enfin un port sur un point libre de glaces de la côte du Pacifique, absorbée par le soin de s'y fortifier et de créer, à côté du port de guerre, le port marchand de Dalny, ait pu perdre de vue les sentiments que ce spectacle inspirait à sa rivale évincée, le traité conclu, en janvier 1902, par cette dernière avec l'Angleterre, aurait dû forcer son attention. Elle devait s'y sentir directement visée, et y retrouver la main habile et implacable qui lui avait jadis suscité la guerre de Crimée, exploitant, à cette époque, le souci d'appui extérieur qui talonnait un souverain nouvellement installé, tirant, aujourd'hui, profit de la violence et de la persistance des rancunes d'un peuple arrêté dans ses visées et ses besoins d'expansion.

Mais il y aurait plus encore. D'après une étude parue dans le *Correspondant* du 10 juin dernier, étude dont la documentation toute spéciale et la compétence militaire laissent entrevoir, sous l'anonymat, la haute personnalité de l'auteur, il paraîtrait que l'armée japonaise, elle aussi, aurait compté un traître dans ses rangs. Grâce à ce vilain personnage, la Russie se serait trouvée, dès le mois de septembre dernier, en possession du plan de campagne détaillé élaboré par l'Etat-Major japonais. On connaissait, à Saint-Pétersbourg, et l'ordre de bataille et l'état des forces de l'armée japonaise; on connaissait les points de débarquement des différents corps et la date de ces opérations dont la plus tardive était liée à la disparition des glaces de la baie de Possiet. Dès lors, le doute n'était plus permis; les intentions agressives de l'ennemi de demain revêtaient une forme concrète qui en faisait éclater l'évidence et traçaient la conduite à tenir.

Il ne semble pourtant pas que la connaissance de ce plan précis ait exercé une influence sérieuse sur les précautions militaires de la Russie, en les provoquant ou en les activant: en effet, entre la fin de septembre 1903 et l'attaque de Port-Athur, 6 février suivant, rien ou presque rien n'a été fait.

Au cours de l'été 1903, deux mesures avaient été prises, l'une militaire, l'autre politique. Deux brigades d'infanterie avec leur artillerie, tirées de deux corps d'armée de la Russie d'Europe appartenant, l'un à la circonscription militaire de Kiew, l'autre à celle de Moscou, avaient été envoyées, à titre provisoire, en Extrême-Orient. Ce transport de troupes par le Transsibérien avait permis de se rendre un compte exact du rendement militaire de cette voie ferrée pendant la bonne saison, à une époque où il n'est diminué ni par l'obligation de chauffer les wagons, ni par l'amoncellement des neiges sur la voie, ni par les glaces du lac Baïkal où, comme on le sait, la continuité du trajet est interrompue jusqu'à l'achèvement de la ligne qui doit le contourner par le sud.

D'autre part, un Ukase du 30 juillet créait un poste de Lieutenant impérial en Extrême-Orient et y nommait l'amiral Alexeief, qui, à ce moment, joignait au commandement des forces navales russes du Pacifique, celui du territoire de Kwantoun. Le lieutenant impérial étendait son autorité sur la Transbaïkalie, l'Amour, la Province maritime et le Kwantoun. Il commandait les forces de terre et de mer de ces territoires, était chargé des relations diplomatiques avec les pays voisins, et assumait, en outre, la surveillance du chemin de fer de l'est chinois, ce qui voulait dire l'administration de la Mandchourie. Il relevait, pour toutes ces fonctions, d'un comité spécial d'Extrême-Orient. Ce comité, dans lequel l'Empereur, le 30 septembre suivant, faisait entrer, sous sa présidence, les Ministres de l'Intérieur, de la Guerre, des Finances et des Affaires Etrangères, n'avait aucune attribution exécutive ; le soin de donner suite à ses décisions incombait entièrement au Lieutenant-général.

Ces deux mesures, ainsi qu'on le voit par leurs dates, avaient été prises avant la livraison à l'état-major russe du plan japonais.

Entre la fin de septembre 1903 et le 6 février 1904, en dehors de quelques dispositions relatives aux troupes spéciales de chemins de fer de l'Oussouri et du Transamour, on ne relève que la création de deux nouvelles brigades, n°s 7 et 8, chacune de quatre régiments à deux bataillons de Tirailleurs de la Sibérie orientale. Et comme à cette création de seize bataillons correspondait la suppression, à la même date du 30 octobre, des deux régiments de forteresse de Port-Arthur à quatre bataillons et des deux de Wladivostock à trois bataillons chacun, c'est-à-dire de quatorze bataillons, la mesure se réduisait, en somme, au renforcement de ces garnisons par deux bataillons d'infanterie.

Ce n'est qu'après le début des hostilités, au cours du mois de février, que furent prises, dans le territoire de la lieutenance d'Extrême-Orient, en Sibérie occidentale et en Russie d'Europe diverses mesures, créations, mobilisation de réserves, dans l'analyse desquelles nous nous réservons d'entrer plus loin.

Que s'était-il passé au sein du comité d'Extrême-Orient et comment expliquer son inaction ? Il est impossible de rien préciser à ce sujet, et, faute de renseignements officiels, force est de s'en tenir aux conjectures, de remonter des effets aux causes, et de conclure, de l'absence d'actes, à l'absence de décisions prises. Il semble, en tous cas, qu'un optimisme à peine croyable, puisqu'il a abouti à l'inaction à peu près complète, ait régné au sein du comité. La totalité, ou, du moins, la majorité de ses membres a-t-elle cru devoir régler son attitude sur celle du souverain qui — le fait est notoire — répugnait à la guerre et, jusqu'au dernier moment, a espéré l'éviter ? Le gouvernement russe a-t-il été insuffisamment renseigné par son ambassadeur à Tokio, sur l'attitude et les préparatifs de l'adversaire ? Le lieutenant impérial, dans ses rapports au comité, a-t-il négligé d'insister sur la gravité de la situation et l'urgence d'y parer, et entretenu ainsi des illusions qui ne demandaient qu'à vivre ? Les bruits de presse relatifs aux dissentiments qui auraient régné, et règneraient encore entre l'amiral Alexeief et le général Kouropatkine, auraient-ils un fond de vérité ? Ces dissentiments auraient-ils existé déjà entre le Lieutenant-général et le Ministre de la guerre, membre du comité d'Extrême-Orient ? Dans ce cas, la nomination de ce dernier au commandement de l'armée de Mandchourie, nomination dont l'indiscutable conséquence est une diminution notable de la situation omnipotente du Lieutenant-général, ne serait-elle qu'un hommage tardif rendu à la perspicacité de l'ancien ministre, à son attitude au sein du comité, contre laquelle aurait prévalu l'optimisme de la majorité entretenu par les renseignements qui parvenaient de l'Extrême-Orient ?

Il est incontestable que si, de son côté, le Japon pouvait, en silence et sans rien laisser transpirer de ses intentions, se préparer tout en ajournant les mesures trop publiques et exposées, par leur nature, à être signalées et soulignées par l'adversaire, la Russie, pour faire face à l'attaque prévue, était contrainte, vu le long trajet à parcourir et le peu de rendement militaire du Transsibérien, de recourir à des précautions dont l'évidence et la continuité auraient fourni à la partie adverse une trop facile occasion de lui attribuer ses propres intentions agressives. Pourtant, en

mettant à profit l'automne et l'hiver pour renforcer sa situation militaire en Mandchourie, la Russie ne courait d'autre risque que de voir dénaturer ses intentions réellement pacifiques. Elle était sûre de ne pas précipiter l'ouverture des hostilités, puisque la date en était subordonnée à des conditions de température qui ne permettaient pas de l'avancer.

La Russie paraît donc avoir été entraînée dans une guerre dont elle voulait si peu qu'elle en a écarté jusqu'à la pensée, alors que tout lui en criait l'évidence et l'imminence; elle a été ainsi amenée à négliger un facteur, le temps, qui joue toujours un rôle important, et qui dans ce cas particulier, en avait un prépondérant. Elle n'a pas, non plus, mis à profit les facilités que lui donnaient la forme de son gouvernement, pour apporter, à la préparation, une unité de vues et d'efforts qu'elle était à même de réaliser mieux que qui que ce fut. Et pourtant la prévoyance s'imposait, de son côté, d'autant plus impérieusement qu'elle se présentait comme l'unique remède à l'énorme disproportion des distances auxquelles les belligérants allaient opérer de leurs territoires respectifs. Le Japon, à condition de s'assurer, dès le début, la libre disposition de la mer, allait trouver en elle la base d'opérations la plus large et la plus commode, au lieu que la Russie n'était reliée au théâtre de la lutte que par un fil long et ténu, qui ne lui permettrait d'écouler son personnel et son matériel qu'à dose infinitésimale.

L'examen qui vient d'être fait tend à montrer que les deux pays sont entrés en campagne dans des conditions respectives très dissemblables; l'un ayant tout prévu, tout préparé; l'autre s'étant jusqu'au dernier moment, sans pourtant vouloir céder sur aucun point sérieux, leurré de chimériques espérances de paix, et ayant joué la partie sur cette donnée invraisemblable. Il en est tout naturellement résulté que celui-ci a été surpris et sa surprise a été d'autant plus complète que son adversaire a pris soin de négliger les formalités d'usage, la déclaration de guerre.

Cette différence de situation initiale a lourdement pesé, et suivant toute vraisemblance pèsera longtemps encore sur les opérations, les erreurs du début étant de celles que l'on répare le plus difficilement. On peut, à la rigueur, pronostiquer que le Japon qui, à l'heure présente, a disposé de la presque totalité de ses forces, ne va plus guère pouvoir multiplier ses efforts, tandis que son adversaire amènera, à petite dose, mais avec continuité, sur le théâtre de la guerre, des renforts dont la source est relativement inépuisable; que, par suite, le premier est probablement condamné à être, à la longue, usé par le second. Toutefois, deux

évènements peuvent encore se produire qui exerceraient sur le résultat définitif une influence, sinon décisive, du moins à longue et sérieuse portée. Le premier serait la main mise définitive du Japon sur le nœud de chemin de fer de Ta-Chi-Kiao. Cette station, située entre Haï-Tcheng au nord, Kaïping au sud et Niou-Tchang à l'ouest, marque la jonction du Transsibérien avec le chemin de fer de Tien-Tsin et Pékin. Si cette ligne vient à manquer aux Russes, ils seront désormais obligés de demander au Transsibérien de leur amener toutes les denrées que leur fournissent actuellement les négociants chinois, et de réduire d'autant les renforts en hommes et en matériel qui leur parviennent de Russie déjà si lentement. Entre les mains des Japonais, cette ligne de la Chine leur procurerait des ravitaillements devenus aléatoires depuis que leurs flottes n'assurent plus la sécurité absolue de leurs transports. Le second évènement serait la chute éventuelle de Port-Arthur avant l'entrée en scène de la flotte russe en préparation dans le golfe de Finlande. L'acharnement de la lutte pied à pied dans la région autour de Ta-Chi-Kiao, le prix que les Japonais semblent attacher à l'enlèvement à brève échéance de Port-Arthur, le souci que montrent les Russes d'en prolonger la résistance, témoignent que les deux adversaires sont absolument d'accord sur l'importance qu'ils attachent à la possession de ces deux points.

Si donc l'on écarte l'aléa tout particulier que crée, contre le Japon, l'énorme disproportion des ressources dont disposent les deux partis et qui semble devoir, en fin de compte, faire pencher la balance en faveur de la Russie, on constate que l'avantage de la situation est pour celui des deux adversaires qui a entrepris la guerre à échéance fixe, l'a soigneusement préparée et s'est ménagé le choix de l'heure et des moyens d'attaque.

D'autre part, la forme de gouvernement qui parait se prêter le mieux à l'organisation, de longue main, d'une guerre de ce genre, est celle qui permet la concentration facile de tous les pouvoirs, la coordination complète de tous les efforts et leur mise au service d'une volonté unique assez sûre de son lendemain pour être à même de procéder, successivement, sans à-coup ni interruption, aux trois phases de l'opération, la conception, la préparation et l'exécution. Toutefois, la réussite dépend encore moins de la forme même du gouvernement que de la façon dont elle est mise à profit, et si la nature de l'instrument peut exercer son influence sur les résultats, ce qui importe surtout, c'est la facon dont ledit instrument est manié.



Si l'examen de la guerre actuelle nous fournit des arguments à l'appui des conclusions qui précèdent, maint autre évènement contemporain vient témoigner qu'aux mêmes causes, et, quelle que soit, d'ailleurs, la variété des situations, répondent invariablement les mêmes effets, et que les résultats sont toujours influencés dans le même sens par l'entrée en jeu plus ou moins accentuée des mêmes facteurs.

Prenons, par exemple, la guerre de 1870. La Prusse n'avait pas signé le traité de Prague qu'elle songeait déjà à écarter, par une nouvelle guerre, les obstacles que ne manquerait pas de susciter la France à la réalisation de son programme d'unité allemande sous son hégémonie. Trois hommes, un diplomate et deux soldats, se mirent alors à l'œuvre, unissant leurs efforts en vue de la préparation de ce nouveau drame. Bismarck, par des traités avec les États de l'Allemagne du Sud, scellait des alliances qu'il rendait publiques le lendemain du jour où le premier ministre français émettait à la tribune la fameuse théorie des trois tronçons allemands. De Roon, le ministre de la guerre, organisait sur le modèle prussien les contingents des états confédérés de l'Allemagne du Nord, incorporait dans l'armée royale ceux des pays annexés, et s'efforçait de créer, avec les états du Sud, l'unité dans les règlements, l'armement et l'organisation. De Moltke, pendant ce temps, installait sur notre territoire, un vaste réseau d'informations, dont il centralisait les précieux renseignements, et préparait, avec une méthode et une précision jusqu'alors inconnues, et qui ont fait école, le plan de transport par les voies ferrées jusqu'à nos frontières des armées dont il allait diriger les opérations. Pendant quatre ans, la diplomatie travailla de concert avec les autorités chargées de la préparation matérielle et technique de la guerre, et l'unité de vues, la coordination des efforts ne cessa de régner entre les trois artisans de ce travail de longue haleine.

Lorsque la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne fut venue apporter au futur chancelier l'occasion qu'il guettait, de tendre les rapports, de jouer avec la nervosité du gouvernement, des Chambres et du peuple français, ce ne fut qu'à la suite d'une conférence avec ses deux collaborateurs, après avoir acquis d'eux la certitude que tout était prêt, que l'instrument forgé depuis quatre ans, sans présenter encore l'absolue perfection, la complète unité vers laquelle on tendait, le summum de rendement que le temps seul devait lui assurer, pouvait fonctionner avec de gran-

des chances de succès, qu'il lança à travers les chancelleries d'Europe la perfide dépêche qui devait mettre le feu aux poudres, et avoir raison des hésitations du vieux roi de Prusse, en amenant l'adversaire exaspéré à assumer aux yeux de tous le rôle d'agresseur.

Voilà bien le caractère de la guerre prévue, décidée et préparée de longue main, en vue de laquelle les divers organes du gouvernement ont collaboré avec une entente parfaite, en y concentrant toutes leurs facultés, et qui, si elle n'a pas été déclarée à une échéance prévue et fixée à l'avance, n'a attendu que l'occasion propice, habilement exploitée en vue d'attribuer à l'adversaire et l'initiative et la responsabilité de l'agression.



L'examen des conditions respectives dans lesquelles a été engagée la guerre, plus récente, entre l'Angleterre et les deux petites Républiques de l'Afrique du Sud, n'est pas moins instructif au même point de vue.

Depuis le raid Jameson, peut-être même avant, sentant bien que cet acte de haute flibusterie n'avait été que pour la forme désavoué par le gouvernement britannique ; que, derrière cette tentative avortée, se cachaient de hautes influences financières ; que les syndicats d'actionnaires anglais des mines d'or qui l'avaient commanditée ne tarderaient pas à exercer sur le parlement et le gouvernement une action irrésistible et que leurs menées aboutiraient, tôt ou tard, à un essai officiel de main-mise sur les territoires des deux Républiques, le président Krüger avait, avec une rare prévoyance, tout cru devoir préparer en vue de cette éventualité. Il avait signé avec la République d'Orange un traité d'alliance offensive et défensive ; puis, pensant bien que, maîtresse de la mer, l'Angleterre ne négligerait rien pour isoler ses adversaires du reste du monde, et pèserait de toute son influence sur le cabinet de Lisbonne pour leur fermer leur seul débouché sur Lorenço-Marquez ; convaincu, par conséquent, qu'une fois les hostilités ouvertes, les deux Républiques ne pourraient, en aucune façon tirer ni secours ni ravitaillement du dehors, le vieux président avait accumulé, dans le plus grand secret, les armes et les munitions, et tout organisé en vue d'une lutte qu'il n'avait pas désirée, mais qu'il sentait inévitable.

Chef d'un gouvernement essentiellement démocratique, il n'avait pas craint d'user de ses prérogatives jusqu'à leurs dernières limites, de les outrepasser même quelque peu. Bravant la calomnie —

car on alla jusqu'à suspecter sa probité d'administrateur, — il consulta plus ses angoisses patriotiques que les textes de la constitution dont il était le gardien. Sa main ferme et prudente à la fois conduisait de front les négociations et les préparatifs militaires en vue de l'évènement qu'il savait ne pouvoir conjurer.

Dans le camp adverse, la question avait été soulevée et traitée par un groupe de brasseurs d'affaires préoccupés surtout des résultats et convaincus qu'ils auraient facilement raison de quelques milliers de paysans. La modération dont avait fait preuve à l'égard de Jameson le gouvernement de Prétoria avait donné à penser aux organisateurs du raid que, dès qu'ils auraient réussi à entraîner officiellement derrière eux le cabinet de Saint-James, ils n'auraient plus qu'à commander pour être obéis. Les concessions sérieuses qui leur avaient été consenties au cours des négociations et en réponse à leurs exigences toujours croissantes, étaient d'ailleurs faites pour les entretenir dans cette illusion. Ils avaient absolument négligé de se renseigner sur l'état des préparatifs des Boërs qu'ils croyaient à leur merci, et avaient négligé de réclamer du War-Office les mesures de précaution indispensables en vue d'une résistance possible. Non seulement aucune entente n'avait eu lieu entre les promoteurs du conflit et les détenteurs responsables de l'instrument qui pouvait être appelé à le résoudre, mais on ne parait même pas avoir songé à la nécessité d'une entente de ce genre, même à titre de simple précaution.

Les deux Républiques voyant que, plus elles entraient dans la voie des concessions, plus la partie adverse élevait ses exigences, certaines que derrière les prétentions émises il y avait absence complète des arguments dont on a coutume d'appuyer les chantages politiques pour en presser les effets, n'hésitèrent pas à en profiter pour ouvrir elles-mêmes les hostilités. Et le monde entier assista au stupéfiant spectacle de la puissance la plus riche, et qui passe pour l'une des plus redoutables du monde, tenue en échec, et de ses troupes mises, pendant des mois entiers, en fort mauvaise posture par quelques milliers de paysans en armes.

L'Angleterre usa, dans cette lutte, toute son armée et plusieurs milliards. L'absence d'aptitude manœuvrière des Boërs rendit stériles leurs victoires. La diversion qui, en obligeant leur ennemie à diviser son attention et ses forces, eût augmenté leurs chances de réussite ne s'étant pas produite, ils étaient fatalement voués à la défaite. Néanmoins, les évènements du début de cette guerre unique dans l'histoire apportent une preuve de plus à l'appui de notre thèse, et font ressortir les avantages recueillis,

malgré son excessive faiblesse, par celui des deux adversaires en présence qui avait su prévoir, préparer, puis déclarer en temps opportun la guerre, alors que l'autre, mettant toute sa confiance dans son écrasante supériorité, avait négligé d'appuyer ses exigences des précautions militaires les plus élémentaires.

Retenons, en passant, qu'à l'ouverture, au cours de cette lutte inégale, de la conférence de la Haye, l'Angleterre stipula expressément qu'en aucun cas son conflit avec les deux petites Républiques ne serait soumis à l'arbitrage. On peut se demander, se référant aux exceptions stipulées dans les récents contrats passés à ce sujet, si l'affaire doit être rangée au nombre de celles réservées parce que touchant aux intérêts vitaux du pays, ou bien plutôt à son honneur.

*
* *

L'échec de la mission française du Congo-Nil et l'abandon de Fachoda, suivis de la convention signée le 21 mars 1899 en vue de la délimitation des sphères d'influence de l'Angleterre et de la France dans l'Afrique centrale, nous fourniront un dernier exemple des fâcheux résultats qui sont fatalement attachés aux entreprises d'ordre politique, lorsqu'il y a absence de continuité ou de coordination de vues et d'efforts de la part des différents organes intéressés à leur sort.

Il est hors de doute que la mission confiée à l'expédition chargée de relier le Sénégal à Djibouti par une série de postes français, avait, avant tout et surtout, le caractère d'un obstacle que l'on voulait opposer, en la devançant, à l'Angleterre, dans l'accomplissement de son plan bien arrêté de se ménager, du Delta du Nil au Cap, une série ininterrompue de territoires soumis à son influence. La ligne horizontale de nos postes, tracée à travers l'Afrique centrale et dans sa plus grande largeur, devait couper le Haut-Nil au point où il reçoit, à l'ouest les eaux de la région du Bahr-el-Ghazel, et à l'est celles du Sobat, c'est-à-dire des plateaux de la Haute Éthiopie. En ce point, la mission Congo-Nil devait opérer sa jonction avec une autre qui, organisée à Djibouti et grossie de contingents abyssins, devait gagner le grand fleuve en descendant la vallée du Sobat.

Cette conception de haute envergure, qui fait le plus grand honneur à son auteur, n'était pas sans présenter de grosses difficultés d'exécution, et sa réalisation était exposée à de nombreux aléas. Il était bien difficile de déterminer, même à de nombreux mois près,

la date à assigner à la conjonction de deux expéditions qui ne pouvaient, une fois lancées, ni communiquer, ni, conséquemment, se concerter entr'elles. L'organisation de l'une d'elles dépendait, en outre, des bonnes dispositions plus ou moins accentuées à notre égard du souverain d'Éthiopie, ou, ce qui revient au même, du plus ou moins d'influence que nous saurions exercer sur ses décisions.

Nous pouvions également nous attendre à voir l'Angleterre, menacée dans l'exécution de ses projets et certainement au courant de ce qui se tramait, mettre tout en œuvre pour faire échouer les nôtres. Il était à prévoir qu'elle mettrait à profit le long temps nécessaire à celle de nos missions qui avait le plus de chemin à parcourir, pour s'enfoncer aussi avant que possible dans la direction du haut Nil, et entreprendre d'en reconquérir les territoires pour le compte, avec les troupes et l'argent de son protégé le vice-roi d'Égypte. De l'autre côté, elle essaierait évidemment, par l'intermédiaire de ses agents en Abyssinie, mettant en jeu la menace ou tout autre moyen de persuasion, de détourner le négus de faciliter, à travers son territoire et avec le concours de ses contingents, l'opération que nous y préparions. Enfin, il était hors de doute qu'au cas où, en dépit de ses efforts pour faire avorter notre plan, et contrairement à son attente, l'Angleterre verrait aboutir nos projets, elle s'ingénierait, par tous les moyens à sa portée, à nous empêcher d'en recueillir le bénéfice.

Pour mener à bien une affaire d'aussi longue haleine, il importait, de notre côté, qu'aucun des ministères, — affaires étrangères, colonies, guerre et marine, — intéressés à son exécution ou à ses conséquences possibles, ne la perdit un instant de vue, et qu'ils se maintinssent dans l'accord le plus absolu, sans la moindre négligence, sans la plus petite interruption, jusqu'au moment où le résultat serait non seulement acquis, mais encore solidement assuré. Il semble qu'au contraire nous ayons été absolument pris au dépourvu par l'annonce de l'arrivée et de l'installation à Fachoda de la mission Congo-Nil, et surtout, en même temps, par les observations et la mise en demeure que nous faisait parvenir le cabinet anglais.

Que s'était-il passé? Et d'abord, comment se faisait-il que la mission de l'est, à qui incombaient le moindre parcours et les moindres difficultés à surmonter, n'eut pas abouti, et qu'une série d'empêchements, d'accidents, de contre-temps de toute sorte l'eût acculée à un complet avortement? Le chef de la mission avait-il succombé sous le poids de la tâche assumée par lui? Le Négus,

impressionné par la reprise de Khartoum et les progrès des Anglais dans le Soudan égyptien, s'était-il ravisé, et avait-il prudemment entassé ou laissé entasser les difficultés qui avaient eu raison de notre entreprise ? Ou bien encore, un changement d'orientation dans notre politique extérieure avait-il coïncidé, chez nous, avec le changement de ministère, et notre représentant en Abyssinie, avisé que le gouvernement renonçait à un projet susceptible de tendre nos relations avec nos voisins d'outre-Manche, avait-il cessé de travailler en vue de l'organisation de la mission à laquelle l'Abyssinie avait promis son concours ? La lumière n'ayant jamais été faite sur ce sujet, toutes les suppositions sont permises en face du seul fait indiscutable qui se dresse, inexpliqué, de la seule arrivée à destination de celle des deux missions qui, outre qu'elle avait, de beaucoup, le plus long trajet à parcourir, les efforts les plus invraisemblables à fournir, disposait de l'effectif le plus réduit.

Il est, après tout, possible que le changement de ministère, en France, comme cela n'est que trop fréquent, ait eu pour conséquence une interruption dans la continuité de vues sur la politique extérieure, et que le personnel nouveau n'entendit pas assumer la responsabilité des entreprises de celui qui l'avait précédé, y compris celles en cours d'exécution. Cette supposition, que rien n'autorise sinon l'étrangeté des évènements, peut avoir été faite de différents côtés, et n'est malheureusement pas de nature à encourager ceux de nos voisins qui seraient tentés de conclure avec nous quelque engagement à échéance un peu longue.

Toujours est-il que les sommations de l'Angleterre nous trouvèrent absolument désarmés, et que, lorsqu'on s'enquit de savoir si nos côtes étaient à l'abri d'une insulte et nos flottes prêtes à tout évènement, on s'aperçut que, sous ce rapport, rien n'était prévu, et que la situation ne répondait nullement aux besoins du moment. Il n'était même pas possible, en puisant un peu de confiance dans la solidité des précautions prises, de prendre une attitude qui permit de savoir au juste quelle part de bluff contenaient, comme en 1830, au moment de l'expédition d'Alger, les allures cassantes d'un cabinet qui, quelques mois plus tard, dans une autre phase de l'accomplissement du même projet que nous avions essayé de contrecarrer, allait se voir tenu en échec par une poignée de paysans décidés à tout.

Il n'entre nullement dans le cadre de cette étude d'examiner si nous avions eu tort ou raison de nous engager dans cette aventure,

et encore moins si, au moment critique, il était ou non conforme aux intérêts bien entendus du pays de soutenir nos prétentions et d'essayer de nous maintenir dans la position acquise.

En évoquant ce pénible souvenir, nous avons voulu établir une fois de plus que, de toute entreprise de ce genre, on ne peut attendre que des mécomptes, toutes les fois que la mise en œuvre n'aura pas été intimement et étroitement liée avec les mesures de précaution militaires ou maritimes que commanderont les évènements à prévoir; que si la coordination des efforts s'impose en vue de la réussite, la continnité de vues est, pour le moins, aussi indispensable; que si, au cours de l'une de ces entreprises, une orientation nouvelle vient, pour un motif quelconque, à se produire dans la politique extérieure et à modifier le caractère des relations qu'elle comporte, il importe au plus haut point que, du fait même de cette coordination qui doit présider à tous les actes gouvernementaux, l'harmonie la plus complète existe entre les vues et les actes. On évitera ainsi que des mesures d'exécution prises antérieurement, et en vue de la réalisation de projets auxquels on a renoncé, viennent, faute d'avoir été interrompues en temps opportun, jeter brusquement le pays dans des complications et des difficultés en vue desquelles rien n'a été prévu, et tournent ainsi à sa confusion ou à son humitiation.

Peu importe, croyons-nous, que le ministre des colonies ait ou non à son entière disposition le personnel et le matériel de la guerre et de la marine qui est affecté à la garde de nos possessions lointaines, si, par une collaboration étroite et constante avec ses collègues de ces deux départements, il est assuré de leur appui efficace et soigneusement calculé en vue de la poursuite du but assigné à leurs communs efforts.

Il est, dans tous les cas, indispensable qu'aucune action ne puisse être engagée par l'organe du gouvernement qui en a la direction générale, avant d'avoir été envisagée par lui au point de vue de la répercussion qu'elle peut avoir dans le domaine de ses collègues, et sans que la part qui incombe à chacun d'eux dans l'exécution ait été soigneusement arrêtée, puis définie et acceptée d'un commun accord.

En un mot, et c'est là notre conclusion définitive, la politique extérieure est étroitement liée à la guerre, celle-ci pouvant toujours naître des conflits que soulève celle-là. Et de cette indiscutable vérité découle la nécessité d'une méthode de travail en commun dont on ne s'affranchit pas impunément.

*
* *

Il nous reste pour terminer cette étude, à examiner, pour chacun des deux adversaires engagés dans la lutte en Extrême-Orient, de quelles ressources ils disposent, et comment, c'est-à-dire dans quelle proportion et sous quelle forme ils les ont engagées.

Fidèle à son excellente méthode qui consiste à tenir aussi secrets que possible, non-seulement ses intentions, faits et gestes, mais encore ses formations et ses effectifs, le Japon a laissé voir peu de chose de son jeu. Il est néanmoins facile de déduire les renseignements qui font défaut de certaines données positives, telles que l'ordre de bataille du temps de paix et le chiffre des disponibilités en hommes, instruits ou non, des différentes catégories de réserves.

L'armée japonaise comprend normalement treize divisions d'infanterie réparties sur le territoire de l'empire à raison de neuf, dont celle de la garde, dans la grande île de Nippon, trois dans les îles au sud de cette dernière, dont une à Shikoku et deux à Kiushiu, et enfin une dans l'île septentrionale de Yédo.

Chaque division d'infanterie comprend quatre régiments à trois bataillons, soit douze bataillons, un régiment de cavalerie à trois escadrons, un régiment d'artillerie à six batteries (36 pièces), un bataillon du génie et un bataillon du train. En dehors des divisions, on compte quatre régiments de cavalerie à quatre escadrons, trois régiments d'artillerie à six batteries et vingt-et-un bataillons d'artillerie de forteresse. Enfin, trois brigades de toutes armes sont stationnées à Formose. L'ensemble de l'effectif de paix est de 160.000 hommes, dont 16.000 à Formose.

A l'ouverture des hostilités, le jeu de la loi du recrutement qui date de 1889 et fixe le temps de service à trois ans d'activité, quatre ans et quatre mois de réserve et cinq ans d'armée territoriale, permettait de compter sur environ 200.000 réservistes et 100.000 territoriaux instruits, plus 160.000 hommes de la réserve de recrutement, c'est-à-dire, soumis par leur âge aux obligations militaires, mais peu ou même point instruits.

Les treize divisions ont toutes été mobilisées et débarquées soit en Corée, soit à Takou-Chan, soit à Pi-tsé-ouo. Elles paraissent avoir été portées chacune à 16 bataillons au lieu de 12, 4 escadrons au lieu de 3, 8 batteries ou 48 pièces, au lieu de 6, c'est-à-dire augmentées d'un tiers au moyen de formations du moment. Avec les 16 escadrons indépendants de cavalerie et les trois régi-

ments non endivisionnés d'artillerie portés, eux aussi, à 8 batteries, ces 13 divisions constituent l'armée d'opérations proprement dite, soit au total, 208 bataillons d'infanterie, 13 du génie et 13 du train, 68 escadrons de cavalerie et 128 batteries (768 pièces) de campagne, auxquels il convient d'ajouter une certaine quantité d'artillerie de forteresse, tant pour le service des pièces de gros calibre dont les Japonais font volontiers usage sur le champ de bataille, que pour la constitution du parc de siège de Port-Arthur. Si l'on évalue, au grand complet, l'effectif d'une division à 20.000 hommes, l'ensemble de l'armée d'opérations s'élève théoriquement à 280.000 combattants environ, chiffre facilement réduit, par les vides non encore comblés et les indisponibilités, à 240.000.

Il n'est pas téméraire de supposer que, pour entretenir, depuis plus de cinq mois, ce personnel à un taux à peu près constant, il a été dépensé une quarantaine de mille hommes, soit en tout 320.000. Si l'on y ajoute au moins 40.000 réservistes ou territoriaux organisés en formations provisoires et chargés de garder la Corée, les lignes d'étapes et les bases de ravitaillement, on arrive à admettre que 360.000 Japonais, au moins, ont été débarqués, sur lesquels 240.000 environ sont disponibles pour combattre. Sur ces 240.000, les quatre divisions et le parc de siège placés sous les ordres du général Oku en vue des opérations contre Port-Arthur comprennent un effectif réel de 75.000 à peu près. Le commandement dispose donc, pour tenir la campagne en Mandchourie, de 165.000 hommes environ, et de 200.000 si, comme on l'a dit, deux divisions de l'armée du général Oku ont été distraites des opérations contre Port-Arthur pour renforcer momentanément les troupes opérant dans la région de Kaïping.

Or, l'ensemble des disponibilités en hommes du Japon s'élève à 620.000, dont 160.000 de l'armée active, 200.000 de la réserve, 100.000 de l'armée territoriale et 160.000 de la réserve de recrutement.

Si de ces 620,000 hommes on retranche les 360.000 débarqués sur le continent et les 16.000 de Formose, il en reste un peu plus de 240.000 pour assurer la garde du territoire de l'Empire, et combler, à mesure qu'ils se produiront, les nouveaux vides de l'armée d'opérations, ou la renforcer au moyen de formations provisoires. Dans ce nombre, figurent les 160.000 hommes de la réserve de recrutement qui, bien entendu, ont dû recevoir, depuis le début de la guerre, l'instruction qui leur manquait, mais ne sauraient, sans un solide encadrement qui fait vraisemblablement défaut, constituer des unités à amener sur le champ de bataille.

Il est donc permis de dire que le Japon a produit la presque totalité de son effort militaire, et que ce qui lui reste entre les mains, outre qu'il est de valeur inférieure, est, tout au plus suffisant pour assurer la garde du territoire et entretenir, à mesure des pertes, les effectifs engagés à leur chiffre actuel. Il convient, toutefois, de faire état des ressources que fournira, une fois instruite, la classe des hommes à appeler sous les drapeaux en 1904.

La flotte japonaise paraît, elle aussi, avoir donné son maximum d'effort. Les services multiples qu'elle a rendus permettent de lui attribuer une part importante dans les succès du début de la guerre. Mais la rude campagne qu'elle a fournie, les dures épreuves qu'elle a traversées, outre qu'elles lui ont coûté la perte d'un certain nombre de ses unités, en ont mis d'autres hors de service pour un temps plus ou moins long, tandis que la fatigue et l'usure ont réduit, dans une assez notable proportion, paraît-il, la vitesse et, partant, la puissance offensive de la flotte en général. Il est donc peu probable que l'on puisse, dans l'avenir, attendre d'elle un rendement supérieur ou même égal à celui qu'elle a fourni.



Les documents relatifs aux mesures militaires prises par la Russie sont beaucoup plus nombreux et précis. Pour permettre d'apprécier exactement la nature et l'importance des efforts réalisés par cette puissance, un coup d'œil général sur son organisation militaire est indispensable. Nous allons nous efforcer de donner quelques explications aussi concises que possible concernant le fonctionnement de ce mécanisme aux proportions gigantesques et aux rouages assez compliqués, mais organisé d'après des méthodes ingénieuses, et parfaitement approprié au but bien défini en vue duquel il a été créé.

Abstraction faite des troupes spéciales au Turkestan et à l'Extrême-Orient, l'armée russe se compose essentiellement : 1° De 52 divisions d'infanterie, dont 3 de la garde, 4 des grenadiers (y compris les grenadiers du Caucase) et 45 de la ligne. Elles sont uniformément composées de 4 régiments d'infanterie à 4 bataillons, soit 16 bataillons avec 6 batteries d'artillerie (48 pièces), et groupées en 25 corps d'armée, dont 2, ceux de la garde et des grenadiers à 3 divisions, les autres à 2; 2° d'un certain nombre de divisions et de brigades de cavalerie pourvues également de leur artillerie, et constituées par un amalgame, assez

variable dans ses formes, entre 64 régiments de cavalerie régulière dont 10 de la garde et 38 régiments cosaques dont 2 également de la garde. Tous ces régiments sont à 6 escadrons, pour les cosaques à 6 sotnias. Le nom seul diffère.

Si l'on excepte les deux corps d'armée et la cavalerie affectés au Caucase, la totalité de ces troupes tient garnison dans la portion de la Russie d'Europe située à l'ouest d'une ligne qui, tirée d'abord directement de Saint-Pétersbourg à Moscou, suivrait ensuite sensiblement le méridien de cette dernière ville jusqu'au point où il aboutit à la mer d'Azov.

Cette accumulation de garnisons dans un espace aussi restreint a pour but et aurait, le cas échéant, pour résultat, de permettre la concentration de l'armée russe sur la frontière d'un des pays limitrophes d'Europe dans les conditions de rapidité conciliables avec le long parcours à effectuer et le petit nombre de voies ferrées dont elle dispose. Les troupes trouveraient sur place, et dans la région même où elles sont stationnées, c'est-à-dire dans la portion la plus riche et la plus peuplée de l'empire, toutes les ressources en hommes et en animaux nécessaires à leur mobilisation.

A mesure que l'on s'éloigne de la frontière prussienne, autrichienne ou roumaine, et dès que la densité moins grande des garnisons ne permet plus à l'armée active d'absorber, par son passage au pied de guerre la totalité des ressources en réservistes du territoire, on trouve installées sur le pays des brigades dites de réserve. Numérotées, à partir de 46, à la suite des divisions de la ligne, faiblement constituées en effectifs, elles sont destinées, à la mobilisation, à se transformer en divisions de réserve de même composition que celles de l'armée active. De ces brigades, les unes sont, sur le pied de paix, formées de 4 régiments à deux faibles bataillons destinés à se transformer, sur le pied de guerre, en quatre. Elles sont dites brigades de régiments. Les autres, dites brigades de bataillons, dont un certain nombre a été, le 23 décembre dernier, ramené au type précédent, ne se rencontrent plus, depuis, que dans les territoires absolument dépourvus de garnisons. Elles ne comprennent que 4 bataillons à 5 compagnies. A la mobilisation, chacune des quatre premières compagnies forme un bataillon, pour constituer une division de réserve à 16 bataillons. La 5e compagnie du bataillon est elle-même destinée à se transformer en un régiment entier du 2e tour pour créer une division de réserve du 2e tour. Ces brigades à bataillons sont, comme on le voit, susceptibles de fournir, par un développement à deux degrés, deux divisions de réserve ; mais ces éléments, ceux du

second degré surtout, sont, bien entendu, à cause du peu de solidité de leur encadrement, de valeur inférieure à ceux fournis par les brigades de régiments.

Tout ce qui, en Russie d'Europe, se trouve à l'est de la ligne indiquée plus haut comme limite des garnisons, la totalité de la Sibérie occidentale, ainsi que la Tansbaïkalie et la province de l'Amour ne contient que des brigades de réserve à bataillons, d'autant plus espacées que le pays est moins peuplé, des détachement locaux et des cosaques. Toutes les troupes d'occupation de la Sibérie orientale sont accumulées à son extrémité est, dans la province maritime, la Mandchourie et le Kwantoun.

C'est dans ces vastes territoires dépourvus de troupes actives proprement dites, le long des grand cours d'eau, tels que le Don, la Volga, l'Oural, le Kouban, le Térek, l'Irtisch, l'Angara, la Selonga, l'Argoun, l'Amour, l'Ossouri, au milieu de vastes pâturages qui se prêtent à l'élevage de nombreux chevaux, que sont installés les voïskos ou territoires cosaques. Soumis à une loi de recrutement spéciale, le Cosaque a sa vie militaire scindée en quatre périodes distinctes. A partir de 18 ans, il est, pendant trois années, dans le voïsko même, transformé ainsi à la fois en dépôt d'instruction et de remonte, soumis à un apprentissage qui développe ses aptitudes équestres et lui enseigne le maniement de ses trois armes, le fusil, la lance, le sabre. De 20 à 24 ans, il passe sous les drapeaux, généralement loin de son voïsko, quatre années dans un régiment cosaque actif du 1er tour. De 25 à 28 ans et de 29 à 32, il accomplit, normalement, dans ses foyers, deux autres périodes de quatre ans, pendant lesquelles il est toujours prêt, lui, son cheval et ses armes, à rejoindre, au premier appel, le régiment du 2e ou, suivant la période, celui du 3e tour qui se forment sur place, et qui correspondent à celui du 1er tour où il a accompli son service actif. Enfin, de 35 à 38 ans, il fait, pendant six années partie de la réserve dont le rôle consiste, tant à garder le voïsko et à y instruire les novices, qu'à combler les vides qui se produisent, en cours de campagne, dans les régiments levés. Au bout de sa 21e année de service, le cosaque est définitivement libéré.

A mesure que la Russie étend ses conquêtes, elle s'efforce d'installer le long des fleuves qui arrosent les territoires nouvellement annexés, des voïskos nouveaux. Elle en constitue le personnel, soit avec les éléments appropriés qu'elle trouve sur place, soit au moyen d'essaimages qu'elle prélève sur la population surabondante de quelque ancien voïsko devenu trop étroit.

C'est ainsi qu'ont été créés les Cosaques du Transbaïkal, de l'Amour et de l'Ossouri, dont la récente organisation s'accuse par l'incomplet ou l'absence des éléments nécessaires à la levée du 3e et même du 2e tour.

On aura une idée des fabuleuses ressources en cavaliers que peut puiser la Russie dans ses voïskos, quand on saura que l'ensemble des cosaques du 1er tour, c'est-à-dire sous les drapeaux, s'élève au chiffre respectable de 320 sotnias pour tout le territoire de l'empire, ce qui représente exactement 47,000 lances, et que ce chiffre peut, à très peu de chose près, être triplé en faisant appel aux 2e et 3e tours. L'opération est des plus simples ; le Cosaque prend ses armes, monte à cheval et va se former en sotnias et régiments sous les ordres de cadres tout constitués, qui, pour reprendre leurs attributions militaires, n'ont qu'à quitter les fonctions civiles d'ordre analogue qu'ils remplissent dans leur district.

L'organisation qui vient d'être décrite est on ne peut plus judicieuse en vue de l'unique prévision qui l'a dictée, une guerre en Europe. Elle permet à la Russie, tout en laissant sur place les armées du Caucase, du Turkestan et de la Sibérie orientale, de lancer sur son adversaire les 48 divisions d'infanterie et la nombreuse cavalerie accumulées sur sa frontière occidentale, puis de jeter, derrière cette masse de troupes, une quantité respectable de divisions de réserve, de valeur moindre et de mobilisation plus lente, pour remplir les rôles accessoires, garde des lignes d'étapes, investissement des places, occupation des territoires envahis, etc. Les armées du Caucase et du Turkestan suffisent largement, avec leurs réserves spéciales, à parer aux premiers besoins d'une lutte qui aurait pour théâtre l'Afghanistan. Mais rien n'est prévu en vue d'un effort quelque peu soudain, en Extrême-Orient, contre une puissance sérieuse, capable de mettre sur pied une armée nombreuse, organisée, instruite et outillée à l'européenne et appuyée par une flotte de premier ordre. Et les quelques troupes actives suffisantes pour assurer, en temps normal, dans ces régions, la paix locale et la continuité de la pénétration, allaient se trouver bien isolées et bien en l'air en face d'une éventualité de ce genre qui, de vraisemblable, devenait de plus en plus probable.

Sous ce rapport, la Russie allait être placée subitement en face d'un problème imprévu, et dans une situation qui n'est pas sans quelque analogie avec celle de la France, lorsqu'après avoir, pendant vingt ans, forgé un outil approprié à l'objet

de son unique préoccupation, une guerre sur les Vosges, elle se lança dans la politique coloniale, conquérant successivement la Tunisie, le Tonkin, le Dahomey et Madagascar. En même temps, l'organisation de la Triple Alliance la contraignait à prolonger, le long des Alpes et jusqu'à la mer, les mesures de précautions limitées jusqu'alors aux Vosges et au Jura, tandis que l'alerte de Fachoda lui ouvrait les yeux sur l'absolue nécessité de veiller à la défense de ses côtes.

L'organisation des expéditions de Tunisie, du Tonkin et de Madagascar amena l'adoption d'une série de mesures bâtardes destinées à fournir ce qui était nécessaire sans trop déranger le mécanisme délicat de la mobilisation. L'on eut recours, tantôt à l'embrigadement de groupes de 4es bataillons, tantôt à la création de régiments de marche obtenus, soit au moyen de volontaires de tous grades demandés à tous les corps, soit par le produit d'une véritable tombola tirée dans les corps d'armée pour désigner les cadres de compagnies destinés à absorber des hommes venus de toutes parts. Tous ces expédients, plus ou moins ingénieux, aboutissaient au même résultat : envoyer se battre, au loin, des gens assurément animés d'excellentes intentions individuelles, mais à qui manquait, dans leur groupement improvisé, l'élément moral essentiel à l'existence d'une troupe, surtout quand elle est destinée à opérer au loin, la confiance réciproque entre chefs et soldats et entre soldats eux-mêmes ; car cette confiance ne peut dériver que de rapports établis antérieurement et dont l'absence ne laisse pas que de présenter de sérieux dangers.

Nous allons voir qu'une situation analogue provoqua en Russie des procédés analogues.

Si l'on défalque les troupes spéciales de chemin de fer, les détachements chargés de la garde des voies ferrées, l'artillerie de forteresse et les 7e et 8e brigades de tirailleurs de Sibérie orientale respectivement affectés aux garnisons de Wladivostok et Port-Arthur, les forces russes disponibles en Extrême-Orient, pour tenir la campagne, le 6 février dernier, au moment de l'attaque de Port-Arthur par la flotte de l'amiral Togo, comprenaient 64 bataillons d'infanterie (dont 48 de tirailleurs et 16 appartenant aux deux brigades détachées d'Europe), 34 escadrons ou sotnias (dont 6 de dragons et 28 de cosaques) et 176 pièces de campagne ou de montagne, environ 60,000 hommes.

Le 8 février et les jours suivants, on prenait les mesures ci-après énumérées :

1° Les brigades de tirailleurs sibériens étaient portées de 8 à 9

et transformées en divisions de 4 régiments à 3 bataillons chacun. C'était un appoint de 36 bataillons pour l'ensemble des sept divisions (les 7e et 8e restant à Wladivostok et Port-Arthur). Un remaniement de l'artillerie de ces sept divisions et la création d'un groupe de 12 mortiers de campagne augmentaient le nombre des pièces de 132 ;

2° Les trois brigades de réserve (brigades à bataillons) de la Sibérie, dont une en Transbaïkalie et deux en Sibérie occidentale, étaient mobilisées et formaient 3 divisions à 16 bataillons chacune; l'artillerie de réserve de la Sibérie leur fournissait 4 batteries par division, soit, de ce chef, 48 bataillons et 96 pièces ;

3° Les voïskos de Sibérie, du Transbaïkal, de l'Amour et de l'Oussouri mettaient sur pied leur 2e et partout où il existait, leur 3e tour, ce qui produisait en tout 62 sotnias avec deux batteries cosaques à cheval ou 12 pièces ;

4° En Europe, les brigades de réserve à bataillons de la circonscription militaire de Kazan, au nombre de quatre (58e et 59e à Kazan, 60e à Savatov, 61e à Samara) étaient mobilisés et donnaient 4 divisions du 1er tour munies chacune de 6 batteries, ce qui donnait 64 bataillons et 192 pièces ;

5° Pour constituer la cavalerie nécessaire à ces quatre divisions, ou levait les 6 régiments du 2e tour des cosaques d'Orembourg, et on formait dans le Caucase deux autres régiments cosaques créés de toutes pièces dans le Kouban, le Térek et le Daghestan ; ces huit régiments procuraient 48 sotnias.

L'ensemble de tous ces renforts mettait entre les mains du général Kouropatkine, une force totale de 212 bataillons, 144 escadrons ou sotnias et 608 pièces de canon. Mais si, comme il y a tout lieu de le croire, la garnison enfermée dans Port-Arthur comporte, marins déduits, 30,000 hommes, elle comprend, outre la 8e division de tirailleurs à 12 bataillons et 24 pièces de campagne, une autre division de 16 bataillons et 32 pièces, probablement une de celles de Sibérie, ce qui ramène les troupes disponibles pour la campagne à 196 bataillons, 144 escadrons et 576 pièces.

Si l'on tient compte de ce fait que les bataillons des tirailleurs ne comptent que 763 hommes, l'effectif complet de ces différentes unités ressortirait à 170,000 fantassins, 20,000 cavaliers et 10,000 artilleurs, au total 200,000 hommes environ. Si l'on déduit les déchets survenus, tant dans le trajet qu'au cours de la campagne, déchets qui n'ont pas été comblés, le Transsibérien transportant toujours de nouvelles unités, ce chiffre peut facilement être ramené à 155,000 hommes environ, qui représentent ce dont le général

Kouropatkine disposait au commencement du mois de juin, au moment où les communications avec Port-Arthur ont été coupées. Une partie de cet effectif, qu'il est bien difficile de déterminer, est certainement employée à garantir la voie ferrée contre les tentatives de toute sorte dont elle est l'objet.

Si l'on vient à examiner ce renforcement de l'armée d'Extrême-Orient au point de vue de la qualité des troupes qui entrent dans sa composition, on constate que :

1° Le développement et le renforcement de l'infanterie et de l'artillerie des tirailleurs de la Sibérie orientale, opérations énoncées dans l'alinéa 1° ci-dessus, ont été obtenus par des prélèvements opérés, en Russie d'Europe, sur les effectifs des différents corps de troupe de ces deux armes. Il est incontestable que, vu l'urgence, et rien n'étant prévu, cet expédient se présentait tout naturellement à l'idée, puisqu'avant tout on désirait ne rien désorganiser dans les rouages de la mobilisation. Il n'en est pas moins constant que les bataillons et les batteries, formés ainsi d'hommes et de chefs de toute provenance et étrangers les uns aux autres, devaient fatalement manquer de ce ciment de confiance et d'habitudes réciproques dont il a été question plus haut, et devenu plus nécessaire que jamais sous les effets si meurtriers des engins actuels de destruction ;

2° Les 112 bataillons et les 44 batteries obtenus par la mobilisation des 7 brigades de réserve de la Sibérie et de la circonscription de Kazan qui constituent le reste de l'appoint énoncé, ne possèdent pas non plus, et à beaucoup près, le solide encadrement et la cohésion nécessaires à des troupes destinées à être employées en première ligne. Sur 63 officiers et 3.977 hommes que comptent les régiments de réserve, 29 officiers seulement, moins de la moitié, et 396 hommes, exactement le 1/10e, proviennent de l'effectif de paix des bataillons qui les ont engendrés. Outre que cet effectif est absolument insuffisant pour entretenir, en garnison, l'instruction technique des officiers qui y sont attachés, ce maigre noyau se trouve absolument submergé par la masse des réservistes appelés subitement à le grossir. Des éléments de ce genre, forgés, pour ainsi dire, de toutes pièces, au moment du besoin, ne doivent être employés qu'à des besognes de second ordre, comme l'ont fait les Allemands en 1870, et c'est s'exposer à d'amères déceptions que de prétendre en tirer autre chose avant qu'une sérieuse mise en main leur ait donné la consistance nécessaire ;

3° Seules, les levées cosaques des 2e et 3e tour sont exemptes

de ce vice de constitution. Par suite de l'organisation toute militaire des voïskos, ces hommes sont amenés à conserver toutes leurs qualités et à les rapporter à peu près intactes dans les nouveaux régiments où ils se trouvent groupés avec les mêmes camarades, commandés par une partie des mêmes chefs qu'ils ont connus dans le régiment du 1er tour où ils ont servi. Toutefois, la brigade tirée du Caucase fait exception à cause de sa constitution hétérogène, qui relève de la catégorie des expédients.

Il est à remarquer qu'à propos des rencontres qui ont eu lieu tant sur le Yalou que dans la région Wanfangou-Kaïping, il n'est guère fait mention que des régiments de tirailleurs. Faut-il en conclure que ces régiments, bien qu'un tiers de leur effectif, un bataillon sur trois, soit improvisé, que toute une division, la 9e, ait été formée de toutes pièces, sont considérés par le commandement comme les plus solides, les seuls, peut-être, susceptibles d'être employés immédiatement ? Que, pendant ce temps, le général en chef, trop bon psychologue pour ne pas comprendre ce qui manque aux autres, s'est réservé le soin de les organiser moralement, à l'abri des émotions du champ de bataille, pour ne les y risquer qu'au moment où ils auront acquis un peu de la cohésion dont ils ont besoin ? Qu'à la fin du long voyage qui a suivi leur brusque mobilisation, il a voulu, dans la mesure du possible, leur procurer, avant tout, ce tact des coudes qui ne s'obtient qu'après que chacun a eu le loisir de se frotter à ses chefs et à ses camarades, à ceux qui sont appelés à le conduire et à l'assister au milieu des rudes et déprimantes émotions du combat ?

Quoi qu'il en soit, le nouvel effort qui vient d'être réalisé en Russie diffère absolument, par sa nature, de ceux qui l'ont précédé. On vient de diriger sur la Mandchourie la totalité des 10e et 17e corps d'armée qui y sont déjà représentés chacun par une brigade. Le 10e corps (Poltava-Kharkow) vient de l'Ukraine, et, des cinq corps stationnés dans la circonscription de Kiev, il est le plus éloigné de la frontière. Le 17e (Toula, Katouga, Riazan) est dans les mêmes conditions par rapport aux trois corps de la circonscription de Moscou. L'accroc fait à la mobilisation générale est le moindre possible; puisqu'il porte sur les deux corps dont la concentration sur la frontière serait la plus tardive. Les 48 bataillons et les 192 pièces qui arrivent sur le théâtre des opérations y apportent l'appoint d'une troupe solidement constituée et encadrée, dans laquelle les réservistes ne figurent guère que pour moitié, et si la saison s'y prête, le Général en chef pourra les utiliser sans délai. Le 1er corps (Novgorod, Saint-Pétersbourg)

dont la mobilisation vient d'être annoncée est également à l'arrière-plan par rapport à la frontière, et apportera un renfort de 32 bataillons et 96 pièces de même valeur que les précédentes.

***

De ce qui vient d'être dit, il résulte qu'avant l'envoi de Russie de corps d'armée actifs constitués, si les forces en présence étaient déjà inégales quant au nombre, elles différaient bien plus encore sous le rapport de la qualité. Les Japonais paraissent n'avoir, jusqu'ici, mis en ligne que des divisions actives dans lesquelles les formations du moment n'entraient que dans la proportion d'un bataillon, un escadron, une batterie sur quatre. Du côté russe, au contraire, les troupes de ce genre formaient la masse. Faute d'avoir en temps utile, forgé l'instrument nécessaire à la lutte actuelle, ils ont cru pouvoir l'improviser. Mais à ce jeu, ils n'ont, au prix de beaucoup de temps et d'efforts, trouvé que le nombre. Et en dehors de la cohésion, ce facteur moral indispensable qu'ils n'ont pu réaliser, ce qu'ils n'ont pas improvisé non plus, c'est, pour leur infanterie, dont le courage et l'endurance sont hors de conteste, l'aptitude manœuvrière, qui fait que l'officier voit promptement et la troupe exécute habilement. sous sa direction, les mouvements qui lui permettront d'utiliser judicieusement les abris et les couverts du terrain, de se soustraire ainsi à la vue, c'est-à-dire aux coups précis et rapides de l'adversaire et d'aborder l'ennemi au prix des moindres pertes. C'est, pour leur artillerie, dont l'esprit de sacrifice est si hautement reconnu, chez les officiers, le long apprentissage des méthodes de prompt réglage du tir, aujourd'hui facteur souverain du succès, et, pour les hommes, la dextérité à manier un matériel délicat et compliqué. Plus, en effet, les engins employés présentent de perfection, plus ils risquent de perdre de leur valeur à être mis entre des mains insuffisamment exercées, et d'assurer, par ce seul fait, l'écrasante supériorité d'un adversaire mieux familiarisé avec leur emploi. Et dans ces conditions le nombre, loin d'être un élément de réussite, ne fait qu'accroître la difficulté de la direction, la confusion et les pertes.

Qu'à l'appui de leur thèse, les apôtres de la suppression des armées nous vantent « la toute-puissance des énergies populaires » ; qu'ils nous prédisent qu' « en coordonnant ces énergies par l'organisation des milices » nous assisterons un jour au merveilleux spectacle de « l'ennemi, devant ce formidable appareil, n'osant plus avancer sa main, de peur de tomber anéanti au

contact de cette force, au jaillissement de cette foudre »; ce sont là fleurs de rhéthorique bonnes, tout au plus, à chatouiller la vanité d'un peuple crédule : et, dans les luttes inévitables de nation à nation, il sera prudent, jusqu'à plus ample informé, de s'en tenir à la vieille formule, et de s'efforcer d'opposer à l'ennemi un organisme puissant, soigneusement préparé à sa mission, au sein duquel on aura développé, à côté de l'amour de la patrie qui élève les cœurs à hauteur du sacrifice, et de la cohésion qui les tient étroitement unis dans les épreuves, la plus complète adaptation de chacun au rôle de direction ou d'exécution qui lui incombe.

Nos conclusions, tirées des enseignements de la guerre actuelle ainsi que d'autres évènements contemporains, peuvent se résumer en ces quelques lignes :

1° Il n'existe aucun moyen infaillible d'éviter la guerre, pas même l'arbitrage qui, du reste, sera rarement une ressource à la portée du faible ;

2° Une politique prévoyante ne doit engager aucune action diplomatique sans avoir, prêts sous la main, les arguments militaires appelés éventuellement à la résoudre ;

3° Une guerre ne s'improvise pas, une troupe non plus ; une réunion d'hommes, même individuellement instruits au point de vue militaire, même animés d'un vrai patriotisme, n'est guère qu'une cohue sans consistance, si elle n'est pourvue de la force morale que seule procure la cohésion.

Un GÉNÉRAL.

AMIS D'ENFANCE

DE NOS JOURS

Un Salon, à la Campagne. L'Automne

Personnages : DE NOMARÈDE.
LE CORBIER.
GABRIELLE.
HENRIETTE.
Un Domestique.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CORBIER, GABRIELLE

Le Corbier est debout, accoudé à la cheminée, Gabrielle est assise dans un fauteuil. La fin de l'après-midi.

LE CORBIER. — Vous vous ennuyez ?

GABRIELLE. — Je ne m'amuse pas !

LE CORBIER. — Il y a, en effet, une nuance...

GABRIELLE. — Vous en faites une question personnelle? Vous avez tort, mon cher Le Corbier.

LE CORBIER. — Vraiment ?

GABRIELLE. — Oui!

LE CORBIER. — Et, depuis quand?...

GABRIELLE. — Depuis une huitaine.

LE CORBIER. — Il y a un mois que vous êtes à la campagne.. ce n'est donc pas la campagne !

GABRIELLE. — Je l'adore ; rien ne m'amuse comme d'y vivre.... quelque temps... j'aime les longues promenades à cheval, avec mon mari, les beaux couchers de soleil, le silence surtout et la solitude... Oui, un peu de solitude, juste assez pour désirer un bon ami, comme vous !

LE CORBIER. — Gentil, très gentil, ce que vous dites-là. — Voilà quinze jours que je suis arrivé... vous pourriez en avoir assez de me voir...

GABRIELLE. — Pas encore !

LE CORBIER. — Il y a huit jours... eh, pardi! pas de doute! mais non... elle tient si peu de place...

GABRIELLE. — Vous y êtes, je crois!

LE CORBIER. — Comment la présence de cette petite Henriette, la cousine de votre mari?...

GABRIELLE — Elle m'agace — prodigieusement.

LE CORBIER. — Elle vous agace! Et bien, moi aussi, elle m'agace... je n'osais pas vous le dire!

GABRIELLE. — Tout le temps à causer avec Robert... c'est trop fort!

LE CORBIER. — Oui, c'est vrai! Tout le temps à causer avec Robert... au surplus, qu'est-ce que cela me fait?

GABRIELLE. — Vous trouvez cela amusant pour une femme de voir son mari occupé d'une autre... rien que d'elle ?

LE CORBIER. — J'en conviens, mais je ne m'en plains pas!

GABRIELLE. — Charmant!

LE CORBIER. — Remarquez, chère madame, je dis... *je* ne m'en plains pas. — Je ne me serais pas permis de préjuger vos sentiments...

GABRIELLE. — Que voulez-vous insinuer?

LE CORBIER. — Mon Dieu, depuis l'arrivée de sa cousine, votre mari est, en effet, assez occupé... je ne le nie pas... mais, vous... vous êtes plus libre... j'en profite un peu : vous vous ennuyez et vous voulez bien, de temps à autre, m'adresser la parole : je vous en remercie.

GABRIELLE. — Ce n'est pas mal!

LE CORBIER. — Je vous ai déplu?

GABRIELLE. — Êtes-vous mon ami?

LE CORBIER. — Oui, de tout mon cœur... parce que l'amitié, voyez-vous, entre un homme comme moi et une charmante femme, comme vous...

GABRIELLE. — Ne racontez pas de bêtises; jusqu'à présent, vous aviez été si gentil!

LE CORBIER. — Puisque ces paroles vous blessent...

GABRIELLE. — Voilà que vous exagérez!

LE CORBIER. — Je les retire!

GABRIELLE. — Elles n'en ont pas moins été prononcées!

LE CORBIER. — Et maintenant, vous n'avez plus confiance en moi?... Vous avez un chagrin?...

GABRIELLE. — Qui sait!

LE CORBIER. — Ma foi, tant pis! je le connais, votre secret!

GABRIELLE. — Voyons!

LE CORBIER. — Vous ne vous fâcherez pas?

GABRIELLE. — Non!

LE CORBIER. — Même si je tombe juste?

GABRIELLE. — Vous me faites peur!... Non!

Le Corbier. — Même, si je pénètre un peu dans vos sentiments intimes?

Gabrielle. — J'y consens!

Le Corbier. — Vous êtes jalouse!

Gabrielle. — Pas du tout!

Le Corbier. — Je voulais vous le faire avouer : maintenant, je suis sûr de ne plus me tromper!

Gabrielle. — Expliquez-vous.

Le Corbier. — Vous permettez ?

Gabrielle. — Allez-y carrément!

Le Corbier. — C'est que...

Gabrielle. — Est-ce si pénible?

Le Corbier. — Non... mais très difficile!

Gabrielle. — Voyons!

Le Corbier, — Eh bien... non, je n'ose pas!

Gabrielle. — Vous êtes assommant!

Le Corbier. — Vous l'exigez?

Gabrielle. — Je l'exige!

Le Corbier. — Vous trouvez que depuis l'arrivée de sa cousine, votre mari n'est plus le même!...

Gabrielle. — Après?

Le Corbier. — Et qu'il vous comprend moins bien...

Gabrielle. — Après?

Le Corbier. — Et que vous n'êtes plus aussi heureuse qu'avant.

Gabrielle. — Après?

Le Corbier. — Ce qui vous fait penser que votre bonheur parfait n'était pas là et que...

Gabrielle. — J'étais faite pour en aimer un autre... et que cet autre, c'est vous. Je ne devrais pas vous écouter. . c'est joli, monsieur! Ce que vous me dites là est très mal et je devrais plutôt me fâcher que de...

Le Corbier. — J'admirais, en effet, avec quelle impassibilité vous dominiez vos sentiments!

Gabrielle. — Moquez-vous tant que vous voudrez!

Le Corbier. — Croyez-donc aux promesses des femmes!

Gabrielle. — Dame, vous exagérez, aussi!

Le Corbier. — Vous l'exigiez!

Gabrielle. — Je n'ai donc plus rien à dire ?

Le Corbier. — Croyez-vous?

Gabrielle. — Si je ne vous connaissais pas — et, surtout, si vous n'étiez pas mon ami — je croirais sérieusement que vous me faites une déclaration!

Le Corbier. — Croyez-le... croyez-le...

Gabrielle. — Et puis ?

Le Corbier. — Pardonnez!

Gabrielle. - Vous le dites!

Le Corbier. — Vous m'en voulez encore?

Gabrielle. — Moins! — Vous me faites rire : c'est déjà quelque chose!...

Le Corbier. — A mes heures!

Gabrielle. — Vous avez dû remporter bien des succès!

Le Corbier. — Il n'en est qu'un que je désirais : je ne l'ai pas encore obtenu...

Gabrielle. — Ah?...

Le Corbier. — Voici votre mari, madame...

Gabrielle. — Vous êtes bien drôle!

SCÈNE II

ROBERT DE NOMARÈDE, Les Mêmes.

De Nomarède. — Au moins, vous autres, vous êtes gais!

Gabrielle. — Heureusement.

De Nomarède. — Je viens de faire ma promenade à cheval; un temps superbe!

Gabrielle. — Seul?

De Nomarède. — Oui.

Le Corbier. — Si j'avais pensé, mon cher ami...

De Nomarède. — Non; tu as bien fait; ta place était ici, auprès de madame de Nomarède... — Et Henriette, l'avez-vous vue, ma chère amie?

Gabrielle. — Depuis le déjeuner, elle a disparu. Pourquoi?

De Nomarède. — Mon Dieu, parce que je n'aime pas qu'elle reste toute seule... si jeune, encore...

Gabrielle. — Vingt ans!

De Nomarède. — Oui; mais pauvre et malheureuse... l'affection lui fait du bien... Et puis, il était question, pour elle, de partir ce soir...

Gabrielle. — Elle a remis, je crois, son départ, à huitaine.

De Nomarède. — Tant mieux!

Gabrielle. — D'ailleurs, il est facile de m'en assurer... Je vais le lui demander. Cinq heures : nous avons encore le temps de faire une bonne promenade. Viendrez-vous?

De Nomarède. — Je ne pense pas... Je verrai!

Gabrielle. — Je vais toujours chercher Henriette. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

LE CORBIER, DE NOMAREDE

Le Corbier. — Dis donc, sérieusement, qu'est-ce que tu as?

De Nomarède. — Moi?

Le Corbier. — Parfaitement.

De Nomarède. — Rien du tout!

Le Corbier. — Je croyais... tant pis!

De Nomarède. — Comment, tant pis!

Le Corbier. — J'espérais encore, et bien qu'il soit toujours ennuyeux d'être malade...

De Nomarède. — Mieux vaut être malade que fou; sur le point de le devenir, tout au moins!

Le Corbier. — Tu t'arrêtes à la mélancolie!

De Nomarède. — Non; je t'assure que non!

Le Corbier. — Voyons; qu'as-tu?

De Nomarède. — Rien...

Le Corbier. — Tu n'as rien... n'empêche que tu as quelque chose!

De Nomarède. — Que veux-tu que j'aie?

Le Corbier. — Je n'en sais rien!

De Nomarède. — Alors...

Le Corbier. — Quelqu'un le saurait, peut-être?

De Nomarède. — Que veux-tu dire?

Le Corbier. — Tu le sais bien...

De Nomarède. — Je n'aime pas les insinuations : de qui veux-tu parler?

Le Corbier. — D'une petite femme.. charmante... ta cousine...

De Nomarède. — Henriette? Elle est une sœur pour moi... Si tu n'as rien de mieux à me dire... mêler une jeune fille à mes tristesses... Ce que j'ai? je ne suis pas heureux. Voilà!

Le Corbier. — Je ne te comprends pas : tu as tout pour être heureux : tout!

De Nomarède. — Je ne le nie pas.

Le Corbier. — Mais tu n'es pas heureux!

De Nomarède. — Je viens de te le dire!

Le Corbier. — La campagne est charmante ..

De Nomarède. — Je la connais.

Le Corbier. — Pas de soucis d'argent...

De Nomarède. — Heureusement!

Le Corbier. — Bah, quelquefois, c'est une distraction!

De Nomarède. — Quand on est garçon!

Le Corbier. — Et toi, tu as une femme... une femme...

De Nomarède. — Ma femme, enfin!

Le Corbier. — Voilà... c'est ce que je voulais dire! Elle est exquise!

De Nomarède. — Oui!

Le Corbier. — Elle est jolie!

De Nomarède. — Je m'en aperçois!

Le Corbier. — Et... vous vous aimez.

De Nomarède. — Je l'aime, oui!

Le Corbier. — Et tu crois qu'elle...

De Nomarède. — Est-on jamais sûr de l'amour d'une femme?

Le Corbier. — Parbleu!

De Nomarède. — Quand on est garçon, toujours... de la femme des autres... mais, de la sienne...

Le Corbier. — Bref...

De Nomarède. — Rien du tout!

Le Corbier. — Tu étais, pourtant, si content d'être à la campagne, seul avec ta femme...

De Nomarède. — Oui, la campagne... rien de tel à deux!

Le Corbier. — Et quelques amis!

De Nomarède. — Sans doute... sans doute... ainsi...

Le Corbier. — N'insiste pas!

De Nomarède. — Bête!

Le Corbier. — Trop aimable!

De Nomarède. — Tu comprends bien ce que j'ai voulu te dire?

Le Corbier. — Si je comprends... Permets-moi un conseil...

De Nomarède. — Va!

Le Corbier. — Inutile! Voici ta femme, qui te le donnera mieux que moi — ou ta cousine — très gentille, ta cousine!

De Nomarède. — Ne te moque pas d'elle!

Le Corbier. — Dieu m'en garde! devant toi!

De Nomarède. — Tu es insupportable!

SCÈNE IV

Les Mêmes, GABRIELLE, HENRIETTE

(*Henriette dépose son manteau et son chapeau en entrant, sur une chaise*).

Gabrielle. — Vous vous disputez?

Le Corbier. — Nous nous amusions à jouer à la dispute.

Gabrielle. — C'est drôle?

De Nomarède — Tant qu'on s'amuse; il arrive toujours un moment où ces jeux-là tournent mal!

Gabrielle. — Et vous en étiez à ce moment là!

Henriette. — Nous avons donc bien fait d'intervenir!

De Nomarède. — Vous avez toujours raison d'intervenir.

HENRIETTE. — Voilà qui est gracieux, mon cousin.

DE NOMARÈDE. — Et sincère !

HENRIETTE. — Alors, je t'en remercie.

DE NOMARÈDE. — Gabrielle m'a annoncé, tout à l'heure, une bonne nouvelle : Tu ne pars que dans huit jours.

HENRIETTE. — Je ne suis pas décidée, encore. A quelle heure mon train ?

DE NOMARÈDE. — Je vais regarder.

(*Ils se penchent sur l'Indicateur.*)

GABRIELLE, *bas, à Le Corbier.* — Avouez qu'il sont extraordinaires !

LE CORBIER. — En effet...

GABRIELLE. — N'est-ce pas ?

LE CORBIER. — Indiscutablement...

GABRIELLE. — Regardez-les, c'est trop fort ! Ils parlent à voix basse !

LE CORBIER. — Nous aussi !

GABRIELLE. — Vous m'énervez ! (*Gabrielle s'éloigne de lui et, à Henriette*) : Eh bien, à quelle heure ce train ?

HENRIETTE. — Nous cherchons !

GABRIELLE. — Je le vois bien ! (*bas à Le Corbier*) : avez-vous entendu ce « nous... » Elle m'agace !

LE CORBIER (*bas*). — Cette femme-là ne m'aimera jamais !

HENRIETTE. — Mon train part à sept heures ; j'ai encore près de deux heures devant moi !

DE NOMARÈDE. — Deux heures — et huit jours !

HENRIETTE. — Crois tu ? — J'ai prié le domestique de passer ici dans une heure ; mes malles sont prêtes — je pense que vous ne m'en voulez pas de la liberté que j'ai prise ?

DE NOMARÈDE. — Mais au contraire... Gabrielle ?

GABRIELLE. — Certainement, mon ami ! (*Elle met son chapeau*) : Vous venez ?

HENRIETTE. — Si vous me le permettez, ce soir, je préfère rester...

GABRIELLE. — La liberté, avant tout ! — Et vous, Robert ?

DE NOMARÈDE. — Moi ?... Je viens... Je viens...

GABRIELLE. — Votre bras, Le Corbier ! (*Ils sortent*).

DE NOMARÈDE. — A tout à l'heure, Henriette... et, vous resterez ?

SCÈNE VI

HENRIETTE, SEULE

(*Elle le suit du regard en lui faisant signe de la main*) :

Rester ?... pourquoi rester ?... tout espoir n'est-il pas interdit ?... Toute pensée n'est-elle pas mauvaise, même ?... M'en aller... je suis seule !... Rester, davantage !

(*Elle fait quelques pas*). Tout, ici, me rappelle des souvenirs... tous si joyeux, si charmants, qu'ils me semblent très loin et que je me parais bien âgée... hélas !...

(*Elle va au piano, la nuit tombe peu à peu*). — Pauvre vieux clavier ! Que de mains ont essayé de te faire chanter et comme ton âme sommeille, maintenant !...

(*Elle s'assied et commence à jouer ; Robert de Nomarède paraît à la fenêtre et l'écoute*).

SCÈNE VII

DE NOMARÈDE, HENRIETTE

DE NOMARÈDE (*Dès qu'elle a fini*). — Bravo !

HENRIETTE. — Tu m'écoutais ?

DE NOMARÈDE. — On n'écoute jamais mieux que lorsqu'on ne doit pas écouter !

HENRIETTE. — Si j'avais su...

DE NOMARÈDE. — Tu aurais continué !... Il y a si longtemps que je n'entends plus de musique !

HENRIETTE. — Ah ? Je croyais que Gabrielle...

DE NOMARÈDE. — Elle joue délicieusement, n'est-ce pas ? Eh bien, depuis quelque temps, elle ne veut plus !

HENRIETTE. — Ah ! Tu n'as pas accompagné ta femme à la promenade ?

DE NOMARÈDE. — Non; elle causait avec Le Corbier de choses assommantes !

HENRIETTE. — Tu m'étonnes ! Gabrielle est femme d'esprit et de cœur...

DE NOMARÈDE. — Oh ! oui !

HENRIETTE. — Et je doute qu'elle puisse être ennuyeuse.

DE NOMARÈDE. — Tu as raison. Écoute, petite cousine... nous nous connaissons depuis longtemps ?... Je vais te faire une confidence !

HENRIETTE. — Je t'écoute.

DE NOMARÈDE. — Une vraie confidence !

HENRIETTE. — Pas possible !

DE NOMARÈDE. — Si grave, que je n'ose presque pas !...

HENRIETTE. — Veux-tu que je m'en aille ?

DE NOMARÈDE. — Méchante ! Ne sais-tu pas que je t'aime comme une sœur ? que je t'ai toujours aimée ainsi ?

HENRIETTE. — Ah... toujours !...

DE NOMARÈDE. — Mais oui ?... tu en doutais ?

HENRIETTE. — Oui... j'en avais douté quelquefois... Mais, qu'importe ! Nous avons des choses plus intéressantes à nous raconter, je t'écoute !...

De Nomarède. — Eh bien, je crois que ma femme ne m'aime plus !

Henriette. — Quelle idée !... Tu l'aimes bien, toi ?

De Nomarède. — Comment, si je l'aime...

Henriette. — Et pourquoi veux-tu qu'elle ne t'aime pas ?

De Nomarède. — N'as-tu pas remarqué certains petits changements en elle ?

Henriette. — Bien peu importants !

De Nomarède. — Lesquels ?

Henriette. — J'ignore moi...

De Nomarède. — Tu ne veux pas me les montrer : tu as peur de me causer de la peine !

Henriette. — Pas du tout, seulement, je ne devine pas, franchement !

De Nomarède. — Tiens, par exemple, son attitude avec Le Corbier !

Henriette. — Nous y voilà !

De Nomarède. — Tu l'avais bien remarquée ?

Henriette. — Mon Dieu, oui...

De Nomarède. — Il te platt, Le Corbier ?

Henriette. — Je ne l'ai pas observé...

De Nomarède. — Tant pis ! Je pensais, un moment...

Henriette. — Qu'il pourrait m'épouser ? Tu oublies que je suis très pauvre !

De Nomarède. — Il est riche !

Henriette. — Raison de plus ! Quand un homme riche épouse une pauvre fille, il croit conclure une mésalliance. . d'ailleurs, je ne me marierai pas !

De Nomarède. — Tu auras bien raison !

Henriette. — Fou !

De Nomarède. — Quoi ?

Henriette. — Pauvre fou ! Mais oui, pauvre fou ! Ne me regarde pas ainsi, tu es trop drôle ! Voyons, il y a combien de temps de mariage ?

De Nomarède. — Un peu plus d'un an !

Henriette. — Voici donc la première fois que vous vous disputez, alors ?

De Nomarède. — Mais oui !

Henriette. — Et pourquoi ?

De Nomarède. — Nous nous sommes trompés ; nous ne nous aimons plus ! Moi, il m'aurait fallu une femme toute autre... tiens, quelque chose comme toi...

Henriette. — Robert !

De Nomarède (*riant*). — Mais oui ! C'est drôle : ces jours-ci j'y songeais : nous aurions vécu très heureux, tous les deux... tu n'y avais jamais pensé ?

Henriette. — Jamais !

De Nomarède. — Et, cependant... mais oui... bah, entre consins

et amis d'enfance, comme nous, on peut bien se permettre quelques folies... j'avoue que l'idée ne m'en aurait pas déplu... figure-toi, j'y avais pensé si sérieusement, qu'il y a deux ans...

HENRIETTE. — Laissons cela !

DE NOMARÈDE. — T'en serais-tu aperçu ?

HENRIETTE. — Nous parlions de Gabrielle, et...

DE NOMARÈDE. — Non, non, non ! Je veux savoir si tu t'en étais aperçue !

HENRIETTE. — J'ai oublié !

DE NOMARÈDE. — Oublié... tu l'avais donc remarqué ? (*Henriette baisse la tête — un silence — de Nomarède la regarde*) : Voyons qu'as-tu ?...

HENRIETTE (*se ravisant*). — Rien... rien...

DE NOMARÈDE. — Tu pleures !

HENRIETTE. — Mais non... je t'assure que non !

DE NOMARÈDE. — Mais je t'assure que si !

HENRIETTE. — Laisse-moi !

DE NOMARÈDE. — Tu m'en veux ?

HENRIETTE. — Pourquoi t'en vouloir, mon pauvre Robert ? Tout ce qui arrive est si naturel...

DE NOMARÈDE. — Tu n'as donc plus confiance en moi ?...

HENRIETTE. — Si ; mais tu oublies mes vingt ans, que je n'ai plus de parents... que je travaille pour vivre... voilà plus qu'il n'en faut pour me compromettre... c'est bien étrange : depuis que je vis ainsi, seule, je m'aperçois qu'il suffit d'être malheureuse pour que l'on vous soupçonne...

DE NOMARÈDE. — Je t'ai fait de la peine !

HENRIETTE. — Sans le vouloir !

DE NOMARÈDE. — Alors, montre-moi que tu ne m'en veux plus : ouvre-moi ton cœur... simplement ?

HENRIETTE. — Au fait, pourquoi pas ? Aussi bien je n'y mets pas de fausse pudeur et nous pouvons bien, tous les deux, jeter un regard sur le passé...

DE NOMARÈDE. — Oui...

HENRIETTE. — Il y a 16 ans que nous nous sommes connus, pour la première fois, ici-même ! La maison était à notre grand'mère commune ; nos pères étaient frères et nos mères unies par une profonde affection... J'avais quatre ans !

DE NOMARÈDE. — J'en avais dix !

HENRIETTE. — Tu jouais avec moi ! Tu t'amusais, comme avec une grande poupée... Et puis, nous étions les seuls enfants : les deux seuls habitants du grand parc ! — Nos mères nous regardaient en riant et disaient entre elles : « Ils se marieront ! »

DE NOMARÈDE. — Je t'appelais toujours « ma petite femme ! »

HENRIETTE. — Et cela dura ! — Chaque été nous nous retrouvions dans le même parc, avec une année de plus... un jour, j'eus quinze

ans... tu en avais vingt-et-un... tu ne me nommais plus « ta petite femme... »

De Nomarède. — Les convenances...

Henriette. — Les convenances ! — Voilà toujours la grande excuse... Tu te rappelles que mon pauvre père mourut la même année... tu me pris dans tes bras et tu me dis : « Ne pleure pas; je t'aime bien, moi ! » — Grand-mère mourut peu de temps après... J'appris, alors, que mon père avait fait de mauvaises affaires, que ses dettes avaient été payées sur sa part d'héritage .. Il nous laissait un nom honorable; mais nous étions pauvres !

De Nomarède. — Je m'en souviens ! — Et, quand je perdis mes parents, je n'osai pas vous offrir de partager avec moi : vous n'auriez pas accepté !

Henriette. — Oui, en effet, tu nous connaissais bien ! Je me mis au travail ; je passai mes brevets... Alors j'ai traversé des heures cruelles ! Parfois, en rentrant, le soir, je trouvais maman bien accablée... Tout semblait s'écrouler autour de moi... je m'accrochais aux souvenirs d'enfance... et tout bas, une voix murmurait en mon cœur : « Ma petite femme... » Cette voix, Robert, je la reconnus, il y a deux ans...

De Nomarède. — Henriette !

Henriette. — Tu ne t'en rendais pas compte... Tu ne sais pas, non plus, avec quelle impatience enfantine je t'attendais, chaque soir, et quand tu sonnais à la porte, mon cœur battait fort... bien fort, je te jure... j'aurais reconnu ton coup de sonnette entre mille... Mais, toi, tu ne songeais pas qu'une pauvre fille était là, qu'elle ne demandait qu'à aimer, rire, être joyeuse... et que tu étais sa seule joie... Oh, ne crains rien... je t'aimais... comme un frère, moi aussi !

De Nomarède. — Pauvre petite ! — Pourquoi ne pas tout nous avouer, à présent ! Moi aussi, j'attendais l'instant de monter chez vous, de causer longuement avec toi, de nous rapprocher... de t'aimer...

Henriette. — Jusqu'au jour où tu ne vins plus... je compris que quelque chose s'élevait entre nous... rien... je suppose... tu avais des façons moins... comment t'expliquer ?... Maman me le disait bien : « Que veux-tu, il a vingt ans, il faut qu'il s'amuse un peu... » C'est bête,... je souffrais de cette pensée et j'essayais de la comprendre... j'avais beau faire, je n'y parvenais pas !

De Nomarède. — Cependant, j'allais encore vous voir !

Henriette. — Plus tous les jours !...

De Nomarède. — Je vous aimais autant !

Henriette. — Mais cette affection me pesait ! il me semblait que moi aussi, je devenais un passe-temps pour toi et que l'heure que tu restais auprès de nous, était une heure volée à d'autres !

De Nomarède. — Tu m'aimais !

Henriette. — Je commençais à ne plus t'aimer... tu as eu mon premier rêve... voilà tout ! D'ailleurs, peu de temps après, j'ai su que tu

allais te marier... j'en ai ressenti du bonheur... pour elle et pour toi... j'ai conclu que, décidément, mon sort me portait ailleurs, et j'ai vécu de votre intimité... Il n'y a eu qu'un mauvais moment : quand nous avons reçu ta lettre, correcte et courte ; je me taisais : je suis remontée dans ma chambre et je pleurai un peu... le lendemain, je n'y pensais plus...

De Nomarède. — Si j'avais su... au fond, je n'avais pas changé, et...

Henriette. — Si, tu changeais !... Ces choses-là n'ont d'importance que pour nous autres jeunes filles; pour les hommes...

De Nomarède. — Tu as tort de penser...

Henriette. — Rassure-toi, me voilà guérie ; tout à fait guérie ! Seulement, désormais je suis toute seule... alors, en revoyant, ici, les vieux arbres qui survivent à tous nos souvenirs, en retrouvant les allées foulées par nos pieds, couvertes d'herbe, maintenant, comme des tombes d'enfants, en te voyant, enfin, toi, « le petit mari » de jadis, il me semblait redevenir toute jeune ; revivre dans le passé et je cherchais autour de moi, le fidèle compagnon de l'enfance... il avait disparu : tu désirais, à toutes forces, lire dans le fond de mon cœur, regarde ! Si tu as des enfants, Robert, ne leur mets jamais ces idées-là dans la tête... pour un garçon, c'est bien gentil... pour une petite fille, prends garde... certains enfants ont le cœur si fragile... il ne se guérit... il reste douloureux !

(*Robert se promène de long en large ; le domestique entre avec la lampe*).

Le Domestique. — Je viens prendre les ordres de mademoiselle !

Henriette. — Descendez mes bagages.

(*Le domestique sort*).

De Nomarède. — Tu pars ?

Henriette. — Oui, mon ami ! n'as-tu pas compris que je suis la cause de votre dissentiment ? Tu as sans doute raconté à Gabrielle ces fiançailles d'enfants ?

De Nomarède. — Pourquoi pas ?

Henriette. — Certes; mais tu ne peux pas attendre d'elle une sympathie pour moi aussi spontanée... Je suis le passé, le passé vivant — et plus le passé d'un homme est limpide, mieux compréhensible pour une femme, plus elle en souffre... Gabrielle t'aime, comme tu l'aimes... quant à Le Corbier, il n'est qu'un trompe l'œil... sans doute, un peu épris de ta femme... amuse-t'en, voilà tout ! (*Elle met son chapeau*). L'heure des adieux, à présent ! Justement ta femme rentre... Comme elle est jolie !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GABRIELLE, LE CORBIER

HENRIETTE. — La voiture m'attend. (*Gabrielle regarde Robert; Le Corbier est un peu à l'écart et regarde Henriette; Henriette se rapproche de Gabrielle et la prend à part*). Ecoutez, ma cousine, voulez-vous me faire un grand, un très grand plaisir?... Eh bien, rejoignez votre mari...

GABRIELLE. — Robert?... Vous pensez...

HENRIETTE. — Il vous aime... autant que vous l'aimez... tout simplement! (*A Le Corbier*): Au revoir, Monsieur! (*Gabrielle s'approche de Robert*).

LE CORBIER, *les voyant*. — C'est très fort ce que vous avez fait là... mais pas gentil pour moi!

HENRIETTE. — Ils sont heureux!

LE CORBIER, *à part*. — Elle a raison, Madame de Nomarède. Charmante, cette petite!

GABRIELLE. — Vraiment, vous voulez nous quitter?

HENRIETTE. — Oui, vraiment!

GABRIELLE. — Mais vous reviendrez!... Quand vous serez mariée!

DE NOMARÈDE. — Bientôt, alors?

HENRIETTE. — Adieu, Robert! (*Il lui baise la main*). Adieu Gabrielle! (*Gabrielle l'attire et l'embrasse; Henriette s'essuie les yeux vivement*): et maintenant, je me sauve... Ne m'accompagne pas! — Adieu, à tous, Adieu!

(*Elle sort en courant*).

GABRIELLE et DE NOMARÈDE, *à la fenêtre*. — A bientôt, à bientôt!

LE CORBIER, *à part*. — Décidément, je suis de trop, moi aussi!

GABRIELLE, *se retournant, à Le Corbier*. — Vous devriez réfléchir, mon cher ami; et si vous aviez quelque amitié pour moi, vous épouseriez cette fille-là... ce serait charmant; nous deviendrions parents!...

RIDEAU

A.-E. SOREL.

LA QUESTION MAROCAINE ET SA SOLUTION

Un Comité, dit du Maroc, vient de se former sous la présidence de M. Eugène Étienne, vice-président de la Chambre des Députés.

Dans un appel adressé au public, ce Comité s'exprime ainsi : « Les derniers accords franco-anglais font entrer la question du Maroc dans la phase décisive, et ont définitivement ouvert la voie à la solution francaise. La méthode de cette solution est aujourd'hui admise par tous. Elle consiste à éviter toute conquête et à réformer, à ouvrir le pays par l'intermédiaire beaucoup moins coûteux du gouvernement du sultan dirigé et aidé par nous ». On lit plus loin dans le même appel : « Il (le Comité) aidera à ouvrir à la pénétration pacifique, par notre civilisation, notre commerce et notre industrie, les régions jalousement fermées jusqu'ici, mais que la situation internationale va nous ouvrir. »

Dans le banquet qui a eu lieu au Grand-Hôtel à cette occasion, le président a fait connaître son programme et celui du gouvernement. La tâche de ce dernier consistera principalement à créer des ports, des routes, des voies ferrées et à mettre le sol en valeur. Quant au Comité, il s'est donné le rôle de lui venir en aide en faisant l'inventaire des richesses du pays au moyen d'un certain nombre de missions pacifiques; l'une d'elles doit plus particulièrement prendre le Bled Siba pour but de son exploration.

Ce programme est parfait en ce qui concerne la tâche assignée au gouvernement ; mais il suppose tout simplement le problème résolu, c'est-à-dire que le sultan va réclamer notre aide et que les populations vont admettre notre intervention dans la direction de leurs destinées. Jusqu'à présent, Abd-ul-Aziz a accepté notre argent; mais rien ne nous autorise à croire, qu'il va même solliciter nos conseils et, encore moins, accepter la collaboration que

nous lui offrons avec tant d'insistance. La question qui se pose aujourd'hui n'est donc pas tant de savoir ce que nous devons faire, mais comment nous pourrons exécuter notre programme de réorganisation. A ce point de vue, il n'eût pas été inutile que M. Étienne eût fait connaître comment « la situation internationale va nous ouvrir la porte du Maroc », si les populations comme leur gouvernement s'obstinent à la laisser fermée. Depuis les accords franco-anglais, nous offrons un concours que personne ne réclame, sous la forme que nous voulons lui donner.

Le sympathique président du Comité a parlé également d'encadrer les troupes du Maghzen ; mais on n'encadre que ce qui existe, et l'on ne peut donner le nom de troupes aux bandes indisciplinées que forment les Mahalla, où l'on trouve, à côté d'un petit nombre d'hommes réellement capables de porter les armes, un mélange d'enfants, de vieillards et de ribaudes. N'ayant pas d'institutions militaires, le sultan n'a pas d'armée au sens que nous attachons à ce mot. Ce n'est donc pas à l'encadrer qu'il faut penser, mais plutôt à la créer véritablement. Cette création suppose l'adoption de dispositions relatives au recrutement, à la solde, à l'armement, à la discipline, etc... en un mot l'adoption de toutes les mesures qui permettent à cet organisme si compliqué qu'est une armée de fonctionner facilement en paix comme en guerre. Il en est de même des autres branches de l'administration, qui n'existent même pas à l'état d'ébauche.

L'Égypte, la Tunisie que l'on assimile au Maroc, n'étaient pas dans les mêmes conditions ; elles avaient, au moment où les puissances européennes les ont dotées d'une organisation nouvelle, des institutions imparfaites il est vrai, mais qui donnaient surtout de mauvais résultats, moins par suite de leur insuffisance que par l'absence de tout contrôle. L'Égypte, en particulier, avait déjà subi l'empreinte de méthodes de gouvernement avec Bonaparte. De plus, le pouvoir suprême y était respecté et obéi, ce qui a presque toujours été le contraire au Maroc. Il faut ajouter également que les populations égyptiennes et tunisiennes, douces, intelligentes, ne se sont pas cantonnées dans un isolement systématique, comme celles du Maghreb occidental ; et au moment où l'intervention européenne s'est produite, elles étaient déjà à même d'apprécier la supériorité de notre civilisation. Le Maroc, au contraire, a toujours formé une sorte d'îlot aux portes de l'Europe, où se sont maintenues les mœurs et les habitudes du Moyen-Age, avec les haines et les rancunes datant de l'époque où le monde musulman essayait en vain de garder sa suprématie dans le sud

de l'Espagne. Il faudrait donc perdre tout espoir de lui faire accepter notre civilisation par la seule persuasion, ayant contre nous, en dehors de la religion, un pareil passé.

Quoi qu'en pensent les membres du Comité du Maroc, jamais le Sultan, ni le Maghzen, n'accepteront de bonne volonté notre coopération pour doter leur pays d'institutions nouvelles, et encore moins pour y créer des routes et des chemins de fer. S'ils l'acceptaient, ils savent qu'ils auraient contre eux la plus grande partie des populations, celles du Bled Maghzen comme celles du Bled Siba. On ne construira pas un kilomètre de route ou de voie ferrée, on ne plantera pas un poteau de télégraphe autrement que sous la protection des baïonnettes ou du canon. On vient d'en faire l'expérience à Marnia même. En effet, lorsqu'il s'est agi de prolonger jusqu'à Oudja la route dite de Fez, les Marocains ont menacé les travailleurs, s'ils franchissaient la frontière ; devant ces menaces, on a dû arrêter les travaux.

Quant à la coopération du Maghzen, M. le général Lyautey vient, dit-on, de faire également l'expérience de ce qu'il faut en attendre. Au mois de juin dernier, cet actif général avait pensé pouvoir s'emparer de Bou-Amama, afin de mettre un terme aux troubles que ce vieil agitateur fomente sans cesse sur notre frontière. Il s'était entendu avec S. Roukina, le commandant de la Mahalla d'Oudjda, pour enfermer notre adversaire commun dans un cercle d'ennemis et l'obliger ainsi à se rendre. Il n'a pas tardé à s'apercevoir que les retards apportés par le représentant du Maghzen, dans l'exécution des mouvements arrêtés d'un commun accord, marquaient la ferme résolution de ne pas nous aider à détruire cet ennemi de notre puissance en Algérie, malgré son alliance avec le Rogui.

De son côté, El Mennebhi, l'ancien ministre de la guerre d'Abd-ul-Aziz, vient de faire un voyage en France. Il a été interrogé, un peu par tout le monde, sur l'impression que produisait sur lui l'accord franco-anglais touchant son pays. Cet habile et avisé fonctionnaire a-t-il laissé pressentir que nos relations seraient modifiées par cet accord ? Nullement ; il s'en réjouit comme ami des deux puissances contractantes, et c'est tout. Pour le Sultan, comme pour le Maghzen, l'accord franco-anglais ne regarde que les puissances qui l'ont conclu ; quant à eux, s'ils ne l'ignorent pas, ils affectent, tout au moins, de n'y attacher aucune importance.

On peut être certain que les sollicitations que nous leur adressons, sous toutes les formes, resteront toujours sans réponse

tant que nous n'emploierons pas des moyens plus énergiques pour nous faire écouter.

En présence de pareils faits, il semble peu raisonnable d'escompter leur aide et comme nous sommes actuellement forcés d'agir, sous peine de compromettre, sinon de perdre, le bénéfice de la situation prédominante qui vient de nous être reconnue, bon gré, mal gré, nous serons dans l'obligation d'imposer notre coopération comme en Tunisie.

D'ailleurs, peut-on demander à une collectivité ethnique d'abandonner de bonne volonté même une parcelle de son indépendance? Un peuple efféminé peut seul accepter une pareille situation sans combattre; ce n'est pas le cas ici, où les populations se sont aguerries depuis longtemps dans des luttes intestines de tribu à tribu. Ces populations se doutent bien, d'ailleurs, que ce n'est pas uniquement pour leur bien qu'on veut leur imposer une civilisation nouvelle, et que l'intérêt qu'on leur porte vient bien aussi des richesses de leur sol. Si elles conservaient quelques illusions à ce sujet, elles n'ont qu'à se faire traduire nos revues et nos journaux, les discours de nos hommes politiques, dans lesquels on parle sans cesse d'exploitations diverses à créer, et de richesses à inventorier. Soyons justes à leur égard. Elles savent que le mot civilisation veut souvent dire conquête ou occupation des parties les plus riches du pays par le peuple suzerain, comme cela eut lieu de tout temps. Il ne faut pas oublier, en outre, qu'une organisation nouvelle apporterait de telles modifications aux habitudes existantes, léserait tant d'intérêts particuliers, qu'il serait naïf, de notre part, de supposer que la persuasion seule suffira à faire accepter nos réformes.

C'est une grande erreur de croire, d'autre part, que notre civilisation jouit d'un grand prestige près d'elles, comme quelques coloniaux se le figurent avec trop de complaisance. Mettant les biens moraux bien au-dessus des richesses matérielles, elles mesurent leur civilisation à la nôtre, non au moyen de kilomètres de voies ferrées, mais à la différence qui, dans leur esprit, sépare leur religion de celle des chrétiens. On peut être certain qu'elles repousseront nos bienfaits par la force. D'ailleurs, l'ignorance où elles sont de notre puissance militaire ne peut qu'exalter encore leur intransigeance. Combien n'existe-t-il pas de tribus dans l'intérieur du Maroc qui se croient invulnérables contre nos coups, grâce à l'abri de leurs montagnes? Il est de toute évidence que, pour les obliger à subir notre présence, il faudra autre chose que des discours.

Le programme du Comité du Maroc, en ce qui regarde la tâche assignée au gouvernement, comme le programme exposé devant la Chambre des Députés par M. Hubert, dans son rapport sur la proposition de M. Jaurès au sujet du développement des œuvres musulmanes au Maroc, ne sont réalisables ni l'un ni l'autre dans l'état actuel du pays, en l'absence de toute autorité assez forte pour les imposer. Comme on peut s'y attendre, leur application augmenterait encore le nombre des partisans du Rogui, qui fait surtout la guerre au nom de la religion.

***

Après les évènements qui viennent de se passer aux portes de Tanger, il semble superflu d'insister sur le sort qui attend les missions que le Comité veut lancer à travers le pays. On peut se demander si M. de Ségonzac, en particulier, qui paraît avoir accepté la direction de celle qui est destinée à explorer le Bled-Siba, compte sérieusement réussir et sur quel motif il se base pour ne pas craindre d'être rapidement arrêté. Tout le monde trouvera que les précautions nombreuses qu'il a prises pour sa sûreté personnelle, lors de son précédent voyage, ne paraissent pas légitimer sa confiance actuelle. Il est peu probable que les missions qui sont destinées au Bled-Maghzen puissent, même de leur côté, s'éloigner de Tanger et faire autre chose que de l'exploration en chambre.

Si le Comité pense sérieusement faire explorer le Maroc sans le concours de la force armée, on peut dire que pour lui le Maroc est réellement inconnu, ainsi que ses habitants. On ne peut supposer que son intention soit de créer ainsi un *casus belli*; le moyen serait peut-être un peu barbare ; toutefois, pour tous ceux qui connaissent, autrement que par des relations fantaisistes, les mœurs des habitants, leur haine farouche des Roumis, il est hors de doute que ces missions ne peuvent aboutir qu'au plus lamentable échec. Les exemples abondent du soin jaloux avec lequel les Marocains défendent l'accès de leur pays. En 1903, un officier supérieur de l'armée d'Afrique a voulu explorer le massif des Beni-Snassen. Avant de partir, il avait pris toutes les précautions possibles pour pouvoir remplir sa mission; il s'était même assuré, moyennant de nombreux cadeaux, l'appui d'un marabout influent. Malgré ces précautions et un savant déguisement, lorsqu'il a voulu pénétrer dans l'intérieur du pays, les habitants l'ont arrêté et lui auraient fait un mauvais parti, sans l'intervention du marabout

dont il avait acheté la protection. Il est rentré sur le territoire algérien, sans avoir rien pu voir d'important; heureux de se tirer d'un mauvais pas à si bon compte !

On a fait grand bruit également autour des missions militaires qui devaient, dit-on, instruire et encadrer les troupes du Sultan, chargées plus particulièrement d'assurer la police de la frontière. Ces missions se réduisent, en réalité, à une seule, celle d'Oudjda, qui se compose de deux officiers d'infanterie, que S. Guebbaz n'a autorisés à rejoindre leur poste qu'après de nombreux pourparlers ; et, encore, avec l'obligation de s'habiller en Arabes et de se montrer le moins possible. L'un d'eux a été chargé d'instruire quelques hommes dans la manœuvre du canon.

Ces deux officiers, qui viennent de faire preuve d'énergie en s'affranchissant de l'obligation de s'habiller en arabe, sont donc seulement tolérés ; leur action est nulle, il est inutile de le dire. Ces faits se passent à nos portes, à Oudjda, dans une localité qui est presque un faubourg de Marnia, où les autorités locales ont toujours besoin de notre concours ; on peut en déduire l'accueil qui attend les missions du Comité dans l'intérieur du pays. Le président, M. Etienne, ne doit pas les ignorer, en particulier la tentative de pénétration relatée plus haut chez les Beni-Snassen, cette tentative, ayant eu lieu avec l'appui, au moins moral, des autorités civiles et militaires de la province d'Oran. On ne s'explique donc pas son optimisme actuel.

A l'exemple du grand Comité dont le siège est naturellement à Paris, de nombreux sous-comités se forment un peu partout, en Algérie notamment.

Chacun veut prendre part à la conquête pacifique du Maroc. Dans la chaleur communicative des banquets qui ont lieu à cette occasion, des enthousiastes ne parlent de rien moins que de se mettre en route avec, pour toute protection, non des armes, mais des boîtes de médicaments et les discours de M. Jaurès traduits en arabe. Ce serait un spectacle réjouissant, s'il n'avait pas l'inconvénient de faire envisager par beaucoup cette importante question sous un aspect absolument faux et de décourager par suite les bonnes volontés, quand on s'apercevra que l'organisation du Maroc ne peut se faire au moyen de discours ou de missions pacifiques, mais qu'elle demandera du temps, des hommes et de l'argent.

L'attitude que nous avons actuellement ne peut qu'encourager les résistances de nos futurs protégés. Nous paraissons, en effet, moins adopter la méthode pacifique, par la certitude qu'elle peut réussir, que par la crainte des efforts à faire.

L'expérience aurait dû nous apprendre qu'avec les populations de l'Afrique du nord, l'hésitation, la crainte ne constituent pas une bonne politique et qu'au lieu de diminuer les difficultés, une pareille attitude ne peut que les augmenter.

La méthode pacifique comporte de nombreux procédés d'application ; à peu près autant qu'elle a de partisans.

Quelques-uns d'entre eux se rapprochent tellement de la manière forte que l'on se demande où se trouve la différence, sinon dans le qualificatif qui les distingue extérieurement. Dans cette catégorie se range la formule d'entente avec les tribus ; elle consiste, comme l'on sait, à traiter directement avec chacune d'elles. Elle est appliquée actuellement dans le sud, paraît-il ; mais elle n'a rien de pacifique comme le montrent les nombreux postes qui viennent d'être créés, sur le territoire des Ouled-Djerir en particulier. Elle revient en outre fort cher, puisqu'elle a nécessité la création de nouvelles unités pour fournir les garnisons de ces postes et assurer la sécurité sur les lignes de ravitaillement. On se demande, à ce sujet, sur quoi certains coloniaux se fondent pour dire qu'une nouvelle méthode a été inaugurée par le général Lyautey. Ce général a fait comme ses prédécesseurs et comme feront ses successeurs : pour faire cesser l'hostilité d'une tribu, il occupe tout simplement son territoire. En réalité, on a fait du protocole de 1901, qui avait pour but de nous permettre d'exercer un droit de police sur la frontière commune, un véritable instrument de conquête.

Il est évident que nous n'aurons jamais assez de forces pour rétablir l'ordre aussi pacifiquement sur tout le territoire marocain. Cette politique, d'ailleurs, n'est plus praticable aujourd'hui ; il eût fallu l'inaugurer il y a 40 ans ; peut-être aurions-nous atteint, depuis longtemps, les bords de l'Atlantique. Il eût fallu également ne pas créer de frontière comme celle qui existe de la mer au Teniet-Sassi ; c'est grâce à l'absence de frontière que les Anglais ont pu établir leur autorité sans trop d'efforts dans l'Inde, et à leur exemple les Russes, dans l'Asie Centrale. Etant donné le peu de temps qui nous est imparti pour rétablir l'ordre au Maroc, il nous faut faire en quelques années ce qui normalement eût demandé 35 ou 40 ans.

Il est regrettable que, depuis le traité de Tanger, nos efforts se soient portés et se portent encore sur une partie du pays qui ne vaut pas les sacrifices que nous faisons, et qui nous fait prendre l'accessoire pour le principal.

On veut circonscrire le territoire à pacifier ; on espère empê-

cher les éléments perturbateurs qu'il contient de trouver un refuge, à un moment donné, dans le désert marocain ; on oublie, dans cette circonstance, ce principe si sage, qu'avant de prendre des dispositions pour couper la retraite à son ennemi, il faut d'abord songer à le battre.

L'idée de conquérir le Maroc par le sud, comme on semble vouloir le faire, n'est pas défendable. En effet, toute colonne d'opérations suppose une base d'où elle tire ses ravitaillements de toutes sortes, où elle expédie ses malades et ses blessés. Cette base ne peut être que le Tell, et si l'idée exprimée plus haut était appliquée, les troupes opérant vers Fez, par exemple, devraient recevoir leurs ravitaillements par le circuit Oran-Aïn-Sefra-Figuig et le Tafilalet. Le Sahara Algérien, ni le Sahara Marocain n'ont jamais servi de base d'opérations à des troupes importantes, pour cette raison qu'on ne s'appuie pas sur le néant. Il ne faut pas confondre une armée avec une harka.

Abd-el-Kader, pendant sa longue résistance à nos armes, ne s'est jamais servi du désert ou des Hauts-Plateaux que pour se soustraire momentanément à nos coups, et pour gagner un autre point du Tell.

C'est ainsi qu'après avoir perdu le Tell algérien, il s'est réfugié dans le Tell marocain, là où il pouvait trouver des hommes, des armes et des vivres.

Il a agi comme avaient fait avant lui Jugurtha pendant la conquête romaine, la Kahena pendant l'invasion arabe.

On ne peut également dire que nous aurions intérêt à opérer du sud au nord, sous le prétexte que les Almoravides ont agi ainsi. Il n'y a aucune assimilation possible à faire entre leur situation et la nôtre. Disciplinés, d'une secte mulsumane, leur but était d'imposer leur manière de comprendre le Coran à d'autres coreligionnaires. Comme la différence de croyances n'était pas considérable, les nouveaux convertis s'enrôlaient volontiers sous la bannière du vainqueur ; de sorte que les conquêtes, au lieu d'affaiblir celui-ci, lui permettaient au contraire de grossir les effectifs de son armée. C'est ainsi que, partis pour la guerre sainte au nombre de quelques centaines de cavaliers des bords du Niger au XIe siècle, les Almoravides, après avoir occupé le Tafilalet et le Sous, ont pu franchir l'Atlas au nombre de près de cent mille guerriers et n'ont pas tardé à soumettre tout le Maghzen. Le contraire se produirait pour nous : une colonne qui opérerait dans la direction indiquée verrait rapidement fondre ses effectifs, par le feu de l'ennemi, par les maladies, mais surtout par l'obligation

de garder ses lignes de communications, Au lieu de chercher à investir le Maroc par le sud, nous agirions peut-être plus sagement, en laissant le désert ouvert comme porte de sortie pour les éléments les plus irréductibles du pays.

Solidement installés dans le Tell, il nous serait toujours possible de nous opposer aux entreprises de ces éléments.

Depuis que nous sommes maîtres de l'Algérie, peut-on dire que les tribus sahariennes ont sérieusement menacé le Tell ?

La meilleure méthode à employer pour pacifier le Maroc, la plus économique et la plus efficace en même temps est celle que nous aurions dû suivre en Algérie ; elle consiste à occuper le Tell et à se contenter de faire la police dans le sud, au moyen de colonnes mobiles lancées en temps opportun. Serions-nous devenus incapables de renouveler les exploits de Septimus Flaccus et de Julius Maternus, qui n'ont pas craint d'aller jusqu'en l'Aïr imposer la Paix Romaine ?

On a proposé encore d'acheter la coopération des principaux personnages marocains. On peut être assuré que cette nouvelle méthode ne donnerait pas les résultats que l'on en attend. Ces personnages accepteront notre argent comme le sultan ; mais dès qu'il faudra agir, tous s'excuseront ; d'ailleurs, s'ils voulaient prendre nos intérêts et remplir leurs engagements, leur influence disparaîtrait du coup et il se trouverait vraisemblablement un madhi quelconque pour soulever les populations contre eux et contre nous au nom de la religion. On peut être assuré qu'aucun fonctionnaire du Maghzen ne se compromettra sérieusement, tant que nous n'aurons pas adopté une attitude plus énergique.

On ne s'allie qu'aux forts et aux résolus et non aux timides et aux hésitants.

Les procédés de pénétration dérivant uniquement de la méthode pacifique ne peuvent avoir aucun résultat pratique. Ils ne sont pas seulement destinés à échouer piteusement, mais même à ne pas recevoir un commencement d'exécution.

On ne crée pas des Empires avec des discours, ni avec des moyens aussi puérils que ceux qui sont proposés par quelques stratégistes en chambre, quand on se trouve en présence de populations aussi énergiques et aussi irréductibles dans leur foi religieuse.

Si nous persistons dans notre attitude actuelle, nous risquons, comme nous l'avons déjà dit, de perdre le bénéfice de notre accord avec l'Angleterre, bénéfice qui nous coûte cependant assez cher.

L'Angleterre et l'Europe nous ont reconnu des droits supérieurs au Maroc; mais elles ont entendu, également, que ces droits impliquaient des devoirs.

Or, la manière dont nous espérons les remplir ne pouvant donner de résultats pratiques, ni dans le présent, ni dans l'avenir, il se pourrait que, devant notre inertie verbeuse, les puissances intéressées en arrivent à se passer de nous, pour défendre leurs intérêts. Il suffit de lire certains journaux étrangers pour se convaincre que la question marocaine ne peut rester longtemps dans le domaine des discussions spéculatives.

Nos coloniaux se laissent peut-être séduire par les appels des colonies israélites des ports marocains; mais qu'ils soient bien persuadés que la masse des populations arabe et berbère ne se laissera pas imposer des réformes sans résistance. Ayant à cet égard toutes les idées du moyen âge et celles que nous avons trouvées chez nos sujets algériens, elle ne nous reconnaîtra dignes de lui donner des lois que si nous avons l'énergie de lui imposer notre volonté par la force des armes. Quoique cette idée répugne à nos hommes politiques, il faudra bien, en fin de compte, avoir recours au seul argument qui ait prise sur elle.

Les difficultés que nous faisons prévoir ici ne sont pas indiquées pour nous pousser à l'abstention, loin de là. Notre intention est précisément le contraire; mais, en rappelant qu'on ne fait pas de grandes choses avec de petits moyens, elle a pour but d'élever notre courage à la hauteur des circonstances. Que nos coloniaux, qui se recommandent volontiers de Jules Ferry, s'inspirent de la méthode qu'il a suivie pour nous donner deux de nos plus belles colonies! Que nos hommes politiques, à qui toute action énergique répugne, se rappellent comment nous avons perdu l'Égypte!

Jusqu'à présent, le sultan, le Maghzen se sont moqués de nous. Le langage à leur tenir doit être simple et ne se prêter à aucune ambiguité. Connaissant la tâche que l'Europe nous a confiée, il faut les inviter à coopérer à notre œuvre et, tout d'abord, à accepter notre concours pour rétablir la paix, sans laquelle il est impossible de procéder à aucune réforme. Le sultan Abd-ul-Aziz y gagnera de transformer son pouvoir spirituel en pouvoir réel, sur toute l'étendue de son empire. S'il refuse sa coopération, nous pouvons nous passer de lui; il ne manquera pas d'autres chérifas pour prendre sa place. Aujourd'hui, il faut qu'il se décide à être avec nous ou contre nous.

Il est indispensable qu'un protocole règle dans ses grandes

lignes nos rapports futurs. Il pourrait être établi sur les bases suivantes :

1° Maintien de l'intégrité de l'empire sous notre protection ;

2° Liberté pour nous de placer, momentanément, des garnisons dans les ports et les places menacés par les rebelles ;

3° Nous prendre comme intermédiaires dans les relations avec les autres puissances ;

4° Nous charger d'organiser l'armée et l'administration sur de nouvelles bases ;

5° Nous charger du contrôle des recettes et des dépenses ;

6° Lui attribuer un revenu fixe pour ses dépenses personnelles et celles de sa cour, etc...

Mais, avant tout, il ne faut pas perdre de vue que la première question à résoudre, celle dont dépendent en réalité toutes les autres, est le rétablissement de l'ordre, comportant, pour nous, la liberté d'appliquer les réformes que nous jugerons utiles, dans l'intérêt du pays. Deux solutions peuvent être adoptées par nous, si nous voulons arriver à un résultat certain. La première consiste à soumettre immédiatement le Bled Siba, tout en surveillant les populations du Bled Maghzen, pour les empêcher, si possible, de se joindre aux rebelles actuels ; la seconde serait d'abord d'organiser le Bled Maghzen, c'est-à-dire le pays de plaine, et de se servir des ressources qu'il présente pour pacifier le reste. Cette dernière méthode est celle qui a été suivie par presque tous les conquérants de l'Afrique du nord ; elle a l'avantage de demander moins de sacrifices que la première, puisqu'elle permet de faire coopérer les populations du territoire organisé à la pacification de l'autre. Les Romains n'ont pas agi autrement ; ils ont, en effet, toujours su se servir des peuples soumis pour étendre leur empire. Il est évident que le Sultan est incapable de l'appliquer sans notre coopération effective ; mais cette coopération n'exigerait pas des sacrifices au-dessus de nos forces. Sans l'application, elle se bornerait à occuper les ports et un certain nombre de places du Bled Maghzen pour les mettre à l'abri des tentatives des populations des montagnes. Même avec cette méthode, la pacification se fera assez rapidement pour que les entreprises commerciales et industrielles ne soient pas arrêtées dans leur essor. D'autre part, la situation actuelle ne sera pas sensiblement modifiée au sujet du Prétendant, si nous prenons les dispositions nécessaires pour l'empêcher de sortir des massifs montagneux qu'il occupe, en attendant de le réduire à l'impuissance par la force des armes.

Comme tout le monde le reconnaît, la question marocaine est entrée dans la phase décisive. Il faut agir, si nous ne voulons pas perdre le bénéfice d'une situation acquise au prix de lourds sacrifices. Le moment des discours est passé, les rhéteurs doivent faire place aux hommes d'action. *Acta non verba.*

Il se peut que, malgré la réalité des faits, la méthode préconisée par le Comité du Maroc, et admise par un certain nombre de nos coloniaux, soit appliquée. Comme elle est fatalement destinée à échouer, si elle ne compromet pas notre situation dans le nord de l'Afrique, nous nous permettrons de demander en terminant à ses promoteurs ce qui restera de leur autorité auprès de l'opinion publique, après cet échec, en ce qui concerne les questions coloniales, qui ont servi même à quelques-uns de plate-forme politique.

AFRICUS.

LES ATLANTES

(II)

XVI

LES PRÊTRES-JUGES

Nohor, debout sur la marche verte, au milieu de l'immense degré, la tiare d'or en tête, le manteau pontifical tombant de ses épaules, en longs plis de flamme et d'or, toussa pour s'éclaircir la voix, sa belle voix claire, revenue toute avec l'orgueil du pouvoir reconquis, de la victoire définitive. A sa droite et à sa gauche, sur des sièges d'ébène aux incrustations de bronze et d'émail, vingt-quatre de ses collègues, en stoles de pourpre, coiffés de hautes mitres noires, chaussés de blanches sandales aux larges cordons de soie violette, formaient le tribunal suprême, dont les sentences étaient sans appel.

Plus haut, sur la marche de porphyre, vers l'angle du péristyle, Yerra trônait, la couronne au front, les pieds sur le tapis royal aux reflets d'aurore, immobile, presque effrayante d'orgueil et de beauté.

Derrière elle, Ortiz, avec cinquante de ses gardes, le glaive nu, étincelants d'or et d'acier, regardaient, dédaigneux, deux compagnies de serviteurs armés du temple, formant l'escorte des prêtres-juges, guerriers de qualité douteuse, qu'on n'avait vus nulle part à Lamb'ha. Aujourd'hui cependant, formant la haie entre la plus basse dalle du colossal perron et la pierre voisine des sacrifices, ils déployaient, à maintenir la foule désarmée, où ne manquaient ni les enfants ni les femmes, une insolence toute soldatesque et la plus martiale brutalité.

L'immense place jusqu'à l'ancien palais des rois, faisant face au temple et redevenu jusqu'à nouvel ordre la demeure de la souveraine, fourmillait d'Atlantes de toutes castes, mais surtout de

spectateurs des classes populaires, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, le jour où le jugement de l'une des deux reines, en présence de sa rivale, par le collège sacré et sous la présidence de Nohor, promettait à la multitude un spectacle à la fois gratuit et grandiose, aussi passionnant que solennel.

Cette multitude, d'ailleurs, était en proie aux sentiments les plus divers, passant, d'un groupe à l'autre, sans transition, de l'attendrissement à la fureur, du dévouement à la haine. Mais la pitié, le dévouement surtout, osaient à peine se manifester chez les plus robustes ou les plus courageux, — qui n'étaient pas toujours les mêmes ; — tandis que les injures, les cris de mort s'élevaient hardiment, assurés de l'appui du pouvoir, sous l'œil relativement bienveillant des serviteurs armés du temple.

Cependant, le principal défenseur du régime restauré ne paraissait point, ni aucun de ses officiers ou de ses gardes. Sans doute, le souci de la sécurité publique, tous les grands services à reconstituer, mille autres soins pouvaient réclamer ailleurs l'attention et nécessiter la présence d'Illaz. Mais les mieux informés à ces raisons prétendaient ajouter la plus décisive : une partialité secrète pour l'accusée, la répugnance du généreux vainqueur à contempler son ennemie captive, humiliée et courbant la tête sous l'inévitable condamnation.

Un autre élément d'intérêt faisait défaut, regretté des spectateurs que hantait le souvenir de la Journée Sanglante. Les compagnons d'Argall n'avaient pas quitté la villa mise à leur disposition par Illaz, à l'embouchure du petit fleuve dont le cours supérieur servait d'enceinte au château royal. C'était une résidence à la fois champêtre et somptueuse, présent magnifique du puissant vassal, où les Septentrionaux n'avaient à redouter ni les chaleurs torrides du climat, ni l'importune curiosité des multitudes. La mer, les eaux douces, une longue presqu'île boisée aux couverts giboyeux leur offraient les distractions de la chasse et de la pêche, dont les ressources, au besoin, leur eussent permis d'y soutenir un siège. Leur barque, franchissant le goulet de son précédent mouillage, débarrassé de ses obstacles artificiels après la reddition du palais, était venue jeter l'ancre, — une véritable ancre de fer, chef-d'œuvre des forgerons atlantes, — dans l'estuaire en miniature, où le tribut des sources du Bôl-Gho, alimentées de neiges fondantes, leur rendait presque l'impression de leurs bains glacés d'Erm-gilt-Herm.

Cette double absence, amplement commentée, avait pu causer quelque ennui aux amateurs délicats, partisans avant tout de la

variété du coup d'œil. Mais toute plainte s'était tue, oubliée dans l'émotion générale et profonde, quand on avait vu s'ouvrir la porte d'un petit édifice, perdu dans l'ombre immense du temple, demeure ordinaire de quelques prêtres d'ordre inférieur, voués à la garde et à l'entretien matériel du sanctuaire. Là, on le savait, l'accusée avait passé la nuit, seule avec ses pensées, ses regrets, ses appréhensions trop justifiées par le caractère impitoyable, les rancunes amassées de son accusateur et de ses juges. La plupart s'attendaient à la retrouver abattue, brisée de sa chute, tremblante et balbutiant d'inutiles excuses. Quelques-uns, cependant, se rappelant son attitude au cours de la Journée Sanglante, prévoyaient pour Nohor un triomphe moins facile ; vaine revanche, d'ailleurs, qui ne rendrait pas la condamnation moins certaine, ni le tribunal moins rigoureux.

La baie étroite et basse, gardée de près par une douzaine de templistes, était apparue, démasquée, noire du vide intérieur sur la façade de pierre grise. Ce vide, au bout de quelques secondes, s'éclairait comme d'une approche d'aube. Un instant de plus, la foule houleuse saluait de sa rumeur d'océan la royale captive, debout sur le seuil.

Elle avait repris son costume de vierge prêtresse : la longue pièce d'étoffe blanche qui la drapait tout entière de ses plis harmonieux, les blanches sandales... Ses cheveux noirs simplement relevés sur la nuque, son col rond et souple, ses bras nus, d'une si frêle grâce, le pur ovale de son visage, tout son être, dessiné maintenant en pleine lumière, respiraient une élégance chaste, une noblesse presque divine. Ses prunelles sombres rayonnaient doucement. Jamais sculpteur, cherchant à consacrer un chef-d'œuvre à la Céleste Protectrice, n'avait rêvé plus exquis modèle, ne l'avait si merveilleusement réalisé.

« Oh ! Nizia ! » soupira Foski, l'apprenti ciseleur, à l'oreille de sa sœur, la petite danseuse, serrée contre lui, presque au premier rang, place enviée, conquise à force de patience, de gentillesse et de coups de coude courageusement endurés, « oh ! Nizia ! qu'elle est belle ! et quelle statuette j'en ferais, il me semble, si mon patron Pnemphra voulait me confier la cire nécessaire... et plus tard, pour la fonte, trois ou quatre livres d'argent ! »

L'ex-servante du temple ne répondit qu'en soupirant elle-même. Mais un gros homme à côté d'eux, un peu en avant, dont ils n'avaient encore vu que les épaules, et dont la tournure, dans une telle presse, ne les avait pas frappés, se retourna brusquement, révélant les paupières bridées, les lourdes bajoues et les vastes

oreilles du seigneur Pnemphra en personne, maître ciseleur et partisan fanatique du régime de l'Or et du Fer.

« Dieux cléments ! » chuchota l'enfant, en un murmure vers Nizia : « le patron !... Pourvu qu'il ne m'ait pas entendu ! »

Mais cet espoir était vain, la finesse d'ouïe du seigneur Pnemphra se trouvant, sans doute, proportionnée à l'ampleur de ses conques auditives.

— « De l'argent ! » ricana-t-il, d'une voix aiguë qu'aurait pu lui envier l'eunuque Padoum et qui contrastait plaisamment avec l'épaisseur massive de son torse, « de l'argent !... Et pourquoi pas de l'or?... — apprenti mouleur de gauffres, sculpteur en herbe de chefs-d'œuvre en pain d'épice, modeleur de pastèques et damasquineur de boudins !... Car tels sont, n'en doute pas, les titres brillants auxquels ton génie peut prétendre !... De l'argent pour la magicienne impie et scélérate, l'ennemie de nos dieux, la protégée des Barbares et le fléau de son pays !... Va, je t'en donnerai de l'argent !... et de la cire fine !... et tout le temps qu'il faudra sur les heures que tu me voles à fainéanter par les rues !... Mais, d'abord, je te demanderai un dessin d'après nature, dont je me charge de te fournir le modèle : Foski et Nizia conduits devant le juge et fouettés jusqu'au sang pour leur insolence, leur paresse et leur rébellion ! — S'il est vrai que l'artiste représente toujours bien ce qu'il a fortement ressenti, ce te sera là, certainement, l'occasion d'un chef-d'œuvre ! »

Les éclats de la colère patronale soulevèrent autour du groupe une tempête de gaîté. Le gros homme dut s'arrêter pour éponger son front ruisselant. Foski, serrant ses poings maigres, gronda tout bas :

« S'il n'y avait que nous deux, avec un bon poignard pour chacun... il a beau en peser trois comme moi !... »

Mais déjà sa sœur épouvantée lui serrait le bras; et comme il se calmait difficilement, lui montrant l'accusée debout à côté de la pierre des sacrifices :

— « Elle va parler... Ne veux-tu pas l'entendre ?

— Oh ! Si !... Si ! » s'écria l'apprenti, oubliant soudain les meurtrissures de son amour-propre. Et plus bas, effleurant de ses lèvres l'oreille de Nizia :

« Elle est plus malheureuse que nous ! »

Mais la petite danseuse se trompait. Ce n'était pas encore à Soroé de s'expliquer devant ses juges. L'accusation devait précéder la défense. Nohor, ayant achevé de s'éclaircir la voix, s'affermissait sur ses courtes jambes, dans une pause qu'il se plaisait à croire majestueuse :

« Devant notre souveraine immortelle, Yerra, reine unique des Atlantes, devant le Collège Sacré, tribunal suprême, en présence des seuls vrais Dieux, dont l'Essence éternelle plane au-dessus de nous, bien qu'on n'ait pu encore rétablir ici leurs vénérables images, renversées par des mains sacrilèges... »

Il montrait, des deux côtés de la pierre des sacrifices, les piédestaux vides des colosses de l'Or et du Fer. L'autel lui-même avait été respecté par les ordres de Ruslem, sa dalle d'obsidienne légèrement concave et inclinée, sur ses quatre prismes de basalte sombre, servant à mesurer l'abondance des pluies, fournissant aux prévisions des laboureurs une base immémoriale et nécessaire. Mais aujourd'hui cette place choisie pour l'accusée frappait les esprits d'un rapprochement sinistre. Seule, peut-être, la vierge royale n'en paraissait pas émue. Nohor, cependant, poursuivait, enflant la voix :

« ... Nous t'avons sommée de comparaître, Soroé, petite fille du prêtre Ruslem, pontife des anciennes idoles, ou soi-disant héritière de la dynastie déchue, — car ce titre, te fût-il reconnu, demeurerait aussi vain que votre culte prétendu de la lumière ! Une première fois les Puissances t'avaient appelée, désignée pour le suprême honneur de les servir, ici-bas ou par delà le tombeau ; et pour te dérober à l'obligation sainte, tu ne craignis pas de recourir aux ressources de la magie, à l'aide armée des Barbares ! Par tes charmes, nos guerriers tombèrent sans défense sous les coups d'ennemis en apparence invulnérables ! La nature, troublée par tes prestiges, sembla confirmer tes déclarations mensongères et donner au peuple muet d'épouvante l'exemple de la soumission à tes lois ! Tout cela, les dieux le permirent pour éprouver la foi des Atlantes et fournir à leurs véritables fidèles l'occasion de mériter de nouvelles faveurs. Hélas ! ceux-ci furent le petit nombre ! Et le châtiment ne se fit pas attendre ! Les fléaux se déchaînèrent contre nous ; l'ouragan ravagea nos plaines fertiles ; les eaux furieuses emportèrent à la mer les épis à peine moissonnés. Dans nos villes, l'incendie, le feu du ciel réduisirent en cendres nos demeures ; la contagion se glissa, vola de seuil en seuil !... »

Des cris, des sanglots montèrent de la foule. Il y avait là des veuves, des parents en deuil et des fiancées !... Nohor savoura son succès.

« ... Vous trouviez lourd le tribut des victimes immolées !... Depuis une saison et la moitié d'une saison, le sang n'a pas rougi la dalle des sacrifices ! On a épargné jusqu'aux criminels ! Mais avez-vous dénombré l'accroissement des cortèges funèbres ?...

compté les corps de matelots rejetés sur la grève après la tempête?... et les cadavres de Lamb'ha? »

Vingt mille bras se levèrent; vingt mille cris s'exhalèrent à la fois. Peu d'habitants d'Atlantis avaient eu des parents tués ou blessés à l'armée; mais, parmi la population du port, des bas quartiers, la mer avait fait de nombreuses victimes; et, plus amèrement peut-être, les marchands pleuraient leurs richesses englouties. Enfin, les fervents de l'Or et du Fer trouvaient l'occasion excellente pour montrer leur zèle, et, — comme venait de le dire le pontife, — mériter de nouvelles faveurs. Pnemphra, le maître ciseleur, qui n'avait rien perdu, ni personne, trouva moyen, de sa voix aiguë, de dominer presque l'universelle clameur.

Nohor laissa le tumulte s'apaiser, reprit, s'adressant de nouveau à la prisonnière :

« Tous ces maux, toi seule en es la cause! Seule, avec tes partisans, tes conseillers et tes défenseurs, tu as soulevé le trop juste courroux des Puissances, des véritables Dieux, dispensateurs des biens et des maux! Prêtresse impie d'un culte aussi vain qu'exécrable, magicienne habile aux noirs maléfices, sujette perfide et révoltée, meurtrière de tes compatriotes, l'Atlantide te doit sa ruine, et ne respirera que délivrée de toi!... Je n'ai point appelé de témoins : tout un peuple t'a vue à l'œuvre! Les tombes fraîches témoignent contre toi, et la joie tourbillonnante des vautours! Mais tes juges, ta souveraine ne te condamneront pas sans t'entendre. Ils écouteront, si tu veux, ta défense, pèseront, dans la balance de leur sagesse, tes crimes et ce qu'on pourra leur trouver d'excuses : ta jeunesse, j'imagine; de détestables leçons; et, — je veux l'espérer pour toi, — ton repentir! »

Le pontife se tut, embrassa la multitude d'un regard, selon lui, fascinateur. Sa dernière période le laissait particulièrement satisfait. Il y régnait, pensait-il, un mélange vraiment pathétique d'autorité, de véhémence, de grandeur et de surhumaine pitié.

Cette pitié, d'ailleurs, de pure forme, n'allait pas jusqu'à lui faire souhaiter un adoucissement quelconque à l'inévitable sentence. Le souvenir de son humiliation récente n'était pas effacé par la prééminence reconquise. Il avait eu trop peur pour ressentir la moindre envie de pardonner.

« Le vilain homme! » résuma Foski à l'oreille de Nizia.

La danseuse, lui serrant le poignet d'une main, de l'autre lui montra Pnemphra, heureusement assourdi de ses propres accla-

mations. Tous les partisans de l'Or et du Fer l'imitaient avec un merveilleux ensemble. Mais la rumeur d'applaudissements tomba vite. Un mouvement de l'accusée indiquait son intention de répondre; et de ce qu'elle allait dire, personne, parmi ses plus cruels ennemis eux-mêmes, ne voulait perdre un seul mot.

Un moment, les yeux à terre, elle sembla se recueillir, rougit légèrement. Mais bientôt, la tête haute, sans une hésitation, sans un tremblement, sa voix nette et pure, portant au loin les moindres syllabes :

« Je te répondrai, Nohor; non pour toi qui sais bien le mensonge de tes accusations; non pour tes juges, dont l'arrêt est d'avance rendu, mais pour ce peuple qui nous écoute. Une fois déjà nous nous sommes trouvés face à face, et il n'a pas dépendu de toi que mon sang alors ne ruisselât sur l'autel ! En ce temps-là, pourtant, il n'était point question de magie. Tu ne voyais en moi que la fille de Ruslem, servante obscure des dieux cléments, à qui, chaque jour, j'apportais l'offrande accoutumée, les implorant pour le salut des miens et de l'Atlantide. Jamais, tu le sais bien, je n'ai pratiqué d'autres charmes ! Déjà, cependant, tu m'avais condamnée. Quel était alors mon crime ? Voici : — Je le dirai, quoi qu'il m'en coûte ! — Tu m'avais fait l'honneur de me trouver belle; et, désespérant de me rendre docile, tu voulais, comme servante du temple, me voir à ta merci. Tu n'avais pas songé que je préférerais la mort ! »

Le cuistre mitré blêmit sous le choc. L'imputation était si évidemment vraie, le reproche touchait si juste que, parmi ses partisans mêmes, nulle récrimination ne s'éleva. Yerra, impassible, eut aux lèvres l'imperceptible pli d'un sourire dissimulé. Ses guerriers, se caressant le menton, feignant de rajuster l'écharpe ou l'agrafe du fourreau, échangeaient des œillades obliques et gardaient difficilement leur sérieux. Quelques murmures enfin s'élevèrent dans la foule, mêlés d'indignation et de pitié.

Soroé reprit :

« C'est alors qu'intervint celui que tu appelles l'Étranger, Argall, le Fils du nord, qui déjà m'avait sauvé des griffes du Gardien du Seuil. Je ne le connaissais pas autrement ; je ne l'avais pas revu depuis. Il lui plut de prendre ma défense, et le divin glaive brilla dans sa main. En ce moment, toi, Nohor, pontife des idoles sanglantes, n'as-tu pas courbé la tête ? N'as-tu pas fléchi le genou ? N'as-tu pas salué le Libérateur, et, quelques jours plus tard, humblement sollicité pour toi-même grâce et pardon ? Ces choses ne se sont-elles point passées devant

tous et ne sont-elles pas connues de toute l'Atlantide ? Pourquoi donc me serais-je révoltée, seule, contre la volonté des dieux, manifestée par les plus éclatants prodiges ? Cet époux qu'ils me destinaient, pourquoi ne l'aurais-je pas accepté ? »

Pendant que l'accusée s'exprimait de la sorte, simplement, l'accusateur dissimulait avec peine son malaise Jamais, malgré les leçons de la Journée Sanglante, il n'aurait cru l'élève de Ruslem capable de lui répondre aussi hardiment. Lui imposer silence était facile ; mais c'était avouer sa défaite. Pourtant, le nom d'Argall prononcé par elle et l'allusion à leurs fiançailles lui firent entrevoir l'agréable perspective d'une revanche avant même l'écrasement final de la sentence et de son exécution. Il interrompit :

— « Si les dieux en avaient ainsi décidé, d'où vient que cet époux t'abandonna avant les noces ? »

Le coup brutal porta. La vierge tressaillit ; les larmes envahirent ses yeux, étouffèrent un instant sa voix. Mais, presque aussitôt redressée, dominant le cuistre de toute la hauteur de son dédain :

— « S'il était là, tu serais à mes pieds ! Mais tu peux triompher, en effet. Ce qu'Argall est devenu, je l'ignore ! Je ne crois pas qu'il m'ait délaissée de son plein gré. En tout cas, je n'ai rien fait pour mériter cette disgrâce. Plût aux dieux, cependant, qu'à ce prix je fusse certaine de son salut ! Hélas ! il a pu succomber aux embûches d'un traître, périr par le fer ou le poison !... Ainsi s'expliquerait la colère renaissante des dieux, les fléaux une fois de plus déchaînés, tous les malheurs de l'Atlantide ! »

Une rumeur prolongée, comme une houle d'étonnement, se propagea dans les rangs de la multitude. Ce point de vue, singulièrement vraisemblable, modifiait la conception populaire des évènements récents, déplaçait les responsabilités. Beaucoup s'apercevaient soudain que Soroé, reine acclamée des Atlantes, n'ayant aucun intérêt à ruiner elle-même son royaume, n'était peut-être pas l'unique, ni même le principal auteur de ses maux. Tous ceux qui n'étaient pas inféodés au Temple, résolument ralliés d'avance aux conclusions, quelles qu'elles fussent, de Nohor, subissaient plus ou moins le charme de la beauté, de l'innocence, de l'infortune courageusement supportée. Bien peu maintenant, s'ils avaient eu à remplir l'office de juges, se seraient prononcés pour l'accusateur.

La vierge royale poursuivait :

« Vivant ou mort, il a de ses mains laissé tomber le Glaive. Les fléaux, un instant domptés, ont recommencé leurs ravages.

Qui retrouvera l'arme divine ? qui reprendra l'œuvre inachevée ? L'Atlantide peut-elle espérer encore ? Les oracles, les prophéties ne nous ont promis qu'un Libérateur !

— Ah ! » s'écria Nohor exultant de ce qu'il crut un aveu de défaite, « tu le confesses donc, que, pour vous, tout est bien fini ? »

Mais déjà, secouant la tête, l'accusée reprenait :

— « Rien ne finit... que la Nuit et le Mal ; car le Bien est éternel comme la Lumière ! Ce qu'un héros n'a pas accompli, le peuple l'achèvera. Toi-même l'y aideras en m'envoyant à la mort !... Rappelle-toi ce que dit le plus ancien, le plus inspiré de nos livres : — « Si la victime est condamnée, le sort du peuple dépendra de ses propres résolutions. Il sera sauvé s'il le veut ; sinon... »

Un murmure prolongé courut parmi la foule. Les Atlantes, en dehors de la caste sacerdotale, généralement ignorants de leurs textes sacrés, ne les en tenaient pas moins en haute estime, ou plutôt en profonde vénération. Nul ne douta que la prophétie dût s'accomplir. L'interprétation seule en pouvait être controversée. Nohor, cependant, cherchait le moyen de rompre ce courant de sympathie qu'il ne voyait pas sans inquiétude se former et grossir en faveur de l'accusée. Il haussa les épaules, essaya de ricaner :

— « Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— « Tu as raison ! Je dois citer le passage jusqu'au bout. Les dieux en détournent de nous le présage ! — « ... Sinon, l'œuvre d'Argall sera détruite. L'eau et le feu se rejoindront. L'Atlantide périra ! »

Un mouvement d'effroi fit onduler les têtes comme un souffle précurseur d'orage courbe les épis trop pesants. Quelques-uns essayèrent de nier le texte. Mais d'autres affirmaient l'avoir lu, ou entendu citer par des personnes instruites. Nohor lui-même ne le contestait pas. Une voix osa s'élever, interrogea directement la captive :

— « Et, pour être sauvé, comment devrait agir le peuple ? »

Les partisans du temple affectèrent de s'indigner. Pnemphra, balançant ses vastes oreilles, déclara qu'on devrait arrêter sur-le-champ l'interrupteur, le réserver pour le prochain sacrifice. Mais Foski, déguisant son intonation, à la terreur secrètement complice de Nizia, répéta l'indiscrète demande. Vingt suivirent, puis des centaines. Ceux qui n'osaient la crier l'échangeaient entre eux d'un air grave, avec des froncements de sourcils pleins de sous-entendus.

Nohor, impuissant, frappa du pied. Soroé se tourna complètement vers la foule :

« Les fléaux ne sont issus que de notre faiblesse, de nos divisions, de nos lâchetés. Unissez-vous, vous serez forts ! Bravez-les, ils reculeront ! Ceci pourtant ne s'accomplira pas en un jour, ni en une année. Ils ont mis des siècles, sous les successeurs d'Argall, à consolider leur empire ! Mais soyez courageux, patients, dociles ; écoutez les leçons des sages, rejetez les conseils des violents ; entr'aidez-vous ! Habituez-vous à considérer l'Or et le Fer, non comme des dieux, non comme vos maîtres, mais comme des serviteurs dangereux, nécessaires cependant, qu'on doit surveiller sans trêve et ne jamais livrer à eux-mêmes. Argall, jadis, en avait fait ses esclaves. Surtout, ne laissez pas relever leurs autels de sang ! Que ce sacrifice demeure le dernier, dont je vais être la victime ! A ce prix vous serez libres ; vous serez heureux, sous la protection des dieux cléments, l'adorable et paisible règne de la Lumière ! Et, sinon vous, vos fils !... »

Elle se tut. La multitude, maintenant, silencieuse, attendait, suspendue à ses lèvres. Mais, sur la marche verte, le tribunal entier se levait, les poings tendus, les bouches crispées, vomissant la menace et l'injure. Nohor n'était pas épargné. Son indécision, sa maladresse, indignaient ses collègues à l'égal d'une trahison. Tous criaient à la fois :

« Impie !... Scélérate !... Sacrilège !... Un baillon !... Le Gouffre châtiera ton insolence !... Vas-tu la laisser encore parler longtemps ainsi ?... N'en a-t-elle pas assez dit pour te convertir ?... Qu'avons-nous besoin d'en écouter davantage ?... Sommes-nous ici pour juger ?... Finissons-en ! »

Ils trépignaient. Nohor, éperdu, respira comme un plongeur prêt à disparaître.

— « Vous avez entendu la blasphématrice ? Qu'ai-je besoin d'insister ? Fût-il jamais crime mieux avéré ? aveu plus complet ?

— A la bonne heure ! »

Les juges se rasseyaient, calmés, rajustant les plis de leurs stoles de pourpre.

— « Nous retirerons-nous pour délibérer ? En est-il un seul parmi vous dont la conscience hésite encore ? »

Le tribunal faillit se fâcher de nouveau. Nohor, vraiment, abusait des formules !

— « Non ! Non ! Tout de suite ! Aux voix !... Mais ce n'est pas nécessaire ! »

Les interjections se croisaient. Le pontife leva la main, obtint une seconde de silence :

— « Vous êtes d'avis que l'accusée est coupable ? »

Les vingt-quatre bouches sous les vingt-quatre mitres noires s'ouvrirent d'un seul mouvement, laissèrent tomber un seul mot :

— « Coupable !

— Quel châtiment ?

— La mort !

— Quel supplice ?

— Le Gouffre ! »

Enfin, Nohor avait compris la situation, le vœu de ses collègues, la nécessité d'aller vite. La foule, muette désormais, incertaine de ses propres désirs, regardait, écoutait fonctionner ce rouage de destruction, cette machine à tuer, solennelle et prompte.

Le cuistre se haussa sur ses pointes, se campa sur ses reins, bomba sa poitrine. Sa voix éclata comme un clairon, sonnant la sinistre revanche de sa vanité, de ses convoitises. En ce moment, il apparut hideux, presque aussi terrible que ridicule.

— « Soroé, petite-fille de Ruslem, soi-disant héritière des anciens rois, convaincue d'attentat contre ton pays, de blasphème contre les dieux, de rebellion et de sortilège, le tribunal suprême t'a condamnée à la mort des traîtres, des anathèmes, des fauteurs de maléfices, des instillateurs de poison. D'ici trois jours, sous la réserve du consentement de notre reine, tu seras conduite sur la Colline Désolée, précipitée au Gouffre. Les dieux souterrains, peut-être, agréeront l'offrande d'une telle victime. Ton sang infâme souillerait l'autel ! — Va ! »

Son bras étendu dessina le geste irrévocable, complément suprême des sentences sans appel. Les templistes, rapidement, reformèrent leurs files, entourèrent la condamnée, l'entraînèrent vers la porte sombre, qu'elle ne repasserait sans doute que pour marcher au supplice.

Déjà Yerra descendait les degrés, au bas desquels l'attendait sa litière. Son escorte, vivement, coupait la foule, respectueuse d'ailleurs, toujours sous le charme de sa nature mystérieuse, de sa souveraine beauté. Des acclamations l'accompagnèrent jusqu'à l'ancien palais, de l'autre côté de la place. Mais, sur la marche verte et les deux voisines, les prêtres-juges s'attardaient, debout, discutant avec aigreur. L'attitude de Nohor était sévèrement appréciée, son prestige compromis ; si bien qu'il avait renoncé à

s'enfermer dans un dédaigneux silence, se défendait, accusé à son tour, oublieux de la vile multitude. Celle-ci, cependant, regardait d'en bas, inutilement refoulée par les serviteurs en armes qu'elle débordait sans peine et s'habituait à ne plus craindre, puisqu'ils n'osaient frapper. Dans ses rangs aussi, des discussions s'engageaient. Pnemphra, croyant adresser à son apprenti Foski quelque nouvelle réprimande, s'était trouvé en face d'un maigre mais vigoureux batteur de cuivre qui, prenant l'injure à son compte, ripostait de la belle façon.

« Voilà, » fulminait le maître ciseleur avant d'avoir remarqué la substitution d'un personnage à l'autre, « voilà de belles leçons pour les fainéants de ton espèce! Supprimer les sacrifices!.. et sans doute aussi les gifles et les coups de lanière! C'est alors que vous vous donneriez du bon temps! »

A quoi l'artisan, sans réfléchir à l'impropriété de certains termes à son égard, qui montrait l'erreur évidente, et ne considérant que la catégorie sociale et l'apparence cossue de son interlocuteur :

— « Eh, dis-donc, toi, le gros patron! » se hâtait-il de répliquer, « essaye un peu d'y venir, avec tes gifles et ta lanière! Tu verras si mon marteau mollit sur ton cuir bourré de graisse! N'as-tu pas honte d'éclater de bien-être dans ta peau, quand les malheureux travailleurs tombent de faim? Non, mais essaye donc un peu, je te dis! Rien qu'avec ces deux poings-là, je veux te rendre mince comme une feuille de bronze battu, et gentil comme une petite fille! »

Les poings, seule partie de la personne de l'ouvrier lamineur où la nature se fut manifestée généreuse, présentaient, au bout de ses longs bras minces et nerveux, l'aspect de deux énormes nœuds aux extrémités d'une corde. Pnemphra jugea qu'ils devaient en offrir la résistance, et qu'une querelle avec un tel agresseur serait tout à fait au dessous de sa dignité. Mais vingt scènes analogues, d'un bout à l'autre de la place, achevaient d'échauffer le sang et d'irriter les nerfs de la foule. Brusquement, sans qu'on pût savoir d'où elle était partie, une clameur s'élevait :

« A bas Nohor! A bas les juges! »

Des pierres ricochaient sur les marches. Le tribunal fit retraite en bon ordre.

Mais les assaillants s'arrêtaient au bas des degrés. Une terreur régnait encore au pied de la colonnade géante, maintenait à distance les plus hostiles. Puis les partisans décidés de l'Or et du Fer se joignaient à leurs serviteurs en armes, les aidaient à repousser,

à diviser l'émeute. Celle-ci, d'ailleurs, demeurait sans but, inconsciente de ses désirs comme de sa force. Nohor et ses collègues n'étaient plus là, disparus dans l'immensité du temple, retournés par des galeries souterraines à la cité sacerdotale, de l'autre côté du ravin, ceinte de triples murailles, inaccessible. La lassitude, la faim peu à peu calmaient les colères, confondaient les groupes, ramenaient le peuple vers les bas quartiers où la plupart trouveraient du moins un abri. Le bruit courut d'une distribution de vivres.

Les convois des provinces du nord, les seules que la tempête n'eût pas entièrement ravagées, arrivaient encore difficilement. Atlantis souffrait d'une grande misère.

XVII

ILLAZ

« Révoltée contre les vrais dieux, fatalement tu devais être vaincue. L'Or et le Fer gouvernent à jamais le monde. Insensé qui prétend les combattre quand il est si facile de les servir! Mais j'ai pitié de ta jeunesse, de ton innocence... Je ne te reprocherai pas le sang que tu fis couler. L'Atlantide portera d'autres moissons d'hommes ! »

Une fois encore, les deux reines se trouvaient en présence, seules dans une pièce reculée de l'ancien palais des ancêtres de l'une, redevenu la demeure de l'autre. Trois jours écoulés depuis sa condamnation, les longues heures de captivité dans l'attente d'une mort affreuse n'avaient pas altéré les traits de la vierge royale, encore moins modifié son attitude. Calme et sereine, elle semblait vivre déjà dans une région supérieure, inaccessible aux passions, aux angoisses humaines, uniquement préoccupée du salut de son peuple. Que la prophétie dût se réaliser, qu'elle-même fût la victime désignée et nécessaire, elle n'en doutait pas. Sa seule inquiétude était de voir le destin des Atlantes remis sans recours en leurs propres mains, dépendre de leurs passions, et, hélas ! de leurs faiblesses, contre lesquelles les armait si mal la pratique trop courte de leur liberté.

En outre, la pensée d'Argall, écartée en vain, s'imposait à son esprit, hantait son sommeil et sa veille. Résignée à son abandon, elle ne l'était pas aux dangers qu'il pouvait courir; peut-être appelait-il vainement à son aide, dans quelque souterrain sans écho, ses compagnons et sa fiancée, impuissants à le secourir !... Mais cette pensée qui lui brisait le cœur, elle la repoussait de toutes ses

forces, suppliait les dieux de la lui pardonner, à l'heure où elle n'aurait dû songer qu'à son pays, à l'avenir douteux et menacé de l'Atlantide !

« J'ai pitié... Tu m'as épargnée... Je voudrais te sauver à mon tour.

— Toi ! »

Un orgueilleux sourire se joua sur les lèvres de Yerra :

— « Je peux dédaigner ta haine. Un héros m'aime ! »

Le trait porta. Les yeux de la vierge s'emplirent de larmes. Sa bouche, avant sa raison, protesta :

— Argall ?... Tu mens ! »

La rivale triomphante ne releva pas l'injure. Elle lui était trop douce, dénonçant la profondeur de la blessure. Elle répondit d'un air ingénu :

— « Pourquoi douter de ses serments ? Quelle autre puissance le retiendrait près de moi ? Un de ces jours, si tu y tiens, je te le montrerai endormi dans mes bras, ou la tête sur mes genoux, me répétant : « Je t'aime ! » — tu sais de quelle voix ! »

Elle ferma les paupières à demi, laissa tomber comme en un soupir d'extase les trois mots, dans le dialecte de ceux d'Erm-gilt-Herm :

« Je t'aime ! »

Soroé frémit. Elle aurait cru, tant l'imitation était parfaite, reconnaître l'accent d'Argall. Ces mots, ainsi prononcés, celle-là seule pouvait les redire qui, comme elle, les avaient entendus, murmurés à peine, scellés d'un baiser !

La souffrance trop aiguë de la vierge se trahit en un sanglot. Yerra, impitoyable, feignit l'étonnement :

« L'aimerais-tu mieux mort ou captif ?

— Ah ! cruelle ! »

Les larmes vainement refoulées débordaient, roulaient une à une sur les joues pâlies. L'alliée de Nohor se fit tout à coup familière :

— « Folle, qui t'en prends à tes yeux ! Quand celui-là nous quitte que nous fûmes assez sottes pour aimer, nos pleurs le rappellent en vain... et nos plaintes ! »

Elle se laissa tomber sur un siège bas, attira près d'elle, un bras autour de sa taille, la jeune fille sans force, inconsciente de l'odieuse étreinte. Sa voix fut douce, railleuse à peine, persuasive. On eût dit d'une sœur aînée, grondant et consolant tour à tour, maternelle, le chagrin exagéré d'une enfant.

« Qu'importe ? Il est d'autres jeunes hommes ! Va ! le meilleur

d'entre eux ne vaut pas un de tes soupirs. J'ai cinq ou six ans de plus que toi, — sans compter les siècles d'immortalité! — Je connais leurs phrases cauteleuses, leurs protestations, leurs prunelles de désir!... Ces mots si doux qui t'ont charmée, ces mots de caresse et de flamme, un autre à tes genoux les retrouvera; les mêmes, entends-tu? et ni plus ni moins sincères! Celui-là aussi te promettra le bonheur, — et tiendra parole, si tu y mets quelque complaisance! Allons, ne rougis pas! »

Elle cessa de la retenir, se recula elle-même, souriante encore, mais le regard durci, avec l'accent net dont un négociateur habile propose et fait valoir un marché :

« Tu as l'âge de prendre un époux. Atlante, étranger, tu n'as qu'à choisir. Nomme ton élu, je me charge du reste. Esclave ou prince, il t'appartiendra; et les autres princes envieront sa fortune! Il t'aimera, d'ailleurs. Tu es assez belle pour cela. Il est vrai que la beauté ne suffit pas toujours. Mais j'y pourvoirai, s'il le faut. Je ne suis pas pour rien magicienne! »

Elle se rapprochait de nouveau, toute grâce et douceur, ensorceleuse. Soroé croyait rêver. Que la triomphatrice voulut simplement railler la vaincue, rien ne pouvait le faire supposer. Ce jeu cruel devait lui sembler trop au-dessous d'elle. Non, elle était sincère! Elle avait son but. Et, soudain, la vierge entrevit la vérité. Une joie inonda son âme, mêlée de douleur, exquise néanmoins. Mais, pour obtenir une certitude, elle eut le courage de dissimuler :

— « Je suis la fiancée d'Argall. Je ne trahirai pas mes serments!

— Argall m'aime. Il est mort pour toi.

— Que m'importe la vie, alors? »

La tentatrice ne sut pas réprimer un mouvement de dépit. La prisonnière ne parut pas le remarquer :

« Si tu m'as chassée de son cœur, s'il a pu m'oublier, achève ton œuvre! Envoie-moi sans retard au supplice. Je t'en remercierai!

— Tu n'as pas vu le Gouffre de près! »

La menace avait jailli entre les dents rapprochées de la jeune femme comme un sifflement de vipère. Le visage de l'abandonnée rayonna :

— « Enfin, tu m'as laissé voir le fond de ta pensée, le secret de ton âme! Argall m'aime toujours, ou tu n'aurais pas tant de haine! »

L'alliée de Nohor se mordit les lèvres, pâlit de colère, sentant toute dénégation inutile.

« Il m'aime! Il m'aimera malgré tout, par delà la mort! Tu peux l'enivrer de tes philtres, de tes caresses, de ta beauté,... être la servante de ses plaisirs ! Je ne te ferai pas l'honneur d'en être jalouse.

— Insolente rebelle !

— Frappe ! »

Un moment, les deux rivales demeurèrent debout, face à face, la main de Yerra étendue vers un stylet dont la garde de rubis et d'or étincelait sur une table, à sa portée. Soroé, tête haute, la poitrine offerte, souriait : ce n'était pas elle la vaincue !

Mais, déjà, l'enchanteresse retrouvait son sang-froid. L'arme bijou lui servit de marteau pour faire résonner une coupe de bronze. Ortiz parut.

— « Tu remettras la condamnée aux templistes de Nohor ! »

C'était l'arrêt sans appel, irrévocable. L'écuyer ne dissimula pas un geste de pitié.

— « Ne me plains pas ! » lui dit la jeune fille. « Argall m'aime; l'Atlantide peut encore être sauvée. Toi-même, songes-y ! — et, si tu revois le Fils du nord, rapporte-lui mes dernières paroles. »

Elle passa devant lui, sans un regard pour l'autre, une joie sereine dans les yeux. L'écuyer, secrètement, admira.

Sur le seuil, il eut l'arrêt brusque d'un homme qui se ravise :

« J'oubliais, ô reine : Illaz demande à te parler.

— Bien !... Tout à l'heure ! »

Elle le congédia d'un signe, se laissa retomber assise, un coude sur la table, la tempe dans sa main. Un pli profond se creusait entre ses sourcils rapprochés ; elle jeta le poignard, prit, à côté, un miroir d'argent poli, au manche formé d'une seule émeraude.

« Cette arme-ci vaut mieux, » songea-t-elle en essayant de chasser l'impression maussade dont elle se sentait envahie. « Et encore ! Si Argall me voyait maintenant, je me demande quel breuvage l'empêcherait de me trouver laide ! »

Elle frappa du pied, rejeta le miroir d'un geste nerveux, se leva, fit quelques pas au hasard. Son souci voulait se faire jour, lui montait aux lèvres en paroles brèves.

« Sotte créature qui me force à la sacrifier ! Mais il ne faut pas qu'Argall la revoie !... Jamais !... Quel sort lui a-t-elle jeté ? — Et l'on viendra parler de mes talents de magicienne ! — Pourquoi n'avons-nous pu terminer l'épreuve?... arriver à la caverne mythique?... Que nos bouches s'unissent au contact de l'onde sacrée, que la vie immortelle circule dans nos veines, — et je

pourrai dédaigner toute rivale! Mais ne faudra-t-il pas qu'il boive d'abord ?.. Et la vérité, à ce moment, ne lui sera-t-elle pas connue ?.. Me pardonnera-t-il ? — Du moins, elle sera morte! »

Elle soupira, revint à la table, déploya une feuille de papyrus où des lignes sinueuses, entrecroisées et de diverses couleurs semblaient figurer le relief d'un district montagneux, hérissé de pics, creusé de vallées profondes et de cheminements souterrains.

« Aucune recherche n'aboutira !.. L'éboulement a comblé les passages. Pour les rouvrir, une armée de travailleurs sera nécessaire... Allons ! il faut être reine encore... reine absolue... quoi qu'en puisse penser Illaz! »

Le bruit léger d'une portière soulevée et qui retombe, un pas résolu, quoique assourdi par l'épaisseur soyeuse des nattes, la firent tressaillir et se retourner vivement. Illaz était devant elle, profondément incliné; mais la fermeté du regard et, bientôt, l'impérieux accent de ses paroles démentaient l'humilité de son attitude :

— « Je te salue, ô reine!

— Salut, prince! Ta visite arrive à propos, surtout si tu m'apportes de bonnes nouvelles.

— J'en viendrais plutôt chercher! N'est-ce pas désormais ta seule volonté qui gouverne l'Atlantide et règle toutes choses? On m'en annonce une, toutefois, qui me surprend; car, à coup sûr, elle n'est pas conforme à tes intentions : j'imagine que tes serviteurs auront méconnu tes ordres.

— Il y aurait de quoi surprendre, en effet. Me feras-tu la grâce de m'expliquer cette énigme?

— On m'assure que la vierge Soroé va être remise aux satellites de Nohor, ce qui signifierait l'exécution prochaine de son arrêt.

— Eh bien?... Le jugement n'a-t-il pas été régulièrement prononcé? Cela regarde Nohor, il me semble !

— Au dernier des criminels, pour qu'il échappe au châtiment, un mot de ta bouche suffit. Tu ne le refuseras pas à une enfant innocente!

— Cette enfant innocente a fait s'entr'égorger à Lamb'ha soixante mille de mes sujets, dont le tiers, au moins, a péri. Il s'en est fallu de fort peu que tu fusses du nombre.

— Qu'importe? J'ai nourri, le soir, ceux qui m'avaient le plus ardemment combattu. Je ne sais rien de vil comme la vengeance sans péril sur des ennemis désarmés, quand la victoire a cessé d'être douteuse!

— Tu te conduisis, ce soir-là, en vainqueur généreux, et peut-être en politique habile. Je ne te l'ai point reproché. Mais notre situation n'est pas la même. Une souveraine, en laissant exécuter une sujette rebelle, condamnée par le tribunal suprême, devant lequel on lui accorda toute liberté de se défendre, cette souveraine ne se venge pas : elle rend la justice!

— Ce jugement, s'il n'est pas un vain simulacre, est une infamie digne de Nohor, qui déshonorerait ton règne !

— Tu me permettras de ne point partager ton avis.

— Tu n'imagines pas que j'y consente ? »

Les deux adversaires, car déjà l'on ne pouvait les désigner autrement, se regardèrent quelques secondes en silence.

— « Il paraît, » dit enfin Yerra d'une voix plus railleuse qu'irritée, « il paraît que tu te trompais tout-à-l'heure en me saluant du titre de reine et en m'affirmant que ma volonté gouvernait toutes choses dans notre Atlantide. Je commettais moi-même une erreur en te traitant de prince. Mais ma faute doit te paraître excusable : tu ne m'avais pas notifié ton avènement ! »

Le hautain vassal fronça un instant les sourcils ; mais il savait, lui aussi, se dominer. Sa riposte n'en arriva pas moins, aussi tranchante que courtoise :

— « Tu seras toujours la souveraine adorée des Atlantes. Je ne suis et ne veux être que le premier de tes sujets. Mais ce titre de prince, en effet, ne saurait plus me convenir. Toi-même m'as permis d'en choisir un autre.

— Moi ? »

Illaz s'inclina davantage. La lutte ne faisait que commencer.

— « Pardonne-moi de réveiller de pénibles souvenirs. Ta puissance, sinon ta gloire, se trouvait naguère en péril. L'appui d'Illaz ne te sembla pas méprisable. Tu ne crus pas le payer trop cher d'une promesse... trop précieuse à mon cœur pour que j'aie pu l'oublier !

— Ma mémoire vaut la tienne, et je n'ai jamais songé à te marchander ma reconnaissance.

— Ta réponse me comble de joie. Souffriras-tu que je te rappelle tes propres paroles prononcées devant Nohor ? Les voici :

« Si ma cause est par toi victorieuse, si, grâce à toi, je règne encore, tu choisiras toi-même ton rang auprès de moi, le titre qui te paraîtra digne de ta valeur, de tes services... Je te le confirme d'avance. »

Il s'arrêta, le regard interrogateur :

« N'est-ce point cela ? »

La jeune femme approuva de la tête :

— « Soit ! Eh bien ?

— Pouvais-tu reconnaître plus formellement que notre victoire ferait de moi ton égal, ton époux ?

— Et mon maître, n'est-ce pas ?... Pourquoi t'arrêter en chemin ?

— Tu connais trop bien ton pouvoir pour redouter cela. Illaz peut devenir ton mari ; il n'en demeurera que plus sûrement ton esclave !

— Très galant ! Mais ces paroles, si je ne me trompe, sont celles que tout prétendant se croit tenu d'adresser à la jeune fille dont il recherche la main, en attendant de l'enfermer dans sa maison, sous triples verrous et bonne garde. »

Illaz eut un mouvement de protestation.

« Oh ! sans doute, du fond du gynécée tu me laisserais exercer quelque influence ! Qu'elle soit douce, affectueuse, soumise, qu'elle sache, surtout, rester belle et désirée, Illaz, roi des Atlantes, n'aura rien à refuser à Yerra !

— Ces craintes vaines effacent-elles l'engagement consenti ? Cet empire que je te demande de partager avec moi, qui donc te l'a rendu ?

— Toi, peut-être ? »

La physionomie du vassal exprima plus de surprise encore que d'indignation.

— « Le nieras-tu ?

— Je n'aurais garde, quand tu me l'affirmes ! Mais comment l'eussé-je deviné ? Je ne parle pas de ta victoire de Lamb'ha, dont l'intervention de mes compagnies n'a fait sans doute que hâter l'heure, — quoique Iztemph ne paraisse pas de cette opinion. Mais pourquoi me laisser ignorer un exploit autrement glorieux, autrement décisif pour notre cause ? Pourquoi ne pas me dire : « Ne cherche plus celui qui retint Argall loin du champ de bataille, brisa l'irrésistible glaive aux mains du héros !... Celui-là... »

Elle n'acheva pas. Illaz, pâle de rage, de désir trompé, d'ambition déçue, s'était dressé, si terrible, qu'elle porta la main au petit poignard, faible défense contre la colère et l'épée du chef atlante. Mais celui-ci savait qu'au moindre appel de la reine, Ortiz et cent guerriers accourraient, que les portes du palais se refermeraient sur lui comme s'abat la trappe d'un piège. Et la mort même de la jeune femme, l'empire pour lui seul ne l'auraient pas satisfait. C'était elle qu'il voulait maintenant, payant de volupté sa

révolte et sa défaite. Toute discussion, dès lors, semblait devenir inutile ; mais l'orage qui grondait dans son âme ne lui permit pas de se retirer simplement, en attendant la revanche prochaine. Il voulut rendre coup pour coup, raillerie pour raillerie.

« Quand je l'eusse proposé, » dit-il en affectant une froideur dédaigneuse que démentait le frémissement de sa voix, « m'aurais-tu permis de combattre le Fils du nord ? On dit qu'entre toi et lui, depuis quelque temps déjà, la haine n'existe plus... au contraire ! »

Leurs regards se croisèrent ; ce ne fut pas elle qui détourna les yeux.

— « Et quand cela serait ? »

Il avait espéré, malgré tout, quelque dénégation, quelque trouble du moins chez son adversaire. Le sang-froid de cette réponse acheva de l'exaspérer, mais lui fit sentir plus vivement que jamais la nécessité de conserver le sien. Il reprit, ironique :

« Sa valeur, tes charmes de magicienne et tes trois ou quatre compagnies de guerriers, — je ne compte pas les satellites de Nohor, — t'assurent sans doute l'empire indiscuté de l'Atlantide. Je comprends qu'Illaz et ses partisans ne te paraissent plus d'aucune utilité, ne méritent donc aucun ménagement. Soit !

— C'est une menace ?

— Illaz ne menace pas. Tu ne seras pas étonnée, seulement, si je sépare désormais ma cause de la tienne. J'ai contracté des engagements, moi aussi, — et je compte les tenir ! »

Il salua comme pour prendre congé. Sa revanche commençait. L'intelligence rapide de Yerra lui montrait trop clairement les conséquences d'une rupture pour qu'elle ne tentât pas au moins de la retarder. Mais le chef atlante n'était pas homme à se laisser deux fois leurrer de vaines promesses ou séduire par quelques menues faveurs sans lendemain. Peut-être, au contraire, ne resterait-il pas insensible à des offres sérieuses, bien qu'inférieures à ses prétentions. Elles pouvaient flatter son orgueil en lui donnant l'air de traiter avec sa souveraine de puissance à puissance.

Elle feignit de n'avoir pas remarqué son mouvement, demeura un instant les yeux baissés, soulevant du bout des doigts et laissant retomber tour à tour les divers objets à sa portée sur la table. Sa poitrine se gonfla. Elle finit par soupirer :

« Tu me fais beaucoup de peine ! »

L'esprit du prince vassal se mit en garde aussitôt. Mais le déploiement de grâces féminines auquel il s'attendait fit complètement défaut. Ce fut la reine, l'alliée, l'amie loyale qui parla. Sans

le timbre harmonieux de sa voix, il aurait pu, les paupières closes, imaginer un entretien d'homme à homme.

« Oui, beaucoup de peine! Et dussé-je perdre encore de mon prestige à tes yeux, je ne te laisserai pas me quitter, s'il dépend de moi, sur des paroles de colère. Vous vous êtes armés pour ma cause, toi et les tiens; vous avez combattu, quelques-uns jusqu'à la mort, — et toi-même as versé ton sang! L'oublier serait plus que de l'ingratitude, et l'injustice est la faute suprême des rois! Je n'oublierai que les mots qui te sont échappés tout à l'heure.

— Peut-être », dit Illaz un peu adouci, mais nullement convaincu, « ferais-tu mieux de t'en souvenir!

— Non, car ils risqueraient de diminuer ma reconnaissance. Crois-moi, mon vaillant, tu aurais pu t'en rapporter à elle pour les récompenses qui te sont dues! Mais je ne te chercherai pas querelle là-dessus. T'élever au rang de roi m'est impossible. Tu seras le premier à le comprendre quand tu auras examiné froidement la question. Sauf cela, tu peux tout demander : titres, apanages, pleine indépendance!... Gouverneur à vie des provinces du nord, — et l'on trouverait moyen, au besoin, de rendre cette dignité héréditaire, — ne serais-tu pas véritablement souverain? »

C'était le tiers de l'Atlantide abandonné aux convoitises d'Illaz. Mais son ambition avait visé plus haut, et son désir. Flatté toutefois, ainsi que l'avait prévu la tentatrice, il répondit sans aigreur :

« Je te remercie, ô reine! On ne saurait m'offrir de meilleure grâce ce que je possède déjà, ce que nul ne tenterait impunément de me reprendre. »

Elle eut un geste de découragement.

— « Oh! alors!...

— D'ailleurs, cette indépendance que tu m'accordes, c'est une nouvelle guerre, demain, notre pays encore déchiré! Me crois-tu si aveugle que je n'aperçoive point ton projet? Cette union que tu refuses à mon amour, ce titre d'époux, tu ne les ferais pas attendre longtemps à un autre. L'Étranger parjure à sa première fiancée reverrait à ses pieds les fronts atlantes. Et pas plus que je ne l'accepterais pour suzerain, il ne me supporterait pour rival!... Si je me trompe, donne m'en la preuve; et je renonce, non à espérer, mais à réclamer cette suprême récompense de mes services, auprès de laquelle toutes les autres ne sont rien! Rends à l'aventurier son navire. Charge-le de richesses. Qu'il parte, comblé, gorgé d'or, avec ses compagnons, pour ne revenir jamais! Permets à Soroé de vivre obscure en quelque retraite lointaine.

Que t'importe cette enfant ? As-tu peur des criailleries de Nohor ? »

La royale prêtresse de l'Or et du Fer, à cette supposition, se contenta de hausser les épaules. Ce n'était pas le cuistre qui l'inquiétait. Mais entre les prétentions d'Illaz et ses propres desseins la contradiction se manifestait irréductible. Il ne restait aux deux adversaires qu'à se préparer pour le suprême combat.

Un instant, Yerra souriante se demanda si elle ne devait pas appeler Ortiz, faire arrêter ou tuer Illaz sur-le-champ. Mais le vassal était de taille à se défendre ; quelques-uns de ses partisans avaient dû le suivre à petite distance, s'introduire sur ses pas, guettant son moindre signal. Plus d'un, parmi les gardes mêmes de la reine, hésiterait à porter la main sur le vainqueur de Lamb'ha. Enfin elle croyait connaître assez de ses projets et de ses ressources pour être certaine de l'issue de la lutte, et prévoir qu'elle lui serait, en somme, plus avantageuse que toute autre solution de leur conflit.

Un redoublement de bonne grâce chez l'une, de respectueuse courtoisie chez l'autre, fut le seul témoignage extérieurement échangé de leur hostilité définitive. Une dernière fois, le sujet s'inclina sur la main offerte de la souveraine. Puis il sortit à reculons, mais l'œil au guet et caressant, comme sans y prendre garde, la poignée de son glaive imperceptiblement dégagé du fourreau. Personne cependant ne fit mine de lui barrer le passage. A peine hors du palais, il respira largement, sauta sur le cheval qu'un serviteur lui tenait prêt, embrassa du regard l'immense place, à l'autre extrémité de laquelle s'élevait la prison de Soroé, dans l'ombre du temple de l'Or et du Fer.

Comme il s'affermissait en selle, on aurait pu l'entendre murmurer :

« Assez de femmes sur le trône ! L'Atlantide veut un maître. Allons ! »

Et, faisant signe à son escorte, il se lança au galop vers la ville basse, où, bientôt, la foule accourue au devant de lui, en même temps qu'elle l'obligeait à ralentir son allure, réjouissait son orgueil de ses acclamations.

Quelques-uns déjà le saluaient roi des Atlantes.

XVIII

VERS LA MORT

La misère régnait dans Atlantis, et plus encore l'inquiétude.

Le parti de Ruslem et de Soroé avait subi à Lamb'ha une irrémédiable défaite. Les dieux éléments s'y étaient montrés sans pouvoir. L'apparition du héros libérateur, le merveilleux glaive retrouvé, tous les prodiges de la Journée Sanglante n'étaient plus, après l'absence incompréhensible d'Argall, qu'une sorte de légende déjà lointaine, presque douteuse, tombant peu à peu du mystère à l'oubli.

Mais les dieux cruels et leurs partisans n'étaient guère moins atteints. Nul épisode des combats livrés sur les rives du M'rani n'avait manifesté leur intervention, attesté leur puissance. L'arrivée, décisive, mais nullement miraculeuse, des cavaliers de Yerra n'aurait rien terminé sans l'acharnement des mineurs, des forgerons et des forestiers d'Illaz, véritables artisans de la victoire. Or, ceux-ci ne témoignaient aucun enthousiasme pour les divinités chères à Nohor. L'or et le fer n'étaient à leurs yeux que des minerais à fondre et à marteler, matière esclave, quelquefois rebelle, ou les symboles d'un insupportable joug, à jamais brisé par leur triomphe même. Ce triomphe, toutefois, les laissait bien affaiblis. Quatre mille d'entre eux étaient restés sur la lande, pour en accroître la séculaire fertilité, ou, roulés par les eaux du M'rani, avaient trouvé une tombe dans l'Océan. Deux ou trois mille autres, grièvement blessés, épuisés de fatigue ou dégoûtés de la lutte, déjà atteints de la nostalgie de leurs galeries souterraines, de leurs foyers monstrueux, de leurs forêts aux arbres géants, s'en étaient retournés à petites étapes, du consen-

tement implicite du prétendant, qui savait bien ne pouvoir les retenir malgré eux.

Un nombre à peu près égal l'avaient suivi aux portes d'Atlantis, où ils formaient le plus clair de son effectif, avec quelques centaines de gardes et de vassaux de ses domaines personnels. Les cavaliers de caste dissidents, qui s'étaient vaillamment comportés sous ses ordres, jusqu'à fournir les dernières charges, y avaient été presque anéantis.

Ainsi les troupes réellement dans sa main ne dépassaient pas sensiblement le nombre des guerriers dévoués à Yerra, dont les deux tiers seulement avaient paru sur le champ de bataille et n'avaient pas souffert de ses carnages.

Les deux armées, en y joignant même les satellites de Nohor, ne représentaient qu'une force presque insignifiante, comparée aux ressources ordinaires de l'Atlantide. Mais tout le reste était désorganisé, dispersé : les nobles retournés à leurs châteaux, les paysans à leurs fermes. Des mois, des années devaient s'écouler avant qu'un gouvernement régulier pût lever de nouveaux contingents, les constituer en corps maniables et solides. D'ici là, tout le pays attendrait, non sans angoisse et sans troubles peut-être, l'exemple et les ordres partis de la capitale.

Cette perspective, en raison des éléments d'agitation accumulés dans la ville, n'avait rien de fort rassurant. Atlantis, sans doute, possédait son gouverneur, ses magistrats, ses notables, dévoués pour la plupart au parti de l'Or et du Fer, mais préoccupés surtout de leurs intérêts. Au-dessous d'eux grouillait une masse profonde de peuple, en tout temps misérable, actuellement réduite presque à la famine, et qu'on ne pouvait nourrir qu'en faisant affluer les vivres des provinces, principalement de celles du nord, entièrement au pouvoir d'Illaz. Ces vivres ne faisaient pas encore défaut; mais le prix, déjà inabordable aux plus pauvres, ne cessait d'en augmenter; et la plupart des métiers chômant, c'était pour beaucoup le dénuement absolu, soulagé mal par de chétives et incertaines distributions.

Il n'était pas étonnant, dans ces circonstances, que le prince-vassal, désormais prétendant avoué à la couronne, trouvât sur son passage des milliers d'hommes prêts à l'acclamer. Pour tous il était la Providence visible, le maître des routes par lesquelles arrivaient les chariots chargés de grains et de victuailles, les rares troupeaux de bœufs, de porcs et de moutons, — car presque toutes les barques ayant péri lors de la tempête, la navigation renaissait à peine, et la route de mer, allongée, d'ailleurs, par la

forme des côtes, et dangereuse, n'aurait permis d'apporter aux souffrances publiques qu'un remède insuffisant et douteux. Enfin les ports du nord étaient eux-mêmes à sa disposition. Ainsi, de toute manière, il n'aurait tenu qu'à lui d'affamer la capitale. Il s'en gardait bien, dispensait, au contraire, en personne et par des serviteurs à sa livrée, des libéralités chaque jour plus abondantes, qui le faisaient combler de bénédictions. Mais certains de ses partisans, en apparence les plus fanatiques, y joignaient une autre propagande, rappelant au peuple ses promesses de liberté pour tous et de partage des biens. Ces promesses, avant la bataille, lui coûtaient peu. Il comptait en réaliser quelque chose aux dépens de ses ennemis vaincus. Depuis qu'il voyait le pouvoir suprême à la portée de sa main, — avec ses responsabilités et ses privilèges, — elles lui auraient plutôt causé quelque souci. Mais le moment n'était pas venu d'en laisser mettre en doute la réalisation, du moins par ceux, — et c'était de beaucoup le plus grand nombre, — dont elles pouvaient, en flattant à la fois leurs rancunes et leurs espérances, lui assurer le robuste concours.

Jusqu'à présent, les secours de toute nature avaient toujours été répartis, fût-ce par le prétendant en personne, autant au nom de sa royale alliée qu'au sien propre. Tant que leurs causes demeuraient unies, il jugeait avantageux pour lui-même tout ce qui pouvait, en accroissant la popularité de Yerra, permettre à celle-ci de dédaigner les conseils hostiles de Nohor. Cette politique n'étant plus de saison, deux écuyers, par ses ordres, commencèrent à laisser tomber à droite et à gauche des pièces de menue monnaie qui rarement arrivaient à terre, saisies au vol par des mains avides. En peu d'instants la rue se trouva encombrée de populaire et le cortège arrêté sur place, à moins de fouler aux pieds des chevaux les suppliants, manœuvre que l'on se gardait d'exécuter.

Bientôt, cependant, les sacoches se trouvèrent vides. Illaz les ayant fait balancer en l'air, retournées, symbole dont la signification ne pouvait manquer d'être comprise, ajouta :

« Laissez-nous passer, mes braves gens, pour aller en chercher d'autres. Hélas ! je voudrais vous donner davantage ; mais je n'ai que la fortune d'un vassal ! »

La foule, après un instant d'hésitation, saisit le sens du regret ainsi exprimé. Quelques-uns des assistants avaient échangé avec les écuyers de brèves conversations à voix basse. L'un d'eux, comme éclairé d'une lumière subite, s'écria :

« Est-il possible que Yerra te refuse les ressources nécessaires ? »

— Je n'ai pu rien obtenir d'elle, » répondit le prétendant, d'un air attristé. « Mais tout ce que je possède est à vous, mes amis. S'il le faut, du moins, nous souffrirons ensemble ! »

A ce témoignage d'une sympathie que les favorisés de la récente distribution avaient tout lieu d'estimer sincère, une tempête d'acclamations s'éleva, où dominaient les mots :

« Illas roi !... La couronne à Illas !... » accompagnés des vœux ordinaires de longue vie et de toutes les prospérités.

La formule ainsi lancée se propagea dans la ville comme une flamme dans les herbes sèches. Avant le soir, Atlantis se trouvait partagée en deux camps inégaux. Les maîtres, les patrons, les boutiquiers à leur aise demeuraient fidèles à Yerra. Les esclaves, les demi-serfs, les artisans misérables se ralliaient aux couleurs d'Illaz. A chaque carrefour se révélaient des orateurs commentant les promesses du prétendant, les perspectives ouvertes au peuple. Plus de joug ! Plus d'impôts, si ce n'est sur les riches ! Les vivres à bas prix !... Des salaires accrus... et des terres pour tous !

Quelques voix timides, de loin en loin, s'élevaient en faveur de Soroé, réclamant pour elle non le trône, mais la vie ! Son sort intéressait à peine. Seuls, les partisans de l'Or et du Fer gardaient leurs souvenirs et leur haine. Pour eux elle était l'instigatrice du mouvement, la cause première du mal. Enfermés dans leurs maisons, ou se glissant avec précaution de l'une à l'autre, ils n'oubliaient pas, au milieu de leurs projets de résistance et de revanche, la satisfaction prochaine assurée à leurs rancunes : l'exécution imminente du jugement prononcé par Nohor et ratifié par Yerra.

Cette exécution désormais ne regardait que Nohor lui-même. Seul, le cuistre eût peut-être hésité. Mais il sentait derrière lui tout l'acharnement d'un parti, la meute hurlante à ses talons, incapable de lui pardonner une défaillance. Son prestige avait singulièrement pâli. Ses collègues ouvertement raillaient sa maladresse, ses indécisions, son ignorance. Yerra ne le consultait même plus. Sa dernière chance était de se montrer impitoyable. Comme ses dieux, il n'existait qu'à la condition d'inspirer la terreur.

Soroé, remise entre ses mains après son entrevue suprême avec sa rivale, avait été conduite au palais du conseil, dans la cité sacerdotale, forteresse aux triples murailles, capable de soutenir un long siège et de défier un assaut. Les prisons sûres n'y manquaient pas ; il eût été facile d'y supprimer sans bruit la victime. Nohor regrettait maintenant que la formule de l'arrêt n'autorisât

point une telle solution. Mais cet arrêt avait été public; son exécution devait l'être, sous peine pour lui d'encourir une accusation d'indulgence, c'est-à-dire de trahison.

Ses réflexions à ce sujet l'amenèrent à redouter que la condamnée ne cherchât elle-même à devancer le supplice. Cette crainte fut heureuse pour elle ; elle détermina le pontife à lui épargner tout mauvais traitement et jusqu'à son odieuse présence. Toute sa préoccupation de geôlier fut, au contraire, d'assurer la tranquillité de sa prisonnière. Au lieu du cachot obscur et solitaire qu'elle s'attendait à retrouver, elle eût l'étonnement de se voir conduite dans un vaste pavillon, aux larges fenêtres ouvertes sur un jardin dont les massifs embaumés dissimulaient une enceinte, à vrai dire formidable et, d'ailleurs, extérieurement gardée. Du moins, cet appareil de réclusion demeurait-il invisible, et pouvait-il laisser à la captive comme une illusion de liberté.

En fait, cette retraite était le gynécée secret réservé au chef du culte cruel. Là, de temps immémorial, Nohor et ses prédécesseurs avaient enfermé les victimes choisies de leur politique, de leur cupidité ou, simplement, de leurs désirs. Les plus illustres familles y avaient étouffé des mystères de honte et de sang. Les sensualités exaspérées s'y étaient donné carrière, assaisonnant le plaisir de gémissements, utilisant au profit de la volupté jusqu'aux raffinements de la torture. Cette destination ordinaire de sa prison, devinée par Soroé, la glaça un instant d'épouvante. Elle frémit de se voir à la discrétion de Nohor.

Dawné, accourue au-devant d'elle et tombant à ses pieds, la rassura. Puisqu'on lui laissait une telle compagne, elle n'avait réellement à craindre que la mort.

La fidèle suivante, restée libre depuis la reddition du château, avait accueilli avec joie la proposition de rejoindre et de servir encore sa maîtresse. Elle lui apportait la consolation la plus précieuse : des nouvelles de la ville et de l'ancien temple, où Ruslem, quoique malade et accablé de tristesse, ne demeurait pas inactif. Tranquille, grâce à Illaz, et comme oublié, le vieillard n'avait de pensées que pour le salut de son élève ; les trésors accumulés par ses ancêtres, entamés à peine, ne le laissaient pas sans moyens d'intervenir. Mais la prudence, aussi bien que sa parole engagée, lui commandaient une extrême réserve. La promesse du chef atlante, qu'il avait tout lieu de croire sincère, demeurait à ses yeux la meilleure garantie que l'odieux jugement recevrait tout au plus un simulacre d'exécution.

Soroé, à l'expression naïve de cette confiance, partagée par la

jeune fille, sourit avec un peu d'amertume, mais se garda de la désillusionner. Pour elle, qui venait de voir briller la haine dans le regard de sa rivale, l'heure du supplice était déjà fixée, et sans doute d'autant plus prochaine qu'un revirement du peuple, le retour à la raison d'Argall pourraient sembler moins invraisemblables à la prévoyance de Yerra. Même si l'un de ces deux évènements, aussi improbables l'un que l'autre, venait à se produire tout à coup, des ordres avaient dû être donnés pour l'immolation immédiate de la prisonnière.

Résignée à la volonté des dieux, la vierge royale avait fait le sacrifice de sa vie. Sa mort, les livres saints l'attestaient, pouvait devenir la rançon de son peuple, le signal de sa délivrance. Il suffisait qu'il y consentît. Comment les choses se passeraient-elles ? elle l'ignorait, s'en rapportant à la souveraine sagesse de l'Ineffable, à la Céleste Protectrice, qui ne permettrait pas que son œuvre pérît !

Elle s'efforçait de concentrer sur ce point ses pensées, de se représenter les années à venir, la prospérité succédant aux ravages des fléaux, le bonheur paisible des Atlantes. Alors, sans doute, son souvenir serait conservé ; son nom se confondrait avec celui de sa sœur divine. En invoquant l'une, on honorerait l'autre. Ce seraient vraiment les temps revenus d'Argall et de Soroé...

Argall !...

Le nom aussi du héros légendaire évoquait une double existence. A côté du premier roi des Atlantes surgissait le Fils du nord, l'élu du Glaive retrouvé, le guerrier au cœur indomptable, aux lèvres pures de mensonge, jusqu'au moment...

Hélas, il avait dû mentir pour que le Glaive en ses mains perdît sa vertu, pour qu'osât se déchaîner la tempête ! En vain elle refusait d'y songer, d'imaginer les circonstances... L'explication s'imposait de tous les malheurs survenus : retour offensif des fléaux, défaite d'Iztemph, captivité d'Argall lui-même. Une heure avait dû sonner où, de cette bouche toujours sincère, une parole était tombée, violatrice des serments échangés, irréparable !

Irréparable ?.. S'il arrivait à se ressaisir, pourtant... à briser le charme ?... Si, pour la troisième fois, à l'instant suprême, elle allait le voir se dresser, la couvrant de sa poitrine, victorieux, entre elle et la mort ?...

Non, elle ne voulait point songer à cela ! La déception serait trop amère ! Rien qu'à se rappeler leurs dernières minutes, dans l'avenue fleurie, sous les étoiles frissonnantes, elle sentait ses yeux se remplir de larmes, sa poitrine se gonfler de sanglots.

« Le soleil disparaît, » dit-elle à Dawné ; « viens : c'est l'heure d'implorer les dieux ! »

Une harpe se dressait dans un angle, consolation de quelque recluse qui les avait précédées là, et dont elles ignoreraient à jamais le sort. Dawné l'accorda, et bientôt les serviteurs armés placés en sentinelle, de l'autre côté des murailles, prêtaient l'oreille et retenaient leur souffle, surpris de ces voix pures s'élevant vers le ciel impitoyable avec des mots de reconnaissance et d'amour.

Le soir acheva de tomber. On apporta aux captives de la nourriture et des flambeaux. Cet office était rempli par des eunuques, dont Dawné essaya en vain de tirer quelques renseignements. Ces misérables ne voulaient et, sans doute, ne pouvaient rien dire. Prisonniers eux-mêmes dans la cité sacerdotale, vaste comme une ville et muette comme la tombe, ils ne connaissaient que les ordres de leurs maîtres, les exécutaient passivement.

La nuit s'écoula. paisible, sauf quelques réveils en sursaut de Dawné. La jeune fille, prise d'angoisse soudaine, se levait alors, imaginant quelque porte entrebâillée dans l'ombre, l'approche furtive de meurtriers. Soroé s'efforçait en vain de calmer ces craintes puériles. Leurs ennemis n'avaient pas tant de précautions à prendre, les tenant sans défense à leur merci.

L'aurore brilla. C'était le jour désigné par l'arrêt. L'élève de Ruslem se sentit avec joie pleine de courage, confiante en les promesses des saints livres, soumise à la volonté des dieux. Elle les en remercia, chanta leurs louanges comme elle l'eût fait naguère au milieu de ses compagnes, quand elle ignorait à la fois sa glorieuse origine et sa fatale destinée. Dawné retenait mal ses larmes. Un bruit de pas les fit se dresser, frémissantes. Mais ce n'étaient encore que les eunuques venant remplir leur office familier, renouveler l'eau des ablutions, mettre tout en ordre. N'eût été leur mutisme, on n'aurait pu imaginer serviteurs plus adroits ni plus attentifs. C'était la tradition connue de leurs maîtres de mater les caractères rebelles par les alternatives savantes du bien-être et des châtiments. On sentait que ces esclaves accomplissaient machinalement une besogne accoutumée. Bientôt ils apportèrent un repas délicat dans une vaisselle merveilleuse. Un effroi nouveau s'empara de la vierge royale. Elle tâcha vainement de se persuader que ce n'était là qu'une marque de pitié suprême. Elle savait n'en avoir pas à attendre de ses bourreaux.

« Sans doute, » essaya-t-elle de demander, « on va venir me chercher pour le supplice ?

L'eunuque auquel elle s'était adressée releva la tête, haussa les sourcils, écarta les mains en signe d'ignorance.

Elle insista :

« C'est bien aujourd'hui ? »

L'esclave, indifférent, laissa tomber des syllabes à peine articulées, comme déshabitué de la parole :

— « Je ne sais pas... Aujourd'hui comme tous les jours ! »

Dawné lui tendit une pièce d'or. Il la saisit prestement, s'assurant d'une œillade circulaire que ses camarades ne s'apercevaient de rien. Alors, du même accent morne, presque inintelligible :

« Si tu veux d'autres mets, d'autres vins ?... d'autre musique ? »

Il montrait du doigt la grande harpe.

« Mandore ?... Flûte ?... Lire ?... Écrire ? »

Il ébauchait le geste de dérouler un parchemin, de tremper dans l'encre et d'approcher du papyrus un roseau taillé. Les deux jeunes filles échangèrent un regard.

— « Tu pourrais », demanda vivement Dawné, « nous donner de quoi préparer une lettre ?

— Pas défendu !

— Et... la faire parvenir ? »

L'eunuque rit comme si on lui avait suggéré quelque idée par trop absurde.

— « Personne pour l'envoyer !... Jamais sortir ! »

La suivante feignit de trouver cette réponse toute naturelle.

— « C'est égal !... Tu nous apporteras le nécessaire.

— Tantôt ! »

Les eunuques se retirèrent. Dawné remercia les dieux. Sa maîtresse ne périrait pas. Ces esclaves, évidemment, avaient reçu des ordres pour plusieurs jours. L'exécution du jugement se trouvait donc différée ! Ce sursis ne pouvait être que l'œuvre d'Illaz. Le chef avait donné sa parole à Maghée ; il ne tolèrerait pas qu'on n'en tînt aucun compte. Soroé demeurait incrédule. Elle avait lu sa destinée dans les prunelles de Yerra.

Cependant, les heures s'écoulèrent, donnant en apparence raison aux conjectures de Dawné. Le papyrus, l'encre, les roseaux taillés furent apportés, avec d'autres flambeaux, une nourriture non moins délicate. Malgré elle, l'élève de Ruslem sentait l'espoir se glisser dans son âme. Elle en éprouvait plus d'angoisse que de joie, regrettant la sérénité suprême de son réveil, craignant de faiblir maintenant, de diminuer par sa révolte ou sa défaillance

la mystérieuse vertu de l'holocauste. De nouveau elle s'efforçait de ne penser qu'à son pays, à son peuple, répétait les paroles du livre :

« Si la victime est condamnée, le sort du peuple dépendra de ses propres résolutions... »

— « Mais », intervint tout à coup Dawné, « il n'est pas écrit que la condamnation sera exécutée. Si le peuple se soulevait en ta faveur, ne mériterait-il pas son salut ? N'est-ce pas la meilleure résolution qu'il puisse prendre, et le sens même de la prophétie ? »

La vierge royale tressaillit. Cette observation si simple lui avait échappé. Pour elle, comme pour les commentateurs, le jugement se confondait avec le supplice.

— « Ah ! tais-toi ! Tais-toi ! » s'écria-t-elle presque avec colère. « Ne m'ôte pas de ma résignation. J'en aurai besoin, je le sens ! »

Dawné obéit. Le jour finissait ; elle revint à la harpe. L'hymne du soir s'éleva de nouveau entre ces murailles, habituées sans doute à d'autres résonnances. La prisonnière recouvra son calme ; et sa compagne même, après avoir lutté quelque temps contre sa lassitude, s'endormit et passa une nuit paisible à ses pieds.

Et ainsi s'écoulèrent encore deux autres jours...

Nohor ne s'était pas montré. Aucun bruit de l'extérieur n'arrivait jusqu'aux prisonnières. Les eunuques s'acquittaient silencieusement de leur office. Nul autre vivant n'apparut. La prière, le chant des hymnes, de longues conversations avec sa compagne, de plus longues rêveries se partageaient les heures de la vierge royale. L'espoir et la résignation se disputaient son âme ; mais l'espoir ne lui apportait pas de joie. La vie, si on la lui laissait, ne lui apparaissait qu'à travers un voile sombre. Elle ne la devrait pas, cette fois, à Argall ! Valait-elle, dès lors, qu'on y attachât tant de prix ? Peu à peu une torpeur l'envahissait. Il lui semblait que son être, lentement dégagé des liens matériels, déjà n'appartenait plus à la terre et flottait, indécis, attendant quelque mystérieux appel. Puis sa chair aussi, quelquefois, se révoltait. Malgré elle, elle se représentait le Gouffre aux exhalaisons suffocantes, farouche du grondement des eaux invisibles, des lueurs entrevues du soufre et de la lave, bleuâtres et sanglantes tour à tour. Elle sentait le vertige horrible de la chute. Son sommeil en était troublé. Il arriva que Dawné, sursautant elle-même à ses gémissements, dût l'éveiller en hâte et la rassurer, non sans

peine, tremblante comme une enfant, haletante, les tempes baignées d'une sueur glacée.

Il en fut ainsi la quatrième nuit de leur réunion. La soirée, pourtant, avait été calme. Les deux jeunes filles, après l'hymne à la Protectrice, l'oraison fervente adressée à l'Ineffable, s'étaient longuement entretenues des destinées promises à ceux qui franchissent, les mains et la conscience pures, le redoutable seuil de l'Au-delà. Les livres inspirés, ou réputés tels, ne fournissaient à ce sujet que des indications assez vagues. La méditation des sages et l'instinct naïf de la foule y avaient doublement suppléé, celle-ci brodant sur les graves enseignements de ceux-là de fantastiques et délicieuses légendes. De l'ensemble une certitude se dégageait : l'ascension radieuse des justes vers une lumière toujours plus brillante, dans une sérénité d'infinie douceur.

« Argall aussi pense qu'on se retrouve ! » songeait Soroé en fermant les yeux.

Sa compagne, écoutant sa respiration légère, tranquille, n'avait pas tardé à s'endormir à son tour.

Un cri d'effroi, l'agitation de sa maîtresse la jetèrent brusquement hors de sa couche. La nuit était profonde; mais un flambeau laissé allumé dans une pièce voisine lui permit de la dissiper aussitôt. Déjà Soroé revenait à elle. Pourtant l'impression d'un rêve funeste, sans qu'il lui fût possible de bien se le rappeler, persistait.

« Remporte le flambeau ; tu entr'ouvriras une fenêtre, » dit-elle à la jeune fille agenouillée à son chevet. « L'air de la nuit achèvera de me remettre. Il me semble que j'ai respiré la flamme. Je m'imagine encore en sentir l'odeur ! »

Dawné obéit. Une bouffée de fraîcheur pénétra par la baie, embaumée du parfum des lianes en fleurs, épanouies à la rosée nocturne. Mais une émanation âcre et chaude s'y mêlait presque aussitôt, faisait reculer la suivante.

« On dirait quelque incendie ! » remarqua-t-elle en se tournant vers sa maîtresse. « Oh, éloigné !... Nous n'avons rien à craindre ici.

— Ouvre de l'autre côté, » ordonna l'élève de Ruslem. « Peut-être en apercevrons-nous la lueur. »

La pièce où dormaient les deux prisonnières occupait un angle du pavillon : une seconde fenêtre s'y tournait vers l'orient. Sans les arbres et les murailles, on aurait dû voir la ville, la mer. Les volets repoussés, les stores de nattes relevés découvrirent au-dessus des massifs un large pan d'azur fourmillant d'étoiles. Mais

les mêmes effluves, plus distincts, chargeaient la brise moins insensible. Le ciel, au bout d'un instant, se teignait d'une faible rougeur.

Soroé leva les yeux vers les constellations familières.

« L'aurore n'est pas près de paraître, et la lune est depuis longtemps couchée, » dit-elle avec un soupir. « Ce sont encore quelques maisons en flammes, tout un quartier, peut-être, car la lueur augmente. Hélas ! Pauvre Atlantis !

— Il me semble percevoir une rumeur, » fit Dawné : « les cris d'une foule... l'appel des trompettes et des gongs !... »

Mais, à cette distance, ce pouvait être aussi le fracas de l'Océan. Souvent, par les temps les plus calmes, les grandes lames de fond déferlaient ainsi, rugissantes, écho lointain des tempêtes du large.

Les captives regagnèrent leur couche, mais ne purent aisément retrouver le sommeil.

Leur lassitude, au matin, les retint assoupies plus longtemps qu'à l'ordinaire. Le soleil était déjà haut lorsqu'elles rouvrirent les yeux. Leur premier mouvement fut de courir aux fenêtres, de chercher dans le ciel quelque trace de fumée. L'atmosphère transparente ne révélait rien. Peut-être les eunuques, si peu instruits fussent-ils des choses du dehors, n'ignoreraient-ils pas une catastrophe publique, et ne pousseraient-ils pas le mutisme jusqu'à leur en refuser des détails.

Mais la matinée s'écoula et les eunuques ne parurent point. L'abondance des provisions apportées la veille et les habitudes frugales des prisonnières empêchèrent celles-ci de souffrir matériellement de leur absence. Dawné servit sa maîtresse. Les heures se traînèrent jusque bien après midi.

Tout à coup, une sonnerie de clairons éclata de l'autre côté de l'enceinte. Des pas, des voix résonnèrent. La cité silencieuse retentissait d'un tumulte inaccoutumé. Rien ne pouvait moins ressembler à l'approche furtive, au murmure étouffé de ses hôtes familiers. Une troupe de gardiens armés fit irruption dans le jardin. Leur chef, sans prendre la peine de s'annoncer, ouvrit brutalement la porte du pavillon, pénétra jusqu'à la pièce où se levaient, inquiètes, les deux jeunes filles.

« Soroé, fille de Ruslem, ennemie de ta patrie et des dieux, l'heure est venue d'expier tes crimes ! »

Dawné, avec un cri d'épouvante, s'était jetée au devant de sa souveraine, essayait de la couvrir de son corps. La vierge royale l'écarta doucement :

« Je n'ai point commis de crime. Mais si ma mort peut mettre fin aux désastres de l'Atlantide, les dieux me sont témoins que j'en saluerai l'heure avec joie ! »

L'homme, confus malgré lui, grommela quelques paroles d'excuse.

« Qu'exigez-vous de moi ? » reprit-elle avec la même tranquillité.

Un char attendait tout attelé à la poterne voisine. Dawné supplia qu'on l'y laissât monter avec sa maîtresse. L'homme, après quelque hésitation, y consentit.

— « D'ailleurs, » ajouta-t-il avec un ricanement à l'adresse de la suivante, « tu ne l'accompagneras pas bien loin. Tu seras la première à réclamer votre séparation. »

Malgré sa rudesse naturelle et voulue, le templiste cherchait en vain à dissimuler une sorte d'inquiétude. On eût dit que son escorte, pourtant nombreuse et bien armée, le rassurait mal contre on ne savait quel péril. Peut-être aussi, après tout, sa cruelle besogne lui répugnait-elle un peu.

Le char avait commencé par longer l'enceinte extérieure de la cité sacerdotale, du côté opposé à la ville, suivant une large avenue déserte, flanquée, sur l'autre bord, d'un ravin profond. Bientôt on se trouva à l'entrée d'un chemin raide et tortueux, creusé en pleine roche au flanc d'un contrefort du Bôl-Gho. C'était la Colline Désolée, au sommet de laquelle s'ouvrait le Gouffre, un haut mamelon de tuf brunâtre, portant à peine çà et là quelques touffes d'herbe rabougrie, de maigres buissons épineux. L'orientation du sentier, les pentes en surplomb de la montagne ne permettaient pas d'apercevoir Atlantis, ni la mer : rien qu'une vallée stérile où la brise même semblait s'arrêter à bout de souffle. La température était insupportable. Hommes et chevaux ruisselaient de sueur.

« Ne pourrais-tu nous procurer un peu d'eau ? » demanda Dawné au chef de l'escorte en voyant sa maîtresse près de défaillir.

Le templiste, s'essuyant le visage de sa manche, haussa grossièrement les épaules.

—« Elle n'en manquera pas tout à l'heure.... et pourtant elle aura lieu de regretter la fraîcheur qui règne ici. Mais où sont les charmes de la magicienne ? Quand on n'a que la force d'un enfant et le courage d'une femme, on ne va pas braver l'Or et le Fer ! »

La suivante indignée chercha une réponse capable de soulager à la fois sa douleur et sa colère, et, ne la trouvant pas, fondit en

larmes. La vierge royale, dont on n'avait point lié les mains, lui passa un bras autour du cou, l'embrassa comme une sœur :

— « Ne pleure pas, ma pauvre Dawné ! Cette épreuve ne sera pas longue, et les dieux cléments me soutiendront ! »

La laissant alors sangloter contre sa poitrine, elle se tourna vers le serviteur de Nohor :

« Pourrais-tu m'apprendre si l'incendie de cette nuit a été considérable ?... S'il y a eu des victimes ?... »

Mais l'homme, relevant la tête, la considérait avec une sorte de terreur :

— « Et comment l'as-tu su ? Ta magie n'est donc pas imagination pure !

— Nous avons été réveillées par l'odeur de la fumée, et nous avons aperçu la rougeur du ciel. »

Le templiste, fronçant les sourcils, marmonna encore quelques phrases sur la puissance des enchanteurs et les châtiments réservés à leurs crimes. Sa prisonnière, le voyant décidé au silence sur ce point, essaya d'une autre question. Si près de la mort, elle se sentait avec joie comme détachée d'elle-même, indifférente à ses propres maux. En revanche, elle regrettait de mourir sans connaître le sort de ses compatriotes, de ses derniers défenseurs, d'un autre, peut-être !... Le peuple, sans doute, en ce moment s'agitait, se préparait aux résolutions décisives qui fixeraient irrévocablement ses destinées ! Mais toute interrogation directe paraissant devoir rester sans réponse, elle pensa que l'essentiel était de faire encore parler l'homme ; et que, ce qu'il s'efforcerait de lui taire, elle aurait toujours quelque chance de le deviner.

« T'est-il défendu de me dire pourquoi on a retardé mon supplice ? »

Mais l'innocent subterfuge devait demeurer inutile. Le gardien eut un geste vague, expressif seulement de fatigue maussade et de méfiante stupidité.

— « Que t'importe ? Nous arrivons. Ton attente ne sera plus longue ! »

Le char tourna, déboucha sur une plate-forme, pour s'arrêter enfin au bord du Gouffre.

(*A suivre*). Ch. LOMON et P.-B. GHEUSI.

LES SOLDATS NAGEURS

Peuple qui a voulu se faire éduquer militairement par nous, le Japon devait prendre dans notre histoire des enseignements. Rien d'étonnant à ce que l'état-major du mikado eût, en préparant la guerre, relu avec attention les livres traitant de l'organisation donnée aux armées, il y a cent ans, par Dumouriez, Jourdan, Hoche et enfin par Bonaparte, ce grand réformiste.

Un livre devait fixer, un moment, l'attention des novateurs du monde jaune ; livre qui traite de l'organisation, de l'éducation, de la mise en mouvement, de l'action des soldats nageurs, ayant rendu, à l'armée du Danube, des services que Massena, chef de cette armée, n'avait pas prévus.

Mais, leur capitaine, fait depuis baron Dellard et nommé général, s'est cru autorisé, par pure forfanterie à exagérer, dans ses *Mémoires*, les résultats qu'il put obtenir. A l'entendre, la bataille de Schännis ou de la Linth fut gagnée par lui. Il affirme, imperturbablement, qu'un certain Bergon tua une sentinelle autrichienne gardant la rive droite de la Linth ; — sentinelle qui ne fut pas tuée mais seulement blessée par un grenadier (1). Il raconte, qu'avant de se précipiter, à deux heures du matin, dans le fleuve, à la tête des nageurs, il leur fit un discours (2). — Il avait cependant reçu l'ordre de ne pas dire un mot et de contraindre ses hommes au silence. Il avance que ses trente nageurs mirent en fuite dix mille Autrichiens, quand ceux-ci étaient à Schännis au nombre de huit cents. Et pour compléter ses gasconnades, Dellard affirme que le général autrichien Hotze fut blessé par l'un de ses hommes.

(1) Voir la relation historique dans *La Campagne d'Helvétie, 1799*. Pages 189-90.

(2) « Intrépides nageurs, vous allez dans un instant vous couvrir d'une gloire immortelle, en portant la terreur et la mort dans les retranchements et le camp de l'armée ennemie. Vous ne pouvez pas faire de prisonniers ; la Victoire qui vous attend s'y oppose. Égorgez donc tout ce qui vous tombera sous la main. Ralliez vous au coup de sifflet, que je donnerai sur la rive droite ; suivez exactement mes traces, je serai toujours à votre tête ; et rappelez-vous que notre mot d'ordre est : *Vaincre ou mourir !* » *(Mémoires militaires du général Dellard*. Page 1[illegible].)

A une si grande distance de nous, les Japonais ont pu croire à la véracité de ce récit, escompter les succès d'un corps de nageurs. Se préparant à la guerre, ils équipèrent, d'après les indications de Dellard, deux compagnies, qui, nous le tenons de source sûre, ont joué sur le Yalou un rôle assez important, du 20 avril au 1[er] mai, en allant poser les ancres des pontons, en faisant des sondages à l'embouchure du fleuve, en reconnaissant les emplacements des postes russes, disséminés dans les îles.

Mais Dellard qui devait, « ayant perdu ses papiers en 1812, écrire ses Mémoires en faisant appel à ses souvenirs, » avoue son biographe, oubliait qu'il avait, le 10 octobre 1799, envoyé à Dubois-Crancé, ministre de la Guerre, un projet d'organisation d'un corps de nageurs. Projet que nous avons retrouvé, lequel dénote une confiance exagérée.

Nous le donnons ici intégralement :

« Depuis longtemps, citoyen ministre, je réfléchis sur les avantages qui résulteraient pour la République française de mettre à son service un corps particulier de nageurs qui influeraient bien utilement sur le passage des fleuves par les armées en tout ou en partie (1).

L'expérience, que j'ai acquise dernièrement au passage de la Linth, me le démontre, l'armée en a été le témoin et la preuve en est, d'ailleurs, si convaincante, qu'il est impossible d'en douter un seul instant.

Veuillez, citoyen ministre, me permettre de détailler ce que je pense sur ce sujet ; j'ai trop de confiance en vous, pour ne pas me persuader que vous ne dédaignerez pas de jeter un coup d'œil sur cet exposé, dont le but, par son exécution, pourrait beaucoup influer sur nos affaires actuelles, en faveur de la République.

En voici la preuve :

Le 3 vendémiaire (2), je commandais les nageurs, au passage de la Linth par la 3[e] division, sous les ordres du général Soult, qui peut juger combien nous lui fûmes utiles.

Jamais on n'avait fait usage d'une pareille manière d'attaquer l'ennemi, de quelle force qu'il fût, retranché derrière une rivière plus ou moins rapide (3). Je voulus moi-même, d'après le consentement du général, la faire mettre en pratique, quelque diffi-

(1) Archives de M. le prince d'Essling. Registre 28. Pages 145 à 158.

(2) Le 25 septembre 1799.

(3) Si, au passage du Rhin, près de Dusseldorf, le 29 juin 1796, par l'armée de Sambre-et-Meuse.

culté qu'elle parût d'abord, lorsque l'occasion s'en présenterait; laquelle ne tarda point.

J'appris, un certain jour, avant la grande attaque, que l'armée française devait passer sous peu le lac de Zurich, la Limat et la Linth sur tous les points. Je fus de suite trouver le général Soult, lui communiquai mon idée qu'il approuva (1); et après lui en avoir assuré le succès et obtenu son consentement, je me chargeai de son exécution.

Le détachement de nageurs, formé de tous les corps de la division et composé de cent cinquante hommes, je les armai chacun d'une hallebarde, d'un poignard et d'un pistolet, avec un paquet de cartouches.

Le jour indiqué, je passai la Linth à la nage, à deux heures après minuit, dans un endroit très rapide et où l'ennemi s'y attendait le moins,

Mon instruction sur ce que j'avais à faire portait qu'aussitôt arrivé de l'autre côté, je devrais tomber avec la plus grande impétuosité sur les avant-postes ennemis, courir ensuite sur les retranchements et les redoutes, massacrer les canonniers et les troupes qui les gardaient, enclouer les pièces, mettre le désordre chez l'ennemi et dégager enfin, par cette manœuvre hardie et brusque, le point en face duquel la troupe française devait effectuer son passage.

Tout fut ponctuellement exécuté, aux applaudissements et aux cris de : Vive la République! de toute la division et des généraux qui étaient en face, sur la rive gauche, en attendant le résultat de notre opération, pour lancer les bateaux à l'eau, ce qui s'exécuta sans la moindre difficulté, la rive droite étant totalement balayée.

J'ajouterai, qu'arrivé de l'autre côté, je n'avais que trente hommes pour une pareille expédition, le restant s'étant noyé, faute de ne savoir assez nager, ou d'avoir resté sur la rive gauche, n'ayant pas pu passer.

(1) La version donnée dans les *Mémoires* de Dellard est différente. Il prétend avoir été reçu par Soult, chef de la 3[e] division de l'armée du Danube, le 22 septembre, et lui avoir exposé que, ne disposant que de deux bateaux (quand l'armée en avait réellement vingt-trois) il fallait faire forcer le passage du fleuve par des nageurs qui encloueraient les canons, disperseraient les canonniers, porteraient l'épouvante dans la troupe ennemie et permettraient aux Français de jeter tranquillement leur pont. A quoi Soult aurait répondu, après quelques considérations : « Quant à la proposition que vous me faites, je la trouve impraticable. » Mais Soult devait accepter le lendemain. Donc l'expression « de suite » est inexacte.

Ainsi, qu'on se fasse une idée de ce qu'en pareil cas, un déterminé partisan est capable de faire, à la tête de mille hommes, bien décidés et qui auront été élevés et exercés à la nage; je réponds que dix mille hommes campés ne résisteront point à leur attaque.

J'entre en matière :

Je suppose, pour Première circonstance, que l'armée soit arrêtée par un fleuve de l'autre côté duquel se trouve l'ennemi, bien retranché et gardé par de fortes redoutes.

Rarement, on voit couler des rivières au milieu d'une plaine, sans être bordée de quelques marais. Les nageurs servent alors à les sonder ainsi que les bords, pendant la nuit avec le plus grand silence; deux hommes seulement peuvent, quelques jours avant l'attaque générale, être chargés de cette besogne.

Ils s'avancent fortement dans l'eau, sans nager et avec les précautions convenables, tâchant de la traverser au guai (*sic*) sur un point, où d'après les renseignements des habitants, on croira qu'il y en a un; ne le trouvant point là, ils suivent le courant de la rivière et lorsqu'ils ont trouvé le bon endroit pour la passer sans nager, ils sondent le guai dans toute sa largeur et en marquent les deux extrémités, de chaque côté, par des piquets ou autre marque distincte afin de pouvoir y mettre des cordes, un moment avant le passage, pour garantir ceux qui doivent le passer de la rapidité de l'eau.

De cette manière, une armée entière peut passer une rivière, quelque rapide qu'elle soit, chaque homme portant son fusil en bandoulière, la giberne sur la tête et le sac retroussé.

Si, vis-à-vis le point où se trouve le guai, l'ennemi est gardé par de forts postes, un corps de nageurs assez considérable passe la rivière à la nage au-dessus et au-dessous de ce point, tourne l'ennemi, le prend par derrière, un moment avant l'attaque et dégage facilement, par cette manœuvre, la position essentielle de ce qui pourrait s'opposer au passage.

Lorsqu'il n'y a point de gué, l'armée étant assemblée au point principal pour le passage, les nageurs ayant leur point désigné d'avance, d'après les reconnaissances nocturnes, traversent le fleuve à la nage, toujours dans les endroits les plus inaccessibles, tombent sur l'ennemi par derrière, en face du point important et le forcent par une déroute à se désister de nous empêcher de passer.

Une force imposante de nageurs armés comme il est possible de l'être peuvent attaquer un camp, tel fort qu'il soit, et l'empêcher de porter ses forces ailleurs où il serait nécessaire.

Soit que l'ennemi soit en face, très près ou non, veut-on établir un pont? le nageur sonde la rivière d'avance, pour placer les ancres et proportionner la longueur des chaînes ou des câbles à la profondeur de l'eau; il est également utile de faire cette opération, lorsqu'on veut placer le pont sur des chevaux de bois, lorsque la rivière permet de faire un pont en planches, pour leur donner la hauteur nécessaire; souvent, une de ces précautions manquant, l'armée ne passe point, parce qu'on n'a pu établir le pont.

Deuxième circonstance et une des plus sérieuses :

Je suppose que l'ennemi, ayant battu notre armée, l'aît forcée à une retraite si précipitée qu'en passant une rivière, elle n'ait pas pu empêcher l'ennemi de la passer aussi, ce dernier, bien entendu, jette son pont ou pour mieux dire se sert du nôtre, que nous n'avons pas pu détruire, se fortifie de notre côté par une tête de pont. qu'il garnit d'artillerie et établit enfin un camp d'une certain force en avant, garnit son rayon d'une forte chaîne de postes, dont les sentinelles se touchent et fait tout son possible pour se maintenir dans une semblable position.

Eh bien, dans pareil cas, les nageurs sont de la plus grande nécessité; c'est dans ces moments qu'on doit les employer. On sait, par exemple, d'avance, de combien de bateaux le pont est composé, de quelle manière ils sont assujettis sur l'eau; si c'est avec des chaînes ou avec des câbles; dans ce dernier cas on envoie autant de nageurs qu'il y a de bateaux, ils sont, chacun, porteur d'une scie très fine, se jettent à l'eau au-dessus des avant-postes de l'ennemi, chacun se dirigeant sur le bateau qui lui a été désigné, en choisissant pour cela une nuit obscure. Tous vont joindre le pont, scient les câbles ou percent les bateaux pour les couler à fond, s'ils étaient attachés avec des chaînes et par ce moyen, en détruisant le pont mettre l'ennemi dans l'impossibilité de battre en retraite, ni de se procurer des secours, lorsqu'on l'attaquera.

Si c'est un pont volant, l'ennemi, s'en étant emparé, on va couper le câble qui l'arrête sur l'un ou l'autre bord; les nageurs montent dessus, lorsqu'il a pris le courant et le conduisent à notre portée, pour s'en servir.

Pendant toutes ces opérations, qui sont très faciles, un corps respectable de nageurs se tient prêt à se jeter à la nage, au bruit que font les bateaux, lorsqu'ils se détachent, ou à un signal convenu et vont tomber à l'arme blanche dans la tête du pont ou redoutes et des retranchements, massacrent tout, enclouent les

pièces, battent ensuite la charge et courent sur le camp, pendant que l'armée, de son côté, les attaque en face.

Dans une pareille affaire, l'ennemi ne peut que succomber. S'il avance, il a des forces imposantes qui lui résistent et le détruisent. S'il recule, il trouve nos lances et s'il vient à percer du côté de l'eau pour passer le pont, il n'en trouve plus et se voit forcé à se rendre ou à se jeter dans l'eau pour se sauver.

J'observe que, quand bien même le rayon de l'ennemi en avant de sa tête de pont serait de trois lieues de circonférence, cela ne porterait aucun obstacle aux nageurs pour en faire le chemin à la nage, on fait facilement deux et trois lieues dans l'eau, sur le ventre ou sur le dos, en observant même le plus grand silence, car c'est alors qu'on se fatigue le moins (1).

Troisième circonstance :

L'armée veut passer le fleuve immédiatement après cette affaire, supposant qu'elle soit en mesure, les bateaux du pont rompu peuvent être ramenés au point du passage, par les nageurs qui vont à leur poursuite. S'il arrivait que l'eau fût trop rapide, au point d'empêcher de débarquer où l'on voudrait sur l'autre bord, les nageurs, en pareil cas, y remédient; on fait précéder le passage du premier bateau par un certain nombre d'hommes qui vont attendre son arrivée, de l'autre côté, au point indiqué et là, ils attrapent vivement la corde que leur lancent les pontonniers et ramènent par ce moyen le bateau à une place propre au débarquement.

Sans cette précaution, il est souvent difficile de passer une rivière, surtout la nuit et l'eau étant rapide, on aborde dans un endroit escarpé ou sur du gravier, etc., qui favorisent ce débarquement, et pendant ce temps, l'ennemi se met inutilement en mesure pour empêcher de descendre.

De la manière que je propose que le nageur soit habillé, il lui sera toujours facile d'agir dans toutes ces sortes d'exercices. Son habit, quoique serré au buste et aux cuisses lui laissera libre l'articulation des bras, des coudes, des hanches et des jarrets; il sera chaussé d'un brodequin léger et bien joint; point de mouchoir au cou; son chapeau sur la tête ou un bonnet, bien plus commode pour y porter ce qu'il devra y mettre. Son armement, qui doit être offensif et défensif, sera composé d'une hallebarde à la pointe

(1) Cela peut convenir à quelques hommes, mais demander cet exercice à tout un corps serait hasardeux.

extrêmement aiguë, ses deux côtés bien tranchants; son manche, divisé en dents et en coulisses, sera fait de manière à être porté sur l'épaule gauche, sans gêne. Elle sera assujettie sur cette épaule par une courroie, nouée elle-même au-dessus de la lame de la hallebarde et faisant, en second lieu, le tour du corps, passera derrière le dos et devant la poitrine et viendra se nouer, par les deux extrémités, sous le bras droit.

Sa seconde arme sera un poignard, très nécessaire dans le corps à corps. Il sera placé à la hanche gauche, par un ceinturon large, placé de manière qu'étant dans l'eau, son fourreau se trouvera bien roide, en arrière.

Il y aura au milieu de ce ceinturon, derrière, un cordon auquel on attachera par un crochet ou tout autre instrument, la queue de la hallebarde pour la rendre plus portative et l'empêcher de flotter ; le poignard doit se porter à la bouche, en nageant, pour se défendre en arrivant.

La troisième et dernière arme, sera un pistolet de calibre, avec un paquet de cartouches, tous les deux placés sur la tête, bien attachés sur le chapeau ou le bonnet fait exprès, la batterie sur le front, pour empêcher de la mouiller.

Cette arme est faite pour ajouter au désordre et à la confusion de l'ennemi lorsqu'il aura pris la fuite, en lui faisant croire que l'armée a définitivement passé le fleuve.

Des canonniers nageurs peuvent être encore très utiles, parce que, ayant pris une redoute à l'ennemi, on peut se servir de ses pièces même, pour les canonner.

L'armement des nageurs étant déterminé ainsi qu'il est précédemment dit, sera d'autant plus facile à porter, que les trois armes ensemble, formées exprès le moins matériellement possible, ne pèseront pas plus de huit livres, ce qui n'est sans doute pas dans le cas d'embarrasser le nageur, puisqu'il est vrai, d'après l'essai fait, qu'on peut en porter davantage.

Quatrième circonstance :

Lorsque l'armée, ou un certain corps d'armée voudra passer un fleuve avec succès, il est important de choisir les nuits obscures et pluvieuses ou un épais brouillard ; les succès sont immanquables pour les nageurs.

La crue des eaux est-elle considérable? Tant mieux ; voilà encore une occasion favorable à saisir pour une de nos attaques.

Un général ne peut se faire servir plus utilement et avec plus de connaissance de cause, que par un bon nageur, pour savoir

quelles sont les forces de l'ennemi placé sur un point qui lui est important de garder pendant la nuit, sur le bord d'un fleuve.

Cette reconnaissance est très facile à faire ; cet homme se jette à l'eau, avec une grande précaution, au-dessus du point principal et, longeant le côté de l'ennemi, il l'approche, le plus près qu'il lui est possible (comme je l'ai fait dans l'occasion), il se fixe un instant sous un saule ou un autre arbre, et là, il écoute s'il n'entend point marcher des sentinelles. S'il n'y en a point, il monte sur le bord et s'assure de ce qu'il est important de savoir.

De cette manière, il est impossible de ne pas rapporter des renseignements exacts et qui deviennent très utiles.

On peut se servir des nageurs, sur tous les points. Aujourd'hui, ils ont été employés à tel passage dans une armée. Demain, on les fait partir pour une autre armée qui est disposée à en faire autant et toujours avec la plus grande circonspection, le nom de sapeurs, qu'on pourrait nous donner, ne trahirait point le mouvement.

Cinquième circonstance :

Une ville est assiégée ; une rivière passe au pied ou dedans ; depuis longtemps, on ne reçoit de ses nouvelles, ou on ne peut lui en faire parvenir, pour concerter des sorties avec les mouvements généraux. Dans ce cas, un nageur peut s'introduire dans la place, par le moyen de la rivière ; il peut porter des dépêches, dans une bouteille hermétiquement fermée et attachée à son cou. La communication, alors, avec la ville ne peut être interrompue et, au besoin, on peut encore y faire passer un corps de nageurs pour le service de la place.

Je me bornerai là pour démontrer l'utilité d'un pareil corps ; il existe tant d'autres circonstances, que le temps fera connaître ; il deviendrait superflu de les citer toutes.

J'ajouterai seulement que l'ennemi ne pourra jamais nous imiter dans cette formation ; d'abord, l'Allemagne (1), jusqu'en Turquie, n'est arrosée que par le Danube, fleuve trop rapide pour permettre qu'on y fasse l'essai d'apprendre à nager ; et, joint à cela, aucun des sujets de l'Empereur n'aime beaucoup l'eau.

Les Russes, bien moins encore, puisqu'il est vrai que leur pays est enfoncé dans le nord et que les trois quarts de l'année leurs rivières se trouvent gelées.

La France, au contraire, est arrosée, intérieurement et extérieu-

(1) C'était alors l'empire d'Autriche.

rement, par des fleuves commodes pour la natation. Au nord, la Meuse et l'Escaut. Au midi, le Lot, la Garonne et le Rhône. Au levant et au couchant, la Moselle, le Rhin, la Seine, la Loire et la mer. Et bien d'autres encore, tous faits pour la natation.

Le seul avantage des nageurs restera donc pour les Français. Y a-t-il un moment plus pressant que celui qui se présente actuellement pour envoyer bien vite dans la Hollande trois mille hommes dans ce genre; que de bien l'on retirerait sous peu pour le passage des différents canaux dont ce pays est couvert et de toutes les rivières qui s'y jettent.

J'assure que, si mon projet est adopté, nous ne contribuerons pas peu à faire repentir l'Anglais d'avoir descendu sur le continent; il ne peut prendre pour lui de position plus certaine que le bord d'un canal ou d'une rivière; eh bien, c'est là le cas de le détruire et pas plus tard qu'à la première occasion où les nageurs donneront.

Pour former rapidement un pareil corps, le moyen est facile. Que chaque demi-brigade, soit de ligne, soit légère, fournisse trente hommes bien décidés et de bonne volonté; qu'ils soient forts et robustes; et des officiers en proportion. On en trouvera facilement, particulièrement dans les bataillons venant du Midi, où le goût de la natation est porté au dernier degré.

Cent quarante-deux brigades fourniront en totalité quatre mille deux cents hommes, faits pour détruire un corps d'armée pendant la nuit, tel fort qu'il soit; et l'augmentation de quelques bataillons de sapeurs pourra cacher le principal but.

Par ce moyen, le goût d'apprendre à nager (qualité si nécessaire à un militaire) naîtra dans toute la jeunesse française. Le succès que nos nageurs auront en partie fait remporter par nos armées les enthousiasmera et, bientôt, l'armée ne sera plus formée que de soldats nageurs.

Lorsque ce corps ne sera point occupé au service qui doit lui être particulier, la République pourra s'en servir comme troupe de ligne et lui faire exécuter en garnison tout ce qui est attribué à une demi-brigade et à la paix, si on le juge à propos, le dissoudre et faire rentrer chacun dans son corps. »

Dubois-Crancé, ministre de la Guerre, examina le projet, et, en bon praticien, il en fit une critique judicieuse. Sa conclusion fut que l'œuvre proposée par Dellard devait être réservée entièrement aux sapeurs, car les troupes du génie n'existaient pas alors.

La critique formulait : « Est-ce que l'ennemi, établi dans une tête de pont, ne garde pas vigilamment les bords du fleuve, sur lequel il s'appuie ? — Est-ce qu'on laisse jamais l'artillerie, sans gardes assez fortes pour repousser une troupe de partisans, fût-elle de cent hommes ? — Est-ce que des bateaux, entraînés par un courant très rapide, peuvent être arrêtés et remontés, contre ce courant, par quelques soldats ? — Est-ce que les sentinelles ne peuvent pas tuer le nageur qui s'approche de la rive ? »

On ne pouvait, d'ailleurs, employer des nageurs en Hollande, le général Brune ayant forcé les Anglo-Russes, obéissant au duc d'York, à se rembarquer précipitamment, au Texel, du 20 au 25 octobre 1799. Ils seraient inutiles à Gênes, dont le siège allait commencer.

De plus, il apparaissait clairement qu'en proposant l'organisation d'une troupe de soldats nageurs, l'adjudant-major Dellard nourrissait l'espoir d'être placé à la tête de cette cohorte, comme chef de bataillon ou de brigade. Mais Soult, qui tenait pour une action ordinaire sa participation à la bataille de Schännis, ne demandait point d'avancement au bénéfice de l'officier... Et le projet tomba dans les archives du prince d'Essling.

Edouard GACHOT.

GENS D'ÉGLISE

(3)

Journal du père Touberosoff (Suite)

Je ne veux pas enlever cette tache d'encre, ni rien changer à ces dernières lignes ; je n'y toucherai pas, car tous les détails superflus de ce récit me sont doux à retrouver en ce moment, et je tiens à les conserver.

Ma popadia ne cesse de me faire des espiègleries, aujourd'hui ; il est déjà minuit, cependant, heure à laquelle elle est presque toujours couchée (je l'exige pour sa santé), et j'aime, lorsqu'elle est endormie, à me retremper un peu dans le calme de la nuit, par quelque lecture agréable, ou en écrivant mon journal.

Souvent, après l'avoir écrit, je m'approche de la dormeuse pour l'embrasser, et si, par hasard, mon cœur est lourd de soucis, ce doux baiser ranime mon courage et mes forces, et je m'endors paisiblement.

Aujourd'hui, il en fut tout autrement. Les diverses impressions de la journée m'avaient si profondément remué que j'éprouvai le besoin de les fixer sur le papier. Mon cœur était rempli de ma méchante petite femme, et je la sentais si vivante en mon âme que l'idée ne me vint pas d'aller l'embrasser en réalité.

Mais la fine mouche s'aperçut de cette omission et y suppléa par un stratagème. Il y a une heure environ, elle vint poser près de moi, sur la table, un mouchoir propre, et, après m'avoir embrassé d'un air grave, s'en alla se coucher. Mais ce n'était qu'une feinte !

Soudain, pendant que j'écrivais, le mouchoir commença à s'agiter et tomba à terre. Je le ramassai, le posai sur la table et me remis à écrire ; mais le mouchoir tomba de nouveau. Cette fois, je

le mis sur mes genoux, d'où il s'échappa encore. Je pris alors ce révolté et l'emprisonnai en posant sur lui un coin de mon encrier; mais, à ma grande surprise, il s'enfuit, entraînant après lui l'encrier qui se renversa et orna mon calendrier d'une énorme tache d'encre.

Que signifiait cette course au mouchoir?

Cela signifiait que ma popadia était devenue la plus grande des coquettes, puisqu'elle usait de ces artifices, même avec son mari!

Je le lui avais déjà reproché ce soir, lorsque s'étant assise, souriante, devant moi près de la fenêtre, elle m'avait exprimé le regret de ne pouvoir chanter, et à présent, voici le tour qu'elle imaginait! Elle avait attaché au mouchoir un long fil qu'elle tirait de son lit par-dessous la porte, pour me faire une niche. Et moi, gros nigaud, je ne m'en aperçus qu'en entendant résonner son rire doux et joyeux, et retentir, sur le parquet, le bruit de ses petits pieds nus. Après quelques gambades, elle s'enfouit sous ses draps où j'allai la couvrir de tendres baisers, puis m'en retournai noter tous les charmes de ma femme, avec mes impressions encore toutes fraîches.

7 août. — Mon bonheur était si grand que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, et je ne mentirai pas en disant que Natacha ne contribua pas peu à mon insomnie.

En un mot, les amoureux qui guettent le lever du soleil, le matin de la Saint-Pierre, n'étaient pas plus heureux que nous, attendant le jour à notre fenêtre, après cinq années de mariage. Ma colombe m'avoua que bien souvent elle fait semblant de dormir pendant que j'écris, et elle me dit bien d'autres choses encore. Elle me confia qu'hier, à l'église, mon discours lui avait suggéré l'idée de faire un vœu : celui d'aller à pied à Kieff, si ses désirs étaient exaucés. Je n'approuvai pas tout d'abord cette promesse, pensant que cette marche serait, dans ce cas, très imprudente; mais, à la fin, je consentis à la lui laisser accomplir, et résolus, si une telle joie m'était accordée, de l'accompagner dans son pèlerinage et de la porter lorsqu'elle serait fatiguée.

Nous en fîmes aussitôt l'essai; je me promenai longtemps dans le jardin, la tenant dans mes bras et m'imaginant que son état m'obligeait à lui éviter tout effort pénible.

Mon illusion était si complète que, lorsque Natacha alla s'asseoir en folâtrant sur une balançoire placée sous le pommier par la fille de cuisine, je fus saisi d'une terreur telle, que je lançai la balançoire tout au haut de l'arbre, pour ôter à ma femme toute envie de recommencer, ce qui la fit beaucoup rire.

Quoique ma vie ne renferme rien de mystérieux, il est heureux toutefois que notre propriétaire ait entouré son jardin d'une bonne haie, et que le Seigneur ait orné cette haie d'un framboisier touffu, car l'on pourrait, sans péché, donner au pope Saviély le surnom de clown.

9 août. — Il faut que je raconte un incident très amusant : une conversation ou même discussion de ma femme avec un rhéteur, le fils du diacre. C'était une véritable comédie.

Ils avaient pris comme sujet de controverse : quel est le plus sage de tous les hommes ?

Le rhéteur répondit que c'était Salomon, et ma femme pencha pour moi. Je dois avouer que le superbe empereur de Sion avait un avocat beaucoup moins habile que le mien. Combien je ris !

J'écoutais tout cela de ma chambre où je me reposais après le dîner, et sortant de mon assoupissement, je ne pus me décider à interrompre leur discussion. Ils cherchaient à s'éblouir l'un l'autre ; le rhéteur, en tenant pour la sagesse de Salomon, appuyait ses arguments des paroles de l'Ecriture Sainte qu'il citait en slavon : « Salomon est le plus sage de tous les mortels », et ma fidèle épouse le combattait à sa manière.

— « Ça ne fait rien, ça ne fait rien, disait-elle, que peuvent me faire, à moi, tous vos mots slavons ? ils ne signifient rien, car, lorsqu'ils furent écrits, le père Saviély n'était pas encore de ce monde. »

Ici, un ecclésiastique, le père Zacharie Benefactoff, témoin de leur dispute, y mit fin en répétant après ma femme que « c'était vrai », c'est-à-dire vrai que je n'existais pas encore de ce temps. De sorte que tous trois eurent raison. J'étais jusqu'à présent resté neutre ; et prenant alors part à la conversation en émettant une troisième opinion, j'affligeai ma Natacha en niant ma supériorité, et comme elle me demandait qui je trouvais plus sage que moi, je répondis : elle.

Elle m'opposa la plus vive résistance, comme seuls savent le faire ceux qui se sentent dans leur tort :

« Les sages, dit-elle, jugent tout, et moi je ne sais pas juger; d'où cela vient-il ? »

Je pris délicatement le petit bout de son nez entre mes doigts et répondis :

« Cela vient de ce que tu as un trop petit nez ».

Mais comprenant que je voulais, par cette plaisanterie, faire allusion à sa douceur, elle essaya de me convaincre du contraire, en me rappelant comment elle avait battu la femme du directeur

des postes, et lui avait repris une servante, que celle-ci avait trop sévèrement punie.

10 août au matin. — Il m'est venu une idée au lit, ce matin! Je veux répandre un moyen de rendre heureux tous les couples désunis en général, et, particulièrement, les ecclésiastiques, car c'est à eux surtout que le bonheur domestique est nécessaire.

On dit allégoriquement, qu'une femme doit aller avec de l'eau à la rencontre de son mari venant à elle avec du feu, c'est-à-dire que s'il est emporté, elle doit être douce; mais il me semble que ce n'est pas encore très clair, et peut être pris dans différents sens.

Lorsque je nous considère, Natalia Nicolaievna et moi, j'en conclus que la meilleure manière de bien s'entendre, est de croire l'autre plus sage que soi, et alors c'est à qui le sera davantage. C'est très difficile à bien exprimer; mais il est permis aux utopistes de parler pour ne rien dire.

15 août. — Assomption de la Sainte-Vierge. Cependant, tout entier à mon bonheur, je ne m'apercevais pas que mes paroles, si appréciées par Natacha le jour de la Transfiguration, avaient aussi frappé, mais dans un autre sens, quelques-uns de mes auditeurs, m'attirant leur mécontentement. Mes paroissiens, ou du moins une partie d'entre eux, et entr'autres la directrice des postes, Madame Timonoff, se plaignirent d'avoir été offensés par mon allusion à Pisonsky. Mais ce ne sont que des mesquineries d'esprit vides et absurdes; cela froisse l'amour-propre de Leurs Noblesses comme des blessures la peau d'un chien. »

3 septembre. — J'ai décidément commis une grande faute; mon imprudence a des conséquences sans fin. Le consistoire m'a posé cette question: « Ai-je vraiment voulu faire, dans mon sermon, une allusion personnelle? » — « Comment donc! leur ai-je répondu, j'ai dit textuellement telle et telle chose. » J'espère qu'ils ne me pendront ni ne me décapiteront pas pour si peu; mais, en attendant l'esprit en souffre et le repos s'envole. »

20 octobre. — Il est évident qu'ils ne pouvaient pas me décapiter; mais ils pouvaient me fermer la bouche et n'y ont pas manqué.

Le 15 septembre, on me demanda une explication. Cet empressement déjà ne présageait rien de bon, car, chez nous, les gens — et surtout les autorités — ne se montrent pas si zélés pour le bien. Cependant, j'y allai bravement. Mon courage fut refroidi dès mon arrivée par trente-six jours de « oukha » (soupe au poisson) sans poisson, dans l'attente d'un rapport, puis d'ordres devant être,

je tiens avant tout à le dire, envoyés préalablement au censeur Troady. Mais cela ne se passera pas ainsi et je serai muet comme une carpe.

Pardonne-moi mon orgueil, ô Tout-Puissant, mais je ne puis remplir froidement et sans conviction ma mission de prédicateur.

Je sens de temps à autre quelque chose me tourmenter, lorsque le don aimé cherche à se faire jour; je suis alors terrassé par une sainte agitation, mon cœur palpite et brûle, et les mots tombent de mes lèvres comme des charbons ardents. En vérité, c'est dans mon âme que réside alors la loi de la censure ! Et ils exigent, qu'au lieu de faire entendre la parole de vie d'âme à âme, je me livre à des exercices de rhétorique, et procure ainsi au père Troady, le plaisir de sentir que loin sont pour l'église les jours de Noguilieff et de Rostoff Dimitri, où les plus éclairés instruisaient les plus faibles, mais qu'à présent au contraire, on insulte à la sagesse et aux plus nobles sentiments humains.

Je ne suivrai pas cette voie. Non, je me révolte tout à fait, et vous vous fermerez plutôt, lèvres qui ne savez pas flatter, et tu te tairas, ma parole sans détour, mais je ne prêcherai pas contre ma conscience. »

23 novembre. — Je ne puis dire que ma vie soit complètement dépourvue de variété ; elle renferme, au contraire, beaucoup d'imprévu, de sorte que l'intérêt ne se ralentit pas une minute ; tantôt ce sont des calomnies contre d'excellentes gens, tantôt l'autorité vous tracasse, tantôt le Troady à la face de carême veut faire mon éducation ; puis, je me laisse aller à la douceur des caresses de ma popadia, je fais des rêves ambitieux, et ainsi passe le temps, nous rapprochant toujours de la mort. Ce n'est pas tout ! Les suites de ma prédication malencontreuse ne sont pas encore terminées.

A dix-huit verstes de la ville, sur les bords de notre rivière, la Touritsa, dans le grand village de Plodomassoff, vivait la suzeraine du pays, la boyarine (femme de boyard) Marfa Andreievna Plodomassoff. Il ne restait que des souvenirs de cette femme au caractère fortement trempé.

C'était jadis une familière de la grande Catherine, et l'empereur Alexandre trouvait un grand charme à sa conversation ; mais elle était surtout populaire pour avoir combattu Pougatcheff, et réussi à se défendre contre cette bête féroce.

Il courait maintes anecdotes, qu'on se répétait encore, sur ses entrevues avec les gouverneurs, les fonctionnaires, et même pendant l'année 1812, avec les captifs français. Mais tout ceci se

passait au siècle dernier. Aujourd'hui, tout est rentré dans l'oubli, et le souvenir de ses exploits se perdant petit à petit, il n'est plus question d'elle. Depuis vingt ans déjà, aucun de ses amis ne peut se vanter de l'avoir revue.

Il y a trois jours, à midi, je fus extrêmement surpris en voyant s'arrêter devant ma porte, un grand « drochki » de maître attelé de trois énormes chevaux bais, et comme par dérision, dans cette grande voiture était enfoui un tout petit individu, coiffé d'une casquette de feutre à longue visière, et vêtu d'un manteau brun à plusieurs collets et capuchons.

« Quelle peut être cette personne inconnue ? pensai-je, vient-elle me voir ou se trompe-t-elle de chemin ? »

Mon incertitude fut bientôt dissipée par ce mystérieux personnage lui-même, qui entra dans une salle avec cette aisance élégante qui me plaît toujours tant. Tout d'abord, mon visiteur me demanda ma bénédiction, puis, faisant glisser sur le parquet son irréprochable petit pied et reculant de deux pas en arrière en un profond salut, me dit : « Ma maîtresse, Marfa Andrievna Plodomassoff, m'a ordonné, père prêtre, de vous saluer, en vous priant de vouloir bien m'accompagner immédiatement chez elle. »

— « Permettez-moi, monsieur, dis-je, de vous demander, à mon tour, à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je suis, répondit le petit homme, le serf de Son Excellence Marfa Andreievna, Nicolas Afanaeieff ».

Et s'étant ainsi présentée, cette minuscule créature me rappela que sa maîtresse m'attendait.

— « Que me veut-elle ? dis-je. Ne le savez-vous pas ?

— Je ne puis, moi esclave, connaître la volonté de Sa Seigneurie, répondit le nain. »

Et cette discrète réponse à mon absurde question me rendit si confus, que j'essayai de lui donner le change sur le mobile qui m'avait poussé à la faire. Il eut le bon goût de ne pas insister, car je ne sais comment j'aurais pu m'en tirer !

Pendant que je m'habillais dans la chambre à côté, cet intéressant nain entama une conversation avec Natacha, qu'il charma par ses discours.

En effet, dans les paroles et jusque dans la voix de ce petit vieux, était je ne sais quoi d'inexprimablement doux et empreint de noblesse et de bonté.

Il déposa une pièce de deux grivenniks (20 kopeks) dans le plateau que la servante lui présenta avec un verre d'eau, et comme cette dernière hésitait à accepter cet argent, il se troubla et dit :

« Non, matouchka (petite mère), ne m'offensez pas ; c'est mon habitude. »

Lorsque ma popadia le quitta pour venir me pommader les cheveux, il prit par la main une fillette, qui servait chez moi avec sa mère, et lui dit :

« Ecoute comme les canards causent entre eux, là-bas, au bord de la rivière. La cane élégante dit au canard dandin : Koupi kotoui, koupi kotoui ? (Achète des chats, achète des chats). Et le canard de répondre : Zakazal, zakazal ! (J'en ai commandé). »

L'enfant se mit à rire, et moi-même je ne pus m'empêcher de sourire de cette conversation supposée d'oiseaux. C'était digne de La Fontaine et d'Ivan Kriloff.

La route me parut courte, occupé que j'étais à écouter ce nain prodigieux dont tous les jugements renfermaient tant d'esprit, de franchise et de bon sens. Mais le moment le plus solennel approchait, celui de mon entrevue avec la solitaire boyarine.

Je ne fus pas peu surpris de me sentir saisi, moi si peu timide par nature, d'une sorte d'appréhension à l'idée de cette entrevue.

Nicolas Afanaeieff me conduisit à travers une suite de pièces, dont le luxe et le bon entretien m'étonnèrent, jusqu'à une chambre en forme de rotonde, à deux rangées de fenêtres ornées de vitraux à fleurs. Là, nous nous trouvâmes en face d'une petite vieille dont la taille ne dépassait guère celle de Nicolas.

Elle se tenait debout et tournait la manivelle d'un grand orgue. Je ne reconnus pas en elle l'originale boyarine et hésitai à la saluer.

Mais, lorsqu'elle nous aperçut, — car nos pas, étouffés par un épais tapis, n'avaient pas tout d'abord attiré son attention, — elle cessa brusquement sa musique et disparut, avec l'agilité d'un animal, derrière une portière de satin blanc, brodée en soie de différentes couleurs.

J'appris plus tard que cette femme était la propre sœur de Nicolas, naine comme lui, mais dépourvue du charme que possédait son frère. Nicolas suivit sa sœur derrière la portière, après m'avoir fait asseoir. Dans le cours de cette attente qui dura une demi-heure, j'éprouvai, dans la gorge, cette sorte de sécheresse que je ressentais jadis dans mon enfance, au moment de mes examens. Enfin, derrière la portière, j'entendis une voix prononcer ces mots :

« Eh bien ! montre-moi donc ce pope d'esprit qui, m'a-t-on raconté, a l'habitude de dire la vérité ! »

Et à ces mots, la portière se sépara comme frappée d'une baguette

magique, et je vis paraître la boyarine Plodomassoff en personne.

Sa voix venait déjà de renverser quelque peu l'idée que je m'étais faite de sa caducité; mais sa vue acheva de détruire toutes mes suppositions antérieures.

La boyarine se tenait devant moi, droite et ferme, paraissant défier les années. Elle n'était ni très grande ni très forte, mais semblait dominer tout le monde. Son visage sévère était empreint d'une grande loyauté, et à en juger par ses traits, elle avait été fort belle.

Son costume était assez étrange, et tout à fait d'un autre temps: sa tête était entourée d'un grand châle brun, à la manière des femmes turques; elle portait une casaque de drap de nuance claire, et sous cette casaque, une jupe jaune orange; elle était chaussée de bottes jaunes à hauts talons d'argent, et avait à la main une canne à pomme d'améthyste. A sa droite se tenait Nicolas Afanacieff, à sa gauche, Maria Afanacièvna, et derrière elle, le prêtre du village, le père Alexis, ancien serf désigné par elle pour entrer dans les ordres : « Bonjour! me dit-elle, sans la plus légère inclinaison de tête. »

Et elle ajouta : « Je suis bien aise de te voir. » Je la saluai en réponse, mais il me sembla que mon salut était très gauche.

« Viens me donner ta bénédiction, dit-elle. »

Je m'approchai et la bénis; elle prit ma main pour la baiser, ce que je voulus empêcher.

« Ne retire pas ta main, fit-elle, remarquant mon mouvement; ce n'est pas à elle que cet hommage s'adresse, mais à ta dignité. Assieds-toi maintenant, et faisons connaissance ».

Nous nous assîmes, le père Alexis et moi, et les nains restèrent debout devant elle.

« Le père Alexis prétend que tu possèdes une intelligence éclairée jointe au don de l'éloquence. Il n'y connaît rien lui-même, mais l'a entendu dire; or, voici longtemps que je n'ai rencontré de gens d'esprit, et j'étais dévorée du désir de te voir. Tu n'en voudras pas à une vieille femme? »

Je balbutiai, tout confus, quelques mots inintelligibles, en évitant surtout de relever ses remarques sur mon esprit; par bonheur, elle se mit à m'adresser des questions auxquelles je n'eus plus qu'à répondre.

« Tu as pour mission, m'a-t-on dit, de convertir les sectaires? commença-t-elle :

— « Oui, dis-je, c'est une des raisons pour lesquelles j'ai été envoyé ici.

— Cette tentative sera, je présume, tout à fait infructueuse : instruire des imbéciles, autant vaudrait soigner des morts. »

Je ne me souviens pas exactement en quels termes je lui répondis qu'à mon avis, tous les sectaires n'étaient pas des sots.

« En admettant qu'ils soient intelligents, combien en as-tu mis en la bonne voie ?

— Aucun, dis-je, je ne puis encore me vanter du succès, mais il y a une raison...

— Laquelle ?

— Les moyens d'action ne répondent pas à la tâche, et le mal vient du manque de force et d'union qui existe parmi nos fidèles, et dans notre clergé lui-même.

— Que lui reproche-t-on ? il n'est coupable que d'avoir trop lu.

— Mais la foi orthodoxe souffre de sa division.

— Si vous serviez vraiment ce culte orthodoxe et ne le transformiez pas en commerce, il ne s'affaiblirait pas. Mais vous tous maintenant trafiquez avec les choses saintes, comme des marchands avec du drap. »

Je gardai le silence.

— « Es-tu marié ou veuf?

— Marié.

— Eh bien, si Dieu te donne des enfants, je serai leur marraine ; j'irai les baptiser chez toi ; du moins, je n'irai pas moi-même, j'enverrai ma naine à ma place. Mais si tu me les amènes ici, je les tiendrai sur les fonts baptismaux. »

Je la remerciai, et pour dire quelque chose, lui demandai :

« Votre Excellence aime donc les enfants ?

— « Quelle personne sensée ne les aimerait pas, dit-elle. Le royaume de Dieu leur appartient.

— Y a-t-il longtemps que vous vivez seule ? continuai-je.

— Je suis seule, père, seule et depuis longtemps, fit-elle en soupirant.

— La solitude pèse souvent, dis-je.

— N'es-tu donc pas seul toi-même ?

— Je ne suis pas seul, puisque j'ai une femme.

— Mais ta femme comprend-elle tout ce qui te peine et t'afflige, toi, homme intelligent?

— Elle me rend heureux et je l'aime.

— Tu l'aimes, c'est possible, mais tu restes seul avec tes pensées: Lorsque, dans une famille, un des frères regarde plus loin dans l'horizon que ses autres frères, il se trouve isolé au milieu

d'eux. J'ai un fils, moi aussi, mais il y a trois ans que je ne l'ai vu ; il s'ennuie avec moi.

— Où est-il maintenant ?

— Il commande un régiment en Pologne ?

— C'est une belle œuvre que de combattre les ennemis de la patrie.

— Je ne sais pas jusqu'à quel point il est si beau de nous occuper de ces Polonais, mais à mon avis, ils nous donnent beaucoup trop d'ennuis.

— Cela s'arrangera, dis-je, avec le temps.

— Jamais ce temps-là ne viendra, car il est déjà passé, et nous nous trouvons tous comme des bécasses dans un marais : le bec long et la queue longue. Quand le bec sort, la queue s'embourbe ; si la queue sort, c'est le bec qui s'enfonce. Nous nous promenons d'un endroit à l'autre, nous divertissons les imbéciles : tantôt nous donnons le fouet aux Polonais, tantôt nous leur baisons les mains ; c'est affreux de gâter ainsi les gens.

— Mais, pendant ce temps-là, nos guerriers les maintiennent, afin qu'ils ne nous portent pas préjudice.

— Ils ne les maintiennent en rien, répondit-elle, et ces Polonais ne seraient pas redoutables, si nous n'avions juré de nous dévorer les uns les autres.

— Ce jugement de Votre Exellence me semble un peu trop sévère.

— Il n'y a jamais trop de sévérité dans la justice.

— Mais, dis-je, veuillez vous rappeler l'année 1812 ; à quel point la Russie se montra alors unie !

— Comment ne m'en souviendrais-je pas ! j'ai vu, de cette fenêtre même, nos cosaques battre mes paysans et piller mes greniers !

— Il se peut, dis-je, qu'en pareille circonstance cela soit arrivé, je ne cherche nullement à défendre la réputation des cosaques ; mais l'Europe entière ne s'en est pas moins inclinée devant leur héroïsme.

— Oui, nous avons réussi parce que Dieu et la gelée nous ont aidés ; voilà ce qui nous a sauvés ! »

(*A suivre*) **Nicolas LIESKOFF.**

(*Traduction d'André Neviedomsky.*)

PAOUITA LA CUBAINE

« Paquita était belle entre les plus belles des filles de Cuba. Dans la sveltesse de son corps, mince et souple comme une liane, dans l'étrange attirance de son teint mat, de ses cheveux très longs et de ses grands yeux noirs, elle avait le charme mystérieux de la fleur tropicale. Et, de l'entrevoir, nonchalamment étendue sur un hamac bercé par la brise, au milieu des larges feuilles des lataniers, on évoquait l'image d'une déesse reposant ses membres lassés des fatigues d'amour sur le moëlleux tapis d'une prairie semée d'asphodèles. Le père de Paqua, don Francisco, possédait dans la province de Santa-Clara une « hacienda » de vingt lieues carrées : droit, à l'infini, les nappes d'or vert des champs de cannes et les lignes onduleuses des caféiers aux fruits sanglants ; sur la gauche, les hautes herbes de la savane ; et, dans le lointain, la forêt, l'idéale forêt des Antilles, cachant dans les profondeurs ombreuses des bouquets de cèdres et d'ébéniers emplis du jacassement des perroquets et du vol strident des sauterelles roses, la vierge solitude des clairières tapissées de lianes et les lagunes, à l'eau limpide comme du cristal, où les caïmans dorment, couchés sur les nénuphars en fleurs. De ce vrai domaine de féérie l'adorable créole était la reine. Le soir, au crépuscule, avant que la cloche fit cesser le travail des noirs, elle allait, à « l'amble » de sa mule blanche, à travers les allées de pamplemousse. Sa silhouette claire tachait de neige la verdure des palmistes : on la voyait disparaître derrière les taillis de cannes grêles, puis surgir sur la crête des ravines. Et partout, la parole musicale et douce de Paquita arrêtait le fouet levé des « mayorales » en semant le pardon. Les esclaves baisaient le bas de sa robe comme ils auraient fait d'une sainte. Paqua était sainte, en effet, car elle portait au front, nimbée de diamants, l'auréole de l'amour. Dès l'âge nubile, elle avait échangé avec Manuel, le fils d'un planteur voisin, l'anneau des fiançailles. Aux « Vallas de gallos » (combats de coqs), il faisait des folies pour manifester son désir de voir triompher les couleurs choisies par sa « novia ». Il galopait dix

lieues d'une traite sur son petit cheval des prairies pour avoir la joie d'un sourire d'elle. Et depuis deux ans, ils s'aimaient ainsi en cachette, don Francisco refusant de consentir à leur mariage, à l'ombre des bananiers, grisés par les roucoulements des tourterelles grises éternellement amoureuses au pays des éternels étés. Mais, il arriva qu'au nom de la race opprimée. Antonio Maceo déploya la bannière de la révolte. Manuel, sans hésiter, alla grossir le nombre des défenseurs de l'indépendance. Il avait juré : « Independencia o muerte » et il devait tenir son serment. L'image de la Patrie opprimée le soutint d'ailleurs contre les prières et les supplications de Paqua. Ce fut alors pour lui la rude vie de la guerre : les retranchements, dans les défilés inaccessibles des « sierras », les nuits à la belle étoile sur l'herbe humide d'une rosée meurtrière, les souffrances de la faim et de la soif. Ce fut pour elle une existence de craintes et de tourments, de tristesses et d'angoisses. Les esclaves avaient perdu leur madone. Elle ne sortait plus, tout le jour étendue sous la vérandah, brisée par une somnolence fiévreuse. Elle l'attendait. Il vint, un soir, encore couvert de poussière et de sang, hâve, déguenillé, noir de poudre, mais le feu de l'amour brillant dans ses prunelles. Sa troupe s'était victorieusement ouvert un passage à travers le cercle de fer qui la cernait, et, dans une charge furieuse, rênes au vent, pistolets aux mains et « machete » à la bouche, elle avait rejeté l'ennemi bien loin dans la plaine. Paqua revécut des heures enchanteresses qui passèrent comme un songe. Maceo se repliait vers l'Ouest pour opérer sa jonction avec Maximo Gomez. Il fallut partir vite pour le suivre. Cette fois, de part et d'autre, les déchirements du départ furent terribles, car, lorsque les deux amants, en une dernière étreinte, échangèrent un dernier baiser, une fleur desséchée de magnolia vint tomber à leurs pieds et des oiseaux qui passaient, d'un vol rapide, firent retentir les airs d'un cri sinistre. C'étaient, dans toute leur horreur, les présages de mort. La « hideuse » était encore plus près qu'on n'aurait pu le croire. Le même jour, en effet, des camarades de Manuel déposaient chez son père le corps inanimé du pauvre jeune homme. Un éclaireur ennemi l'avait tué raide d'une balle au front et comme la distance était courte du lieu de l'escarmouche à l'hacienda, les braves soldats avaient transporté à la hâte, dans la maison familiale, la dépouille glorieuse du héros. Au moins un que n'auraient pas les vautours mangeurs de charogne et qui pourrait dormir en paix sous les mimosas !... Paqua fut informée aussitôt : devant cet effrayant désastre de tous ses rêves de bon-

heur, elle n'eut ni un cri ni une larme, mais ses traits se crispèrent atrocement et ses yeux s'emplirent d'un égarement farouche. Elle vécut deux jours dans une prostration inquiétante. Le troisième, quand, à l'aurore, don Francisco se rendit dans la chambre de sa fille pour prendre de ses nouvelles, il faillit tomber de son haut en voyant le lit vide et non défait, les guéridons de santal et les coffrets de bois de rose renversés en désordre. Paquita avait disparu.

Peu de temps après, des « carreteros » racontèrent que les soldats de Maceo, ramassant leurs morts après une vive échauffourée, avaient trouvé à la lisière du « Pinar » de Las Obas, le corps merveilleusement beau d'une jeune femme dont la main droite était crispée sur la crosse en acajou d'une carabine et dont la main gauche portait une « sortija » d'or sur laquelle était gravé le nom de Manuel. »

— Telle est la simple histoire qu'un soir, sous les baobabs, dans la splendeur d'une nuit criblée d'étoiles, me conta Mercédès, la vieille Indienne. Et tandis qu'elle achevait de parler, non loin de nous, le long d'une haie d'aloès, s'élevait sur les guitares vibrantes le refrain des chanteurs de « décimas » : « Quien no ama, no vive. » — « Qui n'a plus à aimer n'a plus à vivre ! »

J. RIBET.

INSTABILITÉ

Les vieux murs du château qu'ont effrités les ans,
adossés sur les monts qui dominent la vague,
semblent, défi vainqueur des outrages du Temps,
par les trous du donjon et dans un regard vague
contempler les mortels, instruments du Destin.
Les tours, encor debout contre la vieille église,
ont leurs créneaux brisés enguirlandés de thym,
qui font à leurs vieux ans une jeunesse exquise.
— Vieilles pierres, parlez ! Contez-nous du Passé
tout ce qui s'est gravé, lentement, dans votre âme
avec un son de voix tremblant, triste et cassé,
comme parlerait bas une très vieille femme.
A nous, fils du Passé, esclaves du Présent,
que l'avenir effraie aussitôt qu'il avance,
dites-nous si la vie est un triste présent,
dites si vous souffrez de notre indifférence ?
— Le vent dans la montagne exhalait ses sanglots —
Dites s'il est un Dieu qui note nos prières ?
— La vague, en murmurant, se perdit dans les flots —
Sortez de votre long mutisme, ô vieilles pierres !
Cette terre, si faible, où nous nous débattons,
sera-t-elle engloutie en l'Infini des mondes ?
— La nature chantait la gamme de ses tons —
Alors, dans le silence, au plus profond des ondes,
du vieux mur, lentement, une pierre roula...
. . . .
Fragilité du monde et mystère au-delà !

Camille **MARX-LANGE**.

Mont-Chevalier, Cannes, 1902.

L'IMAGE LOINTAINE

---

(2)

Elle dit lentement :

— « Oui, je pense à lui... Pourquoi me fais-tu mal ? »

J'eus honte de ma brutalité, je desserrai l'étreinte de mes mains.

— « Tu ne peux pas savoir combien je souffre de t'aimer. »

Elle me devina très triste.

— « Pourquoi aussi parler d'avenir ? Je ne t'ai jamais vu satisfait de ton bonheur présent. Il semblerait que tu cherches autre chose, et qu'étant parfaitement heureux, tu prennes à cœur de gâter tes joies... Il fait si bon aimer sans arrière-pensée ! »

Elle avait pris mes mains dans les siennes, elle me regardait, je crus qu'elle voulait endormir mes craintes.

— « Tu crois donc m'aimer ? » demandai-je.

Elle sursauta.

— « J'en suis bien certaine, » dit-elle.

— « Et pourtant, tu ne le quittes pas... l'autre ! »

Elle se pencha sur mon front.

— « Depuis que je te connais, c'est une telle vie de rêve et de volupté, que mon pauvre cœur tourmenté se laisse aller à la dérive. Comment préjuger de ce que réserve demain ?... Ne parlons donc pas de ces choses. Tu me découvriras peut être un jour plus près de ton cœur qu'il ne te conviendra. Crois-moi, mon aimé, ne gâtons pas notre bonheur. Laisse mon amour te griser et ne trouble pas mon ivresse ; il ne faut point marchander les songes. »

La nuit tombait, épaisse et sombre ; nous étions seuls à l'arrière du bateau, et l'eau clapotante semblait noire avec des traînées vertes et des traînées rouges de signaux. Subitement, la coque tressaillit, le remous de l'hélice écuma sous elle, des cris se croi-

sèrent, des ordres, des cris encore, les pistons ahanèrent puis se turent. Ce fut la sensation de glisser dans l'ombre : on accostait.

— « Descendons, veux-tu ? »

Elle se pencha longuement sur mes yeux, mais se ressaisit tout de suite.

— « Nous sommes vraiment bien peu raisonnables.

— A quoi bon ? » lui dis-je.

Sèvres.

Je reconnus le pont épais, la grille lourde, la masse noire de la Manufacture, je proposai :

« Veux-tu traverser le parc jusqu'à Saint-Cloud ?

— Je veux bien, » dit-elle.

Encore sous le charme inquiet qui la pénétra sur le bateau-mouche, son bras serrait fortement le mien. Nous avançions à petits pas, et quand nous fûmes arrivés au plus profond de la grande allée d'arbres, elle constata :

« Comme il fait sombre ici !

— Tu as donc peur ? »

Elle se rapprocha de moi plus encore.

— « Je t'aime bien, dit-elle... Marchons sans causer. »

Nous fimes quelques pas en silence, puis, comme nous passions auprès d'un banc de pierre, elle appuya son bras plus fortement au mien.

— « Tu te souviens ? »

Une mélancolie soudaine me pénétra au souvenir des heures enfuies. Ma pensée vagabonda de nouveau aux routes de rêve, comme elle y avait vagabondé ce soir défunt ; à peine entendis-je Suzanne murmurer d'une voix chantante :

— « Rappelle-toi... C'est notre première minute d'amour vrai, celle-là. Avant, nous nous aimions trop sans nous connaître assez. Je préfère les heures que nous vivons depuis. »

Elle avait dans la voix des intonations câlines et douces.

« Si tu savais, poursuivit-elle, la joie que j'ai ressentie ce soir-là ! Il me semblait que ce fût une vie nouvelle qui commençât. Oh ! combien je t'aimais ! Tu étais étrange, on aurait dit un autre ; des mirages d'espoir passaient dans tes yeux. »

Je me laissai gagner à évoquer nos souvenirs ; je revis l'image, peut-être à jamais disparue. Je me serrai contre Suzanne, que je devinais dans l'ombre, rassurée, la tête à mon épaule. Seule, un peu de clarté nocturne mettait dans ses yeux des taches de lumière ; et de la sentir blottie près de moi, sur ce banc de pierre,

avec le souvenir d'une soirée pareille, j'oubliais mes angoisses et des mots brûlants me venaient aux lèvres.

Soudain, nous entendîmes le bruit des feuilles écrasées sous un pas lourd. Quelqu'un venait, nous desserrâmes notre étreinte ; une ombre passa que nous vîmes à peine. Nous étions sans doute mieux éclairés car on nous cria :

— « Bonsoir, les amoureux ! »

Suzanne amusée répondit :

« Bonsoir, brave homme ! »

Je me penchai pour voir qui ce pouvait être, l'ombre était trop épaisse. De gros souliers semblaient marteler la terre, on cria une fois encore :

— « Bonsoir, les amoureux ! »

La voix n'arrivait plus qu'en écho affaibli. Suzanne se leva.

— « Il doit être tard.

— Il est tard, en effet, lui dis-je... Partons. »

Et nous quittâmes silencieusement le banc de pierre. Mais il nous semblait qu'un nouvel obstacle se dressait entre nous, et que désormais, chaque fois que nous voudrions aimer, l'intrus se dresserait dans l'ombre, criant de sa voix goguenarde : « Bonsoir, les amoureux ! »

Au détour du chemin, il fallut s'arrêter ; je ne connaissais plus la route. Nous avions marché longtemps par les allées sombres, dépassé des bancs et des bosquets, des statues immobilisées dans la nuit, des vasques fichées en terre, puis ç'avait été la campagne, les sous-bois profonds, où ne se devine aucune lumière, et j'avançais maintenant à l'aveuglette, sans savoir vers où. Une musique de fête foraine glapissait au loin, se grossissant encore de la solitude, s'épandait en ondes larges et brutales, tandis qu'on entendait des coupetées de cloches dominant, fraîches et pures, la cacophonie des orgues à vapeur.

Suzanne s'appuyait à mon bras ; elle demanda :

— « Nous arrivons bientôt ?

— Oui, bientôt. »

Elle dit encore :

« Ne sens-tu pas ? »

Et montrant les taillis touffus :

« La terre humide embaume. As-tu remarqué, le soir, quand la nuit tombe, le parfum grisant qui monte des fleurs ? C'est une volupté extraordinaire, à la fois douce et caressante quoique pénétrée par un arôme dur. Je ne l'ai jamais sentie comme ce soir. »

Je la devinai dans l'ombre les yeux clos, les lèvres frémissantes, offertes aux caresses du vent parfumé ; un désir soudain me rapprocha d'elle, mais elle se dégagea aussitôt.

— « J'ai faim, je suis lasse ; éloignons-nous, veux-tu ? »

Je me guidai le mieux possible au son de la musique foraine. Des allées sombres passèrent, d'autres encore, et subitement au détour d'un sentier, ce fut la clarté dure des becs électriques, les guirlandes fumeuses des lampions tricolores, un déploiement de baraques en toile et de panneaux peints, des manèges de chevaux de bois et des cirques, des théâtres et des roulottes de somnambules, toute la hideur et la vulgarité des amusements populaires. Suzanne s'arrêta, battant des mains.

« La fête !... La fête ! »

Une crainte confuse grandit en moi qu'elle ne voulut y aller, et je la guidai vers la ville.

— « Viens donc, il est tard. »

Elle résistait.

— « Non, non, laisse-moi ; je ne sens plus la faim. Je voudrais traverser la fête. »

Elle devina dans mes yeux une ombre de tristesse.

« Cela t'ennuie ? dit-elle.

— Oui, cela m'ennuie ; j'ai horreur du laid et du bête. »

Elle parut ne pas comprendre ; elle se fit câline.

— « Tu me causerais cependant un grand plaisir. »

Pour couper court à mes hésitations, je me montrai lâche.

— « Soit, traversons la fête. »

Elle m'embrassa avec tant de candeur que je lui souris. Ce baiser de petite fille, tombé de ses lèvres de femme, donnait une excuse à sa vulgarité ; je n'avais plus auprès de moi qu'une enfant rieuse. Elle courait de baraque en baraque, achetait des pastilles, des paquets de nonnettes, des ombrelles en papier ; elle riait d'un rire de gamine, et je m'étonnais de la découvrir si bellement heureuse. Il fallut s'arrêter et contempler un clown, dont les muscles crevaient le maillot de laine ; il fallut écouter le boniment patriotique des hommes de bronze, évoquant en silhouettes glacées les revanches futures. Une foule dense se pressait autour des boutiques, s'emplissant les yeux de clarté, petits bourgeois et calicots en rupture de comptoir, bonnes endimanchées, ouvrières en liesse ; j'avais envie de fuir, d'abandonner Suzanne tant il me paraissait que je contaminais mon rêve. Je fis quelques pas.

— « Jacques !... Écoute, Jacques. »

Je me rapprochai.

— « Que veux-tu ? » lui dis-je.

Elle montrait du doigt l'escalier à rampe de cuivre d'une pythonisse extra-lucide, et tout son désir passa dans son regard. Je me fâchai presque.

— « Non, non, je ne veux point. »

Elle n'insista pas et se laissa conduire. Mais un autre spectacle attira ses regards; ses yeux s'éclairèrent d'un autre désir. Je la vis dominer la foule, haussée sur la pointe des pieds.

— « Regarde, Jacques. »

Elle montrait de son ombrelle des chevaux de bois automatiques, qui oscillaient avec un grondement sourd de machine à vapeur.

Des flaques de lumière électrique s'écrasaient aux couleurs vives; un orgue hurlait, scandé à coups de triangle et de grosse caisse, un refrain de café-concert; une sirène intermittente rendait plus insupportable encore la cacophonie, et c'était un tel bruit dans le champ de foire que cette musique discordante jointe à d'autre musique, qu'il me fallait pencher la tête et froncer le sourcil pour entendre Suzanne. Une admiration naïve emplissait ses yeux; mais j'étais si las et si plein de dégoût, que je protestai.

— « Viens, il est tard... Rentrons. »

Elle s'appuya plus fortement sur moi, câline encore, et demanda : « Vraiment, tu ne veux pas? » Elle se dirigeait déjà vers les escaliers du manège; je la retins d'un geste brusque.

— « Je monterai seule.

— Tu monteras seule si tu le désires; pour moi, je m'en vais. »

Je quittai son bras. Contre mon attente, elle me suivit; nous gagnâmes la gare par une allée sombre. Nous marchions l'un à côté de l'autre, silencieusement, avec le sentiment d'une journée perdue dans notre amour. Après quelques pas, je me penchai sur elle, désireux d'éclaircir au plus vite cette première brouille; elle s'écarta. Je m'approchai encore; mais il me sembla soudain que la nuit s'épaisissait autour de nous, que les feuilles mortes craquaient sous un pas lourd, et je me hâtai de marcher loin d'elle, dans la crainte d'entendre un passant crier :

« Bonsoir, les amoureux ! »

V

Trois heures.

Le lendemain, sans doute, dans l'après-midi. Elle vient d'arriver chez moi énervée, inquiète, et je suppose que notre brouille de la veille est pour quelque chose dans sa mauvaise humeur. Elle m'embrasse du bout des lèvres, se laisse tomber dans un fauteuil et garde le silence. J'affecte quelque temps de marcher à grands pas, en tirant les bouffées de ma cigarette, mais comme cela menace de ne point finir, je m'approche d'elle et demande :

« Qu'as-tu donc ? Tu parais souffrante. »

Elle ébauche un hochement de tête et ne répond pas. Je m'assieds doucement auprès d'elle.

« Tu es fâchée ? dis-je.

— Non.

— Je t'ai causé de la peine ? dis-je encore.

— Non.

— Alors ? »

J'ai passé mon bras autour de sa taille et je l'attire lentement. Elle me laisse faire sans résistance, s'abandonnant à ma volonté, et je puis enlever son chapeau sans qu'elle proteste que je la décoiffe, ce qui me surprend. Je range du doigt quelques boucles folles, je veux dissiper son apathie : je l'embrasse sur le front, sur les yeux ; elle ne manifeste pas autrement sa joie ou son ennui, Elle appuie sa tête à mon épaule et paraît dormir.

Je la sais parfois d'humeur maussade, confessant difficilement ses peines, je demande pourtant :

« Est-ce moi qui t'ai chagrinée ? »

Elle ouvre les yeux, me regarde ; je devine aussitôt que ce n'est pas moi.

« Tu sais toujours être bon, » dit-elle.

Des larmes pleurent dans sa voix, elle doit se contraindre pour ne pas sangloter. Je suis intrigué de lui découvrir des sentiments étrangers à notre vie commune, je voudrais les connaître.

— « Voyons ! conte-moi tout... Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles ? »

Je n'ignore pas qu'elle correspond avec son amant, bien que je n'en parle jamais, tant ce sujet de conversation me serait pénible. Il paraît que du premier coup j'ai deviné juste, qu'il s'agit de lui, car elle dit d'une voix lente : « Je n'ai pas reçu de mauvaises nouvelles. »

Je la regarde longuement, je m'étonne de sa tristesse : elle hausse les épaules.

« C'est justement, répond-elle, on ne m'a pas écrit depuis six jours. »

Je m'écarte à l'instant, je suis sur le point de crier : « Que nous importe ?... » Mais une angoisse me serre la gorge et je me tais. Elle ajoute d'une voix blanche :

« On ne m'écrit plus... on m'oublie. »

Je balbutie :

— « Comme tu l'aimes ! »

Puis je suis anxieusement le sourire qui plisse ses lèvres, le sourire énigmatique où vient se buter ma pensée. Elle a haussé les épaules une seconde fois.

— « Vraiment, dit-elle enfin, tu es peu raisonnable. Faut-il te répéter ce que je disais hier... sur le bateau ?... Je ne puis oublier en quelques jours une liaison de plusieurs années, et puis, cet amour là est surtout fait de vanité blessée, de promesses jamais tenues. Mon seul orgueil s'entête à tirer de lui autre chose que des humiliations et je ne le tiens pas quitte de sa dette... Au demeurant, qu'as-tu à craindre ?... N'es-tu pas certain d'être aimé ? »

Silencieusement j'incline la tête.

— « Alors, à quel propos te montrer jaloux ? »

Au fait, à quel propos ?

Elle parle encore d'une voix lente, mais mon attention se fatigue. J'imagine qu'elle doit mentir et je me découvre si las que j'étouffe en moi toute velléité de révolte. Ne suis je pas certain de ce qu'est sa vie ?... Son amant l'aime mal aujourd'hui. Elle est devenue la compagne qu'on garde par habitude, qu'on exhibe aux courses, au théâtre, ainsi qu'un objet de luxe nécessaire. C'est mieux et plus chic qu'une demi-mondaine. Pour elle, son amour survit à cette débâcle, aussi impérieux, je suis sûr, que par le passé, tout en prenant de moi la dose nécessaire à calmer son ennui. Je suis le succédané de ce qu'il faudrait pour guérir tout à fait. Elle regrette cette absence prolongée, elle souffre d'un retard de la poste, et m'aperçoit si bien avec des yeux d'amie qu'elle vient naïvement me confier ses peines. Le reste lui importe si peu !... Quel sot je serais de lui en vouloir !...

J'entends qu'elle parle de son amant, je demande à tout hasard, pour dire quelque chose : « Il est très riche ?... »

Elle parait surprise.

— « Oui, dit-elle, très riche.

— Ah ! »

Ma pensée de nouveau s'égare en des incertitudes. Je songe qu'elle peut, grâce à lui, contenter ses caprices, stationner chez les couturiers, achcter des parures. C'est la réalité qui tombe dans mon rêve. J'ai déjà remarqué cette sorte d'ivresse qui la gagne, dans les magasins, à frôler des étoffes. Souvent elle s'arrête devant des bijoux; ses yeux s'enflamment, ses lèvres frémissent, un frisson de volupté paraît la briser. Peut-être s'enivre-t-elle de ces clartés, ainsi qu'un poète se grise de rimes... Mais non, je déraisonne. Elle n'est que femme, trop femme pour mon rêve qui s'effondre, pauvre image lointaine qui fuit à l'horizon d'oubli et ne vit déjà plus que dans mon souvenir.

Depuis un instant qu'elle ne parle plus, son regard s'attache au mien avec persistance et je crois deviner comme un reflet de mes pensées au miroir de ses yeux. Elle demande brusquement :

« C'est donc bien difficile d'être l'ami d'une femme ? »

Je réponds d'une voix très grave :

— « Quand on a été l'amant, Suze jolie, on ne peut plus jamais être autre. »

Je dis aussi :

« On ne ne peut pas être l'ami et l'amant, c'est impossible. »

Elle a un « ah ! » d'intonation singulière, laisse tomber sa tête sur mon épaule et ferme les yeux.

— « Tu n'es pas fâché, au moins ? demande-t-elle.

— Et de quoi ?

— Oh ! de rien. »

Désormais, je serai le sage qui sait se contenter de l'instant qui passe... Je voudrais ne plus penser, déserter le doute qui m'obsède, oublier qu'elle en aime un autre et ne plus songer qu'à moi-même. Mais je sais si bien que c'est impossible. Je vais torturer mon cœur inutilement, espérer un jour, désespérer l'autre, espérer encore jusqu'à l'échéance fatale. Je suis le débiteur des joies, l'emprunteur de rêves, j'ouvrirai la main pour jeter mon bonheur à d'intraitables créanciers.

Elle doit suivre sur mon visage l'émotion de mon cœur, car elle m'attire très près en disant :

« Ne songe plus à tout cela, c'est peine inutile. Nous nous aimons, nous serons heureux encore... N'y songe plus, oublie, rêve. »

Le mot d'Hamlet grandit en ma mémoire, je bégaie inconsciemment :

« Mourir ?... Dormir, rêver, peut-être. »

Mourir ?... Oublier tout, dormir dans le songe éternel et ne se

réveiller jamais à la misère de vivre. Le sage appelle à toute voix la mort libératrice et le bonheur commence vraiment où cesse la vie... J'ai la sensation très douce de m'éteindre, d'entrer dans le néant avec mon amour pendant qu'il est temps encore.

Elle répète de sa voix lente :

— « N'y songe plus... oublie, rêve... »

Oublie, rêve... Endors-toi pour toujours du sommeil infini. Retourne à tes croyances d'enfant ; la griserie des mensonges anciens te sera douce encore... Revois le très improbable au-delà où se retrouvent les âmes chères, où t'apparaîtra, en toute splendeur, le fantôme incertain vainement poursuivi. La mort seule peut rendre ton rêve durable à tout jamais en entr'ouvrant les portes closes, la mort gardienne des songes éternels où chante la joie de ne plus souffrir.

J'imagine sa voix encore.

N'y songe plus... Oublie, rêve.

Je penche la tête pour baiser son front ; mais, au bercement de mes bras, elle a fermé ses paupières lasses et paraît dormir. Un calme infini empreint son visage, le soulèvement rythmé des seins l'anime à peine ; il semblerait qu'elle est morte à la vie comme elle vient de mourir à mon rêve.

VI

« Non, non, dit Durmay, pour une fois que tu consens à partager mon déjeuner, je n'accepterai pas tes mauvaises raisons. Que tu aies rendez-vous à trois heures, peu m'importe. Tu arriveras à quatre, ce sera très bien... Il faut toujours faire attendre les femmes.

— Mais, Durmay, je t'assure...

— Ne m'assure rien. Ton amour suprasensible a le don de m'intéresser, je veux en causer avec toi. »

J'ai un geste d'ennui

— « Je ne demande pas mieux, dis-je, à la condition toutefois que tu ne m'accableras pas de railleries. »

Durmay devient très rouge et se fâche presque. Il ne raille pas le moins du monde et la possibilité de l'image lointaine dont je lui ai parlé mérite à tous égards un fervent intérêt. C'est un superbe envol au-dessus des amours terre à terre dont il tient à me féliciter... Il claironne cela en phrases sonores, devient lyrique au fur à mesure, avec la seule excuse d'un déjeuner fin dont les vapeurs capiteuses s'exaltent en lui.

— « Tu as aperçu, me dit-il, dans un mirage trop tôt disparu, ta princesse de songe, c'est fort bien; tu l'as possédée, c'est mieux encore. Mais venir te plaindre après de ne la plus voir, c'est tout simplement ridicule! »

Et comme je proteste : « Vois-tu, ajoute-t-il, je ne saurais mieux comparer ceci qu'à certaines poésies qui portent en elles un sens mystérieux, compréhensible seulement aux instants de songe. Il doit exister une sorte d'hyperesthésie lucide, ne se manifestant qu'alors. Telle page qui vous parut jusqu'à ce jour particulièrement obscure, s'illumine de soudaine clarté et l'on en saisit les moindres beautés, comme autant de magnificences ravissant l'esprit. Cela dure fort peu; l'instant après, la lumière fait de nouveau place à l'ombre, il ne reste plus que le texte banal, plus banal et plus incompréhensible d'avoir été souverainement beau.

« Ton amour est semblable à ces pages, et l'image lointaine, à peine entrevue, l'a été, à mon sens, en un de ces instants. Ne t'étonne pas de ne la plus voir, le rêve meurt de sa réalisation... »

Je l'interromps brusquement.

— « Oui, oui, Durmay, je veux bien être de ton avis; mais les raisonnements ne servent de rien. Nous désirons toujours, dans la lassitude présente, les instants disparus que le souvenir évoque plus radieux encore. Nous sentons parfaitement toute l'inanité d'un tel songe, et cependant notre vouloir têtu se bute à l'impossible devant les portes closes que nous nous obstinons à frapper du poing. Les vantaux massifs, poussés sur le bonheur, ne s'écarteront jamais. Bien plus : nous connaissons l'illusoire mensonge de ce qu'ils recèlent, par nos dépits et nos angoisses d'autrefois, mais nous voulons les entrebâiller quand même, ne serait-ce que pour entrevoir les joies disparues.

— Parbleu! dit Durmay, nous nous ruons à l'impossible idéal, comme l'ivrogne incorrigible retourne à sa bouteille, pour nous griser de quelque chose qui ne sera pas la vie... Au fond, ce n'est pas cela qui t'importe.

— Et quoi donc? Durmay... »

Il hoche plusieurs fois la tête, aspire l'air en sifflant et répond : « Tu l'as aimée en dehors d'elle, n'est-il pas vrai? mais je gagerais gros qu'à ton insu un amour tout matériel a su grandir librement à côté de l'autre. Tu l'aimes en homme et, si jamais ton rêve devient impossible, tu continueras de l'aimer encore. Ce sera le terre à terre des habituelles liaisons, la banalité décevante qu'on heurte chaque jour. Combien de temps et de volonté ne te faudra-t-il pas alors pour te libérer de ce qui ne sera plus qu'un fardeau? »

Il se tait un instant, je ne trouve rien à lui objecter. Puis il poursuit : « Après le rêve, la vie. Ta liaison, si hautaine qu'elle te paraisse, deviendra le collage banal où sombrera ta volonté. Aussi, je te le conseille sincèrement, n'insiste pas auprès d'elle pour lui faire quitter son amant. Vous vous en repentiriez plus tard... A ta place, même...

— A ma place ? dis-je.

— Je la lâcherais carrément... Ne proteste pas. Si ce fut parfait jusqu'aujourd'hui, le collage serait le plus sûr moyen de mettre en lumière les mutuelles imperfections dont vous a dotés la nature. Il vaut mieux se quitter sur un bon souvenir. »

Cette solution me surprend au point que j'éclate de rire. Durmay conclut : « Très sérieusement, moi je la lâcherais. Tu l'aimes, c'est possible... Après tout, on ne meurt pas d'amour. On voyage, on se distrait, on prend une autre maîtresse... Si tu savais, au fond, combien la meilleure ne vaut rien ! »

Il y a un silence. J'en profite pour endosser mon pardessus et lui tendre la main. Mais il arrête mon geste.

— « Attends une seconde... Je vais à l'Opéra ; nous ferons route ensemble jusqu'à la Madeleine. »

Dehors, il passe son bras sous le mien et me répète :

— « C'est entendu, il faut que tu la quittes. »

Je proteste énergiquement. Pourquoi renoncer à un amour qui, pour le moment, ne menace pas ruine ? Mes doutes de l'autre après-midi sont bien loin déjà et je ne songe plus qu'au bonheur.

Nous descendons les Champs-Elysées, nous croisons une fort jolie femme, Durmay aussitôt déchaîne sa misogynie.

— « Mon Dieu ! dit-il, tu raisonnes comme un enfant. J'accorde que ta Suzanne soit de beauté parfaite, gracieuse à ravir, désirable autant que cette jeune femme qui passe, il n'en demeure pas moins vrai que ces qualités-là sont toutes en surface et que tu n'as en elle qu'un bel oiseau très bête. Au demeurant, si tu te contentes des plumes... »

Je hausse les épaules.

— « Mon pauvre Durmay, dis-je, tu périras à coup sûr par l'exagération. Je me préoccupe fort peu, sois en certain, des capacités de Suzanne et notre bonheur n'en va pas plus mal. Sa beauté me suffit...

— Evidemment ! constate Durmay. Ce vieux sacristain de Renan ne raisonnait pas autrement. Si la beauté tient lieu d'esprit aux femmes, c'est que nous les regardons, non en gens sensés,

mais avec les yeux de cet animal que quelqu'un prétend sommeiller en nous.

— Et ensuite ? dis-je. Où veux-tu en venir ?

— A ceci, mon ami : tout amour cérébral ne peut être qu'un leurre. Si tu es assez sage pour suivre mon conseil...

— Que non pas, mon cher, je n'ai que faire de tes conseils d'empêcheur de danser en rond... Et puis, je m'explique mal ton insistance à me diriger vers les Tuileries quand tu sais qu'on m'attend à la Madeleine. »

Je me suis arrêté brusquement. Il me tend sa main large ouverte.

— « Allons ! ivrogne, retourne à ta bouteille. Tu te rappelleras plus tard avec regret ma prétendue sagesse qui t'assomme aujourd'hui.

— Oui, Durmay, plus tard peut-être... Nous en causerons. »

Je lui serre la main et me sauve vite, sans plus écouter son gros rire qui tonne à mes trousses.

Cette intarissable éloquence m'a mis en gaîté au point que j'arrive chez moi tout joyeux. Je suis pressé, je monte les escaliers quatre à quatre, comptant malgré tout sur les habituels retards de Suzanne. Mais, pour une fois, elle était exacte. Il me faut subir un interrogatoire.

— « D'où viens-tu donc, toi ?... »

Je conte mon déjeuner, elle paraît surprise.

— « C'est charmant, dit-elle enfin. Voilà près d'une heure que j'attends monsieur pendant qu'il festoie avec des amis. Il avait amené des femmes, au moins, ton Durmay ?... »

La vision de Durmay amenant des femmes me cause une telle hilarité que Suzanne se fâche. Je dois expliquer la misogynie de mon camarade. Mais il lui paraît si impossible qu'on puisse ne pas aimer des créatures du bon Dieu comme elle, que ses épaules se soulèvent avec un souverain mépris.

— « C'est un imbécile ou un fou, ton Durmay. Au reste, quel âge a-t-il ?

— La trentaine, » dis-je.

Elle proteste.

— « Tu ne me feras pas croire... »

Certainement, je ne veux pas lui faire croire... Il a des maîtresses comme tout le monde, et de fort jolies même... Seulement c'est la manie de ces gens qui déprécient, au sortir de table, les plats dont ils ont mangé.

Elle daigne sourire et demande : « Tu déprécieras ma cuisine, toi ? »

Je l'ai prise dans mes bras, je l'embrasse nerveusement. Ma joie s'exalte encore de sa joie, je suis vraiment heureux sans conteste. Je murmure à voix très basse :

« Je t'aime tant ! Suze jolie !... »

Mais elle me fait asseoir sagement à ses côtés et, regardant au fond de mes yeux : « Monsieur, mon ami, dit-elle, — c'est une de ses taquineries de m'appeler ainsi, — monsieur mon ami, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Vraiment ? »

Elle sourit.

— « Une grande nouvelle, presque impossible à dire... Vous ne m'en voulez pas de ma méchanceté de l'autre jour ? »

Elle fait allusion à notre brouille de la semaine précédente dont je n'ai déjà plus souvenir. Je l'assure de mon entier pardon; elle hésite, puis, trouvant un biais :

— Vraiment, dit-elle, cet appartement nous convient à merveille. Il faudrait passer un bail... Tu comprends ?

Je ne comprends pas, ou plutôt je n'ose comprendre. Elle éclate de rire et conclut :

— Il faudrait passer un bail parce que je veux y demeurer toujours.

Je m'attendais si peu à cette solution que je reste cloué sur place, la bouche bée, les bras ballants, sous le regard ironique de Suzanne, jouissant de mon trouble en dilettante. Cette surprise me laisse à découvert..... Alors, ses hésitations de plus de trois semaines, ses incessants reculs, ses refus répétés en arrivent là ? Elle se donne toute, soudainement, sans raison plausible, aujourd'hui..... Pourquoi pas hier ? Pourquoi pas demain ?

Elle ajoute : « Je demeurerai toujours avec toi ; à moins cependant... »

Je ne trouve rien à répondre. Mon regard se fige au sien sans voir, sans comprendre... A quoi bon comprendre ? N'aurai-je pas tout le temps plus tard ? Je veux m'abandonner à ma joie présente, ne plus discuter, goûter en toute paix l'ivresse qu'elle donne. Elle répète, penchée sur moi : « Maintenant je suis à toi pour toujours. »

Son visage s'éclaire d'un sourire, ses grands cils battent au ciel d'or de ses yeux, et je présage en eux le bonheur proche. Mes craintes se dissipent, mes doutes tombent, je ne songe plus qu'à l'image que je saurai bien évoquer encore. Des mots reconnais-

sants me viennent aux lèvres, je répète : « Merci... merci... »

Mais elle proteste.

— Ne parle pas ainsi. Je t'aime, je suis à toi, cela ne vaut pas un si vilain mot.

Un lent baiser scelle son serment. Je la berce sur mes genoux, un parfum pénétrant monte de sa chair, le désir m'étreint de caresses lentes. J'imagine mon rêve se perpétuant au rythme alangui de nos étreintes. Je baise ardemment ses yeux, mes lèvres brûlent; elle se dégage subitement et dit à voix très basse : « Non... Jacques... non... »

Son refus m'exaspère, je renouvelle mon étreinte.

— Jacques ! dit-elle.

Elle est debout déjà et relève, devant la glace, ses cheveux dénoués. Je la détaille longuement. Elle a, en levant le bras, ce geste de ligne parfaite qui me frappa tant le premier jour, et je crois retrouver toute sa volupté dans cette hanche mouvante comme ses désirs. Elle a la grâce féline des sensuelles, la grâce souple dont frémissent les statuettes de Tanagre, et je l'évoque avec un cercle d'or dans ses cheveux défaits, les lèvres peintes, le corps voilé de gazes, comme étaient jadis les belles courtisanes. Certes, nous aurions dû vivre tous deux dans une cité des époques défuntes, ville de rêve et de clarté, où je nous aperçois parmi les sycomores et les câpriers noirs, traînant au sable des allées nos longues robes teintes de pourpre, et portant à l'Aphrodite superbe les hautes gerbes de lotus en souvenir de nos extases. Je lui vois la beauté calme et reposante des filles de Canope, les yeux battus de nos étreintes, et j'entends au sentier où s'évoque mon rêve le tintement clair des periscelis d'or.

Durmay.....

C'est un éclair qui sabre mes pensées. Les reflets lointains s'éteignent, mon souvenir dévie à notre conversation du déjeuner. Je revois Durmay avec son geste large, ses paroles mordantes, ses yeux brillants, je répète en moi : « le collage banal... le meilleur moyen de mettre en relief les nombreuses imperfections dont vous a dotés la nature.... » Et Suzanne m'apparaît en ce moment même plus désirable que jamais. Un charme infini marque le moindre de ses gestes, chacune de ses perfections flatte mon orgueil égoïste, une voix chante à mes oreilles : « La voici à toi pour toujours... »

Je répète ces mots à voix basse pour me mieux convaincre de leur réalité. J'oublie le passé pour ne plus garder que l'espoir d'un

avenir radieux. Ses refus répétés, ses hésitations précédentes ne m'étonnent plus. Pas un instant je ne m'arrête devant une décision aussi brusque, aussi inexplicable. Du soleil m'aveugle, ma volonté défaille dans ce flot de clarté.

— Jacques...

— Suzanne ?

Elle enfonce d'un geste hardi son peigne d'écaille dans ses cheveux épais et je l'aperçois dans la glace, serrant de ses dents blanches les épingles noires. Elle dit de façon nasillarde : « Tu penses trop. »

— Je pense trop ?

— Oui. C'est une vilaine manie que celle de discuter continuellement le pour et le contre de tes actions. Tu te fatigues pour rien changer au cours des choses. Il y aura toujours un désir plus fort que les autres qui guidera ta volonté.

— Tu crois cela ? dis-je.

— Je crois cela.

Elle achève de baisser sa voilette et se détourne. Je demande en riant :

— Tu es donc déterministe ? toi.

— Ne te moque pas, répond-elle ; je ne comprends pas ton jargon, mais je crois que ce qui doit être sera.

Je lui explique : « Un déterministe ce n'est pas tout à fait ça ; c'est un monsieur... »

— Mais elle me ferme la bouche de sa main.

— Veux-tu te taire. Mets vite ton chapeau et sortons. Je reste avec toi ce soir.

Nous dînons en amoureux dans un restaurant des boulevards. Elle est si gaie et si rieuse que je m'étonne. Ses interminables histoires me lassent, si bien qu'à la fin je n'écoute plus. Mais elle force mon attention, me gronde très fort de songer à autre chose.

— Mais tu ne vois donc pas que le bonheur m'étouffe ?

Je m'amuse de la regarder boire du champagne à pleine coupe. Jamais je ne l'ai vue ainsi les joues rouges, le regard brillant, la voix si haute. On dirait vraiment qu'elle fait effort et que sa gaîté porte à faux. Mais vais-je écouter le doute nouveau qui se lève en moi ? Infatigable raisonneur, fais trêve à tes pensées et prends aujourd'hui comme il vient, avec ses promesses de joie.

Nous échafaudons des châteaux de sable qu'emportera demain la marée montante. Nous devons rester à Paris quelque temps pour mettre ordre à mes affaires, puis partir en voyage. Nous

passerons l'hiver en Égypte, en Syrie, en Palestine ; nous nous ferons une vie nouvelle au milieu de sites nouveaux.. Je suis plus enthousiaste qu'elle de ce rêve enfantin, les impossibilités matérielles ne nous arrêtent pas. Elle m'explique :

— Là-bas, nous mangerons des bananes, des citrons doux et des figues ; c'est très bon, tu sais.

Je ne veux pas la contrarier, et j'accorde encore des pastèques roses à grains noirs.

Elle bat des mains, puis soudainement grave :

— Nous visiterons le tombeau du Christ, n'est-ce pas ?... Je suis très pieuse. Je rapporterai de Terre Sainte des chapelets bénits.

Je la regarde boire longuement, elle frissonne.

— Nous resterons longtemps en Palestine ?

Il fait une chaleur étouffante dans ce cabinet... Le maître d'hôtel verse le café de son geste anonyme ; je voudrais ouvrir les fenêtres toutes grandes et que l'air entre, et qu'il chasse au loin ce doute qui m'obsède.

A Suivre.

Louis-Frédéric **SAUVAGE**.

LA CRITIQUE MÉDICALE

Il vient de paraître un très gros livre sur Edgar Poë. Il est de M. Lauvrière, professeur agrégé au lycée Charlemagne. C'est un laborieux effort ; c'est un livre très intéressant, mais pas du tout du genre d'intérêt que comptait lui infuser M. Lauvrière.

L'intérêt réel du livre de M. Lauvrière puise à deux sources.

La première, c'est de nous raconter très complètement la vie douloureuse d'Edgar Poë ; les belles pages de Théopbile Gautier dans la préface aux œuvres de Baudelaire, les excellentes notices et préfaces de Charles Baudelaire ont été écrites avec plus d'intuition que de documents. Il est certain que personne ne peut se flatter de tracer de Poë un portrait littéraire plus vrai, plus ressemblant, plus suggestif que celui de Baudelaire ; le grand poète français dont la mémoire est encore honorée, quarante ans après sa mort, de basses attaques, avait trouvé en Poë un esprit congénère, un frère intellectuel, et l'avait transcrit et élucidé au moyen de cette force clairvoyante, la sympathie, qui est la plus efficace des méthodes critiques.

Mais la biographie d'Edgar Poë était à peu près inconnue à Baudelaire ; deux notices sommaires lui pouvaient servir de guide ; l'une relatait le témoignage d'un ami de Poë, homme de valeur morale et de clairvoyance, Willis ; l'autre... Faut-il rappeler cette fantastique mésaventure posthume d'Edgar Poë, digne d'avoir été inventée par lui, d'une belle amertume, qui en eut rendu sous sa plume une des plus belles *Histoires grotesques et sérieuses*? Le jour où Poë plaça parmi ses exécuteurs testamentaires Rufus Griswold, un de ses anciens ennemis devenu (il le croyait) un de ses amis, Edgar Poë innova dans le macabre.

Destiné par le vœu de poète mort à préfacer un des volumes des *Œuvres complètes*, Griswold se hâta d'empiler dans cette notice tous les cancans, tous les potins, toutes les accusations ; il chargea Poë de tous les crimes, y compris ceux que le poète avait pu faire commettre par ses personnages de contes. Baudelaire vit bien la farce ; il comprit que c'était là un triomphe du piétisme et de la fausse vertu. Mais la maigreur de sa documentation ne lui permit de procéder que par affirmation et non pas avec la justesse, soutenue de preuves, de l'érudition.

La critique anglaise et américaine a, depuis longtemps, mis à néant

tous les racontars de Rufus Griswold ; nous n'avions pas encore, en langue française, un livre qui mit à notre portée la bibliographie et la critique de Poë et le résultat des travaux de M. Ingram, de M. Wodberry, et les témoignages, sur sa vie, de Graham, de Russell Lowell, etc.....

Le travail de M. Lauvrière comble cette lacune, malheureusement, il a aimé à y joindre une leçon de pathologie littéraire.

* * *

Il y a longtemps que la critique se cherche des bases ; elle ne veut plus être un mode paradoxal de littérature, consistant en de simples variations, brillantes si possible, pédantes quelquefois, sur un livre ou sur un auteur. Depuis Sainte-Beuve qui a voulu qu'un article critique ne fut plus une leçon de littérature, mais procédât plutôt d'une mise en place, d'ordre historique, on a beaucoup cherché à solidifier la critique. La critique des écrivains comporte en elle-même une valeur de témoignage technique, une authenticité qui tient à ce que, producteurs, ils peuvent parler de ce qu'ils peuvent produire, qui les dispense d'en chercher une autre. Il faut bien entendre, pour que cette critique d'écrivains ait une pleine valeur, qu'elle émane d'écrivains instruits, capables d'établir la base historique de leur travail critique.

Les critiques qui ne sont ni poètes, ni romanciers, s'appuient volontiers sur l'idée de science ; rien de mieux, et les personnes qui ont proclamé la faillite de la science, n'ont pas tort de se contredire en assimilant la critique à la biologie ; elles ne font là que se conformer à des opinions de poète qui n'ont pas pris corps de doctrine, et ce n'est pas la faute de la méthode biologique, si elle n'a rien produit en matière de critique.

D'autres critiques ont pensé demander des conseils à la physiologie et à la psycho-physiologie. Que vaut l'idée ? En apparence elle est excellente ! Les conditions physiologiques de la vie d'un homme ne peuvent être indifférentes à l'histoire de sa production. Savoir l'état et la nuance de ses forces, quelles furent ses énergies, contre quels facteurs d'inhibition il a eu à lutter, rien de plus utile. Malheureusement, si théoriquement on n'a qu'à gagner dans l'étude d'un cerveau de producteur, à s'éclairer de ce que l'on sait de la cérébralité en général, pratiquement on consulte là une science qui n'est point formée, qui n'est arrivée qu'à des résultats effectifs dérisoires. S'il est, parmi les sciences, une étude qui en soit au pur verbiage, c'est celle des aliénistes. Ils ne guérissent point et ils ne connaissent pas. Tout au plus ont-il mis des étiquettes à côté des phénomènes et classé sous le nom de phobies des facettes, des aspects du mal, et voici qu'ils agitent encore leur lugubre et vaine question : L'homme de génie est-il un fou ? L'homme de génie est-il un dégénéré ?

A la suivre au texte d'un livre, cette méthode procure des joies. On

nous prévient qu'Edgar Poë contient le germe morbide de la folie et de la dégénérescence; on nous en montre l'empreinte dans son premier volume, dans ce *Tamerlan* qu'il publie à vingt ans. A chaque chapitre, on nous montre, on nous fait toucher du doigt la misère physiologique du pauvre grand poète, et on nous montre la décadence fatale, progressive, irrémédiable; et à mesure que l'esprit d'Edgar Poë faiblit et que sa force intellectuelle se détruit, il publie, il donne le *Corbeau, Vlalume*, le *Scarabée d'or*, *l'Homme des Foules;* à mesure que la décadence mentale se précipite, l'œuvre gagne en force, en beauté, en éclat. Poë baisse, et voici les beaux contes épouvantés, les farces amusantes, les essais philosophiques les plus curieux.

Franchement, les personnes qui suivent les théories de M. Lombroso et les appliquent à la critique littéraire ne sont-elles point frappées de la bizarrerie de leurs constatations ?

Le détail est quelquefois piquant; dans *Eureka*, M. Lauvrière croit avoir perçu un indice de folie des grandeurs et l'explique ainsi : Poë se croit Dieu, selon M. Lauvrière. Remontons au texte, au fait qu'il allègue et voici la vérité. Poë a terminé *Eureka*, y a développé un système purement panthéiste. Quelqu'un lui en parle, et Poë lui dit : « Ma Nature toute entière se révolte à l'idée qu'il peut y avoir dans l'univers quelque Être qui soit supérieur à moi. » C'est, si vous entendez le propos naturellement, comme prononcé au courant d'une conversation idéologique, cette simple affirmation, que l'homme est l'être le plus accompli de la nature. Il peut être inférieur à des Forces, il est, en tant que personne, le point le plus élevé de la création; rien n'est supérieur dans le monde à un homme.

Cette idée, vous la trouverez tous les jours, indiquée mille fois dans toutes les revues, dans les journaux, chez tous ceux qui sont des *incroyants*. Poë est un incroyant; s'il n'a pas appuyé là-dessus, au moins s'est-il arrangé pour laisser savoir par une citation bien faite, que : « Nous ne connaissons rien de la nature ou de l'essence de Dieu; pour savoir ce qu'il est, il faut être Dieu même. » On ne nie point plus poliment et plus radicalement les théologies; la phrase de Poë sur la supériorité de l'homme se comprend très bien; pour tout le monde on y verrait simplement une déclaration d'athéisme, ou de *panthéisme* selon les explications corollaires. Mais pour Poë l'homme de génie, il n'y a pas de doute, c'est la folie des grandeurs, c'est la mégalomanie !

Et remarquez que l'auteur qui nous occupe n'y met pas de passion; il n'a point de haine pour le personnage de son livre; au contraire, il est plein de mansuétude, de pitié. Mais sa malheureuse méthode le contraint à chercher dans les textes tout ce qui peut cadrer avec l'établissement d'un beau diagnostic : comme quoi, alcoolique héréditaire, Poë était désigné comme victime, non seulement à l'alcoolisme, mais encore à toutes les folies; et voici bien le procédé de ces savants d'ordre particulier, de ces médecins brouillons, de science médiocre et

de littérature nulle qui s'empressent de nos jours à la mensuration de la littérature. Les faits leur ont indiqué quelques points de départ, — soit l'état malencontreux de la famille de Poë; la science arrive, ou du moins le médecin, et du fait initial il tire ses déductions sans souci absolu de la réalité et de la vérité.

Les souffrances de Poë, sa vie maladive, s'expliquent très suffisamment par la misère. M. Lauvrière cite, d'après les bonnes autorités, les salaires de Poë; il indique bien leur exiguïté.

Il aurait pu indiquer aussi leur peu de fréquence, et pour que ses chiffres prennent toute leur vie, toute leur importance, il aurait dû les juxtaposer à un tableau de salaires ouvriers, pour qu'on y puisse voir quelle était la différence, alors existante en Amérique, au bénéfice des salaires ouvriers entre ceux-ci et ceux des écrivains.

Cette misère d'Edgar Poë, qu'il eut tant de mal à rendre décente, justifierait certaines faiblesses devant l'alcool, dont M. Lauvrière note d'ailleurs le caractère fatal, désespéré, maladif, *tout à fait distinct de l'idée de joie ou de plaisir, ou même de passe-temps.*

Ceci peut aussi expliquer certaine âpreté des jugements critiques d'Edgar Poë; cela y peut contribuer, mais cela ne suffirait pas.

M. Lauvrière, lui, fait certainement de la critique par esprit de sacerdoce. Poë en faisait pour vivre. Il savait trop bien, et il constatait tous les jours que les journaux et les revues ne sont curieux que jusqu'à un certain point des choses d'imagination, et qu'elles aiment à leur joindre un contraste et pour se tenir plus près des réalités une bonne dose d'informations.

C'est ainsi en informateur, et l'informateur est quelquefois un polémiste, que Poë s'est trouvé amené à écrire sur ses confrères.

Il s'en fallait de beaucoup qu'il referât à la même esthétique qu'eux, et en somme presque tous ces contemporains de Poë ne s'occupaient d'esthétique en aucune manière.

En mettant de côté Longfellow, très populaire, très attaquable, peu littéraire, Hawthorne dont le talent est beau, Emerson bien vanté, Poë ne pouvait guère apercevoir autour de lui de bien réels talents. Il avait le droit d'être sévère, car son idéal était élevé.

Il eut, sans doute, des indulgences et désarma devant des *authoress*, et ceci n'est-il point explicable par la moindre portée qu'il accordait à leurs œuvres? Forcé de faire de la critique, il avait raison de tâcher d'éloigner le public des contrefaçons d'art qu'on lui faisait admirer. Il n'y avait pas de quoi le rendre populaire, certes; mais, évidemment, si Edgar Poë avait pu, il eut préféré écrire des contes et donner des frères à son *Homme des Foules*, que de publier un article de plus, même sur les mérites littéraires de son ami Griswold.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

Tout arrive! qu'on ne se lasse point de le proclamer! la patience humaine triomphe de tout, de l'administration où elle-même, cette patience, se plaît aux plus industrieux travaux du type arachnéen, de l'Institut qui tout examine avec une sage lenteur, de façon à laisser les questions se mûrir, se mûrir sur l'arbre jusqu'à ce qu'elles tombent toutes seules, par terre, dans la discussion publique; mais tout arrive, même le marbre immobile et voici Pasteur debout sur son socle, un beau Pasteur de marbre et la musique de la garde républicaine le salue à cœur joie, lui, le virus antirabique, les ferments, son Institut, et salue aussi le Président, les ministres, les sages, les docteurs, les conseillers municipaux, les dames, tout ce monde venu pour flamber et fondre dans la lumière, autour du monument de Pasteur.

De dix heures à midi, ça fait deux heures d'éloquence, ni plus ni moins; le robinet des grandes paroles a versé d'un flot lent et continu les phrases les plus belles et les plus admiratives.

Je ne dis point les plus admirables; on n'est admirable qu'en parlant de ce qui vous passionne, et Pasteur ne passionne plus.

Il est dans la gloire, il y est empierré dans ce monument rêvé par Falguière, revu par Paul Dubois, fignolé par Peter. Aussi chacun a cherché à parler de ce qui le passionnait. M. Gaston Boissier, en beau frac d'Académie, la peau rose parmi les lauriers verts de son col, chamarré, pompeux et vénérable, a piqué le petit couplet d'Académie, celui qu'on sert au pouvoir quand tout ce qu'il fait n'a pas le don de séduire toute l'Académie. Il a été réactionnaire, d'une menue pointe. Ce n'est pas Pasteur qui aurait renvoyé les congrégations! L'œil de M. Boissier a pétillé à ce moment sous le lorgnon, son feu s'est dirigé vers M. Combes qui était là, sur un fauteuil doré, qui ne pensait à rien, pas même à un académicien, et dont le calme ne s'est pas démenti. M. Georges Perrot a parlé de ce qu'il aime, de cette École normale qu'il va quitter et qui lui tient au cœur. Quand il parle, M. Perrot a l'air de secouer dans tous les sens une couronne de lauriers qui lui gênerait les tempes. Pourquoi M. Georges Perrot n'avait-il pas revêtu son bel habit d'Institut? Nous l'ignorons. Beaucoup de médecins, de savants ont pris la parole; mais aucun avec la même crânerie que le docteur Chantemesse, possesseur d'une belle voix de chantre avec laquelle il émet de très précises définitions.

Et puis on s'en est allé, et voici Pasteur dûment installé où fut le puits artésien. Signe de la variabilité des choses et de l'instabilité des gloires ? Il n'y a plus de puits artésiens, et des cohortes de savants se lèvent contre l'Institut Pasteur, et prétendent que le culte qu'on porte là aux méthodes de Pasteur, la fidélité absolue dont on suit ses préceptes et ses habitudes empêchent la science de progresser. Des téméraires demandent la dislocation des Pastoriens. Ont-ils tort, ont-ils raison ? C'est difficile à pénétrer par la simple lumière du raisonnement, et ce n'est point question de profanes ; mais il n'est pas rare que l'érection de la statue coïncide avec un déchet de la gloire.

Le Bon Juge.

On annonce le déplacement de M. Séré de Rivière. Las d'entendre parler d'un Aristide qui serait juste, les pouvoirs lui enlèvent la juridiction des pauvres, de l'orphelin, du chemineau et de l'ivrogne.

M. Séré de Rivières va, dit-on, être appelé à juger des procès d'affaires, où il lui serait difficile de faire de la philanthropie et de l'humanité.

Et, pourtant, qui sait ! Balzac se fut félicité de voir un juge humain et capable de faire céder la lettre de la loi à son esprit, commis à des procès d'affaires. Il y a des conséquences sentimentales aux procès d'affaires ; ceci ne peut guère préoccuper le juge. Mais dans la façon dont les affaires se sont nouées, il y a de l'humanité ; que de forbans sont en règle avec la loi et poursuivent à bon escient et bien armés de pauvres diables distraits, ignorants et abusés ! Il y aura, peut-être, des procès curieusement jugés, et jugés dans le fond, par M. Séré de Rivière.

La Maison de Bossuet.

Un érudit a fixé quelle maison avait habitée Bossuet, à Paris ; qu'y fait-on maintenant ? Des terres cuites, des seaux hygiéniques, des chapeaux d'homme, ou de femme, des bijoux, des culottes ? peu importe. L'essentiel est que cette maison ait été habitée par Bossuet ; aussi on va lui coller une belle plaque ; le marbre n'est pas cher et l'inscription sur pierre diminue de prix tous les jours. Il y a tant de gens qui savent écrire d'une façon lapidaire !

Ç'avait été il y a quelques années la grande mode d'aller interviewer, à la muette, les maisons des grands hommes. Le lanceur de cette mode n'avait certes pas été un homme de lettres, mais plutôt l'homme ingénieux qui avait fait fabriquer en faïence polychrome ces petites maisons de Shakespeare, d'un joli ton anglo-normand, dont on fit une telle consommation, outre-Manche, outre-Rhin, outre-Atlantique, en manière de pot à tabac.

Depuis, on écrivit force méditations sur les maisons illustres, sur les pignons littéraires, les linteaux artistiques, et puis ça passa comme toutes les épidémies ; celle-là est inoffensive ; mais je vous avoue qu'il m'est fort indifférent de savoir si Bossuet habita la rue Sainte-Anne ou s'il lui préféra les ombrages de la rue Quincampoix.

Sarrazin.

Sarrazin gardera une petite place dans la chronique de Paris. Entre l'apôtre Jean Jouaust qui jadis, les soirs de première, promulguait la religion nouvelle, et Bibi la Purée qui fut une figure émaciée, il est vrai, mais théologique, littéraire et philosophique, on citait Sarrazin. Jehan Sarrazin qui constatait, comme tout le monde, que Paris est plein de méridionaux, imagina de passer dans les cafés, le soir, un petit barillet blanc plein d'olives vertes à la main. Il a eu des disciples nombreux, les uns dédiés à l'olive, les autres se donnant tout entiers au kakaouet ; mais il fut le premier, et très-gentil il enveloppait ses olives dans le son ou le ventre d'un poème, qui pourtant ne sentait pas l'huile, car Sarrazin forgeait son vers avec infiniment moins de soin que M. de Heredia. Il noctambulait effrayamment. Il fut l'ubiquiste qu'on voyait en même temps à Terminus, aux Batignolles, aux Boulevards ; partout au long de sa promenade on voyait Sarrazin surgir, et la gloire vint et la fortune. Alors Sarrazin aspira à se reposer, il voulut vendre en un seul endroit, et il changea d'industrie. Il devint directeur du Divan Japonais, et là, installé au flanc de la Butte, il favorisa le chansonniste et le boulangisme. Il eut de faux Paulus et des Bellones corpulentes. Il y mangea l'argent de ses olives, et il dut reprendre le barillet, et errer de nouveau devant les oisifs des cafés.

On l'imite encore ; Sarrazin a été chef d'école.

Conservatoire.

C'est le moment des couronnes glorieuses sur des fronts couverts de sueur. La critique est en chapeau de paille. Elle vient de la campagne en s'épongeant. Les XX du Temple rayonnent comme des Castors et des Pollux, et les candidats aussi qui, s'ils n'ont pas tous le prix, rayonnent dans un fracas tout proche de la gloire et des plus utiles à leur procurer un engagement.

Heureux jours ! Tout Paris a les yeux sur Silvain, et Silvain supporte ce multiple rayon avec la plus indulgente sérénité.

PIP.

REVUE DES CHAMPS

La *tuberculose* ou *phtisie* est un mal épouvantable, qui s'attaque aussi bien aux animaux qu'aux humains, se transmettant de l'animal à l'homme comme dans le cas de la vache à l'enfant par l'entremise du lait. On a discuté beaucoup sur la question de la transmissibilité de la tuberculose par l'ingestion des viandes provenant de bêtes tuberculeuses.

Dans les plus anciens ouvrages qui traitent des maladies de l'homme et des animaux il est parlé de la tuberculose. Hippocrate mentionne la tuberculose du bœuf et du cochon. Columelle décrit la tuberculose des bêtes bovines et en indique la plus grande fréquence chez les vaches laitières.

La phtisie bovine est devenue très commune maintenant. C'est avec le bétail anglais importé en vue de l'amélioration des races que la maladie s'est répandue dans le monde entier, en Danemark, en Suède, en Russie, en France, en Allemagne, aux Etats-Unis, au Japon, en Australie, au Natal, au Cap, au Chili, en Argentine, etc. Implantée dans une région, la tuberculose bovine se propage lentement, mais sûrement : les jeunes animaux s'infectent peu à peu au contact des malades ; ils sont à leur tour une source de contagion pour les étables saines où l'on les introduit, une vraie calamité publique ; car, en même temps que sont décimés les troupeaux, s'accomplissent par contaminations subséquentès des malheurs autrement graves, l'espèce humaine y contractant le germe d'affection si terrible qu'est la phtisie.

C'est, on le sait, le *bacille de Koch* qui est le microbe initial de la tuberculose. La culture dudit bacille, faite dans les conditions des cultures bactériennes inaugurées par l'illustre Pasteur, a fourni heureusement dans la *tuberculine* du professeur Nocard, mort récemment, un moyen sûr et pratique de constater si oui ou non une vache, un bœuf, est atteint de phtisie, alors même qu'aucun signe clinique ne permet de soupçonner l'existence de la contagion. L'animal ne *réagit-il* point à la tuberculine, il est sain et pourra être admis dans le troupeau ; *réagit-il* au contraire à la miraculeuse substance, il est, à n'en pas douter, tuberculeux, devra être écarté, et prudemment abattu.

J'ai vû personnellement, chez un mien ami, sacrifier spontanément et de bonne volonté, à la suite d'injections probantes de tuberculine,

toute une étable qui avait été infestée par l'importation d'une bête de provenance étrangère !

***

Sur le carreau des Halles commencent à venir les raisins de primeurs d'Algérie. D'année en année augmentent les envois de raisins algériens à la métropole. La variété de raisins de table la plus cultivée dans la colonie en vue de l'expédition est naturellément le *chasselas*. Là-bas le chasselas arrive à maturité suffisante dès le commencement de juillet, quelquefois même fin de juin. Les grappes sont soigneusement emballées dans des caissettes de bois blanc, puis transportées en France par les paquebots quotidiens.

Les vignes à production de primeurs sont, on le conçoit, l'objet de soins minutieux. Le village de Guyotville, à 15 kilomètres d'Alger, créé dans les sables du Sahel, tout auprès de Sidi-Ferruch où débarqua l'armée française, possède un vignoble intéressant à raisins précoces. C'est merveille de voir ces parcelles de vignes de Guyotville admirablement entretenues et abritées des vents de mer par des théories combinées d'écrans et de rideaux serrés en roseaux.

En se livrant à la culture des raisins de primeur, les colons algériens réalisent des bénéfices importants — par hectare 3.000 francs de revenu brut, souvent plus. Par une opération pour ainsi dire contraire, quoique de même nature, ils pourraient obtenir également des résultats plus appréciables. Dans l'intérieur des terres, en Kabylie notamment, certains cépages dits indigènes, très vraisemblablement apportés lors de l'occupation romaine, et tels que le *Ferana noir*, l'*Ahmeur bou Ahmeur*, l'*Oued Zitona noir*, le *Cherchali*, etc. ne mûrissent leur fruits que dans le courant de novembre et de décembre. Les touristes connaissent bien ces belles grappes noires, rouges et rose-vif, qu'offrent les Arabes au marché de la place de Chartres à Alger. Il n'est pas douteux que, comme les raisins de primeurs, les *raisins tardifs* de l'Algérie trouveraient à Paris et aussi sur les places de l'étranger, Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg, grande faveur et débouché rémunérateur, le tout étant de les expédier dans de bonnes conditions d'emballage qui en assurent la bonne conservation.

***

La mode est aux cures d'eau. Êtes-vous goutteux, paralytique, faible de poitrine ou malade de l'estomac, vite le médecin vous expédie à quelque station d'eaux, où congrûment le confrère correspondant vous reçoit et vous étrille suivant la formule. Jadis, alors que probablement l'eau n'avait pas encore le droit de guérir de par la Faculté, on recourait aux vertus des plantes, des *simples*. Et grandement était pratiquée la *cure au raisin*, dont Pline et Galien faisaient mention.

La cure au raisin n'est point au reste entreprise sans succès, paraît-il, dans les cas d'anémie, de dyspepsie, de crampes d'estomac, d'inappétence, d'affection gastro-intestinales, de constipation et de certaines maladies de la peau.

Chose assez bizarre : c'est à l'étranger et non chez nous, où le raisin est cependant si abondant et si savoureux, que les malades vont chercher le soulagement à leurs maux par la cure de raisin. A Montreux, en Suisse; à Méran, dans le Tyrol; dans les vignobles des bords du Rhin, à Saint-Goar, à Kreutznach, à Durkheim, en Bavière, etc., sont spécialement aménagés des établissements qui reçoivent de nombreux pensionnaires lors de la cueillette des raisins. La durée du traitement est de trois à six semaines. La quantité de raisin à consommer varie de 1 à 4 kilogrammes par jour, pris en quatre ou cinq fois; dans l'intervalle est fait un exerciee modéré de promenade. On commence par 1/2 ou 1 kilogramme pour augmenter progressivement la quantité chaque jour. On n'absorbe ni les pellicules ni les pépins. Le raisin est mangé sitôt cueilli ; il est lavé.

Pour obtenir un effet purgatif diurétique, donner la préférence aux raisins blancs, peu sucrés. aqueux et pas trop mûrs ; dans le cas de reconstitution d'un sang appauvri, avoir plutôt recours aux raisins noirs qui, eux, contiennent des sels de fer, toniques, réchauffants.

Est-il besoin de faire remarquer que l'on peut, sans aller loin, avoir les mêmes bons effets : chacun n'est-il à même de faire sa petite cure de raisin *chez soi*, et sans grandes dépenses, à l'époque des vendanges !

⁂

S'il est un arbuste aimé, adoré, répandu, c'est bien le *rosier*. C'est lui qui orne le jardinet de la chaumière de même que nombre de parties du parc du château. Les variétés en sont innombrables. On cultive la rose en rosiers francs de pied ou en rosiers greffés sur églantier : ce dernier mode de culture est le plus répandu et est fait en *écusson*; à œil poussant quand il est pratiqué en mai-juin pour donner des fleurs dans l'année; à œil dormant, quand il sera exécuté de juillet à septembre et ne fleurira qu'au printemps suivant.

L'opération de l'écussonnage est bien connue et facile : elle consiste en l'insertion, à l'aide du greffoir, dans une ouverture de l'écorce du rameau à greffer, de l'œil levé sur la variété à reproduire en l'accompagnant d'un lambeau de peau et d'un fragment ligneux. On lie avec de la laine, ou du raphia. Habituellement sont posés deux écussons par rameau. Choisir les écussons sur les branches qui ont fleuri et le plus près des fleurs : ainsi sont obtenus des sujets plus florifères.

Des deux écussonnages, la greffe à œil dormant est la plus usitée.

Georges COUANON.

LES LIVRES

PARUS :

René Worms : *Philosophie des Sciences Sociales* (Giard et Brière). — Fernand Farjenel : *Le peuple Chinois* (Chevalier et Rivière). — Antony Valabrègue : *Les frères Le Nain* (Librairie de l'Art Ancien et Moderne). — J. Bertie-Marriott : *Moderne lettre de cachet* (Flammarion). — Yvonne Vernon : *Terres de Lumière* (Ollendorff). — Auteur de l'Amitié Amoureuse : *La Joie d'Aimer* (Calmann-Lévy). — Guy de Charnacé : *Hommes et Choses du Temps Présent* (Emile Paul) ; *Le Journal de Sonia* (Fasquelle). — Paul Pourot : *Le Choix de la Femme* (Dujarric et Cie). — Marc Dupuy : *Récits et Monologues* (J. Bricon). — Victor-M. Rendón : *Olmedo* (Per Lamm). — Marescot du Thilleul : *L'Assistance Publique à Paris* (Berger-Levrault).

L. Xavier de Ricard : *Histoire Mondaine du second Empire :* (En attendant l'Impératrice (1852-1858). — Carnet d'une Demoiselle de Saint-Denis) (Librairie Universelle). — Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler ce livre de notre collaborateur et ami L. Xavier de Ricard ; les lecteurs de la Revue en connaissent déjà un fragment: (*La Naissance de M. de Morny*) publié dans notre n° du 15 juin; peu de personnes sont mieux préparées que Xavier de Ricard à nous parler du second Empire ; et ajoutons que les livres sur cette époque ne sont jamais venus si à propos. Le second empire commence en effet, à attirer très vivement la curiosité, et il est temps de le connaître, non plus dans la légende, mais dans la réalité. C'est là une tâche à laquelle X. de Ricard paraît s'être mis décidément. Mais ce n'est pas aujourd'hui une grande dame de l'Empire qu'il nous raconte comme il l'a fait dans son roman si amusant, si suggestif et d'une vie si intense, *Les Foucades de la Duchesse :* il nous donne *l'histoire mondaine* de la fin de la présidence et du début de l'empire. Il est très possible que cette demoiselle de Saint Denis, à qui il attribue « notes, souvenirs et impressions sur la famille impériale et tout l'entourage, soit apocryphe mais on sent bien que les impressions, les notes et les souvenirs mêmes, sont consignés sur le vif par un contemporain qui était à même de bien voir et de bien observer. Et l'on se rappelle que le père de L. Xavier de Ricard le général de Ricard, qui, dès son enfance avait fréquenté certains membres de la famille Bonaparte, fut, pendant plusieurs années, le premier aide de camp du prince Jérôme, frère de Napoléon Ier et ex-roi de Westphalie. Ces « Mémoires » s'arrêtent au moment où Mlle Eugénie de Montijo va devenir impératrice. Les pages nombreuses dans lesquelles l'éditeur du carnet d'une demoiselle de Saint Denis, raconte l'émotion que produisirent la beauté et l'avènement de la belle Espagnole, et tout ce qu'on échangeait, dans tout les mondes, de récits, de légendes et de poèmes », sur elle, ne sont point les moins amusants, les moins curieuses, ni les moins vivantes du volume.

M. Hugues Lapaire : *Le Courandier*. (Courbet et Cie). — Le courandier, c'est le chemineau qui, par les routes, traîne d'un pas lent et fatigué sa misérable existence, qu'il a voulue ainsi par horreur du travail ou par amour exaspéré de l'indépendance. Toujours en quête d'un repas et d'un gîte, il est secouru ou rebuté, couchant aux foins ou à la belle étoile, et mourra au coin d'un chemin ou à l'hôpital, sans un pleur sur sa tombe. Celui-ci est plutôt un être de bonté, sur les lèvres duquel se pressent des paroles de paix et de fraternité. Après trente ans de vagabondage, d'âpres souffrances, il croit avoir atteint le repos rêvé ; mais le malheur est sur lui et il tom-

be sous la balle du père de l'aimée.

Le volume se termine par une nouvelle, *L'Eternelle nuit*, œuvre d'émotion profonde, dédiée par l'auteur à la mémoire de sa sœur « qui fut privée de la douce lumière du jour », et dont le douloureux souvenir a certainement guidé sa plume.

CHARLES RÉGISMANSET : *La Femme à l'Enfant* (Sansot et Cie). — Livre curieux et original, encore que la jalousie en soit le principal thème. Un homme, une femme et un enfant sont en présence. La femme ignore l'enfant L'enfant s'ignore lui-même. L'homme, par une suggestion fatale, les fait se révéler l'un à l'autre, et il souffre, jusqu'au jour, où, passant à l'acte, la suggestion se détruit d'elle-même, libérant l'âme des deux amants et leur vie.

ANTONY VALABRÈGUE : *Les frères Le Nain* (librairie de l'Art ancien et moderne. — L'histoire des frères Le Nain, cette famille d'artistes qui apporte dans l'art du grand siècle une note si moderne de sincérité et de vérité, était restée longtemps enveloppée d'obscurité. Comment avaient-ils vécu? Quel était au juste leur œuvre? Quelle part en revenait à chacun des trois frères? Autant de questions sans réponses. Il y a quelques années seulement qu'on s'est avisé de rechercher et de rassembler les documents, qui seuls pouvaient permettre d'éclaircir le mystère de leur vie et de leur collaboration. La difficulté même de la tâche avait tenté Antony Valabrègue. Quand, en 1900, il fut brusquement emporté ; il avait achevé ce livre, auquel il avait consacré de longues années. Avec son instinct de chercheur scrupuleux, il a su reconstituer l'œuvre épars et mal déterminé des Le Nain, et dégager de leur personnalité une image lumineuse, vivante et vraie. Une préface de M. Victor Champier ouvre cet intéressant volume.

L'ART POUR TOUS (Cornély). — Recueil de conférences faites par MM. E. Bontemps, P. Calmettes, E. Chauvelon, P. Cornu, Ch. Formentin, Hustin, Frantz Jourdin, Gustave Kahn, G. Lecomte, L. Lumet, Roger Marx, G. Raband, J. Rais, J. Renard, L.-F. Sauvage, Tiron, Jean Viollis.

L'Art pour Tous, est un groupe populaire d'éducation artistique. Des visites au musée de Paris et des environs, aux Salons, aux Manufactures nationales, aux ateliers des peintres et des sculpteurs ont lieu gratuitement, chaques semaine, sous la direction des artistes et des professeurs les plus autorisés. *L'Art pour Tous* organise également des excursions aux villes d'art célèbres, proches de Paris. C'est avec l'historique du groupe et de son fonctionnement, les conférences les plus marquantes faites depuis sa création.

LES ARTS ET LA VIE : M. Riciotto Canudo publie « L'Evolution du sens de la vie chez Gabriele d'Annunzio. » Dans deux articles, l'auteur étudie dans son ensemble l'œuvre considérable du poète italien, et le premier nous donne la traduction de quelques poèmes. M. Canudo, dans cette critique synthétique, juge Gabriele d'Annunzio en tant que poète, romancier et dramaturge.

LE THÉATRE (Manzi, Joyant et Cie). — C'est *le Fils de l'Étoile* à l'Opéra, *l'Escapade* au Palais-Royal, *la Divine Émilie* à l'Odéon, *le Démon du Foyer* et *la Cage* de M. Eugène Delard.

AD. VAN BEVER : *Les Conteurs libertins du XVIII*e *siècle* (Bibliothèque internationale d'édition ; Sansot et Cie). — Ce sont des pièces légères et mêmes plus que légères de Vergier, du chevalier de St.-Gilles, de La Chaussée, Baculard, Dr Arnaud, Bretin, Des Biefs, Guichard, Choderlos de Laclos, Dorat, Rulhière, etc., etc... Les amateurs de « curiosités » seront reconnaissants à M. Van Bever d'avoir réuni en un modeste volume à 4 fr. des poèmes qui doivent être à des places d'honneur à « l'Enfer » de la bibliothèque Mazarine.

L'ART DU THÉATRE : (Ch. Schmid). — C'est d'abord *la Chauve-Souris*, l'opérette des Variétés ; puis *la Plus Faible*, de M. Marcel Prevost, représentée au Théâtre-Français ; *le Roi Galant*, la comédie en vers de MM. Marsolleau et Soulié, à l'Odéon, et enfin la principale œuvre représentée cette année sur le Théâtre du Peuple, *l'Affaire Grisel*, de M. Lucien Besnard.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

AUXERRE. — IMP. A. LANIER. *Le Gérant :* Pierre LEMONNIER.

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 50

N° 117 — Nouvelle Série. Tome XXIX. — 4° Livraison. 25° Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

15 AOUT 1904

SOMMAIRE

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1904

TÉLÉPHONE 801-46

L'ŒUVRE DE JULES BARBEY D'AUREVILLY

C'est une grande misère que la postérité soit toujours si passionnée, que ses mouvements d'admiration ne s'inspirent point d'une idée de justice et qu'elle ne couronne qu'elle-même, sous des traits d'antan !

Les justes honneurs rendus à Quinet s'adressaient-ils au noble poëte d'*Ahasvérus ?* Ce comité qui vient de se former pour élever un monument à Eugène Süe, a-t-il été frappé par la lecture des *Mystères de Paris* et du *Juif-Errant ?* Non. La politique seule a tressé ces couronnes : elles n'abdiquera pas ce rôle de donneuse de gloire, qui devient une de ses forces ; et on se demande qu'elle révolution il faudrait pour qu'un Barbey d'Aurevilly arrivât à la consécration publique.

Un tel changement ne déchirerait pas l'obscurité qui enveloppe le grand Normand : son parti le renia pendant cinquante années, et ne l'a pas revendiqué une seule fois, depuis sa mort. Il est donc équitable d'appeler l'attention sur une œuvre puissante, souvent admirable, originale toujours, œuvre quadruple de poète, de romancier, de critique et de polémiste et d'en dégager la beauté littéraire, qui est de premier ordre.

Comme poète, Aurevilly est inconnu, même des lettrés : la réunion de ses vers, sous le titre de *Poussière,* a passé sans éveiller l'attention d'aucun critique : ne sont-ils pas tous hypnotisés par les œuvres étrangères ?

Un soir, dans la Sierra, passait Campeador.
Sur sa cuirasse d'or, le soleil mirait l'or
Des derniers flamboiements d'une soirée ardente,
Et doublait du héros la splendeur flamboyante !
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons,
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons.

Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque !
Mais ses yeux en faisaient encor plus sous son masque
Superbe, et de loisir, il allait sans pareil,
Et n'ayant rien à battre, il battait le soleil !

Cette touche éblouissante, sur un dessin de la *Légende des Siècles*, cette esquisse à la Saint Victor, qui se termine à la Vigny, mériterait une citation complète. Un lépreux saisit le gantelet du héros et le baise.

Lui, qui n'avait jamais baisé de main humaine!
Immobile il restait, le grand Campeador :
Que pouvait-il penser, sous le grillage d'or
De son casque en rubis, quand il eut cette audace ?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse ?
Mais il fixa longtemps le lépreux, — puis soudain
Il arracha son gant et lui donna sa main !

Une vingtaine de pièces, différentes d'accent, forment toute l'œuvre poétique du romancier, et rien ne les relie, que la sincère vibration. Dans la *Maîtresse Rousse*, il chante l'alcool consolateur :

Alors je la prenais, dans son corset de verre,
Et sur ma lèvre en feu, qu'elle enflammait encor,
J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
Cette rousse beauté du poison dans de l'or !
. . . .
... Et je sentais sa foudroyante haleine.
Qui passait dans la mienne et tombait dans mon cœur.

A la vision évocatrice du passé, succède l'expression passionnée des plus modernes sentiments, et il nous a donné sa conception de la poésie : « Il ne s'agit que de frapper juste toute pierre, si roulée et même si salie qu'elle soit dans les ornières de la vie, pour en faire jaillir le feu sacré ; seulement, pour frapper juste, il faut la suprême adresse de l'instinct, qui est le génie, ou l'adresse de seconde main de l'expérience, qui est le talent ». Il définit l'idéal « un degré de profondeur et d'intensité, qui est plus que la vie et qui élargit les battements du cœur ». Personne n'a plus vivement adoré le vers. « Des vers », s'écrie-t-il, à propos de Lamartine, « des vers ! Ce qu'il y a de plus beau, dans *toutes* les langues des hommes : ni peinture, ni musique, ni statue, ni monument ne valent cette chose surhumainement adorable : de beaux vers ! » Il comprend Musset étonnamment : « Son génie, *tout en âme*, le plus puissamment humain et le plus puissamment

moderne — le plus *nous tous*, enfin, qui ait jamais existé... Hermine de pensée et de cœur jusqu'à sa dernière heure, qui mourut de ses taches, encore plus que de ses blessures, pour qu'il fût bien et dûment puni, étant hermine, d'avoir cru qu'on peut se guérir de ses blessures, en se roulant dans le ruisseau de feu du vice, comme le bison dans son bourbier. » Ces citations montrent quelle magnifique idée l'auteur du *Vieux Soleil* professait sur la dignité lyrique.

Sainte-Beuve jugeait *Clara* et *La Beauté* dignes d'une anthologie : il n'a pas cependant caractérisé le poète du *Buste Jaune* et des *Nénuphars*.

Il ne possède pas la pureté de Lamartine, qu'il admirait par dessus tous les poètes du siècle et qui, seul, à son avis, égalait Racine. Il ressemble parfois à Lord Byron ; mais il a moins d'orgueil et montre plus héroïquement ses larmes. Les gens de métier, les puérils ouvriers du vers n'admettent pas sa façon aisée et simple ; et le tour familier, malgré la force des images, ne trouva jamais grâce devant les Parnassiens. Une délicieuse improvisation, en remerciement d'une statuette de Saint Michel en cire, que lui avait donné Madame Judith Gautier, montrera la souplesse de ce talent :

Vous avez donc sculpté l'Androgyne céleste,
Qu'idolâtres rivaux nous adorons en vain,
Vous l'avez revêtu de ce charme funeste
Aux faibles cœurs qu'il trouble avec son corps divin !
Madame vous avez corporisé le rêve
Que nous avons fait à nous deux,
Qui nous hante toujours et jamais ne s'achève.....
Et c'est à votre main que le doivent mes yeux,
Et ma main rend grâce à la vôtre.....
Car pour les cœurs brûlants, regarder, c'est avoir,
Et la possession par le regard vaut l'autre.....
Le plus beau des amours, c'est l'amour sans espoir.

Sous la rubrique de *Rythmes oubliés*, on a réuni ses poèmes en prose : les premiers parurent par les soins de Trébutien, chez Hardel, à Caen, à trente-six exemplaires, 1854. Or, Charles Baudelaire publia son premier poème en prose, les *Deux Crépuscules*, en 1855. La priorité de ce genre si fécond appartient donc à l'auteur de *Niobé*.

Le *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand rassemble une galerie de petits tableaux de genre, dans le goût anecdotique de Decamps et d'Isabey : les *Rythmes oubliés* sont des odes en prose et les

Quarante heures dédiées à son frère, l'abbé Léon d'Aurevilly, donneront l'impression de profond pathétique, qui marque ces pages nées d'une émotion et écrites, toujours sous l'inspiration de l'amour ou de l'amitié, dans l'oubli du public et du livre.

« De tous les jours que l'année, cette joueuse au cerceau, chasse devant elle, le jour d'aujourd'hui est le plus singulier. Il nous faisait rire autrefois. Nous ne rions plus ; je rêve et tu pries... Seulement, ta prière est plus longue que les autres jours et ma rêverie plus amère. C'est le jour des masques pour moi, pour toi le jour des Quarante Heures !

« Jour double et mi-parti, comme l'habit d'un bouffon qui rirait avec le cœur gros et les yeux en larmes. Vêtu comme Scaramouche, ici, d'un jaune éclatant et joyeux, — là, d'un noir funèbre. Païen et chrétien à la fois, jour d'éternelle dissipation et d'adoration perpétuelle. C'est le jour des masques pour moi, pour toi le jour des Quarante Heures.

. . . .

« Oh ! mon ami, mon cher Léon, ce jour, sinistre dans sa gaîté, pour moi, est rempli, de joies saintes ! Pour toi, il fait flamber plus fort l'encens de ton cœur embrasé. Pour moi, dans le mien, il ne remue, du bout de son doigt ennuyé, que des cendres à présent éteintes. O ! prêtre heureux, quand dans ta stalle, à Saint-Sauveur, sous ces vitraux qui tamisent pour toi tant de pensées avec la lumière, tu chantes ton seigneur Dieu, aux longues après-midi de vespres, tu n'as jamais fermé une fois le Missel orné de rubans et baissé le front sur ta poitrine couverte du surplis tranquille, pour rêver aux jours de ta jeunesse ; et à moi, ce jour, comme un bourreau masqué, apporte la tête de la mienne. C'est le jour des masques pour moi, pour toi, le jour des Quarante Heures. »

Afin de comprendre un écrivain aussi singulier qu'Aurevilly, il ne faut pas négliger le milieu qui encadra sa jeunesse. Sous les ormes du vieux domaine, le jeune Aurevilly écouta la parole ardente et savante de son oncle Edelestant du Méril ; il fréquenta une noblesse hautaine et boudeuse, qui, sous des manières surannées, gardait les vieilles traditions d'honneur et de chevalerie. Au reste, son père et sa mère incarnaient le double mysticisme du trône et de l'autel. Sur cette éducation de l'ancien régime, la venue à Paris, au collège Stanislas, ne fit aucune rature et nous le retrouvons, quelques années après, faisant son droit à Caen. Le *Memorandum* de 1836 et celui de 1838 satisferont les curieux qui veulent connaître les années de jeunesse.

Des deux frères, qui devaient suivre une voie si différente, celui qui entra en 1836 au séminaire de Coutances, le premier, se révéla poète. On a deux recueils rarissimes de l'abbé d'Aurevilly, *Rosa Mystica* et les *Hirondelles*, édités par ce Trébutien, dont le nom restera inséparable de celui du grand Valognais. Jamais l'amitié littéraire ne s'affirma plus fervente ; ce savant libraire se fit l'éditeur de son noble ami : il le publia en jolies plaquettes à très petit nombre. Mais le romancier débuta véritablement en 1841, par l'*Amour impossible*. On l'a appelé « une tragédie de boudoir » et le mot écrase le livre : ce n'est qu'une observation élégante d'un type vu en double, homme et femme, où les manières remplacent les passions, où un dandy sans flamme marivaude avec une mondaine sans tempérament et, sauf la langue et la tournure, qui sont d'un ton beaucoup plus relevé, cette peinture ressemble davantage à nos contemporains qu'à ceux de l'auteur. La très curieuse monographie du *Dandysme* et de *George Brummel* vint après ; ce livre, qui paraîtrait traduit de l'anglais, sans la vivacité du style, passe auprès de certains pour l'œuvre caractéristique par excellence, opinion assez semblable à celle qui admirerait la création d'Henry de Marsay par dessus les autres de Balzac. De telles appréciations révèlent une mystérieuse affinité entre les secrètes manies des hommes et de singulières œuvres, attraction aussi injustifiable que certaines amours et qui tiennent aux manies inavouées. Or, le dandysme, un moment, remplaça l'héroïsme pour la génération née au vacarme du canon napoléonien. Brummel et d'Orsay fascinèrent les jeunes imaginations, à l'égal des généraux de vingt ans, qui, à leurs premiers coups, moissonnèrent des lauriers mythiques. Il y a des modes pour l'imagination aussi et la jeunesse se modèle sur un type parfois puéril et qui change à chaque quart de siècle. Aujourd'hui, le dandysme n'existe plus comme idéalité ; la mondanité, envahie par les éléments étrangers, ne recherche plus d'autre prestige que celui de la richesse.

La Bague d'Annibal, antérieure à l'*Amour impossible* et réunie, dans l'édition Lemerre, présente une disposition bizarre, en prose, celle de stances numérotées, et n'offre qu'un intérêt secondaire. L'œuvre immortelle commence en 1851, par la *Vieille maitresse*, où la puissance d'expression psychologique s'allie à des jeux de causerie inconnus depuis Marivaux, œuvre élégante par les figures secondaires, d'une distinction délicieuse, et farouche par les traits de feu, qui sont ceux de Velleni et de Ryno. L'audace des peintures scandalisa le parti auquel Aurevilly avait le malheur d'ap-

partenir. Depuis, nous avons marché dans la voie des témérités sensuelles et cependant personne n'a trouvé plus de flamme ardente, pour montrer quelles indestructibles racines, un amour ancien projette à tous les coins du cœur. Ryno de Marigny est un dandy byronien, un homme pour qui les femmes se meurent, un être fatal par la puissance de la passionnalité inassouvie. L'héroïne n'est plus jeune et n'a jamais été jolie, mais « pour peu qu'une passion ou un caprice la fit sauter debout, pour peu qu'un invisible coup de trompette, un accent réveillé des sentiments engourdis, lançât le frisson dans sa maigreur nerveuse et l'arrachât au sommeil de sa pensée, elle n'était pas belle, non, mais elle était vivante et la vie, chez elle, vaut la beauté des autres. L'expression, ce dieu caché au fond de nos âmes, la créait par une foudroyante métamorphose. » Il se trouve que le portrait de cette Espagnole définit la muse même de l'auteur. Il est vivant, toujours, qu'il s'agisse d'un vieux beau, comme le vicomte de Prony, de deux vieilles filles, comme dans le *Chevalier des Touches* ou ailleurs, d'une mendiante, la Malgaigne, d'une paysanne, La Clotte, même d'une silhouette de postillon : chaque figure se révèle avec le plus haut relief. On voit le moindre personnage, on suit les gestes, à pouvoir les dessiner et on l'entend avec son accent de terroir et le timbre de sa voix. Balzac, seul, posséda également cette faculté réalisatrice qui rend un clerc d'huissier, ou quelque comparse, aussi inoubliable que les héros ; mais Balzac qui ne s'entendait guère en esthétique positive se réclamait de Gérard Dow ; Aurevilly, s'il avait vu Venise, aurait reconnu sa parenté avec le Tintoret.

L'expression, voilà ce qui individualise les figures et la justesse dans l'expression. Seulement, notre écrivain n'appliqua jamais son imagination à des types collectifs ; évocateur d'individualités rares, souvent étranges, il désoriente le lecteur ordinaire qui veut se retrouver dans un roman.

De plus, si l'amour constitue la trame de toute œuvre littéraire, la passion, dans ses violences forcenées si étrangères à nos mœurs, paraît artificielle et fausse. Notre époque a pris l'habitude de trouver dans l'art le seul reflet de ses mœurs moyennes et de ses manières tempérées.

Baudelaire l'a écrit dans l'*Art romantique* : « Ce culte de la vérité, exprimé avec une effroyable ardeur, ne pouvait que déplaire à la foule dont les yeux sont fermés aux miracles de l'exception. » Cependant, en 51, George Sand à l'apogée de son succès, entretenait le goût public dans la voie d'une psychologie alambiquée et

fausse, qu'incarne *Lélia* et qui devait aboutir au ridicule de *Mademoiselle de la Quintinie* ; on admettait les divagations du féminisme exacerbé, on regimba devant l'intensité de la *Vieille Maîtresse !* Il ne s'agissait plus du radotage éloquent d'une femme qui superpose la double vanité du sexe et du talent et ne voit plus les grands mobiles humains que sous les traits où Pénélope voyait les prétendants : l'art d'Aurevilly burinant les traits et les creusant à l'eau-forte ; cet art violent, impérieux, qui lutte avec son objet, dans une colère d'Héraclès, épouvanta le lecteur. C'était trop mâle et quiconque connaît la mentalité du monde catholique s'expliquera l'espèce d'effroi que ce Tintoret du roman inspire encore aux esprits méthodiquement dévôts.

Un viveur, car Ryno de Marigny n'est au fond que cela, aime et épouse une femme admirable et revient cependant à sa vieille maîtresse.

Voilà une fabulation qui ne dépasse pas la plus coutumière historiette des salons : le sujet a trop d'exemples autour de nous pour étonner. Seulement, ce fait-divers prend l'envergure du poème, sous cette plume colorée ; le péché flambe de toutes ses torches, et ce flamboiement parut un reflet d'enfer aux âmes modérées qui cheminent en moutons, dans la voie d'un salut sans tentation et partant sans mérite.

L'Ensorcelée est avec le *Chevalier des Touches*, le seul roman chouan d'une série entière, qui devait comprendre *Un gentilhomme de grand chemin* et *une tragédie à Vaubadon.* M. d'Aurevilly incarnait à la fois l'âme de sa terre du Cotentin et la passion ancestrale du royalisme.

La nouvelle génération ne comprend plus le mysticisme monarchique, qui se réveilla au sortir de la Révolution et dont les derniers enthousiasmes s'éteignirent en Languedoc, en l'honneur du plus pauvre sire qui ait jamais enquenouillé un sceptre, de ce pauvre inconscient de Frosdhorff dont la femme entendait des voix, des voix de lâcheté, et qui a stipulé par testament que ses os de roi français ne reposeraient jamais en terre de France ! Le comte de Chambord, en écoutant son épouse, se rendit justice : après avoir joui du prestige d'un prétendant, il s'exila lui-même de ce sol qu'il avait embarrassé de son triste cœur, plus boiteux que son corps. Les rois sans histoire, les fainéants ou les expectants, n'ont rien à faire, même dans nos caveaux et l'imbécillité n'a qu'un salut devant les siècles : c'est le martyre. Quelle que soit la dette d'un homme envers l'histoire, la morale ou la justice, il la paye, en mourant, et Louis XVI échappe à la critique, il porte encore un

cordon rouge de victime qui le sacre d'inviolabilité. L'insouciance de Trianon disparaît quand on la regarde à travers la sinistre lunette : mais il n'y a pas de prisme par lequel on puisse regarder Chambord et Frosdhorff sans mépris. Au reste, ce qu'Aurevilly a peint ne touche pas à l'histoire générale ; ce théoricien de la politique, qui a traité ailleurs, très amplement, des doctrines dans le roman ne voit et ne nous fait voir que des âmes animées de leur propre feu, sans dissertation ni thèse. L'abbé Jehoël de la Croix-Jugan, moine de l'abbaye de Blanchelande, était au combat de la Force, où les Chouans furent exterminés. « Le Chouan solitaire, dont l'ingrate et ignorante histoire ne parlera pas et qui, avant de mourir, mâchait et avalait les dépêches trempées du sang de sa poitrine, pour mieux les cacher, en les ensevelissant avec lui... Quand, du parchemin dévoré, il ne resta plus entre les doigts que le large cachet, une idée, triste comme un espoir fini, traversa son âme intrépide ! On le vit contempler, avec l'adoration mouillée de pleurs d'un amour sans bornes, ce cachet à la profonde empreinte... Qu'y a t-il de plus émouvant que ces lions troublés, que ces larmes tombées de leurs yeux fiers, qui vont, roulant sur leurs crinières, comme la rosée des nuits sur la toison de Gédéon... Et pourtant, il n'y avait sur la cire figée que l'écusson de la monarchie, les trois fleurs de lys, belles comme des fers de lance, dont la France avait été couronnée tant de siècles, et dont son front révolté ne voulait plus. »

Ce moine guerrier se tire un coup de son espingole en plein visage. Ramassé et soigné par une paysanne, il tombe aux mains des bleus qui arrachent les bandages et saupoudrent ses plaies de braise ardente. « Le rayonnement des balles de l'espingole lui avait sauvé la vie ; l'enflure du visage, qui cachait ses yeux quand les bleus poudrèrent ses plaies avec du feu, le sauva de la cécité. »

A la réouverture des églises, on le vit se dresser dans une stalle, aux vêpres de Blanchelande, enveloppé dans un capuchon noir. L'épouse d'un gros fermier, Maître Le Hardouey, mésalliée par misère et en qui vivait le sang des Feuardent, fut frappée, à la vue de ce prêtre à la cagoule baissée, d'une passion insensée et se jeta enfin dans le lavoir, sans avoir jamais parlé à l'abbé mystérieux. Maître Le Hardouey frappa d'une balle Jehoël de la Croix-Jugan pendant qu'il disait la messe. Ce sont là les évènements ; mais les circonstances prennent une importance singulière dans ce récit : des bergers jeteurs de sort, rôdeurs de la lande, font voir au fermier dans un petit miroir l'abbé et Jeanne Le Hardouey cuisant à la broche un cœur, le sien, à lui, maître le Hardouey, et il faut

remonter jusqu'aux trois sorcières de Macbeth, pour trouver des correspondances avec les trois bergers de Blanchelande.

Le meurtre, par une foule, d'une vieille femme, La Clotte, jadis maîtresse des seigneurs, égale en intensité d'horreur les plus beaux drames ; c'est du Shakespeare raconté. La grandeur de cette œuvre vient de l'intimité de l'auteur avec ses personnages : il a vécu dans les paysages qu'il nous décrit, il a parlé le patois de ces paysans ; le milieu n'est pas choisi pour les besoins de l'œuvre ; Normand, il peint la Normandie; fils de Chouan, il exprime les passions qu'il a ressenties lui-même, de royaliste et de chrétien qui eût tiré sur les bleus, comme Grégoire, avec une conviction entière.

Et lorsqu'on voudra ressusciter la chouannerie du Contentin et l'âme même de toute chouannerie, on ne la trouvera vivante que dans l'*Ensorcelée* et le *Chevalier des Touches*. Celui-là est le livre le plus parfait d'Aurevilly, le chef-d'œuvre classique. Comme le précédent, c'est un récit, non plus la traversée de la lande de Lessay sur les lèvres d'un fermier normand ; mais au coin d'une cheminée, à Valognes, chez de vieilles filles nobles, les Touffedelys. On va prendre le thé monotone, lorsqu'un des habitués arrive un peu ému : il y a quelque chose, « il y a que tout à l'heure le vieux sang d'Hostpur a failli avoir presque peur !...

« J'ai vu, à deux pouces de ma figure et dans le rayon de ma lanterne, car presque tous les réverbères de la place étaient éteints, un visage... qui m'a crié : « Je suis le chevalier Des Touches, n'est-ce pas que ce sont des ingrats ! » Cette apparition d'un héros des guerres de religion amène l'une des demoiselles Touffedelys à raconter un épisode extraordinaire, car elle-même fut des douze qui délivèrent le chevalier des Touches de la prison de Coutances.

Page d'histoire pour l'exactitude des faits et des personnages, roman d'aventure pour le pathétique, on dirait une chanson de geste écrite à la moderne. Ces douze chouans, habillés en blatiers, avec leur chapeau « à couverture de cuve » et leurs fouets terribles, sabrent toute la foule d'un jour de marché, pour créer le désordre nécessaire à leur coup de main.

Lorsque Des Touches est délivré avec ses fers, qu'on n'a pu lui ôter, la bande rencontre un horloger de village. On lui fait limer les fers de l'évadé et l'intensité de la narration se communique à cet incident.

Un *Prêtre Marié*, qui parut en 1864, sans aucun succès, marque l'apogée de ce génie. Jean Gourgue, dit Sombreval, paysan élevé

au séminaire, devient prêtre et, à l'époque de la Révolution, jette la soutane aux orties et se marie : sa jeune femme meurt d'effroi en apprenant qu'elle a épousé un prêtre et lui laisse une fille, Calixte, qui devient son adoration.

Sombreval achète un vieux château, là même où on l'a connu prêtre et il passe sa vie à chercher des remèdes pour sauver son enfant. Un jeune noble, Néel de Nehou, voit Calixte et l'aime. Mais le vrai drame est ailleurs : Calixte veut racheter l'âme de son père et, comme elle meurt de cette volonté, Sombreval, pour la sauver, va se jeter aux pieds de l'évêque de Coutances et feint de se convertir. « Quand j'eus donné la lettre de M. Néel (lettre qui avertissait du danger de Calixte), l'abbé Sombreval poussa un juron à casser toutes les vitres de leur séminaire... et il traversa les cours comme un sanglier qui va tout découdre, criant toujours : A cheval, à cheval ». Après une chevauchée formidable, il tombe au cimetière, déterre le cercueil, en brise les planches et saisit le cadavre dans ses bras. Il est médecin, savant, il ne peut douter de la mort ; mais il ne veut pas que son enfant retourne dans la terre bénie du Dieu auquel il ne croit pas. « Et je serais mort à leur faire croire à tous que j'étais un saint, pour te faire moins pleurer, ma fillette.... Je me suis séparé d'elle pour la faire vivre : elle est morte. Nous ne nous séparerons plus. »

Et, la tenant toujours sur son épaule, comme un moissonneur tient sa gerbe il dévale vers l'étang où il se précipite.

On remarquera qu'Aurevilly, romancier, ne se soucie pas un instant du tort que la vérité porte à ses plus chères doctrines : artisan de sincérité, il lui sacrifie tout, même les susceptibilités et les intérêts de sa coterie. Ainsi, il n'hésite pas à montrer la consigne du séminaire, empêchant, pendant les trois jours d'une retraite, qu'on apprenne à ce père le danger de sa fille. Dans l'*Histoire sans nom*, le sinistre héros est un capucin, qui reçoit l'hospitalité et la paye en abusant de la fille du château, qui est somnambule et que sa mère torturera silencieusement par la suite, la croyant coupable.

Quel tableau que celui où cette mère d'une piété janséniste enterre nuitamment l'enfant mort-né de sa fille ! Au reste, son inspiration toujours sombre se plait aux pires conflits de la conscience. Dans *Ce qui ne meurt pas*, la mère se donne au même jeune homme qui aime sa fille, par pitié ; et toutes deux sont enceintes en même temps. Ces ouvrages, qui parurent au *Gil-Blas*, sont plus connus que les autres. Si Aurevilly eut vécu dix ans de plus, il aurait connu la gloire, malgré tant de conjurations contre son

œuvre, dont il faut chercher la raison, moins dans l'époque que dans l'auteur.

Comme critique, l'auteur de *Léa*, remplit le programme religieux au point qu'un évêque l'appela « un théologien naturel », mais en face de l'âme humaine, il perd le souci mesquin de la sacristie et ne garde que le grand critère religieux.

Or, le caractère positiviste des clergés en décadence ne compte point un défenseur du dogme comme sien, s'il ne défend aussi l'intégrité des privilèges ecclésiastiques. Il ne s'agit pas d'orthodoxie pour eux, mais de complicité, et elle consiste à éviter tout ce qui donne barre aux adversaires. Cette exigence n'appartient pas en propre à un parti : l'intolérance s'incorpore à toute passion et l'auteur de *l'Ensorcelée* a dit avec une vérité éclatante que le fanatisme des bleus égalait celui des blancs. L'homme se comporte identiquement, quelle que soit sa croyance ; car ce que l'on croit, on le vit, non en idées, mais en palpitations d'artères et ce serait un enfantillage d'ignorant de prétendre à l'innocence d'aucun camp. L'intérêt esthétique prend sa source dans la profondeur des passions et non dans leur pureté ; l'athée Sombreval, ce prêtre marié, échappe à tout jugement par la surhumaine violence de sa paternité. Dès que la passion s'élève, fût-ce sur des ruines et des massacres, elle se dérobe aux catégories morales : l'âme de la vieille garde a reproduit l'âme des Hachischins, et Napoléon, cet autre Vieux de la montagne, en Orient, eût été un Mahomet.

La louange que je voudrais obtenir pour le poète de la chouannerie, c'est qu'il donne d'inestimables modèles de réalisme héroïque : et la juxtaposition de ces mots fait jaillir la lumière sur l'esthétique romancière. En vain, les uns s'éloigneront de la vie, en haine de la vulgarité ; en vain, les autres renonceront à l'héroïsme, par crainte d'enflure et d'artificialité : ils ne seront, ainsi cantonnés, que des moitiés d'artistes : La vie est la matière même de l'art ; mais cette matière veut être sublimée et par le choix du personnage et par le feu de son âme. Les exceptions seules intéresseront toujours : il faut les trouver dans la force d'un sentiment et non dans sa bizarrerie. Nous ne nous intéressons qu'à nous-même ; l'artiste devra nous peindre des sentiments que nous pourrions éprouver ; mais nous voulons qu'ils soient démesurés : car le demesuré est la mesure même de l'imagination.

Les Diaboliques, six nouvelles admirables, furent déférées à la justice par les intrigues de diverses femmes de lettres bien pensantes, que l'auteur avait malmenées comme critique : l'édition fut

pilonée et l'affaire étouffée : et aujourd'hui nous ne comprenons plus ces fantaisies prudhommesque qui s'attachent en cul-de-lampe à *Madame Bovary* comme aux *Diaboliques*.

Quelqu'un a trouvé intéressant de révéler au monde que l'écrivain normand avait beaucoup collaboré aux journaux de modes : comme si ces pressions de la nécessité, qui forcent un artiste à de médiocres besognes, doivent entrer dans sa biographie. Dans cet ordre, nul n'a oublié comment Maxime du Camp révéla au public que Flaubert tombait du haut mal ; étrange soin pour l'amitié ou l'admiration ! La vie du grand romancier défie l'investigation ; il ne quitta jamais son gant blanc et eut toujours une fleur à sa boutonnière, même aux plus mauvais jours et ils furent nombreux. Il collabora au *Réveil* ; la *Sylphide* publia la monographie du *Dandysme*, en 1845 et, en 1850, la *Mode* donna l'étude sur *Jacques II*, mais ce fut surtout au *Pays* qu'il donna la belle suite *des Œuvres et des Hommes*. Au *Nain jaune*, sous le pseudonyme de Old Noll, il écrivit les *Quarante Médaillons de l'Académie* et des articles de fantaisie ironique, réunis sous le titre des *Ridicules du Temps*. Après avoir été le critique du *Pays*, il passa au *Constitutionnel*, et toujours plein de verve, il cribla, avec plus ou moins de justice, les amours-propres contemporains, et comme dans une Danse Macabre, il lançait des épithètes sans pitié et sans mesure. Pour lui, Mérimée était « un chat de palais » et M. Dupanloup « le Mazzini de l'Épiscopat ». Les *Vieilles Actrices* et *le Musée des Antiques* ne sont que des exécutions par le ridicule, d'un esprit endiablé. Au *Paris Journal* il ne put continuer le feuilleton des théâtres ni, plus tard, au *Triboulet*. Il erra, d'un journal à l'autre, parceque les papiers de sa couleur politique et religieuse, l'*Univers* et la *Gazette de France*, ne voulaient pas dans leurs pages grises les encres multicolores de ce prodigieux styliste.

Il appelait son monument les quarante volumes de son œuvre critique : ceux qui les ouvriront (il y en a une quinzaine de publiés) seront étonnés de trouver dans l'article de journal la vibration lyrique, le passionnement infatigable d'un esprit qui avait à la fois des idées et des passions et qui échauffait les unes par les autres. « L'auteur », dit-il dans une préface, « ne croit qu'à la critique personnelle, irrévérente et indiscrète qui ne s'arrête pas à faire de l'esthétique à la porte de la conscience de l'écrivain, mais qui y pénètre et parfois, le fouet à la main, pour voir ce qu'il y a dedans ; il ne pense pas qu'il y ait plus à se vanter d'être impersonnel que d'être incolore... Tout livre est l'homme qui l'a écrit, tête, cœur, foie et entrailles. La critique doit donc

traverser le livre pour arriver à l'homme ou l'homme pour arriver au livre et les clouer toujours l'un sur l'autre... »

Lorsqu'un écrivain se trouve adversaire déclaré de l'Eglise, le critique ne juge plus, il frappe. « M. Renan est ennuyeux... illisiblement ennuyeux » est une phrase malheureuse. On peut reprocher bien des choses à l'auteur de la *Vie de Jésus* ; mais lui contester l'intérêt de lecture; le charme parfois étrange mais toujours présent, dénonce le systématisme le plus résolu.

« Talent vibrant, moins pur cependant que sonore, négligé mais élégant, frêle et pâle, puis tout à coup nerveux et brillant, ayant l'audace d'un paradoxe et la mollesse d'une concession, le P. Lacordaire, a les opinions et les défaillances d'un talent *muliébrile*, qui s'étend et se détend comme des nerfs ! » Quel adversaire porterait un jugement aussi dur que celui-là.

Un livre, *Gœthe et Diderot*, manifeste Aurevilly dans la plénitude de son injustice « La durée de sa gloire (de Gœthe) a donc pour garantie l'impuissance de ceux qui l'admirent. » Michelet seul, dans la seconde partie de son histoire, égale Aurevilly en entêtement. Comme lui aussi, quand il frappe juste, il frappe beau. Je n'en veux pour exemple que cette phrase, bien significative, tombée d'une plume romantique : « Homère et Virgile, cimes d'égale hauteur qui forment un sommet unique... Ils sont différents comme l'homme et la femme qui, séparés et unis pourtant, font ce prodigieux Androgyne que l'on appelle humanité. Couple littéraire sans analogie dans la poésie du monde, car la Bible est l'esprit de Dieu et les poèmes de l'Orient ne sont guère que de l'opium fumé qui rêve et se tord au soleil ; Homère et Virgile sont l'Adam et Eve de la poésie, telle que l'homme en possession de toutes ses puissances la conçoit et la réalise. Homère est l'homme et Virgile la femme : idée bien simple, mais que, pour cette raison sans doute, tous les parallèles ont oublié. »

Sainte-Beuve ne trouva pas grâce devant le redoutable juge : « Mabillon des babioles, aiguiseur de notes en épigrammes, commère comme trente-six langues de femme pour en faire parler une trente-septième, le petit homme de la rue Montparnasse restera dans la mémoire de ses contemporaines comme le touche-à-tout le plus curieux, le plus acharné et parfois le plus puéril de son siècle ! »

Aurevilly ne ressemble à aucun de ceux qui distribuèrent la louange et le blâme ; ni professoral, ni fantaisiste, il donne une opinion vibrante ; son lyrisme déborde le genre et l'anime. Sur le terrain historique surtout il se meut avec une aisance d'expression,

une largeur de vue et une audace de mots dignes de Saint-Simon.
« La Renaissance, dont l'heure était sonnée depuis la chute de Constantinople, n'était-elle pas une courtisane — la grande courtisane de l'Antiquité, l'Aspasie dont le pape Léon X avait été le Périclès !...

« *La fille*, cette chair qui corrompt tout esprit et qui finit par être plus forte que l'orgueil même, n'avait-elle pas mis à feu la robe de Luther avant qu'il eut beuglé sa révolte ? Luther, comme Henri VIII, est un homme de divorce. Il le permit au landgrave de Hesse et il le pratiqua avec Dieu... Le protestantisme ! ce qu'il avait été en Allemagne, il le fut exactement en Angleterre. Taureau saxon et porc allemand, même appétit, même convoitise impure. Henri VIII, l'ennemi de Luther cependant, et qui l'avait passé très nettement au fil de son épée théologique, devint un Luther à son tour. Sa Bora, à lui, ce fut Anne de Boleyn.... Et, pour être bestial comme Henri VIII l'était, on n'est pas moins un monstre, — on n'est qu'un animal développé par la corruption et le vice de son temps, assez grand pour le faire monstrueux ! »

Cette façon d'écrire sur l'histoire, d'empoigner les hommes pour les retourner et les peser, de remuer les faits d'un pied d'Alcide qui déblaye les écuries d'Augias, soulevèrent et soulèveraient encore la gent officielle qui ne pense pas avec tempérament et cherche l'expression modérée comme la plus convenante.

Voyez, par exemple, ce portrait de Philippe II : « Sans son fanatisme religieux, il n'eut été qu'un monstre de médiocrité, il n'avait de Charles Quint, son père, que la mâchoire lourde et les poils roux dans une face inanimée et pâle ; ce scribe qui écrivait ses ordres, défiant qu'il était jusque de l'écho de sa voix, ce solitaire, noir de costume, de solitude et de silence et qui cachait le « reynetto », au fond de l'Escurial, comme s'il eut voulu cacher la netteté de sa médiocrité royale; Philippe II, ingrat pour ses meilleurs serviteurs, jaloux de son frère Don Juan, le vainqueur de Lépante, jaloux d'Alexandre Farnèse. »

Et maintenant, le lecteur le plus libre penseur n'admirera-t-il pas cette apologie du fanatisme, comme le défi porté par une conviction individuelle à toute une époque.

« Oui, le fanatisme religieux, cet horrible fanatisme religieux, comme ils disent ! Il n'y avait plus que cela qui valut réellement, au XVI[e] siècle ! Il n'y avait que cela qui vécut pour l'honneur de l'âme humaine pervertie ! C'est tout ce qui restait de l'antique foi chrétienne, de l'enthousiaste amour de Dieu, épousé par le cœur ardent du Moyen-Age, demeuré fidèle jusqu'au grand Adultère

de la Renaissance, dont le XVIe siècle fut un des bâtards ! Oui, le fanatisme religieux, le charbon fumant d'une flamme d'amour, inextinguible encore, pour une religion enfoncée par le marteau de quinze siècles dans le cœur, les mœurs et les constitutions politiques des peuples et même de ceux-là qui s'étaient revoltés contre elles. Il ne faut pas s'y tromper. Le protestantisme, malgré sa rupture et son hérésie, eut, au XVIe siècle, tout autant que le catholicisme, le fanatisme religieux. Le protestantisme combattit pour Dieu, contre Dieu. Aux supplices atroces de Philippe II, les atroces supplices d'Elisabeth d'Angleterre répliquaient. »

Voilà l'écrivain de combat auquel le parti conservateur refusa des troupes ! Quand on méconnait à ce point les capitaines intellectuels, qu'on refuse de donner du service aux chevaliers, on ne mérite plus la victoire et les évènements ont singulièrement vengé celui que j'ai appellé le connétable. Car sans le bâton, ni les troupes, ni l'aveu du roi et du pape littéralement en suspension, en exil, en disgrâce, le catholique de la rue Rousselet fut idéalement le dernier gonfalonier de l'Eglise et le grand vidame de France. Théoricien d'un passé croulant, il opposa au cours régulier de la Révolution et de ses principes vainqueurs, une inutile mais héroïque bravoure. L'œuvre d'Aurevilly, c'est le cor de Roland au Roncevaux de la monarchie : mais l'empereur à la barbe griffaigne ne vint pas pleurer sur les preux : et Durandal brisée ne fut une relique que pour le Sarrazin. Oui, le peu de gloire qui éclaire cette mémoire vient de l'admiration littéraire : de la justice des adversaires. Sa mort n'émut aucun catholique : car le catholicisme officiel ne reconnait pas plus les Savonarole que les d'Aurevilly : le feu de l'un et le génie de l'autre épouvantent des esprits fakiriques, épris de routine et ne voyant la perfection que dans une abdication entière de la personnalité. La Compagnie de Jésus, conçue par un officier et qui a créé le militarisme des consciences bien avant que Napoléon fit de la caserne l'Acropole du Jacobinisme triomphant, a insensiblement pénétré l'âme religieuse et l'a stérilisé.

Les formes naissent des idées toujours ; il suffit d'étudier le style jésuite et de voir les églises de Rome où il s'épanouit, pour comprendre l'antinomie de cette conception avec l'évolution moderne. Les monuments, les tableaux et les statues témoignent plus clairement que les écrits de cette contradiction formidable dont le connétable fut l'insigne victime. Condamné par ses convictions à défendre des gens qui l'exorcisaient, partisan des traditions renié par le parti rationnaliste, il mérite qu'on ne considère

en lui que lui-même. Sur son cachet se lisait cette devise fatidique « *Too cate* » trop tard !

Ce grand condottiere, si le mot convient à une vaillance qui ne connut jamais que la solde idéale de satisfaire à sa propre pensée, se détache dans un isolement grandiose. Il ne fut d'aucun groupe, il n'eut point d'école.

Physiquement, il ressemble à ces Pandolfo Malatesta, que les circonstances accablèrent de leurs stupides oppositions et dont la volonté a laissé dans l'histoire un tronçon d'épée qui brille d'un plus grand éclat que le fer historique et victorieux. L'histoire n'est plus un palmarès où le succès classe les hommes ; par l'érudition qui retrouve les âmes, comme l'archéologie ressuscite les villes sous la cendre du temps et des cataclysmes, des individus reparaissent et se pressent, grandioses, même dans l'encadrement d'une petite fortune. Le peu de champ qui les entoure, par la disproportion même, les rend prestigieux et colossaux.

Dans l'Italie de la Renaissance passent, se heurtent et meurent vingt figures dignes du laurier césarien, Panthéon de vaincus, galerie des grandes aventures avortées : mais au dix-neuvième siècle un seul homme dans les lettres égale par l'infortune Chenevard, le grand méconnu des arts ; un seul homme accuse, par un quadruple génie, l'irrémédiable bêtise d'un temps qui ne donne la gloire qu'après les vacarmes prolongés de la publicité à outrance ; un seul homme épuisa la coupe de la calomnie et de la méconnaissance et ce fut Barbey d'Aurevilly.

Poète, nul parmi les poètes ne l'a vanté, si ce n'est Sainte-Beuve et cependant, sa place est entre Vigny et Baudelaire; comme eux, il n'a qu'un recueil. Il est gentilhomme avec l'un et intense à l'instar de l'autre. Romancier ? il vient après Balzac, car tout le monde vient après Balzac, après Homère de Balzac, comme disait Wagner. La *Comédie Humaine* n'a qu'un pendant, la *Divine Comédie* ; le Tourangeau fait penser au Gibelin sublime, malgré que le Gibelin reste incomparable et comme un Dieu le père de la pensée moderne. Les dix romans d'Aurevilly sont dix poèmes en prose d'une telle puissance qu'ils dépassent la forme même du roman et s'isolent, comme leur auteur, parmi les écrivains de son temps, semblent d'une autre race. Ce lord littéraire, héroïquement fidèle à sa foi, intémérable en son individualité, n'ayant jamais communié qu'avec les esprits du passé, ressemble à une *Qui-qu'en-grogne*, à cette tour plus haute et plus solide que les autres, qui se dresse encore parmi les murs écroulés d'un burg au flanc d'un mont.

Critique d'une passion ardente, juge et bourreau des hautes œuvres de l'esprit, il a fait mille plaidoyers pour les causes perdues : grand avocat de la tradition devant des générations insoucieuses de son éloquence. Enfin, et ce prestige je voudrais l'indiquer, parce qu'il est moins admis que les autres, il apporta dans la critique historique un admirable sens politique : Barbey d'Aurevilly, la plume à la main, fut un homme d'Etat. Mieux que De Maistre, mieux que Bonald, mieux que Saint Bonnet il a rendu sensible l'esprit papal et l'esprit monarchique, sans les farder, sans pallier les fautes, sans fausser la vérité des hommes et des temps. D'une façon morcelée et rompue, à propos du livre qui paraissait, il se manifesta le Michelet du droit divin et de l'infaillibilité. Son œuvre forme la plus puissante contribution à un ordre de pensées et de faits qui fut, pendant vingt siècles, l'ordre même de l'Occident : et le philosophe comme le lettré puiseront dans ces pages cette connaissance du passé mental qui est la condition d'une évolution consciente : l'étude de cet homme, dernier témoin de la Tradition, leur fournira le commentaire de cette tradition même !

PÉLADAN.

SOUVENIR

I

Le soleil d'août flambe dans le ciel ;
L'air vibre au-dessus des moissons chauffées.
Au bord des sentiers, les mouches à miel
Font un vague bruit de voix étouffées.

Quoique la chaleur lourde brûle encor,
L'ombre au pied des monts s'étend, agrandie...
Déjà sur les prés la lumière est d'or,
La brise hésitante est plus attiédie.

Et je vagabonde au versant des monts,
Seul ; la plaine chaude est comme endormie.
Et je songe en moi que nous nous aimons,
Tous deux, de bien loin, ma petite amie !

Derrière un buisson fané d'aubépins,
Parmi des odeurs saines de résine,
Moi, je me repose à l'ombre des pins,
Ayant à mes pieds la plaine voisine ;

L'immense vallée et ses jolis bourgs
Dorés au soleil et roses dans l'ombre.
Et mon cœur fidèle est gonflé d'amours,
Le souvenir luit dans l'absence sombre.

II

Le mobile azur nuancé des cieux,
Les seigles d'or brun roulant comme une onde,
C'est le bleu changeant et vert de tes yeux,
C'est ta chevelure ondoyante et blonde.

Ton image aimée est autour de moi...
Et j'admire tout d'une âme fervente,
Je refais ces vers très-vieux avec foi,
Ce qu'on sent très fort, on croit qu'on l'invente.

C'est la Terre, offrant aux hommes ses fruits,
Qui m'offre à moi seul ces visions chères...
Je suis bien. Le vent souffle à petits bruits.
L'air se rafraîchit plein d'odeurs légères.

III

Et toi, que fais-tu, juste en ce moment,
Là-bas et si loin de moi dans la Ville,
Dans le gai tapage et le jour charmant
Où le va-et-vient des passants défile ?

Que fais-tu?... C'est l'heure où tu t'en reviens,
Ton travail fini, seule par les rues.
Mon rêve te suit ; et je me souviens
Des routes ensemble hier parcourues.

La pensée errante a mille hasards.
Or, très nettement, ma petite fille,
Sans savoir pourquoi, sur le pont des Arts,
Je te vois trotter, alerte et gentille.....

Le soleil décline ; et le fleuve las
Traîne mollement ses eaux mordorées.
Un ton de vieux rose et de vieux lilas
Se fond sur le sol aux teintes dorées.

Tout s'allège : bruit, fatigue et couleurs ;
Les nuances sont finement pâlies.
Portant des chapeaux, des robes en fleurs
Les femmes s'en vont, fraîches et jolies !

Et tu passes, toi, parmi ces gaietés.
Ton rêve pour moi traverse des lieues ;
Et tes yeux perdus que rien n'a tentés
Luisent doucement comme des fleurs bleues.....

IV

Et mes yeux en eux ont obstinément
L'éclat de ces fleurs, de ces fleurs-lumière,
Et c'est à leur fixe et pur flamboiement
Que le flot changeant des choses s'éclaire.

Les pins sont rosés ; le vent court sur eux ;
On respire un air plus frais ; l'ombre gagne ;
Le ciel est léger, mon cœur est heureux,
Et je vais gaiement, seul, dans la montagne.

ALFRED BOUCHINET.

LES AMATEURS & LA MONTAGNE

On cite avec raison les récits de chasses comme des modèles d'exagération. Le besoin de déformer à son avantage les plus simples évènements est si naturel à l'homme qu'il saisit avec empressement les occasions de le satisfaire, et il faudrait être un philosophe bien morose pour blâmer ces gasconnades souvent drôles et généralement destinées à demeurer inédites.

A côté de ses amants, de ses héros silencieux, la montagne possède ses Don Quichotte, ses Calinos et ses Tartarins. La difficulté du contrôle, l'ignorance du public, son indifférence des questions techniques, sa crédulité, son amour du dramatique, tout cela doit inciter au mensonge le fanfaron inhabile à dissimuler sous des mots spécieux son incurable et ridicule fatuité. Et les Pyrénées, charmantes, sauvages, inconnues, devaient fatalement devenir la proie d'une coterie peu nombreuse, avide d'exploiter ses exploits.

*
* *

Nous avons toujours évité, jusqu'à présent, les monographies d'ascensions. Sous le couvert d'un hommage rendu à la montagne, elles ne sont généralement qu'un prétexte pour parler de soi. De deux choses l'une, en effet: ou bien le pic décrit est connu — et alors le récit n'offre qu'un intérêt anecdotique limité à la personne de son auteur ; ou bien le pic est inconnu — et l'auteur a beau jeu pour se livrer à sa fantaisie.

Or les Pyrénées, quoiqu'en disent les amateurs d'inédit, ne possèdent plus actuellement de coins assez ignorés pour que leur exploration mérite les honneurs d'une découverte.

Il ne faudrait pas perdre de vue que le rôle de l'écrivain — et l'amateur en prenant la plume devient justiciable du public au même titre que le professionnel — est, avant tout, de convaincre. En ces publications spéciales, il ne s'agit pas d'amuser — c'est trop facile, — ni d'émouvoir — c'est trop difficile. Nous avons pour devoir de raconter, non pas précisément ce que nous avons vu et senti, mais ce qu'il y a de général, d'humain, dans ce que

nous avons vu et senti. Nous voulons lutter contre l'injuste dédain qui écarte des Pyrénées au profit des Alpes mieux aménagées la foule moutonnière et parfaitement docile des touristes. Notre expérience personnelle doit-elle nous servir à nous tailler des succès au détriment des montagnes muettes, ou à révéler, à glorifier ces montagnes en les montrant accessibles, accueillantes même? Si la nature aidée par l'entraînement a fait de nous des marcheurs exceptionnels, profitons-en, n'en tirons pas vanité. Mettons-nous à la portée du public qui ne sait pas, qui veut être converti; ne le rebutons pas par nos rodomontades; ne l'effrayons pas par nos exagérations; dévoilons-lui les choses telles qu'elles sont dans leur simple réalité, évitons le lyrisme comme la platitude, la déclamation comme la familiarité, respectons notre modèle: ce sera le meilleur moyen de le faire aimer.

La tendance contraire semble prévaloir. Difficilement, nous dépouillons le fanfaron qui veille en chacun de nous. Il nous plaît moins de vaincre la montagne que les camarades, les rivaux. Le triomphe obscur, intime, ne contente pas notre sensibilité; nous le voulons public, orgueilleux, hautain. Accomplir un tour de force est peu de chose à côté du plaisir de le raconter, d'y convier les émules. Cette prédisposition fâcheuse altère en France la beauté du courage, nous rend inférieurs aux Anglo-Saxons qui cultivent l'effort pour lui-même et respectent l'insuccès. Les revues sportives qui devraient abonder en renseignements exacts, en conseils pratiques, ne contiennent guère que des récits où les réflexions du guide, l'évocation de Dieu, le menu du déjeuner, mille sornettes prennent le pas sur le héros véritable, c'est-à-dire le pic susceptible de tenter le lecteur. S'agit-il d'ascensions nouvelles, de « premières » — pour employer ce vilain mot parisien qui indique bien le caractère théâtral de ces expéditions, — on trouve des narrations dramatisées complaisamment par un héros fier de sa réussite et naturellement porté à s'en exagérer la valeur et les conséquences. De sorte que la montagne vue à travers ces deux prismes apparaît faussée, réduite aux dimensions d'un décor, diminuée dans le premier cas, agrandie dans le second.

Qu'un touriste occasionnel, aussi peu habitué à écrire qu'à grimper, s'illusionne sur le mérite réel de son effort et croie intéresser le public par le détail d'anecdotes plus ou moins plaisantes, voilà qui est excusable en somme, à la condition qu'il observe les règles élémentaires de la bienséance et ne tutoie point les poètes. Mais que des marcheurs réputés, justement soucieux de découvrir des chemins nouveaux, mettent à profit l'indifférence et la crédu-

lité générales pour propager, à leur avantage, des erreurs dont personne ne peut leur demander compte, voilà qui nous touche directement. Puérile quand elle s'exerce aux dépens d'une promenade classique, vérifiable, l'exagération devient coupable, néfaste du jour où elle s'attaque au pic lointain, inconnu. Et le souci de la vérité, doit nous forcer à intervenir chaque fois que les circonstances nous permettent de remettre les choses au point et de rectifier, avant de leur donner le temps de s'accréditer, les légendes propres à rebuter les courages.

∴

La Sierra de Montarto, située à l'est des Monts-Maudits, au sud de la vallée d'Aran, constitue un massif imposant, personnel, limité à l'est par la vallée de la Noguera de Tor, à l'ouest par la Ribargorzana. L'hospice de Viella et les bains de Caldas de Bohi sont, de part et d'autre, les deux seuls points de ravitaillement. L'altitude moyenne des pics atteint 2.900^{m} ; deux dépassent 3.000^{m}, le Comolo Forno (3.028^{m} et 3.032^{m}) et le Bécibéri (3.004^{m}). Cette région sauvage, éloignée de tout centre d'attraction sportive ou mondaine, ignorée même des guides luchonnais — les gens bien informés prétendent qu'il en existe — devait évidemment attirer les amateurs d'inédit venus trop tard pour s'illustrer à la conquête des grandes cimes, déjà « prises ».

Un touriste de premier ordre, aussi vaillant que modeste, et pour qui le moi est particulièrement haïssable, a récemment entrepris d'explorer ce coin perdu où le comte Russell, trop occupé ailleurs, a laissé quelques broutilles à glaner. M. F. de Négrin, désireux de jeter ses impressions en pâture à la légitime impatience de la foule, s'est mis aussitôt avec un zèle que lui envierait un écrivain de métier à nous donner le récit détaillé de ses explorations, dont une en particulier — la première ascencion de l'aiguille des Encantados, pointe négligée par ses devanciers — a fait l'objet d'une très copieuse, très dramatique et, nous aimons à le croire, très exacte description.

Mais la narration publiée cette année dans l'annuaire du C. A. F. Sous le titre : *La Sierra de Montarto* appelle des réserves et des rectifications.

Cette région, nous la connaissons, mon frère Marcel et moi, pour l'avoir traversée à six reprises différentes. En 1890, nous campions deux nuits sous la tente à l'Estañ del Mar (2.225^{m}) et gravissions le Tuc Ménège.

En 1891, après avoir couvert en un jour la rude étape de Luchon à Caldas de Bohi, nous montions avec un berger espagnol nommé Guiseppe Sanderan à la pointe orientale du Comolo Forno (3.028m) et terminions notre tournée par le val de Saint-Nicolas, Espot, Esterri et Viella. L'année suivante nous revenions à Caldas de Bohi d'où sans tenter d'ascension nous rentrions en France par Senet, l'hospice et le port de Viella. Enfin, en 1898, 1899, 1903, trois expéditions plus sérieuses sous la conduite de notre guide habituel, de notre ami J.-M. Sansuc, nous livraient sans effort la clé du problème qui semble préoccuper M. de Négrin.

De son récit nous retiendrons trois points : le premier est une question que nous allons élucider ; le second est une affirmation imprudente que nous contredirons ; le troisième est une erreur que nous voudrions définitivement rectifier.

« Quant au vrai Bécibéri, celui marqué — c'est M. de Négrin qui écrit ainsi et non pas nous — sur les cartes à la cote 3.004m, on n'a encore rien dit sur lui d'absolument sûr. »

La réponse est facile, et nous aurions pu la donner de vive voix à notre distingué confrère que nous avons le plaisir de voir chaque été à Luchon.



Le cirque qui ferme à l'est le vallon du Bécibéri comporte trois pointes, orientées du nord au sud, et qui, d'en bas, semblent d'une altitude à peu près égale. Lors de notre premier passage dans ce versant, au lendemain d'une journée consacrée à la visite des lacs de Rios et à l'ascension de la Tuca de l'Estañ (2.756m), nous avons gravi la pointe méridionale, située au-dessus du col sans nom qui mène vers les estañs de Schemen, et qui est peut-être le pic Sans-Nom dont M. de Négrin a fait la première ascension à son insu. Ayant constaté que le point culminant est beaucoup plus au nord, à l'extrémité de la crête, et ayant repéré le chemin pour une tentative éventuelle, nous redescendions à l'hospice de Viella et rentrions à Luchon par les lacs de Rio-Bueno, Malibierne et le Néthou.

Car nous pratiquons la montagne de façon rude, en solitaires épris de fortes marches, peu disposés à modifier pour une escalade quelconque un programme établi d'avance et toujours chargé.

Tentés surtout par la grâce incomparable du charmant lac Bécibéri et curieux d'y établir un campement pour y goûter les

plaisirs de la pêche, nous y revenions l'année suivante par le plan des Aigouaillluts et le pics Moulières (3.005m). Le 6 août, nous attaquions sans succès la pointe septentrionale par le nord-ouest. Enfin, le 7 août, nous arrivions au sommet directement par le centre même du cirque, après avoir gravi un névé peu incliné et une arête de rochers branlants. Ce fut une promenade dont notre compagnon, le comte Nils de Barck, a gardé un excellent souvenir.

Le vrai Bécibéri — *le seul* qui dépasse, et de si peu 3000m — est donc le Bécibéri septentrional, il domine directement le col qui sépare le vallon de l'Estañ del Mar du vallon de Bécibéri. Il est parfaitement marqué sur la carte. La question est vidée.

Avant de terminer sur ce chapitre, il nous sera permis à notre tour d'interroger M. F. de Négrin sur une affirmation bien singulière et qui étonnera les esprits les mieux intentionnés. Au cours de son article, il déclare avoir escaladé « à son insu, à l'aveuglette et par suite d'une erreur dont il ne tire aucune gloire », un pic vierge atteignant *presque* 3.000 mètres. Or, le titre même de son travail énonce en grandes capitales : Pic Sans-Nom (3.000m *environ*). Sa première ascension... Nous ne comprenons plus. Si M. de Négrin n'attache pas d'importance à cette « première » — non certaine d'ailleurs quant à la priorité et à l'altitude — pourquoi lui donne-t-il les honneurs de la vedette? Que signifie ce flamboyant *environ* et ce petit *presque*? Lequel croire? Pourquoi le corps du texte dément-il les promesses de la façade? Le pavillon couvre-t-il la marchandise, ou la marchandise couvre-t-elle le pavillon? Doit-on prendre la responsabilité de ce qu'on affirme, ou se ménager une porte — une porte basse — de sortie en cas d'accident, dire « non » à mi-voix, après avoir crié « oui » par dessus les toits? Cruelle énigme, affreux dilemne, sombre dédale dont M. de Négrin devra nous donner la clé, c'est-à-dire, j'en suis sûr, une erreur du prote qui a confondu environ et presque, et placé le titre à la place du texte et inversement.

***

Le second point que M. de Négrin nous permettra de contredire dans son intérêt comme dans celui des touristes éventuels qui pourraient être tentés de vérifier, est relatif au Comolo Forno. Il y a deux Comolos. L'un (3.028m) situé au-dessus de Caldas de Bohi est extrêmement facile : nous y sommes montés en 1891. L'autre (3.032m) un peu au N.-O. passe pour être très difficile. Il a

été gravi pour la première fois par MM. Brulle et Bazillac, bien connus pour leurs tours de force et leur modestie, par M. de Négrin, et par nous-mêmes. Nous estimons que le Comolo Forno est un pic facile et que si notre confrère y a trouvé des difficultés, c'est, ou bien pour les avoir cherchées, ou bien pour avoir pris un mauvais chemin. Et il y a des mauvais chemins partout.

Loin de nous la pensée de blâmer l'amour du péril. C'est lui qui réveille et développe les qualités d'audace, de sang-froid, de ruse patiente et tenace que la vie trop molle affadit et corrompt en nos cœurs. Nous l'aimons aussi, sans le provoquer, nous efforçant de le vaincre quand il se présente. Mais de ce qu'un touriste a couru des dangers involontairement ou non, il ne s'ensuit pas que la montagne elle-même est dangereuse. Il ne peut émettre cette grave affirmation qu'après s'être assuré que *toutes* les voies d'accès, sans exception, sont mauvaises. On a dû épuiser *tous* les moyens d'attaque avant d'ériger le Cervin ou la Meije en pics redoutables. Et nous sommes d'autant mieux fondés à prêcher la prudence que nous l'avons, une fois, oubliée. Dans un volume consacré au Cirque du Lis, nous avons jugé impossible l'ascension du pic du Passage par le sud ; or, un an après, nous apprenions que le capitaine Ferré de Péroux — celui-là même qui devait nous accompagner au Comolo Forno — l'avait réussie de ce côté avec Célestin Passet. Si précieuse que nous soit devenue depuis cette amitié, nous aurions préféré la conquérir autrement.

M. de Négrin écrit donc textuellement dans l'annuaire du C. A. F., organe officiel en somme de l'alpinisme en France, et lu par des spécialistes.

« Ce passage n'est pas d'ailleurs un casse-cou que l'on va chercher tout exprès ; c'est l'unique chemin pour arriver au sommet ; il faut passer par là ou s'avouer vaincu. » Il ajoute : « On pourrait comparer cette escalade à telle ou telle ascension réputée des Alpes ou des Pyrénées. » Il conclut : « Le Comolo Forno n'a besoin d'aucune comparaison : il sera toujours un grand pic difficile, il est lui et cela suffit... Celui qui voudra arriver à lui devra s'armer de patience et de ténacité... Le Comolo Forno n'a pas été vaincu d'une façon obscure : il n'a capitulé que devant des adversaires auxquels il pouvait céder sans déroger, Brulle et Bazillac avec Célestin Passet. Son histoire n'est pas longue : il a été enlevé à la force des poignets. »

Voilà qui est net.

Nous mettons hors de cause MM. Brulle et Bazillac qui ont fait ailleurs leurs preuves et n'ont, à notre connaissance, laissé aucun

bulletin de leur victoire. Nous discutons un texte imprimé, signé, à qui nous opposons un autre texte, imprimé, signé. En confiant ses impressions au public, M. de Négrin s'est exposé à la critique. Il trouvera donc naturel que nous lui répondions, étant à peu près les seuls, dans cette question spéciale, à pouvoir étayer une argumentation sur une expérience personnelle. Nous ne chercherions pas noise à M. de Négrin, si, entre chacune de ses phrases relatives aux périls de l'ascension, il avait glissé cette incidente indispensable : « par le chemin que j'ai suivi ». Il eût de la sorte satisfait les exigences de la vérité sans nuire à son mérite de grimpeur.

L'ascension du Comolo Forno, qui lui coûta deux jours et de grandes peines, nous prit un jour de promenade. Partis de Caldas de Bohi à 4 h. 30 du matin, nous arrivions à l'hospice de Viella avant 6 heures du soir, après quatre arrêts d'une heure, au bas du glacier, au sommet, à l'origine du vallon de Bécibéri et au bord du lac. C'est une toute petite journée qui ne comporte pas plus de neuf heures de marche effective et qu'un touriste moyen connaissant bien la route accomplirait, haltes comprises, en dix heures.

Le 31 juillet 1903, nous étions montés à la Punta Alta, située sur la rive gauche de la Noguera de Tor, et d'où le Comolo est visible de la base au sommet. Cet excellent observatoire nous permit de repérer à dix mètres près le chemin. Nous avions avec nous, il est vrai, un auxiliaire précieux dans la personne du capitaine Ferré de Péroux qui possède au plus haut point cette qualité si rare, essentielle, par quoi le montagnard-né se distingue du touriste même excellent : l'instinct profond, infaillible de la montagne. Avec un tel camarade, un guide-chef comme le fort, le sage, le malin Sansuc, secondé par son neveu Dominique et le fidèle porteur Joseph Autesdebat, on peut aller vite et loin dans ces chères Pyrénées si accueillantes aux bonnes volontés. Quant à mon frère Marcel, il suffira, pour donner une idée de son incomparable maîtrise professionnelle, de dire qu'il commandait comme à l'ordinaire l'expédition.

Le 1er août, nous quittions Caldas de Bohi et remontions la vallée dans la direction du nord jusqu'au lac de los Caballeros que nous dépassions, en le laissant à droite, pour attaquer aussitôt et tout droit le flanc oriental du Comolo Forno. Deux heures de montée assez rude sur des talus d'herbe glissante nous menaient à l'entrée d'une large combe rocheuse que nous franchissions au nord par une brèche ouverte dans l'arête est du pic. Exactement derrière, et comme nous l'avions calculé la veille, nous trouvions

un petit lac glacé situé au bas du glacier à une altitude d'environ 2.600 mètres. Devant nous, évidée en forme de cirque et dominant de cent mètres à peine le champ de neige éblouissant et uni, une crête noire, dentelée. « Des deux côtés, la montagne tombe de mille mètres, » — écrit M. de Négrin. Vous avez bien lu, *mille mètres*, c'est écrit en lettres et non en chiffres. Ce n'est donc pas la faute du prote qui a mis un zéro supplémentaire. Si M. de Négrin connaît beaucoup d'à-pics semblables dans nos Pyrénées, nous lui serons reconnaissants de nous les signaler.

L'ascension est de celles qui se racontent en quelques lignes. Après avoir traversé le glacier diagonalement, nous abordons le rocher à un petit couloir qui nous mène à une brèche d'où nous gagnons directement ce que nous pensions être le vrai sommet, alors que le vrai sommet se trouve en réalité plus au sud. Nous redescendons par le même chemin sur le glacier que nous coupons en nous maintenant très haut, à la base même de la muraille. Vingt minutes après, nous trouvons une cheminée rapide et courte que nous gravissons à tour de rôle, suivant la théorie, pour éviter les avalanches. Nous atteignons alors la crête, à quelques mètres de la cîme (3.032 m.) qui est incontestablement le point culminant de toute la région.

Jamais ascension ne fut plus simple à concevoir, à exécuter. Nul incident en cours de route, nulle parole, nul geste qui trahit chez l'un de nous la plus légère appréhension, la moindre incertitude sur le succès prévu, conforme au programme de la veille. Pas une minute, pas une seconde nous n'eûmes à employer la ruse, la force, la souplesse, les grands moyens. Jamais le visage de la montagne ne nous apparut plus à découvert. Il fut tel de près, qu'il s'était montré de loin, franc, loyal, sans surprises, sans pièges, sans énigme, banal même à force d'être sincère, et quand trois heures après nous faisions la sieste en espadrilles sur la plage de sable fin qui entoure le lac Bécibéri, mais ne pensions pas avoir découvert le point faible de ce géant qui « demeurera toujours un grand pic difficile ».

Hélas, il ne l'est plus, s'il le fut jamais. Il le fut sans doute pour les virtuoses qui le souhaitèrent tel, comme il le sera demain pour les maladroits qui ne veulent pas reconnaître leur erreur. Il ne le fut pas pour de bons bougres avisés et prudents qui ont bien calculé leur affaire.

Conclusion : Il existe pour monter au Comolo Forno un chemin facile; donc le Comolo Forno est un pic facile.

Ce chemin, d'ailleurs plus court puisqu'il nous a permis

d'accomplir l'ascension en un jour au lieu de deux, M. de Négrin a cru devoir le dédaigner — car il ne serait pas un montagnard s'il ne l'avait pas vu, surtout à la descente, et il avait avec lui des guides de Luchon. — Mais de ce qu'il triompha des obstacles, il ne s'ensuit pas que ces obstacles soient inévitables et méritent à une montagne, très ordinaire en somme, du moins à ce titre, un renom d'invulnérabilité. M. de Négrin serait le premier confus de son intempérance de plume si quelque grand touriste, alléché par de telles promesses, s'avisait un beau jour de le prendre au mot.

*
* *

La question est grave. Elle dépasse la personnalité de notre confrère comme la nôtre. Nous y reviendrons plus tard, à loisir. Elle atteint au cœur les montagnes que nous aimons, que nous devons servir et dont nous ne devons à aucun prix nous servir. Les Pyrénées sont mal connues. Elles ne tentent pas la foule des grimpeurs hypnotisés par les Alpes plus hautes, plus dangereuses. Est-ce en les travestissant de la sorte que nous leur attirerons une clientèle ? Ne sont-elles pas assez fraîches, assez jeunes pour dédaigner le maquillage ? Ne devons-nous pas les montrer toutes nues dans leur splendeur divine ? De quelle toilette assez riche sommes-nous, les uns et les autres, en mesure de les parer ? Hugo est mort, et les poètes sont trop pauvres pour venir jusqu'à nous. Avons-nous réellement le droit de nous glorifier à leurs dépens ? La satisfaction de vanité que nous pouvons en tirer compense-t-elle le tort que nous leur causons ? Ne vaut-il pas mieux être obscurs que ridicules ? Car c'est le ridicule qui nous guette et vous savez qu'il tue en France.

Que M. de Négrin, dont nous apprécions le caractère et respectons les goûts, ne voie dans ces notes écrites à son occasion nulle trace d'animosité ni de jalousie. Il nous connaît ; il sait que jamais nous ne sommes entrés en concurrence avec lui, et que notre idéal n'est pas le sien. Ses succès, que nous avons applaudis, n'ont pas modifié notre façon de pratiquer la montagne, vieille déjà de quinze ans. Pendant qu'il s'exerçait en des coins perdus à des escalades inédites qui ont l'avantage de mettre leur héros rapidement en vedette, nous demeurions tels qu'autrefois les marcheurs solitaires, soucieux de voir beaucoup de pays, les « pères peinards » un peu rudes et intransigeants, accomplissant en toute simplicité avec un seul homme, à la fois guide et porteur, frère aîné dont la charge est à peine supérieure à la nôtre, des

tournées de huit ou dix jours à travers les régions les plus sauvages où il nous plaît de découvrir nous-mêmes notre chemin.

Entre le pic du Midi d'Ossau et les Sierras de Catalogne, entre Gabas et le val d'Aran, nous avons dressé notre tente légère dans presque toutes les vallées, promené nos lourdes bottes au flanc sinon à la cime de tous les grands pics. Depuis 1895, depuis l'époque où la collaboration de Jean-Marie Sansuc permit à notre équipe de se souder définitivement, nous avons eu la bonne fortune de réussir à nous trois, par des voies souvent inédites et toujours personnelles 71 ascensions, dont 57 supérieures à 3.000 mètres, réparties en 130 jours de campement et figurées par plus de 4.000 photographies. Nous ne parlons pas des excursions antérieures, accomplies avec la plus part des guides luchonnais, tour à tour essayés et rejetés pour leur insuffisance, leur paresse ou leur vantardise. Une douzaine de pointes comme le pic des Tempêtes, le Montcalm et la Pique d'Estats, le Badet, Las Louseras, le Batchimale et quelques autres de moindre importance nous manquent encore pour compléter l'ensemble des hauts sommets dont plusieurs en revanche, tels le Néthou, les Posets, le Mont-Perdu, le Balaïtous et presque tous les pics de la région de Luchon ont été gravis à diverses reprises et par des côtés différents. Dans le nombre, il s'en trouva, naturellement, des bons et des mauvais et même, certainement, des « premières ».

Enfin quatre volumes, une vingtaine d'articles publiés dans des revues littéraires et des illustrés parisiens, deux numéros spéciaux entièrement consacrés aux Pyrénées, prouvent et consacrent aux yeux du public sinon une autorité qui ne saurait convenir à notre âge, du moins une compétence suffisante pour faire entendre notre voix à l'occasion.

Nous ne voulons pas tomber dans le travers que nous reprochons aux autres. Aussi bien est-ce la première et la dernière fois que nous parlons de nous, parce qu'on nous y provoque, et parce que nous tenons, débordés par les nouveaux venus, à marquer notre rang. Si nous avons commis des erreurs dans nos relations, ce fut toujours à notre insu, et dans un sens plutôt contraire à l'exagération. Notre intransigeance du début nous poussa même à nier des périls reconnus certains aujourd'hui par notre sagesse réfléchie. Jamais nous n'altérâmes à notre profit la vérité. Ce que l'on exige de soi, on a bien le droit de l'exiger des autres.

Henry SPONT.

LES ATLANTES

(12)

XIX

L'ÉMEUTE

Nohor n'avait point, sans des raisons graves, retardé de trois jours l'exécution de sa victime. Illaz, à peine sorti du palais, après son entretien avec Yerra, lui avait envoyé par Elim un avertissement menaçant, le rendant responsable sur sa propre tête du salut de la prisonnière et du moindre outrage qui lui serait fait. Le pontife demeura perplexe.

Le temps était loin, où il s'imaginait dominer sa souveraine et dicter à son gré ses résolutions. En outre, les ordres formels de Yerra s'accordaient avec la hâte sanguinaire de ses collègues ; il ne se voyait donc contre elle aucun appui, s'il avait eu, par hasard, quelque velléité de lui résister. Il n'éprouvait, à la vérité, aucun désir de ce genre : l'eût-on laissé maître absolu du destin de sa captive, il n'aurait, certes, pas attendu, pour se débarrasser d'elle, l'heure fixée par la sentence. Mais le courroux du prétendant, en passe de se faire acclamer et élire roi par les multitudes, n'était déjà plus une alternative négligeable : Illaz, victorieux, était homme à faire jeter au Gouffre, comme le dernier des misérables, un pontife de l'Or et du Fer. Nohor, à cette pensée, sentait de nouveau s'enrouer sa belle voix claire, et ses tempes se couvrir d'une sueur froide.

Le résultat de ses incertitudes fut pour Soroé ce sursis de trois jours, une captivité adoucie, Dawné admise à la servir. Le cuistre, au milieu du tourbillon d'évènements où se débattait le sort de l'Atlantide, se disait qu'aucun revirement, aucun retour de fortune ne devait être jugé impossible, et qu'un tel otage pourrait lui valoir encore la vie, la liberté, le pouvoir, peut-être, si l'étoile de Yerra pâlissait de nouveau. Certes, ces ménagements

coûtaient à son orgueil, et sa haine s'en accroissait jusqu'à tuer en lui l'ancien désir; mais la prudence gardait le dernier mot.

Cependant, le parti d'Illaz se fortifiait d'heure en heure. Ses agents, disséminés dans les quartiers populeux, multipliaient les rassemblements et prodiguaient les harangues. D'autres orateurs s'improvisaient, conquis par l'éloquence des premiers, et dont l'émulation s'évertuait à répandre aussi les doctrines nouvelles. Selon les anciennes prédictions du prétendant à Ruslem, leurs adeptes n'en étaient plus à choisir entre les dieux cléments ou cruels, la pacifique offrande et l'immolation des victimes humaines. Les antiques légendes ne les touchaient plus. Dans le déchaînement récent des fléaux, ils ne voyaient qu'une aggravation de leurs maux ordinaires, ayant pour commune origine le pouvoir et l'égoïsme des riches. Ceux-ci, maîtres du sol, seuls armés et vraiment libres, pouvaient bien se disputer parfois la direction des affaires publiques : c'étaient, en définitive, toujours les pauvres qui, poussés les uns contre les autres, s'entr'égorgeaient sans ménagements, tandis que les meneurs opulents finissaient par s'entendre aux dépens des misérables, dont le joug, à chaque révolution, devenait ainsi plus lourd et plus dur.

« Eh ! que nous fait, à nous, » s'écriait, dans un carrefour, au milieu d'une foule tumultueuse d'auditeurs déjà surexcités, un long et maigre batteur de cuivre, « que nous importe le nom de la souveraine, et que Soroé ou Yerra serve des dieux de marbre ou de métal ? Notre journée en sera-t-elle moins longue ? Notre tâche moins rude ou mieux payée ? Nos droits d'hommes libres en seront-ils moins méconnus, quand nos patrons prétendent nous traiter comme des esclaves ?... On nous parle des fléaux. Nous ne les connaissons que trop ! N'est-ce pas toujours sur nous qu'ils retombent ? Lorsque le maïs manque, quand l'orge et les ignames ont triplé de prix, — je ne parle plus du mouton : lequel de ceux qui m'écoutent s'en rappelle seulement le goût ? — quand nous crevons de faim, en un mot, voyons-nous nos exploiteurs maigrir ?

— Témoin le seigneur Pnemphra, le ciseleur favori de Nohor ! » interrompit, du milieu de la foule, la voix de coq enroué d'un jeune garçon.

L'orfèvre, dont la boutique s'ouvrait sur ce carrefour, — du moins, en temps ordinaire ; car, pour le moment, il la tenait soigneusement close, — sortait précisément de sa maison. Comme il fermait derrière lui l'étroite porte latérale qui venait strictement de lui donner passage, il n'entendit guère que son nom et, croyant distinguer l'organe de son apprenti, — leurs rapports actuels

étaient tendus à se rompre, — il s'approcha dans l'intention de lui infliger quelque sévère réprimande, sinon même un plus rigoureux châtiment.

Malheureusement pour lui, l'apparence prospère du maître ciseleur répondait trop bien aux remarques du batteur de cuivre pour ne pas frapper son auditoire comme une preuve vivante de leur évidence. Elle était en même temps trop caractéristique pour ne pas réveiller chez l'orateur le souvenir d'une récente altercation. Enfin le jeune Foski, auteur de l'interruption et objet de la recherche empressée du gros homme, ne se faisait aucune illusion sur ses dispositions bienveillantes. Mais les évènements des derniers jours, un régime où d'aigres reproches et trop souvent les coups de lanière suppléaient de plus en plus à l'insuffisance des repas avaient exaspéré l'apprenti au point de lui faire souhaiter à tout prix une revanche. Aussi l'approche du seigneur Pnemphra fut elle saluée tout d'abord d'un immense éclat de rire, puis de murmures qui, toutefois, ne l'empêchèrent pas d'écarter délibérément une demi-douzaine de badauds pour atteindre le point du cercle où son oreille, aussi fine que largement bordée, lui avait révélé la présence du frère de Nizia. Déjà, il l'apercevait à deux rangs de lui, se faufilant pour gagner le centre du groupe, où la masse de plus en plus dense rendrait la poursuite difficile.

« Bien! Bien! » lui jeta-t-il par dessus la tête de ceux qui les séparaient. « Nous règlerons ce compte avec les autres! Pour commencer, nous remplacerons le souper de ce soir par une de ces corrections comme tu n'en as pas encore reçu, quoique tu l'aies souvent méritée. Maintenant, libre à toi de proroger l'échéance. Demain, après-demain, quand ton estomac te conseillera la soumission, tu sais ce qui t'attend. Bon appétit! »

C'était son tour de rire lourdement. Le jeune garçon, à cette menace, avait pâli; car déjà la faim le mordait aux entrailles, tandis que sa sœur, il le savait, depuis longtemps se privait pour lui. L'or de Maghée, dès le premier jour, avait passé aux mains de créanciers impitoyables, et l'audace de l'apprenti n'allait pas jusqu'à retourner auprès du redoutable chef mendier un secours auquel il ne se reconnaissait aucun droit.

Un moment, tant la situation lui parut désespérée, il fut près de se rendre à merci. Mais le maître ciseleur, se ravisant, crut devoir ajouter :

« Par exemple, je ne t'engage pas à t'adresser à Nizia. Elle est venue me supplier pour elle-même, il n'y a pas une heure... les dieux savent de quelle façon! Mais qui se soucie d'une danseuse,

par le temps qui court? D'ailleurs, elle a beaucoup maigri. Cela ne l'embellit point. »

L'orfèvre, s'il eût été aussi habile à suivre sur un visage le reflet d'une émotion poignante qu'à vanter sa marchandise, se serait gardé d'achever sa phrase injurieuse. L'apprenti, de pâle, était devenu livide ; et ses yeux, un instant mouillés, brillaient à présent d'un éclat fiévreux. Les spectateurs, curieux de la scène, avaient réussi à reculer, laissant entre lui et son patron un espace libre. Il redressa la tête, serra les poings, et faisant face au gros homme, de sa voix douce et un peu rauque d'adolescent :

« Si ma sœur, » dit-il, « chaque fois qu'elle t'a acheté ou revendu un bijou, avait gardé ce dont tu lui faisais tort sur le marché, elle n'aurait aujourd'hui besoin d'implorer personne. Mais si elle a espéré quelque secours, à coup sûr ce n'est pas de toi. Elle te connaît trop et sait trop bien que le proverbe sur la générosité des voleurs, ce n'est pas toi qui l'as fondé. Et quant à subir tes caresses, fût-ce pour nous empêcher de mourir de faim tous les deux, le sacrifice serait au-dessus de ses forces. Tu ne t'es donc jamais regardé dans un des miroirs que tu vends trois fois la valeur de l'argent, et à faux poids, aux pauvres filles? »

Le seigneur Pnemphra, sous cette apostrophe virulente, empruntant à la précision de certains détails une singulière force de vérité, commença par demeurer étourdi, n'en croyant pas ses oreilles. Une tempête de rires, d'exclamations indignées ou facétieuses, acheva de lui ôter le sang-froid aussi bien que la possibilité de répondre. Les injures, les quolibets pleuvaient. Les épithètes de voleur, d'usurier, de sangsue, d'affameur d'innocents, parmi celles qu'on lui prodiguait, pouvaient passer pour relativement honorables. D'autres, s'en prenant à ses qualités physiques, y trouvaient de quoi justifier amplement la répugnance réelle ou supposée de Nizia. D'autres encore lui reprochaient ses prétentions à la tendresse désintéressée des ballerines et ses instincts débauchés.

« Non ! mais voyez-vous ce museau?

— Pauvre enfant ! Elle serait à plaindre.

— C'est pour tes beaux petits yeux de boudin que tu voudrais être caressé, eh ?... Gros père !

— Y en a-t-il de la place sur ces joues-là pour te faire embrasser !... Vrai, c'est tentant !

— Lui voler sa peine après son argent ! Tu n'as pas honte ?

— Pour des gifles, oui !

— Et ces oreilles !... »

L'orfèvre, suant et soufflant, balançant les épaules et courbant le dos, avait l'air d'un nageur roulé par les vagues. La colère qui s'amassait en lui se tournait toute contre l'auteur premier de sa mésaventure, le seul, d'ailleurs, auquel il pût s'en prendre, du moins se le figurait-il, sans danger. Brusquement, la mesure se trouva comble. Il baissa la tête, écarta les coudes, et fonça comme un taureau sur l'adolescent, qu'il saisit aux cheveux, enleva comme une plume, d'une main, pendant que, de l'autre, il lui fouettait le visage. Mais Foski, sans un cri, les dents serrées, rendit coup pour coup, lui planta ses ongles dans la gorge. En même temps, ses pieds chaussés de lourdes sandales de bois, et pendant presque à la hauteur des genoux de son adversaire, lui martelaient les tibias. Le gros homme, à demi-étranglé, saignant, hurla de douleur.

La foule applaudit, enchantée :

« Bravo, Foski ! » vociférèrent quelques spectateurs, fiers de montrer qu'ils savaient son nom. « Hardi, mon gaillard ! Ne le ménage pas ! »

D'autres faisaient mine d'intervenir. Mais le spectacle valait qu'on le laissât se prolonger un peu. Personne n'avait hâte de l'interrompre.

La lutte, cependant, ne pouvait sérieusement durer. Le maître ciseleur avait complètement oublié l'âge de son antagoniste, et la disproportion des forces. Avare et dur, il n'était pas plus méchant qu'un autre, n'avait, au début, d'autre intention que de châtier, dans son intérêt même, il en était convaincu, l'insolence et la rébellion de son apprenti. La résistance inattendue de l'adolescent, la souffrance et le sentiment du danger changeaient sa colère en rage furieuse, ne laissaient en lui que l'instinct brutal de la défense, de la revanche aveugle et sans pitié.

Il lâcha les cheveux du jeune garçon, lui jeta aux épaules un de ses gros bras courts, l'autre à la taille, l'étreignant contre sa poitrine à la manière des ours. Son dessein devait être de le culbuter à terre, de l'y écraser de son poids. Mais déjà l'enfant défaillait, suffoqué. Sa tête se renversait inerte, les lèvres bleuies, les paupières closes. Une seconde de plus, on l'entendait sonner mat contre le sol, où le petit corps maigre demeurait étendu, l'air d'un jouet cassé évanoui ou mort.

La foule gronda. Le vainqueur regardait son œuvre, hébété. Evidemment, il ne s'attendait pas à triompher si vite.

Des pas de chevaux retentissaient sur la chaussée battue. Une voix impérieuse, qui semblait s'efforcer à paraître bienveillante,

s'éleva, demandant passage, puis s'informant. Illaz, avec une vingtaine de cavaliers, regagnait son palais de la Voie Triomphale, après une visite aux quartiers du port. Le batteur de cuivre se rappela soudain son rôle d'orateur, coupa le flot d'explications, d'accusations, d'offres de renseignements, d'exclamations de pitié, d'appels à la vengeance et de serments de dire la vérité qui commençaient à se croiser en une confusion inextricable. Le prétendant lui fit signe d'approcher. Un silence fut obtenu, relatif.

Mais avant que l'ouvrier lamineur, préoccupé de déployer devant un tel auditeur toutes les grâces de son éloquence, eût entamé seulement l'essentiel du récit, une rumeur nouvelle naissait à l'autre extrémité du groupe, maintenant considérable, des assistants; une poussée s'opérait, un sillon s'ouvrait dans la masse, à la demande, répétée et transmise d'un rang à l'autre, d'un libre parcours pour la sœur du blessé, quelques-uns disaient : du mort...

Ce mot entendu fit bondir Nizia, la jeta, éperdue et sanglotante, sur le frêle corps toujours immobile, mais dont un spectateur compâtissant avait déjà modifié la position en soulevant la tête sur sa cuisse ployée. L'attitude de Pnemphra, stupide sous l'étreinte de dix robustes poignets et la menace de cent poings tendus, acheva d'éclairer le vainqueur de Lamb'ha. Toutefois, il n'eût garde de paraître dédaigner l'incident, et moins encore l'orateur :

« Vois si l'enfant peut être ranimé, » ordonna-t-il à l'un de ses compagnons qui n'était autre que son chirurgien ordinaire.

Celui-ci mit aussitôt pied à terre et s'approcha du frère de Nizia. La petite danseuse, agenouillée presque sous les pieds des chevaux, indifférente à tout ce qui n'était pas l'être chéri, couvrait de baisers son front pâle et ses cheveux trempés de sueur. Cependant, comprenant l'intention charitable du nouveau venu, elle s'écarta pour lui laisser la liberté de ses mouvements, pendant qu'avec autant d'adresse que de sollicitude il palpait la tête, la poitrine et les membres de l'apprenti.

« Est-ce qu'il n'y a plus d'espoir ? », lui demanda-t-elle d'une voix à peine distincte, mais si tremblante d'angoisse que l'homme, habitué aux spectacles de souffrance et de mort, en fut ému.

Au même instant, une manœuvre plus habile ou plus douloureuse fit tressaillir le patient. Ses yeux s'ouvrirent; sa poitrine se souleva. La servante du temple poussa un cri de joie, saisit la main de l'opérateur et la pressa, mouillée de ses larmes, contre ses lèvres.

— « Voilà, » remarqua un des assistants, « un genre de caresses que Pnemphra ne connaîtra jamais ! »

Des applaudissements éclatèrent. On houspilla un peu l'orfèvre pour qu'il eût sa part de la joie générale. Son engourdissement ne cessait point. Illaz, quoique impatient du temps perdu, calculait tout ce que l'incident, colporté et commenté d'un bout à l'autre de la ville, pouvait fournir d'aliment à sa popularité. Aussi, quand il interrogea à son tour le chirurgien, fût-ce de l'air et de l'accent dont il eût réclamé des nouvelles de quelque fidèle et affectionné serviteur :

« Est-ce que la blessure est grave, Berkhil ?

— Je ne trouve point de blessure, » dit le praticien en laissant doucement retomber la tête du patient. « L'enfant est fiévreux et abattu. Il faudrait des soins. »

Le prétendant se tourna vers Nizia :

— « C'est ton frère ? »

La petite danseuse instinctivement mit un genou à terre, tendit les bras, comme on lui avait appris à le faire en présence des dieux. La frêle silhouette, l'attitude de grâce et de soumission charmèrent la foule et le chef lui-même.

— « Oui, seigneur, » répondit-elle de sa voix douce et brisée.

— « Tu l'aimes ?

— Je n'ai que lui, et il n'a que moi.

— Peux-tu le recevoir et le soigner chez toi ? »

Les yeux de Nizia s'emplirent de larmes :

— « Seigneur, hélas ! je n'ai plus de logis. L'on m'a chassée tantôt, faute d'argent pour mon loyer. J'ai donné en gage à Pnemphra mon dernier bijou, pour le dixième de sa valeur ; mais il sait bien que je ne pourrai jamais le retirer ; aussi me refuse-t-il une nouvelle avance. Dans quelques semaines l'échéance arrivera, et l'agrafe lui restera. Les dieux savent si j'y tenais ! Mais qu'ils me laissent mon frère et je les bénirai. Pardonne-moi de te raconter tout cela. Je ne sais plus ce que je dis. Tu es puissant, seigneur ; et la science de ton serviteur est profonde. Ordonne-lui de sauver mon frère et fais de moi ce qu'il te plaira. Je serai ton esclave, si tu veux ; et la servante de tes esclaves ! »

Sa voix acheva de se briser ; ses pleurs ruisselèrent. D'autres, autour d'elle, pleuraient. Les plus émus envoyèrent quelques bons coups de pied dans les jambes et au bas de l'échine de Pnemphra. Leur sensibilité réclamait ce soulagement.

Illaz interrogea Berkhil :

« Peut-on le transporter au palais ?

— Sans aucun doute !

— Veux-tu venir avec lui ? »

Ceci s'adressait à Nizia. La jeune fille joignit les mains, balbutiant sa reconnaissance.

Le chirurgien souleva Foski, le plaça lui-même dans les bras de l'un des cavaliers, tandis qu'un second prenait en croupe Nizia. Le surcroît de fardeau ne devait peser beaucoup à l'une ni à l'autre des deux montures. Mais le cas du gros Pnemphra paraissait plus embarrassant. L'abandonner à la foule équivalait à un arrêt de mort. Illaz commençait à se sentir les scrupules d'un véritable souverain. Il lut une question dans les yeux de l'ouvrier lamineur, le rappela d'un signe, et se penchant sur l'encolure de son cheval :

« Tu habites ce carrefour ?.. Tu as de l'influence sur tes voisins. Te fais-tu fort de garder l'orfèvre sans le laisser assommer, ni piller sa maison ? Demain, je lui nommerai des juges. »

Le batteur de cuivre se redressa, réellement grandi. Sa paume au bout de son long bras s'étala démesurée, attestant le ciel et la terre. Il entrevoyait devant lui des destinées où le travail des métaux n'entrait pour rien.

— « Seigneur, » déclara-t-il, « revêts-moi d'un reflet de ta puissance, et je soumets à ton autorité cette rue, ce quartier, la moitié d'Atlantis, si tu veux !.. Que dis-je ?.. Atlantis tout entière et les campagnes environnantes ! Déjà, par le seul prestige de ma parole, j'amenais à partager mes idées — les tiennes ! — tous ceux que tu vis, en arrivant, rassemblés autour de moi. Que l'on me sache d'accord avec toi, que je puisse en ton nom distribuer quelques secours... »

Illaz lui mit une sacoche dans la main, n'apercevant pas d'autre moyen d'endiguer, sans froisser sa vanité, les torrents de son éloquence. La bourse était lourde. Ce n'était toutefois que menue monnaie, car le vainqueur de Lamb'ha savait proportionner sa générosité aux services rendus ou espérés. Il avait eu soin, d'ailleurs, que le geste fut visible de tous. Mais la précaution n'était pas nécessaire. Le lamineur se croyait réellement appelé à de grandes choses, et les vulgaires friponneries lui semblaient indignes de sa fortune à venir. Cependant, le prétendant élevait la voix :

« Je sais, mes amis, combien il est parmi vous d'honnêtes travailleurs, réduits par le malheur des temps aux privations les plus pénibles. Ceci n'est que pour parer aux nécessités les plus urgentes. Nous trouverons moyen de faire mieux, si je peux

compter sur vous comme vous devez compter sur moi. Votre distingué concitoyen... »

Illaz profita de l'acclamation provoquée par ses derniers mots pour demander d'un ton plus bas à l'orateur :

« A propos, comment t'appelles-tu ?

— Coulikuli ! » articula le lamineur, d'un air de fierté modeste.

Il avait l'impression que ce nom allait s'inscrire en lettres d'or dans les fastes de l'Atlantide. Un secrétaire, sur un signe de son maître, l'ajouta, en attendant, sur ses tablettes, au bas d'une liste déjà longue. Illaz reprit, de toute la force de ses poumons :

— « Votre éminent concitoyen Coulikuli se chargera des premières distributions. Ecoutez ses sages conseils et faites-lui connaître vos besoins, dont, à son tour, il ne manquera pas de me rendre compte.

— Longue vie et prospérité au nouveau roi des Atlantes ! » tonna Coulikuli, d'un timbre capable de rivaliser avec le retentissement de ses feuilles de cuivre sous les coups de son marteau.

Et le cœur d'Illaz, tandis qu'il regagnait au grand trot son palais de la Voie Triomphale, battait d'orgueil et d'espoir à ce cri mille fois répété : Longue vie et prospérité au nouveau roi des Atlantes !.. Foski, ranimé par le vent de la course et la fraîcheur du soir tombant, se soulevait dans les bras de son porteur, et souriait à Nizia, dont le cavalier, à sa prière, maintenait sa monture sur la même ligne. Ce cavalier sentait autour de sa taille le frêle bras de la petite danseuse, ses boucles légères lui frôlant la nuque, et ne se plaignait point de sa corvée.

Coulikuli, cependant, ayant distribué le contenu de la sacoche, se sentait de plus en plus devenir un homme considérable. Longtemps encore il harangua ses concitoyens, les initiant aux beautés du gouvernement futur, lorsque toutes les terres et toutes les richesses, reprises par Illaz à leurs actuels possesseurs, seraient à nouveau réparties, sans injustice ni passe-droits, à chacun selon ses besoins. Puis, l'heure du repos approchant, et celle aussi du souper, comme l'auditoire se dispersait, lui-même s'avisa qu'il lui restait deux devoirs à remplir : l'un envers l'État, en continuant à veiller soigneusement sur son prisonnier ; l'autre envers lui-même, dont les forces s'épuiseraient promptement s'il ne les réparait par quelque nourriture et la dose accoutumée de sommeil. Déjà, pour s'acquitter du premier, il s'était assuré le concours de quatre vigoureux gaillards, convenablement dédommagés, tant en argent comptant qu'en belles promesses, du temps par eux consacré à la chose publique. Mais pour ne pas manquer

au second il jugeait désormais médiocres les ressources de son garde-manger ordinaire et de son minable logis. En celui-ci, d'ailleurs, il ne pouvait songer, faute de place, à introduire le gros Pnemphra et ses gardiens. La maison de l'orfèvre, par contre, devait offrir l'espace suffisant et tout le confort nécessaire. Cette idée communiquée aux intéressés, à l'exception, naturellement, du maître ciseleur, ayant reçu leur unanime approbation, celui-ci, dont l'ahurissement persistait, accompagné d'une notable courbature, fut invité à leur ouvrir sa demeure, où ne manquaient, en effet, ni le local ni les provisions. Bientôt, la cuisine flambante, la table mise et la cave méthodiquement visitée fournissaient du nouvel état de choses un exact et persuasif commentaire. Pnemphra lui-même, admis à servir ses hôtes, — dont la condescendance allait jusqu'à lui permettre de se sustenter de leurs restes et de dormir au pied de leurs lits, — avoua, sur une interrogation bienveillante de Coulikuli, qu'il y avait quelque chose de changé en Atlantide !

Du reste, d'un bout à l'autre de la ville, mainte scène analogue se déroulait. Les théories de partage et de nivellement des fortunes recevaient un commencement d'application. La pratique en apparaissait admirablement simple et favorable à la bonne humeur publique.

Atlantis, illuminée et joyeuse, retentissait des louanges d'Illaz.

XX

FOSKI

Le lendemain, des ordonnances furent proclamées, qui supprimaient les magistratures des prêtres, des notables, et instituaient des juridictions nouvelles ; mais, comme les anciennes prétendaient n'en tenir aucun compte, il en résulta des conflits.

Pnemphra, conduit par ses quatre gardes devant un tribunal fraîchement installé sous la présidence de Coulikuli, se réclama des juges ordinaires de sa corporation et réussit, en soudoyant à prix d'or un de ses propres gardiens, à leur faire tenir sa requête. Une troupe de serviteurs armés du temple, — qui remplissaient habituellement le rôle d'agents de l'ordre public, — fut envoyée pour prendre charge et livraison de sa personne, avec mission secrète de la mettre aussitôt en liberté, — ce qui fut fait sans encombre, Coulikuli n'ayant encore reçu que des pouvoirs théoriques, sans disposer de la force matérielle nécessaire pour en assurer le respect. Mais l'ex-lamineur, s'élevant d'un bond à la hauteur des circonstances, rendit sur-le-champ un arrêt qui déclarait l'orfèvre rebelle et plaçait ses biens sous séquestre.

Si prompte et si vivement exécutée fut cette décision imprévue, que Pnemphra, voulant rentrer chez lui, trouva la porte close et ses ennemis dans la place. Or, celle-ci, contenant, de notoriété publique, outre d'abondantes provisions de bouche, force lingots et bijoux précieux, les bonnes volontés ne devaient pas plus faire défaut pour l'attaque que pour la défense. Bientôt, tout le voisinage se trouva divisé en deux camps, et les coups commencèrent à pleuvoir de part et d'autre. Le maître ciseleur ne tarda même pas à trouver que les assaillants soutenaient sa cause avec trop de zèle : car, dans leur ardeur à expulser les intrus, ils n'hésitaient pas à enfoncer les volets et à battre en brèche les murailles.

Au bout de deux heures de siège, une colonne de fumée, tourbillonnant au-dessus de la maison à moitié démolie, ne permettait aucun doute sur l'issue définitive de l'assaut ; et l'orfèvre, s'arrachant les cheveux, accusait de sa ruine et maudissait indistinctement ses adversaires et ses protecteurs.

Illaz reçut la visite de Ruslem.

Le vieillard, courbé sous le poids de la défaite, les mains tremblantes, les yeux brûlés de larmes et d'insomnie, venait tenter un dernier effort, supplier le vainqueur de Lamb'ha de ne pas laisser avilir son triomphe. Pourquoi, malgré ses promesses, Soroé n'était-elle pas déjà libre, en route pour les îles de l'ouest, où sa vie s'écoulerait, ignorée?... S'il fallait une rançon, pourtánt, le pontife livrerait les trésors du temple, épargne séculaire des aïeux...

Mais le prétendant, redressant la tête, repoussait le honteux marché :

« J'ai prévenu Nohor, qui l'a sous sa garde. Ne crains rien pour elle tant qu'il me verra une chance de régner, — et mon parti grossit d'heure en heure ! Mais ton concours peut m'agréer : tes fidèles sont nombreux encore, dévoués surtout. Emploie en ma faveur tes richesses, ton influence : Illaz ne sera pas ingrat... Et même d'anciens projets pourraient être renoués... »

Il songeait que nulle alliance, après tout, ne vaudrait pour lui celle de la vierge royale. Yerra vaincue resterait trop dangereuse. Argall, mort ou rembarqué, serait oublié tôt ou tard... Du reste, il ne précisa pas autrement l'allusion, certain d'être compris à demi-mot. Et Ruslem, sans s'illusionner, ne le contredit point.

Il importait surtout, pour le moment, d'arracher Soroé à la mort.

La popularité d'Illaz s'accrut, ce jour-là, d'un élément nouveau. Des milliers de bouches innocentes, de voix timides, d'autant plus persuasives, célébrèrent son courage, sa magnanimité, sa justice, toutes les vertus royales reconnues à ce favori des dieux. Entre temps on s'occupait de la captive de Nohor ; on rappelait ses malheurs, sa dignité touchante, sa beauté. On commentait la prophétie qui semblait lier à son sort le salut même de l'Atlantide. Qu'elle acceptât de mourir pour que son peuple redevînt maître de ses destinées, un tel dévouement était digne du sang d'Argall qui coulait dans ses veines; mais ce peuple mériterait-il d'être sauvé, qui la laisserait périr, et d'une telle mort ?...

Ainsi parlaient des vieillards, des femmes, des jeunes filles. Leur hardiesse surprenait, les aurait, naguère, marquées pour le sacrifice. Il n'y aurait, d'ailleurs, plus de sacrifices ! Les partisans

d'Illaz les déclaraient abolis. Cependant, Nohor et ses collègues montraient leurs stoles de pourpre sous la colonnade du temple. Leurs serviteurs armés maintenaient l'ordre tant bien que mal, au moins dans les quartiers riches ; et les gardes de Yerra allaient et venaient de l'une à l'autre des demeures royales, silencieux, hautains, étincelants d'or et d'acier.

Vers le port, dans la ville basse, les artisans inoccupés se groupaient autour des orateurs, discutaient ardemment les mesures à prendre. Car la nécessité s'imposait d'une action quelconque. Sur ce point, l'accord était universel. Les distributions d'Illaz, l'or de Ruslem ne réussissaient pas à combattre efficacement la misère croissante, tournant rapidement à la famine. Tous les métiers chômaient. Les marchands, les patrons se tenaient coi dans leurs demeures closes, ou les avaient abandonnées, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. A chaque instant on en saccageait quelqu'une. Mais le pillage n'enrichissait personne. Des centaines de maisons brûlaient.

Peu à peu l'idée se répandait, se précisait, se fixait, cristallisée dans les cerveaux, d'un vaste mouvement à opérer, d'un grand coup à frapper, qui remettrait tout en place et rétablirait l'abondance. Sans doute, le signal aurait dû être donné par Illaz. Mais Illaz ne pouvait triompher qu'avec l'aide du peuple, véritable maître de la situation, seul puissant par lui-même, arbitre de son sort et du sort de l'Atlantide. Rien à espérer de Yerra, inféodée au parti des riches, éternels oppresseurs, attendant au fond de leurs sûres habitations que la faim ramenât sous leur joug le troupeau indocile et décimé.

Le lendemain, les distributions de vivres manquèrent. Le bruit se répandit qu'un immense convoi, arrivant du nord, des chariots de grains par centaines, avec leurs attelages de bœufs, des milliers de porcs et de moutons, de quoi faire regorger Atlantis de victuailles, venait d'être arrêté à deux heures de la capitale, par les gardes de Yerra, pour le compte d'un groupe de marchands ouvertement protégés par Nohor. Ces approvisionnements, il est vrai, étaient leur propriété, achetés de leur deniers et dirigés par leurs agents sur la grande ville affamée. Mais en cela même éclatait leur malice. Ils accaparaient les dernières ressources du pays pour s'assurer le pouvoir d'en disposer à leur gré, au prix qu'il leur conviendrait. Les pauvres n'avaient plus qu'à se vendre eux-mêmes, trop heureux qu'on voulût bien leur mettre au cou le collier des esclaves. Leurs maîtres, alors, les nourriraient sans doute! Les trop fiers n'avaient qu'à mourir.

Les nouvelles, dans cette multitude oisive et surexcitée, se propageaient en un clin d'œil. Les propositions se croisaient, violentes, puériles, irréalisables. Mais l'idée dominante, commune à toutes, s'en dégageait davantage, d'un grand effort à tenter, d'un assaut à livrer, d'un obstacle à détruire. Au-delà c'était l'abondance, la liberté, le salut, et la revanche aussi, l'écrasement des oppresseurs. Qu'avait-on à craindre? Nohor et ses serviteurs?... Yerra et ses gardes?... Mais Illaz et ses vassaux suffisaient à les tenir en respect. Les riches ?... on était vingt contre un; et l'on n'avait rien à perdre!

Les groupes grossissaient, se fondaient par degrés en une masse bouillonnante. Tous s'étaient armés au hasard. Les glaives ne manquaient pas, ni les lances. Les boutiques d'armuriers avaient été pillées les premières. Les haches, les marteaux, les bâtons y suppléeraient au besoin. Quelques-uns remplissaient de cailloux un pan de leur sayon, et n'étaient peut-être pas les moins redoutables.

Il fallait, cependant, savoir ce qu'on voulait, où marcher. Les rassemblements tourbillonnaient sur place. Soudain une voix s'éleva, un peu rauque, le timbre de coq enroué d'un jeune garçon; et vingt, puis cent autres voix saluèrent la résurrection de Foski, l'apprenti ciseleur. Sa lutte contre son patron, le gros Pnemphra, l'avait rendu populaire, et aussi l'affection de sa sœur Nizia, la petite servante du temple, mais surtout la protection d'Illaz.

« Eh! c'est Foski! — Bonjour Foski! — Tu n'es donc pas mort?... En voilà un qui n'a pas peur?

— Si vous l'aviez vu jouer du tambour avec ses pieds sur le ventre de l'orfèvre!...

— Illaz l'a fait soigner comme son propre fils!

— Et vous savez qu'il vient de parler au prétendant?

— Tu peux dire : au roi!

— Vive Illaz!

— Longue vie au nouveau roi des Atlantes!

— Dis-nous ce qu'il faut faire, Foski!

— Prête-moi ton dos, » dit l'adolescent à l'auteur de la dernière question. « Je suis venu pour cela; mais je ne suis pas assez grand. Il faut qu'on me voie. »

Il y eut des éclats de rire, et le frère de Nizia se trouva juché sur les épaules de deux forgerons. Tous les yeux se tournaient vers lui. Il leva la main, pâle et résolu.

« Il y a des vivres chez Yerra... Il y a des vivres chez Nohor...

Mais vous aimez mieux mourir de faim que de combattre comme des hommes ! Moi, qui ne suis qu'un enfant, je me suis défendu ; je me défendrai encore s'il le faut, tant qu'il me restera un souffle dans la poitrine, et dans les veines une goutte de sang ! Mais vous qui étiez là, cent contre un, et dont la cause était la mienne, vous n'avez pas remué le petit doigt. Et maintenant, vous me demandez ce qu'il faut faire ! »

Une seconde il se tut, l'air méprisant. Quelques-uns de ceux qui l'avaient vu étouffer à demi par Pnemphra eurent envie de grommeler, mais la foule applaudit. Certainement, le courage de ce petit était un exemple pour les vrais hommes ! Puis, évidemment, il savait des choses, parlait des vivres avec l'air de les avoir vus. Qu'est-ce que cela faisait, qu'il fut petit ?...

Il reprit :

« Ce qu'il faut faire, une autre vous l'a dit, que vous avez abandonnée. Qui de vous n'était au jugement de la vierge royale, il y a six jours ? Qui ne se rappelle les paroles du saint Livre qu'elle a citées ? Ne voyez-vous pas que la prophétie se réalise ? La victime a été condamnée, et le sort du peuple est remis en ses propres mains. Maintenant, il dépend de vous de vous sauver ou de périr, comme de sauver ou de laisser périr la victime. Elle attend son supplice dans le palais des prêtres... qui regorge de grains, et dont les triples murailles n'empêchent pas d'entendre le mugissement des bœufs et le bêlement des moutons. Mais vous avez peur de l'Or et du Fer. »

Il rit, dédaigneux. Les protestations éclatèrent :

— « Nous ne craignons rien ! Nous sommes les maîtres ! »

La plupart se souciaient peu de Soroé. Mais ceux qui lui restaient fidèles comprenaient l'intention de Foski, habilement stylé par Ruslem. La cité sacerdotale envahie, la vierge royale serait délivrée. Certainement, d'ailleurs, on trouverait là des approvisionnements ; et ce premier succès, relativement facile, encouragerait le peuple pour la bataille décisive. Sans doute les templistes se défendraient ; mais l'incomparable supériorité numérique des assaillants, l'étendue même de l'enceinte ne laissaient aucune incertitude sur le résultat.

« Si vous n'avez pas peur, » disait Foski, « suivez moi ! Tout à l'heure, vous serez vraiment les maîtres ! »

On l'acclama. Les deux forgerons, fiers et dociles, se mirent en mouvement d'un pas égal. La masse entière s'ébranla. Ceux qui n'avaient rien entendu suivaient de confiance, se faisant répéter les paroles de l'apprenti. Il n'était pas nécessaire de tout com-

prendre. On marchait sur le palais de Nohor, où les vivres abondaient. On délivrerait Soroé. On aurait pour soutien, au besoin, les troupes d'Illaz, peut-être le secours du grand vassal en personne; car, soudain, un écuyer du prétendant, ou plutôt du nouveau roi, richement vêtu à ses couleurs, déboucha d'une rue latérale, vint parler à Foski à voix basse, d'un air de déférence, tout en maintenant difficilement son cheval, que la foule trop familière rendait nerveux. Le frère de Nizia jouit, dès lors, d'un prestige sans borne. Dix mille hommes, au moins, se pressaient derrière lui, et leur nombre s'accroissait à chaque instant.

Yerra se préparait à regagner le nouveau palais, résolue à laisser la capitale livrée quelque temps à elle-même. Les intrigues d'Illaz, ses progrès apparents l'inquiétaient peu. La disette, à laquelle il s'efforcerait en vain de remédier, y mettrait promptement un terme. La populace, ne voyant que lui, après en avoir tout espéré, ne manquerait pas de le rendre responsable de ses maux. Le château, d'ici là, offrait une retraite sûre. C'était pour achever de le ravitailler qu'un certain nombre de ses gardes étaient allés attendre, à deux heures de marche, et détourner une partie du convoi. Le reste avait été dirigé sur divers points, connus des chefs des quartiers riches, dont le dévouement valait qu'on leur épargnât les privations.

Le prétendant, si sa politique lui paraissait médiocrement à craindre, lui donnait comme chef d'armée encore moins de souci. Ses mineurs et ses forestiers, les héros de Lamb'ha, de jour en jour se laissaient gagner aux séductions de la capitale, ne se montraient aux quartiers qu'on leur avait assignés que pour toucher leur solde et surtout les vivres, qui, pour eux, ne faisaient jamais défaut. La sévérité à leur égard était hors de question. Sans doute, on devait toujours compter sur leur dévouement, aussi bien que sur leur courage; mais des heures s'écouleraient, en cas d'urgence, avant qu'ils fussent rassemblés en ordre de combat. Sa garde personnelle et ses vassaux de caste guerrière formaient donc la seule force vraiment disponible d'Illaz. Les compagnies royales demeuraient trois fois plus nombreuses. Mais aucun des deux adversaires ne pouvait souhaiter une rencontre où leurs troupes, également valeureuses, achèveraient de s'entre-détruire, laissant le vainqueur à la merci de la plèbe d'Atlantis. Aussi les cavaliers de Yerra évoluaient-ils fort tranquillement entre la ville et le nouveau palais, au-delà même, comme ils venaient précisément de le faire; et la plus grande partie ayant reçu l'ordre de précéder leur souveraine, celle-ci, au moment de

se mettre en route, n'en avait pas deux cents autour de son char.

Ortiz fut sur le point d'exprimer, à ce sujet, quelque crainte. Mais sa maîtresse, il le savait, n'aimait pas les remontrances. Il pensa que le plus sage était encore de partir sans retard et d'effectuer rapidement le trajet.

Aussi bien, tout paraissait calme. Les rassemblements tumultueux des derniers jours n'avaient pas franchi les limites de la ville basse, des rues populeuses, séparées de la résidence royale par une large zône de quartiers riches, où régnait un silence de mort.

La place des sacrifices, entre le palais et le temple, était déserte; déserte l'avenue aux demeures seigneuriales, espaçant leurs façades somptueuses sur une double rangée de parcs et de jardins. La cité des prêtres fut dépassée, muette derrière ses triples murailles. Un peu plus loin on devait traverser la Voie Triomphale avant de gagner la campagne ouverte.

L'avenue, en ce point, décrivait un quart de cercle. La vue se trouvait bornée. Ortiz commanda halte, envoya quelques cavaliers en avant. Yerra avait à peine le temps de demander la cause de l'arrêt qu'ils revenaient au galop, annonçant l'approche d'une multitude. Un flot de peuple remontait la Voie Triomphale, atteignait le carrefour formé par les deux chaussées. On ne pouvait passer qu'à travers, personne n'osant encore proposer de battre en retraite.

« A travers ou dessus, » dit Ortiz. « Mais ce serait exposer la reine.

— Ils sont armés, » fit observer l'un des gardes ; « et j'ai entendu acclamer Illaz. »

La situation s'annonçait grave. Ortiz se tourna vers Yerra :

— « Retournons au vieux palais. Nous y soutiendrons un siège, au besoin; mais, avant une heure, nos camarades seront avertis. Ils reviendront, et nous disperserons cette canaille ! »

Yerra, les sourcils rapprochés, réfléchissait. On entendit le roulement d'un char.

« C'est Nohor ! » dit l'écuyer après un coup d'œil jeté sur la partie de l'avenue qu'ils venaient de parcourir.

Le pontife arrivait dans un tourbillon de poussière, pâle des nouvelles apportées par ses espions : le peuple en masse se ruait vers la cité sacerdotale, à la délivrance de Soroé. Yerra le regarda fixement :

— « Elle vit donc encore ? »

Le cuistre balbutia. Il n'avait pas cru devoir se hâter. C'était un otage précieux...

La jeune femme l'interrompit :

« Assez ! Nous n'avons pas de temps à perdre. Es-tu sûr, au moins, qu'elle ne puisse s'échapper ? »

Le pontife eut un geste de certitude :

— « Oh ! si on ne la délivre de force !...

— Bien ! Nous règlerons ce compte plus tard ! »

De nouveau elle réfléchissait. Revenir s'enfermer au vieux palais retarderait à peine sa défaite. Illaz barrerait le retour à ses compagnies, aurait le temps de rassembler ses mineurs. Retranchés sur quelque point favorable, acharnés comme à Lamb'ha, ils opposeraient une résistance invincible. Les cavaliers s'y briseraient. Le peuple, cependant, à cent contre un, dirigé au besoin par Iztemph ou Illaz lui-même, viendrait à bout d'Ortiz et de sa troupe, ou les prendrait par la famine. La cité sacerdotale, avec son enceinte immense, serait encore plus vite emportée. Jamais Nohor, devant une telle perspective, ne consentirait à l'exécution rapide de Soroé. Il la mettrait plutôt à l'abri, chose facile, en quelque cachette connue de lui seul.

Elle regretta d'avoir laissé sortir de ses mains sa rivale. Elle aurait dû la faire tuer sous ses yeux... ou la frapper elle-même !

Elle avait commis des fautes depuis Lamb'ha ! Illaz n'était pas un adversaire si méprisable !... Jusqu'au peuple qu'elle avait trop dédaigné !... Cependant, rien n'était perdu encore. Ce n'était qu'un mauvais pas à franchir ; et au-delà...

Une seconde, elle ferma les yeux, sourit à la vision radieuse. Une rumeur profonde passa dans un souffle de brise, pareille au bruit lointain des vagues. Ortiz se rapprocha. Nohor osa toucher le bras de la souveraine. Les premiers rangs de la foule se montraient au tournant de l'avenue. Une acclamation s'en élevait où l'on pouvait distinguer le nom d'Illaz.

Ortiz demanda :

« Quels sont tes ordres, ô reine ? »

Nohor, blême, insinua :

— « Le palais du conseil a plusieurs issues... »

Les prunelles de Yerra lancèrent deux éclairs :

— « Plusieurs... dont une sur la Colline Désolée, » laissa-t-elle tomber d'un ton froid. « Tu feras bien de t'en souvenir, Nohor ; sinon, je m'en souviendrai pour toi... — Non, ce n'est pas le moment des protestations. Rentre chez toi ; tiens fermées tes portes ; et ne crains rien... que de me désobéir. Va ! »

Le pontife aurait donné bien des choses pour de plus complètes explications ; mais l'accent de Yerra et l'approche rapide de la

foule ne lui laissaient pas le courage d'insister. Il s'inclina en signe de soumission. Son char vira, fila comme une flèche. Le peuple, dans la direction opposée, à cent cinquante pas, barrait l'avenue. L'écuyer, bien que contre toute étiquette, pour la seconde fois réclama des ordres :

« Commanderai-je volte-face, ô reine ? »

Elle le regarda, les lèvres légèrement entrouvertes, les joues rosées, une étincelle de malice jaillissant sous la soie blonde des cils. Jamais il ne l'avait vue plus tranquille, plus gaie, plus rayonnante. Il crut comprendre ; et, frémissant lui-même d'ardeur et de joyeuse fierté, la main à la poignée du glaive :

« C'est pour toi que je crains, ô reine... Mais dis un mot, et nous passerons ! »

Elle rit tout à fait, secouant ses boucles vermeilles. Les deux cents guerriers, tournés vers elle, les uns ayant entendu, les autres devinant les paroles de leur chef, sentirent flamber en eux l'ardeur des dévouements héroïques. Soulevés sur leurs étriers, ils imitèrent le geste, répétèrent l'offre d'Ortiz :

« Dis un mot, et nous passerons ! »

Leur attitude fut à ce point significative que l'avant-garde des insurgés, à cent pas, s'arrêta net. Même les deux porteurs de Foski, pour la première fois, s'avisèrent qu'il pesât quelque chose, s'écartèrent insensiblement, le laissant glisser entre eux jusqu'au sol. L'apprenti, d'abord, n'en fut pas fâché ; ses jambes commençaient à s'engourdir. Mais sa situation se trouva aussitôt diminuée. Ceux qui venaient derrière ne le voyaient plus.

Yerra, cependant, s'adressait à Ortiz, mais de telle sorte que ses paroles parvinssent aux oreilles et au cœur de tous :

« Vous passeriez dans le sang : le vôtre, auquel je tiens plus qu'à tous les trésors de l'Atlantide ; celui de ces malheureux, qui sont aussi mes sujets. Non, non, pas une goutte n'en coulera si je peux l'empêcher ! Laissez le glaive au fourreau, je le veux ! et ne l'en tirez que pour votre absolue défense ! »

Ils obéirent avec un fond de regret, d'espoir aussi, car l'attitude de la foule n'était rien moins que pacifique. Les premiers rangs flottaient bien un peu, devant l'évidence qu'une charge de l'escorte y ferait un terrible ravage ; mais les suivants, qui se sentaient déjà plus loin du danger, murmuraient de se voir arrêtés sur place. La raison ne leur en apparaissait point. Plusieurs, n'apercevant plus Foski, s'en prenaient à lui. Quelle idée, aussi, de se choisir pour chef un enfant !

Ce que tous voyaient, c'était au moins la tête et les épaules des

cavaliers, la ligne d'or et d'acier des casques, étincelante. Elle barrait maintenant toute l'avenue, sur huit rangs de profondeur; et sans qu'un commandement ait retenti, car Ortiz manœuvrait sa troupe d'un signe, tous comprenaient qu'un mot, un geste mettrait toutes les lames au soleil, déchaînerait le tonnerre des sabots, l'avalanche des poitrails.

Mais le mot, le geste ne venaient point : rien qu'un imperceptible rapprochement des files sur les côtés, laissant au centre l'ouverture nécessaire au passage d'un char. Sur ce char une femme était debout, seule, contenant d'une seule main l'attelage, l'autre négligemment appuyée au rebord peint et doré, d'où retombait une étroite draperie de pourpre. Les chevaux, quoique du sang le plus vif et pleins de feu, obéissaient instantanément au moindre appel de cette main légère et souveraine, semblaient avoir l'orgueilleuse conscience du précieux fardeau confié à leur docilité.

L'intervalle d'une troupe à l'autre fut franchi en quelques instants. Les premiers rangs de la foule, en leur milieu, se creusèrent, comme divisés par la pomme sculptée du timon, encadrèrent les coursiers brusquement immobiles, rongeant leur mors à petit bruit. Les plus rapprochés, en allongeant le bras, auraient pu atteindre la paroi du char, la souple tunique flottante. Tous voyaient la tête adorable, le divin sourire des lèvres et des yeux. Jamais aucun d'eux ne l'avait contemplée ainsi. Ce n'était plus, comme aux jours de jugement ou de sacrifice, l'idole royale impassible, inaccessible, lointaine, aussi bien de sa toute puissance que de sa surhumaine beauté. L'Immortelle apparaissait femme, désarmée de tout ce qui n'était pas son charme propre, le pur rayonnement de son être, à la merci d'un poing brutal. Elle souriait. La soie molle, épousant la courbe exquise de sa gorge, laissait deviner, tour à tour soulevée et retombante, le gonflement égal de sa poitrine, le battement régulier de son sein.

Elle parla, sans gestes, toute simple. Sa voix flattait les oreilles comme une caresse, vibrante toutefois, portant au loin les syllabes. Quoique la soudaineté du mouvement l'eût surprise, elle n'ignorait pas les agitations de la ville basse, le bouillonnement profond des multitudes, et quels mots avaient chance de les toucher.

« Est-ce moi que vous cherchez, mes amis ? Avez-vous quelque chose à me demander ?

Cent réponses volèrent, confuses. La foule sentit son impuissance à exprimer, en eût-elle une, sa volonté.

Quelques-uns, demi-convaincus, demi-railleurs, crièrent :

« Foski ! »

L'apprenti, privé de son vivant piédestal, disparaissait, noyé dans le flot. Quelques-uns, cependant, le désignèrent du regard et du geste. On vit les prunelles de la jeune femme s'abaisser, exploratrices, sans apparence de dédain, mais avec une nuance d'étonnement.

Elle interrogea :

« Cet enfant est-il votre chef? »

Des rires éclatèrent. Le prestige de Foski décidément s'évanouissait. Lui-même eut conscience de son néant, se trouva sans haine devant cette créature de lumière et de grâce, qui d'une inflexion bienveillante l'écrasait avec douceur.

Cependant, il n'oubliait pas l'autre, la victime, si belle aussi, et menacée d'une telle mort ! Il imagina l'impossible merveille : Yerra miséricordieuse, sauvant sa rivale. Il tendit les bras, supplia :

« Grâce pour Soroé, ô reine ! »

Quelques centaines de fidèles firent écho :

— « Grâce pour Soroé ! »

Le visage de la jeune femme exprima la surprise.

— « La fille de Ruslem ?... C'est sa grâce que vous demandez ? »

La masse ondula, hésitante. La plupart, tout compté, se souciaient fort peu de la fille de Ruslem. Une voix rauque gronda :

— « Ce que nous demandons d'abord, c'est du pain ! »

L'auteur de l'exclamation, un tailleur de pierre aux larges épaules, avait traduit la véritable pensée de la foule. La foule applaudit. Des voix, cette fois par milliers, répétèrent :

— « Oui, oui, du pain ! »

D'autres insistèrent :

— « Il est arrivé un convoi. Nous le savons ! »

Un ajouta :

— « Ce sont tes guerriers qui l'ont arrêté ! »

Yerra, d'une inclination de tête, admit le fait. La foule gronda, tout de suite hostile.

La jeune femme, impassible, poursuivit :

— « Mes guerriers ont retenu ce que j'ai pu acheter : de quoi vous nourrir tous un jour, deux peut-être... ou, pendant une semaine, les plus malheureux d'entre vous. J'aurais voulu faire davantage ; mais je n'ai plus rien. La fille de Ruslem a épuisé le

trésor royal. Il est facile de prendre sans payer... une fois! Mais après, qui voudrait nous amener encore des vivres? Quel laboureur livrera sa récolte, et quel berger son troupeau? Enverrons-nous des gens armés piller les fermes et les villages? Pensez-vous rétablir ainsi l'abondance dans Atlantis? »

Ils écoutaient, stupéfaits, n'ayant jamais pensé à ces choses. En ce moment, sous l'impression de cette parole lucide, elles leur paraissaient aussi claires que le jour. Mais alors la conséquence s'imposait. Le trésor épuisé, tous les métiers chômant, c'était, de toute façon, la famine. Leur nombre, leurs armes, leur courage n'y changeraient rien. L'un d'eux s'écria :

« Il y en a, pourtant, qui en ont, de l'or! »

Yerra respira, désormais sûre de la victoire.

Un silence avait suivi le cri de l'artisan, lourd d'orage, trahissant l'effort de réflexion de cervelles frustes, la brusque tension des convoitises. D'un coup d'œil, elle embrassa les milliers de visages, les regards aigus, les narines frémissantes, les lèvres amincies, tendues sur les gencives, découvrant des dentures de carnassiers.

« Je ne sais », prononça-t-elle lentement, « qu'un endroit où trouver ce qu'il vous faudrait d'or. »

Le silence fut de la stupeur. Puis une clameur s'éleva, formidable; un seul mot jailli de vingt mille bouches, rugissement de fauves flairant la proie :

— « Nomme-le! »

Elle fit signe qu'elle parlerait, sans hâte maintenant, certaine qu'ils l'écouteraient jusqu'au bout. Et elle s'expliqua, dit son trésor vide, Nohor et ses collègues ruinés, leur temple et leur palais dépouillés par Ruslem et sa fille, entre la Journée Sanglante et celle de Lamb'ha. Illaz lui-même avait vu le fond de ses coffres. La guerre, les fléaux, avaient dévoré ces ressources, une partie du moins; car Ruslem n'avait pas dû négliger cette occasion de grossir l'amas séculaire des richesses soi-disant sacrées, le monstrueux tas d'or amoncelé dans les cryptes de l'ancien temple, si colossal que ses possesseurs n'en savaient pas le compte, si lourd qu'à l'emporter d'un seul voyage cent chariots ne suffiraient pas!

Les prunelles roulèrent dans leurs orbites; la houle des têtes moutonna; les poitrines haletantes retinrent un instant leur souffle, l'exhalèrent ensemble sur une clameur âpre et rauque, un râle de furieux désir.

Quelques voix, en vain, s'élevaient en faveur de Ruslem, de

Soroé, accusés sans preuves. Les preuves, on les trouverait à l'ancien temple, en même temps qu'on forcerait le vieil affameur à rendre gorge ! Ni lui ni sa fille, — qui, certes, n'en ignorait pas le secret, — avares détenteurs de cette opulence prodigieuse, ne méritaient ombre de pitié.

Foski essaya de protester ; l'un des deux forgerons qui le portaient triomphalement tout à l'heure le menaça du poing, l'aurait écrasé. Le généreux enfant pleura son rêve évanoui.

Yerra reprit :

« Cet or est à vous. Pas une parcelle n'en a été arrachée à la terre que le peuple n'ait payée de sa sueur... ou de son sang ! Illaz et Ruslem essayeront de vous retenir. A vous de savoir si vous voulez manger à votre faim, boire à votre soif, travailler à votre gré... être libres ! Chaque poignée d'or représente l'affranchissement d'un esclave, l'indépendance d'un artisan, le bien-être et le loisir d'une vie ! Et pour chacun de vous qui m'écoutez les cryptes de l'ancien temple en contiennent dix fois, vingt fois davantage ! »

Des poussées se produisirent ; les plus impatients ou les mieux avisés déjà cherchaient à se dégager de la masse. D'autres, prudents, songeaient que Ruslem mourrait sans parler, demandaient comment découvrir l'entrée des souterrains. Yerra hésita une seconde.

Mais son pouvoir, sa vie étaient en jeu ; et le pouvoir reconquis, assuré, d'autres perspectives s'ouvraient : l'amour d'Argall et la surhumaine aventure ! Qu'importaient, à côté, le pillage de l'ancien temple, la ruine même d'Atlantis ? La reine, comme contrainte, précisa :

« L'entrée des cryptes est dans la seconde nef, dissimulée sous une dalle pivotante. Ruslem seul en connaît le secret. Mais avec des pics et des leviers, vous n'avez pas besoin de lui... ni de personne. »

L'effet de ces paroles, quoiqu'elle l'eût prévu, la surprit par sa promptitude. La foule, avant que la dernière syllabe en eût été prononcée, se ruait, dépassant à droite et à gauche le char immobile, l'enveloppant comme un fleuve assiège la pile d'un pont, s'y divise et l'embrasse de ses remous. Déjà, Ortiz inquiet se dressait sur ses étriers. A peine Yerra eût-elle le temps de tourner la tête, de lui adresser de la main un signal heureusement compris. Les cavaliers dédoublèrent leurs files, laissèrent le torrent s'écouler. L'avenue devant eux se vidait comme un lac endigué, la levée rompue.

Bientôt les traînards eux-mêmes disparaissaient au tournant. La reine et ses gardes étaient seuls. Elle leur fit signe de la rejoindre, rendit la main; l'attelage impatient vola.

Quelques minutes plus tard, Nohor tremblant derrière ses triples murailles tendait l'oreille et pâlissait d'effroi. Mais la rumeur, un instant grossissante, aussi vite décroissait, s'éteignait au loin. En vain, Foski et quelques autres avaient-ils tenté un dernier effort. Une volée de pierres, lorsque la foule déborda devant la cité sacerdotale, franchit l'enceinte, effaroucha les oiseaux dans les arbres. La masse lancée courait, têtes basses, ne s'arrêterait qu'au temple des anciens dieux. La faim même était oubliée devant l'éblouissant mirage de l'or.

XXI

L'OR ET LE FEU

Illaz, d'une terrasse de son palais, sur la Voie Triomphale, avait vu passer la foule, Foski en tête, chevauchant son couple de forgerons. Ruslem, aux côtés du prétendant, Iztemph, devenu son commensal ordinaire, avaient partagé son impression favorable. Le peuple, décidément, se prononçait. L'alternative allait donc s'imposer à Yerra de le faire charger par ses troupes ou de laisser éclater son impuissance, tout en abandonnant Nohor et ses collègues, leur parti entier, qui ne lui pardonnerait pas. De toute façon, l'action s'engageait sous les meilleurs auspices pour le vainqueur de Lamb'ha. Plus que jamais il était résolu à ménager ses forces en attendant l'heure décisive. Mais de ses combattants à pied, mineurs et bûcherons, ouvriers des forges, toujours un certain nombre, d'eux-mêmes, se mêleraient à la multitude, en formeraient, en cas de lutte, l'élément énergique et le noyau résistant.

Cette considération, aussi bien que l'impossibilité de traiter comme des guerriers de race ou des vassaux ordinaires ces partisans à demi sauvages, avaient décidé Illaz à leur laisser une liberté presque complète. L'inconvénient était de ne pouvoir compter sur eux à toute heure; et Iztemph, avec ses préférences de vieux soldat pour une discipline plus rigoureuse, ne manquait pas de le faire ressortir. La discussion courtoise, à peine interrompue par l'heure du repas, qui, sur l'invitation du prétendant, réunissait les trois hommes à la même table, s'était prolongée, les circonstances lui donnant un intérêt capital pour les deux chefs militaires, tandis que Ruslem, avant tout préoccupé du sort de sa pupille, attendait avec impatience des nouvelles qui n'arrivaient pas.

« Ne pourrais-tu envoyer quelque serviteur ? » finit-il par demander à Illaz. « Nos désirs, je ne l'ignore pas, ne sauraient hâter le vol des heures ni le cours des évènements ; et pourtant...

— Certes, je le veux, mon père ! » se hâta de répondre le prétendant, plein de déférence pour son ennemi de la veille devenu son plus sûr allié. « Mais, quoique je n'aie pas voulu paraître dans cette échauffourée, pour les raisons que tu connais et que ta sagesse apprécie, Elim, mon coureur, a reçu de moi l'ordre de se mêler à la foule, et de se tenir de loin à la disposition de ce petit Foski, dont l'ardeur nous promet des merveilles... s'il ne se fait pas assommer d'un coup de poing par quelque portefaix de ses amis. Sois certain qu'aussitôt la cité sacerdotale envahie, surtout si l'on réussissait à délivrer ton élève, nous en serions instruits sur-le-champ.

— La distance n'est pas longue, en effet, » dit Iztemph. « Mais une foule ne marche pas et surtout ne se laisse pas conduire comme une armée. »

Illaz, appelant un de ses officiers, lui donnait des instructions conformes au désir de son hôte, quand un cri déchirant retentit dans une pièce voisine. Presque aussitôt paraissait Elim portant dans ses bras Foski pâle, les paupières fermées, tandis que Nizia, à côté de lui, s'efforçait de soutenir la tête inerte de l'adolescent. Les deux guerriers avaient trop l'habitude de visions autrement affreuses, pour demeurer longtemps émus devant un tel spectacle. « Ah ! Ah ! » se contenta de remarquer Iztemph ; « ta conjecture de tout à l'heure se trouverait-elle réalisée, par hasard ? »

Toutefois, le retour dans ces conditions du chef improvisé de la tentative populaire risquait de présager quelque évènement d'importance. Illaz, ayant envoyé chercher son chirurgien Berkhil, essaya d'interroger le coureur.

— « Eh bien, Elim, quelles nouvelles ? »

Elim, par malheur, merveilleux instrument de correspondance, devenait, lorsque sa mémoire ne lui fournissait point de phrases toutes faites, à la fois sommaire et diffus. Son récit manqua de clarté. Berkhil, en revanche, n'était pas loin ; et bientôt Nizia eut la joie de voir son frère donner signe de vie. Il n'avait reçu aucune atteinte nouvelle ; mais la chaleur, la fatigue, le désespoir d'échouer, au moment où son imagination lui montrait la victoire sûre et Soroé lui devant sa délivrance, avaient achevé d'épuiser ses forces encore débiles. Un instant, devant la porte de la cité sacrée, Elim qui le suivait de loin l'avait vu tenter un dernier effort, rassembler quelques fidèles, essayer de haranguer les autres, de les

arrêter... en vain ! Le torrent aveugle et sourd l'avait roulé dans ses flots, laissé derrière lui comme un noyé que les vagues, en se retirant, abandonnent. Le coureur embarrassé n'avait rien trouvé de mieux que de le prendre dans ses bras, léger fardeau pour sa vigueur d'athlète. Cependant sa course en avait été ralentie. Enfin, il avait cru bien faire.... le maître n'ayant pas prévu le cas....

« Oui, oui, » dit Illaz impatienté. « Tu as bien fait. Mais laisse parler le petit ! »

Foski, ranimé, ne fut pas long à donner tous les éclaircissements nécessaires.

Illaz fronça les sourcils ; c'était un coup terrible à ses espérances. Ruslem cacha son visage dans ses mains. Soroé était perdue, l'Atlantide condamnée !... Iztemph se taisait, hochant la tête. Foski et Nizia pleuraient dans les bras l'un de l'autre.

Ruslem se redressa :

« Ordonne, je te prie, qu'on attelle pour moi un char !

— Où veux-tu aller ?

— Ma place est au temple.

— Espères-tu qu'ils t'écouteront ?

— Je n'espère rien que mourir !

— Je te comprends ! » dit Iztemph en lui serrant la main. « Mais c'est le dernier parti qu'il faille adopter, car cette ressource ne nous manque jamais.

— C'est bien ! » reprit Illaz. « Elim va nous préparer un char sans armoiries. Je vais avec toi ! »

Iztemph essaya vainement de combattre cette résolution.

Le prétendant jeta sur sa cotte de mailles un manteau de couleur sombre et sans aucun ornement. Une douzaine de ses gardes reçurent l'ordre de le suivre de loin, prêts à lui fournir toute l'assistance possible. Mais il comptait peu sur leur secours en présence d'un peuple soulevé. Tout le reste de ses troupes fut rigoureusement consigné, les chevaux sellés et les armes à portée de la main. Ces dispositions ne s'appliquaient naturellement qu'aux guerriers de caste. En outre, quelques officiers furent chargés de rassembler le plus possible de ses fantassins de Lamb'ha. à supposer qu'ils ne fussent pas tous à l'ancien temple, prévision qui ne tarda pas à se trouver confirmée ; on achevait à peine d'atteler le char quand un de ses capitaines venait l'annoncer à Illaz :

« Il n'en est pas resté cinquante à leurs quartiers, malades ou ivres-morts ! » rapporta-t-il en rendant compte de sa mission.

— « Il fallait s'y attendre ! » constata Iztemph avec un haussement d'épaules.

— « Je les trouverai là-bas ! » dit le prétendant.

Il aida Ruslem à prendre place près de lui. Elim saisit les rênes. Son maître lui commanda de passer par la ville basse dont il voulait observer l'aspect. Ils descendirent la Voie Triomphale, longèrent le port. Partout régnait un morne silence. On sentait toutes les maisons vides ou barricadées, leurs habitants partis, se ruant à la curée, ou, trop faibles, ayant peut-être quelque chose à perdre, se taisant derrière les portes closes, muets dans l'ombre, faisant les morts.

De larges espaces incendiés n'offraient que des décombres fumants ou déjà refroidis, achevant de crouler sous un linceul de cendres. Des chiens affamés rôdaient. Des cadavres oubliés infectaient l'air. Illaz s'étonna que tant de ruines pussent être l'œuvre de si peu de jours. « Détruire est facile ! » soupira Ruslem.

Mais les quartiers du port étaient franchis. Ils commencèrent à gravir la colline du temple. Elim mit l'attelage au pas. La mer paisible murmurait doucement à leur gauche. Vers leur droite, apportée par la brise naissante, ils distinguèrent une autre rumeur.

Le chemin tournait. Un peu avant de déboucher sur le plateau dont le parvis occupait la plus grande part, Illaz et ses deux compagnons mirent pied à terre. Deux cavaliers de l'escorte furent laissés à la garde du char et des montures de leurs camarades. Les autres suivirent à distance, par groupes espacés. La nuit, d'ailleurs, commençait à tout confondre. Mais le tournant franchi, ils virent la vaste esplanade éclairée par une lueur rougeâtre dont le foyer semblait se trouver de l'autre côté du temple. A la direction des ombres, à leur tremblement sur les dalles, ils n'eurent pas de peine à en découvrir l'origine. La demeure de Ruslem brûlait.

« Courage, mon père ! » dit Illaz en lui mettant affectueusement la main sur l'épaule. « Quelque précieux que soient les trésors consumés, je te dédommagerai de leur perte. »

Le vieillard eut un geste de résignation.

— « Il y avait là quelques manuscrits uniques et des souvenirs inestimables pour moi. Des uns je ne sentirai pas longtemps la privation ; fassent les dieux qu'il y ait encore demain une Atlantide pour regretter les autres ! »

Malgré ses propres inquiétudes, le prétendant jugea celles du prêtre exagérées. Rien ne prouvait que le peuple serait à ce point reconnaissant à Yerra pour lui avoir livré les dépouilles du temple. A ses yeux, toute la question était de savoir qui, d'elle ou

de lui, finirait par régner. Mais il ne s'étonna point de voir son compagnon confondre le sort de son élève et le sien avec les destinées mêmes de la patrie. L'idée ne lui vint pas qu'il y eût dans les paroles du pontife une allusion à d'autres périls.

Du reste, s'il existait entre eux quelque malentendu, l'occasion n'était pas propice et le temps leur manquait pour l'éclaircir. Le spectacle qui s'offrait à leur vue ne tarda pas, en effet, à absorber toute leur attention.

Le parvis fourmillait de peuple. Ce n'était pas, comme au début de la Journée Sanglante, une cohue oisive, attendant nonchalamment un spectacle, et où tout au plus s'élevaient ça et là quelques contestations pour les meilleures places. La multitude, incessamment grossie de nouveaux venus, se hâtait toute vers le péristyle, se pressait entre les colonnes, cherchait à s'engouffrer dans la nef largement ouverte. Mais celle-ci, apparemment, regorgeait de foule, car une rumeur ininterrompue en sortait, comme le bourdonnement d'une ruche colossale, empruntant à l'écho des voûtes une résonnance particulière, distincte du tumulte extérieur. Cependant, après plus ou moins d'efforts, à chaque instant quelques-uns de ceux qui luttaient sur le seuil réussissaient à le franchir, disparaissaient, remplacés par d'autres. Illaz et Ruslem, en quelques minutes, en avaient vu passer peut-être un millier. Le courant ne s'arrêtait pas, n'éprouvait ni ralentissement ni reflux. L'édifice évidemment dégorgeait son trop-plein par une autre issue. Il n'était pas difficile de deviner laquelle.

« Ils ont découvert l'entrée des cryptes ! » dit Ruslem.

Illaz ni lui ne pouvaient songer à suivre le flot. Ils s'y seraient perdus, engloutis. Nul raisonnement, nulle force ne pouvait avoir prise sur cette masse fatalement entraînée, irrésistible et fluide, aveugle et sourde comme la mer.

« Jamais tous n'entreront ! » fit le prétendant.

Le prêtre hocha la tête :

— « Les souterrains sont immenses. Toute la population d'Atlantis y tiendrait à l'aise, et davantage !

— Et trouveront-ils l'or ?

— Les dieux le veuillent ! »

Le vainqueur de Lamb'ha regarda son compagnon avec étonnement.

« S'il n'y avait que l'or, » reprit le vieillard, « penses-tu que, pour si peu, je désespèrerais de l'Atlantide ? Rappelle-toi la prophétie : « Si la victime est condamnée... »

Mais il n'acheva pas. Un incident nouveau se produisait ; le cou-

rant de foule, sous le péristyle, brusquement venait de s'arrêter.

« Ils vont s'écraser ! » dit Illaz. « La place, décidément, fait défaut dans les galeries. »

Mais Ruslem, d'un geste, écarta encore cette explication.

— « Il suffit que le moindre obstacle se soit rencontré... Peut-être aussi les premiers qui auront trouvé l'or ne veulent-ils plus laisser approcher les autres. »

Cependant, un effroyable remous se dessinait à l'entrée de la nef. Des cris de douleur, des appels désespérés retentirent. A l'intérieur, il ne semblait pas que le vacarme pût croître. Pourtant, une clameur déchirante perça, domina tout ; et la masse, malgré la poussée formidable des arrivants, se creusa, s'évida sous une ruée furieuse en sens contraire. On vit des pics, des leviers, des haches surgir au-dessus des têtes, s'abattre, se relever rouges, retomber encore... Les reflets de l'incendie éclairaient cela.

« Je croyais », fit Illaz, « savoir ce qu'est un massacre. Mais à Lamb'ha c'étaient encore des hommes qui s'exterminaient. Qui sont ceux-ci ? et que veulent-ils ? »

Les gardes l'avaient rejoint, contemplaient comme lui, stupéfaits, le sanglant spectacle. Personne ne songeait à eux. Ces milliers de créatures humaines respirant encore à l'air libre n'avaient de pensée, de regards, de désir que pour cette entrée trop étroite où quelques centaines de leurs semblables, pressés à mourir, s'entr'égorgeaient.

Pourtant, ceux de l'intérieur, plus encore, tenaient à sortir. Et leur furie l'emporta, surtout quand ils se furent avisés de lancer devant eux des torches allumées qui retombaient flambantes, grésillantes, s'enfonçaient dans la masse, brûlant les cheveux, les vêtements, les chairs. La terreur du feu domina tout, creusa de larges trous dans la cohue, la divisa, l'émietta. Même la stupidité d'une foule finissait par se laisser pénétrer, éclairer de la vague notion d'un obstacle, d'une impossibilité d'aller plus loin. Et, brusquement, le reflux eut lieu ; les derniers rangs reculèrent. Un large espace s'ouvrit devant le péristyle, où les sortants se ruèrent. La nef se vida.

Le tumulte ne s'apaisait pas ; mais, privé de l'écho des voûtes, le retentissement en parut diminuer, s'évaporer sous le ciel. Des questions et des réponses purent s'échanger. De bouche en bouche et d'un groupe à l'autre, le récit courut des évadés de la crypte.

Ceux-là étaient arrivés les premiers, peu après le milieu du jour, et, l'absence de Ruslem constatée, sans perdre de temps s'étaient mis à l'œuvre. Beaucoup étaient des mineurs d'Illaz,

armés de leurs pics, experts à ce genre de besogne. Ils eurent vite fait de lever les dalles, de découvrir l'escalier, de parcourir les premières galeries. Les torches d'abord manquaient; on leur en apporta. Bientôt toutes les voûtes résonnèrent. On fouilla le roc, les maçonneries, sol et parois. On découvrit même plusieurs caveaux fermés de portes d'airain, et dans l'un d'eux une notable quantité d'or...

Illaz et Ruslem s'étaient approchés d'un cercle d'auditeurs rassemblés autour d'un des héros de l'aventure. La voix de l'homme, claire et bien timbrée, perçait le brouhaha, arrivait distincte jusqu'à eux. Le prétendant se pencha à l'oreille de son compagnon :

« Te rends-tu compte de l'endroit où ils sont parvenus ? Comprends-tu ce qui a dû se passer ? »

Ruslem lui fit signe d'écouter encore.

Brusquement, au bout d'une galerie voisine, un cri s'était élevé, de joie, d'admiration, de stupeur. Aucun de ceux qui l'avaient entendu n'avait douté, hésité. Immédiatement, de trois ou quatre directions différentes, l'écho des souterrains avait apporté d'autres cris, et le bruit des pas, le galop effréné des chercheurs accourus. En un instant la crypte s'était trouvée pleine. Mais on avait beau regarder de tous côtés, l'auteur du premier appel ne se laissait pas voir. On commençait à croire à quelque erreur, ou à une plaisanterie, et les malédictions se croisaient, quand un éclat de rire avait résonné tout près, au-dessus d'eux ; et, dans une sorte de fente, vers la voûte, inaperçue jusque là, une tête et deux bras s'étaient encadrés, un visage de folie convulsé d'un rire forcené, deux poings dont l'un brandissait une torche, tandis que l'autre, à chaque instant disparu dans l'ombre, reparaissait pour s'ouvrir, lancer à toute volée sa pleine paumée de pièces d'or...

La lourde grêle sifflait, fouettait les figures. Des fronts saignèrent. On se fâcha. Personne d'ailleurs ne daignait ramasser. Ce qu'on voulait, c'était arriver à la source, puiser à même... Mais on ne comprenait point par où l'homme avait pu grimper. Et lui, aux questions, aux injures, n'envoyait pour réponse que son rire de fou, des gouttes grésillantes de résine, des mots sans suite et sa pluie d'or.

On essaya de se faire la courte échelle. Mais la crypte, en ce point, était haute de plus de dix coudées, et la fente surplombait. On se mit en pyramide. Une dizaine des plus robustes en élevèrent quatre sur leurs épaules ; ceux-ci deux ; et le long de leurs corps un, agile et mince, se hissa. Comme il arrivait à l'ouverture,

l'insensé lui secoua la flamme au visage, l'assomma d'une poignée d'or. Il tomba, et sa chute en entraîna d'autres. Il y eut des blessés ; on se fâcha tout à fait.

Alors, jugeant trop long d'aller chercher une échelle, — personne d'ailleurs ne voulant quitter la place, — on se décida à tailler un escalier en plein roc. Les pics jouèrent. La pierre volait en éclats. Subitement, la paroi se lézarda, se fendit du sol à la voûte. Une sorte de salle apparut, à double étage, aux murs creusés d'alvéoles où la torche de l'insensé, les autres, allumaient des reflets éblouissants. Lui, à genoux près d'une de ces espèces de niches, y puisait, puisait sans trève l'or à pleine main, l'éparpillait au hasard....

La vision eut la durée d'un éclair ; déjà la salle, la galerie croulaient ; un souffle embrasé montait des abîmes. Des grondements sinistres, des sifflements assourdissants trahissaient la rencontre des éléments hostiles. Des vapeurs méphitiques s'échappaient des crevasses, rampaient en lourdes volutes, noyaient de brume les flambeaux pâlissants. Une terreur sans nom, un vertige d'épouvante passa sur les assistants, les emporta dans une fuite éperdue vers le jour et l'air, contre les nouveaux arrivés dont le flot incessant se précipitait sur leurs traces. Heureusement l'exhalaison suffocante les précédait, décidait à la retraite les plus obstinés, se répandait jusque dans le temple. Et ce fut pour en sortir la lutte acharnée, sauvage, dont ceux qui l'avaient seulement contemplée ne parvenaient pas à secouer l'horreur.

L'homme se tut, frémissant. Cent autres achevaient le même récit. Des cris de déception, de rage s'élevèrent. Ainsi, cet immense trésor était perdu, englouti à jamais ! Beaucoup, cependant, se refusaient à désespérer. Les fluides mortels se dissiperaient. On saurait maintenant où recommencer les fouilles. Déjà, quelques-uns parlaient de redescendre. Et personne ne songeait à s'éloigner ; la foule demeurait compacte jusqu'aux extrémités du parvis, piétinant sur place, éclairée par l'incendie mourant dont la lueur tombait au rouge sombre.

Illaz de nouveau se pencha à l'oreille de Ruslem :

« Ne t'inquiète pas de ce qui vient d'arriver, mon père. L'or est à l'abri ; c'est le principal. Mes mineurs, plus tard, sauront bien te le retrouver. Laissons-les maintenant cuver leur dépit. Demain.... »

Le vieillard le regarda, muet. Illaz s'arrêta, surpris de l'expression de son visage :

« Qu'as-tu donc ? »

Le prêtre soupira comme au sortir d'un rêve, et saisissant le bras du prétendant :

— « Tes mineurs ?.. appelle-les ! S'il y en a dix pour me suivre, nous arriverons peut-être à temps ; Atlantis sera sauvée. Sinon !... »

Il avait négligé de baisser la voix, rejeté le manteau qui dissimulait sa stole blanche. Une flamme plus vive jaillit du foyer expirant ; vingt bouches prononcèrent son nom.

« Oui, c'est moi ! »

Il avança d'un pas, leva la main pour réclamer le silence. Tous l'avaient reconnu. D'un bout à l'autre de l'immense place, vingt mille poitrines retinrent leur souffle.

« Tout peut encore se réparer peut-être. Mais nous n'avons pas une minute à perdre. Y a-t-il ici dix hommes pour risquer leur vie ? Dix Atlantes pour tenter de sauver Atlantis ? »

Ils n'essayèrent même pas de comprendre. Une huée formidable, un tonnerre de malédictions éclata. Pourtant, quelques-uns des plus proches crurent avoir saisi sa pensée, entrevirent un recommencement possible de l'éblouissante aventure ; le trésor, avec un tel guide, accessible encore, accessible à eux seuls !...

Un mineur, son pic sur l'épaule, vint, d'une démarche oblique, se placer à côté de lui, lui glissa, défiant, dans un murmure :

« A dix, tu te chargerais de nous conduire où est l'or ? »

D'autres, ayant deviné la question, ajoutaient :

— « Nous te défendrions... et tu aurais ta part !

— Malheureux ! » s'écria le prêtre ; « vous n'êtes pas dignes de mourir en héros ! Atlantis est condamnée. L'or a roulé aux abîmes et vous ne tarderez pas à l'y rejoindre ! »

Une seule menace les avait frappés : l'or aux abîmes !... Leur déception fut de la fureur.

Le reste de la foule, qui n'avait rien entendu, continuait à injurier et à maudire : selon une rumeur croissante, Ruslem avait tout prévu, tout machiné ! Plutôt que de livrer l'or, il avait préparé l'écroulement des galeries, l'envahissement des vapeurs mortelles !... Après avoir volé, affamé le peuple, on devait bien s'attendre à ce qu'il l'assassinât !

Tandis que hurlait ainsi la multitude, les premiers, plus enragés mille fois, ne criaient pas ; ils agissaient. L'homme au pic le brandit, allait le laissér retomber sur la tête vénérable. Illaz l'étendit mort d'un coup de poignard. Les gardes entourèrent leur chef, le glaive au poing. Le vainqueur de Lamb'ha rejeta son capuchon, cria son nom, fit appel aux glorieux souvenirs.

Il considérait Ruslem, en ce moment, comme son hôte, l'aurait

défendu à ce seul titre. Et aussi ses dernières paroles lui faisaient entrevoir quelque redoutable mystère, un secret de vie et de mort, capable de mettre dans ses mains les destinées d'Atlantis.

L'instant eût été mal choisi pour réclamer des explications. Mais il comptait dans la foule au moins un millier de ses partisans du nord, mineurs, forestiers, ouvriers des forges, de ceux dont le sang avait coulé avec le sien sur les rives du M'rani.... Sûrement, ils allaient accourir à son appel!

Ils accoururent, en effet, le pic, la hache ou le marteau levé, l'insulte à la bouche, et les plus furieux de tous.

C'étaient eux surtout qui, les premiers, étaient descendus dans les souterrains, s'étaient crus, un moment, maîtres de l'or!

Quelques-uns, cependant, auraient voulu épargner leur général, lui crièrent d'abandonner le prêtre, et qu'on le laisserait aller en paix.

Ruslem lui-même l'engageait à se retirer. Mais celui qui avait failli se faire tuer à Lamb'ha ne pouvait accepter une telle honte. D'ailleurs, ceux qui lui offraient la vie n'avaient aucune influence sur les autres. Rien ne prouvait qu'une capitulation serait acceptée de ceux-ci, observée surtout... Et de son prestige humilié, de son autorité méconnue, le lendemain, que lui resterait-il ?...

Il se défendit en héros.

Ses dix gardes l'entourèrent jusqu'au bout. Les cottes de mailles les faisaient presque invulnérables. Un moment, ils touchèrent l'extrémité du parvis, virent à deux pas l'espace libre, l'obscur tournant du chemin où le char, les chevaux attendaient. Mais la foule aussi avait vu. Les haches, les marteaux, dans un redoublement de fureur, volèrent en nuée, s'abattirent au hasard, tuant ou blessant dix alliés pour un adversaire. Illaz, atteint au front, chancela, aussitôt criblé de coups !...

Les dernières lueurs de l'incendie expiraient. L'égorgement s'acheva à tâtons. Mais la stole blanche de Ruslem, dans l'ombre, se distinguait encore. Le corps passa de mains en mains. On voulait le jeter au brasier, dont l'ardeur persistait sous la cendre. Puis, comme la distance était assez longue et qu'il ne donnait plus signe de vie, les égorgeurs tout-à-coup se trouvèrent las, finirent par l'abandonner au pied de l'autel liminaire, par miracle laissé debout.

Et la foule, ne sachant plus que faire, se dispersa.

(*A suivre*). **Ch. LOMON et P.-B. GHEUSI.**

L'ÉPREUVE BERGAMASQUE

A Mademoiselle Madeleine Dureau.

PERSONNAGES :

PIERROT.
ARLEQUIN.
COLOMBINE.

PROLOGUE

COLOMBINE

Un prologue ?... il le faut... D'abord c'est plus conforme
à la tradition ; puis pour qu'on vous informe
de ce que vous devez vous figurer ici.
Un décor nous aurait donné trop de souci,
on y peut suppléer par de la complaisance
et je viens inviter l'honorable assistance
à vouloir supposer une toile de fond.
C'est le soir. Sous un ciel d'azur clair et profond
où brille le croissant de la lune amicale
qui parmi les clochers et les tours s'intercale,
une place publique et de vieilles maisons
dont l'étage en surplomb a des inclinaisons.
Sur des balcons ventrus aux bizarres sculptures
des guirlandes de fleurs s'accrochent aux ferrures.
A droite dans ce coin remarquez le logis
de mon tuteur Cassandre auquel fait vis-à-vis
un chirurgien-barbier ainsi que nous l'indique

le plat d'or échancré qu'on voit sur sa boutique.
Une vierge a sa niche à l'angle d'un pignon
où jette sa lueur un pâle lumignon.
Une targe est pendue à la porte d'un noble.
L'enseigne d'un traiteur dit le vin d'un vignoble.
Une arcade par là s'enfonce en clair-obscur
et l'arbre d'un jardin se penche sur un mur.
Si vous voulez un puits, on peut vous satisfaire,
pendant que je vous peins ma toile imaginaire.
Mettons là sa margelle en marbre ou travertin,
et dressons au-dessus un svelte baldaquin
tel qu'on en voit encor parfois en Italie
pour tenir à l'abri la corde et la poulie.
Est-ce tout ?... Plus qu'un mot... ce sera le dernier.
Ce pouf que nous avons recouvert de papier
prétend représenter bien ou mal une borne
où mon ami Pierrot vient s'asseoir d'un air morne.
La scène est à Bergame au temps où sous des loups
chacun allait en masque... A présent, les trois coups !...

(*Elle sort*).

Au lever du rideau, Pierrot est seul en scène; il est arrêté, la guitare à la main, devant la maison de Cassandre et regarde la fenêtre de Colombine.

PIERROT, *chantant*

Viens te montrer à ta fenêtre
puisque l'on défend ton seuil...
O ma belle, daigne paraître,
ma pauvre âme est en deuil.
Je me meurs, privé de ta vue,
tel un saule languit
et penche sa tête abattue
près de l'eau qui tarit...

(*Parlé*). Rien !... On n'aperçoit pas sur le blanc du rideau
glisser son ombre svelte aux reflets du flambeau.
Le tuteur, dont le joug la tient tyrannisée,
sans doute lui défend d'approcher la croisée...
Le sévère Cassandre, hier soir, sans façon,
à tous les amoureux a fermé sa maison :
— Vous avez, nous dit-il, assez peint votre flamme,
déjà de Colombine on jase dans Bergame.
Je lui donne trois jours pour élire un époux...
D'ici là que Pierrot, Arlequin ou nul autre
ne vienne en mon logis faire le bon apôtre

s'il ne veut du bâton... (*se frottant les côtes*), il ferait comme il dit...
J'ai le cœur oppressé... Demain le temps prescrit
va finir et mon sort sera fixé... Je tremble...
Arlequin, si fringant d'ordinaire, me semble
soucieux aujourd'hui... C'est bon signe pour moi !...
Malgré ses airs fendants, ce n'est pas sans effroi,
lui non plus, qu'il attend l'arrêt de Colombine...
Qu'avec lenteur ce soir la lune au ciel s'achemine !
O demain redouté, dont mon œil éperdu
guette la pâle aurore, est-ce Pierrot pendu
ou Pierrot prétendu qu'attend ton crépuscule ?
Car j'épouse ou je meurs... J'ai pris cette formule...
Mais voici mon rival...

ARLEQUIN *sans voir Pierrot*

Signora ! Signora !

(*Pirouettant*).
Où diable est-elle allée ?

PIERROT

Arlequin !

ARLEQUIN

Qui va là ?
C'est toi, Pierrot ? Bonsoir.

PIERROT

Tu vois : fenêtre close.
Observe comme moi la trêve qu'on t'impose...

ARLEQUIN

Et toi que fais-tu là ?... Moi j'y suis par hasard.
Je viens de rencontrer du côté du rempart
une femme céleste, une beauté divine...
Rien qu'à voir son col pur sous le masque, on devine
qu'elle a des traits charmants et son regard qui luit
par les trous du velours, illumine la nuit.
A son accent, j'ai vu qu'elle était étrangère...
Car je dois t'avouer que sous un réverbère,
nous avons échangé quelques galants propos...

PIERROT

Fidèle, je gémis devant le logis clos
de Colombine. Est-il encore d'autres belles
pour un amant épris de ses charmes rebelles ?

ARLEQUIN

J'adore Colombine et l'épouse gaiement
s'il lui plait d'échanger avec moi son serment;
je l'adore, Pierrot; mais ce n'est pas ma faute
s'il s'éveille en mon âme un instinct d'Argonaute
quand je vois dans la rue un pied leste et cambré,
une croupe onduleuse, un chignon blond cendré,
lorsqu'une signora que je croise dans l'ombre
écarte un peu les plis de sa mantille sombre...
Je ne résiste pas au charme d'un œil noir
sous le loup provocant qui se laisse entrevoir
et vers moi se tournant, m'a paru me sourire...
Le mystère me tente et l'inconnu m'attire...

PIERROT

Arlequin, tu ne sais pas aimer. Ici bas
nulle femme pour moi n'aura jamais d'appas
que Colombine.

ARLEQUIN

Baste ! Est-ce faire dommage
à sa beauté, mon cher, que de rendre un hommage
à la beauté d'une autre ? Amoureux, je le suis;
mais faut-il pour cela renoncer aux déduits,
aux jeux, aux ris ?

PIERROT

Mon cœur est plein de Colombine.
Ma joie et ma tristesse ont pour seule origine
sa tristesse et sa joie.

ARLEQUIN

O naïf! Moi tant pis,
puisque l'oncle interdit le marteau de son huis
à mes ardeurs, je vais pour tromper mon attente
tâcher de retrouver mon adorable infante.
Elle a fui, m'échappant soudain d'un vol léger ..
Elle a pris par ici... La belle doit loger
en ce quartier... Sans doute à l'auberge voisine...
Je vais la régaler d'un air de mandoline.
A demain, cher Pierrot...
(*Il sort*).

PIERROT *seul*

De son cœur, Arlequin
a fait plus de morceaux que n'a son casaquin !

Hélas, pourtant c'est lui peut-être qu'on préfère...
Une âme féminine est un sphinx.

(*Paraît Colombine déguisée et masquée*).

COLOMBINE

Etrangère
en ces lieux, j'ai perdu mon chemin dans la nuit,
je voudrais que quelqu'un chez moi me conduisît.

PIERROT *embarrassé*

Madame...

COLOMBINE

Votre bras... Quelle mauvaise grâce!
Un galant homme a-t-il jamais fait la grimace
au devoir d'escorter après le couvre-feu
une dame gentille et dont l'époux est feu?
On m'avait tant vanté les façons bergamasques!
Tristes galants qu'il faut qu'on tire par leurs basques...
Mais j'y songe... Êtes-vous de Bergame, Seigneur?

PIERROT

De père en fils.

COLOMBINE

Alors faites-moi la faveur
de m'apprendre où demeure un jeune gentilhomme
qu'au pays d'où je viens on vante et l'on renomme
pour sa fidélité, sa constance en amour.
Sa belle, m'a-t-on dit, lui joua plus d'un tour.
De tous ses attentifs il est le plus sincère;
partant c'est avec lui qu'elle est le plus sévère.
A tel ou tel parfois l'on accorde un baiser;
mais cet amant transi qui craindrait d'abuser
s'il frôlait son bras blanc ou le bord de sa jupe,
fut à souhait formé pour le métier de dupe.
A la porte tandis que Pierrot se morfond,
aux soupirs d'un blondin sa belle en haut répond.

PIERROT

Vous avez dit Pierrot?

COLOMBINE

Je voudrais son adresse.
Je souhaite un mari qu'avec un peu d'adresse

on tourne comme on veut. Je ne peux trouver mieux
que cet homme endurant et point ambitieux
d'avoir un cœur pour lui tout seul.

PIERROT

Par ma farine,
Madame, vous venez d'insulter Colombine !...

COLOMBINE

Êtes-vous champion de cette belle enfant ?

PIERROT

Je suis Pierrot.

COLOMBINE

Mon Dieu !

PIERROT

Pierrot qui vous défend
de parler ainsi d'elle. Apprenez qu'elle est sage.
Nul souffle n'a terni la fleur de son corsage,
nul baiser n'a rougi son front charmant et pur,
nul aveu trop brûlant troublé le chaste azur
de ses yeux...

ARLEQUIN, *reparaissant*

La voilà ! C'est ma belle inconnue !
Tandis que je faisais là-bas le pied de grue,
Pierrot contait fleurette... Ah ! belle, écoutez-moi,
un seul regard de vous m'a mis l'âme en émoi...
Femme exquise, Pierrot est un être vulgaire,
dépourvu d'idéal sous sa face lunaire.
Il usurpe à mon cœur ce sourire divin...
C'est moi que doit chérir l'éternel féminin !..

COLOMBINE

Vous, vous êtes un fat !

ARLEQUIN

Il faut s'en prendre
à des beautés d'ici trop promptes à se rendre.
Les dames ont pour moi des regards assez doux,
peut-être que mon nom est allé jusqu'à vous...
il a fait quelque bruit... C'est Arlequin lui-même
qui vous parle, Arlequin à genoux qui vous aime.

(Il fait mine de se mettre à genoux, Colombine l'en empêche)

COLOMBINE

Pour Colombine on dit qu'Arlequin soupirait.

ARLEQUIN

Par vos beaux yeux l'amour m'atteint d'un autre trait.

COLOMBINE

Il vantait cependant l'éclat de sa prunelle.

ARLEQUIN

L'astre du jour qui luit fait pâlir la chandelle.

COLOMBINE

Sa taille est en corbeille et tient dans les dix doigts.

ARLEQUIN

Vos corsets de satin sont encor plus étroits.

COLOMBINE

Sa chevelure blonde à son front forme un nimbe.

ARLEQUIN

La vôtre sous le peigne en un flot d'or regimbe.

COLOMBINE

Elle est leste à danser pavane et matassins.

ARLEQUIN

Vous avez en marchant des attraits serpentins.

COLOMBINE

Elle a les plus jolis pieds d'Italie.

ARLEQUIN

Aux vôtres Cendrillon abdique et s'humilie.

COLOMBINE

Elle a l'esprit mutin.

ARLEQUIN

Le vôtre a meilleur tour.

COLOMBINE

Elle est mise à ravir.

ARLEQUIN

J'aime mieux le contour
qu'avec un art plus fin votre robe révèle.

COLOMBINE

Elle chante rondeau, romance et villanelle
et sait s'accompagner aux sons du clavecin.

ARLEQUIN

En parlant, votre voix au timbre cristallin
résonne dans mon cœur comme un chant de guitare.

COLOMBINE

Une duchesse d'Este au palais de Ferrare,
jalouserait la forme exquise de sa main....
Vous l'avez dit, je crois.

ARLEQUIN, *lui baisant la main*

La vôtre est un butin
à mes lèvres plus cher et le désir badine
sur vos doigts fuselés...

COLOMBINE

Pourtant à Colombine...

ARLEQUIN

Laissons-la donc enfin, ne parlons que de toi,
c'est toi seule que j'aime et te donne ma foi,
pour gage solennel permets que je t'embrasse...
Tout ce qui n'est pas toi dans mon âme s'efface...
Dis-moi ton nom, veux-tu ? Retire aussi ton loup
puisque nous nous aimons.

COLOMBINE, *ôtant son masque*

Tiens, regarde.

ARLEQUIN

Quel coup !

(*Pierrot pendant toute la scène entre Arlequin et Colombine est resté assis sur un banc, absorbé dans la contemplation de la fenêtre de Colombine*).

PIERROT, *se relevant vivement*

Dieux bons, c'est Colombine !

COLOMBINE

Arlequin, que t'en semble ?
Pierrot, voici ma main.

PIERROT

Est-ce un rêve ? Je tremble
de m'éveiller.

COLOMBINE

Pierrot, tu sors victorieux
de l'épreuve et je t'aime.

PIERROT

Ivresse !

COLOMBINE

Sois heureux !...

PIERROT

Colombine !...

COLOMBINE

Pierrot !...

PIERROT

Colombine est ma femme !
Dans mon cœur embrasé chante un épithalame....
Que la noce s'apprête !... En avant, violon,
musette et galoubet !.. Je prendrai Pantalon
avec Messer Docteur pour témoins... Scaramouche
dont la compagne experte apprêtera la couche
au dessert nous fera quelques-uns de ses tours.
On rira.... Comme tu seras belle en tes atours,
colombe blanche, sous tes grands voiles de dentelle !...
Faudra-t-il inviter Gille et Polichinelle ?
Ils ont le propos libre et l'air un peu commun....
J'hésite.... Bah, tant pis. Je veux agir comme un
bon prince et tu seras indulgente à leur frasques.
J'inviterai Zani, Brighella, tous les masques....
Mais je voudrais déjà les lampions éteints,
être enfin seuls, m'asseoir à tes pieds enfantins,
sentir dans mes cheveux glisser tes doigts timides....
A mon humble logis, je te vois qui présides.
C'est gentil dans la chambre où tu feras dodo.
De la fenêtre on voit onduler le Brembo
comme un ruban d'argent.... Nous ferons des dinettes,
tes dents diviseront en deux parts des noisettes.
Pierrette, quel plaisir ! Manger des plats sucrés
qu'en riant nous aurons ensemble préparés,
souper en tête-à-tête et boire au même verre,
sans qu'à ton souple busc mon bras jaloux desserre
son étreinte amoureuse.... Et je suis sérieux
quand il le faut, vois-tu. Tout n'est pas ris et jeux.
Je veux avec ta dot ouvrir une boutique.
Ta fine et blanche main servira la pratique
tandis que ton époux en ville portera.

Nous vendrons des rubans, des fleurs, *et cætera.*
Le soir, moment charmant, je ferai la partie
du bonhomme Cassandre.... Et puis à la sortie
des vêpres, le dimanche, aux remparts nous irons
promener ta toilette ou bien aux environs
goûter la *polenta* sous l'abri d'une treille
Et d'un Asti mousseux vider une bouteille.
Mais surtout nous aurons plein de petits Pierrots.
Il me semble déjà les voir tous ces marmots,
blancs, poudrés à frimas, avec la blouse large.
Il m'en faut douze au moins. Nous aurons de la marge....

COLOMBINE

Taisez-vous, indiscret, vous qu'on dit réservé....

ARLEQUIN

Permettez-vous, Madame, un mot au réprouvé ?
J'aurais peut-être pu tenter de me défendre,
vous dire que j'avais reconnu votre œil tendre
sous le masque et senti vos parfums préférés
par votre fin mouchoir dans l'air évaporés,
que j'avais répondu par la ruse à la ruse
et feint de me tromper pour tromper; mais l'excuse
d'Arlequin me paraît peu digne... Il est battu
et s'incline; il gémit; mais n'est pas abattu.
C'est un bien grand malheur de vous perdre, Madame....
Oui, mais le mariage est un fâcheux programme.
Pierrot m'avait trouvé ce matin l'air troublé;
je pensais à l'ennui d'être immatriculé
parmi tous ses maris dont le ventre bedonne
et chez qui maint garçon de Bergame braconne.
L'amour, ô Colombine, eût fait sauter le pas
à votre serviteur épris de tant d'appas;
mais je cède au destin car je suis philosophe.
D'un époux, Arlequin, n'a pas en lui l'étoffe.
Sans un dépit trop vif je reçois mon congé.
Il était dur aussi d'être un bourgeois rangé.
J'en sais un marié de huit jours qui contracte
l'usage de rentrer le soir à l'heure exacte.
L'exemple me fait peur. J'ai vu de près l'autel.
Vos beaux yeux m'avaient mis en ce péril mortel.
Arlequin renonçait aux folles escapades,
aux nuits où l'on court dans la rue, aux escalades
des balcons, aux soupers d'où l'on sort par le toit,
aux grilles que l'on force, aux barbons dont on boit
le vin en caressant la nièce ou la soubrette,

aux amours qu'on finit par une pirouette,
à tous les joyeux tours que je porte en mon sac,
aux tendrons mis à mal, aux celliers mis à sac,
aux marchands ahuris dont on dépend l'enseigne,
aux maris ombrageux dont on séduit la duègne,
aux vitres que l'on casse, aux passants que l'on bat,
à la garde qu'on rosse!... Oh! mon cher célibat!
Je fuis. Je vais chercher des pays où l'on aime,
sans être menacé du dénouement suprême....
Puisque le cœur vous dis, amis, soyez époux.
De vos torts, envers moi, tous deux je vous absous,
et veuille la faveur, Pierrot, des dieux prospères,
écartant de ton toit de trop zélés compères,
garder lisse ton front sur ton chapeau pointu!...

(*Elevant sa batte*).

Arlequin vous bénit...

(*Pierrot et Colombine s'inclinent*).

PIERROT *essuyant une larme*

Quand nous reviendras-tu?

ARLEQUIN

Dans seize ou dix-huit ans, quand vous aurez des filles,
si je me sens en goût de fonder des familles.

(*Rideau*).

LEFEBVRE SAINT-OGAN.

GENS D'ÉGLISE

(4)

Journal du père Touberosoff (Suite)

Cette réponse m'impressionna si péniblement par sa légèreté et son injustice même que, ne déguisant pas mon mécontentement, je repris :

— « Est-il possible, madame, que selon vous, la Russie n'ait dû son salut qu'à un effet du hasard? Admettons qu'il en ait été ainsi une fois et même deux, mais accordez, la troisième fois, quelque chose à l'intelligence et à l'héroïque patriotisme de nos généraux.

— Tout est hasard, père, et en tout ce qui concerne ce gouvernement, à part la volonté de Dieu, je ne vois qu'un concours de circonstances. Si tes sectaires battaient les guerriers de Pierre, au lieu d'être les seigneurs de nos terres, nous serions comme des Turcs bulgares et baiserions les mains de ces Polonais. Nous n'avons qu'une qualité — le nombre ; nous ne nous dévorerons pas facilement les uns les autres : ceci est dans cette circonstance, une bonne garantie.

— C'est triste, dis-je.

— Ne t'attriste pas ; les pays étrangers se maintiennent par la louange, et le nôtre sera fort par la juiverie. Mais, assez causé, je suis déjà fatiguée. Adieu. Si quelque chose de mauvais t'arrive, viens te plaindre à moi. Ne me considère pas comme un champignon ; moi aussi, je vis comme lui, dans les forêts, mais on me connaît dans les villes. Si l'on tombe sur toi, réjouis-t'en ; car si tu savais flatter, ou étais un imbécile, on ne te tourmenterait pas ainsi, mais tu serais loué et donné en exemple aux autres. »

Ayant dit ces mots, elle se retourna vers la naine qui, pendant

cette conversation, s'était tenue debout, un paquet dans les mains, et me le donnant, elle me dit :

« Remets ceci de ma part à ta popadia ; voici du corail que j'ai porté, deux coupes d'étoffe pour des vêtements, de la toile pour l'usage domestique, et pour toi, une bague d'almantine. »

Ce présent, quoique offert avec une grande simplicité, me troubla quelque peu, et, regardant le collier de corail, l'étoffe de soie, et l'almantine, d'un rouge clair :

« Madame, lui dis-je, je vous remercie beaucoup de l'intérêt dont vous voulez bien nous honorer ; mais ces choses sont si magnifiques, et ma femme est si simple...

— Laisse donc, interrompit-elle — tant mieux pour toi, si tu as une femme simple ! C'est une mauvaise affaire quand le mari et la femme portent tous deux les culottes ; il vaut mieux que la femme garde ses jupes, et tu lui donneras ceci de ma part pour s'en confectionner. Les femmes aiment les cadeaux, et moi j'aime à en faire. Prends-donc, et que Dieu te conduise ! »

Ma visite se termina sur ces paroles, et je dois avouer que cette étrange femme me laissa étonné au delà de toute expression. Par une certaine habitude de réflexion, en m'en retournant à la maison, je profitai du silence de Nicolas Afanaciévitch, désigné comme mon guide, pour tâcher de découvrir le sens moral renfermé dans ses paroles. Je n'y trouvai aucune logique, seulement des pensées entrecoupées, mais des pensées qui vous revenaient involontairement à l'esprit, et qu'il vous était presque impossible d'oublier. Ils ne mentaient pas, ceux qui appelaient cette femme la plus forte tête de son temps. J'éprouvais pour elle une si grande admiration qu'en sa présence je m'étais senti tout troublé ; ému, tout d'abord, je m'étais tu ; puis, lorsque j'avais voulu parler, mes paroles m'avaient semblé stupides, tandis que sa conversation à elle prenait un tour original, comme si elle voulait me narguer ; cependant, quand je m'étais efforcé d'être plus spirituel, pour ne pas trop la désillusionner, elle avait paru n'y prêter aucune attention ; il est évident qu'elle avait agi naturellement, et, loin de chercher à éprouver mon esprit ou à m'éblouir par le sien, s'était montrée elle-même, c'est-à-dire la femme étrange qui restera toujours dans mon souvenir.

En quoi consistait donc sa force ? Elle consistait, je suppose, en cette éducation mondaine, trop négligée malheureusement par nos maîtres ecclésiastiques, qui nous enlèvent ainsi une présence d'esprit et une aisance si nécessaires dans nos rapports avec le monde.

Mais les évènements de cette journée n'étaient pas terminés, et il était écrit qu'elle me réservait encore une nouvelle surprise.

A peine avais-je pu jouir du bonheur de ma Natalia à la vue des cadeaux qui lui étaient destinés, que l'honorable nain Nicolas Afanaciévitch se mit à son tour à nous offrir des présents, qui me touchèrent profondément et lui valurent toute mon estime.

Il me donna d'abord du papier blanc à bordure rouge, des bretelles tricotées, puis à ma femme un fichu en poil de lapin soyeux ; je n'avais pas fini d'admirer, tout surpris, ces cadeaux nouveaux et inattendus, qu'il sortit encore de sa poche une paire de bas de laine, et les tendit à notre servante Aksina qui apportait le samovar.

« Quelle journée de cadeaux, » m'écriai-je, craignant de le chagriner par un refus. Mais il me répondit que c'était son propre travail : « Quoique, grâce à ma bienfaitrice je ne sois pas obligé de travailler dit-il, je ne veux pourtant pas rester inactif. Je m'amuse à tricoter pour passer le temps, et prends plaisir à offrir le fruit de mes peines. »

Cette simplicité me charma à un tel point que je saisis le petit homme dans mes bras et l'étouffai presque par mes baisers.

Mais je n'en finirai jamais avec ce récit ! Le départ du serf de la boyarine Plodomassoff ne mit pas fin aux étonnements de cette journée.

En allant fermer, pour la nuit, la porte du vestibule, Aksina aperçut, pendus au portemanteau, des vêtements qui ne paraissaient pas nous appartenir, et lorsqu'elle nous appela, Natalia Nicolaievna et moi, pour nous les montrer, nous vîmes d'abord une soutane en gros de Naples brun foncé, une belle ceinture en grosse laine, ornée de rubans rouges, une soutane de velours vert sans coutures et enfin un assortiment complet d'ornements d'église enveloppés dans une grande toile.

Nous étions là, stupéfaits devant cette découverte sans pouvoir nous l'expliquer, lorsque Aksina aperçut sur le bouton du col, une petite carte, sur laquelle étaient tracés en lettres rondes, semblables à des hiéroglyphes, ces quelques mots :

« Ami, père Saviely, souviens-toi dans tes prières de la servante Marfa. »

Nous poussâmes des exclamations ; mais il ne nous restait plus qu'à admirer toutes ces merveilles, et nous nous mîmes à étaler le trousseau sur la table.

Là, une nouvelle surprise nous attendait.

Lorsque Natalia commença à déplier l'étole, il s'en échappa une

enveloppe cachetée, à mon nom, renfermant 500 roubles et portant, de la même petite écriture, la suscription suivante :

« Afin que la crainte des malheurs qui pourraient survenir à ta famille ne te trouble plus désormais lorsque tu monteras à l'autel, achète une maisonnette, et fais pousser des courges. Alors, tu pourras t'occuper des choses de Dieu en toute liberté d'esprit. »

Qu'est-ce qui me vaut tant de bienfaits ?

En quoi en suis-je digne ? Pourquoi donc ne trouve-t-elle pas, elle aussi, comme le secrétaire du consistoire et le père portier, qu'il est plus aisé de s'occuper des choses de Dieu lorsqu'on n'a pas où poser sa tête ? Tout ceci est-il vraiment un hasard ? Ainsi donc, pope Saviély, tu n'es plus sans abri !

Tu posséderas une chaumière; mais, hélas ! il faut ajouter que ce n'est que par l'effet du hasard !

25 novembre. — Je me suis rendu à Plodomassoff pour apporter mes remerciements à Marfa Andreïevna ; mais elle ne m'a pas reçu, parce que, m'a dit le nain, elle n'aime pas qu'on la remercie ; il a ajouté cependant :

« Vous avez tout de même bien fait de venir, batiouchka (*petit père*), car elle eût pu croire à de l'ingratitude de votre part. »

Il faut en conclure que cette étrange personne a une manière à elle d'envisager les choses.

Ainsi, par exemple, mon nouvel ami, le nain Nicolas, me raconta qu'elle désirait le marier et lui cherchait une femme :

« Pourquoi donc ! » demandai-je.

— « Pour avoir d'autres nains, batiouchka, » dit-il.

Ainsi donc elle voulait perpétuer la race des petits hommes ! Comme si ceux que nous voyons autour de nous étaient déjà si grands !...

6 décembre. — J'ai apporté hier à la sacristie un des ornements envoyés par sa Seigneurie, et m'en suis revêtu aujourd'hui pour célébrer l'office. Il me sied à merveille, tandis que, jusqu'à présent, je me servais des chasubles de feu mon prédécesseur, homme très petit, dans lesquelles, avec ma grande taille, j'avais l'air d'un moineau dont on aurait coupé la queue.

9 décembre. — C'est extraordinaire ! Le père protopope me boude; mais comme je ne sais pas pourquoi, je ne m'en préoccupe pas.

12 décembre. — Il y a eu une explication entre le père doyen et moi, et à quel sujet ! A propos de la chasuble de Plodomassoff, qui n'est pas conforme à celles que l'église fournit, et par là dessus il m'a dit :

« Le bruit court que vous avez encore reçu d'elle plusieurs autres présents. »

A-t-il voulu dire qu'au lieu de laisser ces objets à l'église je les ai accaparés ?

23 décembre. — En voilà des histoires ! Ah ! Dieu de miséricorde ! Ah ! mon créateur infiniment juste !

Je ne parle ni de mon honneur, ni de son âge à elle, mais seulement de ma dignité qui est sans prix à mes yeux, et ils n'y ont même pas égard !

Misérables ! Mais tout ceci est si méprisable que je ne veux pas m'en offenser !

29 décembre. — Je commence à remarquer que je ne suis pas dans les bonnes grâces du bailli, et pourquoi, je ne puis le deviner.

Je me proposais d'organiser chez moi, à l'occasion des fêtes, quelques soirées de causerie avec les sectaires ; mais le gouvernement l'ayant appris s'est empressé de me l'interdire, et m'a adressé un blâme. Je ne crois pas cependant que le bailli soit chargé d'une surveillance spéciale à mon égard.

Il est, à mon avis, plus sage d'en rire ; mais je me suis aspergé d'eau bénite pour conjurer les ennemis et les espions.

1er janvier. — Seigneur, bénis dans ta clémence cette nouvelle année qui s'ouvre pour le pope Saviély, et soutiens-le dans ses rapports avec le gouvernement.

Je vois que l'eau sainte dont je me suis aspergé ne m'a pas protégé contre mes ennemis.

7 janvier. — Madame Plodomassoff s'est plongée tout habillée dans la crevasse faite dans la glace pour la bénédiction de l'eau. Surpris, j'ai demandé si c'était son habitude, et l'on m'a répondu qu'elle le faisait chaque année par mortification. Quel merveilleux tempérament ! Je ne serais certainement pas sorti vivant d'un pareil bain.

20 janvier. — J'écris ces lignes assis dans la petite cour de l'archiprêtre, située dans un des corps de bâtiments du séminaire.

Une nouvelle faute, plus grave encore que celle d'avoir voulu organiser des causeries avec les sectaires, vient de m'être imputée. On a dénoncé au gouvernement mon diacre Loukiane comme ayant vendu aux sectaires un vieux psautier qu'on leur avait confisqué, et qui m'avait été confié.

Il est exact que cette affaire s'est passée ainsi ; mais je l'avais tenue secrète étant donné son peu d'importance, et parce que je savais que la misère seule y avait entraîné le pauvre diacre.

Mais on me reprocha cette vétille comme un crime, et l'on com-

mença par m'envoyer au gouvernement pour m'y faire pressurer comme du kvass.

4 février. — Hier, j'ai reçu du père Troady, sans l'avoir demandé, un livre très peu répandu, bien à tort, et qu'on n'a édité en Russie que pour le tenir caché aux yeux de ceux qui devraient le connaître. Je me suis mis à lire avec beaucoup d'intérêt ce « Règlement pour le Clergé », et comprends maintenant toute la hauteur de vue de ce législateur, ainsi que la circonspection de ceux qui détiennent ce livre. Comment en serait-il autrement ?

On y lit par exemple :

« Chaque évêque doit savoir apprécier sa dignité à sa juste valeur afin de ne pas l'élever trop haut. Qu'il s'applique donc à dompter son orgueil avec la plus grande rigueur, et qu'il évite de se faire porter en triomphe, ou saluer jusqu'à terre par ses subordonnés ; car ces derniers ne se prosternent ainsi devant lui que par ambition, pour obtenir un grade immérité, et pour masquer leur jalousie et leurs déprédations. »

Il s'en suit que celui qui s'efforce de m'humilier est le premier à enfreindre la loi, et devient criminel de par ce règlement impérial qu'il tâche de dissimuler.

On y lit encore :

« L'évêque ne doit non plus dépouiller personne sous prétexte de punition, les serviteurs de l'évêché étant des loups dévorants qui, de même que des Tartares, s'acharnent au pillage avec arrogance et audace, forts de la puissance de leur maître. »

Sublime, monsieur, sublime !

9 avril. — En rentrant chez moi, je fus très touché des larmes de ma femme, qui avait beaucoup souffert de mon absence, et encore plus de celles de la femme du diacre Loukiane, qui vint me remercier de ce que j'avais supporté pour son mari.

Loukiane est privé de traitement et envoyé, pour une année, dans un lieu désert; pendant ce court espace de temps, il ne pourra mourir de faim, et se trouvera plus près de Dieu, d'après le consistoire.

20 avril. — L'aimable nain est venu chez moi, m'annoncer que Marfa Andreievna avait décidé de m'inviter à venir deux fois par an à chacune des fêtes de Saint-Nicolas, ainsi qu'à l'Epiphanie, célébrer le service divin dans l'église de Plodomassoff, ce pour quoi le bourgmestre devait me donner un traitement de 150 roubles, soit 50 roubles par messe.

Allons, encore le hasard ! Quoiqu'il me soit favorable, il commence à me faire peur.

15 août. — Le sous-diacre Esticheitch est revenu du gouvernement avec la nouvelle d'un conflit qui se serait produit entre Son Eminence et le gouverneur, pendant la visite de ce dernier à l'évêché.

2 octobre. — Le bruit du conflit se confirme. Le gouverneur, se trouvant dans la cathédrale à l'occasion des fêtes du Tzar, se mit à causer à haute voix. Son Eminence, pour mettre fin à cette conversation, envoya son assesseur prier Son Excellence de se conduire plus décemment. Le gouverneur reçut cet avertissement avec la plus grande hauteur, et, quelques instants après, recommença à s'entretenir à haute voix avec le colonel de gendarmerie.

Mais cette fois, Son Eminence s'arrêta net, et dit tout haut :

« Eh bien, je me tais, Votre Excellence, et reprendrai quand vous aurez fini. »

J'approuve entièrement Son Eminence.

8 novembre. — Je viens de recevoir en cadeau un épigonate (vêtement de prêtre) et ne sais à quoi l'attribuer; serait-ce à l'incident de la visite, et pour faire pièce au gouverneur qui ne m'apprécie pas ?

6 janvier 1838. — Une autre nouvelle ! Son Eminence a arrêté la fille du Gouverneur, le jour de l'An, lorsqu'elle s'est approchée de lui, gantée, pour recevoir sa bénédiction, et il lui a dit :

« Commence par enlever cette peau de chien de ta main. »

Je ne savais pas encore que notre « Gouvernatorchka » (femme de gouverneur) fût russe et non pas *allemande* (1).

1er février. — Par une faveur de Son Eminence, je suis proposé pour le grade supérieur.

17 mars. — Le protopope, en rentrant la nuit après avoir porté le Saint-Viatique à un malade, a été conduit au poste par la patrouille, comme étant en état d'ivresse. Le jour suivant, Son Eminence est allé le voir en habits sacerdotaux. O administrateur polonais, vous vous souviendrez de votre méchant tour !

18 mai. — Son Eminence est envoyé dans un autre évêché !

16 août. — Je suis allé voir le nouveau prélat qui paraît être un homme de caractère et de grand jugement.

Nous avons parlé de l'état du clergé, et il m'a ordonné d'écrire un rapport à ce sujet, me disant que je lui étais particulièrement recommandé par son prédécesseur.

(1) A cette époque, la plupart des fonctionnaires, en Russie, étaient des Allemands.

Merci à toi, pauvre et excellent vieillard, pour cette bonne pensée !

29 décembre. — Je me demande pourquoi je suis né et à quoi destiné ? La popadia me reproche de travailler pendant les fêtes de Noël, et rien ne me procure autant de bonheur que ce travail. J'écris mon rapport sur la situation des ecclésiastiques avec une joie et un amour que je ne puis exprimer.

Je l'ai intitulé ainsi : « De la situation du clergé orthodoxe et des moyens de l'améliorer pour le bien de l'église et de l'empire. » J'espère qu'il en sortira de bons résultats. Je ne me rappelle pas avoir jamais été si heureux et triomphant, si bon, si fort, et d'esprit si lucide.

1er avril. — J'ai présenté mon travail à l'évêque. La popadia m'a dit qu'il était dangereux de l'envoyer à cette date ; d'après ses observations, le 1er avril est trompeur : nous le verrons bien.

10 août. — Je suis nommé archiprêtre.

4 janvier 1839. — J'ai reçu un envoi du consistoire, et mon cœur rempli de pressentiments a battu de joie ; ce n'était pas pour mon rapport, mais pour me faire présent d'une croix destinée à être portée sur la poitrine. Je vous remercie infiniment, mais je me désole sur le sort de mon rapport.

8 avril.— Je suis nommé doyen. Je n'entends toujours pas parler de mon rapport, et ne sais comment attirer l'attention sur lui.

10 avril 1840. — Une année s'est déjà écoulée depuis mon changement de grade ; je n'ai aucune nouvelle de mon rapport ; la popadia avait raison. Ce matin, elle s'est moquée de moi, en me disant que j'avais peut-être oublié de signer.

20 juin 1841. — J'ai passé la mer à pied sec et j'ai échappé aux plaies d'Egypte ; j'en rends grâces à Dieu. Que m'est-il arrivé ? Qu'ai-je eu à supporter et comment suis-je sorti vivant de toutes ces infortunes... ?

Je serais curieux de savoir à quoi tu passes ton temps, fabuliste, inventeur de ballades, de contes et de romans, qui ne considères pas ce qui se fait autour de toi, et ne vois pas les fils inextricables de la vie, bien dignes de remplacer tes fictions ?

Et toi, réformateur des mœurs de l'humanité, qui en réalité n'étudies pas les faits de la vie que vivent les hommes, mais donnes libre cours aux fantaisies absurdes de ton imagination ! Sais-tu ce qu'est la vie d'un pope russe, cet homme inutile qui, selon toi peut-être, a été appelé, sans raison, pour te souhaiter la bienvenue à ta naissance, et reviendra, toujours contre ta volonté, te conduire à la tombe ?

Sais-tu que la misérable vie de ce pope n'est pas une vie oisive, mais au contraire bien remplie, et souvent même accablée de malheurs ? Crois-tu donc que son cœur ne soit pas accessible aux nobles passions et ne connaisse pas la souffrance ?

Peut-être encore, ta dignité d'écrivain ne veut-elle pas m'honorer, moi pope, de son attention ? Tu t'imagines sans doute que mon temps est fini, et que le pays n'a plus besoin de moi, lui qui, tous deux, nous a élevés et mis au monde...

O aveugle ! te dirai-je dans le premier cas ; ô imbécile ! t'appellerai-je dans le second.

Et tes conclusiens te paraissent si décisives que, loin de t'efforcer de me relever et de me ranimer, tu me jettes la pierre et me railles, lorsqu'ayant été étouffé, je ne suis plus qu'un cadavre.

Mais je retombe de ces pensées philosophiques à l'événement qui m'y a amené.

Je suis dépouillé de ma dignité de doyen, et c'est tout au plus si l'on ne m'a pas enlevé mon grade. Et pourquoi ? En voici la raison.

Au mois de mars de cette même année, le passage du gouverneur, maréchal de noblesse, fut fêté solennellement dans notre ville.

Profitant de cette occasion, je m'adressai à un haut fonctionnaire, pour déposer une plainte contre l'obligation du travail des paysans au profit du seigneur, les dimanches et jours de fêtes, faisant remarquer combien ce travail contribuait à appauvrir le peuple qui, dans des villages entiers, se trouvait privé de seigle et d'avoine, par suite de l'impossibilité dans laquelle il était de cultiver sa terre.

A peine avais-je prononcé le mot « avoine » que mon fonctionnaire éclata en indignation, et s'écartant de moi comme d'un pestiféré, s'écria :

« Pourquoi vous adressez-vous à moi pour l'avoine ? Je suis un tel, et à la fin des fins, je ne suis pas Saint-Nicolas Ougodnik, et ne fais pas le commerce des grains ! »

Je ne pus supporter cette réponse et lui répondis :

— « Je dois, avant tout, expliquer à Votre Excellence qui, je le vois, n'est pas très versée dans les choses de la foi, que Saint-Nicolas était un évêque et non pas un marchand de grains ; ensuite vous devez savoir que le peuple orthodoxe a besoin de ses prêtres, qui, jusqu'à présent, sont les seuls fonctionnaires n'ayant pas été empruntés aux Allemands. »

Riant alors d'un mauvais rire, l'administrateur répondit :

« Ne craignez rien, père, où il y a de la boue, on trouve toujours des diables. »

Cette dernière pointe me piqua plus au vif que la première.

Qui sont ces diables, et qui ses misérables lèvres désignent-elles ainsi? pensai-je avec colère, et ne pouvant garder un silence complet, je répondis à ce seigneur que je respectais trop ma dignité de prêtre pour l'appeler lui-même un diable.

Comment cela se termina-t-il pour moi?

Maintenant je suis un ex-doyen, et je te rends grâce, Dieu protecteur, de ne pas être un ex-pope et un défroqué.

Non, tu ne dépeindras pas ces misères, romancier contemporain, tu n'essaieras pas de faire sentir aux hommes tout le poids de mon fardeau.

3 septembre. — Le temps d'automne me donne un spleen affreux. Habitué que j'étais à l'activité continuelle, je m'ennuie à présent à ne rien faire, au point d'en pleurer souvent en cachette de ma femme.

27 janvier 1843. — J'ai acheté à un juif pour sept roubles, un orgue et un jeu de dames.

18 mai. — J'ai un serin en cage, et lui apprends à chanter au son de l'orgue.

2 mars 1845. — Trois années se sont écoulées sans aucun changement dans mon existence.

Je me suis fait construire une maisonnette et j'ai passé mon temps à lire la vie des pères de l'église, et l'histoire des divers pays.

J'en ai tiré deux déductions que j'espère être fausses : la première, c'est que le christianisme n'est pas encore prêché dans toute la Russie, et la seconde que les événements, étant toujours les mêmes, il est facile de les prédire.

Je parlai un jour de la première déduction à un de mes collègues, homme d'assez grande valeur, le père Nicolas, qui m'étonna par la manière dont il envisagea la chose, et fut d'accord avec moi : « Oui, dit-il, c'est indiscutable, nous avons été baptisés selon le Christ, mais nous ne nous sommes pas transformés en lui ». Je ne suis donc pas le seul à le voir ? Mais pourquoi les autres en rient-ils, tandis que moi, je m'en torture jusqu'au fond des entrailles !

1er janvier 1846. — On commence à exiler les polonais. Je ne reçois toujours pas de nouvelles de mon rapport. Je m'intéresse vivement à l'orientation de la politique en Occident, et me suis abonné à un journal qui me tient au courant de ce qui s'y passe.

6 mai 1847. — Il est encore arrivé chez nous deux nouveaux

Polonais, Aloïsy Konarkevitch, et le seigneur Ignace Tchemernitsky, tous deux très jeunes, mais déjà de vrais gredins.

La femme de notre maire, en sa qualité de Polonaise, a groupé autour d'elle une légion de ses compatriotes, dont elle s'entoure avec intention. On dit que c'est parce que ces jeunes gens sont très beaux et ont de bonnes manières ; mais je crois qu'il y a encore une autre raison.

20 janvier. — Je remarque un fait tout à fait extraordinaire et incompréhensible ; les Polonais s'entendent à merveille avec nos fonctionnaires, et leur font obtenir tout ce qu'ils veulent au gouvernement, car Tchemernitsky paraît être un ami de l'administrateur.

5 février 1849. — Je viens de faire une chose à laquelle je n'avais jamais voulu me résigner jusqu'à présent ; c'est une dénonciation en règle contre les Polonais, qui dépassent la mesure, à la fin. Ils ne se sont pas contentés de dénaturer les nouvelles publiées par les journaux, et de répandre le bruit que nous étions vaincus et non vainqueurs... Mais arrivons au fait.

Pendant le service célébré pour les guerriers tués sur le champ de bataille, ils se mirent à rire si haut dans l'église avec la femme du bailli, que l'archiprêtre envoya son assesseur les prier de se taire, ou de sortir de la cathédrale ; ce qu'ils firent en souriant dédaigneusement.

Mais, lorsque le service terminé, tout le clergé passa devant le cabaret des frères Lialine, un des Polonais sortit sur le perron, un verre de vin à la main, et se mit à contrefaire la voix du diacre chantant à l'église (1).

Indigné d'une pareille conduite j'ai écrit au gouverneur ; je ne le regrette pas, et ne me considère pas comme un dénonciateur, car je suis Russe, et la délicatesse est tout à fait hors de propos avec de pareilles gens.

1er avril. — Il est tard Ma dénonciation a produit son effet ; ce matin, le commandant de gendarmerie est arrivé dans notre ville, et après m'avoir invité à me rendre chez lui, m'a interrogé longuement sur ce qui s'était passé. Je lui ai tout raconté, et il m'a affirmé qu'on mettrait bientôt fin à toutes ces vilenies.

Je crains cependant que cela tourne mal, car c'est aujourd'hui le 1er avril, et je commence à croire que cette date est vraiment perfide.

7 avril. — Le 1er avril, cette fois, n'a pas été trompeur. Konar-

(1) Ici se trouve un jeu de mots intraduisible.

kevitch et Tchemernitsky ont été transportés au gouvernement pour y être internés.

25 novembre. — Notre bailli est parti avec sa femme ; il a été nommé chef de police au gouvernement : la punition n'est pas terrible.

5 décembre. — Nous avons un nouveau bailli ; il s'appelle le capitaine Mratchkovsky ; son nom vient de « mrak » (ténèbres). Toi seul, Seigneur, sais quand luira au milieu de nous un rayon de lumière !

9 décembre. — J'ai déjeuné hier chez le nouveau bailli ; sa femme et lui se sont montrés très aimables. Après de copieuses libations, il nous a chanté : « Te souviens-tu, camarade, de la gloire du champ de bataille ? »

Puis, son petit garçon, vêtu d'une chemise russe, chanta aussi : « Ah ! Russe, tu es superbe au milieu de tes neiges ».

Mratchkovsky me raconta l'histoire d'un professeur de l'Université qui fut mis en disgrâce pour avoir fait, un jour de distribution de prix, cette citation latine :

« Nunquam de republica desperandum » voulant dire par là qu'il ne faut jamais désespérer du gouvernement, mais qu'un sage de la chancellerie interpréta dans ce sens : « Il ne faut pas désespérer d'avoir une république », et le professeur fut renvoyé. C'est invraisemblable !

20 décembre. — Oui, le 1er avril est non-seulement perfide, mais énigmatique. Je ne veux pas raconter en détail tout ce qui m'est arrivé au gouvernement, mais je dirai seulement que j'y ai été insulté et humilié à un tel point qu'il ne me manque plus que d'avoir été battu pour cette dénonciation.

Je ne sais même pas pourquoi l'on m'a ainsi apostrophé : « Tu es sans doute déjà las de tes chicanes ; ce n'est pas un bienfait que de t'avoir appris la grammaire, pour que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, que tu fasses des calomnies, et que tu cherches querelle à tout le monde ! »

Dieu qui voyez mon cœur ! Quand ai-je calomnié, et à qui ai-je cherché chicane ?

Mais je n'ai rien pu répondre, car chaque mouvement de mes lèvres était arrêté par un formidable : tais-toi ! Se justifier était inutile, et en m'en retournant, j'étais comme une couveuse fouettée avec des orties, et me répétais : tais-toi ! Je vois que ce mot est sage. Une seule chose m'étonne, c'est de n'avoir pas été accusé de maladresse ou de manque d'éducation pour cette faute, quelque impudente qu'elle ait été. Que pensez-vous qu'on m'ait reproché ?

D'avoir voulu me venger de ce que ces mêmes Polonais ne m'avaient pas invité à venir m'enivrer avec eux, ce qui, grâce à Dieu, n'est pas mon habitude!

Il m'est revenu à l'esprit ce qu'une jeune Française, Charlotte Corday, écrivait dans une de ses lettres avant son exécution :

« Il y a parmi les peuples nouveaux peu de patriotes comprenant assez leur devoir pour se sacrifier. Partout l'égoïsme règne, et cela explique tout. »

Si je ne considérais que mes congénères, je serais de l'avis de Charlotte Corday ; mais ayant devant les yeux ces mêmes Polonais qui sont comme les pins isolés qui s'associent de loin au bruissément de la forêt, et les sectaires, que toutes les offenses et les persécutions n'empêchent pas d'aimer leur patrie, je suis, malgré moi, obligé de la contredire et de penser que l'amour de la patrie tient encore au cœur de certains hommes ! Voilà pourquoi ceux qui viendront après moi et liront ceci se figureront peut-être que j'approuve les Polonais. C'est égal, ce mot : tais-toi ! qui m'a été dit, résonnera chaque jour à mon oreille.

Nunquam de republica desperandum.

2 janvier 1846. — Je suis allé chez tous les sectaires, et j'ai accepté de l'argent aux portes. Quoique le temps des scrupules soit passé, ce moment m'a été très dur. Je ne m'y suis résigné que pour éviter à ma popadia l'humiliation de redescendre au rang de diaconesse, car après ce qui s'est déjà passé, tout est possible. Je me suis rendu chez le maire ; il est au courant de l'affaire, et m'a témoigné de la sympathie, mais ce qu'il pense au fond, Dieu seul le sait !

Ce qui est vraiment risible, c'est la sortie de l'élégante femme d'un de nos fonctionnaires, Madame Bizioukine : « Est-il vrai, me demanda-t-elle, que vous avez dénoncé les Polonais ? Quelle lâcheté ! Vous ne serez plus considéré, désormais, que comme un vil calomniateur, et délateur. Combien vous a-t-on donné pour cela ? » Je lui répondis : « Quant à vous, vous n'êtes qu'une sotte, et l'on ne vous paie cependant pas pour votre bêtise. »

1er janvier 1850. — L'année a passé lentement et paisiblement. J'ai enterré ma bienfaitrice Marfa Andreievna Plodomassoff. Elle avait vu passer cinq règnes : Elisabeth, Pierre, Catherine, Paul et Alexandre, et avait eu l'honneur de danser avec deux tsars.

Je m'attendais à ce que Madame Bizioukine m'attirât de nouveaux ennuis avec ses belles relations, en me faisant appeler par elles au gouvernement; mais il n'en fut rien; nous autres, Russes,

sommes très ardents dans la dispute, mais ne gardons pas longtemps rancune.

J'ai formé le projet de faire bâtir l'année prochaine, car je ne me permets jamais aucune fantaisie, et fais des économies ; je me suis mis à aimer les cartes, et j'ai commencé à fumer ; mais c'est une dépense. J'ai d'abord essayé chez le bailli, pour m'amuser, et maintenant j'ai tout un arsenal de fumeur à la maison. Je ferais mieux de m'en débarrasser.

1er janvier 1857. — Je ne me reconnais plus ; depuis sept ans, je n'ai pas écrit une ligne. Ma vie me semble étrange tant elle est libre et tranquille. J'ai relu, ces jours ci, ce que j'avais noté dans ce livre sur « ma Révérence ».

Il est à remarquer que j'ai agi tout différemment pendant ces dernières années : je ne lutte plus, ne me tourmente plus et dédaigne ce qui pourrait me troubler. « Les montagnes escarpées ont dompté le coursier. »

20 février. — La noblesse nous a choisi un nouvel ispravnik, mon ami le Polonais, celui que j'ai dénoncé au temps de ma jeunesse rebelle, le seigneur Tchemernitsky. Il a épousé une Russe, veuve et très riche, est devenu propriétaire, puis à présent le voilà ispravnik. J'aurai, bien entendu, un ennemi en M. Tchemerwitsky, et vraisemblablement le plus acharné.

7 avril. — Le nouvel ispravnik est arrivé et m'a rendu visite. Aucune allusion n'a été faite à notre ancienne querelle.

20 mai. — J'ai lu pour la première fois, chez l'ispravnik, le journal russe « Kolokol » (La Cloche) publié à l'étranger. C'est un journal de combat, mais rédigé dans un style parfait : n'étant pas habitué à cette témérité, je l'ai trouvé... sauvage.

2 juin. — Hier, à l'occasion de ma fête, j'ai donné un festin. Je pensais le faire modestement, suivant mes moyens ; mais Tchemernitsky m'envoya, le matin même, une corbeille remplie de bouteilles de vin, de rhum et de friandises, et, le soir, il vint me voir avec le nouveau bailli, Porokhontseff, un excellent homme. Après avoir beaucoup bu, il voulut tout à coup nous réconcilier, Tchemernitsky et moi, pour ce qui s'était passé autrefois entre nous. Je fis la paix, et lui demandai pardon, puis nous nous embrassâmes à plusieurs reprises.

Je crois que je n'aurais pas agi ainsi si je n'avais pas un peu bu moi-même. Ce matin, j'en ai exprimé mes vifs regrets à notre réconciliateur, Porokhonsteff ; mais il m'a dit qu'au régiment on est d'avis qu'il ne faut pas se plaindre lorsqu'après avoir bu, on s'embrasse : cela vaut mieux que de se disputer.

C'est vrai, mais c'est tout de même vexant.

J'ai célébré aujourd'hui un service, chez une des autorités, et me suis frappé le nez avec le goupillon, en me disant à moi-même : « Ne bois plus de vin, pope. »

20 décembre. — Je suis dans la plus grande perplexité. La diaconesse a envoyé à son fils, par la poste, un assignat d'un rouble dans une simple enveloppe, mais l'enveloppe fut décachetée, et le crime de la pauvre veuve fût découvert, l'argent lui fut confisqué, et on lui infligea une amende,

Que les lettres soient ouvertes et lues à la poste, ceci n'est un secret pour personne; mais comment peut-on confisquer un rouble à une veuve, tandis qu'on laisse parvenir à l'ispravnik son journal révolutionnaire ?

Que signifie cela ? Est-ce de la bêtise ou du vol ?

20 octobre. — Un nouveau diacre, Achille Dessnitsine est arrivé du gouvernement pour remplacer le pacifique Prokhor, décédé. Il est plus grand et plus gros qu'aucun de nous, et l'on ne peut considérer cette haute stature sans s'étonner de la force et de la puissance de la nature. Il a une assez belle voix, un caractère enjoué et s'est montré, dès la première entrevue, très respectueux envérs moi.

Ce garçon me plait par sa bonhomie ; il m'a présenté une copie de son certificat du séminaire, ainsi conçu : « bonne conduite, mais sans-gêne ».

« Que signifie ceci ? lui ai-je demandé.

— Ce ne sont que des bêtises, m'a-t-il expliqué, c'est tout simplement parce que, relevant d'une fièvre pernicieuse à l'hopital du séminaire, j'ai porté de la vodka (eau-de-vie) aux malades. »

Je trouve que c'est déjà bien assez !

9 décembre. — J'ai rèçu les insignes et la croix de Sainte-Anne. Pourquoi les aurais-je sollicités ?

Je les dois au bon rapport de mon ami le seigneur Tchemernitsky sur mon zèle pour maintenir le bon ordre.

(*A suivre*). N. LIESKOFF.

Traduction d'André Neviedomsky.

DELPHINE DE CUSTINE

Ce n'est point un salon, qui sera tracé, sous le nom de la marquise Delphine de Custine, mais un portrait de la jeune femme, le relief d'une vie, qui eut ses jours de bonheur et de grande détresse. Et forcément, après Madame de Beaumont, il faut parler d'elle, car elle fut aimée de celui qui partageait son cœur entre les femmes belles et attachantes, aimée du mélancolique René, dont le génie littéraire enflammait toutes les âmes tendres.

Si elle n'eut pas de salon, ce n'est pas qu'elle fut inférieure à celles qui s'étaient fait une société d'amis fidèles, aimables et distingués. Sa grâce, sa beauté, son esprit, avaient conservé les charmes de la bonne compagnie. Mais lorsque les coups du destin cessèrent contre elle, ses ressources lui restèrent si diminuées, elle eut tant de procès à soutenir, elle se trouva si isolée, loin de sa mère, Madame de Sabran, qui avait émigré, qu'elle ne pensa point à réunir autour d'elle une élite d'invités. Et puis, elle était si jolie qu'elle sentait bien qu'un salon, où l'on causerait, ne serait bientôt qu'une « cour d'amour ».

Son beau-père, le général de Custine, avait subi, en 1793, la peine réservée aux ennemis des Jacobins : la mort sur l'échafaud. Son mari, Philippe de Custine, à peine plus âgé qu'elle, avait été emprisonné pendant le procès du général, et l'infortuné jeune homme, accusé d'avoir pris la défense de son père, avait été condamné à subir un sort pareil. Les tyranneaux avaient laissé la liberté à la marquise, et, puisant sa fermeté, son courage et une mâle sagesse dans l'orgueil de son nom, on l'avait vue aller, chaque jour, d'une prison à l'autre, porter des consolations aux deux victimes de la Terreur. On l'avait vue suivre les procès de ces deux êtres aimés, assise sur un escabeau, devant les juges, statue de la douleur et du désespoir, tâchant d'attendrir ces hommes implacables, que la passion politique aveuglait. Rien n'y fit ; les deux Custine durent expier le crime d'être nobles.

Philippe, emprisonné après son père, ne doutait pas de l'issue

de son procès. Sa jeune femme avait réussi à préparer une évasion. Moyennant une somme de trente mille francs d'or, la fille du geôlier se devait prêter aux combinaisons de la fuite. Ce jour-là, les journaux publiaient une loi, édictant la peine capitale contre ceux qui auraient soustrait un condamné à son châtiment. Philippe de Custine refusa tout de suite d'exposer à la mort celle qui avait voulu se dévouer pour lui. Il demeura inébranlable en sa prison.

Quelle douleur pour la jeune épouse! Leur dernière entrevue dura trois heures; elle, les deux bras repliés sur le cou de son mari, retenant ses larmes, muette en cette étreinte suprême. Ils n'échangeaient entre eux que des paroles brèves sur leur enfant, tout à leur douleur, tout à cet effroi poignant du malheur, dont les nerfs sont affolés; à ce point, que, pendant ces heures terribles, heures nocturnes, dans une pièce commune à tous, un condamné passant avec une lanterne et coiffé de son bonnet de nuit, pour une visite à un autre condamné, les deux époux, obéissant à leurs nerfs détraqués, subirent une crise de rire et de spasmes, durant laquelle, la jeune femme perdit connaissance. Les geôliers l'emportèrent; le mari demeura seul. Avant de quitter la prison, il écrivit une lettre à sa femme, à sa chère Delphine qu'il adorait; et la dernière ligne lui recommandait « d'apprendre à son fils à bien connaître son père. »

Qu'allait-elle devenir? La Révolution pourtant ne l'avait point effrayée. Elle en avait subi l'enthousiasme ambiant. L'esprit ardent, qu'elle tenait de sa mère, nature aventureuse et passionnée, lui en avait fait accepter franchement les prémices. Elle n'avait point voulu émigrer, et aux premiers mois de l'exode universel de l'aristocratie, elle écrivait à Berlin, que la vie était facile et heureuse à Paris, que l'on s'y amusait beaucoup et qu'elle était enchantée d'y être restée. Les temps changèrent. Le malheur s'abattit sur sa famille. Elle apprit à connaître les méchancetés des hommes, les effets de la calomnie et de la haine. Elle résolut de quitter des lieux, maintenant odieux par les tristes souvenirs dont ils étaient pleins, et de rejoindre ses parents en Allemagne. Comme marchande de dentelles, elle se dirigerait sur Strasbourg, son fils, avec une femme de confiance, par un autre chemin. La trahison de sa camériste la perdit. Elle fut arrêtée au milieu de ses préparatifs de départ, et, devinant d'où venait la félonie, elle dit à cette femme infâme, en sortant : « Je vous laisse à vos remords. »

Enfermée à la prison des Carmes, elle y connut Joséphine de Beauharnais et quelques autres grandes dames, qu'elle retrouva

plus tard dans le monde. Son procès suivit son cours. Sa mort fut décidée. Pendant l'instruction, elle était amenée de la prison à son hôtel, rue de Lille, afin d'y assister à la levée des scellés et à l'inventaire de ses papiers. Dessinant agréablement, elle crayonna malicieusement le portrait des Jacobins délégués à son interrogatoire, et tous se trouvèrent flattés du portrait qu'ils saisirent.

L'un d'eux, plus que les autres, du nom de Gérôme, s'était laissé prendre à l'air coquet, bon enfant, et très ouvert de la jeune aristocrate. Il avait ses entrées dans le cabinet de Fouquier-Tinville, le grand pourvoyeur de l'échafaud. Il savait que les chargements des charrettes se composaient au hasard des fiches, les premières sous la main, dans les cartons des condamnés ; et, chaque jour, il se glissait furtivement vers le carton, vérifiait les fiches et plaçait au dernier rang celle de la belle marquise, dont il voulait sauver la vie. Lorsque le triomphe de Tallien, au 9 thermidor, arrêta les supplices, il ne restait plus que trois fiches, et l'une des trois, celle de Delphine de Custine. Elle n'oublia jamais ce dévouement obscur. Gérôme, le farouche Jacobin, fut, à son tour, occultement protégé par elle, et grâce à ses subsides, il put s'embarquer pour l'Amérique, d'où il revint un jour, avec une petite fortune.

Libre, mais dépouillée de ses biens, la belle Delphine, toujours séparée de sa mère, mena une vie très affligée et malheureuse. La bonne société n'était pas reformée ; ceux qu'elle avait connus, en ses belles années de jeunesse et de prospérité, n'existaient plus, ou étaient dispersés. Elle se livra solitairement, pour occuper sa vie, à la lecture des classiques de l'antiquité, Pline, Cicéron, Plutarque ; et, en ses lettres à son jeune frère Elzéar, alors en Allemagne, elle lui parlait de ces auteurs choisis, avouant que Cicéron ne lui agréait point, trop timoré et trop lâche pour elle.

En cette première année du Directoire, elle avait vingt-six ans. Dans toute la splendeur de sa beauté (1), son admirable chevelure

(1) Mme d'Abrantès a dit d'elle, en ses salons, t. III, p. 37 :

« Chez Mme de Montesson, un jour, après déjeuner, Mme de Staël y vint et Bonaparte y vint aussi. Tout le monde abandonna Mme de Staël Mais Mme de Custine vint s'asseoir auprès d'elle.... son esprit était charmant comme sa personne. Elle connaissait peu Mme de Staël, mais elle comprenait tout ce qui était supérieur et Mme de Staël était pour elle un être, représentant tout ce que ce siècle devait reproduire de grand. Lorsque sa pensée s'arrêtait sur ces grandes choses que pouvait produire sa patrie, alors artiste par le cœur comme elle l'était par l'esprit, on voyait flamber son œil toujours si doux, si velouté ; sa bouche rosée ne s'ouvrait plus que rarement et son ensemble était poétique.... »

de soie blonde, en éventail au-dessus de son front, lorsqu'elle était dénouée, tombait en longues nappes molles sur les épaules. Ses yeux, d'une expression de tendresse émue, illuminaient son jeune visage d'un regard très doux. Sa bouche, toute petite, s'épanouissait en deux lèvres finement ourlées, sur un menton bien dessiné, ovale, sans fossette, menton plein, dénonçant la franchise et l'agrément de l'esprit. Elle était jolie, plus que jolie, charmante, plus que charmante, adorable ; et le chevalier de Boufflers, le mari de sa mère, enthousiasmé de la fraîcheur de ses joues, l'appelait : « reine des roses ». En miniature, on l'eut prise pour la princesse de Lamballe.

Dans les réunions du monde aristocratique, où l'on se voyait alors entre soi, elle était donc fort remarquée. Son nom était, d'ailleurs, auréolé d'une légende de bravoure. On se redisait son courage et sa ferme attitude, devant les juges sanguinaires de la Terreur, et les hommes s'empressaient vers elle et les plus jeunes se hasardaient à lui faire entendre quelques mielleuses paroles d'amour. Elle coupa court à cette adoration. L'échange de ses lettres ne lui suffisant plus avec sa mère, elle résolut de la revoir et lui donna rendez-vous en Suisse. Mme de Staël y recevait, dans son château de Coppet, tous les voyageurs de marque, et elle reçut Mme de Sabran (1) et sa fille Delphine de Custine ; et Delphine lui fut si agréable, elle lui trouva tant de qualités aimables, qu'elle choisit ce petit nom, pour le donner à l'héroïne de son prochain roman. A Paris, Delphine revit Mme de Staël. Mais les hommes, dont s'entourait la célèbre Génevoise, n'agréaient point à cette nature impressionnable et fine, timide jusqu'à la sauvagerie, faite pour les émotions du cœur et non pour les luttes de la politique. Elle ne fit que passer dans les grands salons ouverts aux orateurs des Cinq Cents, aux philosophes, aux dialecticiens, qui s'effaçaient humblement, en face de celle qui pérorait toujours, comme à une tribune, devant le cercle de ses admirateurs.

Alors, retrouvant sa solitude, désespérante lorsqu'on est sans famille, elle se surprenait à souhaiter un nouveau mariage. Elle écrivait à sa mère : « Je voudrais trouver un bon mari, raisonnable, sensible, ayant les mêmes goûts que moi et apportant tous

(1) Mme de Genlis, *en ses mémoires*, t. II, p. 347, dit de Mme de Sabran :

« Aujourd'hui, Mme de Boufflers, était une des plus charmantes personnes que j'aie connues par la figure, l'élégance, l'esprit et les talents. Elle dansait d'une manière remarquable, elle peignait comme un ange, elle faisait de jolis vers ; elle était d'une douceur et d'une bonté parfaites ».

les sentiments dont se compose mon existence, un mari qui sentit que, pour vivre heureux, il faut être auprès de toi, et qui m'y conduisit, qui s'y trouvât heureux et aimât mon fils, comme les siens, un mari doux d'opinion, comme de caractère, philosophe, instruit, ne craignant pas l'adversité, qui la connaîtrait même, mais qui regarderait comme une compensation à ses maux, d'avoir une compagne comme ta Delphine. Voilà l'être que je voudrais trouver et que je crains bien de ne rencontrer jamais. »

C'était son rêve ; mais la réalité était tout autre, et se faisait sentir dans les visites de deux adorateurs qu'elle n'avait pas congédiés. L'un, « Maurice ». Elle écrivait sur lui, sans donner d'autre nom, après lui avoir refusé son portrait et de ses cheveux : « Ses défauts m'ont frappée. J'ai reconnu en lui une taquinerie insupportable, des idées fausses sur tout, et surtout en morale. Tout cela m'a aigrie. Chaque fois que nous nous voyons, c'est pour nous quereller. »

L'autre, « Médor ! » anonyme comme le premier, très différent néanmoins : « Celui-ci, soumis, écrit-elle, bon, simple, heureux d'un regard, heureux d'être dans ma maison, ne pouvant être ailleurs, ne connaissant d'autre bien que d'être chez moi ; incapable de tenir le moindre propos, de faire naître le moindre soupçon ; il ne fait pas un pas qu'il ne puisse le dire. »

Elle résista à l'un et à l'autre.

A mesure qu'elle connaissait mieux le monde et la vie, elle s'éloignait de l'idée du mariage. Son fils l'enchaînait à son chevaleresque Philippe, dont elle portait le nom ; enfin, comme elle le disait, « veuve seulement par le bourreau », elle ne se croyait pas tout à fait déliée de son premier mari. Et ses affaires n'étaient point liquides. Ses procès, pour récupérer ses biens non vendus, s'éternisaient, quoique, depuis le Consulat, sous l'influence de Joséphine de Beauharnais, Fouché, devenu son commensal, les difficultés se fussent beaucoup aplanies. Et c'est pour cela qu'elle allait en cachette, le matin, aux Tuileries, avec ses amies les solliciteuses, qui venaient demander le retour de parents chers et toujours exilés. Elle y réussit pour sa mère et le chevalier de Boufflers, que le général Bonaparte ne refusa point de faire biffer de la liste fatale. « Boufflers ! dit-il, pourquoi pas ? Il nous fera des chansons ! » Hélas ! des chansons, il n'en faisait plus. La misère et les privations de l'exil avaient éteint sa verve, et, sans fortune, ne sachant comment vivre à Paris, il accepta, sans regrets, une place à la bibliothèque Mazarine.

A cette époque, la marquise de Custine avait dépassé trente ans,

et, dans la société renaissante, elle comptait comme l'une des grandes dames les plus séduisantes. On la citait avec sa parente, Madame de Vintimille, qu'elle appelait « la souris », avec Madame de Pastoret, avec la princesse de Vaudemont et Madame de Luynes et Madame de Rosambô, chez qui son avenir allait se décider. Madame de Rosambô était une alliée de Chateaubriand, et le jeune barde, dans tout l'épanouissement de sa renommée, y venait chercher des louanges dont il était friand. Delphine de Custine fit tout de suite impression sur ce cœur d'amoureux ; elle répondit aux avances du poète, dont les douces susurrations ne trouvaient point d'âmes récalcitrantes, et, dans cet amour, elle espéra le bonheur. Ce fut, comme toujours, un commencement semé de ravissements, de lettres tendres, de serments solennels. Elle venait d'acheter Fervacques, en Normandie, château agréable, que lui avaient cédé les Montmorency et les Luynes, et elle voulut en marquer la prise de possession par le séjour de son ami. Les sensations qu'il y éprouva, il les raconte en ses Mémoires, où il parle avec attendrissement du château et de la belle châtelaine. Le château était ceint de fossés remplis d'eau et entouré de vertes prairies, dont la petite rivière de Fervacques formait la bordure. Le soir, il avait couché da ns le lit du Béarnais, qui, sans doute, « y avait dormi avec quelque Fleurette ». Il ne s'étend pas davantage, mais on devine; et, renouvelant ses grâces et ses remerciements à la jeune femme, qui l'avait divinement accueilli, il lui remémore ses jours dans les lieux traversés, en oubliant, — avec intention peut-être, — « une grotte et un petit cabinet orné de deux myrtes superbes ». C'est elle qui les lui rappelle, dans sa réponse. « Il me semble, ajoute-t-elle, que cela ne devait pas s'oublier si vite. Je n'ai rien oublié, pas même que vous n'aimez pas les longues lettres. » Plus tard, montrant la grotte et le cabinet à l'un de ses familiers..... « Alors, c'est là, interrogea-t-il, qu'il était à vos genoux ?

— Peut-être est-ce moi qui étais aux siens ! » Elle ne s'en cachait point.

Il aimait alors Madame de Beaumont. Il la demandait à Rome, où elle vint mourir. Ce qui ne l'empêchait pas, en partant, d'envoyer ce mot à Madame de Custine : « L'idée de vous quitter me tue ! » Il se lamentait sur la santé de la femme mourante, et il prétendait, en même temps, sentir le désespoir l'envahir à cause de Madame de Custine, et puis, de Rome, il écrivait à Fontanes : « Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques. La crainte de me réunir à ma femme m'a jeté une seconde fois hors de ma

patrie. Les plus courtes sottises sont les meilleures. Je compte sur votre amitié pour me tirer du bourbier. » Exagération de poète ! Etait-ce un bourbier d'être, à Rome, secrétaire d'ambassade ? Le vrai bourbier était celui dans lequel il pataugeait entre deux femmes, à qui étourdîment il s'était donné, et elles ne pouvaient plus se passer de lui !

Les amoureux ont toujours besoin d'un confident. A Madame de Custine, il fit connaître Chênedollé, discret et timide, un peu sauvage comme elle. Retirée à Fervaques, elle ne venait plus à Paris que pour y voir son ami et s'enquérir de ses actions. Afin d'être près de lui, afin de l'avoir à ses heures, elle va se loger rue Verte, à côté de la rue de Miromesnil où lui-même a transporté son domicile. Dès lors, la sauvagerie de la jeune marquise s'accentua. Elle sort moins, elle sort peu. Elle s'est donnée à la peinture et, de longues heures, enfermée en son atelier, elle copie des œuvres de maître, avec une telle patience et un si habile emploi des couleurs, que Madame Vigée-Lebrun, en une visite, prit le modèle pour la copie. Mais, c'est à Fervacques qu'ils se retrouvent ; à Fervacques qu'elle l'appelle et qu'il veut aller ; à Fervacques, qu'il se rend, un jour, quittant Joubert à Villeneuve, sans dire où il va, y laissant sa femme, Madame de Chateaubriand, pour courir au rendez-vous de l'amante. Chênedollé s'y rencontre avec lui. Mais Chênedollé n'ignore rien de ses amours : à lui seul, il a tout avoué. Elle-même est heureuse d'avoir près d'elle une oreille bienveillante, où viendra se perdre l'écho de ses alarmes, des yeux qui assisteront au trouble de son cœur. Lorsque Chateaubriand n'est plus là et que Chênedollé part de Fervacques, elle en est désolée et elle écrit : « Votre ami part demain ; j'en suis plus triste que je ne puis dire. Je n'aurai plus rien de ce que vous aurez aimé. »

Lui seul, des amis de Madame de Beaumont, lui seul, Chênedollé, venait chez Madame de Custine. Chateaubriand se cachait des autres. Il ne présenta aucun d'eux à Fervacques ; il les éloigna de la jeune marquise, sentant l'indélicatesse de sa conduite, tandis qu'il pleurait l'infortunée qui était allée mourir à Rome. Il lui avait fait élever un tombeau, et, manquant de l'appoint nécessaire pour en solder les frais, à qui demande-t-il trois mille francs ?... à Madame de Custine ! Elle les refuse, ce qui est naturel et il se résigne noblement au refus. Sa lettre est très digne. Il se plaint seulement de l'indiscrétion, qui a mis le public dans la confidence de sa gêne et de sa demande ; ce qui est encore très justifié.

Ainsi s'écoulèrent leurs amours, avec une intermittence d'ardeurs et de molle lassitude, de reproches et de pardons, jusqu'au jour où, emporté par de nouveaux besoins de cœur, il part pour l'Espagne, devant rejoindre à Grenade la belle comtesse de Noailles, devenue ensuite marquise de Mouchy (1). Que d'autres après elle! L'âge seul calma ce cœur trop bouillonnant et toujours instable, qui cherchait partout un motif de plaintes et de désespoirs et, souffrant lui-même, faisait souffrir ceux qui s'étaient liés à lui. Il a néanmoins écrit, en ses Mémoires, une page émue sur celle dont il avait capté l'amour. A son passage en Suisse, allant à Rome comme ambassadeur de la Restauration, il se croisa, dans Lausanne, avec le cercueil de la trop tendre marquise. « J'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, dit-il; je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie ; je l'ai vue, avec le sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quittait Sécherons, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais ; j'ai entendu son cercueil passer, la nuit, dans les rues solitaires de Lausanne, pour aller prendre sa place éternelle à Fervaeques ; elle se hâtait de se cacher dans une terre qu'elle n'avait possédée qu'un moment, comme sa vie. J'avais lu sur le coin d'une cheminée du château, ces méchantes rimes, attribuées à l'amant de Gabrielle :

La dame de Fervacques
mérite de vives attaques!

Le soldat roi en avait dit autant à bien d'autres ; déclarations passagères des hommes, vite effacées et descendues, de beautés en beautés, jusqu'à Madame de Custine. Fervaques a été vendu. »

Gilbert STENGER.

(1) Dans ses notes sur les *Mémoires* de Chateaubriand, Edmond Biré ajoute :

« C'est elle que Chateaubriand a peinte dans les Aventures du Dernier Abencérage, sous le nom de Blanca, comme il s'est peint lui-même sous le nom d'Aben-Hamet. « Les mois s'écoulent, écrivait-il, tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de Saint-Louis. L'Abencérage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin. Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte, il aperçoit les premiers promontoires de l'Espagne. Blanca l'attend-t-elle sur ces bords ? se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cesse de l'adorer sous le palmier du désert ? »

AGONIE

Là-bas, à l'horizon d'opale,
s'écrase dans l'or, le soleil,
irradiant dans le soir pâle,
en rayons, son éclat vermeil.

Au loin, l'ombre rouge et violette
donne encor l'illusion du jour,
tandis qu'autour de moi, je guette
de la ténèbre le retour.

La fraîcheur revient avec elle
pour rapporter la vie à tout
ce qui respire et qui chancelle
dans la chaleur et le dégoût.

Sous le poids lourd des heures chaudes,
las, tout dormait et s'inclinait,
et voici, ce soir, comme aux laudes,
que tout s'éveille et se distrait.

La fleur, sur sa tige courbée
se dresse, et s'ouvre lentement;
et les ailes du scarabée
susurrent un doux bruissement.

Il se mêle à celui des feuilles,
branlantes sous un vent léger,
qui gaîment, vole aux chèvrefeuilles
leur grisant parfum bocager.

Sous l'éveil frais, bâille et s'étire,
souplement, le chat indolent,
qui dans l'ombre, comme un satyre,
va guetter l'insecte insolent.

Nombreux, tapageurs, des chiens jappent,
rayant l'air de leurs aboiments ;
tandis que des enfants, s'égrappent
jacasseurs, dans leurs tournoiments.

Puis, vient le défilé des couples
qu'on entend rire et murmurer ;
enlacés, les bras aux reins souples,
ils vont, leur amour augurer.

La joie avec le crépuscule
retourne, amène bruits et cris
étouffés par la canicule
des midis mornes et décris.

Tout exulte, tout est jeunesse,
tout est gaîté, joie et amour,
tout crie et chante l'allégresse
de l'ombre et du déclin du jour.

Toute la tristesse du monde,
la souffrance de l'univers
et la désharmonie immonde ;
dans l'oubli des êtres divers,

sur moi, se concentre en despote.
N'ayant pas ma place au festin,
seule, dans le soir, je sanglote
sous l'inique faix du Destin.

Valentine de SAINT-POINT.

LA RÉFORME SCOLAIRE EN SUÈDE

ET L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

Les réceptions cordiales qui ont été faites, il y a quelques semaines, aux Scandinaves, ne pourront que servir notre influence en Suède et réparer, dans une certaine mesure, le préjudice qui nous fut causé par le vote récent de la nouvelle loi sur l'enseignement secondaire. Avec cette loi, l'enseignement de notre langue subit un échec inquiétant sinon irréparable.

S'inspirant des idées qui, en 1902, ont amené l'Université française à modifier les cadres et à refondre les programmes de l'enseignement secondaire, le Parlement de Stockolm vient d'adopter une proposition Royale qui modifie complètement l'organisation de l'enseignement secondaire tel qu'il existait en Suède depuis de longues années.

Désormais, les établissements d'ordre secondaire seront de deux sortes : 1° les *Ecoles d'enseignement moderne* ; 2° les *Ecoles d'enseignement supérieur*. Les premières se composent de six classes d'une année chacune ; leur enseignement aura un caractère général destiné à compléter l'enseignement de l'Ecole primaire. C'est ce que nous appelons en France un enseignement primaire supérieur.

Les secondes Ecoles comprendront une section d'enseignement moderne avec six classes, et, en plus, un *gymnase* (moderne ou classique) avec 4 classes d'une année destinées à préparer les élèves soit pour les Universités, soit pour les Ecoles supérieures d'application.

L'enseignement moderne ne comportera pas l'étude du latin et se terminera par un examen de sortie après la 6e classe. Cet examen permettra aux élèves des deux sexes d'entrer dans les Ecoles qui, jusqu'alors, étaient réservées aux seuls bacheliers, telles que : *L'Ecole des Constructions mécaniques, l'Ecole forestière, l'Ecole Navale, les Instituts agronomiques, l'Ecole des Postes et Télégraphes, l'Institut dentaire, l'Institut pharmaceutique*, etc.

L'Enseignement donné au gymnase sera ou moderne ou classique ; même une certaine latitude sera laissée aux élèves des classes supérieures, quant aux choix des matières à étudier. Le grec, notamment, sera entièrement facultatif. Enfin la dernière année de ce gymnase se terminera par un examen correspondant à notre baccalauréat.

Telle est, dans ses grandes lignes, le réforme apportée par le gouvernement à l'Enseignement secondaire en Suède. Mais si nous voyons avec plaisir cette nation amie modifier et rajeunir son enseignement secondaire, c'est avec tristesse que nous apprenons qu'elle a, sinon exclu, tout au moins réduit à sa plus simple expression l'enseignement de la langue française dans ses gymnases. Les considérants qui commentent et expliquent l'ostracisme dont désormais notre belle langue française va se trouver frappée sont peut-être plus durs que ne l'est la mesure en elle-même.

Voici, en effet, dans quels termes s'exprime le rapporteur de la Proposition Royale dans un document qui fut distribué aux Chambres et reproduit par la presse. Je cite textuellemement :

Notre plan d'enseignement actuel date, dans une certaine mesure, du temps où la France marchait en tête de la civilisation européenne et où le français était la langue internationale de la Société. Mais l'action prépondérante exercée jadis par la France au point de vue de la culture intellectuelle, diminue à mesure que les différents « Etats, particulièrement les pays germaniques, tendent à se dégager des influences étrangères. Sous le rapport de la position géographique, de ses origines, de son langage, de ses opinions politiques, sociales et religieuses, la Suède est plus rapprochée des pays germaniques que de la France. L'industrie allemande, si florissante, a sur bien des points supplanté l'industrie française. Durant ces dernières périodes décennales, nos relations commerciales avec l'Allemagne se sont accrues, tandis qu'avec la France elles ont diminué.

Quant à l'anglais, on peut affirmer que, sauf dans les pays latins, il joue un rôle beaucoup plus considérable comme langue internationale que le français.

Nous ne voulons, en aucune manière, déprécier par là l'influence que le français a exercé et exerce sur l'instruction supérieure. En sa qualité de langue des classes élevées de la Société le français, en son temps, a favorisé le bon ton et contribué à l'affinement des formes sociales. Sa clarté, sa précision, ont servi à châtier notre langue ; aussi le français a-t-il encore une tâche à remplir comme moyen d'éducation au point de vue de la forme.

Il nous semble, cependant, que la valeur pédagogique des matières ne doit venir qu'au second rang, lorsqu'il s'agit de dresser un plan

d'études. Le français a donc dû perdre du terrain... C'est ainsi que les exercices écrits, de même que l'épreuve écrite pour le baccalauréat devront être supprimés ; l'étude de la grammaire, en particulier de la syntaxe, sera abrégée et l'enseignement tendra surtout à apprendre aux élèves à comprendre les textes français et à connaître certains traits caractéristiques de la culture française, au moyen de lectures appropriées. Les exercices écrits français seront remplacés par des exercices écrits allemands.

Ce rapport, on le voit, rejetait au troisième rang l'étude de la langue française qui, jusqu'alors, avait primé l'étude de l'allemand et marchait de front avec celle de l'anglais. Lorsque cette proposition fut lue au Riksdag, de vives discussions eurent lieu dont l'*Officiel* suédois a enregistré l'écho.

M. Gilljam, chancelier de l'Université, l'évêque Billing, et quelques autres membres de la première Chambre protestèrent contre cette demi suppression du français. M. Hedin, l'un des représentants les plus libéraux de Stockholm, alla jusqu'à déclarer que la langue suédoise allait se suicider si l'on supprimait de l'enseignement secondaire l'étude du français. Et M. Hedin ajouta :

Ceux qui veulent soumettre notre langue à la domination de l'allemand savent-ils ce que dit de ce langage Jacob Grimm, le plus éminent linguiste d'Allemagne : « C'est une langue contre nature, a dit Jacob Grimm, une langue formée par Luther sur le modèle du latin. » Tous les jours, poursuivit M. Hedin, je vois comment notre langue est maltraitée sous la pression de l'Allemand. Maintenant on veut supprile français qui est le contre-poids le plus énergique de l'allemand. . La langue allemande, c'est du hottentot, et pourtant on nous l'a imposée...

M. Beckman, dans la seconde Chambre, combattit énergiquement le rapport, faisant remarquer que l'allemand était fort mal choisi pour servir de base à l'étude des autres langues étrangères ; que, de plus, il était inférieur au français et à l'anglais.

Malgré ces observations, la majorité de la Chambre, désireuse de voir aboutir la réforme scolaire, appuya de son vote le projet de gouvernement qui recueillit ainsi 147 voix contre 67.

On peut se demander si les raisons, d'apparence purement pédagogique, dont le rapporteur de la loi s'est servi pour reléguer au troisième l'enseignement du français, sont les bonnes raisons, si ce sont elles surtout qui ont assuré au projet du gouvernement une aussi forte majorité. A vrai dire nous ne le croyons pas ; nous

pensons que l'intérêt politique, a été pour quelque chose dans ce vote.

M. le Rapporteur n'a-t-il pas écrit, en effet, que, par « *ses opinions politiques, sociales et religieuses* », la Suède se rapprochait plus de l'Allemagne que de la France. Nous voyons là passer le bout de l'oreille, nous surprenons le motif secret et quelque peu honteux qui a conduit le parti royaliste suédois à réduire au minimum l'enseignement de notre langue. Ce motif, c'est l'éternelle peur des idées philosophiques, rationalistes et démocratiques dont la France a été et sera toujours l'ardent foyer. Les conservateurs suédois craignent que de la patrie de Voltaire, de Diderot et de Renan ne souffle le vent des révolutions bourgeoises ou prolétariennes.

Et, ce qui nous fait croire que telle est la raison sous-entendue qui a inspiré le rapporteur du projet, c'est que si l'enseignement du français disparaît, c'est surtout dans le cycle moderne, c'est-à-dire dans la partie qui sera réservée aux élèves des classes sociales les moins fortunées. Au contraire, les fils de l'aristocratie, qui pourront suivre le cycle de l'enseignement supérieur, auront toujours la faculté d'apprendre notre langue. Et ainsi, de plus en plus, le français deviendra la langue des classes privilégiées au lieu de rester, comme autrefois, la seconde langue maternelle de la Suède.

Il se peut toutefois que le ministre de l'Instruction publique, mieux inspiré, revienne sur ses rigueurs contre l'enseignement du français et lui rende à peu près la place qu'il occupait autrefois dans l'enseignement secondaire Tel est, dit-on, l'espoir de beaucoup de membres de la Chambre. Souhaitons que la récente visite des Scandinaves à Paris contribue à la réalisation de cet espoir.

UN UNIVERSITAIRE.

L'IMAGE LOINTAINE

(3)

VII

Nous nous sommes éveillés le lendemain très tard, la tête lourde, les yeux meurtris, avec l'appréhension du jour brutal qui surgirait soudain lorsqu'il faudrait pousser les persiennes closes. Une invincible torpeur m'engourdissait et je ne désirais qu'une chose : reposer encore, reposer toujours, sans effort, sans fatigue. dans le silence et dans le calme. Mais Suzanne s'étirait à mon côté, tordait les bras, cambrait la taille, je devinais en elle une impatience croissante à me voir ainsi les yeux fermés. Je sentis un instant son regard posé sur moi. Elle crut sans doute que je dormais réellement, car elle m'embrassa du bout des lèvres, se leva doucement et sortit sans bruit de la chambre.

Je l'entendais aller et venir dans le cabinet de toilette ; il y eut un bruit sourd de gaz qu'on allume, un heurt de porcelaines, un clapotement clair d'eau versée. Il devait faire froid au dehors car je l'entendais s'ébrouer et frapper le tapis du pied. Je m'enfonçai plus profondément sous les couvertures et, comme je songeais qu'il serait bon désormais de faire allumer du feu le matin, insensiblement je me rendormis.

Ce fut elle qui m'éveilla d'un baiser en grondant.

— Vous êtes un paresseux. N'avez-vous pas honte de dormir ainsi ? Regardez-moi.

Je me frottai les yeux, tout ébloui du jour trop crû de la fenêtre, et je l'aperçus enfin en jaquette, avec son chapeau, prête à sortir.

— Où diable vas-tu ?

Elle me tendit son gant à boutonner.

— Chez moi, dit-elle en souriant, à mon ancien chez moi. Je vais empaqueter mes toilettes, combler ma malle, et je vous reviens ensuite pour toujours.

Je devinai qu'elle avait hâte surtout de rentrer, dans la crainte que le bruit de son escapade ne vînt aux oreilles d'un locataire ami. Je ne voulus pas la contrarier cependant, et m'acharnant après son gant que je ne pouvais boutonner :

— Tu reviendras de bonne heure ?

Elle retira sa main brusquement pour punir ma maladresse et m'expliqua :

— Il est midi ; je compte être ici vers quatre heures. Je te demanderai pourtant de me laisser seule jusqu'au dîner. Il faudra que j'écrive.

Elle avait pris un air sérieux qu'elle démentit en se penchant sur moi.

— Dis-donc, tu ne m'as même pas embrassée ce matin...

Je l'attirai doucement et lui demandai à l'oreille : « Alors, c'est bien vrai ?..... tu resteras toujours ?... »

Elle parut surprise.

— Tu dois comprendre que je ne veux pas m'en aller chez lui chaque jour. Je prendrai une bonne fois tout ce qui m'appartient et je n'y retournerai plus jamais. Maintenant que ma résolution est inébranlable...

Je l'embrassai avec émotion, en murmurant très bas : « Je t'aime bien, ma Suze jolie. »

Elle me rendit ma caresse et répliqua : « Lequel de nous deux aime le mieux l'autre ? »

Puis, comme je ne répondais pas : « Que vas-tu faire de ton après-midi ? » ajouta-t-elle.

Je haussai les épaules en signe de parfaite indifférence ; elle me conseilla :

— Ne reste pas ici à m'attendre. Je préfère ne point te trouver en rentrant, ça me gênerait pour écrire. Va donc voir ton ami Durmay, tu me rapporteras le mal qu'il aura dit de moi. Et puis, il ne faut pas négliger les tiens par ma faute.

Elle me parut très drôle en moralisatrice, je l'assurai avec un sourire que j'irais voir Durmay. Seulement, elle promettait de me retrouver à sept heures ?

— Oui, oui, dit-elle... reviens même à six. J'aurai bien assez de deux heures pour écrire cette lettre.

Elle m'embrassa longuement, une fois, deux fois, trois fois

encore parce que j'implorais, et se sauva vite, laissant derrière elle un sillon de joie.

Depuis notre rencontre du mois dernier, c'est je crois le premier après-midi que je passe loin d'elle. Cette constatation me stupéfie et je songe à ce qu'est devenue ma vie en ces quelques semaines. Je me suis connu auparavant sinon casanier, du moins très peu sorteur. J'avais accoutumé de rester chez moi, entre mes livres chers et ma musique, relisant les poètes aimés, me confinant surtout dans l'étude de l'art antique, dont je projetais de retracer l'histoire. Sauf Durmay, je ne me connaissais pas d'amis, ayant rompu toutes relations autres pour me libérer des corvées mondaines. En lui, par exemple, je trouve un véritable frère. Nous avons été élevés ensemble et d'une camaraderie d'enfance est née la solide amitié qui nous unit aujourd'hui. Son caractère froid, sa tournure d'esprit, jusqu'à sa manie de démonter les ressorts cachés de nos actes, trouvent en moi un écho sympathique. Certes, il ne farde pas la vie de couleurs bien tendres, mais je l'en aime davantage de brandir tenacement sa haine et son mépris du laid dans le dégoût de son époque. La fréquentation momentanée des gens du monde, au sortir du collège, m'a appris surabondamment que, pour un homme intelligent, on y coudoie cent brutes, et ce m'est une raison encore de mieux aimer Durmay. N'éprouvant, d'autrepart, aucun plaisir à fréquenter des gens d'un esprit grossier, je préfère ne voir personne et je m'en trouve bien.

Je suis donc un sage, à peu de choses près, et, en exceptant quelques aventures galantes, je peux dire qu'en moi le diable s'est fait ermite avant l'âge. Il a fallu que je rencontrasse Suzanne pour que cela changeât, et vraiment j'aurais mauvaise grâce à le regretter. Elle est à moi maintenant, tout entière à moi, je connais enfin le véritable amour. Il suffira pour rendre mon bonheur durable, d'ordonner ma vie.

Pourtant, une irritation sourde m'agite à voir la réalité reprendre ses droits après ce rêve d'un long mois. Je vais connaître l'inquiétude des lendemains, l'obstacle des dépenses qu'on ne peut faire. Je suis à la fois joyeux et triste sans m'expliquer pourquoi. Aurait-elle accepté trop tard ou trop vite ?

Je veux distraire ma pensée. J'imagine Suzanne traversant les rues et se rendant chez elle. Je la suis pas à pas, je vois son geste coutumier pour relever sa jupe, son port de tête hautain, et le roulement grave des hanches qui m'a tant frappé les premiers jours. Elle descend un trottoir, traverse une rue, elle arrive chez

elle. Je m'arrête complaisamment à imaginer sa demeure, mais je ne puis que la distribuer ainsi que notre petit entresol. J'ai beau évoquer des pièces plus vastes, un ameublement autre, je retombe toujours dans la même erreur. Cette impossibilité de connaître le cadre où elle vit m'irrite presque. Que pense-t-elle au loin, entre nos souvenirs et les objets familiers qui doivent lui rappeler l'autre sans cesse? Je me souviens d'un jour où elle m'avoua qu'elle avait pleuré en relisant des lettres. Pleurera-t-elle encore aujourd'hui, en voyant cela pour la dernière fois?

Un doute angoissant avive ma jalousie, je sais presque gré à la domestique de venir frapper à la porte. Il est temps d'abandonner les chambres à son zèle. Déjà, dans la pièce voisine, des meubles se heurtent. Je me lève en toute hâte et gagne la rue.

Je descends les boulevards en chantonnant, sans me préoccuper de la foule. Il fait froid, les gens se hâtent, on entend plus nettement qu'à l'ordinaire le martellement des fers sur la chaussée.

Il est cinq heures. Je viens de quitter Durmay, sans lui avoir rien confié de la détermination soudaine de Suzanne. Mais je complote à part moi un dîner pour le lendemain où je les présenterai l'un à l'autre. Je souris d'avance à songer au choc de notre amour contre sa belle froideur. Il sera obligé de déguiser son sentiment secret. il se montrera aimable par égard pour moi, et rien de plus drôle, j'imagine, que ces madrigaux de convenance. Je me frotte les mains.

— Non, vraiment, rien ne sera plus drôle!

Je suis arrivé à la Madeleine, je monte les escaliers quatre à quatre. Une bottelée de roses m'encombre et j'entends déjà les remerciements joyeux de Suzanne devant cette pourpre qu'elle aime tant. Il faudrait aussi la surprendre. Je les cache derrière moi, j'ouvre doucement la porte, je m'avance sur la pointe des pieds.

Pourtant il n'y a pas de lumière dans le salon, pas de lumière dans la chambre; les objets grimacent lourdement sous la clarté jaune d'un bec de gaz devant les persiennes ouvertes encore. Je suis si désagréablement surpris que je reste un instant immobile, ne sachant qu'augurer d'un pareil retard. J'imagine qu'elle est demeurée chez elle pour écrire et que son retour sera proche. J'allume la lampe, je dispose les roses sur la cheminée, en toute hâte, parce qu'il me semble sans cesse entendre son pas. Comme cela, elle sentira le parfum des fleurs en entrant.

J'attends.

Je ne sais rien de plus désagréable que l'attente. La continuelle obsession de ce qui sera, l'inquiétude des instants perdus, navrent mon attention qui s'étire à la longue comme la corde d'un arc trop tendu. Ma grande joie a disparu et j'exalte mon impatience à croire au moindre bruit que c'est elle qui rentre. Je retiens ma respiration, je dis « La voici !... » pour prêter ensuite l'oreille au silence.

Il y a des pas dans l'escalier, un froufrou de robe, un claquement sec des talons sur les baguettes de cuivre du tapis, je halète. Enfin, c'est elle... Je me lève pour ouvrir la porte, mais déjà le bruit s'éloigne. J'entends marcher au palier du second, marcher, puis s'arrêter... Cette fois encore je me suis trompé.

J'ai laissé la lampe dans la chambre et le petit salon s'éclaire à peine par la porte entr'ouverte. Je consulte ma montre au rai de lumière : il est six heures à peine. Et, brusquement, je me découvre très ridicule. A quoi bon m'inquiéter d'un retard de quelques minutes ? Elle est restée chez elle pour écrire et je ne la verrai certainement pas avant sept heures. Je calcule le temps qu'il lui faut pour venir, en faisant un coude jusqu'au bureau de poste. Cela me rassure ; il y a au moins une bonne demi-heure de marche.

— Au moins une bonne demi-heure...

Je tourne et retourne à travers les pièces, j'ouvre un livre que je referme aussitôt, je m'assieds, je me relève, je bâille, pour me trouver soudain devant mon piano. Cela à l'occasion me calme les nerfs. Mais ce soir, vraiment ! on n'y voit goutte. Je plaque des accords à tort et à travers, je m'obstine quand même à distinguer mes touches, je grince des dents à m'entendre jouer faux. Suzanne subira le poids de mon ennui. Je cherche une phrase désobligeante pour l'accueillir.

Au fond, je sais si bien que je ne dirai rien que je m'enfièvre davantage. Je cours chercher la lampe dans la chambre et je la pose sur la table. Cette fois au moins je verrai mes touches.

On a mis sur le guéridon une carte-télégramme bien en évidence. Je la prends nerveusement.

— Quel gêneur, dis-je à voix haute, se mêle encore de m'écrire ? J'ai vu Durmay dans l'après-midi...

Mais je n'achève pas. En parcourant l'adresse, j'ai reconnu l'écriture de Suzanne.

J'hésite un instant puis, tout à coup, sans m'expliquer pourquoi, j'ai l'appréhension d'un malheur. Elle ne rentrera pas ce soir, j'en suis certain. Mes yeux se fixent sur l'enveloppe, je relis

mentalement plusieurs fois de suite *carte pneumatique fermée...*

L'adresse s'échevèle sans que je puisse la déchiffrer. Par contre les mots du bas me frappent outre mesure et je ne distingue plus bientôt qu'une phrase : *le port est gratuit*. Cette indication prend une importance illogique en ma pensée qu'elle absorbe toute. Je répète : *le port est gratuit*... sans savoir ce que je dis, sans comprendre, sans même faire effort pour comprendre. Je domine mon trouble ; je déchire la bande.

Il y a qnelques lignes d'une écriture pressée. Je lis très vite.

2 heures.

« Je trouve en rentrant un télégramme m'annonçant qu'il arri-
« vera tout à l'heure. Il m'est matériellement impossible de partir
« d'ici là. Je t'en supplie, si tu m'aimes vraiment, ne commets
« pas d'imprudences. Patiente, je serai tienne bientôt. Je t'écri-
« rai. — Suze. »

Je ne suis ni surpris, ni bouleversé : je m'y attendais. Seulement, c'est un coup de massue qui m'achève. Je reste un instant debout, regardant la carte-télégramme, je relis encore : *le port gratuit*, une fois, deux fois, plus peut-être, puis je tombe dans un fauteuil les bras ballants, la tête vide, sans savoir.

Je ne pense à rien. Les idées les plus extravagantes se coudoient dans mon cerveau. Je me sens la gorge sèche, j'entends un bourdonnement sourd me marteler les tempes, je n'ai aucun désir d'action. Pas un instant la pensée ne me vient de rejoindre Suzanne et de la ramener coûte que coûte. Une torpeur invincible m'accable. Mes yeux se fixent alternativement sur la flamme de la lampe qui me fait cligner les paupières, et sur la carte-télégramme entr'ouverte en pleine lumière. J'attends Suzanne... Doit-elle venir? Est-elle partie?... J'ai la sensation de faire un rêve, plus indécis que sont à l'ordinaire les songes. Les moindres incidents de notre liaison s'égrènent. Il s'y mêle inexplicablement des souvenirs anciens, des souvenirs d'autres maîtresses, des souvenirs d'autres amis, que je m'efforce de chasser. Certains instants très courts durent des heures, certaines circonstances infimes prennent d'invraisemblables proportions. Je me revois déshabillant Suzanne au premier jour. Je découvre ses épaules, la chair blanche des seins, la chair brune de la nuque, et ses cheveux déroulant en cascade leur éclaboussement de clarté. Mes

lèvres courent sans relâche, mes baisers se multiplent, pour se circonscrire enfin bouche à bouche en haletante volupté. Un fantome lointain s'ébauche, je reconnais l'image chère, une paix sereine s'épand dans mon cœnr.

Soudain, je me redresse affolé de rage. Un autre la tient maintenant, un autre se grise en ses yeux et boit à ses lèvres, un autre l'étreint. Il est revenu, elle se donne; la chose infâme se consomme peut-être en cet instant. Je parcours le salon à grands pas pour calmer mon énervement. Je n'ose pas entrer dans notre chambre. Je veux tour à tour sortir, l'aller trouver, provoquer un scandale, l'emmener de gré ou de force. Ces alternatives occupent un instant ma pensée. Je suis plus calme, je dis à voix haute : « Ce n'est pas possible. »

Mais je m'entends mal ; je répète, pour me convaincre :

— « Ce n'est pas possible. »

Et, subitement, je revois le couple. J'assiste, impuissant, à des caresses, à des baisers, à des étreintes... et quand je les vois, enfin ! anéantis aux bras l'un de l'autre, je tombe lourdement à terre en criant :

— Suze jolie... Suze jolie...

Je sanglote comme un enfant, je suis lâche comme une femme. Ma tête frappe le tapis, ma volonté succombe dans la débâcle. Image vaine désormais, rêves brisés, espoirs déçus, je crie à vous ma souffrance ainsi qu'autrefois je criais mon amour. Je pleure sans larmes, à sanglots contenus, un poids douloureux écrase ma poitrine, je suis une bête inerte qui souffre ; et cela dure des heures et des heures.

Ai-je dormi ? ai-je veillé ? je n'en ai plus le souvenir. Je me rappelle seulement que pendant la nuit je pensai à elle. Mes idées, faussées par le sommeil, me la montraient souffrant ainsi que moi. J'oubliais sa nature passive, j'oubliais qu'elle était femme, qu'elle pouvait aimer doublement et retrouver dans ces embrassements nouveaux le frisson dont tous deux nous avions vibré.

Et, soudain, j'eus honte d'avoir été si lâche. Je me levai, je redressai la tête, j'affermis mon regard et dis à voix haute :

— Je serai fort.

Il me sembla pourtant que mes paroles sonnaient faux et qu'un ricanement soulignait ce mensonge. Je fis quelques pas décidés, je passai la main sur mon front dans le but de chasser une obsession mauvaise et j'éclatai de rire pour affirmer ma force. Ce fut

une façon de sanglot qui me déchira la gorge, je dus me raidir pour ne point pleurer.

— Suis-je assez lâche !

Une révolte dernière me releva ainsi qu'un coup de fouet. J'affirmai une fois encore :

— Je serai fort !

Mais je demeurai las, abominablement las de tant de misère. J'avais froid, je frissonnais, mon cœur battait à rompre. Une fois encore mes yeux se portèrent sur le télégramme, j'en relus mentalement la teneur et je me traînai jusqu'au lit.

J'avais le souvenir d'un soir, d'un premier soir, où nous marchions tous deux vers la chambre close, où nos lèvres étaient jointes longuement, où un parfum de roses flottait, comme aujourd'hui, dans l'air tiède, où nous suivions lentement la route de rêve, sans songer un instant qu'elle ne fût infinie. Nous avions franchi le seuil au bras l'un de l'autre, avec le respect des mots qui chantaient en nous et les paupières lasses, la bouche muette, nous communions dans la joie d'aimer.

J'éprouvais aujourd'hui la sensation d'un cadavre étendu dans la pièce voisine ; je pleurais doucement à remuer les cendres, les cendres grises, les cendres tièdes, où agonisaient les brindilles de notre passé.

VIII

Je suis affolé.

Je n'ai aucune nouvelle de Suzanne et, depuis la veille, je cours les rues pour la voir. Mon énervement grandit à mesure de l'insuccès de mes tentatives. Je vais de chez moi chez elle, j'attends sur le trottoir, je déjeune au restaurant où elle m'a dit autrefois manger le plus souvent, je retourne dans son quartier, je passe vingt fois devant sa porte, je saute en voiture pour rentrer chez moi, espérant l'y trouver peut-être, et je n'arrive pas à la rencontrer. Mon abattement passé, des besoins d'activité grondent en moi ; la réaction se fait en fièvre intense, il me faut sortir, marcher, courir, il me faut la retrouver coûte que coûte. Je la cherche au hasard des heures, au hasard des pensées qui me torturent, mon angoisse s'accroît encore de ne la point voir.

Elle n'a pas écrit, elle n'est pas venue, que dois-je croire ? Je

l'imagine souffrante, incapable de sortir, incapable d'écrire, puisqu'il est là. Elle devrait pourtant tenir compte de mes souffrances et tenter l'impossible pour me prévenir. Mais je ne reçois ni lettre, ni télégramme; je n'ai, autour de moi, que le vide, le vide que mon imagination exaltée peuple de fantômes. Je cours de ci, de là, en prévision d'une rencontre possible; je suis ballotté sans cesse autour du but sans l'atteindre jamais. Le nageur qui s'époumonne contre le courant et se lasse, sentant sa fin proche à l'inutilité de ses efforts, n'éprouve pas d'autres angoisses. Je multiplie mes gestes vains, je ne puis un seul instant demeurer en place; je passe aux Tuileries devant les chaises où nous nous asseyions autrefois; je m'y assieds une seconde, pour songer aussitôt :

— Tu la verras peut-être autre part.

Alors recommence l'interminable course. Je vais de quartiers en quartiers, de rues en rues, tant que mes jambes me portent. J'ai le sentiment d'être ridicule et pourtant je dois céder à ma fièvre. Je ne raisonne plus : je souffre. La fièvre seule me soutient encore. Je m'effondre le soir dans un sommeil de brute. Et le matin, il me faut repartir la tête lourde, les jambes lasses, le front brûlant, nouveau Juif-errant de la douleur.

Il y a trois jours que cela dure, trois jours interminables et trois nuits, il est deux heures peut-être, et j'attends sans espoir dans un café où elle m'a dit se rendre parfois après déjeuner. J'y suis venu vainement les autres jours, je n'y reviendrai plus. Je songe à me cloîtrer chez moi jusqu'à ce qu'elle donne de ses nouvelles.

Mes yeux déchiffrent un journal sans en saisir le sens.

Soudain la porte s'ouvre, je lève la tête, j'aperçois Suzanne en compagnie de deux messieurs. Elle m'a vu de suite, sans surprise apparente. Elle vient s'asseoir à la table voisine et de telle façon qu'elle me fait face, tandis que ses deux compagnons me tournent le dos. C'est si rapide et si simple que je n'ai pas le temps de baisser les yeux. Je réalise à l'improviste mon vœu le plus cher, je la retrouve enfin après trois jours d'attente, et pourtant je donnerais beaucoup pour ne pas être là. Je souffre davantage qu'aux heures de solitude. L'autre est devant moi, aucun doute ne me reste plus, je dois subir la vue de ce concubinage. Les espoirs ridicules me soutenant encore s'évanouissent lamentablement. Elle est son bien, sa chose, sa propriété, — sa maîtresse...

Par contenance je veux boire, mais je tremble au point qu'il m'est impossible de porter mon verre à mes lèvres. Elle s'en est aperçue sans doute puisqu'elle me regarde avec tristesse, une

tristesse calme qui semble m'exhorter à la résignation. Je lui adresse un sourire du bout des lèvres, un pauvre sourire qui me vaut ses yeux plus grands et plus doux, ses yeux charmeurs noyés d'ombre ainsi que je les aimais tant. N'est-ce pas encore une illusion ? Je n'ai qu'un pas à faire pour être auprès d'elle, auprès d'eux que je ne vois plus, tant mon regard se limite à l'horizon clair de ses yeux.

On lui parle, elle baisse la tête, je retombe à ma solitude. Je ne vois plus que ses paupières et ses lèvres qui s'agitent. Je saisis quelques mots au hasard, mais cette voix-là me fait mal. Elle a trop longtemps murmuré pour moi des phrases câlines et le souvenir de nos causeries me la rend ici plus détestable encore. Je baisse la tête pour ne plus rien voir et je lis des yeux mon journal. Un instant se passe. Je surprends malgré moi des bribes de phrases : ces messieurs échangent leurs impressions de sport.

— S'il a seulement la monte de Jarlen, vous verrez ça, mon cher. Il peut fort bien rendre douze livres à Négus.

— Pas sur trois mille mètres...

— Mais si, sur trois mille mètres. Rappelez-vous, à Chantilly...

Suze écoute ces palefreniers d'une oreille distraite. Son regard est posé sur moi et j'évoque insensiblement les yeux de jadis, ces mêmes yeux qui me firent l'aimer, yeux chéris où vague incertaine l'image d'un soir.

— Mais elle se lève brusquement, abaisse sa voilette d'un geste lent, s'attarde à relever des cheveux fous, prononce quelques mots et sort seule.

— Oui, oui, tout de suite.

Je veux paraître indifférent. Je paye en toute hâte, je me lève, mais si maladroitement que je heurte des chaises. Tous les regards sont braqués sur moi, semble-t-il ; le garçon me contemple d'un air narquois, tout le monde sait qu'elle est ma maîtresse, tout le monde devine notre manège et rit. Je dois être très rouge, je m'efforce de marcher sans gaucherie, j'ai la présence d'esprit de ne pas sortir par la même porte.

Au dehors, je la vois de suite à quelque distance. Elle a tourné la tête, marche plus lentement, j'ai bientôt fait de la rejoindre. Elle hâte le pas, tourne une rue peu fréquentée, une autre déserte presque et m'attend. Je lui ai pris la main machinalement, mais elle la retire de suite.

— C'est ridicule..... Nous commettons-là une folie... Dans ce quartier où tous les fournisseurs peuvent me voir.

La tranquillité des maisons grises paraît la rassurer. Elle poursuit :

— Nous étions absents de Paris. Je n'ai pas été une minute seule... J'irai chez nous, peut-être, vers cinq heures. Quitte-moi.

Je suis abasourdi, je n'ai pas encore dit un mot. Un travail pénible m'absorbe. Il est impossible que j'aie ainsi souffert depuis quelques jours pour la retrouver un instant et la quitter de suite, sans un mot d'affection qui me causerait tant de joie. Je regarde insatiablement ses yeux comme l'avare son trésor..... Elle ajoute :

— Il est impossible que nous causions ici. Je me suis absentée pour quelques minutes. J'écrirai, j'irai te voir... Tout-à-l'heure peut-être...

Elle me tend la main, fixe sur moi son regard surpris, a un geste de lassitude et conclut :

— Ne te laisse pas gagner à l'ennui ; je n'ai pas encore cessé de t'aimer.

Il y a de telles caresses dans sa voix que je frémis. Elle garde ma main dans la sienne, elle ne songe plus à partir, je devine à chaque minute que nous nous rapprochons l'un de l'autre. Elle se ressaisit pourtant.

— Ne reviens jamais à ce café, ajoute-t-elle. C'est d'une imprudence sans nom. Tu me le promets, n'est ce pas ?

Je bégaye une promesse, je l'attire plus près de moi. Mais elle se détache aussitôt.

— Je t'en supplie, sois raisonnable ! Quitte-moi, il le faut. Dès que j'aurai une minute...

Je veux l'interroger, les mots s'étranglent dans ma gorge. Et j'en suis encore à chercher mes phrases qu'elle est partie. Je la regarde s'en aller sans pouvoir la suivre. Elle a raison : nous commettions là une grave imprudence.

Oh ! la désillusion de cette rencontre ! Je l'emporte désormais immuable en mon souvenir. Ma fièvre tombe tout à fait, je suis las à m'appuyer aux murs et je rentre d'un pas pesant, d'un pas tardif où les semelles collent au sol. Mon doute subsiste tout entier. Je l'ai aimée, je l'aime encore, et trois jours de séparation ont suffi à me la rendre autre. Car je l'ai sentie étrangère. La caresse de ses yeux et la douceur de sa voix ne sont plus les mêmes ; il y a du mensonge en elles, ce sont les miettes qu'on jette au pauvre pour qu'il ne meure pas tout à fait de faim. J'imagine un instant que je serai ce pauvre, qu'il faudra désormais me nourrir d'un surplus de volupté, d'un trop plein d'amour que

j'aurai la lâcheté de ne pas refuser, demeurer toujours l'éternel pantin dont elle tirera les fils pour amener sur mon visage la grimace de joie. Certes ! sa revanche sera belle ! J'ai menti le premier soir en baisant ses lèvres, j'ai menti en adorant en elle l'image de mon rêve et, maintenant que nous sommes séparés, maintenant que je l'aime en homme, elle peut aller la tête dédaigneuse, et cingler de son rire ma détresse d'aimer.

Je hâte le pas, je voudrais m'intéresser aux choses qui m'entourent pour distraire mon mal, à la vie que je coudoie dans les rues, la vie banale de tous dont je me croyais si distant. Mais existe-t-il autre chose que mon amour, autre chose que mon rêve ? Puis-je détourner mes regards de l'éternelle beauté que j'ai rendue mienne ? Ces gens qui s'agitent autour de moi, je suis incapable aujourd'hui de les comprendre. Je demeure à tout jamais prisonnier dans la tour d'ivoire que je me suis bâtie, la tour sans portes ni fenêtres dont nul ne peut sortir, où il faut être seul toujours, isolé dans le rêve et si loin des autres qu'on ne les voit plus.

Je suis rentré chez nous, je m'attriste des pièces vides et j'attends. J'attends parce qu'elle a dit : « Peut-être ce soir... ». Mais la nuit tombe déjà que je suis toujours seul et je ne garde plus l'espoir qu'elle viendra. L'ombre s'épaissit aux coins de la chambre, envahit lentement toute chose, voile de trame sombre les objets familiers, et il n'y a plus que les ors s'auréolant d'une clarté pâlie. J'ai fermé les yeux, je songe longuement à Suzanne, sans haine, sans envie, avec la lassitude accablante d'un jour de deuil.

Le lendemain matin, dès l'éveil, mon regard se porte aux coins sombres de la chambre, aux coins énigmatiques où agonise en poussière grise le jour tamisé des persiennes closes. Je tâche à y distinguer quelque chose qui me la rappelle ; je voudrais un souvenir l'évoquant tout entière, et j'entrevois seulement un peignoir mauve, quelques menus objets qu'ont touchés ses mains, son portrait enfin qui me paraît sourire au cadre d'or nimbé de fleurs. Car des roses sont encore sur la cheminée, et les fleurs, fanées maintenant, courbent languissamment leurs tiges et leurs couleurs sont plus pâles et leur parfum moins doux.

Je l'ai revue hier, à ce café...

Il me semble que ma tristesse s'accroisse encore de notre inutile rencontre, et je ne veux plus penser, d'être trop triste. Allons ! il vaudra mieux dormir, ne plus songer, évoquer ses traits qui m'échappent déjà et que je poursuivrai en ma torpeur ainsi qu'un insaisissable fantôme.

On frappe ; madame Clère m'éveille tout à fait. Elle est entrée bruyamment, heurtant les meubles, et, d'une main brutale. écarte les rideaux. Elle semble jouir de mon ahurissement devant le grand jour et sa personne replète doit rire. C'est une brave femme, un peu bavarde, mais que j'estime cependant d'être suffisamment discrète et de savoir, à l'occasion, me faire grâce de ses inutiles commérages. Je lui demande tout de suite :

— Vous avez monté les lettres ? madame Clère.

Mais madame Clère m'informe qu'il n'y a pas de lettres. Elle paraît contempler avec intérêt les roses de la cheminée ; un raisonnement pénible doit s'élaborer en son cerveau, car elle dit bientôt :

— Monsieur Jacques a tort de coucher avec des fleurs dans sa chambre. Monsieur ne sait donc pas que les fleurs entêtent ?

Je remercie madame Clère de l'intérêt qu'elle veut bien porter à ma santé et l'assure que les parfums n'ont aucune action sur moi. Elle ne paraît pas convaincue et réplique :

— Je suis persuadée que ces fleurs rendent monsieur souffrant depuis quelques jours, et bien certainement si madame était là....

Il m'est pénible d'entendre madame Clère parler de Suzanne. Et pourtant j'éprouve un certain plaisir à lui entendre dire « si madame était là... » Il me semble trouver en ceci l'affirmation d'un retour proche. Je m'exagère à plaisir un fait sans importance, je voudrais demander :

— N'est-ce pas, madame Clère..... elle reviendra ?...

Mais madame Clère, pesamment courbée, allume mon feu. Son visage congestionné se gonfle à rompre dans cette tâche ardue imposée à son asthme, et le souvenir de Suzanne est bien loin déjà. Elle se lève pourtant, s'enquiert de l'heure où l'on pourra faire les chambres.

— Tout de suite, dis-je. Je me lève et sors.

Madame Clère paraît satisfaite et se retire, non sans répéter de me méfier des fleurs. Je suis seul encore une fois.

Le feu gronde dans la cheminée, j'entends pétiller le petit bois sur le ronflement soutenu des grosses bûches; je m'intéresse quelque temps aux étincelles qui crèvent parfois en étoiles d'or. Ici, tant de souvenirs noient le présent maudit dans les flots clairs du passé que je puis tenter de m'illusionner encore..... Mais pourquoi me leurrer de mensonges ? Ne l'ai-je pas revue hier ?... Pauvre Suze jolie ! pauvre chambre tiède, tombeau de nos joies !

Mes yeux s'arrêtent à un coffre dont la clef de cuivre tache d'or

la paroi de laque. Elle l'a apporté la veille de son départ pour y enfermer des dentelles, des gants, des bijoux.....

— Elle y enferme aussi ses petits secrets, dis-je.

Et cela me fait sourire, parce qu'elle n'avait pas de secrets pour moi. J'étends le bras, je prends très doucement la boîte et je fais jouer le ressort..... Comme elles sentent bon ces fanfreluches ! Je ne suis plus triste ; j'inventorie chaque chose une à une, chaque chose me rappelant un souvenir et me procurant le mensonge de me croire encore au jour où nous les avons achetées ensemble.

Des petits mouchoirs... une broche... des mitaines de soie... une broche encore..... Il y a aussi un paquet de lettres.

— Ce sont mes lettres, dis-je, qu'elle conserve ainsi.

Car, aux premières semaines, je lui écrivais tous les jours. C'était un caprice de sa part. Je griffonnais des madrigaux, on me payait le lendemain en baisers. Mes pauvres lettres !... Je les prends lentement, je les soupèse, j'ai grande envie de les relire. Oh ! les phrases de passion brûlante qui sommeillent-là ! ces cris d'espoir dont le claironnement vibre encore !... Etais-je assez fou, assez heureux ! Soudain il me semble que je déraisonne. Mon regard, tombé au hasard sur le papier jauni, déchiffre avec stupeur : « tout espoir brisé de te revoir un jour, l'assurance certaine que tu ne m'aimes plus, que tu te joues de moi... » Jamais je n'ai écrit ces choses... Je fais sauter nerveusement le fil qui retient les lettres, je lis la première venue, il m'est impossible de la comprendre. La jalousie m'exalte, brouille ma vue, fait trembler mes doigts, je voudrais savoir tout de suite...

C'est une douzaine de lettres d'une écriture inconnue, d'une écriture tourmentée où s'exhale la plainte d'un amour trahi. Elles sont signées : Jeanne

— Jeanne ? dis-je plusieurs fois.

Ma jalousie tombe maintenant en défaillance. Je ne comprends plus à quoi riment ces pages. J'ai été ridicule de songer un instant qu'elle laissait si près moi les lettres d'un amant. Mais qu'augurer d'une telle trouvaille ?... Je regarde plus attentivement. Il y a des pages entières mordues d'encre, de simples billets... Et toujours Jeanne... Jeanne... Je laisse tomber le paquet d'impatience.

Je lis cependant : « Je ne crois pas, mon ami, que je doive vous « écrire encore et pourtant je viens vous demander une fois der« nière de me revenir. N'invoquez pas l'excuse de votre maî« tresse ; vous n'avez pas craint de la faire souffrir quand je vous

« apportais l'illusion d'une joie nouvelle. Vous l'avez trompé « sincèrement pour moi, vous vous êtes retiré le droit de me « refuser après avoir fait tout ce qu'il est humainement possible « de faire pour détourner une honnête femme de son devoir.... »

Je souris longuement, je passe à une autre.

« Mon Louis, écrit-on, je suis bien heureuse. Vous m'êtes « revenu tout entier, vous avez effacé en vous jusqu'au souvenir « de l'autre, et quel rêve divin que ces deux mois de voyage où « nous serons les libres amants ! Quand nous reviendrons à Paris, « n'est-ce pas ? ce sera pour nous aimer encore et écarter bien « loin cette Suzanne dont la pensée m'obsède. Est-il donc besoin « des ménagements que vous évoquiez l'autre jour pour se débar- « rasser de ces sortes de filles ? Lundi prochain..... »

Pauvre Suze jolie ! Son amant fait des siennes avec une « honnête femme ». Les deux mois de voyage invoqués, la promesse non tenue qu'elle le rejoindrait en route ; il n'est plus pour moi de doute possible. Mais comment a-t-elle eu ces lettres ?

Je ne puis éviter de sourire. Pas un instant je ne songe combien Suzanne a dû souffrir en parcourant ces pages, oubliées sans doute au départ de son amant. Tant de dissimulation et tant d'infamie, tant de mensonges hypocrites subitement à nu, ont dû briser son pauvre cœur. Je souris ; mon égoïsme satisfait se contente de ne pas me savoir ridicule et je fais bon marché du reste puisque notre bonheur n'en souffrira pas. Je hausse même les épaules, j'imagine qu'elle ne peut plus aimer après cela... C'est la jouissance lâche d'une blessure évitée à mon amour-propre.

Je replie soigneusement les lettres, je les replace dans la boîte, quand je crois reconnaître l'écriture de Suzanne sur un chiffon de papier. Cela paraît être un brouillon qu'elle a conservé ; quelques lignes à peine.

Mardi, 15 octobre.

« Monsieur, vous avez oublié dans le secrétaire un paquet de « lettres. Vous m'excuserez de les garder pour l'enseignement « qu'elles contiennent. Au demeurant, je ne serais plus à Paris « lorsque vous reviendrez. Inutile, n'est-ce pas ? de tenter des « recherches. — SUZANNE.

— C'est très bien, cette lettre-là...

Je remets les papiers en place, je les couvre des petits mouchoirs, des mitaines de soie, je referme la boîte. Pauvre Suzanne !... Elle a pardonné pourtant !

Elle a pardonné..... Ma jalousie se réveille tout entière, des dates m'obsèdent, je consulte de suite le calendrier. Mardi 15 octobre... Une grande lassitude m'accable. Ce jour est pour moi plein de souvenirs ; c'est l'époque précise où elle m'annonça qu'elle consentait à quitter son amant.

Mardi, 15 octobre..... Le dépit seul l'a jetée dans mes bras et c'est un nouveau mensonge qui se lève. Je revis les moindres instants de cette soirée, je me rappelle son insistance à vouloir quitter Paris, à s'enfuir loin, très loin, cicatriser son cœur blessé. L'Égypte... La Palestine... Elle venait à moi comme à l'oubli.

Soirée d'amour, soirée de rêve; frisson très lent, ombre propice dont se mouraient ses yeux, tout l'idéal et toute la joie, toute la lutte pour être meilleur au-dessus de soi, vous m'apparaissiez dans un avenir proche. J'imaginais demain rayonnant de bonheur... Oh! les illusions mortes avec les heures! Je m'en vais triste et défait de n'y plus croire, et je n'ai seulement pas la consolation suprême d'un suprême mensonge pour étayer ma foi.

IX

— Viens, Durmay. Nous abandonnerons la ville et les faubourgs et nous irons au loin distraire ma détresse d'aimer. J'ai le cerveau meurtri de tant de doutes et l'âme si lasse qu'il me plairait de confesser ma peine. Viens, nous abandonnerons la ville et les faubourgs où trop de gens coudoieraient nos pensées.

Mais puisque chaque geste est un mensonge, chaque parole un voile dont nous cachons aux autres notre véritable désir, je tais les phrases sincères et je dis :

— Me voilà délivré de Suzanne pour l'instant. Si tu le veux, Durmay, nous ferons un tour.

Nous marchons lentement côte à côte, il me regarde d'un air surpris.

— Alors Suzanne ?

— Son ami est revenu l'autre jour... Tu comprends ?

Durmay m'assure d'un signe qu'il saisit ma pensée. Il paraît réfléchir, il reste un instant sans parler, puis demande :

— Mais elle vient te voir ?

Je prends un ton dégagé.

— Non, jusqu'à présent du moins. Elle n'a plus aucune raison de me venir voir. Nous nous sommes aimés librement un grand mois, ce serait désormais gâter notre bonheur. Ajoute que je n'accepterais pas certaines compromissions que tu devines et la conclusion s'impose. C'est fini, bien fini.

Durmay dit simplement :

— Tu en parles à ton aise. Ce n'est jamais fini avec les femmes.

Un trouble fébrile se fait jour en moi, je ne sais quel espoir ridicule de retour possible, je ne puis éviter de demander :

— Tu crois qu'elle reviendra ? toi...

Durmay sourit.

— J'en suis sûr, répond-il. Vous vous êtes aimés librement, et tu te figures que, du jour au lendemain, après avoir bouleversé ta vie, tu pourras reprendre ton existence ancienne, ne plus la voir, n'y plus songer, conserver seulement la mémoire d'heures exquises... C'est de conception puérile. Tu as jeté une force au travers de celles qui régissent tes actes, il te faudra en supporter les conséquences... Et les conséquences ne sont pas toujours drôles.

Je suis si surpris que j'hésite à le bien comprendre. Durmay ne connaît de notre liaison que les espoirs hautains, il n'est pas au fait de notre dernière rencontre, il imagine sans doute...

— Mais, Durmay, dis-je, sois intimement persuadé qu'elle aime son amant, et mieux que moi, certes !

Il hausse les épaules.

— Et ensuite ? dit-il... Les femmes ne sont donc plus les éternelles esclaves de leur besoin de volupté ?... Elle te reviendra, sois en sûr.

— Je ne crois pas.

Il passe dans ses yeux comme un afflux de souvenirs.

— Si, je te l'affirme. Elle aime son amant, je le veux bien, mais elle souffrira et les heures de souffrances seront tiennes. Vois-tu, mon pauvre Jacques, ce sont encore les plus sincères.

Les heures de souffrance..... Je revois le paquet de lettres, j'imagine Suzanne les lisant un soir, vidant jusqu'à la lie la coupe mauvaise. Douleur sincère des espoirs brisés, lâchetés qu'on regrette toujours, heurt du désir contre l'obstacle, la tête qui tourne, le cœur qui bat à rompre, les yeux qui pleurent, elle a dû connaître cela. Et je lui reprocherais sa détermination soudaine ?.. Ne suis-je pas apparu comme le port suprême où s'ancrerait sa vie sur la mer calme ?... Elle est venue vers moi dans toute la sincérité de sa haine.

— Durmay, dis-je, peut-on pardonner quand on aime ?

— Pardonner quoi ?

Un dernier doute m'angoisse encore.

— Pardonner tout, dis-je, les pires trahisons, les pires mensonges... se rendre compte que l'on hait, savoir qu'on doit haïr, ne pouvoir s'en affranchir et pourtant aimer davantage de tant haïr ?

Il incline la tête lentement.

— On aime, dit-il, on ne pardonne ni ne reproche : on aime. L'amour est au-dessus des actes. On ne trahit ni on n'adore exclusivement : on aime... Le cœur meurtri, l'âme brisée par les hypocrisies et les leurres, rien ne peut limiter l'amour. Plus elle t'aura fait souffrir et plus tu l'aimeras... comprends-tu bien ?

Je n'ose lever sur lui mon regard triste, je dis très bas :

— Oh ! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas de moi.....

Ma pensée va vers l'autre inévitablement. Elle lui a pourtant pardonné ses fautes, elle a consenti l'oubli du passé. Désormais, que suis-je pour elle ?... Je devrais réveiller mon énergie défaillante, avoir le courage du coup d'épaule qui enfoncerait les portes menteuses et la quitter. Mais je suis trop las pour le faire.

— Rentrons, veux-tu ?

— Soit, madame Clère préparera du thé.

— Madame Clère préparera du thé, dis-je.

Durmay veut combattre ma mélancolie.

— Un peu de musique nous distraira... Ne penses-tu pas ? un peu de musique...

— Comme tu voudras, dis-je.

Oui, tout ce qu'on voudra, mais qu'il ne soit plus parlé de Suzanne. Je demeure une chose inerte, ballottée au gré des circonstances, une chose qui va à droite comme elle irait à gauche. J'ai plaisir à ne pas me rebeller, à m'enlizer de plus en plus dans une sorte d'engourdissement moral qui fait trêve à mon doute. Je ne veux plus me souvenir. Une volée de cloches m'arrive en sourdine : des coupetées lentes dans le brouillard, des coupetées qui s'alanguissent et meurent, lasses d'avoir sonné la vie et de sonner la mort.

Durmay m'a quitté, après une heure de causerie, en désespoir d'obtenir des réponses. Je promène dans la chambre mon éternel ennui.

Un portrait de Suzanne m'attire. Il est assez ressemblant pour évoquer fidèlement l'absente. C'est Suzanne aux premiers jours de

notre liaison, Suzanne comme je l'aime le plus : les cheveux tombant sur ses épaules nues, toute l'ivresse du flot coloré sur la caresse des chairs mates, avec le sourire des lèvres ouvertes et le sourire encore de ses yeux. J'aime regarder ce portrait, longuement, fixement, jusqu'à ce que les lignes deviennent vagues, que les yeux s'agitent dans un clin de paupière, jusqu'à retrouver l'illusion de sa présence. Mais aujourd'hui je ne veux pas la voir, je ne veux point grandir mon doute de ce mensonge. Et pourtant je l'aime en dépit de moi-même, les pensées d'autrefois se heurtent en mon cerveau, les souvenirs repassent à l'écran de mémoire; c'est la sensation d'avoir faim et de ne pouvoir se satisfaire : un vide hallucinant, une torpeur qui déprime l'âme et vous abat dans la suprême lâcheté de baisser la tête.

Soudain, j'entends un bruit léger dans l'antichambre ; on est entré, on referme doucement la porte, on écoute. J'ai peur de cette vie qui épie la mienne, je veux crier : « qui est là ? », mais les mots s'étranglent dans ma gorge. Je tends l'oreille vers un bruit incertain. Quelqu'un est là, je suis sûr, là derrière la porte, et je ne trouve pas la volonté d'y aller voir. Peut-être suis-je le jouet d'une hallucination passagère... Mais non, un craquement sec m'avertit que je ne suis pas dupe. Mes yeux fixent le pêne qui maintenant tourne, tourne si lentement... Je ne vois plus que cette porte, je crispe mes doigts aux glands du fauteuil, je demeure incapable d'un geste. Et, brusquement, la porte s'ouvre toute grande, Suzanne entre sur la pointe des pieds, regardant à droite et à gauche. Elle paraît vexée de me voir de suite et s'arrête au seuil.

Je ne puis croire à une telle joie, je crains de rêver encore, je n'ose parler. Elle rompt le charme.

— Je n'entendais aucun bruit, j'ai cru que tu dormais, dit-elle, que tu étais sorti peut-être...

C'est bien sa voix qui me caresse. Elle entre plus avant dans la pièce, je secoue ma torpeur, je me lève, je veux causer, à peine puis-je dire :

— Ma Suze jolie !

— Jacques !

Elle s'est jetée dans mes bras, j'appuie ma tête à son épaule. Je sens ses lèvres sur mon front, ses lèvres chaudes, nous marchons à pas lents jusqu'au divan. Je la prends par la taille pour la sentir plus près, une invincible émotion nous gagne. Nous nous regardons longuement. Ma souffrance de ces derniers jours s'exalte en ma mémoire, je lui demande :

— Pourquoi es-tu partie ? Pourquoi m'avoir laissé si longtemps sans nouvelles ?

Elle feint d'essuyer ses yeux, lentement ..

— Tu sais bien, dit-elle...

Elle tend ses lèvres encore, en argument suprême, mais je résiste.

— Je ne pouvais faire autrement, conclut-elle...

— Si, tu pouvais faire autrement.

Je lis dans ses yeux un muet reproche. J'imagine qu'elle va répondre, se disculper, mais elle hausse simplement les épaules, Elle a raison, je ne dois pas connaître les motifs de son acte. Je sais si bien qu'elle est partie pleine de son amour ancien, je sais si bien qu'elle vient aujourd'hui parce que, là-bas, les souffrances renaissent. Ah ! qu'ai-je besoin qu'elle me confirme le doute qui m'angoisse ? Elle recherche auprès de moi l'oubli de ses douleurs, et je consens ce sacrifice en mémoire de notre passé. Je lui reproche à voix très basse :

— C'est parce que tu souffres que tu viens à moi.

Elle juge inutile de répondre, de jeter entre nous un nouveau mensonge. Visiblement elle poursuit des pensées lointaines et ce silence me fait mal.

— Je t'aime pourtant bien, dit-elle.

— Quand donc alors me reviendras-tu pour toujours?

Elle hésite une seconde.

— Bientôt, dit-elle. Je ne puis le quitter du jour au lendemain... Mais si tu savais ce qu'est notre liaison, si tu savais...

Et soudain, en nuée qui crève, elle m'inonde de ses peines. Elle devient sincère en parlant de lui, sincère en toute confiance. Il me faut, un quart d'heure durant, subir le supplice de ses confidences. Je m'efforce en vain d'être calme, tout en moi crie le désespoir. J'entends à peine un bourdonnement sourd où éclatent parfois de navrantes fanfares.

Ils ont été, ces derniers jours, deux étrangers qui se retrouvent, sachant à peine où ils s'étaient vus. Elle attendait chez eux ; il est est entré gauchement, il l'a embrassée plus gauchement encore, les mots d'amour qu'ils échangeaient tombaient hypocritement de leurs lèvres. Ah ! je n'ai pas sujet de me montrer jaloux..... Pourtant, puisqu'elle a pardonné la trahison, puisqu'elle a consenti à ne plus songer aux lettres de l'autre, je ne saurais être la dupe de son mensonge. Ils ont dû être l'un à l'autre follement, elle a frissonné de plaisir en ses bras comme par le passé. Une colère sourde m'enfièvre à entendre sa voix cadencer des phrases. Je

vois sa bouche s'ouvrir et se fermer, j'imagine que l'autre a baisé cette bouche, et je demeure cependant avec le désir lâche d'y mordre. Elle s'aperçoit que je n'écoute plus, elle passe son bras autour de mon cou et, m'attirant très près :

— Je t'ennuie, n'est-ce pas ?

Je voudrais refuser sa caresse, ma volonté fléchit. Elle poursuit :

— Tu m'aimeras comme autrefois puisque je t'aime encore.

Son haleine brûle mes joues ; un à un, mes doutes s'effritent et je suis trop las pour essayer de me reprendre. Mes lèvres s'écrasent à ses lèvres, j'aperçois ses yeux entre les paupières mi-closes, du feu brûle en moi, je la veux de suite. Mais elle se défend.

— Jacques ! je t'en supplie, pas ça... oh ! non, pas ça...

Elle raidit ses bras à mes épaules, me repousse soudain, se dégage, me repousse encore, se trouve debout avant que j'aie songé à la reprendre. Elle répète, les yeux hagards :

— Pas ça ! oh ! non, pas ça maintenant...

Sa voix soudain se fait caressante.

— Je voulais te demander ce sacrifice. Je t'aime, toi ; je ne veux pas que tu me partages... Oui, je sais, j'ai oublié ; je me croyais encore aux anciens jours. Mais, vois-tu, cela vaut mieux, il ne faut pas.

Je suis las au point que je t'écoute sans mot dire, sans protester. Elle ajoute :

— Plus tard je serai à toi tout entière. Mais, jusque là, je voudrais..... Tu me soutiendras, n'est-ce pas ? Je ne saurais pas te résister si tu ne me soutenais pas.

Elle trouve une phrase qui lui plaît sans doute, car elle répète plusieurs fois :

— Il faudra m'aimer comme une sœur...

Mais je ne suis plus qu'une bête têtue. Le désir sèche ma gorge et me courbe sur elle, les yeux brillants. Elle s'apeure.

— Jacques... Jacques...

Je l'étreins brutalement, je brûle son visage de mon haleine, je dis enfin :

— Je veux tes lèvres.

Elle comprend, tente de se dérober une dernière fois ; puis dans un sanglot, se résigne et ferme les yeux, s'abandonnant toute.

Je regarde sa tête enfouie dans les coussins et je devine ses larmes aux sanglots muets dont tressaille son corps. J'ai honte de ma brutalité, de ce blasphème à tout amour : l'avoir courbée sous

moi sans joie, sans extase. J'éprouve, au demeurant, la fierté du maître. Il me semble, ce faisant, avoir souffleté l'autre. J'appelle :

— Suze jolie...

Mais elle continue de pleurer, la tête entre ses mains ; il faut glisser ma bouche jusqu'à son oreille.

— Suze jolie...

Doucement, je la force à tourner vers moi ses yeux emplis de larmes. Elle me regarde sans colère et gronde à demi-voix :

— C'est mal, très mal...

Je ne puis éviter de sourire, je tente des baisers encore, mais elle fuit mes lèvres en répétant :

— C'est mal, très mal.

Et, parce que je l'embrasse à l'improviste, elle se dégage brusquement et dit :

— Soyez sage, vous êtes un très vilain brutal. Embrassez les yeux que vous faites pleurer.

Elle s'inquiète soudain de ses paupières rouges, se campe devant la glace, répare le désordre de ses cheveux et dit brusquement :

— Il est tard, il faut que je rentre.

— Il est tard, dis-je.

Au fait, elle m'abandonne, c'est trop juste, je n'ai plus le droit de la retenir. Elle va dans le cabinet de toilette, ferme la porte. Je serai tranquille un instant ?... Oui, oui, je promets de me tenir tranquille. Mon désir apaisé a tué en moi toute volonté, je redeviens homme devant elle, je vais souffrir.

Elle ouvre la porte, montre ses grands yeux purs et répète les lèvres tendues :

— Au revoir, Jacques.

Nos bouches se joignent une fois dernière, mais c'est un baiser si rapide que je devine sa hâte de partir. Elle masque, sous un calme apparent, une inquiétude grandissant avec l'heure. Je m'assieds auprès d'elle, je la regarde mettre son chapeau, et je me promets d'être fort. Pourtant, elle partie, il faudra de nouveau gravir le calvaire. Elle demande, les dents serrées :

— A quoi penses-tu ?

— Crois-tu bien, dis-je, que je vais être gai loin de toi ?

Elle s'assied.

— Voyons ! Ne prends pas cet air chagrin, tu me causes beaucoup de peine. Je reviendrai le plus tôt possible, j'écrirai...

Je promets d'être raisonnable, mais une angoisse soudaine m'accable. J'appréhende les instants proches. Elle se dirige vers

la porte, elle part... je suis auprès d'elle aussitôt. Je la ramène jusqu'au divan, je l'enlace.

— Reste, dis-je. Reste avec moi un quart d'heure encore, je te raccompagnerai en voiture.

Des sanglots s'échevèlent dans ma poitrine, elle comprend que je souffrirai trop d'un refus, elle acquiesce tout de suite.

— Soit, je reste. Tu n'es guère raisonnable de te chagriner à ce point.

Je l'entends à peine, je me sens tout à coup plus calme ; j'ai la sensation de gagner des heures sur mon supplice.

X

Le jardin de l'auberge dévale en pente douce jusqu'à la Seine. Des bouquets de saules se penchent sur l'eau et le vent agite les peupliers où pendent encore des feuilles d'argent. Un peu de soleil tremble dans la brume, les berges isolées s'enlinceulent de givre, le fleuve roule tristement des eaux pesantes.

Nous avons suivi le sentier de Poissy à Villennes. C'est un jour de décembre qu'elle m'a donné tout entier, un jour d'hiver où elle est libre, en l'absence de son amant. Je peux me croire encore aux heures d'autrefois où nous promenions notre amour par les chemins déserts; je peux bercer ma rêverie de ce mensonge; mais je sais si bien qu'il faudra nous quitter ce soir que je fuis l'ivresse de notre passé. Les espoirs sans bornes ne sont plus complices; nous déjeunons très tristement dans une salle basse d'auberge.

— Vois donc, dit-elle.

Ses doigts tambourinent les vitres et j'aperçois au loin la campagne endormie. Le soleil a percé le brouillard du matin il s'épand maintenant en nappe lumineuse, et les choses paraissent s'éveiller sous sa caresse chaude. Suzanne se penche sur moi.

— Quelle belle journée ! me dit-elle. Nous pourrons tout à l'heure faire une longue promenade. Ne penses-tu pas?

— Ce sera comme tu voudras, dis-je.

Elle est allée déjà jusqu'au pas de la porte, elle suit du regard l'eau qui tourbillonne, et me revient enfin avec un sourire. Son visage semble refléter la joie du dehors.

— Si tu voulais, propose-t-elle, nous descendrions en canot jusqu'au moulin de pierre. Il ne fait pas froid au soleil.

Le désir agrandit ses yeux; il passe en eux comme des caresses. Je m'attarde un instant à savourer leur charme. Elle rend sa voix plus persuasive.

— Nous nous laisserons couler au fil de l'eau et je te dirai des chansons. Quelle belle journée ce sera dans nos souvenirs!

Je me lève, trop triste pour partager son espoir, mais décidé quand même à lui accorder cette joie. Elle n'attend pas que nous soyons seuls pour mettre sur mes joues deux gros baisers d'enfant; elle m'entraîne en courant comme une gamine.

— Monsieur, dit-elle, je vous aime bien. Jamais vous ne contrariez votre Suze jolie.

Elle songe sans doute que son amant n'a pas tant de complaisance; mais ce souvenir s'efface aussitôt. Il n'y a que moi qu'il obsède ainsi qu'un fantôme de deuil.

Nous avons quitté le ponton de l'auberge, nous voguons maintenant dans une clarté douce. Le bruit rythmé des avirons trouble seul notre solitude. Un martin-pêcheur s'envole parfois du tronc gris d'un saule, l'eau descend lentement jusqu'au moulin de pierre. Il n'en reste aujourd'hui que deux piles massives où s'accrochent étrangement des plantes grimpantes. Une vie puissante enlace ces ruines. Un arbre a poussé dans les poutres disjointes; le temps a noirci les pierres écroulées. Des mousses brunes, des herbes jaunies, des feuilles mortes s'étendent partout ainsi qu'un linceul. Les peupliers des berges cachent presque le ciel; il ne reste plus, entre les deux piles, qu'un étroit passage qui s'ouvre sur l'horizon comme une porte.

Nous avançons silencieusement au milieu de cette détresse.

— Prends garde ! Jacques.

Elle montre avec crainte les gravats amoncelés où des algues accrochent leurs chevelures. J'imprime au canot un vigoureux élan dont les planches gémissent. Elle frissonne.

— Nous allons nous briser contre toutes ces pierres, Jacques ! fais attention...

— Ne crains rien, lui dis-je.

L'eau qui tourbillonne augmente sa peur, elle ferme les yeux dans l'attente d'un choc incertain. Une bouffée de vent la frappe au visage.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle.

Nous avons passé le moulin et c'est aussitôt un ruissellement de clarté. Le petit bras de Seine s'arrête à la pointe d'une île et le

fleuve agrandi se déroule tout entier à nos yeux éblouis. Du soleil s'écrase en ellipses mouvantes, les berges abaissées scintillent au loin, des peupliers accrochent en leurs branches comme des étoiles.

— Le beau soleil !

Elle cligne les yeux avec volupté et s'abandonne toute à la caresse chaude. Un besoin de silence appesantit nos lèvres ; nous coulons doucement au gré du courant. On aperçoit à l'horizon la terre sombre des champs où le bon grain dort sous les guérets durcis. A perte de vue, les moissons jailliront plus tard en épis d'or ; c'est comme un défi que la glèbe porte à mon amour stérile, si souvent engrossé d'illusoires mensonges. Que puis-je faire ?.... Aucun grain fécond ne se cache en lui, ou, si quelque espérance y germe, le temps se hâte, avec sa faux tranchante, d'en moissonner les joies. Un soir pourtant, un soir lointain, j'avais conçu l'espoir d'un avenir pur. Le chemin d'amour traversait les plaines et nous semions au vent nos baisers ; il semblait que le sol devait s'entr'ouvrir pour accepter ce gage de futur bonheur ; mais rien n'a poussé aux sillons désolés. Nul moissonneur de rêve n'est venu faucher les épis mûrs, nul ne récoltera le grain que j'ai semé, et les glaneuses même s'en iront pensives à ne plus fouler que l'ivraie.

— Le beau soleil !

J'ai ressaisi les avirons et nous traversons la rivière. Peu à peu mon cerveau s'échauffe. La joie qui nous entoure a gagné mon cœur, des besoins de vie grandissent en moi ; je sens, malgré tout, que je conserve encore des espoirs de bonheur. Suzanne me regarde avec un sourire.

Louis-Frédéric SAUVAGE.

LE THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

(Représentations des 30, 31 juillet et 1er août 1904)

Trois pièces nouvelles viennent d'être représentées sur la scène du théâtre antique d'Orange : *Hippolyte couronné*, *Cinthia* et *Dionysos*.

M. Jules Bois, l'auteur d'*Hippolyte couronné*, n'a pas craint de s'attaquer à un sujet qu'avait déjà abordé Euripide, Sénèque, Racine et quelques autres auteurs oubliés tels que Pradon. Peut-on réellement écrire ici *audaces fortuna juvat* ? Je n'ose répondre. Sans doute M. Jules Bois a fait preuve d'un réel courage et les applaudissements qui ont accueilli *Hippolyte couronné* ont récompensé son effort sérieux et intelligent, mais il n'en reste pas moins vrai que le souvenir de ses grands devanciers obsédait peu ou prou la pensée des spectateurs et que le sujet, bien que traité d'une façon tout originale, était trop connu dans ses lignes générales pour qu'une comparaison désavantageuse ne s'imposât point parfois à l'esprit du public.

Hippolyte, fils de Thésée,
Tient de sa mère l'Amazone
Un cœur farouche que n'étonne
Aucun sourire d'épousée.

Il passe ses journées à la chasse et « suivi de ses meutes agiles », entre, traînant après lui les produits de ses exploits. Cependant, il est triste et regrette de n'avoir pas de héros à combattre : Thésée a vaincu le Minotaure, tué le brigand Sinis et Sciron le détrousseur. Que devenir ?

Toute la terre
Est calme, et mon cœur est plus grand que mon destin !
Les monstres n'étant plus, je pourchasse les fauves.
Faible gloire ! ô Thésée, ô père trop hardi,
Tu ne laisses à châtier aucun bandit !
Apparais, criminel ou géant, tu me sauves !
Mais non ! je n'aurai point l'éclat des demi-dieux,
Je ne suis qu'un chasseur.

Or, l'aïeul Pitthéos dévoile la destinée :

Etre bourreau, c'est peu ; mais parmi les victimes,
Il est un rang auguste et que bénit la mort...
A ton front pur je vois l'auréole mystique.

Hippolyte s'apprête à offrir sa chasse à Thésée ; le roi s'est enfui avec « une nouvelle amante » et son fils, en se retirant, crie à Vénus toute son horreur :

Vénus, tes vrais sujets sont les fous et les femmes.
Le fort s'énerve et souffre en tes coupables nœuds.

Phèdre, reine plus asiatique qu'européenne, « vient respirer l'aurore » ; émue d'entendre le chœur se lamenter sur Hippolyte, épris d'Artémis, elle finit par avouer son amour incestueux à sa vieille nourrice, paysanne un peu sorcière, qui, enveloppant la reine « d'un soin jaloux, superstitieux et maternel », la quitte sur ces mots, après l'offrande d'une couronne à Artémis par Hippolyte :

Je t'aiderai par la magie et par les charmes.
Je sais des philtres d'amour...
Je saurai t'amener Hippolyte éperdu...
Que même par le crime elle devienne heureuse.

Dédaignant les artifices de la toilette, Phèdre, parée de sa seule beauté, attend Hippolyte : la nourrice a préparé l'élixir

... qui fera du farouche
Chasseur, un languissant et frénétique épris
De ton sein rayonnant et de ta rose bouche.

Et le jeune prince vide sans hésitation la coupe fatale que la vieille femme lui offre au nom de Phèdre, en signe d'hommage.

Aussitôt, il devient un autre homme :

Femmes, je ne suis plus irrité, je soupire...
Plus sonore est la mer, le ciel plus éclatant,
Et moi-même, troublé dans ma jeunesse ardente,
Je savoure avec des douceurs qui m'épouvantent
L'attrait mystérieux qui fait mon cœur plus lourd.
Je m'éveille, je ne suis plus aveugle et sourd.
Sous la terre, j'entends le germe qui pénètre,
Et dans notre œil, ainsi que par une fenêtre,
O femmes, dans votre œil immense et radieux
Je vois des astres inconnus de nouveaux cieux.

Phèdre défaille dans les bras du jeune homme, le trouble par ses phrases câlines et à double sens et lui donne rendez-vous dans le palais.

Trouvant que « cette mère est trop une amante », il se tourne vers les vierges groupées autour de la statue d'Artémis et sent son cœur aller vers l'une d'elles. Phèdre entend les paroles d'amour qu'ils échangent, essaie vainement de retenir Hippolyte :

> ... Je te veux à moi tout de suite, sans honte,
> Sans pudeur, sans délai, je te veux...

Devant sa résistance, emportée par la jalousie, elle appelle les gardes, leur crie qu'Hippolyte, profitant de l'absence du roi, a voulu abuser d'elle. Hippolyte veut la frapper de son épée... des rumeurs éclatent dans le lointain... c'est le retour de Thésée! Le glaive s'échappe des mains du Prince et Phèdre le ramasse après avoir essayé une fois encore d'attendrir le fils de Thésée.

Les événements se précipitent : à l'arrivée de Thésée, Phèdre agonise : et le roi pleure pensant que son épouse lassée de ses infidélités continuelles, a voulu en finir avec l'existence. Nul n'a dévoilé la vérité et devant le corps de la reine, Thésée lit les tablettes sur lesquelles, de ses mains défaillantes, elle a écrit avant de mourir.

Perfide jusqu'au bout. Phèdre accuse Hippolyte, Thésée chasse son fils en le maudissant.

Mais Pitthéos, qui a déjà fait pressentir l'avenir au premier acte, connaît la vérité :

> J'ai vu Phèdre implorant Hippolutos, fidèle
> Au respect de ton lit, j'ai vu la criminelle
> Tantôt le caressant, tantôt le menaçant,
> Et de son propre crime accusant l'innocent.

La nourrice, qui a également bu un poison mortel, annonce à Thésée qu'il châtie injustement son fils et meurt en bravant sa colère. Celui-ci, fou de douleur, appelle son peuple et supplie qu'on lui ramène Hippolyte vivant. Hélas! l'horrible destinée s'est accomplie : c'est un mourant qui apparaît, sanglant, sur une litière :

> Du moins sa mort lave-t-elle le noir passé.
> Hippolyte devient plus glorieux qu'Hercule.

Devant ton jeune éclat, clame Pitthéos,

> Devant ton jeune éclat, notre splendeur recule
> Nous autres, nous n'avons dompté, héros charnels,
> Que le monstre invincible et les vils criminels;
> Mais toi, plus délicat et mort dans jeunesse,
> Tu seras le héros supérieur qui laisse
> A son départ, vaincu l'Ennemi tout-puissant :
> La luxure, la haine et les instincts du sang.

Hippolyte pardonne à son père, fait ses adieux à la jeune fille et se traînant encore au pied de l'autel d'Arthémis, il reprend la couronne par lui offerte et tombe près de la statue de la déesse.

Telle est la pièce de Jules Bois : elle renferme de jolis vers trop fréquemment déparés par quantité d'autres tout juste passables.

Reprocherai-je à l'auteur l'emploi du philtre et le glaive d'Hippolyte servant comme preuve de sa trahison ? Je regretterai plutôt qu'il ait cru devoir remettre dans la bouche d'un des serviteurs *une sorte* de mauvaise seconde édition du récit de Théramène.

Hippolyte Couronné a eu de remarquables interprètes : Mme Segond-Weber, tragédienne incomparable, a su donner à ce rôle écrasant toute sa magnifique intensité à la fois cruelle et amoureuse. M. Albert Lambert s'est tout à fait montré hors de pair dans son admirable création d'Hippolyte dont il a saisi à merveille le côté profondément douloureux. M. Dorival, acteur excellent, progresse d'une manière sûre et continue. La noblesse quasi divine de Pitthéos a été bien composée par M. Philippe Garnier. Mlles Roch et Brille ont été parfaites de diction et de grâce et j'ai été heureux de pouvoir apprécier des gestes harmonieux dont accompagnaient leurs paroles Mlles de Fehl et Archainbaud.

Cinthia

Cinthia de M. Joseph Meunier a été très favorablement accueillie par le public qui garnissait les gradins, le second soir des représentations. M. Meunier n'a rien emprunté à personne : *Cinthia* n'a de grec que le nom de ses personnages : on y invoque Zeus et Gaïa au lieu de la Vierge et des Saints, les acteurs ont remplacé le classique manteau couleur de muraille par le peplos ou la tunique, *Cinthia* est en somme un bon mélodrame, et comme tel était d'ailleurs le but de l'auteur, il faut reconnaître qu'il a été atteint.

— Un siècle après la fondation de Marseille, un jeune poète grec Antocharis — M. Dorival chargé du rôle, servi par une voix splendide, en a rendu la poignante mélancolie et la sereine fierté — est jeté par un naufrage sur la côte provençale. Une maison unique se dresse à quelques pas et il reconnaît devant la porte l'autel consacré à Apollon :

Où suis-je ? Une maison à l'ombre de cet arbre
Cache son péristyle aux colonnes de marbre.
Sur la porte, je vois un autel d'Apollon.
Dieux ! l'arbre de Pallas ombrage ce vallon !
C'est un rêve !... Mes yeux sont le jouet d'un rêve !
C'est le golfe athénien que borde cette grève.
C'est mon pays ! Voici, gardiens de la maison,
Des hommes ! Zeus puissant ! J'ai perdu la raison...

Les esclaves lui conseillent de ne point s'arrêter chez leur maître Tragelaphos, athénien débarqué autrefois dans ce golfe, qui y a fondé cet établissement : Tragelaphos ne reçoit pas d'étranger dans sa demeure.

Antocharis s'apprête à fuir vers Massilia, lorsque Cinthia, sœur de Tragelaphos, paraît, suivie de ses compagnes.

Elle cause avec le naufragé; le hasard veut que celui-ci ait été l'ami de son frère : ce dernier, averti, accourt, accueille à bras ouvert Antocharis, malgré les supplications de la nourrice Lamptéra — Mme Tessandier, superbe de grandeur, implacable et farouche — qui, d'après un oracle, voit le malheur entrer dans la maison avec cet étranger.

Antocharis, séduit par la beauté et la grâce de la sœur de son hôte, l'aime, désire l'épouser. Cinthia, — Mme Moreno, statuette exquisement fragile — refuse doucement :

> Je me nomme tristesse.
> Et j'ai pour compagnon le morne désespoir.
> Il a fui devant toi, mais voici, par le soir,
> Qu'il revient; l'entends-tu ? sa voix est ténébreuse.
> Des rivages d'Hadès, hélas, pauvre amoureuse,
> Je veux aller vers vous le front ceint de ces fleurs
> Que le passé cueillit au jardin des douleurs.

Antocharis espère encore, lorsqu'il apprend de Lamptéra que Cinthia « dont la bouche n'a jamais dit un mot d'amour » est mère.

Mais celle-ci raconte à Antocharis qu'on a abusé d'elle, durant les fêtes d'Eleusis, alors que la maison était déserte. Le séducteur masqué, ainsi que le sont les jeunes gens lors des processions de Bacchus, a fui et nul ne sait ce qu'il est devenu : les recherches ont été vaines. L'oubli s'est fait autour de cette triste histoire ; craignant le déshonneur pour la famille, Tragelaphos et sa sœur ont quitté Athènes et se sont installés sur les rivages de la Provence.

Excité par les paroles de Lamptéra, qui lui laisse entendre que le séducteur de Cinthia est peut-être vivant, Antocharis cherche à pénétrer ce système, et, dans une scène où Tragelaphos s'enivre, il apprend avec horreur que le criminel n'est autre que le propre frère de la victime, Tragelaphos lui-même.

Indignés, les esclaves chassent leur maître à coup de pierres, tandis que Cinthia défaille dans les bras d'Antocharis.

Au dernier acte, douze ans se sont écoulés : Antocharis, heureux époux de Cinthia, est en voyage et Idamas, l'enfant incestueux, suivant le faux récit à lui fait par Lamptéra, croit que son père a été jadis tué par Antocharis.

Pour fêter le retour du mari de Cinthia, Lamptéra a préparé un breuvage — qu'elle sait être empoisonné — et qu'elle offrira en signe de bienvenue à Antocharis. Celui-ci débarque au milieu de la joie de ses serviteurs et, apercevant un mendiant exténué de fatigue à la porte de son domaine, d'un geste amical il lui tend, pour réparer ses forces, la coupe que lui-même allait porter à ses lèvres.

Idamas reproche alors avec violence à Antocharis ce qu'il pense

être la vérité ; le mendiant qui n'est autre que Tragelaphos se joint à lui... Mais bientôt il chancelle... il a bu le poison thessalien destiné à Antocharis !... Lamptéra affolée, une torche à la main, met le feu à la maison et se précipite dans le brasier... Idamas se tue sur le corps de son père... et Antocharis entraîne Cinthia vers une contrée meilleure :

Là-bas !
Nous la ferons surgir du sol avec nos bras
La maison du bonheur, triomphante demeure.

M. Meunier écrit très facilement ; son œuvre aurait gagné à posséder un texte plus serré, un vers plus ferme : néanmoins elle renferme d'agréables passages, surtout dans le rôle de Cinthia.

Si M. Meunier veut se surveiller et travailler d'après une formule plus précise et plus nette, je tiens qu'il a le sens du théâtre et peut faire, un jour, de l'excellente besogne.

Dionysos

Depuis bien longtemps, il ne nous avait pas été donné d'entendre des vers d'une forme aussi parfaite et d'une si puissante hauteur de pensée que ceux écrits par Joachim Gasquet pour *Dionysos*, tragédie lyrique dont l'affabulation a été tirée des *Bakkantes* d'Euripide.

Dans un prologue, Dionysos s'adresse à la foule, à celle qu'il vient combattre et convaincre :

C'est moi, peuple. Je viens de la Grèce lointaine.
De plus loin j'ai rouvert les portes de la Mort....
Peuple, sur ces gradins prêt à nier encor,
Je te retrouve ensoleillé, bavard et fort.....
Je cherche, dégoûté, des basses parodies,
Un champ libre, un public que tentent mes travaux,
Une foule où jeter le grain des temps nouveaux ;
Sur les tréteaux impurs assez de comédies !
Je viens régénérer les Lois abâtardies
Et pousser ma charrue à travers les cerveaux....
Si je renais pour vous sur la scène d'Orange,
Tel que j'apparaissais à vos lointains aïeux,
O passifs artisans, moissonneurs curieux,
Ayant appris comment un immortel se venge,
Sachez aussi comment on satisfait aux dieux.
Ivres de ma pensée, emplis de ma présence,
Sur toute la Beauté, les sens larges ouverts,
Buvez mon sang, buvez mon vin, l'Acte commence,
Que tout mesquin souci fasse un instant silence
Et que, sous la rosée orgiaque des vers,
Monte l'aurore en vous d'un nouvel univers.

Le morceau — dont j'ai cité seulement quelques vers— est admirable d'élan lyrique et Mme Moreno, seule capable d'ailleurs d'un pareil effort en a rendu tout l'effet avec sa diction incomparable et ses gestes d'une si élégante sobriété.

Au moment où l'acte commence, Dionysos, fils de Sémélé, est devant Thèbes ; il vient pour instaurer son culte souriant, il a quitté son palais et arrive suivi du cortège qu'il aime. Mais Pentheus, roi de la cité, petit-fils de Kadmos et fils d'Agavé, nie sa divinité, soutenu par sa mère, sœur elle-même de Sémélé qu'elle fit jadis périr en la calomniant. La vengeance de Bakkos sera terrible : il a d'abord ensorcelé les femmes qui partagent l'erreur d'Agavé :

Démentes à présent d'une sainte folie,
Des mystères du dieu grotesque parodie,
Ivres du sombre vin de sa fureur, des fleurs
Dans les cheveux, les mains en sang, les yeux en pleurs,
Sous les pins empourprés elles mènent des fêtes,
Dansant, riant, chantant, sœurs tragiques des bêtes,
Seins nus, nébride aux flancs, thyrses et crins épars,
Elles ont fui... Pentheus pleure sur les remparts.
Où passa leur troupeau la campagne est rougie :
Les bois fument. Les champs sont une vaste orgie.

Ainsi parle l'aïeul Kadmos au devin Teiresias : la magnificence de la religion dionysiaqué a séduit les deux vieillards :

Si tu voyais ce dieu nié par les Thébains,
Du sourire doré des horizons lointains
Il a la force heureuse et la mélancolie
Car en lui la souffrance à la gaîté s'allie.

Ils ont pris la coupe, ceint la couronne, revêtu la peau de faon et ont sacrifié au nouveau dieu. Pentheus raille, s'emporte, reproche aux vieillards leur trahison et ordonne qu'on lui amène Brimis, enchaîné. Evidemment ironique, sûr de sa force, celui-ci paraît — tel le Christ devant Caïphe ou Ponce-Pilate. Quel est ton nom ?

Le ciel en feu, le ciel qui tonne.....

Il rompt ses liens, bravant la colère impuissante de Pentheus ; les Bakkantes et Teiresias célèbrent sa gloire :

TEIRESIAS

Le ciel descendu sur la terre,
Assiste avec nous au festin.
Les dieux célèbrent le mystère...

LES BACCHANTES

Du vin.

TEIRESIAS

Le fleuve croît, les monts s'affaissent.
Voici venir l'ardent époux.
Ses mains de feu, ses mains s'abaissent...

LES BACCHANTES

Sur nous.

TEIRESIAS

Ses blancs cheveux voilent sa face
Sans rien cacher de sa splendeur.
Nous respirons dans l'air qui passe...

LES BACCHANTES

Son cœur.

Pentheus veut se ruer sur le Dieu, mais un pâtre survient et raconte comment, dans la campagne, les femmes d'Agavé, converties en Ménades farouches, commentent les pires excès. Le roi de Thèbes, toujours entêté et incrédule déclare vouloir sauver l'honneur de la Cité.

Tout est fini ! Il faut donc que les choses s'accomplissent... ! Dionysos, grâce aux Bakkantes, endort Pentheus....

...Qu'il soit heureux: ce soir il doit mourir.

Prêtresses de la volupté, les Bakkantes dansent autour du roi, pris de folie: elles le grisent d'amour et de vin et le soir quand Pentheus s'éveille, il est ivre, ne reconnaît point Agavè qui, pressentant, semble-t-il, quelque sombre destinée, berce son enfant:

Dors, mon fils, sous le firmament.
La douleur des hommes s'apaise,
Le ciel n'est plus qu'une fournaise,
L'âme n'est plus qu'un flamboiement.
Dors, mon fils, sous le firmament.

Au fond des forêts remuées
Les sources pleurent le soleil,
Mais pour contempler ton sommeil,
La lune écarte les nuées,
Dors, mon fils, sous le firmament.

Les Ménades, telles des chiennes altérées, hurlent dans les forêts : elles appellent Agavé; celle-ci, sur leurs prières, quitte Pentheus endormi :

Je tuerai le lion :

et, suivi de ses compagnes en furie, elle s'élance et se prépare, inconsciente, à commettre l'épouvantable crime.

Dionysos persuade à Pentheus que là-bas, au fond des bois, la fêet continue... il l'entraîne...

Thèbe, Pentheus est mort !

Un cri retentit; le pâtre, témoin de l'atroce forfait, accourt :

La première, Agavè, se jeta contre lui...
Ecumante, elle prit le bras tendu du roi,
Elle appuya son pied frémissant sur le torse,
Et comme si d'un pin elle eût fendu l'écorce
Elle arracha le bras et déchira la chair !

Joyeuse, triomphante, croyant avoir tué le lion, Agavè réclame Pentheus. Kadmos la force à élever ses regards vers les étoiles, elle se calme et regarde la tête qu'elle porte sous le bras...

O mon enfant, mon fils, Pentheus... ô misérable !
C'est lui, ce sont ses yeux, cette tête adorable,
Ces longs cheveux bouclés, ce sourire...

Elle se traîne aux pieds de Dionysos. Celui-ci, implacable, refuse le pardon

Les justes dieux ne pardonnent jamais,

Cette rapide analyse montre assez ce qu'est *Dionysos* : un morceau de lyrisme admirable, un hymne à la Lumière, à la Beauté. Ce n'est pas là du théâtre : qu'importe ! nous avons acclamé une fois de plus le triomphe de l'Idée sur la matière ; comme Agavè rejetant tout à coup sa démence, nous avons oublié un moment la vie et ses erreurs, le poète nous ayant forcé nous aussi à lever les yeux vers les étoiles...

L'interprétation de *Dionysos* en général a été bonne : outre Mme Moreno dont j'ai dit au début tout le bien que j'en pensais, Mme Tessandier a trouvé les cris qui convenaient à la douleur de la mère de Pentheus. Je louerai sans réserves Mlle Delvair qui conduisait avec un entrain admirable le chœur des Bakkantes où figuraient Mlles Brille, Barat, Delange et Avril. J'espérais pouvoir adresser des compliments à M. Gordes qui jouait Pentheus. Cet artiste, qui possède des moyens remarquables et qui se ressaisira à la première occasion, n'a pas été *dans la note*... Nous l'applaudirons sans réserves sous peu, j'y compte. MM. Garnier, Gaillard, Hervé, acteurs toujours consciencieux, ont beaucoup plu par la sincérité et la correction de leur jeu. Avant de clore cet article, que l'on me permette de féliciter M. Lugné-Poë, l'éminent directeur du Théâtre de l'Œuvre, pour l'art exquis avec lequel il a réglé la mise en scène de *Cinthia* et de *Dionysos*.

Marc VÁRENNE.

CARNET DE PARIS

Villégiatures

Etes-vous à Paris, lecteurs ? J'en doute. Août disperse ceux que juillet a laissés dans la grande ville.

Les personnes qui ont gaillardement supporté la défaveur mondaine qui s'attache à ceux qui ont laissé passer le surlendemain du Grand Prix, sans partir, ne résistent point aux chaudes journées de juillet finissant, et les gares connaissent, à l'heure des grands trains, des files de voitures vers les départs, des queues de voitures attendant leur tour pour dégager malles et valises. Tout le pittoresque s'est réfugié dans les gares, dans ces halls plutôt laids, qui servent de bizarres portiques au lointain, à l'infini, au moutonnement des plaines, au rythme de la mer, aux blondeurs fauves des soleils sur les grèves, aux routes sur les glaciers aux fraîcheurs éternelles.

Et chacun choisit sa villégiature ? Pas tant que cela !

Les circonstances, les ressources, les liens de parenté aiguillent les voyageurs. Tel qui aspire au Midi est aspiré vers le Nord. Tel qui rêve de Roncevaux flâne à Honfleur. Les médecins sont apparus terribles ; d'un coup de plume au bas de l'ordonnance, ils dispersent du monde vers la Savoie, la Bohême, Vichy, Ems, les Vosges. Les médecins patronnent des Casinos. Ils y ont des collègues à qui ils envoient du monde, le médecin de ville d'eaux est un aimable confrère qui se garde bien l'hiver de venir troubler la quiétude du disciple d'Esculape enfermé dans la grande ville ; il est bien plus malin ; au lieu de les gêner, il en fait d'amicaux rabatteurs, et l'hiver, il se repose et quelquefois il fait des vers ; il y a une ville d'eaux où c'est Jean Lahor, l'apôtre du Nirvana et du respect aux paysages, qui soigne les patients. Les guérit-il ? Croyons-le pour l'amour de la poésie.

Sur les quais des gares on aperçoit beaucoup de voyageurs qui partent avec une légère valise, une boîte à violon, un étui à violoncelle. Ces voyageurs sont parés de noir et sévères dans leur mise. Ce sont des remplaçants pour les orchestres de casinos et des renforts. Ils arrivent quand le soleil bat son plein ajouter du nombre et de l'eurythmie aux orchestres qui pleurent des valses sous les quinconces, parmi les mails et les parcs de fête ou le long des grèves où se dressent les casinos et les kursaals.

C'est aussi le mois des rentrées au bercail ; la province réclame les siens qu'elle a, pour dix mois, confiés à Paris. Les gens sont repris sous la chaleur forte d'un retour d'amour du clocher ; ils se rappellent avec tendresse, avec émotion et aussi avec exagération, les délices de quelque coin d'ombre en leurs villes natales, aux villages berceaux. L'été est régionaliste et décentralisateur ; les champs de blé, alors que la moisson est droite et drue, sont beaux dans tous les pays, et chacun préfère ceux de son village et trouve plus beaux les coteaux d'où il aperçoit sa maison.

Mais ce n'est pas là la villégiature choisie ; on devrait pouvoir dire : Dis-moi où tu vas et je te dirai qui tu es ; si chacun choisissait, pour passer ses semaines de liberté, un paysage choisi, approprié à son tempérament. Il n'y a guère que les peintres qui obéissent à un souci exact de la nature. Et encore !

Chez les uns, un succès précédent qui les oblige pour le retrouver à chercher du côté des mêmes sources, des mêmes frondaisons, des mêmes rideaux d'arbres, désigne un lieu de villégiature. Il y a des forêts qui sont des ateliers, il y a des plans pittoresques, des coins de vieille ville, des porches d'églises devant qui les équipes de peintres se succèdent, jugeant le motif célèbre jusqu'à satiété. Un coin découvert est aussitôt envahi. De même qu'après Millet ou Rousseau, Barbizon devint une des capitales de la peinture, nombre d'endroits révélés par une toile heureuse sont envahis, et, avec rapidité, ils deviennent traditionnels ; les peintres s'y ruent, et à la suite des professionnels, les amateurs ; après les amateurs, les pensionnats de peintres.

C'est une mode américaine que celle qui fait voyager avec un professeur, dix ou douze misses empressées à reproduire le même chêne que le maître ou les mêmes roseaux. Le peintre Harpignies, guida, autrefois, de ces cavaranes. Il allait vers la vallée d'Auge. Maintenant ces voyages Cook de la peinture sillonnent le monde.

Restera-t-il bientôt un coin inexploré, un sentier où l'on soit sûr de ne point heurter la boîte à peindre toute ouverte, le parasol et le peintre en train de vulgariser les beautés de la nature, en concurrence avec le photographe qui les répand, lui, dans des milliers de cartes postales, lesquelles voyagent beaucoup en ces temps de villégiature.

Congrès de femmes.

Il est d'heureux pays. Entre tous faudrait-il compter comme le plus heureux, la Suède ; au congrès de Berlin pour l'émancipation féminine, une femme, Madame Agda Montolius, a déclaré que le temps était passé où il y avait des pauvres en Suède ; donc plus de pauvres en Suède, et voici un pays de civilisation qui atteint avec les plus laborieux efforts, les plus louables initiatives et un beau développement industriel à cet état heureux des peuples qui se refusent à l'industrie et

rejettent le leurre de la fortune moderne. Heureuse Suède, nous lui avons dû pour quelque chose, un relèvement du niveau de l'art dramatique, nous allons apprendre d'elle l'extinction du paupérisme. Il ne serait vraiment que temps. Un commencement de mise à exécution de l'extinction du paupérisme serait le mieux venu du monde, après les grèves de Marseille et de Brest et les fusillades de Cluses.

Mais faut-il croire qu'il n'y a plus de pauvres en Suède. Déjà Bjornson nous avait conté qu'en Norwège, il n'est point de paysan qui n'ait chez lui le téléphone ; il nous a parlé d'un développement économique spécial, favorisant tout le monde, sans aucune espèce de mise en commun socialiste. S'il est vrai qu'il n'y a plus de pauvres dans les pays scandinaves, il faut y envoyer des missions et transplanter tout de suite, chez nous, cette magnifique organisation.

Point ne sera besoin de renoncer à la forme républicaine. Il suffira sans doute de mettre à la tête du pays un président qui, comme le roi Oscar, soit particulièrement occupé de poésie. Un pays sans pauvres ! cela ne s'était jamais entrevu que dans le roman de William Morris, « les Nouvelles de nulle part » ; la scène est placée dans un Londres nouveau en 2.500 ou 2.600 de notre ère. Un homme de nos jours qui vient de se réveiller après un sommeil de cinq ou six siècles à l'aurore nouvelle, s'informe parmi les Londoniens de l'âge d'or : y a-t-il des pauvres ? Personne ne comprend, et l'on croit qu'il demande, si dans cette vie si parfaite, il y a des malades. A la rigueur on en trouverait ; mais des pauvres, non pas ! Heureuse Suède qui réalise les chimères des bons utopistes.

Tchekow.

On annonce la mort de Tchekow, un des plus illustres romanciers russes. Un écho, au commencement de la guerre russo-japonaise avait annoncé qu'il partait en qualité d'ambulancier, et on espérait un livre de souvenirs. Tchekow était un admirable peintre du moujik. Il balançait Gorki dans l'admiration de la jeune Russie.

Son œuvre, comme celle de Gorki, est imprégnée des souvenirs de Dostoïewsky. Il n'est guère d'écrivain russe qui ne soit imbu de ce grand modèle ; mais ses courts récits étaient d'une mise en page brève et d'un intérêt singulièrement attachant.

Il laisse des silhouettes émues de pauvres paysans, de malades exténués trop rapidement, de pauvres popes crâneurs, misérables et pitoyables ; il y a des parties de son œuvre qui ne vieilliront pas vite.

La Fabrique de désintéressement.

Voilà une idée qui équivaut à peu près à celle de l'ingénieur Grave dont Villiers de l'Isle-Adam, se fit autrefois le porte-parole et qui résolut

de considérer les cieux comme un vaste espace utilisable et dès lors dévolu à la publicité. Le désintéressement n'avait point même fourni, tout ce qu'une intéressante matière, une des plus dignes d'occuper l'attention du capitaliste à cause même de son très modeste prix de revient, pouvait produire. Le désintéressement est sans prix en toutes choses ; mais appliqué au commerce de l'idée et dans ses adaptation esthétiques, il peut produire les plus brillants résultats. Les échantillons du labeur fournis en une période de désintéressement, sont quelquefois et souvent assez beaux pour alimenter l'inspiration de toute une génération de prix de Rome, de membres d'institut, de critiques officiels, etc...

Ce n'est point que l'idée d'utiliser le désintéressement en tant qu'objet de commerce soit tout à fait neuve. Il y a fort longtemps que des gens en tenaient boutique, mais avec mille précautions, et la plus part entendaient ce commerce comme le père de M. Jourdain.

La draperie. Il vaut mieux que les choses se passent au grand soleil, et qu'il y ait un grand crédit du désintéressement français ouvert sous les plus illustres patronages, avec comme vignette à ses papiers d'affaires un beau dessin de Carolus-Duran, emblématique et superbe, vaste pour la conception comme l'Olympe et pour l'exécution comme un timbre-poste.

Aristophaneries.

Pour repasser rapidement en revue la série des contemporains qui ne manquent point d'être soumis à quelques ridicules et penser à des riches à qui on a généreusement prêté quelques défauts de plus, mais ils en avaient tant, il faut en lire les poèmes Aristophanesques de Laurent Tailhade, où reparaissent avec des additions et des ampleurs, les poèmes célèbres du « Pays du Mufle. » Point n'est besoin pour s'y plaire de partager les colères du poète. Il suffit d'aimer le large badigeonnage bariolé qu'il excelle à faire passer sur ses masques. Et même le fond n'est-il pas ici le plus important de l'affaire, mais la forme souple et aggressive qui boxe et qui s'arrête en coquetterie, qui fait des mots en retroussant ses manches et trace ainsi d'inoubliables silhouettes ; et comme la Ménippée et quelques-uns des braves pamphlets de la langue française. Ces poèmes aristophanesques qui serviront aux incidents qui les ont fait naître et même aux hommes qui sont les cibles de leurs fléchettes où la beauté du vers a jeté sur eux un manteau d'étoffe solide et serrée capable de résister au temps.

PIP.

LES LIVRES

HENRI SCHOEN : *Le Théâtre populaire en Alsace* (Fischbacher), 1 fr. 40. — Après avoir publié à Strasbourg un ouvrage illustré sur le *Théâtre alsacien*, l'auteur nous donne une édition parisienne de son travail, dans laquelle il a rétabli les passages supprimés. Le nouveau travail nous fait connaître les origines littéraires du théâtre alsacien et son organisation actuelle ; il nous présente les œuvres les plus importantes et les auteurs les plus populaires. Les aspirations des classes ouvrières et des paysans alsaciens, les *liedes* et les anciennes ballades, les légendes nationales et les souvénirs historiques, tout cela a trouvé son expression la plus vivante dans le théâtre alsacien. Il ne saurait laisser indifférents les partisans du theâtre populaire en général.

LE THÉATRE (Mauzi, Joyant et Cie). — Le numéro de Juillet, apporte l'historique *Varennes*, de M. Henri Lavedan, le fantastique *Obéron* qui parut un soir à l'Épatant et des figures mortes et vivantes : Madame Marie Laurent, Madame Van Eysden-Vink, Madame Martazzi-Diligenti, etc., etc...

MAXIME FORMONT : *La Grande Amoureuse* (Lemerre). — Ce dernier livre de l'auteur de l'*Enervée* est vraiment d'une belle tenue littéraire ; dédaignant les succès faciles, trop souvent recherchés par tant d'autres, grâce à un travail auquel ses confrères se plaisent à rendre hommage, M. Maxime Formont a pris place d'une façon définitive dans le groupe des romanciers aimés et appréciés du public.

La Grande Amoureuse, outre les solides qualités contenues dans ses précédents ouvrages, a une allure plus vive et plus nette ; l'écrivain s'est débarrassé de certains obstacles qui parfois encore entravaient sa marche : il met une certaine élégance de bon aloi à le développer, à l'animer.

J'ajouterai que M. Max. Formont auteur des "*Refuges*", se retrouve partout, à chaque instant, dans les pages de la *Grande Amoureuse*. Et c'est là le grand charme particulier de ce livre : livre puissant écrit par un romancier de talent, livre délicat écrit par un poète.

MARESCOT DU THILLEUL : *L'Assistance publique à Paris. Ses bienfaiteurs et sa fortune mobilière.* (Etat publié par ordre de M. G. MESUREUR, directeur de l'administration générale de l'Assistance Publique). (Berger-Levrault). — C'est le livre d'or officiel des bienfaiteurs de l'Assistance Publique. M. Marescot du Thilleul, qui est receveur de l'administration générale de l'Assistance Publique, a mené à bien cet énorme travail, commencé depuis longtemps et que M. Mesureur a tenu à faire réaliser le plus promptement possible. Il était bon en effet que les noms de ceux, qui par des legs et donations, ont soulagé la misère de leurs semblables, soient connus du public; M. Marescot du Thilleul nous donne en outre des renseignements intéressants : ainsi nous apprenons que, au commencement du siècle, la fortune mobilière de l'Assistance Publique était pour les indigents de Paris 90.000 fr. de rente 5 0/0 et 412.000 fr. représentaient l'avoir des hospices civils.

Aujourd'hui les bureaux de bienfaisance et les fondations qui en dépendent disposent annuellement en rente 3 0/0 de 1.175.000 fr. environ et en valeur de 64.000 fr. La fortune mobilière des hôpitaux, hospices et fondations hospitalières, comporte un revenu annuel en rentes de 5.651.000 fr., et en valeur de 391.000 fr.

Laissons à ces chiffres leur éloquence et soyons persuadés que sous l'active et si dévouée direction de M. Mesureur l'Assistance Publique accroîtra encore son patrimoine et développera son rôle si éminemment humanitaire.

MUSICA (Pierre Lafitte). — Le numéro d'Août de Musica est consacré à Wagner et à Bayreuth. Ce sont des articles signés, Pierre Lalo, Charles Joly, Georges Khnopff, Félicien Grétry, etc. On y remarque encore la chronique de Charles Joly et le compte rendu du mois musical.

TABLE DES MATIERES

TOME XXIX. — NOUVELLE SÉRIE

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus. *Le Gérant :* **Pierre LEMONNIER**

Auxerre. Imprimerie A. LANIER.

La Nouvelle Revue

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs
Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER



